LA REVUE DE PARIS



LA REVUE DE PARIS

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1914

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1914



LE PETIT PIERRE[1]

IX

INCIPE PARVE PUER RISU COGNOSCERE MATREM

Ma mère m'a souvent rapporté diverses circonstances de ma naissance, qui ne m'ont pas paru aussi considérables qu'elle se le figurait. Je n'y ai guère pris garde et elles m'ont échappé.

Quand vient l'enfant à recevoir,
Il faut la sage-femme avoir
Et des commères un grand tas...

Du moins puis-je affirmer, par ouï dire, que, à la fin du règne de Louis-Philippe, l'usage dont parlent ces vers d'un vieux parisien n'était pas tout à fait perdu. Car il y eut grande assemblée de dames respectables dans la chambre de madame Nozière pour y attendre ma venue. On était en avril; il faisait frais. Quatre ou cinq commères du quartier, entre autres madame Caumont, la libraire, madame veuve Dusuel, madame Morin, femme d'un huissier du Palais Bourbon, mettaient des bûches dans la cheminée et buvaient du vin chaud pendant que ma mère ressentait les grandes douleurs.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 janvier et 1er février.

— Criez, madame Nozière, criez tout votre saoul, — disait madame Morin : — cela vous soulagera.

Madame Dusuel, ne sachant où mettre sa fille Alphonsine, âgée de douze ans, l'avait amenée dans la chambre, d'où elle la faisait sortir à chaque instant, dans la crainte que je ne me présentasse tout à coup à une si jeune demoiselle, ce qui n'eût pas été convenable.

Ces dames n'avaient pas le bec gelé et caquetaient, à ce qu'on m'a rapporté, comme au vieux temps. Madame Caumont contait abondamment, au grand déplaisir de ma mère, de terribles histoires de *regards*. Une femme enceinte de sa connaissance, ayant rencontré un cul-de-jatte qui tenait un fer à repasser dans chaque main et demandait l'aumône, accoucha d'un enfant sans jambes. Elle-même, portant sa fille Noémi, avait eu peur d'un lièvre qui lui était parti dans les jambes ; et Noémi était née avec des oreilles pointues, qui remuaient.

A minuit les douleurs cessèrent et le travail s'interrompit. On avait d'autant plus sujet d'inquiétude que ma mère avait accouché précédemment d'un enfant mort et failli mourir. Toutes les femmes donnaient leur avis ; Mélanie, la vieille bonne, ne savait à qui entendre. Mon père entrait toutes les cinq minutes dans la chambre, très pâle et sortait sans dire un mot. Médecin, habile praticien, et accoucheur quand il en était requis, il s'interdisait d'intervenir dans les couches de sa femme et avait appelé son confrère le vieux Fournier, qui avait été l'ami de Cabanis. Dans la nuit, le travail reprit.

Je vins au monde à cinq heures du matin.

— C'est un garçon, — dit le vieux Fournier.

Et toutes les commères s'écrièrent ensemble qu'elles l'avaient bien dit.

Madame Morin me lava avec une grosse éponge dans un bassin de cuivre. Cela fait songer aux vieilles peintures qui représentent la nativité de Marie. Mais à vrai dire, je fus trempé dans un chaudron à faire les confitures. Madame Morin annonça que je portais une tache rouge sur le rein gauche, due à une envie de cerises qu'avait eue ma mère dans le jardin de la tante Chausson, tandis qu'elle me portait. A quoi le vieux Fournier, qui tenait en grand mépris les préjugés populaires, répliqua qu'il était heureux que madame Nozière

s'en fût tenue, pendant la gestation, à un désir si modique, car si elle se fût laissée aller à souhaiter des plumes, des bijoux, un cachemire, une calèche à quatre chevaux, un hôtel, un château, un parc, je n'eusse point eu assez de peau dans toute ma chétive personne pour porter l'empreinte de ces vastes envies.

— Vous direz ce que vous voudrez, Docteur, — fit madame Caumont, — mais la nuit de Noël, ma sœur Malvina étant dans une position intéressante fut prise d'une envie irrésistible de faire réveillon et sa fille...

— Naquit avec un boudin pendu au bout du nez, n'est-ce pas? — interrompit le Docteur.

Et il recommanda à madame Morin de ne pas m'emmailloter trop serré.

Cependant, je criais si fort qu'on crut que j'allais étouffer.

J'étais rouge comme une tomate et le plus vilain petit animal qu'on pût imaginer. Ma mère demanda à me voir, se souleva à demi, me tendit les bras, me sourit et laissa retomber sur l'oreiller sa tête fatiguée. Je reçus ainsi, pour ma bienvenue, de sa bouche tendre et pure, ce sourire sans lequel on n'est digne, selon le poète, ni de la table des dieux ni du lit des déesses.

La circonstance de ma naissance qui m'a paru la plus remarquable, c'est que Truc vint au monde en même temps que moi, dans la chambre voisine, sur un vieux tapis. De basse extraction, Finette sa mère avait beaucoup d'esprit. Un vieil ami de mon père, M. Adelestan Bricou, qui était libéral et réclamait la réforme, vantait, sur l'exemple de Finette, l'intelligence du peuple. Truc ne ressemblait pas à sa mère, brune et frisée; il avait le poil jaune, court et rude, mais il tenait d'elle des manières communes et un esprit distingué. Nous grandîmes ensemble et mon père fut obligé de reconnaître que l'intelligence de son chien se développait plus rapidement que celle de son fils et qu'au bout de cinq et six années entières, pour le sens de la vie et la connaissance de la nature, Truc l'emportait encore de beaucoup sur le petit Pierre Nozière. Cette constatation lui était pénible parce qu'il était père et aussi que sa doctrine n'accordait pas volontiers

aux animaux une part de cette sagesse qu'elle proclamait le propre de l'homme.

Napoléon, à Sainte-Hélène, se montra surpris que O'Méara, qui était médecin, ne fût point athée. S'il eût vu mon père, il eût vu un médecin spiritualiste, qui, comme tel, croyait en un dieu distinct du monde et à une âme distincte du corps.

— L'âme, — disait-il, — est la substance, le corps, l'apparence. Les mots l'expriment d'eux-mêmes : l'apparence est ce qui se voit, et qui dit substance dit chose cachée.

Malheureusement, je n'ai jamais pu m'intéresser à la métaphysique. Mon esprit se modela sur celui de mon père comme cette coupe moulée sur le sein d'une amante. Il en reproduisit en creux les plus suaves rondeurs. Mon père se faisait de l'âme humaine et de sa destinée une idée sublime; il la croyait faite pour les cieux; cette foi le rendait optimiste. Mais dans le commerce ordinaire de la vie il se montrait grave et parfois sombre. Comme Lamartine, il riait rarement, n'avait nul sens du comique, ne pouvait souffrir la caricature et ne goûtait ni Rabelais, ni La Fontaine. Enveloppé d'une sorte de mélancolie poétique, il était vraiment un fils du siècle; il en avait l'esprit et l'attitude. Sa coiffure comme son habit étaient en harmonie avec le génie de l'heure romantique. Les hommes de cette génération se coiffaient en coup de vent. Sans doute une brosse savante imprimait ce désordre à leur chevelure; mais ils semblaient toujours exposés aux orages et battus de l'aquilon. Mon père, tout simple qu'il était, avait sa part de coup de vent et de mélancolie.

En m'ajustant sur lui, je devins pessimiste et joyeux comme il était optimiste et mélancolique. En toutes choses, d'instinct, je m'opposais à lui. Il se plaisait, avec les romantiques, dans le vague et l'indéterminé. Je me mis à aimer la raison ornée et la belle ordonnance de l'art classique. Avec les années, ces contrastes s'accentuèrent et nous rendirent la conversation un peu difficile, sans altérer nos sentiments réciproques. Je dois ainsi à cet excellent père quelques qualités et beaucoup de défauts.

Ma mère, bien qu'elle n'eût pas beaucoup de lait, désirait ardemment me nourrir elle-même. Elle y fut autorisée par le vieux Fournier, disciple de Jean-Jacques. Elle me donna le

sein avec une vive allégresse. Ma santé s'en trouva bien, et j'aurais lieu de m'en féliciter si, comme beaucoup le prétendent, les qualités de l'âme se sucent avec le lait.

Ma mère avait un esprit charmant, l'âme belle et généreuse et le caractère difficile. Trop sensible, trop aimante, trop facile à émouvoir pour trouver la paix en elle-même, la religion, disait-elle, lui apportait une tranquillité heureuse. Sobre de pratiques extérieures, elle était profondément pieuse. La vérité m'oblige à dire qu'elle ne croyait pas à l'enfer. Mais c'était sans obstination ni malice, puisque l'Abbé Moinier, son confesseur, ne lui refusait pas les Sacrements. Encline à la gaîté, une enfance sans joies, puis les soins du ménage et les soucis d'un amour maternel poussé jusqu'à la passion assombrirent son caractère et troublèrent sa santé naturellement bonne. Elle affligea mon enfance par des accès de mélancolie et des crises de larmes. Sa tendresse pour moi allait jusqu'à troubler sa raison, si lucide et si ferme en toutes choses. Elle aurait voulu que je ne grandisse pas pour me mieux serrer toujours contre elle. Et, tout en me souhaitant du génie, elle se réjouissait que je fusse sans esprit et que le sien me fût nécessaire. Tout ce qui m'offrait un peu d'indépendance et de liberté lui donnait de l'ombrage. Elle se représentait avec une terreur folle les dangers que je courais sans elle, et je ne suis jamais revenu d'une promenade un peu trop prolongée sans la trouver la tête en feu et les yeux égarés. Elle s'exagérait démesurément mes bonnes qualités et laissait voir à tout propos cette exaltation qui m'était pénible, car, de tout temps, j'ai reçu comme une cruelle humiliation les témoignages d'une estime qui ne m'était pas due. Mais le pis était que ma pauvre mère grossissait dans les mêmes proportions mes torts et mes fautes. Elle ne m'en punissait jamais, mais elle me les reprochait avec un accent si douloureux que j'en avais le cœur déchiré. Maintes fois, il n'a tenu qu'à elle que je ne me crusse un grand coupable et elle m'aurait rendu scrupuleux à l'excès, si je ne m'étais pas fait de bonne heure, pour mon usage, une morale indulgente. Loin d'en éprouver aucun regret, je n'ai point cessé de m'en féliciter. Ceux-là seuls sont doux à autrui qui sont doux à eux-mêmes.

Je fus baptisé en l'église Saint-Germain-des-Prés et tenu

sur les fonts par une marraine qui était fée. Elle se nommait Marcelle parmi les hommes, était belle comme le jour et avait épousé un magot nommé Dupont, dont elle était folle, car les fées raffolent des magots. Elle jeta un sort sur mon berceau et partit aussitôt pour les pays d'outremer, avec son magot. Je l'ai entrevue un moment au commencement de mon adolescence, comme l'ombre blessée de Didon dans la forêt de myrtes, comme un rayon de lune dans la clairière. Ce ne fut qu'un éclair et ma mémoire en est encore toute colorée et parfumée. Mon parrain, M. Pierre Danquin, m'a laissé des souvenirs moins rares. Je le vois encore, gros, court, ses cheveux gris tout bouclés, les joues rondes et lourdes, le regard doux et fin derrière des lunettes d'or. Son ventre, à la Grimod de La Reynière, était couvert d'un beau gilet de satin à fleurs, brodé par les mains de madame Danquin. Il portait une grande cravate de soie noire qui faisait sept fois le tour de son cou et son grand col de chemise enveloppait comme un bouquet son visage fleuri. Il avait vu Napoléon à Lyon en 1815; il était du parti libéral et s'occupait de géologie.

Dans une des rues qui descendent à ces quais de la Seine où naissait l'enfant qui ne sait encore aujourd'hui, après tant d'années, s'il a bien ou mal fait de venir au monde, parmi cette multitude d'humains qui vivaient leur vie obscure, un homme au vaste crâne, rude et nu comme un bloc de granit breton, aux yeux profondément enfoncés dans des orbites broussailleuses en ogive, qui naguère jetaient des flammes et maintenant gardaient à peine une faible lumière, un vieillard, cassé, infirme, superbe encore, Chateaubriand, après avoir rempli son siècle de sa gloire, s'éteignait dans un ennui morose.

Parfois, descendu des hauteurs de Passy, passait sur ces mêmes quais un vieux promeneur chauve avec de longs cheveux blancs, les joues tombantes, une rose à sa boutonnière, un sourire aux lèvres, bonhomme, aussi plébéien d'allures que l'autre était gentilhomme. Et les passants s'arrêtaient pour voir le chansonnier populaire.

Chateaubriand, catholique et monarchiste, Béranger, napoléonien, républicain et libre penseur, voilà les deux *signes* sous lesquels je suis né.

X

COMMENT IL PARUT DE BONNE HEURE QUE JE MANQUAIS DU SENS DES AFFAIRES

C'était avant la Révolution de 48 : je n'avais pas encore quatre ans, cela est sûr; mais en avais-je trois ou trois et demi? Ce point est douteux pour moi, et, depuis de longues années, il ne demeure plus personne sur la terre capable de l'éclaircir. Il faut prendre son parti de cette incertitude et se dire, en manière de consolation, qu'on trouve de plus grandes et de plus fâcheuses indéterminations dans les éphémérides des peuples. La chronologie et la géographie, a-t-on dit, sont les deux yeux de l'histoire. Si la chose est vraie, tout porte à croire qu'en dépit des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, qui ont inventé l'art de vérifier les dates, l'histoire est pour le moins borgne. Et j'ajouterai que c'est son moindre défaut. Clio, la muse Clio est une personne d'allure grave et même quelquefois un peu sévère, dont la parole instruit (à ce qu'on prétend), intéresse, émeut, amuse; on l'écouterait volontiers toute la journée. Mais je me suis aperçu, pour l'avoir assidûment fréquentée, qu'elle se laissait surprendre trop souvent oublieuse, vaine, partiale, ignorante et menteuse. Malgré ses travers, je l'ai beaucoup aimée et je l'aime encore. Ce sont les seuls liens qui m'attachent à cette muse. Elle n'a rien à retenir de mon enfance, ni du reste de ma vie. Je ne suis point, par bonheur, un personnage historique, et cette hautaine Clio ne recherchera jamais si je touchais au commencement, au milieu ou à la fin de ma troisième année quand je donnai de mon caractère un signe qui frappa profondément ma mère.

J'étais alors un petit garçon très ordinaire, de qui la seule originalité, si je ne me trompe, était une disposition à ne pas croire tout ce qu'on lui disait; et cette manière d'être, qui annonçait un esprit investigateur, le faisait mal juger; car ce n'est pas le sens critique qu'on apprécie d'ordinaire chez un enfant de trois ans ou trois ans et demi.

Je pouvais me dispenser de faire ici ces remarques, qui ne se rapportent guère au récit que je commence, non plus que la chronologie, l'art de vérifier les dates, et la muse Clio. En faisant tant de détours, en m'égarant par de tels méandres, je n'arriverai jamais ; mais si je ne m'amuse pas en route, si je suis droit mon chemin, je serai tout de suite arrivé ; j'aurai fini en un clin d'œil. Et ce sera dommage, du moins pour moi, qui aime à flâner : je ne sais rien de plus agréable ni de plus utile à la fois. De toutes les écoles que j'ai fréquentées, c'est l'école buissonnière qui m'a paru la meilleure et dont j'ai le mieux profité. Il n'est tel que de muser, ô mes amis. On y gagne toujours quelque chose. Si le petit Chaperon Rouge avait traversé le bois sans cueillir la noisette, le loup ne l'aurait pas mangé ; et, pour un petit Chaperon Rouge, en bonne morale, le sort le plus heureux est d'être mangé par le loup.

Cette pensée nous ramène heureusement au sujet de ce discours. Car j'étais sur le point de vous dire que dans la troisième année de mon âge, dix-huitième et dernière du règne de Louis-Philippe premier, roi des Français, mon plus grand plaisir était la promenade. On ne m'envoyait pas au bois comme le petit Chaperon Rouge. J'étais moins agreste, hélas ! Né et nourri dans le cœur de Paris, sur le beau quai Malaquais, j'ignorais les plaisirs des champs. Mais la ville a bien son charme aussi. Ma chère maman me conduisait par la main le long des rues aux bruits sans nombre, pleines de couleurs vives, et tout égayées du mouvement des passants ; et, quand elle avait quelque emplette à faire, elle m'emmenait avec elle dans les magasins. Nous n'étions pas riches ; elle ne faisait pas grande dépense ; mais les magasins où elle fréquentait me semblaient d'une étendue et d'une magnificence impossibles à surpasser. Le Bon Marché, le Louvre, le Printemps, les Galeries n'existaient pas encore. Les plus vastes établissements de ce genre, dans les dernières années de la royauté constitutionnelle, n'avaient qu'une clientèle de quartier. Ma mère, qui était du faubourg Saint-Germain, allait aux Deux-Magots et au Petit Saint-Thomas.

De ces deux magasins, situés l'un rue de Seine, l'autre rue du Bac, ce dernier seul subsiste encore, mais tellement agrandi

et si différent, avec les mufles de lions qui horrifient sa façade, de ce qu'il était dans sa nouveauté gracile, que je ne le reconnais plus. Les Deux-Magots ont disparu et peut-être suis-je le seul au monde à me rappeler la grande peinture à l'huile qui y servait d'enseigne et représentait une jeune chinoise entre deux de ses compatriotes. Sentant déjà avec vivacité la beauté des femmes, je trouvais cette jeune chinoise charmante avec ses cheveux relevés par un grand peigne et ses accroche-cœurs sur les tempes. Mais des deux galants, de leur maintien, de leur regard, de leur geste, de leurs intentions, je ne saurais rien dire. J'ignorais tout de l'art de séduire.

Ce magasin me paraissait immense et rempli de trésors. C'est là, peut-être, que j'ai pris le goût des arts somptuaires qui est devenu très fort en moi et ne m'a jamais quitté. La vue des étoffes, des tapis, des broderies, des plumes, des fleurs, me jetait dans une sorte d'extase, et j'admirais de toute mon âme les messieurs affables et les gracieuses demoiselles qui offraient en souriant ces merveilles aux clients attentifs. Quand un commis, pour servir ma mère, mesurait une étoffe sur un mètre fixé horizontalement à une tige de cuivre qui descendait du plafond, j'estimais son sort magnifique et sa destinée glorieuse.

J'admirais aussi M. Augris, le tailleur de la rue du Bac, qui m'essayait des vestes et des culottes courtes. J'eusse préféré qu'il me fît un pantalon et une redingote comme en portaient les messieurs ; et ce désir devint très ardent un peu plus tard, quand je lus un conte de Bouilly sur un malheureux petit garçon recueilli par un savant bienfaisant et respectable qui l'employait comme secrétaire et l'habillait de ses vieux habits. Ce conte du bon Bouilly me fit faire une grande folie, que je dirai une autre fois. Plein d'estime pour les arts et métiers, j'admirais M. Augris, le tailleur de la rue du Bac, qui n'était pas admirable, car il taillait ses étoffes tout de travers. Pour dire vrai, dans les habits de sa façon, j'avais l'air d'un singe.

Ma chère maman achetait elle-même, en bonne ménagère, l'épicerie chez Courcelles, rue Bonaparte, le café chez Corcelet, au Palais-Royal, et le chocolat chez Debeauve et Gallais, rue des Saints-Pères. Soit qu'il donnât libéralement ses pruneaux à goûter, soit qu'il fît briller au soleil les cristaux d'un pain de

sucre, soit que d'un geste élégant et hardi il tînt renversé un pot de gelée de groseilles pour en éprouver la consistance, M. Courcelles me charmait par ses grâces persuasives et ses démonstrations péremptoires. J'en voulais presque à ma chère maman d'accueillir avec un air de doute et d'incrédulité les affirmations toujours illustrées d'exemples, que lui faisait cet éloquent épicier. J'ai su depuis que le scepticisme de ma chère maman était fondé.

Je vois encore la boutique de Corcelet, à l'enseigne du « Gourmand », petite et basse, avec son inscription en lettres d'or sur fond rouge. Elle exhalait un délicieux arôme de café et l'on y voyait une peinture déjà vieille à cette époque, qui représentait un gourmand, habillé à la mode de mon grand-père, assis devant une table couverte de bouteilles, chargée d'un pâté monstrueux et ornée d'un ananas décoratif. Je puis dire, grâce à des clartés qui me sont venues beaucoup plus tard, que c'était un portrait de Grimod de la Reynière, peint par Boilly. J'entrais avec respect dans cette maison qui me semblait d'un autre âge, et me faisait remonter jusqu'au Directoire. L'employé de Corcelet pesait et servait en silence. Sa simplicité, qui contrastait avec les façons emphatiques de M. Courcelles, faisait impression sur moi, et il se peut qu'un vieux garçon épicier m'ait enseigné des premiers le goût et la mesure.

Je ne sortais jamais de chez Corcelet sans avoir pris un grain de café que je mâchais en chemin. Je me disais que c'était très bon et m'en croyais à demi. Je sentais intérieurement que c'était exécrable, mais n'étais pas encore capable de tirer au jour les vérités enfouies au-dedans de moi-même. Si plaisant que me fut le magasin de Corcelet, à l'enseigne du « Gourmand », celui de Debeauve et Gallais, fournisseurs des rois de France, m'agréait davantage et me charmait plus que tout autre. Il me semblait si beau, que je n'aurais voulu y entrer que dans mes habits du dimanche, et j'examinais sur le seuil la toilette de ma chère maman, pour m'assurer qu'elle était suffisamment élégante. Eh! bien, je n'avais pas le goût si mauvais! La chocolaterie Debeauve et Gallais, fournisseurs des rois de France, existe encore, et le décor n'en a pas beaucoup changé. Je puis donc en parler en toute connaissance et

non sur des souvenirs infidèles. Elle a très bon air; sa décoration date des premières années de la Restauration, alors que le style ne s'était pas encore trop alourdi : elle est dans le sentiment de Percier et Fontaine. Je songe avec tristesse, en voyant ces motifs un peu secs, mais fins, mais purs et bien ordonnés, combien le goût a décliné en France depuis un siècle. Que nous sommes loin aujourd'hui de cet art décoratif de 1814-1815, pourtant bien inférieur au Louis XVI et au Directoire! Il faut louer dans ce vieux magasin l'inscription en lettres bien proportionnées, bien carrées; les fenêtres cintrées et leur imposte en éventail, le fond du magasin arrondi comme un petit temple, et le comptoir en hémicycle qui suit la forme de la salle. Je ne sais si je rêve; mais je crois y avoir vu des trumeaux avec des renommées qui pouvaient aussi bien célébrer Arcole et Lodi que la crème de cacao et les chocolats pralinés. Enfin, tout cela relève d'un style, offre un caractère, présente une signification. Que fait-on à cette heure? Il y a toujours des artistes de génie; mais les arts décoratifs sont tombés dans une ignominieuse décadence. Le style Troisième République, fait regretter le Napoléon III, qui faisait regretter le Louis-Philippe, qui faisait regretter la Restauration. Le sens des lignes et des proportions est entièrement perdu. Aussi vois-je venir avec joie l'art nouveau, moins certes pour ce qu'il crée, que pour ce qu'il détruit.

Ai-je besoin de dire que, à trois ans ou trois ans et demi je ne raisonnais pas la décoration? Mais, en pénétrant dans la maison Debeauve et Gallais, je croyais entrer dans un palais de fées. Ce qui ajoutait à mon illusion, c'était d'y voir de belles demoiselles en robe noire, et les cheveux tout brillants, assises derrière le comptoir en hémicycle avec une gracieuse solennité. Au milieu d'elles se tenait, douce et grave, une dame âgée qui écrivait dans des registres sur un grand pupitre et maniait des pièces de monnaie et des billets de banque. Il va bientôt paraître que je n'acquis point une suffisante intelligence des opérations qu'effectuait cette dame vénérable. A ses côtés, les jeunes filles, brunes ou blondes, s'occupaient, les unes à recouvrir les tablettes de chocolat d'une mince feuille de métal clair comme l'argent, les autres à envelopper deux par deux ces mêmes tablettes dans du papier blanc à vignettes

et à fermer ces enveloppes avec de la cire qu'elles chauffaient à la flamme d'une petite lampe en fer-blanc. Elles accomplissaient ces tâches très adroitement et avec une célérité qui ressemblait à de l'allégresse. Je pense aujourd'hui qu'elles ne travaillaient point ainsi pour leur plaisir! Mais alors je pouvais m'y tromper, enclin comme j'étais à prendre tous les travaux pour des amusements. Il est certain du moins que c'était une joie des yeux que de voir courir les doigts fuselés de ces jeunes filles.

Quand maman avait fait son emplette, la matrone qui présidait cette assemblée de vierges sages prenait dans une coupe de cristal placée à son côté une pastille de chocolat qu'elle m'offrait avec un pâle sourire. Et ce présent solennel me faisait aimer et admirer plus que tout le reste la maison de MM. Debeauve et Gallais, fournisseurs des rois de France.

Ayant du goût pour les magasins, il était bien naturel que rentré à la maison, j'essayasse dans mes jeux l'imitation des scènes que j'avais observées pendant que ma mère faisait ses emplettes. Aussi étais-je, au logis, pour moi seul et à l'insu de tout le monde, tour à tour tailleur, épicier, commis de nouveautés et même, sans plus d'embarras, marchande de modes et chocolatière. Or, un soir, dans le petit cabinet tendu de boutons de roses où se tenait ma mère, sa broderie à la main, je m'appliquai avec plus de soin que de coutume à contrefaire les belles demoiselles de la maison Debeauve et Gallais. M'étant procuré des morceaux de chocolat en aussi grande quantité que possible, des bouts de papier, et même des lambeaux de ces feuilles métalliques que j'appelais emphatiquement du papier d'argent, le tout à vrai dire fort défraîchi, je m'installai dans ma petite chaise, don de ma tante Chausson, devant un tabouret garni de molesquine, et cela représentait à mes yeux l'élégant hémicycle du magasin de la rue des Saints-Pères. Enfant unique, habitué à jouer seul et toujours enfoncé dans quelque rêverie, vivant beaucoup enfin dans le monde des songes, il ne me fut pas difficile d'imaginer le magasin absent, ses lambris, ses vitrines, ses trumeaux ornés de Renommées et même les acheteurs qui affluaient, femmes, enfants, vieillards, tant je possédais le don d'évoquer à mon gré les scènes et les personnes. Je n'eus point de peine à devenir à

moi seul les demoiselles, toutes les demoiselles chocolatières et la dame respectable qui tenait les registres et disposait de l'argent. Mon pouvoir magique était sans bornes et dépassait tout ce que j'ai lu depuis, dans l'*Ane d'or*, des sorcières de Thessalie. Je changeais à mon gré de nature; j'étais capable de revêtir les figures les plus étranges et les plus extraordinaires, de devenir par enchantement, roi, dragon, diable, fée,... que dis-je? de me changer en une armée, en un fleuve, en une forêt, en une montagne. Aussi ce que je tentais ce soir-là était pur badinage et ne souffrait pas la moindre difficulté. Donc, j'enveloppai, je cachetai, je servis la clientèle innombrable, femmes, enfants, vieillards. Pénétré de mon importance (dois-je l'avouer?) je parlais fort sèchement à mes compagnes imaginaires, pressant leurs lenteurs et relevant sans bienveillance leurs méprises. Mais quand il s'agit de faire la dame âgée et respectable, préposée à la caisse, je me trouvai soudain embarrassé. En cette conjoncture je sortis du magasin et allai demander à ma chère maman un éclaircissement sur le point qui restait obscur pour moi. J'avais bien vu la dame âgée ouvrir son tiroir et remuer des pièces d'or et d'argent; mais je ne me faisais pas une idée suffisamment exacte des opérations qu'elle effectuait. Agenouillé aux pieds de ma chère maman qui, dans sa bergère, brodait un mouchoir, je lui demandai :

— Maman, dans les magasins, est-ce celui qui vend ou celui qui achète, qui donne de l'argent?

Maman me regarda avec une surprise qui lui arrondit les yeux et lui fit remonter les sourcils, et sourit sans me répondre. Puis elle demeura pensive. Mon père étant entré, en ce moment, dans la chambre :

— Mon ami, — lui dit-elle, — sais-tu ce que Pierrot vient de me demander?... Tu ne le devinerais jamais... Il m'a demandé si c'est celui qui vend ou celui qui achète, qui donne de l'argent.

— Oh! le petit nigaud! — fit mon père.

Ma mère reprit d'un ton sérieux, avec une sorte d'inquiétude sur le visage :

— Mon ami, ce n'est pas seulement une bêtise d'enfant. C'est un trait de caractère. Pierre ne saura jamais le prix de l'argent.

Ma bonne mère avait reconnu mon génie et deviné ma destinée ; elle prophétisait. Je ne devais jamais connaître le prix de l'argent. Tel j'étais à trois ans ou trois ans et demi dans le cabinet tapissé de boutons de roses, tel je restai jusqu'à la vieillesse, qui m'est légère, comme elle l'est à toutes les âmes exemptes d'avarice et d'orgueil. Non, maman, je n'ai jamais connu le prix de l'argent. Je ne le connais pas encore, ou plutôt je le connais trop bien. Je sais que l'argent est cause de tous les maux qui désolent nos sociétés si cruelles et dont nous sommes si fiers. Ce petit garçon que j'étais, qui, dans ses jeux, ignorait lequel doit payer du vendeur ou de l'acheteur, me fait songer tout à coup au fabricant de pipes que nous montre William Morris dans son beau conte prophétique, ce sculpteur ingénu qui, dans la cité future, ne fait que des pipes très belles parce qu'il les fait avec amour, et qu'il les donne et ne les vend pas.

ANATOLE FRANCE

(La suite prochainement.)

L'ŒUVRE DE RENÉ MÉNARD[1]

La mode, dans les ateliers, vers 1885, était au naturalisme : on n'y parlait que de chefs-d'œuvre à faire avec la gare de Vanves-Malakoff et l'omnibus Batignolles-Clichy-Odéon ; la décoration de nouvelles mairies était une occasion à « Repas de noce sous la tonnelle » et à « Promenades de mariés dans le parc de Montsouris ». René Ménard avait alors vingt-trois ans. Après avoir exposé un *Homère*, puis un *Adam et Ève*, il projeta, lors d'un concours de fresques pour

1. Exposition générale de cette œuvre à la galerie Georges Petit du 16 juin au 25 juillet. — Voici les dates des principaux tableaux :

1893 : *Portrait de Louis Ménard* (Musée du Luxembourg). — 1896 : *l'Automne* (pastel) (Musée du Luxembourg); *Portrait de ma mère* (Musée de Bruxelles); *Portrait de Lucien Simon*. — 1897 : *Crépuscule*. — 1898 : *le Jugement de Pâris* (galerie de Carlsruhe); *la Clairière; le Soir*. — 1899 : *Terre antique, Agrigente*. — 1900 : *le Temple* (Musée de la Ville de Paris); *l'Estuaire; l'Orage sur la Forêt*. — 1901 : *le Troupeau* (Musée du Luxembourg); *le Fleuve* (Musée de Stockholm). — 1902 : *Aigues-Mortes; Paysage Corse* (Musée de Buda-Pesth). — 1903 : *les Errants* (Musée de Venise); *Égine*. — 1904 : *la Baie d'Ermonès* (Musée de Rome). — 1905 : *la Chaîne du Mont-Blanc; Côte de Corse; la Vallée du Liamone*. — 1906 : *Terre antique, le Temple; Terre antique, le Golfe* (Décoration de l'École des Hautes-Études à la Sorbonne). — 1907 : *Nu sur la Forêt; le Jugement de Pâris* (galerie Carnegie à Pittsburgh); *études du Mont Cervin*. — 1908 : *Pœstum; Via Appia*. — 1909 : *l'Age d'or; Rêve antique; la Vie pastorale* (Décoration de la Salle des Actes, Faculté de Droit de Paris). — 1910 : *Hylas; les Bergers* (collection de S. M. le Roi d'Italie). — 1911 : *Le Labour* (décoration de la Caisse d'Épargne de Marseille). — 1912 : *les Baigneuses dans la Forêt; l'Acropole; Nymphe des Bois; Mer Morte; le Mont Hermon*. — 1913 : *Paysage antique; Nu couché; Venise, vue du Campanile et Saint-Georges majeur; Bucolique; Crépuscule* (Panneau décoratif pour la Salle des Actes, Faculté de Droit de Paris). — 1914 : *l'Age d'or; Mer d'opale; Corinthe; Sur la grève*.

salle de mariage, des bâtisseurs de ville poussant des blocs cyclopéens, aux confins de la préhistoire, et peignit en 1893 le *Portrait de Louis Ménard*, auteur du *Polythéisme hellénique* et des *Rêveries d'un Païen mystique*.

Chez ce jeune homme qui tournait ainsi le dos à la mode de son temps, il n'y avait pas la moindre affectation; certes, il admirait les chefs-d'œuvre que les idées naturalistes avaient éveillés, depuis les *Casseurs de pierres* jusqu'aux Fresques de l'École de Pharmacie, depuis le *Déjeuner sur l'herbe* jusqu'aux *Maternités* et aux *Danseuses à la barre*, mais il était déjà possédé par le rêve qu'il avait ébauché dès l'âge de raison, alors que, les jours de pluie, il dessinait les héros de la guerre de Troie et invoquait Zeus, dont il avait eu le bonheur de faire la connaissance autrement qu'à propos d'une règle de grammaire. La probe érudition et la subtile poésie d'un père et d'un oncle lui ayant ouvert les yeux sur un monde animé par la sagesse hellénique, dès qu'il peignit, il fut naturaliste à la manière dont on l'était au ve siècle avant notre ère.

Son œuvre n'est que variations sur l'idée d'harmonie. Point d'allégories, point de symboles; ni centaures, ni aigipans; ni Vices, ni Vertus; des paysages d'aujourd'hui interprétés avec un équilibre et une sérénité qui sont d'autrefois. Le viatique de cette vie d'artiste, tout unie et parfaitement conséquente, c'est une douce familiarité d'enfance avec la poésie de la nature telle que les vieux Grecs l'ont imaginée, familiarité qui ne sera jamais de cabinet ou de musée, qui jamais ne conseillera un tableau pour un sujet si noble qu'il soit, mais qui, le tableau une fois né d'un coup d'enthousiasme et de consciencieuses observations, le douera d'une âme singulière. Curieux rajeunissement d'une très ancienne manière de sentir et de penser par une contemplation de la nature en une certaine saison, à une certaine heure, par des yeux et un cœur sensibles au calme.

***

C'est du haut d'une falaise normande que Ménard fit ses premières esquisses de soleil allongeant son sillage sur la

mer, se reflétant sur des figures, c'est parmi les rochers de Fontainebleau qu'il exécuta ses premiers dessins d'arbres, de terrains et de nuages. Point de hantise de l'antiquité en tout cela. Jeune paysagiste, à la manière des Hollandais, il regarde la nature bien en face, sans que s'interpose entre elle et lui le souvenir d'un traditionnel décor ; élevé dans le culte de Millet et de Rousseau, amis de sa famille, il médite, pendant des années, à Barbizon même, les exemples laissés par ces maîtres qui avaient pris si gravement leur métier, — éducation en plein air et qui contribua à lui donner sa foi de paysagiste.

Le paysage classique dont il avait le goût inné, il l'a étudié d'abord dans l'œuvre de ces peintres qui l'avaient rénové, à la française, avec une tendresse contagieuse pour le réel, un amour de paysan pour la terre. Chez ces artistes qui avaient trouvé des chefs-d'œuvres à faire au bout de leur jardin, Ménard reconnaissait la même entente que chez Ruysdaël à construire des paysages où valeurs claires et valeurs foncées des ciels et des terrains fussent en parfait accord, mais avec un coloris plus varié, plus ardent que les tonalités brunes et un peu mornes du maître hollandais. Il leur emprunta leurs idées sur les premiers plans sombres, sans quoi le peintre ne peut créer l'illusion de la lumière, car il n'a pour égaler l'éclat du soleil qu'un mélange d'ocre jaune et de blanc dont le mélange sur la palette est bourbeux et sale ; il affina, à leur exemple, son goût de l'enveloppe lumineuse, des fonds si subtils qu'ils ne doivent pas laisser paraître le travail de la main qui les a peints, des ciels dont Dupré disait qu'ils doivent ressembler à des « coquilles de nacre », des ciels unis et lisses comme les aima Rousseau. Et puis il tient de ces artistes, pourtant si sensibles à un « effet » fugace de lumière, la volonté de l'expression achevée, le souci de dessiner les arbres, en qui Rousseau « entendait monter la sève », les terrains, que, dans *la Herse*, Millet peignait motte par motte, avec le même soin que s'il s'agissait d'une physionomie humaine ; il leur doit encore un soin extrême à mettre un arbre ou une figure en valeur sur un ciel et à suggérer une émotion à l'aide de valeurs finement choisies, comme Millet sut si bien le faire dans la *Fileuse* ou le *Parc à moutons*.

Ainsi, à propos de campagnes françaises, et à travers un art très français du paysage, Ménard, tout en s'assimilant petit à petit les qualités des maîtres classiques et en s'habituant à travailler de souvenir, se persuadait que rien ne s'invente. Même dans ses tableaux les plus recréés, il apportera une extrême conscience à respecter la vraisemblance de telle flore, de telle faune, de telle lumière, en tel terroir, sous tel ciel, — à la manière d'un Poussin qui de la campagne romaine « rapportait, dans son mouchoir, des cailloux, de la mousse, des fleurs qu'il voulait peindre exactement d'après nature ». Voyez les charmantes études de la *Dogana*, de la *Piazzetta* où Venise apparaît si ressemblante dans sa brume teintée de couleurs tendres, *la Meule sous la neige*, la série des *Marais*, la série des *Falaises*, la série des *Montagnes*, Mont-Blanc et Mont-Cervin; voyez surtout les portraits, et entre tous, celui de Louis Ménard. De tous les genres, le portrait est peut-être le plus révélateur de la conscience et de la puissance d'observation d'un artiste au travail. Or, voyez le maigre visage, les yeux pâlis, les mains fines, le corps d'enfant enfoui dans le fauteuil trop vaste, près d'énormes in-folios. Les traits sont au repos; cependant une action s'y préforme, quelque chose comme une réponse à une question. La phrase, avec son tour paradoxal, son ton courtois, son accent malicieux et son charme poétique, s'esquisse dans l'esprit, allume le regard, prépare le geste rapide et saccadé qui la soutiendra...

Chaque automne, Ménard est retourné peindre d'après nature dans la forêt de Fontainebleau. Du Bas-Bréau au plateau de Belle-Croix, du Dormoir aux points de vue d'Apremont et du Camp de Chailly, il n'est guère de mare chétive où se mire un arbre près de massives dalles de grès, guère de hêtres mêlant leurs hauts piliers, de vieux chênes trapus allongeant tragiquement leurs grandes branches, il n'est guère de fougeraies fauves, de bruyères roses d'où émergent, à côté de genévriers et de houx vernissés, des carcasses d'arbres morts, qui ne rappellent un de ses tableaux. C'est la forêt de la vieille France, qui chaque jour se transforme en ingrate forêt canadienne à mesure qu'en place des hêtraies et

des chênaies détruites par le feu l'engeance du pin et du bouleau y foisonne. Par la pensée, Ménard y a ramené les troupeaux d'autrefois dont les robes de velours noir ou fauve s'harmonisent si bien avec la forêt à l'automne. Alors, dans l'air où le murmure sec des feuilles qui tombent a une sonorité singulière, où les oiseaux ont l'air de voler plus vite, où les lointains surprennent par leur netteté, sur le ciel qui luit furieusement d'un soleil qui ne chauffe guère, c'est une émouvante figure que cette forêt dressant la gloire de ses pourpres et de ses ors, — figure de héros frappé à mort, mais se raidissant dans son éclatante parure que ne peuvent retenir ses bras sans étreinte. Cette forêt, Ménard l'a surtout contemplée de haut, lorsqu'entre des éperons rocheux, elle déferle vers la plaine en grande houle dorée que refroidissent les courants des pins aux eaux vertes; ou bien, quand au crépuscule les futaies s'écroulent pêle-mêle avec de grands gestes d'angoisse dans la fumée des brumes qui montent vers les flammes du couchant... Toujours Ménard gardera une tendresse pour ce décor : les arbres de ses « Terres antiques » ressembleront aux géants du Dormoir [1], et leurs terrains rappelleront Belle-Croix telle qu'elle était avant que l'incendie l'eût ravagée, — témoignant ainsi des bienfaisantes années de recueillement où son rêve d'harmonie prit corps en s'associant intimement aux odeurs, aux bruits de la vieille forêt de chez nous, à telle silhouette d'arbre isolé, à telle futaie dévalant sur une pente, à tel terrain déjà dans l'ombre, tandis qu'un dernier rayon effleure la tête d'un cumulus glissant majestueux dans l'or du couchant au-dessus des arbres embrasés, — terre de notre sol, de nos climats, mais paraissant tellement hors du temps dans la solitude des fins de jour qu'elle se peuple tout naturellement de blanches nymphes dansant dans une clairière, ou émergeant d'un étang, cerclées d'ondes légères, dont elles écoutent l'écho dans le bois noir [2]...

Toutes ses études de soleil sur la mer, de futaies sur le ciel, de figures nues ou voilées au devant d'arbres sombres,

1. Voir *la Forêt à l'automne*, et *la Forêt* (pastel en camaïeu); noter, dans l'*Age d'or*, le chêne et le genévrier du premier plan, à gauche.

2. Voir la *Clairière*, le *Soir*.

Ménard trouva à les rassembler en un pays de chez nous, mais singulièrement hors du temps lui aussi. C'est, au sud de la Bretagne, une rivière où, la marée montante, glisse entre des arbres avec un sifflement léger, soulevant les goëmons qui, à marée basse, cernent les arbres, remettant à flot les promontoires échoués dans la vase avec leurs gréements de pins, — rivière qui, après avoir traversé quatre lieues de parcs et de bois, finit solennellement en large estuaire. A toute heure, il y a du mystère sur ce fleuve où le flot rôde inquiet entre des bois, s'égare dans des anses latérales, se fraye une route, tantôt resserrée dans des défilés, tantôt s'étalant sur de grands lacs. D'épaisses forêts bleutées se frangent d'ombres vertes dans les anses, décors de visions primitives à l'heure où les vents légers sortent des bois. Au crépuscule, entre les futaies encore plus opaques et dont la masse veloutée se double de l'ombre qu'elles projettent sur l'eau, le ciel encore teinté de jaune, de vert, d'orange, et le fleuve bleu, veiné de gris par les courants, tracent deux trouées sinueuses et claires; les coques noires, les voiles brunes, silencieusement tentent leur route à travers ce pays enchanté et mystérieux de forêts croulant sur une nappe lourde d'eau salée où se reflètent les étoiles et les nuages[1].

Sensation d'espace abolissant en nous l'idée du présent et que Ménard a aimée sur les confins de la terre et de la mer en Bretagne : entre les arbres, les voiles blanches que l'on hisse, le grand oiseau qui frémit, s'ébroue, hésite, s'élance, encadrant entre ses mâts et ses toiles, avant de tirer au large, des grèves pâles, des bois de châtaigniers, puis, au bout du dernier promontoire, un bouquet de trois pins tordus qui, au ras de l'eau et de l'horizon, fait penser à des arbres d'atolls en quelque Polynésie; — ou bien, à l'abri des dunes, une région mi-terrestre, mi-maritime, brune, plate et marécageuse, n'offrant comme saillies sous le grand ciel que de petites fermes envasées, des animaux enfoncés dans de hautes touffes d'herbes et la grande courbe molle d'une rivière boueuse, région en marge du monde où, au soleil couchant,

1. Voir le *Fleuve*, le *Troupeau*, l'*Automne*, *Estuaire de l'Odet*, *Fin d'été*, l'*Anse au crépuscule;* l'*Embouchure de l'Odet au crépuscule*, *Nymphe des bois*, etc.

jusqu'à l'horizon qui fuit à l'infini, la lumière est maîtresse, la mélancolie souveraine[1]...

La Méditerranée apparaît assez tard dans l'œuvre de Ménard, mais d'instinct il avait choisi pour les peindre les aspects méditerranéens des mers normandes et bretonnes : non pas la grande houle accourant du large, trouble, moutonneuse et sauvage, mais une mer brisée par les caps et les îles, une mer alanguie, sur le sable, une eau lourde, épaisse, et luisante comme les méduses qu'elle apporte sur la grève, une eau docile comme un miroir à refléter les clartés vertes du ciel entre ses nuages violets ou safran, une eau où passent des frissons d'opale et des colorations de verre antique, dont l'harmonie est rompue seulement par l'éclat blanc de l'écume et la transparence de glace qu'a la volute de la vague...

Des baies plus colorées sous des ciels plus ardents, des forêts plus riches en arbres toujours verts, pins parasols abritant de grandes perspectives de paysages qu'ils prennent sous leur protection, « boscos » moutonnant le long des pentes comme des cumulus en un ciel d'orage : ce fut en Méditerranée un épanouissement des images que Ménard avait aimées dans les mers ou les forêts septentrionales; mais il y trouvait en plus la montagne côtière qui, dans son œuvre, se déploie depuis les Maures et l'Esterel jusqu'aux rives algériennes de Tipaza, par le golfe corse de Porto, la baie corfiote d'Ermonès, les côtes abruptes d'Albanie et du Péloponèse, les lignes plus douces des rocs d'Égine, de Salamine et des Sporades, — muraille, se creusant en golfes, s'arrondissant en baies, s'étranglant en calanques, s'éparpillant en archipels et en îles, s'étirant en promontoires, toujours souveraine par la beauté sculpturale de ses plateaux, de ses sommets en forme de frontons, de ses anses en forme de coupes, de ses rocs ciselés comme des fibules, par l'harmonie de ses lignes, de ses plans, de ses masses dont les contours suaves et fuyants expirent si doucement sur le ciel et la mer. Au bord de ces golfes, en vue de ces montagnes, sur les piédestaux où se

1. *Le Marais de l'île Tudy; Marais, le soir; Orage sur le marais.*

dressent le Parthénon, les temples d'Égine, de Ségeste et d'Agrigente, où gisent mi-écroulés les tambours des colonnes géantes de Sélinonte ; dans les forêts d'Évisa et de Valescure, près du Bosco Sacro de la Campagne romaine, dans la *pineta* de Ravenne, derniers témoins de la forêt en ces pays méditerranéens auxquels l'appétit des bêtes et l'incurie des hommes n'ont plus laissé qu'une beauté minérale, — le rêve antique de René Ménard s'est épanoui.



Marais de l'Ile Tudy et de Grimaud ; fond de golfe colmaté de la vallée du Liamone ; eaux saumâtres hérissées de salicornes où se mirent les murailles d'Aigues-Mortes ; clairières de Fontainebleau ; anses de l'Odet, et son grand estuaire coincé dans des forêts sombres : à la seule énumération des sites qu'à préférés Ménard, comme au simple catalogue des titres de ses toiles : l'Automne, le Soir, le Troupeau, le Fleuve, le Temple, le Golfe, le Labour, Crépuscule, les Dryades..., apparaît son goût de l'isolement, à l'écart de notre vie d'aujourd'hui, sur des terres consacrées au rêve ; sa disposition à ne voir la nature que « sous l'aspect de l'éternité », à l'aimer dans les dehors qu'elle dut avoir dès ses premiers âges. Solides architectures du terrain, des arbres et des nuages ; premiers plans vus à bonne distance et présentés sans raccourcis ; troupeaux, cavalcades, rideaux de forêts, menant doucement la vue vers les lointains ; atmosphère d'apaisement et de sérénité, rythme puissant et calme ; sensation de silence et aussi d'intimité dans l'espace, — silence, espace infinis, mais à la mesure d'une méditation qui les comprend... C'est l'heure où le paysage encore en pleine ardeur, en plein rayonnement, commence de se replier sur soi : la lumière diffuse se rassemble à l'Occident ; un étang, un fleuve, la mer en concentrent les derniers reflets ; les nuées éparses se massent en épais cumulus, les bêtes en troupeaux, les arbres en boscos ; les bergers et les pâtres se groupent dans les vallons ; alors ce sont des gestes lents, des propos graves, des accords

bien tenus, des mouvements d'adoration et des imaginations promptes à voir les nymphes [1].

Si Ménard a si souvent peint l'automne, c'est que le rose des bruyères, le roux des fougères gelées, le pourpre des chênes, l'or des hêtres, l'or plus pâle des bouleaux, tous ces tons si vifs se mêlent et se fondent comme les soies d'une vieille étoffe orientale, comme les laines d'un tapis de Perse, par endroits un peu usé, mais ayant conservé par places son épaisseur, son moelleux, son éclat. Et puis c'est la saison où la nature s'attarde, gardant en ses feuillages toutes les ardeurs des crépuscules d'été, mais déjà pénétrée d'ombres froides, la saison qui dans l'année correspond à ce qu'est dans la journée l'heure comprise entre le moment où le soleil baisse sur l'horizon et l'apparition d'une étoile dans un ciel crépusculaire. Heure chère à René Ménard parce que grâce à l'accord subtil des tons froids de la nuit gagnant insensiblement sur les tons chauds du couchant, l'impression dominante y est d'un temps d'arrêt. A l'analyse pourtant, les nombreuses phases que notre œil découpe dans la brève durée qui s'écoule entre la chute du soleil et la venue de l'ombre, sont d'un drame qui se précipite : d'abord le globe à hauteur d'œil, la colonne de lumière éblouissante sur la mer, puis, de l'horizon au zénith, le ciel se teintant par transitions insensibles de rouge, d'orange, de jaune, de vert, de bleu; puis, le soleil couché, le blêmissement des nuages qui tout à coup s'empourprent, frappés une dernière fois d'un rayon, comme la pommette d'un visage que rosirait un reflux de sang; puis l'envahissement rapide de la nuit poursuivant à le toucher, mais si délicate à l'éviter, le cercle d'or du couchant qui se replie, hésite avant de disparaître; enfin le ciel et la mer glissant emmêlés dans le noir. Ce sont toutes les péripéties de ce drame rapide que René Ménard dans presque toutes ses toiles a peintes, les variant à l'infini, les isolant soigneusement les unes des autres par le souvenir, sans insister jamais sur leur caractère de crise, sans y mêler jamais des images qui puissent suggérer passages ou changements. Point de vent, point de brise même, point de vols d'oiseaux : les arbres sombres à

1. Voir le carton d'*Harmonie du soir*, les *Pâtres, Bucolique*; noter le geste d'adoration de Pâris devant Vénus...

contre-jour, les troupeaux dans les hautes herbes sont veloutés par la lumière frisante; les voiles restent droites dans le grand calme; sur leur mer de brumes les lourds cumulus toutes voiles dehors flottent immobiles. Gravité, limpidité de l'heure où les choses du jour ont l'air d'être éternelles : notre regard va vers les clartés du ciel entre les nuages, vers les blancheurs des pics se haussant par-dessus de bruns contreforts, vers les brumes des forêts...

Harmonie apaisante après les disparates et la fièvre du jour que cette heure de demi-teintes, où le soleil n'est plus que reflets, où la nuit n'est encore que lueur bleutée, où le premier éclat de la lune éteint les dernières ardeurs du couchant. Clartés de plus en plus apaisées qui s'évanouissent insensiblement... Et ce n'est pas seulement l'éblouissement du soleil à l'horizon ou le crépuscule, ce sont encore tous les « effets » d'atmosphère, reliant, par transitions imperceptibles, eaux, ciel et terre, qui sont familiers à René Ménard : arc-en-ciel, nuages projetant leurs reflets et leurs ombres, ou s'effilochant en pluie, et toujours, entre les valeurs sombres qui l'encerclent, l'horizon tendre, impalpable...

***

Ces paysages, on comprend qu'ils aient inspiré à Ménard le rêve d'un âge d'or. Déjà, des clairières, des étangs de Fontainebleau et des anses de l'Odet, nous avions vu, sans surprise, surgir des nymphes, leurs génies familiers : nous eussions été choqués en ces paysages pourtant si précis de rencontrer à la baignade nos contemporains, car ils auraient certainement laissé traîner leurs vêtements sur la grève. Puisque son tempérament l'a toujours porté à voir dans les paysages d'aujourd'hui et de chez nous un décor harmonieux selon le goût antique, il était dans la logique de l'œuvre de Ménard qu'y apparussent, dignes de les habiter, des figures mi-vivantes, mi-sculpturales, une humanité de demi-dieux. Voyez, dans les deux compositions de l'*Age d'or*, le joueur de syringe et l'homme tenant le cheval au premier plan; puis, au second plan, les cavaliers au galop : ce sont deux bas-reliefs glissant

au devant d'une chaîne de montagne, d'un bois sacré, qui, eux aussi, se déploient en frise ; voyez encore le *Jugement de Pâris*, la déesse droite comme une colonne, blanche comme l'écume de la mer, sur un fond de golfe aux tons de nacre. Ces hardies tentatives ne nous choquent point, parce que l'accord est intime entre ces figures et ces paysages, accord de lignes, de couleurs, accord de sentiment aussi.

L'évocation est irrésistible, en ces paysages méditerranéens, des figures humaines ou des formes anthropomorphisées qui en ont exprimé l'harmonie : comment ne pas rapprocher le *Thésée* ou les *Parques* des sites dont, pendant tant de siècles, du fronton du Parthénon, ils dominèrent si noblement la sérénité? Cette idée de tailleur de pierres que la figure humaine est la plus belle des formes naturelles et les rassemble toutes, est née dans ce paysage, et c'est devant l'harmonie de ses lignes et de sa lumière que l'homme a compris que le Souverain Bien était dans l'harmonie des idées. Mais des raisons aussi générales ne suffisent pas à créer, surtout en peinture, des œuvres viables, et si Ménard nous intéresse, c'est qu'il a non pas imité l'antique de propos délibéré, mais que guidé par son goût de l'immobilité et de l'eurythmie, il l'a retrouvé peu à peu, sur nature, aussi bien dans ses études de nus que dans ses paysages. Car il est un accord facile, souple et gracieux des lignes, des plans, des volumes du corps humain, qui est analogue à l'harmonie d'un paysage, terrains, eaux, bois, montagnes, soudain unifié par un coup de lumière.

Sans doute, le nu, interprété dans un sentiment antique, a mauvaise réputation de notre temps : il est victime des innombrables statues molles et trop polies dont nos musées sont encombrés, victime aussi des imitations ennuyeuses et bien poncées qu'elles ont inspirées. Pour les archéologues, curieux de renseignements sur l'histoire, les mœurs, la religion et la symbolique, trop souvent toutes les pièces de nos musées se valent, et c'est aussi le sentiment des visiteurs au regard las et paresseux et qui sont bien empêchés de sentir la vie d'un bel antique, eux qui ne la remarquent point dans un corps qui vit sous leurs yeux. Ils n'ont pas tort les « critiques d'avant-garde » qui, par réaction contre les cotonneuses Vénus gréco-romaines, prônent les callipyges Vénus hotten-

totes : n'empêche que les plus beaux nus de l'art grec ont gardé en sa fleur un amour sensuel de la chair; le *Thésée* est un dieu, mais comme les muscles de ses épaules et de ses jambes jouent bien sous sa peau, qui respire, qui palpite!

Les études de nus d'après nature sont aussi nombreuses dans l'œuvre de Ménard que ses esquisses de paysages : ce sont des corps jeunes qui ont le jet d'une tige souple, l'élasticité d'une bête svelte, un rayonnement de fruit mûr et le naïf orgueil de leur beauté; leurs lignes élégantes, mais aussi très fermes, leurs contours moelleux, mais aussi très nets sont modelés avec un goût sculptural du relief, de la masse, du poids. Elles ont même âme que les paysages où le rêve de Ménard les convie, ces figures solidement construites, mais qui ne sont jamais représentées en plein effort, ces figures hors du temps, sinon hors de la vie, parce qu'elles sont nues ou que les menus détails de leurs draperies ou de leur coiffure les détachent du présent. Les « baigneuses » ont la même paresse voluptueuse que les nuées et que la mer à s'offrir au doux éclat de la lumière diffuse qui les caresse; dans les *Dryades* circule lente et généreuse la sève de la forêt qui les enveloppe. Rappelez-vous les groupes d'*Hylas* et des *Pâtres* enfouis dans des vallons ombreux, Pâris et Vénus en silhouette sur le ciel et la mer : par le calme de leurs attitudes et de leurs gestes, ils ajoutent à l'intimité, au recueillement, que gardent, même en plein espace, les paysages qu'a peints Ménard; par leur fraîcheur, leur jeunesse, on les sent contemporains de cette nature primitive, et puis leur souplesse à s'abandonner au rythme de la nature, la cadence de leurs mouvements, leur dévotion à sacrifier au silence, divinité qui règne sur ces paysages, leur habitude de la méditation, de la contemplation, ou du dialogue sagement alterné, ajoutent au sentiment de sérénité que fait flotter sur ces décors la beauté de l'heure.

Humanité jeune et saine qui, sans s'émouvoir de tout ce qui meurt autour d'elle, goûte, sensuellement, la douceur, intellectuellement, l'harmonie des fins d'après-midi ensoleillées, des minutes crépusculaires, des derniers beaux jours d'automne... Et dans ces décors de vie primitive, peuplés de figures qui ne connaissent ni la vieillesse ni la douleur, ils ne surprennent pas comme un anachronisme, ils n'attristent pas

comme des images de mort, les temples en ruines, peints par Ménard tels que nous pouvons les voir aujourd'hui, Propylées, Parthénon, Érechthéion, Temple de la Victoire Aptère, ocreux ou roses, en plein soleil, devant un ciel d'orage; colonnade grise d'Égine encadrant des montagnes qui glissent vers la mer avec la grâce d'une draperie sous un grand ciel pâle où la lueur de la première étoile apaise le dernier reflet du jour; temple de Ségeste minuscule au pied d'un grand rocher noir qui magnifiquement prend son envol entre ses colonnes, au-dessus de son fronton : lumière ardente et tendre sur ces vieilles pierres qui résistent au temps destructeur, témoins toujours jeunes des civilisations où s'est exaltée l'idée d'harmonie. La colonnade extérieure de Ségeste, qui n'enclôt plus que de l'herbe, garde encore en sa pureté l'idée primitive du temple, et puis les calcaires, les marbres dont étaient faits ces monuments n'ont pas survécu comme ces briques romaines, matériaux informes, à qui tout manque quand elles ne sont plus assemblées; les tambours des colonnes de Sélinonte bien qu'éboulés gardent encore toutes vives les arêtes de leurs cannelures; la jeunesse et la grâce d'un éphèbe subsistent intactes dans la rondeur charnue d'une épaule, dans la cambrure nerveuse d'un pied. Et puis ces colonnes, ces chapiteaux, ces frontons, Ménard les a peints comme des êtres vivants : là encore point d'à peu près, un soin extrême à étudier galbes et profils, comme s'il se souciait de ne point faire de faute d'anatomie à propos de ces colonnes doriques qui à Corinthe ou à Poestum, à Syracuse ou à Ségeste, à Égine ou à Athènes, diffèrent entre elles comme diffèrent deux corps de femmes. Enfin la terre maternelle a ramené à l'état de nature ces œuvres de l'art : sur ces colonnes qui gardent encore le rythme d'un corps vivant, le vent, la pluie, ont déposé une patine qui leur retire toute marque humaine : de même couleur que le sol qui les porte, on dirait qu'elles en ont jailli; les colonnes de Poestum, avec leur calcaire rongé, ont une écorce de chêne-liège. De vieilles colonnes dans ces paysages éternels n'y choquent pas plus que de vieux chênes; des temples battant neufs, bariolés comme ils furent jadis, y surprendraient plutôt; la pensée nous suffit que d'autres temples doivent fatalement continuer de surgir de cette terre que peuplent des demi-dieux.

Il est essentiel, chez Ménard, ce goût de la patine qui, par la fusion parfaite de ses parties, donne à une œuvre d'art la vie d'un organisme. S'il aime la forêt à l'automne c'est qu'alors sa beauté végétale rappelle l'art humain; par contre, des pierres taillées et polies jadis de main d'homme reprennent avec le temps le grain, la couleur, la porosité, le relief d'une pierre brute. La transformation des vernis et des glacis ajoute du mystère aux tableaux des maîtres : c'est la vie interprétée par l'émotion souveraine d'un artiste, mais cela ne porte plus trace de sa main. Ménard dès ses premières toiles a d'instinct cherché, par une exécution non apparente, à baigner chacune de ses compositions dans une lumière au rayonnement doux, mesuré; il leur a donné une tonalité de peintures anciennes, qu'il a réussi, dans ces dernières années, à clarifier. Voyez dans les salles où elle est présentement réunie, la variété et l'éclat de cette œuvre haute en couleurs et d'un si chaud rayonnement. Huile, pastel, crayon; exécution très enveloppée ou au contraire par oppositions apparentes de sombres et de clairs; peinture par glacis au au contraire très mate; tons jaunes et verts des Portraits et du *Soir*, à côté des vieux roses et des incarnats des rives escarpées de la Mer Morte, des contreforts de l'Hermon, des pierres du temple d'Agrigente, et par contraste les exquis tons d'opale des nus sur la mer : tous ces procédés, toutes ces diverses exécutions, toutes ces harmonies révèlent, chez Ménard, le goût des matières rares que les hasards de la nature ou de la création artistique donnent aux beaux bibelots : il aime le bleuissement des lointains à l'extrême horizon d'un paysage, tel un émail clair posé sur le bord d'une coupe sombre; il aime les écorces d'arbres qui ont des reflets de bronzes extrême-orientaux; il aime les tons de brique des calanques au soleil couchant, les délicatesses de Venise à l'aurore et des corps de jeunes filles lumineux et mouillés comme la mer et le ciel avec lesquels elles se fondent par les belles fins de jour; il aime les pourpoints de velours des bœufs et le vert pâle des absinthes du maquis, le vert clair de l'herbe au printemps sous une lumière d'orage (*l'Acropole*), le vert bouteille d'un gros arbre sur un ciel bleu (*les Bergers*). Le hâle a donné à ses hommes nus la rousseur dorée des vieux marbres au soleil, et Vénus devant Pâris a la

transparence d'un albâtre à travers lequel rayonnerait doucement une lueur.»

Mais, plus que l'éclat des tons, c'est l'heureux équilibre entre le respect de la forme et la curiosité de la lumière, si souvent dissociés par l'art moderne, qui vous frappe devant cette œuvre. Il est arrivé jadis à Ménard par souci de ne pas perdre le trait de son dessin quand il peignait, de juxtaposer, au lieu de fondre, le ton d'un nuage ou d'un nu, et le ton du ciel; mais elles sont rares les sécheresses de ce pinceau délicat à noter les transitions insensibles entre les divers plans d'un corps de femme, entre un nu et un fond de mer ou d'arbres, entre un nuage et l'azur. Car Ménard est surtout un paysagiste. Dans les toiles où il combine figures et décor, le plus souvent la figure est petite, le décor immense : le temple d'Agrigente est minuscule sous le gros nuage qui le prend sous sa protection; voyez aussi les figures des deux baigneuses à l'ombre de la colonnade immense de la *pineta* à Ravenne; le petit groupe d'Hylas et des nymphes au plus profond du vallon; les temples de Poestum écrasés par les montagnes. Et puis, dans l'échelle des valeurs sur lesquelles le tableau est construit, toujours un détail du paysage représente la valeur la plus claire, écume d'une petite vague se brisant, nuage gonflé de lumière diffuse, ciel fait d'une seule émeraude, — la chair des nus, la pierre des ruines étant toujours plus sombres que les valeurs les plus claires du paysage. Enfin, colonnes des temples, torses des femmes sont toujours modelés dans le sens de la lumière, et non pas comme ils le seraient à l'atelier sous le jour du vitrage, dans le sens des os, des muscles. Observez les nus éclairés le plus souvent à jour frisant, ils sont cerclés de bandelettes de lumière qui tournent autour de leurs bras, de leurs jambes.... Entre les montagnes des lointains dont les plans inclinent les uns vers les autres sans heurts ni duretés, grâce à des passages insensibles d'ombres, de lumières, et les nus de premier plan dont les chairs se modèlent aussi par ombres et lumières, l'accord jaillit juste, majestueux....

A un peintre paysagiste ayant le goût de la figure, il n'est pas aisé de notre temps de trouver des modèles, qui, plasti-

quement, soient parfaitement adaptés au sol qui les porte, au ciel qui les éclaire. Depuis qu'une humanité héroïque de vieille France, encore très proche de la nature, a été évoquée par Puvis de Chavannes dans des paysages familiers de l'Ile-de-France, simplifiés en décors de légendes depuis que Millet a trouvé dans la plaine de Chailly les lointains et les ciels où dresser la carcasse géante du tâcheron qu'il avait vu, autrefois dans le Cotentin, les pieds déformés par l'habitude de s'agripper aux mottes des sillons, aux pentes caillouteuses des coteaux, tenant par tout son être à ce sol qu'il creuse de sa houe, — les paysages de notre France, — hormis la Bretagne peinte par MM. Cottet et Simon, — sont restés sans « figures ». Comment relier au style éternel de nos campagnes nos ouvriers gagnant l'atelier ou le chantier à bicyclette, vêtus et coiffés comme des bourgeois? Ménard, lui, a peuplé les sites qu'il aime d'êtres qui leur conviennent de formes et d'âme : dans ses paysages profonds et de si beau relief on ne peut imaginer que ces figures sculpturales; en ces paysages méditerranéens qui paraissent toujours avoir dû être ainsi, et qui nous semblent tout naturellement convenir aux premiers âges de notre race, on n'imagine que laboureurs, pâtres, bouviers ou cavaliers; dans ces paysages si nobles de formes, si apaisés de lumière, on n'imagine qu'une humanité nourrie de miel, cavalcadant ou jouant de la syringe, ou bien encore les formes divines des dryades et des nymphes, dont ces hommes rêvent, le soir, devant les bois ou la mer.

***

Mis à part l'intérêt qu'il prend au paysage, et son goût pour la peinture décorative, je ne vois guère de ressemblance entre Ménard et les artistes de ce temps. — La mode n'est pas à peindre en Méditerranée : Whistler a remis en honneur la lumière septentrionale. Parmi les peintres d'aujourd'hui qui, par réaction contre les théories naturalistes de leurs aînés, et par grand besoin de croire à quelque chose, se sont rattachés à une tradition, tel a surtout aimé les primitifs floren-

tins; tel les grands décorateurs italiens du XVIIIe siècle; tel les Vénitiens; tel les artistes anglais du XVIIIe siècle; les plus nombreux peut-être se sont formés au Musée de Madrid. Il n'en est pas qui soit remonté jusqu'à la Grèce primitive.

Par réaction contre les nus classiques, figures claires sur fonds sombres, l'École impressionniste a peint des visages ou des corps sur lesquels se découpent les ombres que projette le feuillage; par souci d'analyser la lumière, elle a couché en tons entiers reflets et ombres, retirant ainsi souvent aux objets toute forme et toute solidité. On ne modèle plus guère aujourd'hui à la manière de M. Ingres, de figure en pleine lumière où tous les muscles soient bien mis en place; on tient pour l'exécution apparente, qui sacrifie volontiers la forme à la touche. Le violet, le lilas, le blanc sont pris pour les couleurs les plus lumineuses, la mode est aux tons francs, exaltés, et les coloristes sont dépassés qui employaient volontiers des gris. Au rebours de la peinture classique qui cherchait la transparence du ton dans l'épaisseur de la pâte, c'est une juxtaposition chatoyante de tons froids et de tons chauds; plus de modelés dans la demi-teinte, finis même les éclairages obliques qui donnaient des ombres, depuis que Manet a éclairé en plein le drap de l'*Olympia*. Et puis il y a la tentation de « déformer » les formes que l'on a trop longtemps représentées dans de calmes attitudes familières. L'Estampe japonaise a donné le goût de la « mise en pages » imprévue, de la « coupe » hardie, des perspectives précipitées, des premiers plans dessinés avec leur volume réel, et venant tout de guingois en avant de la toile. Plus récemment, à l'imitation des sculpteurs des métopes primitives de Sélinonte ou des chapiteaux romans, qui pour faire paraître plus grands leurs héros les faisaient toucher des pieds et de la tête aux lignes qui les encadraient, nous avons vu des bonshommes à la torture pour tenir dans une toile trop petite.

Recherches intéressantes qui témoignent de la vitalité de l'art français, et qui ont inspiré des chefs-d'œuvre, paysages de M. Monet et de Whistler, figures de M. Degas et de Toulouse-Lautrec. Nous ne les mentionnons ici pêle-mêle que pour en opposer l'esprit à celui de l'œuvre de Ménard. D'une part, surprise que provoque en nous un paysage ou une

scène dans la brusquerie de son apparition, soin extrême à marquer la relation accidentelle, avec l'œil de l'artiste, de la scène lorgnée à la volée, comme à travers une lucarne ouverte par hasard et soudain refermée, tendance à rapprocher les premiers plans pour faire fuir les lointains; d'autre part, des « effets » de nature qui retiennent notre attention sur les aspects permanents de l'Univers, tendance à éloigner le plus possible les premiers plans à bonne et à égale distance de l'observateur et à rapprocher un nuage, une chaîne de montagne, un massif boisé, vus de très loin, comme dans une lorgnette, et dont on modifie les proportions, tout en conservant l'harmonie de leurs formes, de leurs lumières et de leurs ombres, simplifiées par la distance. La lumière, d'un côté, jointe au mouvement rapide et cocasse; de l'autre, associée à l'immobilité sereine, émouvante : c'est un autre sens du paysage, nous dirions presque une autre philosophie, une autre manière de prendre la vie, et si la première a pour elle la nouveauté, la fantaisie et le charme d'un « impressionnisme » analogue à celui des artistes extrême-orientaux, nous voudrions montrer que la seconde, dans l'œuvre de Ménard, est un renouvellement très personnel d'une vieille tradition méditerranéenne et française.

L'antique Harmonie, la fille d'Arès et d'Aphrodite, qui par son union avec Kadmos personnifiait la civilisation des contrées barbares, les Grecs l'ont célébrée à propos de lois bien faites, à propos des justes proportions d'un édifice ou d'un corps humain et de l'heureux accord de certains sons; ils l'ont reconnue aussi dans la nécessité qui gouverne la nature, puisque s'y résigner comme il fallait, c'était savoir les choses divines; mais leur art ne témoigne pas directement qu'ils l'aient goûtée dans les paysages, et l'on sait le mot de Socrate dans le *Phèdre* de Platon : « J'ai souci de m'instruire : les sites ni les ombrages n'ont rien à m'apprendre, mais seulement les hommes qui vivent à la ville. » Or cette antique harmonie, mieux peut-être que dans les lois, dans les œuvres d'architecture et de sculpture, l'art moderne l'a retrouvée dans le paysage que l'art grec n'a jamais représenté, mais dont il

avait certainement le goût le plus fin. Les sculpteurs, qui ont aimé sur les corps les jeux et les caresses de la lumière épandue en larges nappes ou ramassée en un point, qui ont si bien senti la vie de la chair et des muscles qui roulent à fleur de peau avec le frémissement de la houle sur la mer; les sculpteurs, qui ont modelé le dos et les jambes du *Thésée*, devaient être se nsibles aux caresses du soleil sur un bois de pins; les sculpteurs qui ont taillé la draperie de la *Parque* étendue, cette draperie qui suit la pente du corps, ses à-plats et ses reliefs comme un torrent, avec ses glissements lisses, ses chutes brusques, épouse la forme des dalles et des rocs qu'il revêt, devaient être sensibles à toutes les fluidités, non seulement de l'eau courante, mais des lumières et des ombres coulant légères vers le soir sur les montagnes allongées à l'horizon comme des déesses voilées. Les architectes qui surent si bien allier les nécessités de la défense et les exigences de la beauté et qui, sur des acropoles ou des promontoires, juchaient leurs monuments, comment n'auraient-ils pas aimé à voir un rayon de soleil obliquement se poser à la fin du jour, sur des colonnades de pins et des frontons de montagnes? Sans doute les moyens matériels leur manquèrent pour fixer ces émotions en paysagistes; plus probablement la divine forme humaine, qu'ils plaçaient au centre de l'univers, rassemblait à leurs yeux toutes les beautés éparses de la nature. L'envol des draperies sur les danseuses au flanc des vases ou sur les figurines de Tanagra, leur rappelait les montagnes quand, légères sur l'horizon, elles ondulent comme les extrémités flottantes des voiles du paysage; la brise, les eaux courantes passaient dans les draperies des Victoires... Mais la douce lumière du jour que regrettait si douloureusement Achille et que saluait si mélancoliquement Antigone avant de mourir, la douce lumière dont le regret attriste les adieux des lécythes funéraires, et dont les figurines de Tanagra apportaient le souvenir nostalgique dans les tombes, la douce lumière qui, aujourd'hui encore, survit en sa patine d'or sur les glorieux débris de l'art antique épars dans les caves de nos musées, l'ardente lumière inséparable de ces formes sensuelles, la sereine lumière inséparable de ces formes harmonieuses, les Grecs ne l'ont jamais représentée, s'étant contentés d'en capter

et d'en enchaîner la force et la douceur sur la poitrine de l'*Ilissos* et la gorge des *Parques*.

L'art moderne ne retrouvera cette antique harmonie de la figure humaine que de loin en loin : les Saint-Georges, les David, les *putti* potelés, joufflus et dansants témoignent d'une joie de vivre; mais le sens chrétien de la souffrance et de la douleur que dans d'autres œuvres, Donatello, Mantegna et Michel-Ange ont si passionnément exprimé, les a empêchés de retrouver dans ces images de la jeunesse la parfaite eurythmie antique. Par contre, sur l'épaule et le bras de *Galathée,* effleurant, avec son cortège de tritons et de zéphyrs, la mer fleurie; sur les têtes de Platon et d'Aristote dialoguant dans la lumière égale et chaude de l'*École d'Athènes*, où se disposent et s'équilibrent des groupes d'hommes animés par la même ardeur à concevoir le monde à l'image des mouvements des sphères, vraiment l'antique harmonie passe. C'est elle qu'à travers les gravures où Marc-Antoine a interprété Raphaël, Ménard encore tout jeune admirera...

Le sens de l'harmonie que nos civilisations agitées ont perdu à propos de la figure humaine, elles l'ont retrouvé dans les paysages, qui, eux, au milieu de toutes nos fièvres, ont gardé leur lenteur à vivre. En dépit des différences entre les sites qu'ils représentent, plaines hollandaises et côtes méditerranéennes, Claude Lorrain et Rembrandt ont le même art d'envelopper dans la lumière irradiante un paysage immense où à l'infini les plans s'ordonnent. Ménard a étudié d'après nature les saisons et les heures qu'avaient peintes ces maîtres. Là encore point d'imitation : notez, par exemple, les différences entre ses soleils couchants et ceux de Claude. Chez celui-ci une lumière qui rayonne sur toute la toile, le disque du soleil étant à peine visible; chez Ménard, l'éblouissement est tempéré, grâce à un clignement des paupières, et le disque, légèrement isolé de ses rayons, est assez nettement serti par un halo de flamme. Chez Claude, le reflet du soleil court mince et en vrille sur la mer ridée par la brise; chez Ménard, c'est une épaisse colonne de lumière sur une eau lisse et glacée[1]...

1. Le reflet du soleil est coupé par une petite barque (*La Côte de Sark*),

Imaginer dans des paysages ainsi harmonisés par la lumière une humanité accordée au rythme paisible de la nature, c'est de notre temps reprendre le rêve qu'ont ébauché Raphaël dans les *Loges*, Giorgione dans le *Concert champêtre* et qui a trouvé sa forme achevée et consciente chez Poussin. C'était une tradition de la Renaissance florentine, — à laquelle Michel-Ange a renoncé dans ses fresques de la Sixtine, — de peindre des figures claires sur fonds sombres ; mais le cavalier aux cheveux blonds du *Concert champêtre* reçoit un reflet du ciel sous lequel il se divertit : ce n'est déjà plus une figure d'atelier. De même, toute l'escorte *Triomphe de Flore* est éclairée par la lumière d'un nuage. Suivant cette tradition toute moderne, Ménard peint ses figures en paysagiste. Et il est d'autres analogies entre ses toiles et celles de Poussin : une certaine humilité de la figure dans le paysage ; un accord heureux entre les formes des terrains et les profils des figures qui, au premier plan, s'y dressent ou s'y étendent ; enfin, au second plan, les personnages se disposant en bas-reliefs : hâleurs dans l'*Orphée et Eurydice*, chevaux battant le blé sur l'aire dans *Ruth et Booz*, troupeaux de bœufs, dans l'admirable *Apollon et Daphné*. Mais Ménard n'a pas subi l'enchantement tenace de la lumière de Rome, de ses arbres toujours verts, de ses terrains cendrés et de ses eaux boueuses ; s'il se rattache à l'inspiration très italienne de Claude ou de Poussin, c'est un peu comme s'y rattachaient Dupré et Rousseau, dont l'art dérive pour une part de l'eau-forte de Claude, *le Bouvier*. Même modelé en pleine lumière, mais à propos de sites de Fontainebleau, avec des ciels plus nuageux, des arbres moins buissonneux, des feuillages dont les couleurs virent. Et les figures des tableaux de Ménard diffèrent de celles de Poussin. Point de bacchanales enguirlandées, au son des flûtes : une humanité paisible comme les personnages de l'*Apollon*, moins italienne toutefois. Ce n'est pas faute que Poussin ait cherché des documents sur les figures antiques, lui qui collectionnait marbres, bronzes et albâtres, et qui copia les *Noces aldobrandines* ; mais il ne pouvait imaginer l'huma-

par un promontoire (*Estuaire de l'Odet*). Ménard a parfois représenté le soleil au moment où il frange de lumière le nuage qui le cachait et où sa lueur se remet à courir sur la mer à la façon d'une risée (*Le Bouvier*).

nité authentiquement grecque que depuis un siècle et demi les fouilles nous ont révélée, — humanité qui de longtemps ne cessera de hanter les esprits possédés par le goût de l'harmonie puisque cette société de demi-dieux était ordonnée selon cette idée même.

Elle est familière à Ménard l'humanité qui va de l'Aphrodite et des Heures du trône Ludovisi, des Korés de l'*Exaltation de la Fleur*, jusqu'au *Thésée*, à l'*Ilissos* et aux *Parques*, comme lui sont familiers les animaux auxquels cette humanité avait transmis sa fierté et son calme : chevaux du trésor de Cnide, des Panathénées et du sarcophage d'Alexandre ; taureaux en troupes dont l'art antique s'est plu à représenter les emmanchements imprévus des pattes, des croupes, des têtes, et des cornes. Et si Ménard s'est inspiré volontiers de ces plus ou moins récentes trouvailles, ce n'est point pour paraître informé de pièces redevenues à la mode, après vingt-cinq ou vingt-six siècles, parmi quelques centaines d'archéologues ou d'amateurs, c'est que, très justement, lui qui a le goût des paysages un peu barbares, ayant une forte odeur de terroir, il a senti que personnages et animaux des premiers âges de l'art grec sentaient bon la terre, étant d'un temps où la société était plus près d'une vie agricole, bref qu'elles se prêtaient, — mieux que l'humanité d'agora ou de banquet, contemporaine de Socrate et de Périclès, — à peupler des paysages primitifs. Que l'on se rappelle les taureaux qui, sur les gobelets de Vaphio, bondissent muffles et pattes dressés ; les bœufs de Géryon, sur le vase d'Euphronios, et les étonnants animaux qui sur les monnaies des villes grecques, étaient un souvenir de leurs origines agrestes : chevaux attelés (Syracuse) ; taureau fléchissant sous le lion qui l'assaille (Acanthe) ; taureau se grattant le museau (Érétrie) ; taureau piaffant (Thurium) et cette monnaie des Bisaltes dont Ménard s'est souvenu quand il a esquissé son bouvier au milieu de ses bêtes[1]... Tous les mouvements ont été trouvés depuis plus de deux mille ans qu'il y a des artistes et qui ouvrent

1. Il est des promontoires accroupis sur la mer dans les paysages de côtes qu'a peints Ménard qui ont des silhouettes de bœufs en troupeaux (*Le Jugement de Pâris*, *Bucolique*). Noter aussi dans *Le Bouvier*, les nuages à la file comme des bêtes qui rentrent, le soir.

grands leurs yeux. L'essentiel, c'est que le mouvement dont on s'inspire prête à une libre interprétation neuve. N'a-t-on pas signalé que le groupe du *Déjeuner sur l'Herbe*, par Manet, était emprunté à une composition de Raphaël qui, lui-même, le tenait d'un sarcophage?



Le goût pour l'antique dans les temps modernes a surtout été le désir de gloire, qui, joint à l'image de la grandeur romaine, a créé l'art de la Renaissance italienne et inspiré les arcs-de-triomphe français depuis les portes Saint-Denis et Saint-Martin, jusqu'aux monuments du Carrousel et de l'Étoile. Le goût pour l'antique, ce fut aussi, en réaction contre les idées chrétiennes de souffrance et de douleur, la joie de vivre : depuis l'antiquité avait persisté la tradition des enfants ailés voletant sur les tombeaux, tenant la couronne ou la torche renversée, dansant ou vendangeant pour rappeler au mort les bonheurs terrestres. L'antiquité, ce fut encore l'âge des philosophes, dont Poussin « grand narrateur d'histoires, grand conteur de fables », comme disait de lui le cavalier Bernin, nous a laissé tant de tableaux dramatiques, dans le style d'un Donatello et d'un Raphaël. Mais le goût pour l'antique sous la forme de culte de l'harmonie, voilà l'idée fondamentale de la pensée grecque, dont les variations modernes ont été d'une grande conséquence pour l'art français. Car toutes les fois que l'esprit français a pris pour modèle l'art italien, d'instinct, à travers le romain, il a retrouvé le grec, c'est-à-dire le sens des proportions relatives des choses et non pas le respect de leur grandeur réelle ou immodestement amplifiée ; le goût de l'équilibre, qu'il s'agisse de balancer les parties d'un nu, d'un bâtiment ou d'un tableau ; la sobriété dans l'ornementation ; l'art de retenir le développement, de l'arrêter plutôt en deçà de l'« effet », par crainte de l'éloquence, de la grandiloquence. Les paysages qui expriment le mieux l'harmonie de la lumière italienne ont été peints par trois Français, Claude Lorrain, Poussin et Corot. Le portique du

château d'Anet, le Petit Trianon dérivent de modèles italiens : d'où vient qu'ils nous font penser à la grâce d'un Érechthéion ?

L'Intellectualité française a surtout emprunté à l'antique la perception fine et juste des rapports entre les choses. Ce sens de l'harmonie, on le trouve dans le moindre fragment de statue attique, dans un ciel de Claude Lorrain, dans les groupes de Poussin, dans la colonnade d'un temple grec ou d'un hôtel de Gabriel : partout où des lignes, des plans, des volumes, s'accordent pour bien accueillir la lumière et l'ombre...

C'est le mérite singulier des toiles de Ménard de nous faire penser à la forêt de Fontainebleau, à son odeur, à sa sonorité, à sa couleur d'automne, et en même temps au philosophe dont Socrate, dans le *Théétète*, disait qu'ayant le sens de « l'harmonie des discours, il était capable de chanter la véritable vie des dieux et des hommes heureux... » Un site interprété par Ménard devient l'image d'une certaine philosophie... Comme aux flancs de l'Urne grecque qu'il suffisait à Keats de contempler pour que sa fièvre s'apaisât, des « légendes frangées de verdure » courent sur ce paysage, « enfant chéri du silence et de la lenteur à vivre »...

LOUIS AUBERT

LE PARDON PRÉMATURÉ

I

— Tu mettras, ma petite Anita, ta robe de drap gris; elle est encore fort bonne.

— Mère, mais il m'est impossible d'aller ainsi vêtue à la soirée de Doña Teresa. Sur le jabot de dentelle il y a une tache que j'ai faite l'autre dimanche en mangeant des glaces à la fraise.

— Pascuala frottera la place avec une brosse fine et un peu de savon. Cela sera parfait... Tu n'avais pas, je suppose, l'intention de mettre ta robe neuve?

— Elle est jolie... Ces broderies d'acier la font ressembler à un clair de lune trempé dans le fleuve Tage... On l'a faite à Madrid...

— Mais elle a coûté soixante douros... soixante douros! Vierge pure!... Quand je pense à cela, mes cheveux se dressent sur ma tête et je prie le ciel qu'on n'apprenne pas dans Tolède à quel point tu es une folle dépensière. Malgré que ton pauvre mari... Dieu ait son âme! t'ait laissé beaucoup d'argent, quel homme voudrait t'épouser, je te le demande?...

Anita soupira. Doña Rita poursuivait, péremptoire :

— Et que l'on tâche de te bien coiffer. Il ne faut pas épargner les épingles dans ton chignon. Il glisse toujours... Tiens, en ce moment...

— Mes cheveux sont pesants...

Elle y mit la main. Cette main très petite, fine et brune, portait l'anneau d'or des femmes mariées. Et cela semblait mélancolique et charmant quand, de la main, le regard montait à l'enfantin visage, aux joues rondes et délicates, aux yeux étonnés, avides, et si purs! Quel âge pouvait-elle bien avoir, la petite veuve? Plus de vingt ans peut-être... mais assurément pas beaucoup plus. Elle était vêtue, simplement et sans goût, de mauve et de gris. Une chaîne d'or, large et démodée, tombait lourdement sur son corsage de batiste. Deux bracelets assombris d'émeraudes véritables pesaient à ses poignets. Doña Rita tenait à ce que quotidiennement elle se parât de ces bijoux qui témoignaient du beau mariage qu'elle avait fait et de sa richesse.

Une odeur de terre humide montait du carrelage vert, jaune et bleu que les servantes tout à l'heure avaient fraîchement arrosé. Une grosse horloge remplissait le couloir de son halètement pesant et semblait rythmer les pas de doña Rita qui, lente et songeant aux recommandations qui lui restaient à faire, marchait vers la porte de la rue. Elle l'entr'ouvrit et, brusque, se réfléchissant aux trente pointes des clous de bronze poli qui ornaient le battant ancien, le soleil, de trente jets ardents, éclaboussa le couloir sombre.

La petite veuve se jeta dans ce rayonnement. Elle courut jusqu'au seuil. La rue montait à droite, descendait à gauche entre des murs très hauts et si rapprochés que le mince espace de ciel aperçu dans leur intervalle était comme un ruisseau très pur et très étroit. La lumière qui descendait de celui-ci et l'ombre qui tombait de ceux-là se partageaient durement sur le sol en bandes jaunes et violettes.

Deux enfants maigres, en haillons bruns et rouges, escortaient un touriste qui, se croyant peut-être égaré, jurait et maugréait dans une langue étrangère. Sous le bâton d'une femme enceinte, aussi large, aussi déformée qu'il pouvait le paraître lui-même entre ses bâts gonflés, un petit âne trottait, chargé à en défaillir de pastèques et de pêches dures; tout cela était un peu de vie; tout cela offrait un intérêt, faible sans doute, mais précieux.

— Anita, — ordonna doña Rita qui avait ouvert son ombrelle verte et dont les pieds courts trébuchaient déjà sur les pavés

pointus, — rentre chez toi. C'est bon pour les servantes de demeurer sur le seuil et de regarder dans la rue.

— Je rentre, mère. A ce soir.

Docile, elle referma la porte. De nouveau le couloir fut sombre. La jeune femme appela :

— Pascuala!

Elle dut crier ce nom trois fois et le fit sans impatience. Une vieille femme parut enfin. Ses cheveux gris tressés aussi finement que l'osier d'une corbeille, emboîtaient exactement son crâne menu. Ses yeux, son front et le tour de sa bouche étaient amollis, creusés, bossués par une multitude de rides profondes; seule, la chair des pommettes saillantes et du menton pointu demeurait singulièrement lisse et faisait penser aux rochers qu'ont poli les vagues et qui les dominent.

Elle demanda :

— Ta mère est partie, niña?

— Oui.

— Quelle robe a été décidée pour ce soir?

— La grise, — soupira la jeune femme, — la vieille grise. Il faudra, Pascuala, enlever la tache.

— Bien, je vais m'en occuper tout de suite, car peut-être je l'oublierais, et cela me peinerait plus que toi-même.

Ayant élevé Anita, elle était maternelle, importante et familière.

— Et que feras-tu aujourd'hui?

— Je ne sais...

— Nous ne pouvons sortir à l'heure habituelle. Il nous va falloir nous occuper avec soin de ta coiffure et de ta toilette.

— Évidemment.

— Oh! bienheureuse, — dit Pascuala en montant sans hâte l'escalier, — bienheureuse qui n'a tout le long de ses journées à s'occuper de rien que de chercher son bon plaisir. Veux-tu lire? Tu reçois les plus beaux des journaux de mode et les mieux illustrés. Veux-tu broder? Tu as de la toile fine, des cotons de toutes les grosseurs, un dé en or, un bon fauteuil pour t'asseoir, bien garni de coussins. Si tu veux aller à l'église ou dans les jardins de la Vega, ta vieille Pascuala est là pour t'accompagner. Et si quelque achat te tente dans les magasins de la calle del Commercio, ta bourse est des

mieux garnies. Pour ce qui est du mari qu'il te faut (car il faut un homme, fille, à ta jeunesse), ta mère est là qui s'occupe de le chercher pour ton bonheur... Tu peux louer le ciel, bienheureuse entre toutes, oh! bienheureuse!...

Elle continuait de répéter ce mot, de sa voix monotone, elle avait disparu qu'on l'entendait encore. Anita d'abord la suivait; mais ayant réfléchi elle se dirigea vers son jardin; sur le seuil elle se ravisa encore, ouvrit la porte du salon, le vit désert, sombre et chaud. Son métier à broder était là; elle lui fit la grimace, referma la porte, et s'asseyant par terre au milieu du couloir, sur un petit tapis de corde, elle se prit la tête dans les mains, eut une moue et soupira :

— Qu'est-ce que je vais faire jusqu'à ce soir, mon Dieu?

***

C'était la phrase qu'elle prononçait souvent la matin au réveil, et souvent à une heure en se levant de table.

Elle se mourait d'ennui, toute seule et si jeune dans sa maison trop grande. Après son veuvage, sa mère avait décidé qu'elle continuerait d'habiter là. La fortune léguée par don Ignacio de Montalbo était considérable et l'on en eût douté peut-être dans Tolède, si la petite veuve, retournant chez ses parents, eût paru recevoir leur hospitalité.

Elle s'était soumise à cette décision comme elle se soumettait à toute chose, n'ayant jamais eu la permission de faire un acte de volonté. D'ailleurs dans ses minutes les plus sombres, elle regrettait peu la maison paternelle.

Avec doña Rita et don Alvaro, son époux, vivaient deux sœurs de la dame. Elles touchaient de près à la cinquantaine, avaient des faces ravagées dont la vaseline et la poudre de riz abondantes ne parvenaient pas à combler toutes les rides, des corps secs de mortes vivantes que dévoraient comme une funèbre vermine l'ennui, l'envie et la vaine solitude. Dans leurs cœurs toujours enfantins, l'espérance de voir cesser leur célibat demeurait tenace. A propos d'un flacon de parfum, d'une vieille ceinture ou d'un fer à friser, elles discutaient et se disputaient tout un jour.

Malgré que doña Rita citât sans cesse la bonne tenue de sa maison, les chambres jamais n'étaient faites le matin. Les draps de lit traînaient sur des chaises, dans le couloir, jusqu'à l'heure du souper. Les portes bâillaient. Il advenait fréquemment que Rosa ou sa sœur vinssent finir de se coiffer dans le salon et nouer leur ceinture dans la salle à manger, où don Alvaro, occupé tout le jour à lire des articles politiques et à fumer des cigares, les plaisantait grassement.

Une perruche apprivoisée qu'on appelait Kotorra voletait de pièce en pièce, se posait sur les meubles, salissait tout; quelquefois elle se laissait pendre à la frange des rideaux, inerte et pareille à une petite feuille de laitue bien fraîche; quelquefois elle mêlait ses cris horribles à ceux des maîtres dans leurs chambres et des servantes dans leur cuisine. Le tapage, dès l'entrée dans la maison, étourdissait, en même temps que prenait à la gorge une odeur de friture, de pommade et de tabac.

Tout cela, toujours, avait été pour Anita déplaisant jusqu'à la souffrance. Le petit flot de sang qui faisait battre son cœur sensible, plus que de ses parents un peu lourds, devait lui venir de quelque aïeule dont l'histoire fut intéressante et passionnée. Tant de poésie se lève au souvenir de ces mortes dont la chair et les os élégants se décomposent sous les dalles des églises tolédanes! La plupart, dans leurs moindres goûts, étaient excessives et délicates. Selon ce que voulurent leurs destinées, Dieu, ou les hommes, exaltèrent leurs ardeurs; mais elles vécurent, pour la plupart, ardemment.

Bien qu'elle fût seulement une enfant timide — et qui le pouvait paraître jusqu'à la sottise — Anita sentait aujourd'hui tout ce qu'elles avaient pu sentir. Mais les sagesses qu'on lui avait apprises et l'habitude de la docilité enveloppaient tout cela comme le manteau noir ou violet des vierges espagnoles enveloppe un cœur étincelant qui flamboie ou qui saigne.

Dans la grande maison de la calle de la Campaña[1] où quatre ans auparavant l'avait conduite don Ignacio, elle continuait de se sentir étrangère autant qu'au soir de ses noces et osait à peine réprimander ses servantes.

Quelquefois, quand son ennui devenait insupportable et lui

1. Rue de la Cloche.

alourdissait le cœur au point de la faire sangloter, elle tentait de pièce en pièce une vague promenade. Mais elle s'en décourageait aussitôt. Malgré que l'arrangement des meubles lui déplût, elle n'eût pas eu l'audace d'y rien changer. Ils lui paraissaient fixés à leur place par les années nombreuses qui pesaient sur eux, et si solidement, que doña Rita assise sur leurs coussins ou appuyée à leur bois ne les eût pas avec plus de solidité et de façon plus solennelle fixés au plancher.

Il advenait parfois qu'elle montât jusqu'au grenier.

Il était vaste. Selon la saison, des pommes, des raisins, des oranges ou des pêches, l'emplissaient de leur bonne odeur, car de la casa de Montalbo dépendaient quelques vergers qui verdoyaient dans la Vega, au bord du Tage; les arcades basses, pareilles à celles des cloîtres, l'entouraient de deux côtés et soutenaient le toit de tuiles. Entre les petites colonnes carrées apparaissaient, dans une vibration flamboyante, la désolée magnificence de la ville et toute la désolation de la campagne.

Celle-ci, toute en pierrailles de ce côté, ondulait sèchement, jaune et rouge sous le ciel bleu. Celle-là avait les mêmes couleurs splendides et dures de métal et de sang. Les toits plats s'étageaient, descendant vers le fleuve, et les petites tuiles d'un éclat éteint qui les recouvraient, tout envahies de fines moisissures, semblaient faites d'un cuivre très ancien rongé de vert-de-gris. De toute part surgissaient les clochers carrés attestant la multitude innombrable des églises et des couvents.

Les colombes au plumage lisse miroitaient sur les fenêtres doublement grillagées de la maison des Carmélites. Mornes et doux comme le roucoulement qui gonflait leur gorge étaient les souvenirs qu'évoquait la jeune veuve, assise sur un vieux coffre que décoraient des clous de fer. Ils étaient peu nombreux, et quelques-uns seulement lui restaient chers. Ceux de son mariage, des mois vécus avec son Ignacio plus âgé qu'elle de vingt-cinq ans, des nuits dormies auprès de lui, ne comptaient point parmi ceux-là.

Mais il en était un, lointain, qui cependant revenait quelquefois vers elle et qui lui plaisait encore.

Elle avait quatorze ans, les cheveux nattés, une robe de

percale à pastilles bleues et, dans un « cigaral[1] » que ses parents avaient loué sur la colline, c'était un jour qu'il faisait très chaud.

Le soleil de l'après-midi écrasait de son poids la maison aux volets clos. Tout le monde dormait. Pour l'être jeune et vif, ignorant encore des lassitudes, cette heure lourde et morte de la sieste, ce moment du jour que les hommes font plus silencieux que la nuit parce qu'ils n'en peuvent supporter l'éclat, sont insupportables. Et Anita, qui n'avait point sommeil, s'ennuyait de façon excessive. Errant de pièce en pièce selon cette habitude inquiète qu'elle devait conserver plus tard, elle était entrée dans un salon obscur ; à sa surprise très grande. il en venait un bruit de voix.

Filomena de Albuvar, une amie de Doña Rita et de ses sœurs, plus âgée que celle-ci et vieille fille comme elles devaient l'être, nonchalamment renversée dans un grand fauteuil, causait avec Ramoncito, le frère aîné de don Alonso. Dans la famille on l'estimait peu. Il avait mangé sa fortune en des affaires fâcheuses et vivait maintenant au crochet des uns et des autres. Anita le trouvait désordonné, malpropre et ne l'aimait pas.

Elle n'aimait pas davantage la Señorita Filomena. Pourtant, elle fut heureuse de les trouver éveillés l'un et l'autre, et sagement vint s'asseoir près d'eux en disant avec gentillesse :

— Je ne sais pas quoi faire et je m'ennuie beaucoup.

On lui répondit à peine, et, sans oser la renvoyer, on attendit très visiblement qu'elle s'en allât. Surprise, devinant sans la comprendre la gêne qui pesait, elle regardait cet homme et cette femme qui ne parlaient plus depuis qu'elle était là. Filomena tendait hors des dentelles de sa blouse échancrée un long cou jaunâtre. Son chignon oscillait, dur, pointu, au bout d'une raie large et mal faite qui s'en allait tout de travers entre ses cheveux rares.

Ramoncito était blafard et gras. Sur sa bouche aux dents affreuses, tachetées et rompues, les poils de sa moustache semblaient pleurer, roides et grisâtres, pareils à des fils de pluie.

Ils se regardaient longuement, poussaient des soupirs agacés,

1. Maison de campagne.

se regardaient encore, souriaient à demi. Et tout d'un coup, ayant enfin compris, Anita se leva brusquement et se sauva dans le jardin.

Ils s'aimaient!... Ils s'aimaient!... cela était-il possible! La belle chose amour lui parut tout amoindrie de consentir à exister entre d'aussi vilains êtres, entre des vieux! Pourquoi ne s'étaient-ils pas unis au temps de leur jeunesse? Mais elle réfléchit que sans doute alors ils ne se connaissaient pas. Elle eut pitié d'eux. La terreur de voir venir trop tard les bonheurs attendus la prit à la gorge. Elle sentit ses années futures rouler sur elle leur torrent glacé; son enfance était déjà passée et sa jeunesse et sa vie, puisqu'elles passeraient un jour. Assise sur la margelle d'un bassin frais et penchée vers l'eau où tremblait avec son visage le reflet doré d'une vigne, elle crut se voir déjà toute pareille à la Filomena et faillit sangloter d'horreur. Elle voulait vivre, vivre tout de suite, aimer, avant d'être vieille... Dans l'air brûlant, où macéraient de grands lys fauves et des roses épaisses, elle ouvrait des bras éperdus.

Derrière elle une course vive éparpilla les cailloux. Un adolescent, franchissant d'un bond souple la muraille de buis qui séparait ce jardin du jardin voisin, vint tomber devant elle. C'était Fernandito de Arteaga, son compagnon, le frère de ses amies Frederica et Catalina. Quelquefois, par jeu, pour la mieux savoir faire un jour prochain à de belles femmes, il s'amusait à lui faire la cour. Elle se jeta dans ses bras.

— J'ai de la peine... Fernandito... m'aimes-tu?... Il faut m'aimer... m'aimer.

Il était un peu plus âgé qu'elle, très grand et très fort. Il la saisit, tout emporté encore de sa course. Riant et troublé, il embrassa ses joues, son col nu, ses lèvres où il s'attarda, cependant qu'elle prenait un singulier plaisir à se dresser contre lui, tremblante et roidie.

Elle eut ensuite de grands remords de cet acte et s'en confessa plusieurs fois. Mais elle devait garder cette ardeur inquiète, cette crainte fiévreuse de sentir le temps passer sans qu'il lui apportât les joies nécessaires.

Ces appréhensions et ces grands désirs demeuraient secrets. Ayant l'habitude de la soumission et se croyant le goût de la sagesse, elle n'était en apparence qu'une petite fille passive,

attendant toujours que l'événement vienne la mordre ou lui manger dans la main.



A neuf heures, le timbre de la porte résonna impérieusement et sans attendre que Pascuala vînt la prévenir, Anita, déjà prête, descendit l'escalier. Toute la famille était dans la rue. Quatre bouches l'une après l'autre se posèrent sur le front de la jeune femme.

— Bonsoir, papa! Bonsoir, mes tantes. Comment allez-vous, Mama, depuis tout à l'heure?

Elle marcha près d'eux et bientôt, entraînée par sa jeunesse, alla plus vite. Rosa la rappela avec aigreur. Ses souliers neufs, trop étroits, la blessaient. Elle ne pouvait marcher qu'avec une extrême lenteur. Encore le heurt des pavés très aigus la faisait-il tressaillir à chaque pas et elle cachait plus d'une grimace dans la mousseline légère, d'un rose tendre, dont elle s'était enveloppé la tête pour préserver sa coiffure.

Eulalia, également embéguinée, demande à sa nièce :

— Quelle robe as-tu mise aujourd'hui?

— Ma robe grise.

La demoiselle haussa les épaules.

— Une robe de jeune fille!... Aussi claire que les nôtres. C'est ridicule. Tu ne devrais pas...

Mais don Alvaro l'interrompit pour lui reparler d'un article lu le matin dans la *Noticiero* et qui l'avait nourri d'indignation pour sa journée tout entière. Il gesticulait : les ministres, le roi, les prêtres, l'inconcevable outrecuidance des catalanistes se mêlaient de façon confuse dans son discours exalté. Doña Rita lui imposa silence, par peur du scandale :

— Homme! tais-toi! Si les « civils » allaient t'entendre! Laisse-là les choses du gouvernement...

De petites lampes posées dans des coupes de terre éclairaient le seuil des palais décrépits. Assises sur la marche usée, les genoux serrés entre leurs bras, des servantes au chignon tressé comme celui de Pascuala causaient avec de jeunes garçons maigres aux yeux insolents.

La lune blanche était suspendue au plus haut du ciel. Sans rien entendre des discussions familiales, Anita s'avançait dans la douce lumière laiteuse, si chaude qu'elle semblait perceptible à la peau autant qu'elle l'était au regard. Quelquefois on entendait sonner la cloche d'un couvent. Quelquefois on pouvait deviner le parfum d'une rose nocturne. Et quelquefois l'odeur forte qui montait du ruisseau évoquait toutes les pourritures et semblait rappeler que dans la royale Tolède, ardente encore et décrépite, les morts sont aujourd'hui plus nombreux que les vivants.

Comme l'avait annoncé doña Rita, quelques intimes seulement étaient conviés à la soirée de doña Teresa. Leur nombre ne dépassait pas une trentaine. Autour de la chaise basse où devait s'asseoir le musicien, les femmes installées déjà s'alignaient sur trois rangs pressés. Elles s'agitaient beaucoup, riaient, s'interpellaient, contorsionnaient leur cou, leur taille, leurs poignets qui, rythmiques, balançaient les éventails. Presque toutes étaient brunes avec des coiffures compliquées, des visages que pâlissait la poudre, des yeux brillants. Il venait d'elles un grand tapage de paroles criées, d'étoffes froissées, de chaises glissant et grinçant sur la mosaïque bien cirée. Debout dans l'embrasure des portes, hardiment, les hommes les regardaient.

Le plafond avait encore ses caissons aux fleurs peintes, et les lampes nombreuses, voilées de dentelles, éclairaient çà et là les beaux meubles polis, ces hauts fauteuils cordouans, un « bargueño [1] » aux colonettes d'ivoire et d'argent. Doña Teresa était riche et de goût excellent. Elle avait, dit-on, beaucoup voyagé. De fait, ses profonds yeux noirs, demeurés étincelants sous les cheveux gris, semblaient avoir prêté à bien des choses leur attention passionnée.

Elle reçut fort affectueusement don Alvaro et sa famille.

— Quelle joie de vous voir! Vous êtes toutes quatre délicieusement habillées. Avec vos diamants, doña Rita, vous me faites honneur. Et que nous sommes donc pleine de grâce, petite veuve! Venez par ici, jolie, que l'on vous voie bien.

Mais sur la chaise qu'elle désignait à Anita, Rosa prit place

1. Cabinet.

impérieusement, et sa sœur aussitôt vint près d'elle. Étant jeunes filles, elles avaient droit au premier rang.

Anita dut gagner un fauteuil reculé dans l'embrasure de la porte qui donnait sur le salon voisin. Quelques jeunes hommes étaient là, qui la connaissaient. Elle leur tendit la main.

— Bonsoir, Juanito, Vicente, Fermin.

Son geste était mal assuré; son regard fuyait comme celui d'une pensionnaire. Et elle fut heureuse que le dossier très haut de son fauteuil la cachât presque lorsqu'elle fut assise. Derrière elle, ne la voyant plus, et l'ayant oubliée, les hommes reprirent leur conversation.

Ils parlaient des femmes, naturellement; et baissant à peine la voix, en termes brutaux, disaient celles qui étaient là laides et sans grâce. Une seule leur plaisait : l'Andalouse Carmencita Valverde, femme d'un archéologue que ses travaux depuis deux ans retenaient à Tolède.

Assez grande, fine et bien faite, elle était décolletée comme une actrice et doña Teresa, en la recevant tout à l'heure, semblait regretter qu'elle fût venue. Elle ne se mêlait point au caquetage des autres femmes, mais debout, une main au dossier de la chaise qu'elle avait choisie, elle penchait un peu la tête sur son épaule nue et son regard allait tranquillement se heurter à l'insolent regard des hommes qui l'examinaient. Sa robe, très serrée, dessinait ses jolies hanches que faisait onduler le moindre mouvement, et son ventre plat.

— Je suis en relations de visites avec elle...

Seul Vicente Coronel parlait en ce moment. Anita reconnaissait sa voix. Il était beau et avait la moustache presque blonde. Au sortir de la messe dominicale ou dans les Jardins du Roi, la petite veuve rougissait quand il posait sur elle son regard qui semblait plus lourd entre les paupières à demi closes.

— Je suis en relations de visites avec elle, — disait-il. — Plusieurs fois, je fus à la maison qu'elle habite au bord du fleuve. Un seul jour j'ai pu la rencontrer; les autres, elle était sortie... — avec don Pablo, affirmait la servante. Mais je sais bien ce que dans un même après-midi mes yeux ont vu : c'est don Pablo, penché sur les inscriptions funéraires dans l'église des Nonnes Royales — seul, — et c'est doña Carmen s'en

allant, seule également, vers les bas faubourgs. Qui donc l'attendait au quartier des corderies et des couvents? Un muletier ou un moine? Heureux celui-là, et heureux cet autre qui la tenait vendredi dans un chambre obscure du palais Santalla. Personne ne passait dans la rue étroite où je suis passé. Par la fenêtre entr'ouverte j'ai vu cette tête brune toute perdue dans ses cheveux défaits, et ces épaules plus nues qu'elles ne le sont aujourd'hui. Heureux ces hommes, mes amis, et heureux aussi moi, j'y compte bien, un de ces jours... — ajouta-t-il entre ses dents.

Le ton dont Vicente prononça les dernières paroles émut si fort Anita qu'elle sentit monter à ses joues un flot de sang brûlant. Sans doute rougissait-elle de honte pour la femme dont on osait parler ainsi. L'orgueil de sa réputation parfaite l'envahit aussitôt délicieusement. Elle songea au mari que lui donneraient un jour prochain ses parents et l'Église. Sauraient-ils mieux choisir que la première fois? Elle le souhaitait ardemment; à celui-là, qu'elle aimerait sans doute, il serait très doux de dire :

— Je n'ai pas plus connu le mal qu'une enfant de dix ans. J'étais une petite veuve, mais qui a vécu seule dans sa grande maison, très sage, et mieux surveillée qu'une vierge parce qu'elle pouvait être tentée de se croire des libertés plus grandes.

Cependant doña Teresa s'épuisait à réclamer un peu de silence. Une dernière fois les tailles se tordirent, les jupes crissèrent, les chaises furent déplacées et le guitariste fit son entrée.

Il avait les cheveux rudes, la bouche grosse, le teint et les yeux noirs, et se déhanchait à chaque pas dans son habit bien coupé. C'était le fils d'un maçon de Séville. Un peintre français l'avait amené à Paris et mis à la mode. Maintenant les salons de Madrid le réclamaient à leur tour. Doña Teresa, ayant appris cela par les journaux avait eu la curiosité de l'entendre et de faire partager ce plaisir à quelques amis.

Les prétentions que le succès avait pu donner à cet homme ne se voyaient pas sur son visage. Il avait gardé son air de brute, ses yeux stupides et luisants. Il les promena sur toutes les femmes, les fixa enfin sur l'Andalouse qui souriait, et prenant sa guitare dans ses bras comme un enfant qu'on

berce, il commença d'émouvoir doucement les cordes harmonieuses.

Il joua une « jota » d'abord, puis une « petenera » et une « farruca ». Sous ses doigts agiles, les notes sèches sautaient comme les grains serrés d'une grêle lumineuse. Et le rêve jaillissait autour de leur crépitement sonore... Des corps souples se cambraient en bondissant... C'était devant une auberge, sous une treille; des ombres bleuâtres tachaient durement le mur blanc. L'odeur brûlante de la terre enveloppait les danseurs nerveux et exténués... C'était dans une cour où des piliers grossiers soutenaient un balcon de bois; on entendait les mules remuer la paille dans leur écurie; de la cuisine venait un bruit de rires... et le cri d'une femme jaillissait tout à coup, en même temps que l'éclair d'un couteau levé... C'était dans un jardin sur lequel pesait mollement la nuit violette, le jet d'eau n'avait pas la force de s'élancer et, bouillonnant à petit bruit, gonflait le cœur de la vasque d'un inépuisable sanglot... Anita voyait tout cela, que des gravures populaires ou des chansons lui avaient déjà montré. Elle eût voulu partir, danser sous le soleil. Et toute hors d'elle-même, les mains jointes et serrées sur le bras de son fauteuil, elle tendait son mince cou brun et respirait un peu plus fort.

— Ah! combien cela vous plaît... et combien, petite veuve, vous aimez ce qui vous plaît!

Elle tourna un peu la tête, sourit à l'homme qui sans bruit était venu s'asseoir tout près d'elle, et lui tendit une main qu'elle abandonna.

Celui-là ne lui faisait pas peur et n'inspirait à doña Rita que de la confiance. Il avait plus de quarante ans et une femme dont on disait beaucoup de bien parce qu'elle était pieuse, nourrissait elle-même tous ses enfants et connaissait plus de cent recettes de cuisine. L'idée qu'il pût prêter attention à une autre femme que celle-là ne fût venue à l'esprit de personne. Il était maigre et grand, instruit, disait-on, et travaillait à une histoire de la ville. Mais cet ouvrage n'avançait guère parce qu'il ne pouvait se défendre de mettre en vers, d'ailleurs mauvais, les plus beaux épisodes. Dans son regard luisant demeurait encore toute sa jeunesse.

— Petite veuve!...

Elle l'aimait bien parce qu'il était le seul homme qui l'approchât et lui fit parfois un compliment, et elle consentit à oublier un peu la musique pour lui parler tout bas.

— Comment va doña Blanca?

— Très bien, merci... Et vous, niña? Voilà plus de quinze jours que je ne vous ai vue. Le temps m'a paru long.

— Vraiment?

— Vraiment.

Il l'enveloppait toute de son regard.

— Et pendant ces deux semaines... le fiancé qui doit venir n'a pas encore paru?

— Pas encore. C'est là votre question éternelle. Vous en avez donc bien envie, de me voir remariée?

— Oh! non, — dit-il, — non. Mais vous y pensez sans doute, et je voudrais bien que vous soyez heureuse.

Il détourna d'elle ses yeux et il lui parla d'autre chose.

— Ces vers français que je vous ai prêtés?... Les avez-vous lus?

— Oui, mais je n'ai pas tout compris.

— La langue en est un peu difficile, mais les pensées sont consolantes et belles. Je vous expliquerai.

— Vous travaillez beaucoup?

— Oui.

Il soupira, parce que cette question lui faisait revoir sa demeure qu'emplissaient les cris de dix enfants, l'odeur constante de la friture et les seins énormes de doña Blanca. Il s'ennuyait chez lui. Causer avec Anita, qui lui faisait souvent de petites confidences et lui demandait des conseils, était pour lui le plus grand plaisir.

— Niña, pourquoi ne venez-vous pas jamais nous rendre visite? Je serais heureux de vous montrer mon atelier, mes livres, mes belles gravures.

— Je ne fais pas de visites toute seule, vous le savez. Et maman est toujours bien occupée.

— Un jour cependant, si vous vouliez...

Mais elle mit un doigt sur ses lèvres, tourna la tête et l'oublia. Le musicien maintenant avait posé sa guitare, et sans accompagnement, les mains étalées sur les genoux, courbant un peu

le dos, écartant un peu, comme des ailes, ses bras osseux et maigres, il chantait.

Les paroles monotones, très simples, composaient une seule phrase qu'il répétait indéfiniment. Il la clamait d'un coup de gorge, il la sanglotait, la bouche distendue comme pour laisser fuir son âme, il la soupirait les dents serrées, les narines élargies, les yeux perdus, et la lamentation soutenue ondulait au bord d'un fil invisible qui ne se brisait jamais, montait, descendait, énervait l'âme tout entière, depuis les sommets légers où rayonnent les joies humbles et vives de l'instinct jusqu'aux passionnées profondeurs où dort le besoin des larmes.

Oh! ce chant, plus émouvant encore que la musique, sensuel, brutal et douloureux! n'était-ce point dans l'âme tout engourdie par une vie monotone comme la piqûre aiguë d'une aiguille d'or? Les señoras se regardaient et doucement haussaient les épaules. Quel singulier plaisir leur offrait là doña Teresa? Se moquait-elle? Était-il besoin de la solennité d'une réception pour entendre ce dont, au coin d'une borne, peut vous régaler le premier aveugle venu! Mais quand l'homme se tut, l'Andalouse d'un bond fut près de lui, et sans bien s'expliquer cette incroyable chose, aux côtés de la hardie jeune femme, aussi visiblement émue, aussi pleine d'enthousiasme, Anita balbutiait :

— C'est beau... c'était beau!... oh!... quel grand talent vous avez!

Doña Rita, vigilante, la saisit par le bras.

— Fille, à quoi penses-tu?

Elle l'entraînait, et, dans un coin du salon, elle la morigéna comme un petit enfant.

— Véritablement!.. Parler avec cet homme! veux-tu donc être confondue avec la Valverde que doña Teresa regrette si fort d'avoir invitée? Alvaro! a-t-on idée de cette enfant? Que va-t-on penser d'elle, Sainte Vierge! si elle se montre aussi hardie...

Don Alvaro fronça le sourcil... Rosa et Eulalia ricanaient, ironiques. Il n'y avait plus personne dans le salon, mais un grand tapage de rires et de voix venait de la salle à manger où les rafraîchissements étaient servis. Entre Vicente Coronel et Fermin Lopez, l'Andalouse se penchait au balcon du patio.

Elle fredonnait encore l'air qui, tout à l'heure, l'avait si fort enchantée. Un peu de sang monté à son pâle visage, sa chevelure d'où quelques épingles étaient tombées et qui s'alourdissait aux tempes, assouplie et lâche, lui donnaient un air d'ardeur et de désordre. Elle empoisonnait cette fête, mais à la façon dont une fleur de laurier rose empoisonne l'eau d'une fontaine, en l'éclairant des plus beaux reflets...

Par les fenêtres ouvertes venait la nocturne lamentation des « serenos [1] ». Ils annonçaient le temps clair et beau, et que minuit avait sonné.

— Doña Rita... Alvaro... et vous, niñas, — s'écria doña Teresa qui traversait le salon, — qu'est-ce que vous faites ici? Venez prendre une tasse de chocolat, une glace au citron. Il y a des « yemas [2] », petite veuve, et des cheveux d'ange.

Mais entre les épais sourcils de Rosa et d'Eulalia, dans la peau sèche et jaune, une ride se creusait, profonde. Nul cavalier ne leur avait offert le bras pour les mener se rafraîchir, et elles affectaient de bâiller, déclarant l'heure tardive et qu'elles étaient lasses.

Cela confirma doña Rita dans sa résolution d'emmener tout de suite Anita. Elle était bien jolie ce soir et semblait à la fois nerveuse et trop gaie. Dans ce tumulte d'hommes et de femmes qui se pressaient autour de la table où les rafraîchissements étaient servis, il n'y aurait nul moyen de la surveiller. Elle accueillerait des compliments, peut-être, et peut-être elle rirait de tout son cœur comme riait en ce moment la Valverde penchée au balcon du patio et se laissant serrer de trop près par ses deux galants. A Dieu ne plaise! Que dirait-on le lendemain dans Tolède de la vertueuse petite veuve?

— Excusez-nous, doña Teresa, mais nous n'avons pas coutume de nous coucher aussi tard. Il nous faut partir. Votre fête était très belle et nous ne l'oublierons pas. Niñas, remerciez doña Teresa de vous avoir invitées et allez prendre vos manteaux.

Tout bas elle ajouta des paroles mystérieuses; Doña Teresa souriait en regardant la jeune femme. Elle ajouta, tout bas, elle aussi :

1. Veilleurs de nuit.
2. Jaunes d'œufs confits.

— Dieu nous aide ! J'espère qu'ils pourront se convenir.

Vicente Coronel venait de quitter l'Andalouse. Il s'empara du manteau de drap gris qu'Anita rapportait du vestiaire, le lui posa sur les épaules, et mit lui-même l'agrafe d'argent qui le retenait sur la poitrine.

— Mon Dieu, — lui disait-il, — comme vous partez de bonne heure ! J'avais pourtant une terrible envie ce soir de causer avec vous. Vous êtes bien jolie et votre coiffure n'a jamais été aussi parfaitement réussie. Vous ressemblez à une petite statue que je possède. Elle a votre chignon bas, vos épaules fines et votre corps si souple. Et elle enchante tous les hommes qui la regardent.

Ces paroles de la plus banale galanterie troublèrent confusément Anita qui ne sut y répondre ; elles n'échappèrent pas à la vigilance de doña Rita. Dans la rue, sentencieuse elle dit à sa fille :

— J'ai entendu Vicente Coronel. Dès qu'on se tient aussi mal que tu l'as fait tout à l'heure en te précipitant vers ce musicien, les hommes vous parlent tout de suite avec insolence et liberté.

Elle prit le bras de son mari, et s'absorba avec lui dans une conversation si animée que le chuchotement de ses vives paroles bruissait comme le vent d'automne dans les hautes rues étroites de la tortueuse cité. Anita, grave, marchait entre ses deux tantes.

Elles semblaient de méchante humeur. Rosa s'exclama :

— Comme je me suis ennuyée !

Et Eulalia :

— Quelle musique ridicule ! Fait-on se déranger les gens pour leur offrir ce qui ne saurait plaire qu'à des charretiers ou à des paysans !

Elles cherchaient parmi leurs souvenirs celui qui leur avait laissé au cœur le plus d'acrimonie, comme on cherche des sangsues dans une mare boueuse. Il ne fut pas difficile à trouver. Rosa avec dégoût, laissa tomber :

— Cette Valverde !...

Sa sœur ricana :

— Les hommes n'ont pour elle aucun respect. Ils se pressent et bourdonnent autour d'elle comme les mouches sur une carafe de vin sucré.

Malgré qu'elle en devinât l'excès d'aigreur, Anita faisait de ces paroles un sage profit. Le sentiment la pénétrait de la différence qu'il pouvait y avoir entre elle et la femme dont tout le monde parlait aussi mal. Et, digne, elle marchait aussi gravement que si Tolède entière l'eût regardée, soulevant à peine sa robe du bout du doigt pour éviter l'impudeur de découvrir ses petits pieds.

A la porte de la casa de Montalbo, doña Rita secoua le marteau avec énergie. Pascuala vint ouvrir. Elle tenait un large et lourd chandelier de cuivre. Ses jambes osseuses dépassaient son jupon court, de grosse laine, à raies rouges et bleues. Sa camisole ouverte laissait voir son cou et ses épaules. La petite flamme dansante attachait des reflets luisants à ses clavicules pointues comme aux saillies d'un vieux bronze. Et des gouffres d'ombre se creusaient tout autour.

Anita lui fut confiée et elle la mena jusqu'à sa chambre. Lasse et familière, elle s'assit un instant dans un des fauteuils.

— Tu t'es amusée, niña ? C'était joli, la fête ?

— Très joli.

— Et la musique ?

— Très belle.

— Il y avait du monde ? Des toilettes à la mode ? des jeunes gens ? Dis, fille, parmi tous ceux qui se trouvaient là, n'y avait-il pas un fiancé pour toi ?

— Je n'ai parlé avec aucun d'eux et on ne m'a présenté personne.

— A quoi pensent donc tes parents ? Il faudrait un homme dans cette maison, dans ce lit, comme il y en eut un — Dieu ait son âme ! — Que peut être dans la vie une femme solitaire ? Moins que rien.

— Moins que rien, évidemment, — soupira la petite veuve.

Ce soir elle n'avait pas envie de parler. La nourrice l'aida à se dévêtir. Mais elle dit, dès qu'elle fut couchée :

— Bonsoir, ma Pascuala, j'ai sommeil.

— Bonsoir, niña. Demain tu me donneras plus de détails.

Elle gagna la porte. Le cordon dénoué des vieilles espadrilles dont elle était chaussée traînait derrière elle et dessinait sur le sol un grisâtre et tortueux sillage.

Anita cependant fut longue à s'endormir.

Elle était à la fois joyeuse et triste, pleine du regret enfantin d'avoir si tôt quitté la fête, pleine du plaisir qu'avaient mis en elle les chansons entendues et les galantes paroles de Vicente Coronel. Elle se les rappelait parfaitement. Elle se rappela aussi le ton de sa voix qui savait parfois si étrangement s'assourdir. Son retour de la fête, entre les maussades vieilles tantes, avait été mélancolique; elle songea à la façon joyeuse dont l'Andalouse, escortée de jeunes hommes, regagnerait sa maison des bords du Tage. Puis elle s'en voulut de prêter à cette femme autant d'attention. Une fois de plus elle la méprisa, et une fois de plus l'orgueil de sa propre sagesse satisfit délicieusement son cœur agité.



La casa de Montalbo avait un jardin, enclos de murs hauts comme des murs de forteresse. Des buis y encadraient un large bassin dont l'eau noirâtre stagnait à ras du sol, et d'autres buis, plus hauts, y dessinaient d'obscures allées. Il poussait là quelques arbres maigres, acacias dont les feuilles à peine écloses prenaient la couleur brûlée de la terre et de la pierre, eucalyptus au feuillage odorant et métallique, et quelques rosiers. Dès novembre, les pluies d'automne rendaient cet enclos humide et désolé. Mais tout l'été, la chaleur y stagnait, torride, et le soleil exaltait le parfum des roses qu'il faisait en une journée mûrir et défleurir.

Au bout du jardin étaient les ruines d'une petite chapelle. On y voyait encore les débris d'un autel orné de mosaïques représentant sainte Claire, nimbée d'or et vêtue de bleu. Un promenoir reposant sur de simples piliers blanchis à la chaux et couvert de tuiles très vieilles reliait cette chapelle à la maison. Anita, qui ignorait l'histoire et s'en tenait au vague charmant de ses imaginations, se plaisait à croire que la casa de Montalbo avait été dans un temps lointain le couvent de nonnes très dévotes, et, dans un temps plus lointain encore, le palais voluptueux d'un prince maure. Beaucoup de demeures tolédanes étaient dans ce cas et il est fort possible qu'elle ne se trompât point.

Le lendemain de la soirée chez doña Teresa, elle se leva tard, et s'en fut rôder aussitôt entre les murs de son jardin. Elle était vêtue très simplement d'une jupe sombre et d'un corsage de linon, mais il suffit qu'elle mît à sa ceinture la plus rouge de ses roses, pour aussitôt ressembler à quelque infante avec ses cheveux irrégulièrement partagés, sa petite moue, et son grand air d'enfance, d'orgueil et d'ennui.

Les cloches nombreuses, d'un bout à l'autre de la ville, chantaient et se répondaient. Leurs sons graves et pleins, dans l'éclatant soleil matinal, éveillaient l'idée de grains d'or — les grains d'un rosaire de miracle qui eût enfermé la cité dévote dans son réseau emmêlé — ou de belles grappes, voluptueusement suspendues dans d'invisibles vergers. Sous le promenoir de l'ancien cloître séchait le linge de la dernière lessive, les draps vastes, les nappes damassées, et les chemises de nuit de la petite veuve, très chastes, hautes de col, longues de manches, mais ornées des plus fines broderies. Tant de blancheurs qui se répétaient dans l'eau noire du bassin, et cette chanson des cloches abondantes, rendaient ce matin plein de gaieté. Et la joie de vivre, qui est la plus jeune, et la plus simple, et la plus forte entre toutes les joies, gonflait le cœur de la jeune femme. Elle marchait d'un pas dansant entre les buis tristes, et trouvait aussi savoureuse que celle des verveines leur odeur amère et froide. Elle alla jusqu'à la chapelle et s'intéressa à sainte Claire comme jamais elle ne l'avait fait encore. Agenouillée devant elle, elle essuya du coin de son mouchoir le poussiéreux visage et l'auréole décolorée. Elle offrit ensuite à l'oubliée la rose qu'elle avait à sa ceinture et se mit à chanter des rondes françaises, comme elle le faisait au couvent. Ensuite elle se tut et marcha gravement parce qu'un beau rêve était sur elle.

— Anita... — appela de la maison la voix de Pascuala, — fille, viens vite, j'ai à te parler.

D'abord Anita eut un geste d'impatience, mais le ton de cette voix était tout agité, et, curieuse, elle se précipita. La vieille femme était au seuil de la cuisine, son châle de laine bleue à longues franges encore épinglé sur sa poitrine.

— Pascuala, qu'y a-t-il donc? Tu m'as fait peur avec tes grands cris.

— ... Je rentre à l'instant de mes courses. Écoute. J'ai passé chez ta mère. Je ne l'ai pas vue, mais la Rosario m'a fait une confidence : ils se disputent tous depuis ce matin à propos d'une chose qu'on doit aujourd'hui te dire, ou ne pas te dire... Et que peut-il être question de t'apprendre ou de te cacher?

— Qu'en puis-je savoir?

— Tu ne comprends donc rien? Je suis plus fine... Et la Rosario elle-même a vu clair là-dedans... On s'occupe de ton mariage, fille... on s'en occupe... je le jurerais sur la mémoire de ma mère. Tu te hâteras de déjeuner; il faut que je te conduise là-bas de bonne heure... Eh bien!... Tu ne dis rien?... La nouvelle ne te fait pas plaisir?... Cependant...

Non, cela ne lui faisait pas plaisir. Oh! non! Et déjà elle s'effrayait. De quoi rêvait-elle donc tout à l'heure? D'un miracle qui lui permettrait de choisir elle-même ce second mari, qu'elle eût voulu pouvoir aimer. Elle l'apercevrait un jour dans les jardins de la Vega, au théâtre, ou sur le Zocodover. Ils se regarderaient, se plairaient. Leur amour serait de ceux qui doivent durer la vie entière. Et bien heureuse, intimidée, elle dirait à sa mère : « Mama, c'est celui-ci qui doit être mon mari. »

Rien de tout cela ne se réaliserait. C'est doña Rita au contraire qui allait dire, impérieuse comme elle l'avait fait déjà quatre ans auparavant :

— Ce sera celui-là!



— Anita! — dit péremptoirement doña Rita quand la jeune femme entra vers deux heures dans la salle à manger où toute la famille était encore réunie.

— Femme! — interrompit don Alvaro, — prends garde. Il vaudrait mieux...

— Il vaut mieux qu'elle sache, — dit la voix aigre de Rosa, — ne serait-ce que pour les soins à donner à sa toilette et à sa coiffure.

Cependant Eulalia jetait sa serviette sur la table, se levait et

quittait la pièce, non sans avoir exprimé une dernière fois son avis qu'on lui faisait l'injure de ne pas suivre.

— Il vaut mieux qu'elle ignore ; son cœur ensuite parlera plus librement.

Mais doña Rita déjà s'impatientait.

— Qui va parler du cœur et des paroles du cœur? Là n'est pas la question!... Anita!

La petite veuve les regardait tous et elle attendait, la gorge serrée.

— Viens, ici, ma petite fille. Écoute. Doña Teresa t'a trouvé un mari. C'est un diplomate, don Manuel de Santena. Il est charmant et de grand avenir. Sa mère était Toledane, et son père du pays basque. Il possède, là-bas, à Pasages, près de la frontière, une vieille maison de famille et quelques terres. Déjà il a occupé des postes importants en Angleterre et en Hollande. En ce moment il est à Paris, à l'ambassade : pas pour longtemps. Il n'est pas titulaire de la fonction qu'il remplit là-bas et qui est bien au-dessus de son âge... Mais enfin, qu'on la lui ait confiée, cette fonction, fût-ce à titre de suppléance, prouve tout le cas que ses chefs font de lui. Je ne sais où il sera nommé ensuite et où il t'emmènera. En Russie peut-être... ou en Italie... En tout cas tu feras de merveilleux voyages. Il arrive demain et passera quelques semaines chez doña Teresa. Jeudi matin on célèbre un office à la cathédrale dans la chapelle de Muzarabe, une messe des morts, je crois, en mémoire du grand cardinal Cisneros, le confesseur des Rois Catholiques. Comme don Manuel s'intéresse à toutes les curiosités de notre ville, où il n'est venu que rarement, il assistera à cette messe. Nous aussi... comme par hasard, cela va sans dire... Ensuite on se reverra plus longuement. J'espère que tu lui plairas. Je pense que le mariage pourrait avoir lieu quand il aura définitivement quitté Paris et après les grandes chaleurs, dans la seconde moitié de septembre.

Anita regardait tour à tour la nappe maculée de taches de café, le sucrier où bourdonnaient cent mouches, et Kotorra qui, suspendue par la patte au dossier d'une chaise, poussait d'effroyables cris.

Elle fit un grand effort, osa demander :

— Est-il jeune?

— Jeune, je le crois bien. Il n'a pas trente ans... Cela te suffit, je pense?

— Oui, — soupira-t-elle.

Ses yeux puérils se remplissaient de larmes. Une fois de plus, il lui faudrait obéir! et ce serait comme la première fois. Déjà elle détestait ce mariage! elle détestait cet homme; son âme subitement s'était vidée de son rêve, et elle la sentait qui lui faisait mal, toute sèche, hostile à tout. Mais que pouvait-elle dire? Elle ouvrit le petit sac de cretonne qu'elle avait apporté, en tira son ouvrage et vint s'asseoir sagement auprès de la fenêtre.

— Maintenant que je t'ai avertie comme il était de mon devoir de le faire, — déclara doña Rita, en s'installant en face de sa fille, — nous ne parlerons plus de rien et je te défends même de penser à quoi que ce soit. Je ne veux pas te voir jeudi agitée, nerveuse et laide.

Don Alvaro, prudent et silencieux, fumait l'un après l'autre de gros cigares. De temps à autre, quand l'opinion exprimée dans un article, sur certains événements, l'exaspérait trop fort, il donnait de grandes tapes sur le journal qu'il lisait. Alors, au froissement du papier, toutes les mouches jaillissaient du sucrier en tourbillon noir et Kotorra poussait des cris plus perçants.

L'après-midi passa. Rosa d'abord, puis Eulalia muette et souriant avec un dédain pitoyable, se joignirent aux travailleuses. Elles se confectionnaient en ce moment des robes printanières; l'une après l'autre elles se dévêtirent pour les essayer.

En corset et en jupon court, elles montrèrent leurs pieds maigres et leurs épaules noires, leurs bras velus ou l'os du coude saillait comme une difformité; et sous l'étoffe légère, à raies roses et blanches, elles coururent jusqu'à leur chambre pour se regarder dans l'armoire à glace. Ensuite elles furent gaies et tout animées parce que les robes allaient bien. Elles contèrent de menus commérages. Doña Rita les commentait à l'infini, sans lever les yeux de la camisole en flanelle blanche qu'elle s'occupait à festonner.

A cinq heures, les servantes desservirent la table, secouèrent la nappe à grand bruit, commencèrent de balayer, puis dis-

traites par une bohémienne qui vendait des paniers d'osier, laissèrent là le balai et le tas de miettes et ne revinrent plus. Personne ne passait dans la rue. Les pas, les cris lointains, les rires et les appels qui sont comme le battement joyeux du cœur des villes n'animaient plus cette morte crispée et repliée sur son passé magnifique. Et les premières ardeurs du printemps qui commençaient de passer sur elle rendaient son silence plus désolé.

Cependant Anita, la tête penchée, plus que le carré de linon qu'elle s'occupait à broder regardait toute sa vie future étalée devant elle. Chacun de ses jours, sans doute, serait semblable à celui-ci. Et pas plus qu'il ne l'avait fait encore, l'amour n'habiterait sa maison. Chaque année, si le ciel permettait que comme doña Juana Valarbo, et doña Felipa, et la femme de don Alonso, elle fût féconde, elle deviendrait mère. Elle se vit un peu plus tard les cheveux ternes, les seins lourds et le ventre élargi. La vieillesse viendrait très vite.

Au bout, tout au bout de cette existence, l'idée seule de la mort mettait quelque imprévu, encore que le paradis — la seule chose à quoi raisonnablement on pût aspirer — l'épouvantât d'avance par sa monotonie.



La veille du jeudi où devait être célébré l'office funèbre en mémoire du grand Cisneros, cardinal archevêque de Tolède, et confesseur de la Reine Catholique, Anita dormit peu. Elle se leva tôt et fit sa toilette avec rapidité. Ses cheveux, sous le peigne, se disposèrent mal ce matin-là, et elle eut, à se trouver moins jolie que d'habitude, une espèce de satisfaction enfantine et méchante.

Une fois prête elle se sentit découragée. Elle s'assit, ses petites mains bien gantées posées sur ses genoux. Le matin était aussi beau que cet autre matin si proche encore, où, parce que les cloches sonnaient et qu'une lessive blanche séchait dans son jardin, elle s'était senti le cœur plein de joie; il ne contenait aujourd'hui que de l'amertume. Et elle sursauta quand le marteau sonore de la porte aux clous de bronze annonça l'arrivée de doña Rita.

La dame était émue, très rouge et soufflait fort.

— Vite!... fille!... — clama-t-elle, sans même vouloir s'arrêter. — Vite, nous allons être en retard. *Dios mio!*... Et la messe est pour dix heures!... et les voilà qui sonnent... que dira doña Teresa? que pensera ton fiancé?... S'il allait te juger inexacte!... Une femme inexacte, c'est la perte d'une maison. Pourvu que.... mais voyons... voyons... je suis là à me tourmenter comme une bête, et la Vierge du Sagrario m'a fait promesse en songe que tout irait bien... Tu lui plairas à don Manuel... fille, tu lui plairas, je te l'affirme.

Elle soufflait ces paroles précipitées tout en marchant très vite. Par moments son pied lourd, chaussé d'étoffe, se posait à faux entre deux pierres pointues. Elle jetait alors un cri, trébuchait, se redressait, oscillant de droite à gauche avant que de pouvoir reprendre sa course.

Les servantes se groupaient aux portes de boutiques; les petits ânes apportaient, dans les sacs de corde pesants à leurs flancs mal nourris, les tomates luisantes et les beaux piments vernis qui répandent une odeur âpre et verte. La petite veuve eût aimé s'en aller avec eux, quand ils repartiraient tout à l'heure vers les fermes de la montagne. Sur le dos maigre et fort du plus pauvre d'entre eux, elle se fût assise coiffée d'un mouchoir à fleurs, chaussée d'espadrilles blanches et noires, gaîment, pourvu qu'il l'emportât.

A la porte de la cathédrale, les deux femmes firent aumône à quelques mendiants qu'elles connaissaient et en repoussèrent un plus grand nombre. Les louanges qu'on leur décerna et les injures qui se levèrent autour d'elles, tourbillonnèrent dans un grand tapage assourdissant. Mais un silence frais les enveloppa dès qu'elles eurent franchi le seuil de la porte des Lions.

Le manteau verdâtre d'un sacristain flottait autour des piliers colossaux. Quelques dévotes, la mantille noire tirée sur les yeux, glissaient à pas menus vers les autels révérés. Un nain à tête énorme, qui vendait dans les rues des billets de loterie, demandait à la Vierge du Sagrario, étincelante derrière la double grille qui la protégeait, de bénir son humble commerce. Et devant le Christ de cire, couché parmi des linges blancs et dont le visage saigne à gouttes épaisses, une femme du peuple, maigre, pâle, levait ses mains jointes jusqu'à

son menton, et, renversant la tête, murmurait à voix presque haute une prière désespérée.

Anita la regarda. Comme cette femme elle eût voulu se mettre à genoux, joindre les mains, supplier... Mais des chants funèbres s'élevaient de la chapelle muzarabe et doña Rita, tout essoufflée de vitesse et d'émotion, l'entraînait de ce côté.

Derrière la grille de bronze, six prêtres, solennellement endeuillés, lisaient l'office des morts. Un septième était à l'autel. Une odeur d'encens, pénétrante, remplissait la chapelle petite et très ornée. Au centre, un aigle de bois sculpté et doré supportait le psautier énorme, aux coins de fer. Il dominait de ses ailes larges et de sa tête impérieuse, au bec durement courbé, un simulacre de cercueil qu'enveloppait, large, vaste, traînant sur les dalles, un tapis de pourpre fanée portant quatre écussons aux armes du grand Cardinal.

Tout au fond de la chapelle, sur un banc de bois qui occupait un angle obscur, doña Teresa, les deux mains jointes sur les genoux, était assise près d'un mendiant endormi et d'un jeune homme élégant qui lisait gravement un petit livre épais recouvert de maroquin rouge.

Sans interrompre sa prière, les lèvres agitées d'un balbutiement rapide, elle adressa un sourire entendu à doña Rita et à la petite veuve. Celle-ci fit un signe de tête très sec et dévotement s'agenouilla sur la dalle.

Quand elle se releva, elle vit que le jeune homme assis auprès de doña Teresa la regardait. Elle ne baissa pas les yeux parce qu'elle sentait moins de trouble que de colère et elle s'assit non loin de lui, les lèvres entr'ouvertes parce que son cœur battait fort.

L'office des morts se déroulait selon le vieux rite muzarabe. Mais Anita s'attardait peu aux particularités que pouvait présenter cette messe spéciale. Elle fut curieuse seulement, la communion venue, de voir l'officiant rompre l'Hostie en neuf parties égales. Elle savait les noms des mystères que, ce faisant, il prononçait tout bas : *Corporatio*, *Nativitas*, *Circumcisio*, *Apparitio*, *Passio*, *Mors*, *Resurrectio*, *Gloria*, *Regnum*. Un vieux prêtre qui dirigea sa conscience adolescente les lui avait appris. Et elle se les répéta, fière pour elle-même de sa petite science.

Ensuite, elle regarda le cercueil et pensa au grand Cisneros dont la mémoire puissante se perpétuait à travers les siècles, mais dont le corps achevait de se corrompre, si tant est que quelque chose demeurât encore de lui. Comme le temps était profond derrière elle, et comme il serait long jusqu'à la fin du monde! De quelle importance était donc sa petite vie pour qu'elle s'en tourmentât si fort? Elle était un grain de poussière dans les tourbillons que soulève le vent au passage tumultueux et sauvage des troupeaux, une feuille perdue dans la multitude de celles que tendent au soleil desséchant les oliviers de la Sierra... Ainsi, par la philosophie de quelques pensées, elle cherchait à se distraire de sa peine et à s'apaiser.

Cependant, don Manuel de Santena se penchait religieusement sur son livre de prières dont sa main lente, de cinq minutes en cinq minutes, tournait les pages. Sans regarder une seule fois de son côté, Anita le remarquait fort bien.

— Comme il est dévot! — songea-t-elle avec ennui.

Ses yeux curieux, se coulant au coin de ses longues paupières, allèrent chercher la page sur laquelle reposaient avec tant d'attention les yeux du jeune homme. Il y avait écrit au sommet de la page : Guide de Tolède, et, au-dessous d'une gravure représentant quelques ruines : « Restes du palais dans lequel si amoureusement se rencontrèrent le roi Charlemagne et la belle princesse Galiane. »

Dans la cathédrale de Tolède, pendant l'office des morts, dans l'air tout saturé de l'odeur de l'encens, tout pénétré d'une pieuse et terrible mémoire, ce jeune homme osait poursuivre de profanes lectures; sa dévotion eût contrarié Anita, sa désinvolture la choqua. Il était trop certain qu'il ne pouvait que lui déplaire. En soupirant, elle s'agenouilla de nouveau.

Elle était tout occupée de savourer un goût d'amertume qui lui alourdissait à la fois, semblait-il, l'âme et les membres, quand doña Teresa lui toucha l'épaule.

— L'office est terminé, jolie.

L'autel était vide. Au milieu de la chapelle, le catafalque couvert de sa pourpre fanée, aux écussons magnifiques, demeurait seul au milieu des cierges éteints et fumants.

Doña Teresa dit encore doucement :

— Il faut partir.

Don Manuel était déjà debout ainsi que doña Rita... Celle-ci se pencha vers sa fille :

— Sotte !... Pourquoi rester si longtemps à genoux ? Te voilà blanche maintenant comme un morceau de craie.

Anita se releva, d'un petit mouvement rageur et nerveux qui cambra son buste et fit saillir sa jeune gorge. Ses yeux rencontrèrent de nouveau les yeux de don Manuel et cette fois, elle rougit très fort.

A travers la forêt silencieuse des hauts piliers d'où tombait une odeur de pierre fraîche, ils gagnèrent lentement la sortie. Devant le Christ étendu la suppliante était toujours à genoux.

— Pauvre créature ! — dit doña Rita. — Elle était là déjà quand nous sommes passées tout à l'heure. Que peut-elle demander à notre Jésus ?

Don Manuel regarda la femme qui se roidissait dans sa pose immobile, le visage exsangue, les yeux effrayants, et il fit à mi-voix, pour lui seul, une réflexion tranquille dont Anita ne put rien entendre si ce n'est le mot « hystérique ». Ceci, en la scandalisant beaucoup, la confirma dans l'opinion que don Manuel était un impie.

Ils sortirent de la cathédrale par la porte du cloître. Les quatre murs enfermaient en bas quelques palmiers, des arbustes secs, un peu d'herbe déjà brûlée ; en haut, le plus lumineux morceau de ciel, d'un bleu dur et magnifique. Et les vieilles pierres et leur couronne de tuiles semblaient avoir reçu ces couches d'or doucement bruni qui faisaient dans l'église la splendeur des écussons, des grilles, des autels somptueux et des grandes statues dolentes ou superbes.

C'est là que doña Teresa présenta à ses amies don Manuel de Santena. Les deux jeunes gens ne se parlèrent pas, mais doña Rita s'exclama plus que suffisamment pour la vraisemblance sur l'heureux hasard de cette rencontre.

*
* *

Dès que doña Teresa et son hôte furent assis en face l'une de l'autre dans la salle à manger tranquille et fraîche, l'aimable dame se hâta de demander :

— Lelo, comment la trouves-tu ?

Le riz au poulet, aux coquillages, aux piments verts et rouges fumait sur la table dans un grand plat de faïence fort belle, réservé au seul honneur de contenir le plat national. De petites pêches précoces, toutes molles de leur jus abondant, garnissaient les compotiers et alternaient avec les dernières oranges de la saison, énormes et rugueuses, et de petits gâteaux où s'incrustait abondamment la graine savoureuse et fine que donne la pomme de pin.

— Lelo... Comment la trouves-tu, Lelo?

Le jeune homme leva son verre pour admirer la buée que formait sur le cristal la boisson glacée et répondit avec une grande franchise :

— Un peu sotte, je crois, mais à coup sûr charmante de corps et de visage, et c'est là l'essentiel. Je n'osais espérer que cette jolie fortune me serait aussi joliment présentée.

Doña Teresa, malgré qu'elle crût bien le connaître, fut un peu choquée.

— Lelo!... ce n'est pas vrai?... tu ne penses pas seulement à l'argent?

— J'y pense surtout, — répondit-il très simplement.

— Tu l'aimeras un jour, cette petite?

— Pourquoi pas?

— Et tu lui resteras fidèle?

Il leva les yeux sur le visage affable et fané qui se tendait vers lui avec une sorte d'angoisse, et son regard fut d'une ironie très fine mais expressive pourtant jusqu'à la brutalité.

— Qui peut répondre de soi-même? — dit-il, — qui pourrait répondre de son propre père?...

— Oh!... Lelo!... s'exclama doña Teresa.

Toute vieille qu'elle fût, elle se sentit rougir et elle en souffrit; mais elle ne pouvait en vouloir à ce jeune homme; il ressemblait en ce moment à son père d'une façon qui l'épouvantait tout en lui rappelant de trop chers souvenirs. Et avec le flot de sang qui battait à ses tempes et colorait ses joues, toute sa jeunesse tumultueuse un instant revenait la suffoquer.

Quelle sotte question avait-elle été poser là? Ignorait-elle que Lelo, dès l'âge de quinze ans, avait été le confident de son père et presque le compagnon de ses pires aventures? Elle-même — elle! — et sa chair amollie frémissait toute, et dans

son cœur calmé quelque chose des tourments délicieux s'éveillait encore, — n'avait-elle point aidé à ce que, par le père de Lelo, une femme fût trompée? Ah! quels remords, la vieillesse venue, n'avait-elle pas sentis en pensant à celle-là? Le besoin de l'expiation s'était mêlé en elle à l'amoureux souvenir. Et ce n'est pas seulement au fils de don Antonio de Santena, son amant, c'est au fils de Pilar de Santena, meurtrie par elle, qu'elle s'occupait à préparer une destinée heureuse.

A son tour, maintenant, elle regardait ce jeune homme et ne s'attardait pas à la honte d'avoir rougi devant lui. Quelle enfance singulière avait été la sienne, entre sa mère trop pieuse et son père désordonné! — Teresa se rappelait leur maison de Pasages où si souvent, de San Sebastian où elle passait l'été, elle se rendait en promenade. Et ses yeux vifs, ses yeux restés jeunes entre leurs grosses paupières et leurs rides infinies, revoyaient le golfe rond fermé comme un lac, toutes les églises pressées sur la mince bande de terre qui sépare l'eau profonde de la montagne raide, et les vieilles demeures aux écussons énormes. Celle des Santena trempait ses murs dans les vagues dorées et noires où dansait avec le reflet des pentes boisées, le reflet des roches nues et blondes. Une petite niche où se fanait une vierge de satin bleu était creusée sous l'auvent du toit brun, et des roses magnifiques s'épanouissaient autour des fenêtres. Elles étaient renommées pour l'épaisseur de leurs pétales, leur profonde couleur rouge et la force de leur parfum. Don Antonio, souvent, les apportait à ses maîtresses.

Doña Pilar se tenait d'ordinaire dans une chambre sans vue dont la fenêtre ouvrait sur la place étroite de l'église Santa Clara. Quatre armoires à linge en occupaient les quatre murs, un crucifix d'ébène pendait en face de la porte. La jeune femme s'occupait aux plus humbles travaux; mais cependant qu'avec une patience infinie elle faisait aux vieilles nappes et aux chemises usagées des reprises plus fines que des broderies, son âme, absente d'elle-même, se consumait en des méditations ferventes. Trahie dès les premières années de son mariage, elle s'était jetée vers Dieu, ardente et toute en sanglots. Une exaltation merveilleuse avait remplacé l'exaltation de sa banale douleur. Elle s'était d'autant plus attachée

à la Foi qu'elle la sentait fuir peu à peu de son pays passionné, s'en allant de lui, qui la laissait se perdre — comme par les mille fentes d'un bassin de marbre trop vieux et un peu jauni, l'eau précieuse s'en va dans la terre qui ne la rendra plus.

Les journaux de Madrid et ceux de Catalogne publiaient hardiment des articles impies. Dans le peuple, une rumeur parfois s'élevait contre les prêtres intransigeants et trop nombreux. Élevée à Tolède, au couvent des demoiselles nobles, Pilar se souvenait d'avoir entendu fredonner sur la place du Zocodover le couplet :

Comio quières que en Toledo
Haya muchos liberales
Puesto que todos son hijos
De canonigos y de frailes[1] ?

Elle eût pleuré d'une telle insolence et le scandaleux souvenir l'empourprait encore. — A pénétrer dans les églises, à s'agenouiller devant les images révérées, elle éprouvait des joies aiguës qu'elle ne pouvait assez vanter et un détachement si délectable et si simple qu'elle eût voulu le faire connaître à tous. Mais le temps n'est plus de s'en aller par les places, prêchant et convertissant, et doña Pilar, élevée au couvent des demoiselles nobles, savait de quelle réserve ne se doit point départir une femme bien née. Un seul être près d'elle était susceptible de recevoir ses conseils : son fils. Elle exerça sur lui sa fureur d'apostolat.

Tout enfant encore, il dut se confesser et communier chaque mois. L'idée constante du ciel qu'il faut atteindre et de l'enfer redoutable, une terreur constante de mal faire, l'idée de la mort, empoisonnaient son âme sensible. Dans un coin de sa chambre, sur une table étroite, était dressé un petit autel. Il le fleurissait de blanc pour le mois de Marie et pour le mois suivant, qui est celui du Sacré-Cœur, de roses rouges. Pendant le Carême, lui-même, en signe de deuil, enveloppait son crucifix d'un morceau de soie noire ou violette. Des scrupules le tourmentaient sans cesse. Violent, avide, il s'épouvantait de prendre autant de plaisir qu'il le faisait au

1. Comment veux-tu qu'à Tolède — il y ait beaucoup de libéraux — puisque tous y sont les fils — des chanoines ou des moines ?

jeu, aux livres, aux tableaux représentant de jeunes femmes et à la douceur violente des trop beaux soirs d'été.

Quel trouble alors dans son âme adolescente quand le tourment des premiers désirs et la première faute charnelle, dont il pensa mourir de honte et mériter la damnation, rencontrèrent le souriant appui de l'indulgence paternelle!

Pour la première fois depuis qu'il était au monde son père se révélait un ami. D'abord, tout joyeux qu'il fût de cette alliance, il en fut peut-être aussi secrètement choqué, mais il s'y accoutuma promptement et s'en aida pour se soustraire à l'influence de doña Pilar. Celle-ci d'ailleurs ne sut mettre que peu d'énergie à le retenir. Quoique jeune encore, elle commençait de languir et de décliner. Ce fils, qui lui échappait, comblait sa misère à tel point qu'elle se voyait clairement choisie par Dieu et mise au nombre de ses Élus. Déjà, bien avant de mourir, elle n'était plus sur la terre.

Elle ferma ses pauvres yeux de chair par un beau soir où l'on commençait de sentir le printemps; au Casino de Biarritz, la dernière fête de la saison réunissait de belles femmes et des hommes joyeux. Don Antonio y assistait. Lelo seul se trouvait auprès de la mourante.

Il la pleura désespérément. Elle avait su lui enseigner une délicatesse d'âme dont il connaissait tout le prix. Mais aussi elle l'avait tenu sous une contrainte qu'il ne pouvait plus supporter et dont il acheva de s'affranchir tout à fait. Cela n'alla pas sans luttes tant qu'il demeura en Espagne. A Madrid où il faisait ses études, et dans chacune des petites ou des grandes villes du Royaume Catholique, quand le temps des vacances lui permettait de voyager un peu, il sentait son passé si proche et si fervent se lever autour de lui — avec le passé de toute la race dont les plus beaux souvenirs attestaient la ferveur. Plus nombreux chaque jour, il le savait, étaient les hommes qui rompaient avec ces souvenirs, en secouaient le joug opprimant, façonnaient leur vie libre sur un idéal purement humain, se reconnaissaient le droit de tout comprendre, et le pouvoir de recréer tout. Les églises étaient moins riches. Un à un, les couvents se fermaient; dans ceux qui demeuraient encore, les communautés réduites lamentablement ne pouvaient suffire à l'entretien des bâtiments trop

vastes; la vigne folle et le mûrier aux fruits noirs se mêlaient dans le jardin des cloîtres aux tuiles rompues tombées de la toiture. Mais chancelante, et regardant tristement diminuer le nombre de ses serviteurs, la Foi lui apparaissait d'autant plus attendrissante et adorable.

Cependant, quand, à dix-huit ans, son père l'envoya à Paris pour terminer ses études, Manuel de Santena était bien décidé à se montrer le plus sceptique et le plus hardi des jeunes hommes qu'il devait désormais fréquenter. Et il le fut. Craignant de subir encore quelques scrupules, il les abandonna tous et crut bien abandonner du même coup toutes les morales. Soigneusement, il s'occupa de se façonner ce cœur dédaigneux, cette intelligence avertie, précise et un peu froide qui paraissait aux plus lettrés et aux plus fins être ce qu'on pouvait choisir de plus élégant. Il sut par son cynisme étonner son père, quand il revint auprès de lui, et considéra que ce triomphe lui en annonçait beaucoup d'autres.

Mais don Antonio ayant dépensé sans ménagement sa vie excessive mourut à son tour, laissant à son fils peu de fortune et un souvenir auquel il était peu apaisant de se reporter. A vingt ans, Lelo, tout seul dans la vie, l'examina et s'examina lui-même très nettement; comme il avait de l'orgueil et le désir noble de la suprématie, il se crut de l'ambition et résolut de se laisser mener par cette passion aussi loin qu'elle voudrait le conduire.

Dès le début, la carrière diplomatique qu'il avait choisie s'annonça bien pour lui. Dans les premiers postes où on l'envoya il sut se faire remarquer : assez grand, le teint chaud, la moustache courte, avec des yeux plus clairs que ne les ont d'ordinaire les hommes de sa race, il plaisait par son élégance et imposait un peu par les paradoxes que, du ton le plus sincère, il s'amusait à soutenir.

Il savait très bien qu'un beau mariage seul lui donnerait la fortune dont il avait besoin et cherchait à le réaliser en exagérant peut-être le ton pratique dont il parlait de cette affaire. Si quelqu'un devant lui s'avisait de remarquer que l'amour, lui aussi, pouvait en l'occurrence être mis en question, il souriait avec un peu de pitié.

Cependant, et sans pouvoir à lui-même bien se l'expliquer,

il était fort occupé de courtiser une jeune fille parisienne, séduisante et mal dotée quand lui parvinrent les premières lettres où dona Teresa lui parlait d'Anita et de sa fortune considérable. Courtiser celle-ci lui parut un devoir. Pour que rien ne vint le faire hésiter, il rompit aussitôt, et bien avant que n'eût lieu à Tolède le voyage projeté, avec la femme qui lui plaisait. Il souffrit beaucoup, s'en indigna, passa outre, et montrant par là un peu d'héroïsme, fut en somme assez satisfait de lui.

*
* *

Le lendemain du jour où, dans la chapelle muzarabe, autour du petit catafalque drapé de pourpre, avait été célébré le service funèbre en mémoire du grand Cisneros, doña Teresa, qui se promenait avec Lelo, rencontra, par hasard encore, doña Rita et la petite veuve dans les jardins de la Vega. Et ce même hasard, les réunit tous quatre, deux jours plus tard, dans les salles solitaires du Museo Provincial et le cloître ébréché de Saint-Jean-des-Rois.

Alors Anita, toujours hostile, parlait surtout avec sa vieille amie et Lelo, dont la décision était prise, quoi qu'il advînt, s'occupait de doña Rita. Il plaisait à celle-ci au point de l'enthousiasmer. Elle le confia à doña Teresa.

— Ils se sont vus trois fois... Croyez-vous que je puisse maintenant lui demander de venir prendre le chocolat à la maison?

— Sans aucun doute.

Le cœur de la grosse dame battait à se rompre tandis qu'elle formulait son invitation. Dieu! que ce garçon avait de politesse et de charme! N'allait-il pas juger Anita indigne de lui? Elle s'inquiétait; mais quand il eut accepté, elle lui serra les deux mains et faillit l'embrasser, considérant que le mariage était désormais chose faite.

*
* *

Pendant deux jours elle s'occupa de ce goûter; elle le voulut fort beau et plein d'apparat. Kotorra avait été reléguée

dans la cuisine et ses cris ne traversaient la maison que de façon confuse et lointaine. Au pied des palmiers jaunâtres et des araucarias, des nœuds de satin blanc entouraient les cache-pots de papier plissé; deux bouquets de roses blanches ornaient le piano; on voyait, outre le chocolat annoncé, jusqu'à des vins doux et des glaces. Cette réunion se présentait comme une véritable fête de fiançailles. Un homme apportant dans la question plus de sentiment que ne le faisait Lelo eût pu se froisser que l'on anticipât ainsi sur des événements qui demeuraient indécis, — mais il ne fit qu'en sourire et trouva cela fort amusant.

Eulalia et Rosa s'étaient parées avec soin de leurs fraîches robes roses; elles y avaient ajouté l'ornement de cols en guipure et de petits nœuds de satin noir. Peut-être, dans leurs cœurs tenaces et candides, s'éveillait l'espoir de plaire mieux qu'Anita et de triompher auprès de cet épouseur qui venait dans la maison. Elles s'agitaient beaucoup à travers le salon, allaient, venaient, et se posaient à peine un instant au bord des chaises comme des petites filles un peu folles. Doña Rita avait convié quelques amies.

— S'il y a beaucoup de monde, — confia-t-elle à doña Teresa, — les enfants pourront causer plus librement.

En réalité, elle voulait présenter Lelo à ces dames et prendre leur opinion sur lui.

— Un fiancé pour ma petite veuve, — avait-elle chuchoté à l'oreille de chacune. — Très noble. Je pense que la chose se fera. Comment la fillette pourrait-elle ne pas lui plaire? Elle est un tel enchantement.

L'orgueil maternel n'exagérait rien, et cette phrase était fort juste; avec sa moue, son air contraint et sa fraîcheur, Anita, trop habillée dans sa robe neuve, sa robe brodée d'acier, sa robe faite à Madrid, exagérément étincelante, roide et riche de tissus, avait un peu l'air aujourd'hui d'une princesse enfant, somptueusement mal mise, empruntée et délicieuse. Il ne lui manquait pas même entre les doigts ce mouchoir en dentelle que tiennent les Infantes, et sur les tempes ces crépelures de cheveux, soufflées et lisses.

Assis à ses côtés, tout près du balcon, dans le vent chaud qui venait de la rue et faisait onduler doucement le store de

toile, Lelo s'essayait à causer avec elle plus longuement qu'il ne l'avait pu faire encore. Si différente des femmes qu'il avait coutume de fréquenter, elle le déconcertait un peu et malgré son désir de la conquérir, il ne trouvait à lui dire que les phrases les plus banales.

— Allez-vous souvent à Madrid? — lui demandait-il. — Connaissez-vous San Sebastian et les belles montagnes Pyrénéennes? N'avez-vous jamais été jusqu'en France?

Il lui demandait encore :

— Aimez-vous la musique? Quand une troupe de passage vient à Tolède, n'allez-vous pas au théâtre? Avez-vous vu jouer cette pièce anglaise dont un cambrioleur est le héros et qui eut à Paris tant de succès?

Elle répondait bien vite avec sagesse et courtoisie :

— Non... oh! non... je sors peu, vous savez, et je n'ai jamais voyagé. Maman est trop grosse et trop vieille pour le faire et ne permettrait pas que d'autres m'accompagnent... mais que vous êtes heureux d'avoir vu tant de choses! combien cela doit être intéressant!

Si naïve et semblant exagérer à plaisir cet air enfantin qui lui seyait parfaitement, elle inspirait à Lelo de la méfiance. Il se demandait ce qu'avait pu être la vie de cette jeune femme, depuis son mariage ridicule, dans une ville aussi pleine que Tolède d'ardeur et d'ennui.

Cette ville! Depuis qu'il était ici, l'image de sa mère lui était présente avec une violence singulière. Par elle et dans ses ancêtres à elle, il avait autrefois, dans les siècles dévots et triomphants, hanté ses églises, enrichi ses couvents innombrables et clamé vers le ciel ses moindres remords. Le souvenir de ses angoisses d'enfant, de ses petits scrupules déchirants et de tant d'oppression, revenait le prendre à la gorge. Son âme bondissait d'être libre, mieux encore qu'au premier jour et avec une force plus joyeuse. Mais ce qui demeurait en lui de son sang tolédan, ce qu'il se plaisait à reconnaître en lui, c'était cet âpre goût de luxe, de puissance et de sensualité que toujours avivèrent, dans les âmes sans froideur, le voisinage de la misère, de la sécheresse et de la mort.

Il pensait à tout ce que lui permettrait de réaliser la fortune d'Anita ; puis, revenant à la jeune femme elle-même, il se

demandait encore : Fut-elle sage? Mais aussitôt il s'obligeait de hausser les épaules.

— Une chose est certaine, — songeait-il — et dont je suis dûment avisé : c'est qu'elle n'est point vierge. Cela étant...

Il ne pouvait cependant lui parler que comme à une jeune fille et il s'en voulait de sa sottise.

Tout d'un coup, il s'agaça du papillotement des tantes sans fraîcheur à travers le salon, du caquetage des dames amies, de leurs chuchotements quand elles le regardaient; il s'agaça surtout de voir doña Rita se rapprocher sans cesse, rôder, épier et s'en aller tout aussitôt avec une insupportable discrétion. A l'idée de voir les choses plusieurs jours se continuer ainsi, il se sentit peu de courage et préféra tout brusquer.

Eulalia et Rosa s'étaient mises au piano. Elles jouaient avec une fureur appliquée et l'on voyait se lever leurs coudes emportés, s'arrondir leurs épaules et se pencher leurs cous maigres, cependant que les sons jaillissant sous leurs doigts venaient se heurter aux murs et retombaient secs et durs sur l'assistance attentive. Lelo se rapprocha de la petite veuve; sans qu'elle pût s'en défendre il la frôla de son genou, et se penchant vers elle :

— Savez-vous ce que je suis venu faire dans cette ville de Tolède? — demanda-t-il tout bas.

Elle leva sur lui des yeux hostiles et résignés.

— Doña Teresa, — continua le jeune homme, — ma vieille amie fidèle m'a si souvent dans ses lettres parlé de vous et de votre grâce... Il me semblait bien être amoureux avant que de vous connaître... j'en suis, depuis trois jours, tout à fait sûr. Tout à fait, — dit-il, après un silence, d'une voix plus chaude et plus sourde. — Doña Anita... mon tourment ne permettra point que je diffère ce qu'il me faut vous dire : pensez-vous que je puisse ne point vous déplaire?...

Elle respirait si fort que les broderies d'acier se moiraient d'ombre et de lumière sur son petit sein agité.

— *Dios mio*, — songeait-elle, — mais cela va se faire! mais c'est impossible!.. que de hâte!.. Quelle hardiesse! mais il me déplaît à en mourir...

— L'idée de notre mariage, — poursuivit Lelo — est chère depuis longtemps à ma vieille amie : elle me devenait à moi-

même familière et me paraît depuis que je vous connais être un miracle du ciel... Il me faut dans quelques jours retourner à Paris, mais on ne laisse point derrière soi un trésor tel que vous, sans préalablement s'être assuré que nul autre ne pourra venir vous le prendre... Vous ne voulez pas me répondre?.. Ah! quel regard vous avez! Il pénètre jusqu'à la chair de l'âme.

Elle continuait à ne pouvoir trouver une parole. Il la crut seulement méfiante, désireuse de ne point faire un mauvais choix et s'efforçant à la perspicacité; alors il se mit à lui parler de lui-même, de ses premiers succès, de ses ambitions, et de toute la tendre importance qu'une femme pourrait prendre dans sa vie. Il ajouta aussi d'autres phrases amoureuses. Quand il crut l'avoir convaincue et séduite, il demanda tendrement :

— Doña Teresa pourra-t-elle de ma part parler à votre mère? Le voulez-vous?

Elle faillit soupirer.

— Que puis-je vouloir? Tout n'était-il pas décidé avant même que je ne vous connusse?

Mais sous le regard autoritaire de doña Rita qui, de l'autre bout du salon, venait peser sur elle, elle se hâta de répondre poliment :

— Mais oui, don Manuel...

Et elle faillit même ajouter quelques formules de courtoisie comme « Vous êtes trop aimable » ou « Je vous remercie infiniment ».

*
* *

Maintenant, Anita était fiancée. Toute la ville en avait connaissance. Dans le salon de doña Rita, les señoras se succédaient. A voix haute, tout en croquant des biscuits à l'anis, elles louaient Dieu du bonheur qu'il donnait à doña Rita et à la petite veuve : « Pauvrette! aussi bien ne pouvait-elle rester toujours seule. Très amoureuse, n'est-ce pas, de ce second mari? Et aucun regret du premier? Ah! Sainte Vierge, la jeunesse, quel enchantement! »

Eulalia et Rosa, en robes très jeunettes, un nœud vert, un

nœud couleur de safran dans les cheveux, donnaient des détails nombreux. Sans doute Lelo ne les avait demandées en mariage ni l'une ni l'autre et s'en était docilement tenu à la petite veuve; mais il se montrait fort courtois envers elles et les complimentait souvent sur leurs toilettes et leurs coiffures. Il parlerait d'elles, peut-être, aux amis qu'il devait convier à son mariage. Et qui pouvait connaître les destinées? En somme, les demoiselles étaient contentes et pardonnaient très gracieusement à leur nièce de les avoir supplantées.

Doña Rita se voyait nécessaire à tant de choses qu'elle en perdait la tête. Sa pensée importante courait de l'une à l'autre de ses occupations, plus affairée qu'une servante d'auberge un matin de foire. Chaque jour, malgré la chaleur déjà grande, elle se rendait chez Anita. Elle vérifiait l'état des meubles, inspectait les armoires, comptait le linge. L'ancien trousseau, encore neuf, pourrait servir. Mais il en faudrait peut-être commander quelques pièces nouvelles, au moins pour les premières semaines. Cela serait de meilleur goût. La chemise de noce pourtant était de coupe excellente et garnie d'une dentelle si riche que rien de plus beau ne se pouvait souhaiter. On se contenterait d'en changer les rubans. Ils étaient blancs la première fois; on les ferait couleur de rose pâle et disposés de façon différente.

Avec Pascuala, autoritaire autant qu'elle même et qui lui résistait, elle avait à travers les chambres obscures, dont le soleil mordait et faisait craquer les volets clos, d'interminables discussions. Leurs voix, également criardes, déchiraient, de façon insupportable, le silence de la grande maison somnolente. Anita fermait toutes les portes pour ne point les entendre.

On ne lui demandait point son avis, et, désœuvrée, elle se tenait dans le salon d'où l'on voyait le jardin étroit et le promenoir qui menait à l'autel des mosaïques. Mécontente, révoltée, elle se donnait, par les pensées rageuses dans lesquelles elle s'entretenait, la satisfaction d'une petite revanche.

— Lelo ne me plaît point, et je ne saurai pas lui plaire. Je n'y tâcherai point d'ailleurs. Il me méprise, cela est évident, mais peu m'importe qu'il continue...

Elle se répétait cela, interminablement. Le soir, doña Rita en partant l'emmenait avec elle.

Il ne convenait pas en effet que, vivant seule, elle reçût Lelo dans sa maison, et c'est à la casa de Villaquéran qu'il venait lui faire sa cour nocturne. Seule dans une petite salle basse qui servait de vestiaire, et où pendaient à des champignons de bois les vieux pardessus de don Alvaro et les écharpes fanées de ces dames, elle l'attendait debout derrière la grille rude et rouillée de la fenêtre, comme faisaient à cette heure toutes les fiancées tolédanes.

Elle s'approchait de cette grille, lasse et résignée comme elle prenait, lorsqu'elle était enfant, le morceau de toile où il lui fallait faire des reprises. Et toujours elle souhaitait que Lelo n'arrivât pas trop tôt. Le jeune printemps qui venait vers elle à travers les barreaux se tempérait encore d'un reste de fraîcheur. Quelques arbres en fleurs, on ne savait où, dans des jardins de couvent sans doute, le faisaient doux à respirer. Et toujours à cette heure une femme passait, une femme du peuple, belle et toujours vêtue de toiles éclatantes. Pour avoir tué un homme d'un coup de fusil, son amant était enfermé dans la prison de la ville et régulièrement elle allait lui porter son repas du soir. Elle marchait vite, souriait à demi, les yeux baissés et paraissait mystérieusement heureuse. Anita l'enviait. Elle eût marché les pieds nus et tordu sa taille à porter les paniers les plus pesants pourvu qu'elle allât vers son amour, pourvu que cet amour existât. Et elle aimait à regarder cette femme comme elle aimait, étant petite, les images émouvantes. Elle continuait de la voir après qu'elle n'était plus là et quand Lelo arrivait, elle avait l'impression de brusquement tourner la page défendue pour donner toute son attention à la page ennuyeuse.

Il arrivait lentement et tard.

La tour carrée de Santo Tomé projetait son ombre sur la maison. Il distinguait, près de la fenêtre basse, la clarté d'un visage. S'étant approché il baisait une petite main tendue, imprégnée jusqu'aux os, semblait-il, d'un parfum d'œillets très fort.

Toujours, un instant, ils hésitaient l'un et l'autre avant de savoir quelles paroles prononcer. Souvent elle lui demandait pour paraître poliment s'intéresser à lui :

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui?

— J'ai pensé à vous, — répondait-il.

Elle disait alors, non sans finesse :

— Cela n'a pas dû suffire à remplir votre journée.

— Sceptique! — déclarait-il avec nonchalance, — méchante!

Mais il ne protestait pas davantage, et très vite, se faisait l'écho de son petit rire aigu et forcé. Il ne lui parlait pas longtemps d'amour, ayant cru deviner que maintenant elle avait compris leur union, qui était surtout une chose raisonnable. Et comme elle-même en paraissait plus satisfaite, il préférait l'entretenir de choses qui leur étaient étrangères.

Le dimanche, il accompagnait à la grand'messe sa fiancée et doña Rita. Le contraire eût paru singulier et Lelo avait aisément accédé à la prière de doña Teresa, qui n'eût point voulu que l'impiété du jeune homme inquiétât trop tôt ses amies. En sortant de la cathédrale et pour gagner les jardins de la Vega, ils traversaient la place du Zocodover. Des femmes aux chignons tressés, venues des campagnes environnantes, vendaient des légumes éclatants et les fruits de la saison, chétifs, sans beauté, mais d'un parfum délicieux. A la terrasse des petits cafés peints en bleu, en vert ou en blanc, quelques prêtres gras, vêtus de soutanes poussiéreuses et des *cadetes*[1] bien serrés dans leurs uniformes, buvaient dans de grands verres le café au lait et fumaient des cigares énormes. Les señoritas tolédanes avec leurs mères passaient et repassaient devant eux. Toutes étaient poudrées et frisées. La plupart portaient des chapeaux trop blancs, trop larges et trop fleuris. Lelo les regardait. Il souriait de leurs efforts maladroits pour se moderniser. Combien elles eussent été plus charmantes sous la mantille! Toutes, et Anita plus que les autres. Il la voyait très bien, celle-ci, vêtue comme les femmes de Goya, souriant à demi derrière un éventail. Il la voyait aussi, montée sur ces hauts patins que l'on chaussait jadis pour se rendre chez la reine à quelque réception d'apparat. Et il songeait qu'elle eût été charmante sous l'habit noir et blanc des caballeras de Santiago, la guimpe plissée pour imiter les maillons d'une cotte descendant jusqu'aux yeux, et l'épée rouge brodée sur sa jeune poitrine.

Ces imaginations qui l'amusaient et l'accompagnaient par-

1. Élèves officiers.

fois durant ses flâneries solitaires l'amenaient à penser plus souvent à sa fiancée. Peu à peu elle s'identifiait pour lui avec la poésie de la cité ardente. Et il lui demanda quelquefois de l'accompagner dans ces promenades qu'il faisait à travers Tolède. L'une des tantes, ou plus rarement doña Rita, servaient alors de chaperon.

Ils visitaient les chapelles et les églises. La plupart étaient désertes, avaient leurs portes closes comme celles des maisons abandonnées et mortes. Anita, ne fréquentant que la cathédrale, les connaissait mal. Lelo était curieux des clochetons muzarabes, des beaux retables ornés par Teotocopuli, des coupoles peintes, des piliers à nervures, des tombes ciselées où gisent des cardinaux, des infantes et de jeunes princes; mais il ne trempait jamais son doigt dans le petit bénitier de pierre ou de marbre placé près de la porte ; il ne se signait point, il ne fléchissait pas le genou en passant devant l'autel. Se sentant observé par sa compagne, il lui demandait quelquefois en souriant :

— Je vous scandalise?

Elle ne l'avouait pas. Elle mettait tout son orgueil à ne lui rien dire de ses pensées sincères. Elle le voyait trop différent d'elle-même, trop prêt à sourire de tout ce qu'elle avait été accoutumée à juger respectable dans le ciel et sur la terre. Aucune de ses convictions d'ailleurs n'était bien profonde : la Foi elle-même n'était guère pour elle qu'une convenable habitude. Et quelquefois, admirant Lelo pour la façon détachée dont il se plaçait au-dessus de tout (et bien que pour cette raison même elle le détestât) elle se prenait à penser que bien plus qu'elle-même, pauvre ignorante un peu sotte, c'est lui qui, en toutes choses devait avoir raison.

Elle évita donc de s'émouvoir devant l'*Ecce Homo* que l'on montre au Couvent des Capucines et qui répondit un jour à cette délirante sœur Marianne qui implorait pour le protecteur du couvent le chapeau de cardinal : « Ainsi sera-t-il. » Dans l'église du Christ de La Lumière, elle écouta comme un conte de fées l'histoire de la Lampe, emmurée avec l'Image au temps de la domination des Maures, et que l'on retrouva, brûlant encore après trois cent soixante-dix années, quand Alphonse VI triomphant fit son entrée dans la ville. Le Christ avait saigné

aux mains des mécréants; le cheval du Cid Campeador s'était agenouillé devant la place, inconnue de tous, où on l'avait caché. Ces détails l'amusaient. C'est Lelo qui les lui faisait connaître. C'est lui aussi qui lui apprit, dans la chapelle des Commanderesses de Saint-Jacques, que la dépouille incorruptible de l'Infante doña Sancha était conservée là, dans un coffre cadenassé dont les six clefs jadis étaient aux mains du Roi, du Dean de Tolède, de l'Inquisition, de l'Ayuntamiento, du duc de Lerma et de la Comendadora Mayor. Elle prit l'habitude de le questionner pendant leurs promenades sur tout ce qu'elle ignorait, et quand il advenait qu'il ne lui pût répondre, elle s'en étonnait beaucoup.

Un jour, accompagnés de la nourrice, ils eurent la curiosité d'entrer au couvent de San Pablo pour y voir la relique jadis envoyée de Rome par le cardinal don Gil de Albornoz : le coutelas du César Néron qui avait servi à décoller l'apôtre.

C'était dans une petite rue où ne se voyait nulle autre porte que celle du monastère. Elle s'ouvrit à leur coup de cloche; sans que personne se montrât derrière elle. Et ils entrèrent sous une voûte ronde blanchie à la chaux. A droite, il y avait dans le mur un tour à deux étages que maintenait immobile une chaîne cadenassée; et de ce côté une voix s'élevait, venant d'un réduit caché qui existait derrière le tour, une voix accoutumée aux psalmodies, et qui salua les visiteurs par un gémissement modulé.

— *Ave Maria purissima!*

— *Sin pecado concebida,* — répondirent Anita et la nourrice respectueuse.

Lelo s'était approché du tour. Il parlait à l'invisible.

— Ma sœur...

— Qui êtes-vous?

— Des catholiques... et des Espagnols. Nous voudrions...

— Êtes-vous de Tolède?

— Les dames qui m'accompagnent sont tolédanes. Et je suis le fiancé de l'une d'elles. Nous voudrions voir la Relique.

— Le Couteau... cela vous portera bonheur. Veuillez attendre un instant.

De petites cloches fêlées se répondirent l'une à l'autre à

travers les murs mystérieux; des frôlements de jupes, des cliquetis de rosaires, des chuchotements arrivaient on ne sait d'où. Puis une autre porte, étroite et basse, s'ouvrit doucement en face du tour. Une religieuse se tenait debout au pied d'un escalier obscur. Elle portait le voile noir des sœurs converses et elle baissait les yeux parce qu'un homme était là.

— Montez, señores. Il y a justement dans le parloir deux dames étrangères à qui je vais présenter la Relique.

Ils la suivirent. Le parloir était une petite pièce qui prenait jour seulement par une fenêtre étroite pratiquée au plus haut du mur et qu'une corde pendant jusqu'à terre permettait d'ouvrir et de refermer. Au fond, derrière une large grille à barreaux entre-croisés, allant du sol au plafond, pendait un rideau d'étoffe noire, aux plis nombreux. Trois grands fauteuils de cuir, aux clous larges et plats, étaient alignés contre le mur. Les dames étrangères, deux Anglaises au chapeau de feutre mou, leur Baedeker rouge à la main, regardaient autour d'elles avec curiosité.

— Je reviens à l'instant.

La converse disparut.

Tous demeurèrent debout, attentifs et ne prononçant aucune parole. Peut-être cherchaient-ils à entendre quelque chose, à deviner, par ce qui pourrait venir jusqu'à eux, les vies inertes et macérées qui soupiraient derrière ces murs. Quels couloirs suivait maintenant la servante au voile noir? Quelles paroles s'échangeaient au sujet des visiteurs entre les Silencieuses? Où se trouvait la relique? Quelle main épuisée de jeûnes ouvrait en ce moment le coffre où elle reposait? Anita, effrayée un peu, cherchant à deviner ce qu'il pouvait y avoir derrière la grille et le sombre rideau, croyait distinguer une forme qui se mouvait confusément.

Des minutes s'écoulèrent et la converse réapparut. Elle portait la Relique couchée sur ses deux mains et, pour la présenter, elle allongea gravement et roidit ses bras; ainsi immobile, les yeux toujours baissés, elle avait l'air de s'offrir elle-même à quelque martyre.

Les visiteurs s'approchèrent. L'arme était longue, large, épaisse, avec un manche ramassé qui semblait fait à la taille d'un poing rude. La rouille avait ébréché le fil de la lame;

elle recouvrait tout le métal d'une croûte épaisse, unie et rougeâtre, et lui donnait l'apparence d'avoir séjourné longtemps dans une terre trempée de sang.

Les visiteurs s'étaient approchés. L'une des Anglaises demanda, dans un castillan détestable :

— Et c'est avec cela qu'on a coupé le... le... la tête?

— C'est avec ce couteau que notre saint patron a été martyrisé, — dit la converse aux longues paupières.

Près de la grille une voix s'éleva. Plus harmonieuse que la voix entendue tout à l'heure derrière le tour, elle ne semblait pourtant, comme celle-là, savoir que gémir et chanter. Elle dit, et l'on eût attendu que l'orgue vînt soutenir ses paroles :

— Passez votre doigt sur la lame. Vous sentirez encore la rugosité qu'y ont laissée les grumeaux du sang bienheureux.

— N'est-ce point tout simplement... la rouille? — osa murmurer la seconde étrangère.

Pascuala disait : C'est un miracle. Elle toucha le couteau et baisa ensuite le bout de son doigt, dévotement. Anita et Lelo regardaient qui avait parlé. La forme que la jeune femme avait cru distinguer, s'approchant de la grille, s'était précisée. Et c'était une nonne aux voiles blancs qui se tenait debout dans une pièce plus petite encore que le parloir, plus nue, et remplie d'un jour verdâtre qui ne semblait point venir du ciel, mais remonter du sol où reposent les morts.

Cette femme était peut-être la supérieure du couvent. On ne pouvait le savoir. Mais qu'elle eût été avertie, et qu'elle se tînt là, vigilante, indiquait évidemment qu'elle avait son importance dans la communauté.

— Ma sœur, — dit Lelo courtois, — nous vous remercions d'avoir bien voulu nous montrer la Relique.

— Dieu vous bénira d'avoir eu la pensée de la contempler — dit la voix dolente. — Autrefois les fidèles se pressaient autour d'elle et ceux qui la venaient baiser le jour où l'on célèbre la fête de l'apôtre étaient innombrables. Aujourd'hui...

Un soupir fut perceptible. Lelo dit gravement, parce que dans cet air tout pénétré de prières il pensait à sa mère et aux regrets dont si souvent elle avait témoigné :

— La Foi se perd.

Curieuse de causer avec ce fantôme, Anita demanda :

— Êtes-vous nombreuses encore dans ce couvent?

— Hélas! Nous ne sommes plus que dix. Et l'une de nous est en train de mourir. Mais Dieu permet qu'elle soit remplacée aussitôt. Une novice entrera dimanche.

— Une jeune fille?

— Une jeune fille.

« Que sait-elle de la vie? Comment a-t-elle pu renoncer à tout? Et pour venir ici... Ici!... » Anita se rapprocha de son fiancé; leurs pensées en ce moment devaient être les mêmes car il lui dit à l'oreille :

— C'est de la barbarie.

Mais pour regarder encore la Relique sur les bras toujours immobiles et roidis de la converse, il se retourna vers les deux Anglaises. Elles souriaient maintenant avec une ironie pitoyable; le dédain qu'elles ressentaient pour ce culte sensuel et barbare marquait leurs grandes bouches d'un pli visible. Et Lelo, changeant d'émotion brusquement, s'irrita que des étrangères prissent comme objet de curiosité et de raillerie ce qui jadis lui eût paru vénérable et qui le paraissait encore à ceux de son peuple et de sa race. Passant avec impertinence devant les dames fort choquées, il exagéra le grand respect du salut qu'il n'adressa qu'à la nonne blanche et à la converse voilée de noir.

La pensée de celle qui devait bientôt être novice hanta Anita pendant plusieurs jours. Elle dit le dimanche matin :

— C'est aujourd'hui que la pauvre petite entre au couvent.

« Elle n'ignore point le rêve; elle a l'âme plus profonde que je ne l'aurais cru », songeait Lelo.

*
* *

Il s'intéressait maintenant davantage à tout ce qu'elle pouvait sentir et penser. Et il s'aperçut qu'il commençait de tenir à elle, un jour que le souci des aventures qu'elle avait pu connaître avant ses fiançailles et depuis son veuvage prit dans son cœur étonné l'apparence d'un tourment.

Ce jour-là, il se promenait avec elle de l'autre côté du Pont

San-Martin, sur la rive du Tage où sont les cigarrales. Au-dessus des thyms odorants et poussiéreux, quelques grenadiers commençaient à fleurir et le vent faible agitait les petites feuilles sèches des oliviers avec un bruit métallique. En face, la ville tout entière apparaissait, jaillie du roc qui la projette et la retient, et flamboyante au soleil couchant.

A la porte d'une auberge blanche, un attelage de mules était arrêté. Les rouliers buvaient le vin bleu que venait d'apporter une fille brune et forte aux yeux superbes. Le pot de faïence claire passait de main en main, brandi dans les poings dressés : les têtes se renversaient, et le filet du vin bleu tombait entre les mâchoires largement distendues. Anita se détourna d'eux pour regarder dans le fleuve trouble, les ruines des bains de la Cava. Elle connaissait son histoire, et que sa faute avait eu de terribles et merveilleuses conséquences pour l'Espagne entière, et qu'un roi l'avait passionnément aimée. Tout en songeant à cette voluptueuse, elle marchait lentement près de Lelo. Doña Rita, un peu en arrière, s'efforçait de retenir ses deux sœurs qui, sans cesse, voulaient se mêler aux entretiens du jeune couple.

Des rires sonnèrent. Quatre promeneurs, en face d'eux, s'en revenaient vers la ville. Anita reconnut Fermin Nuñez, Antonio Gueiva et l'Andalouse qui s'appuyait au bras de Vicente Coronel. Sa jupe de toile blanche, étroite et courte, découvrait ses hautes bottes lacées très haut sur ses jambes fines. Son chapeau étroit, drapé d'une mousseline couleur de maïs, enveloppait exactement ses tempes et pesant sur ses cheveux noirs les faisait descendre jusqu'aux sourcils. Ses yeux luisaient dans cette ombre, et tout le visage, raccourci, prenait quelque chose de pervers et de brutal. Son rire rauque et doux, qui se prolongeait, ressemblait au roucoulement des colombes sur les fenêtres grillées du couvent des Carmélites, et ses petits doigts énervés et agiles faisaient tournoyer sur son épaule son ombrelle brodée garnie de volants en dentelle.

Lelo la regarda longuement et, quand elle fut passée, se retourna pour la regarder encore. Il paraissait intrigué. Anita lui expliqua :

— Vous savez, sa réputation est épouvantable. C'est une femme de très mauvaise conduite.

— C'est une belle créature, — dit Lelo.

Et Anita fut choquée parce que cette phrase paraissait contenir toutes les excuses.

Ils continuèrent leur marche. Dans le silence gênant, Lelo entendit mieux que quand elles avaient été prononcées ces paroles d'Anita. Le ton mystérieux et scandalisé qu'elle avait pris l'amusa beaucoup. Il lui demanda :

— Qu'entendez-vous, niña, par se mal conduire?

Il paraissait ironique et elle rougit horriblement.

— Dites, Anita, cela veut-il dire connaître le plaisir d'amour en dehors des liens du mariage? Le goûter un peu suffit-il à mériter votre blâme, ou faut-il que ce soit beaucoup?

Elle rougit plus fort. Sa confusion était extrême.

— Niña... Pourquoi, ne me répondez-vous pas?

— Qu'ai-je à vous répondre que vous ne sachiez déjà? Je ne puis que trouver... certaines choses, honteuses et abominables.

Elle parlait avec toute la sagesse qu'on lui avait enseignée et par cela même semblait manquer de franchise. Le désir de savoir, de connaître tout son passé, envahit Lelo avec tant de force qu'il dut se taire un instant. Ses paroles n'eussent point été celles qu'il voulait prononcer; sa voix peut-être eût paru altérée.

Il put se ressaisir; il dit de son ton léger :

— L'abomination... la honte... ce sont de grands mots et vous êtes vraiment sévère. Sans doute est-il très mal de tromper. L'adultère, oui, est une abomination. Mais je ne vous parle plus de la Valverde en ce moment. Je veux élargir ma question et je vous demande : jugez-vous qu'une femme fasse grand mal en aimant un homme, en dehors de tout sacrement, quand elle est libre?

— Mais naturellement!

Sur son visage effaré, il ne sut voir que de l'épouvante. Et il pensait à sa grande jeunesse, à sa beauté désirable, aux facilités que lui donnait son veuvage. Un désir pervers l'envahissait à l'idée des caresses que, sans doute, cette ingénue avait données à d'autres qu'à don Ignacio, son époux. Il ne se disait plus qu'elle devait être sa femme, mais seulement qu'elle était une femme et les secrets de son âme le troublaient parce qu'ils le faisaient penser aux secrets de son corps.

Il insista, affectant plus que jamais une insouciance parfaite et une parfaite indulgence.

— Dites-vous véritablement toute votre pensée? J'en doute... et pourquoi ne pas me la dire? Nous parlons à cœur ouvert. Vous vous imaginez peut-être que je vous blâmerais si vous... admettiez les choses dont nous parlons. Je vous assure que vous vous trompez. Et même...

Doña Rita et ses deux sœurs étaient loin derrière eux. Il y avait à leur droite la colline chargée de tous ses genêts et de quelques maisons blanches, à leur gauche le fleuve profond teinté d'or et de rouge et la ville vibrante au soleil couchant comme un brasier magnifique. Des enfants jouaient sur la route.

— Et même, niña, si vous, durant le temps de votre veuvage et bien avant que dans votre vie il ne fût question de moi...

— Oh! mais, que voulez-vous dire? — cria-t-elle, avant qu'il n'eût terminé sa phrase.

Elle était scandalisée, suffoquée. Il crut voir par cet excès d'indignation qu'elle cherchait à se défendre et trouva qu'elle le faisait très mal.

— Ne vous emportez pas ainsi, comprenez-moi... Vous étiez veuve... vous étiez libre. Si quelqu'un vous avait inspiré... un peu d'affection... il faudrait me le dire. Malgré tout mon chagrin... je ne me reconnaîtrais sans doute le droit de vous faire aucun reproche.

Ce qu'il supposait là était invraisemblable au point qu'elle ne trouvait rien à lui répondre. D'ailleurs, elle ne songeait pas à nier l'impossible. Mais l'indifférence dont témoignait Lelo, en prononçant avec autant de tranquillité de telles paroles la blessait profondément, augmentait toute l'antipathie qu'elle avait pour lui.

— Parlez donc... Ne comprenez-vous pas tout ce que peuvent me faire supposer votre silence... et votre effroi?... Enfin! cette question, j'ai le droit de vous la poser. Ne dois-je pas prochainement être votre époux?

— Mon Dieu... — dit-elle... — Oh! mon Dieu...

— Est-ce donc si difficile à dire?

Elle s'exclama, indignée, désespérée.

— Mais que puis-je vous dire, que supposez-vous?... C'est épouvantable...

Il crut bien voir qu'elle était sincère. Mais il continuait de trouver étonnant qu'elle eût gardé une sagesse absolue. Et pour lever ses derniers doutes, pour la forcer de parler, si elle avait à se reprocher quoi que ce fût, il lui dit d'une voix grave et tendre :

— Ayez confiance en moi. Un franc aveu me toucherait plus que vous ne pouvez croire... Je vous supplie de parler... D'avance... niña...

Ils allaient passer devant une ferme opulente dont les fenêtres étaient encadrées de peintures fraîches d'un bleu cru. Une porte s'ouvrit. Et précédant un homme armé d'un bâton long et lourd, un grand taureau noir, à la robe brillante, aux cornes courtes, sortit de son étable et descendit vers le fleuve. La troupe des enfants s'éparpilla avec des cris aigus. Et deux femmes qui revenaient vers la ville, chargées de paniers, se mirent à courir en gémissant :

— Le taureau... le taureau...

Anita, se serra contre Lelo, tremblante, prise elle aussi de cette frayeur qu'inspire à l'Espagne entière la bête qui dans les jeux sanglants se précipite, éventre et massacre. Il l'entraîna alors sur le bord de la route, se plaça devant elle, et tandis qu'elle regardait le grand taureau qui, plus noir, semblait-il, dans le flamboiement roux de la terre, et des pierres, et du ciel, massif et calme, pareil à un dieu, descendait boire au fleuve, il acheva :

— D'avance... je vous pardonne...

Et cette fois, les yeux levés sur lui exprimèrent une stupeur si grande qu'il ne put douter davantage de leur pureté parfaite. Anita lui en parut aussitôt plus mystérieuse que d'avoir derrière elle un amoureux et trouble passé. Cela lui eût déplu, songeait-il maintenant, au point de ne le pouvoir supporter, malgré toutes ses bravades et ses désinvoltures.

Attendri, soulagé, il se pencha vers elle pour l'embrasser doucement. Mais doña Rita, suivie de ses deux sœurs, accourait tout essoufflée.

— Mes enfants... le taureau! Vous n'avez pas eu peur? Ah! ces amoureux... peut-être ne l'ont-ils pas seulement remarqué.

Puis après avoir repris haleine :

— Et la Valverde? L'as-tu reconnue, Anita?... Cette femme est un scandale... Eh bien!... Tu ne dis rien! Pour quel pays es-tu partie? Anita!...

— Oui... mama...

— Oh! que tu peux paraître sotte, — dit tout bas doña Rita. — Et devant ton fiancé!... As-tu donc si peu de coquetterie?

Elle prit le bras du jeune homme.

— Lelo... nous rentrons... Et vous allez nous tenir un peu compagnie. Le devoir des jeunes est de distraire les vieux.

Lelo, en protestant galamment contre ce dernier mot, ramena un sourire sur les visages un instant contractés de Rosa et d'Eulalia. Ils s'en revinrent vers Tolède. Anita marchait un peu en arrière.

Son mouchoir en dentelles tomba de sa main ouverte, son fin soulier se déchira à l'angle d'un caillou aigu sans qu'elle s'en aperçût. Elle était absente de tout, incapable du moindre geste.

« Je vous pardonne... »

Cette petite phrase qui bourdonnait en elle, autour d'elle, l'enfermait dans un cercle étroit où tournait le vertige.



« Je vous pardonne... »

Elle était rentrée dans sa maison silencieuse. Elle avait ouvert la porte du grand salon triste et elle demeurait là, ne sachant plus ce qu'elle voulait faire, incapable du moindre geste.

« Je vous pardonne!... »

Le métier à broder était là, et les journaux de mode qui venaient de France, et les livres très moraux. Jamais elle n'avait levé ses yeux ou distrait sa pensée de tout cela. Quelle confession eût-elle pu faire? Et comment avait-il pu dire :

— Je vous pardonne.

Doucement, elle monta dans sa chambre. Un brin de mimosa trempait dans un vase d'argent. Toujours le parfum délicat de cette fleur l'avait troublée. Des larmes lui vinrent. N'avait-elle pas subi dans cette chambre les plus amères mélancolies et le désespoir que l'ennui seul connût et emportât

les plus fraîches heures de sa jeunesse? Elle se souvint de ses inquiétudes et de son avidité. Et de nouveau, comme au jour de son adolescence, près du bassin frais où tremblait le reflet doré d'une vigne, elle sentit que ses années futures étaient déjà révolues; elle fut repoussante et vieille et elle détesta sa sagesse. Puis son attention s'attacha à l'autre phrase de Lelo :

— Vous étiez libre!...

Libre!.. et de quoi donc?

Elle songea à la Valverde. Son dégoût de cette femme n'avait pas diminué encore et elle ne pouvait souhaiter de connaître ses plaisirs. Un seul amour l'eût contentée... Véritablement, avait-il voulu dire qu'il n'y eût pas eu de crime à le souhaiter, à le chercher, à l'accueillir?...

« J'étais libre... »

Et elle ne pouvait s'empêcher de songer :

« Ne le suis-je point toujours? Les fiançailles ne lient devant aucune loi et par aucun sacrement. »

Le soir, elle se coucha de bonne heure. Fiévreuse, elle n'avait point sommeil; Pascuala lui apporta dans un grand verre de l'orgeat et de l'eau glacée. Elle s'assit un instant au pied du lit, et Anita se rappela un conte que la vieille nourrice lui contait quand elle était petite.

Comme tous les enfants on la couchait de bonne heure. Elle revoyait la chambre aux murs blanchis, décorée d'un double filet de peinture qui s'épanouissait à tous les angles en une fleur bleue et jaune. La fenêtre restait ouverte et le crépuscule rayonnait au fond du ciel, pareil à une orange qui aurait éclaté là-haut, une de ces oranges sanguines qui, dans leur jus doré, ont des filets de pourpre. Déjà l'angoisse de ne pouvoir goûter de belles heures qui ne reviendraient plus faisait souffrir l'enfant, et ne voulant pas s'endormir aussitôt, elle pleurait doucement, soumise et désolée.

Alors, comme ce soir, Pascuala un instant venait près de son lit. Elle lui disait des histoires. La plus belle était celle de la « petite souris ».

« Un jour, en balayant sa maison qui avait pour plancher le carreau rouge d'un grenier, et pour toit le fond aux bords épais d'une grosse jarre d'huile, une petite souris trouva un sou... »

Un sou... pour une aussi petite bête n'est-ce point la plus lourde somme? Anita se mirait sans peine en l'héroïne au fin museau. Elle concevait son émoi et en demeurait tout éblouie.

« Ah !... que vais-je faire de cela? songeait la petite souris, assise dans un coin de sa petite cuisine. Vais-je acheter des noisettes? »

Elle réfléchissait une minute en remuant sa longue queue et ses oreilles roses :

« Que non point! Cela ferait du mal à mes petites dents...

« — Vais-je acheter?...

« Tout entière elle frétillait de joie en regardant le sou magnifique.

« — Du vin muscat?... mais je serai grise et ne verrai point la méchante cuisinière qui veut toujours m'assommer avec son balai.

« — Du lait de chèvre? Il me tournerait sur le cœur.

« — Un gâteau de massepain?... mon petit ventre gonflera d'une indigestion... ah! que vais-je faire?... que vais-je faire?...

« Elle soupirait, étouffée de sa richesse. Tout d'un coup ses petits yeux noirs brillaient avec plus de force.

« — Si j'achetais... ah! si je m'achetais un joli ruban rose pour mettre autour de mon petit cou... »

Ainsi la souris grise assise dans un coin de sa petite cuisine passait en revue toutes les joies désirables. Et toujours à celles qu'avait imaginées le conteur, Anita en ajoutait d'autres. Que n'eût-elle point souhaité, s'il lui eût été possible de dépenser un trésor? Elle s'abîmait dans ce songe, et si bien qu'il lui advenait de s'endormir sans avoir entendu la fin de l'histoire.

Elle revenait aujourd'hui aux suppositions merveilleuses où se complaisait son enfance. Un trésor imaginaire, le plus beau de tous, n'était-il pas dans sa main?... Elle la regardait, cette liberté dont une parole imprudente avait paru lui faire le don. Elle la regardait curieusement. Et peut-être, avant de s'endormir, le cœur gonflé de tous les désirs, se demanda-t-elle :

— Qu'en vais-je faire?

ANDRÉ CORTHIS

(A suivre.)

L'OR ET LES PRIX[1]

On a engagé de doctes discussions sur le point de savoir si c'était l'abondance de l'or ou si ce n'était pas plutôt des causes diverses, l'action des syndicats patronaux ou ouvriers, par exemple, qui engendraient la hausse des prix.

Peut-être convient-il d'éclairer une si grave question par un apologue : les lièvres, un jour, tinrent conseil se demandant qui donc les massacrait ainsi : Était-ce la poudre? Étaient-ce les fusils? Étaient-ce les chasseurs? Et les avis furent partagés, chacun, pour soutenir son dire, découvrant les meilleures raisons.

1. Sources consultées pour cet article : *Matériaux pour faciliter l'intelligence et l'examen des rapports économiques des métaux précieux et de la question monétaire, réunis sur la demande de l'Association pour la protection des intérêts économiques du commerce et de l'industrie*, par Ad. Soetbeer, deuxième édition, Berger-Levrault et Cie, Paris, 1889 (traduction de l'allemand). — Pour les *index-numbers* et divers graphiques de M. A. Sauerbeck, *Journal of the Royal Statistical Society*, septembre 1886, juin 1893, mars 1907, mars 1912. — Rapports annuels de la « Monnaie » de Washington. — Annuaires du Département de l'Agriculture de Washington. — *A Statistical account of the seven colonies of Australasia by* T. A. Coghlan, 1899-1900, 1901-1902, 1902-1903. — *Official Yearbook of the Commonwealth of Australia 1901-1912*. — *Le Pour et le Contre*, 4 janvier 1914, p. 6. — Pour les émissions de titres sur la place de Londres, statistiques périodiques de *The Economist*. — Pour les cours sur la place de Paris, divers annuaires de Bourse. — Rapport annuel de la Chambre des Mines du Transvaal.

Qui ne voit que les lièvres ainsi réunis et discourant sont les consommateurs? Les chasseurs, avec ou sans permis, sont les syndicats; la poudre, c'est l'or; et les fusils, enfin, ce sont les banques, machines de précision, qui utilisent et transforment l'or.

Que le consommateur maintenant se fasse juge et qu'il se dise victime à son gré du chasseur, de la poudre ou du fusil. Demandons-lui seulement de convenir que le chasseur avec peu de poudre ou mauvais fusil eût tôt borné ses exploits et que s'il n'y avait eu beaucoup d'or et de bonnes banques l'effort de hausse des syndicats patronaux et ouvriers eût abouti à une crise entraînant tout, une crise telle qu'elle eût ôté aux syndicats patronaux et ouvriers jusqu'à la moindre envie de recommencer de longtemps une tentative si malheureuse, semblable, pour reprendre notre apologue, à celle de ce chasseur qui, n'ayant pas assez de bonne poudre, en ajoute de fort mauvaise et, voulant tirer néanmoins, voit son arme se retourner contre lui-même et éclater : la mauvaise poudre mouillée, ce sont les billets de banque et les dépôts en banque insuffisamment garantis par de l'or.

On peut, en termes simples, dire de l'abondance d'or qu'elle permet la hausse, sans la faire, et dire de la pénurie d'or qu'elle ne permet ni la hausse, ni le maintien des cours, sans, pour cela, faire la baisse, mais sans laisser non plus d'autre alternative possible. Peu de questions priment donc en importance celle de l'abondance ou de la pénurie de l'or. — Abondance ou pénurie qui dépend, pour une large part, des pays entre lesquels l'or, produit de l'année, se répartit, puisque ici l'or sert plus, là moins. Nous joignons à cet article comme de coutume[1] le tableau des mouvements de l'or pendant l'avant-dernière année, l'année 1912.

Avec quel soin, avec quel amour, depuis combien de siècles, l'humanité n'a-t-elle pas dû recueillir ces précieuses archives des chiffres, production annuelle de l'or, consommation industrielle annuelle de l'or, la différence étant l'addition annuelle au stock d'or! Et avec quel soin aussi n'a-t-elle pas dû tenir

1. *Revue de Paris* du 15 janvier 1912 « Les migrations de l'or en 1910 » et du 1er mars 1913 « Mouvements de l'or aux États-Unis ».

registre de la production mondiale des principales marchandises! Car, l'abondance de l'or, comment la comprendre, qu'est-ce à dire si on ne la définit par un accroissement du stock de l'or beaucoup plus rapide que l'accroissement de la production des marchandises? Et avec quel soin encore l'humanité n'a-t-elle pas dû tenir registre des billets de banque et des dépôts en banque qui, les uns et les autres, associés à une trop faible quantité d'or, forment un explosif si dangereux!

***

La production de l'or, de 1493 à 1885, nous est connue par les travaux de M. Soetbeer écrits bien après coup, pour la plus grande partie de cette longue période, puisqu'ils parurent en 1886. A partir de 1885 la production, chaque année, nous est connue par le rapport de la « Monnaie » de Washington.

Et qu'allons-nous donc demander à cette longue théorie de chiffres des productions annuelles de l'or? Nous lui demanderons si elle a de l'harmonie, du rythme, un rythme qui réponde à l'usage propre de l'or-monnaie, placé en regard et comme en balance de toutes les marchandises; nous lui demanderons s'il est vrai que de hauts prix des marchandises ralentissent la production de l'or et que de bas prix l'accélèrent, les hauts prix des marchandises étant supposés retirer à la recherche et à l'exploitation de l'or des initiatives, des capitaux et de la main-d'œuvre, et les bas prix[1] étant supposés

1. A ce propos, nous croyons nous rappeler l'épisode suivant appartenant à la phase de liquidation de la crise américaine de 1907 : la baisse violente des minéraux consommés aux Etats-Unis avait subitement contracté leur production dans ce pays et le personnel attaché à cette production. L'excédent licencié de ce personnel afflua aux exploitations de phosphate de la Floride, jusque-là à court de main-d'œuvre : le phosphate, dont le débouché est en Europe, n'avait pas encore baissé, ou à peine. La baisse du phosphate, occasionnée en partie par le brusque supplément de la production floridienne, ne tarda pas à s'ensuivre. L'industrie extractive de l'or doit bien jouer quelquefois le personnage joué dans cette occurence par l'industrie extractive du phosphate, — à un trait près, la baisse du produit extrait.

rendre à l'or toutes ces choses. Mais avant de jeter un coup d'œil sur les prix et de les comparer aux productions d'or réfléchissons que n'est pas haut tout prix qui semble haut ni bas tout prix qui semble bas. Comment en effet appellerions-nous encore hauts des prix qui, par suite de moins bonnes récoltes ou par suite de l'épuisement de l'humus dans certaines terres ou de l'épuisement des zones riches dans certaines mines ou par suite d'un moins bon fonctionnement social, — comme s'il y a davantage de guerres ou d'armements, — cesseraient de donner au producteur un rendement favorable? Et comment appellerions-nous bas des prix qui, par suite de plus belles récoltes ou par suite de la mise en valeur de terres ou de mines vierges, ou d'inventions toutes récentes, ou bien par suite d'un meilleur rendement social, — comme s'il y a moins de guerres ou d'armements, — continueraient de donner au producteur un rendement favorable? Les prix, à eux seuls, ne disent donc pas grand'chose ou, du moins, est-il fort délicat d'entendre ce qu'ils disent; on ne les possède d'ailleurs, sous une forme commode à consulter, que depuis une date relativement récente.

L'année 1818 est la première à laquelle remontent les statistiques de prix de M. Sauerbeck, complètes même seulement depuis 1846; ces statistiques furent publiées, pour la première fois, en 1886. Il en ressort : Phase 1818-1825, hauts prix (cote moyenne, 113); phase 1826-1849, prix plutôt descendants (pour 1849, cote 74); phase 1850-1857, prix ascendants (pour 1857, cote 105); phase 1858-1873, hauts prix (cote moyenne, 100,4; pour 1873, cote 111, la plus élevée connue depuis 1825 jusqu'à nos jours); phase 1874-1896, prix descendants (pour 1896, cote 61, la plus basse connue); phase 1897 à nos jours, prix ascendants (pour 1910, nous arrêtant à la fin d'une décade, cote 78). Peut-être faut-il penser que les phases 1850-1857 et 1858-1873 ne font qu'une; alors on a les phases complètes suivantes : 1826-1849, 1850-1873, 1874-1896, chacune d'environ vingt-cinq ans, l'espace d'une génération. La « cote » (*index-number*) dont il s'agit est le prix de trente et une marchandises, avant 1846, de quarante-cinq marchandises depuis 1845, mis en pour cent du prix moyen des mêmes marchandises pendant les onze années

1867-1877, le niveau 1867-77 servant ainsi de terme de comparaison. Les prix s'entendent toujours en Angleterre.

Passons à l'or. La découverte des mines d'or de Californie, en 1848, et celle des mines d'or d'Australie, en 1850-1851, valurent à la décade 1841-1850 une production moyenne annuelle presque triple (269 p. 100) de celle de la décade 1831-1840, à la décade 1851-1860 une production moyenne annuelle presque quadruple (366 p. 100) de celle de la décade 1841-1850. La production moyenne annuelle de la décade 1861-1870 fut presque l'égale (94 p. 100) de celle de la décade 1851-1860 et eût peut-être été ou tout à fait égale ou légèrement supérieure sans la guerre de Sécession des États-Unis. Mais la production moyenne annuelle de la décade 1871-1880 fut d'environ 10 p. 100 (11,4 p. 100) et celle du quinquennat 1881-1885 d'environ 25 p. 100 (23,7 p. 100) au-dessous du niveau 1851-1870. Puis on remonta la pente ; la production de 1891 se retrouva au niveau 1851-1870, la production de 1899, pour ne pas prendre celle de 1900 toute troublée par la guerre anglo-boer, fut deux fois et demie environ (234,7 p. 100) celle de 1891, celle de 1910 une fois et demi environ (148,4 p. 100) celle de 1899.

Rien dans ces vicissitudes de la production ne contredit l'hypothèse que les bas prix tendent à accroître la production de l'or et les hauts prix à la réduire. Que cette influence des prix n'agisse pas seule, cela ne prouve nullement qu'elle n'agisse pas. Certes les bonds de la production de l'or pendant les décades 1841-1850 et 1851-1860 s'expliquent à merveille par la folie de l'or en Australie et en Californie, mais les prix relativement bas avaient peut-être aplani les voies. De même, la phase de hauts prix 1857-1873 avait peut-être aplani les voies pour le fléchissement de production de l'or qui survint ensuite. On s'étonnera seulement que la baisse survenue dans les prix depuis 1873 soit restée plus de quinze ans sans amener le moindre effet sous forme d'un renouveau de la production de l'or. C'est sans doute que, les courants de l'activité étant fort lents à s'orienter d'une industrie vers une autre, l'effet, en pareille matière, suit de fort loin la cause ; c'est surtout que les États-Unis et l'Australie, presque seuls producteurs d'or à l'époque, ne se ressentirent pas d'abord

beaucoup d'une baisse compensée, sans doute, pour eux par divers avantages puisque leur puissance de production agricole ne cessait de croître [1].

Cependant les prix continuaient de baisser : en 1889 la production de l'or de l'Australie avait donné un premier signe de réveil, elle se réveillait, pour de bon, en 1893 ; la production de l'or des États-Unis se réveillait de son côté en 1893 ; enfin les champs d'or du Transvaal découverts par un pur hasard, sans que la baisse des prix ait joué apparemment le moindre rôle, en 1886, devenaient de très grands producteurs au même moment où les productions australiennes et américaines se réveillaient. La production de l'or mondiale venait d'entrer dans une phase de croissances, rapides pendant la décade 1891-1900, plus lentes pendant la décade 1901-1910.

1. ÉTATS-UNIS

Production de céréales (millions de boisseaux) aux environs des dates ci-après :

	1870	1880	1890
Maïs	1 042	1 555	1 800
Blé	287	440	444
Avoine	282	416	637

AUSTRALIE

Production de laine (millions de livres de 453 grammes) aux dates ci-après :

1871	1881	1891
211	324	543

Superficies ensemencées en blé (milliers d'acres) et récoltes correspondantes (milliers de boisseaux) aux dates ci-après :

	1871	1881	1891
Superficies	1 273	3 002	3 335
Récoltes	11 927	21 378	25 641

PRIX MOYENS A LONDRES

	1871-1880	1881-1890
Maïs, américain, *shillings* et *pence* par *quarter* (1 *quarter* représente environ 8 boisseaux)	29.3	24.1
Blé anglais, *shillings* et *pence* par *quarter*	51.1	35.9
Avoine anglaise, *shillings* et *pence* par *quarter*	25.3	19.5
Laine « Adélaïde », *pence* par livre de 453 grammes	10,31	7,8

PRODUCTION DE L'OR

Annuelle moyenne d'or (dollars).

	États-Unis.	Australie.
Quinquennat 1866-1870	50 545 000	34 107 609
Décade 1871-1880	39 539 180	28 078 450
Décade 1881-1890	32 678 550	24 071 031

Pourquoi l'accroissement de la production de l'or fut-il rapide, avant 1900, et, après, de plus en plus lent? « C'est, diront les uns, que, au fur et à mesure qu'on s'éloigna des bas prix de 1896 et des années voisines, l'influence de ces bas prix sur la production de l'or s'atténua. — Beaucoup plus simple! diront les autres. La découverte du traitement des minerais d'or par le cyanure de potassium qui devint pratique vers 1890 amena d'abord de grands effets qui, tout naturellement, s'usèrent. Et puis, en 1890, un retour de faveur était bien dû à l'industrie des mines d'or sans qu'il y ait même besoin de chercher à cela d'autre raison que les caprices de la mode trop volage pour ne pas revenir bientôt après avoir été trop volage pour demeurer. Revenant, après une si longue absence, aux mines d'or, la mode trouva beaucoup de chemins de fer construits dans les pays neufs et, à portée de ces chemins de fer, des gisements d'or qui attendaient. Quand cet arriéré d'occasions s'épuisa, les occasions se firent plus rares et le taux d'accroissement de la production de l'or se ralentit. »

Prenons des cas d'espèces : États-Unis, Australie, Transvaal.

Aux États-Unis, la crise de 1893 liquidée, la prospérité reprend, vers 1897, une marche ascendante interrompue seulement de deux arrêts, l'un très brutal, tous deux très courts : la production de l'or de 1900 est entre 2 1/4 et 2 1/2 fois (238,6 p. 100) celle de 1891 ou celle égale de 1892; la production de l'or de 1910 n'est que 1 1/5 fois (122,3 p. 100) celle de 1901.

En Australie [1], pays encore principalement agricole et, d'un bout à l'autre, assez homogène, on a : de 1890 (environ) à 1902 (1902, année de sécheresse tout à fait désastreuse), mauvaises saisons, malaise agricole; de 1903 à 1911 et au-delà, bonnes saisons, bien-être agricole : la production de l'or de 5,2 millions de livres sterling en 1892 croît d'une manière presque ininterrompue jusqu'à 16,2 millions en 1903 et décroît

1. Ce qui peut se rencontrer de vrai parmi les choses que nous disons de l'Australie est tout entier dû aux grandes lumières et à l'extrême obligeance du *Mining Journal* de Londres.

d'une manière ininterrompue, depuis, jusqu'à 10,5 millions, par exemple, en 1911.

Les faibles productions agricoles australiennes de la phase 1890-1902 ont fait paraître les prix de ces productions, faibles, encore plus faibles; les fortes productions de la phase 1903-1911 ont fait paraître les prix, forts, encore plus forts[1], conditions idéales d'une expérience qui nous laisse percevoir les suites qu'aurait eu le passage en un laps de temps court, et par conséquent tous autres facteurs relativement constants, d'un niveau de prix à un autre très supérieur. L'appareil d'expérience se trouvait là d'autant plus sensible que le sol nu, semé d'affleurements superficiels, se prêtait à la petite prospection et que l'unité de race et de langue rendait les échanges de main-d'œuvre courants entre les autres industries et celle de l'or. L'agriculture en dernier lieu marchant bien, les villes étaient florissantes, offraient maints emplois divers : de 1903 à 1911, 27 000 ouvriers, sur 68 000, quittèrent les mines d'or, c'est-à-dire ici le désert. On peut admirer comment tant de circonstances furent réunies qui mirent la production de l'or de l'Australie dans une étroite dépendance par rapport à la vie économique de ce pays. Ailleurs il arrive que le centre d'attraction des grandes

1. DÉTAIL DES PRODUCTIONS AGRICOLES AUSTRALIENNES

Phase 1890-1902.

Laine (millions de livres de 453 grammes) : année 1891, 543; année 1899, 467; année 1901, 509; année 1902, 391.

Blé (millions de boisseaux) : année moyenne 1890-1902, 30,5; rendement moyen par acre, environ 7 boisseaux.

Prix moyens à Londres 1890-1902 : laine « Adélaïde » 6,67 pence par livre; blé anglais 28 shillings 5 pence par *quarter* (1 *quarter* représente environ 8 boisseaux).

Année 1902.

Laine (millions de livres) : 391.

Blé (millions de boisseaux) : 12,3; rendement par acre, 2,4 boisseaux.

Prix à Londres 1902 : laine « Adélaïde » 7 5/8; blé anglais, 28.1.

Phase 1903-1911.

Laine (millions de livres) : année 1903, 393; année 1911, 768; année moyenne 1903-1911, 613.

Blé (millions de boisseaux) : année moyenne 1903-1911, 69,7; rendement moyen par acre, 11,19 boisseaux.

Prix moyens à Londres 1903-1911 : laine « Adélaïde », 8,77; blé anglais, 30.8.

villes soit trop éloigné pour agir. Ailleurs, comme parfois dans l'Amérique du Nord, la population des mines est étrangère et ne parle qu'une langue étrangère, ou bien des difficultés naturelles interdisent la prospection en petit, ou bien encore les mines d'or présentent des caractères inverses de ceux de tant de mines australiennes, simples poches, nombreuses, vite trouvées, vite aménagées, vite épuisées, réfléchissant très vite ou les succès d'une prospection active ou les défaillances d'une prospection ralentie désormais incapable de combler par ses découvertes le vide des mines qui meurent.

Au Transvaal, pays jusqu'ici à gisement presque unique, découvert, une fois pour toutes, en 1886, inutile de s'occuper, depuis cette date, de l'influence des prix sur une prospection devenue presque sans objet; mais comment les prix affectèrent-ils la main-d'œuvre, le gros de cette main-d'œuvre, qui est noire, l'élite qui est blanche?

Il y a davantage de noirs pour les mines d'or s'il y a sécheresse au village, si les constructions de maisons urbaines ou de chemins de fer, si les mines de charbon, de diamant, ou de métaux divers, sont, pour le moment, peu actives et les noirs, théoriquement, demanderont plus si la vie est chère. En tout cela, le rythme universel des prix se montre à peine : le plus ou moins d'argent apporté d'Europe par les compagnies de mines d'or, fait le plus ou moins de prospérité du pays, décide des constructions urbaines; de temps à autre un emprunt d'État ou de ville, placé en Europe et qu'assure indirectement la prospérité due aux mines d'or, ajoute son influence, permettant de construire des chemins de fer; le charbon ne s'exporte pas; les mines de diamant et de métaux divers, sujettes au rythme universel des prix, n'emploient pas de contingents de main-d'œuvre, le moins du monde, comparables à ceux des mines d'or; enfin le noir n'achète pas, croyons-nous, tellement de marchandises importées. L'ouvrier blanc, tout au contraire, en achète beaucoup; il n'est pas du pays et ne songe pas à y exercer d'autre profession que celle de mineur; venant d'Angleterre, d'Allemagne, des États-Unis ou de quelque autre pays de mine, prêts à partir ailleurs, il est possible que son salaire ait quelque rapport avec les salaires en vigueur, un peu partout, dans sa profession, et se modifie un peu, de la sorte et par les mar-

chandises qu'il consomme, suivant l'allure des prix universels.

Dans l'expérience sud-africaine on peut dire que rien n'éclaire bien précisément la question de l'influence exercée par les prix sur la main-d'œuvre des mines d'or. L'expérience sud-africaine nous servira en cela seul qu'elle éclaire la question de l'influence exercée par le loyer mondial des capitaux sur les ressources en capitaux mises à la disposition des mines d'or.

Les compagnies de mines d'or sud-africaines, ou les groupes financiers associés à ces compagnies, firent une razzia de capitaux sur la place de Paris, et un peu sur d'autres places continentales, en 1895. C'était alors un temps d'extrême bon marché des marchandises, d'abondance monétaire due à ce bon marché des marchandises, et, pour la même cause, de somnolence de tout esprit d'entreprise, hormis le seul esprit d'entreprise propre aux mines d'or. L'indicateur Sauerbeck du prix des marchandises marquait 62 en 1895; avant de se relever ensuite il devait marquer 61 en 1896 : ce niveau de 61-62 n'a pas été revu depuis, et il était alors sans précédent, si loin qu'on remonte, c'est-à-dire jusqu'en 1818. Bien plus, avant 1885, année où la baisse des prix, commencée aussitôt après l'extraordinaire maximum de 111 en 1873, aboutit au chiffre 72, il n'avait jamais été question d'un chiffre inférieur à 74, chiffre qui s'était vu, une fois, en 1849. C'était donc à des prix extraordinairement bas qu'on assistait vers 1895 et l'on trouvait sans doute un écho à ces prix dans un taux d'intérêt si bas que, en 1894, le 3 p. 100 français toucha son plus haut cours connu, 104,50, et que, en 1895, le 3 p. 100 allemand et le Consolidé anglais 2 1/2 p. 100 (2 3/4 p. 100 jusqu'à 1903, 2 1/2 p. 100 ensuite) touchèrent aussi leurs plus hauts cours, le premier à 100,40, le second à 110. Évidemment, en 1895, la place de Paris n'aurait pas payé un prix de plus d'un milliard de francs pour des actions de mines d'or sud-africaines s'il n'y avait pas eu de Transvaal, s'il n'y avait pas eu de traitement au cyanure, ni, peut-être, si la découverte des mines d'or du Transvaal avait été, ou plus ancienne, parce qu'il y aurait eu moins à espérer, ou plus récente, parce qu'il y aurait eu plus à craindre; mais il est possible aussi qu'elle n'eût pas acheté, si follement, à des prix si hauts, tant d'actions de

mines sud-africaines, si la Rente française et, avec elle, toutes les valeurs classiques n'avaient pas rapporté si peu.

Les mines du Transvaal se distinguaient nettement de la plupart des autres mines d'or dont on avait parlé jusque-là ; les teneurs étant pauvres, étant régulières, et le gisement, d'un seul tenant, ou peu s'en faut, étant énorme, il leur fallait beaucoup plus de capitaux. Ces capitaux pouvaient prétendre à un intérêt, augmenté d'un bon de chances, diminué d'un bon de risques ; bon de chances et bon de risques étaient également petits. De la plupart des autres mines d'or, il en allait différemment : l'intérêt faisait petite figure à côté du bon de chances et du bon de risques, tous deux si considérables qu'ils retenaient le principal de l'attention. A peine y avait-il avant le Transvaal quelques grandes mines d'or et de celles-là il n'existait aucun ensemble ; aucune grande Bourse n'avait son compartiment des mines d'or ; le trait d'union entre la mine d'or et le marché monétaire du monde faisait défaut. Avec les mines d'or du Transvaal apparaissait donc enfin une catégorie de mines d'or nettement sensible au plus ou moins d'abondance et de bon marché des capitaux disponibles. On eut l'occasion de s'en rendre compte de nouveau quand on vit, en 1902, 1905, 1909 et 1910, les mines du Transvaal avoir plus d'avantage pour trouver des capitaux que pendant aucune des autres années depuis la fin de la guerre anglo-boër (1899-1902) : de ces années, aucune ne fut une année de prix particulièrement hauts ; 1902 en fut une de très bas prix.

La force de cette coïncidence est diminuée, n'est pas anéantie par les faits suivants : l'année 1902 fut celle où l'annonce de la paix prochaine déchaîna sur les mines d'or du Transvaal tous les démons de l'espérance ; les années 1902 et 1905 furent celles des plus fortes émissions de titres en général qu'on ait vues à Londres depuis 1901 et avant 1908.

En 1899 et aussi bien en 1889-1890, les mines d'or eurent, il est vrai, de grands avantages pour trouver des capitaux au même moment où les matières minérales passaient par des prix élevés, mais en 1899 cette hausse des matières minérales avait encore trop peu duré pour s'accompagner d'un véritable renchérissement des capitaux et en 1889-1890 si les demandes de capitaux étaient fort grandes, les mines d'or

du Transvaal n'étaient pas encore bien fixées dans le caractère qui leur a été reconnu depuis, après qu'elles ont eu dépensé en travaux cette première mise de fonds qu'elles obtenaient justement du marché en 1889-1890, aussi leurs cours n'étaient-ils pas encore sensibles au loyer proprement dit des capitaux.

C'est un peu après 1890, du fait du Transvaal, que la production de l'or commença de se rattacher aux prix par les capitaux : sans les bas prix, et le bon marché des capitaux qui s'ensuivit pendant tout le milieu de la décade 1891-1900, la production de l'or du Transvaal ne serait peut-être pas passée de son chiffre de 1890 à un chiffre presque neuf fois plus grand (868,6 p. 100) en 1898, épuisant ainsi la marge des progrès possibles, à ce point que le chiffre de 1910 est seulement double (197,0 p. 100) de celui de 1898, ou, ce qui revient au même, seulement double de celui de 1904 puisqu'on n'était, en 1904, pas plus avancé qu'en 1898, à cause de la guerre anglo-boër (1899-1902).

Les exemples tirés des États-Unis, de l'Australie, du Transvaal, les uns et les autres, concourent à former cette idée que, depuis 1890, la production de l'or n'est pas restée indifférente aux prix. Écartons le Transvaal dont le cas est un peu spécial, son grand gisement, qui devait se développer jusqu'à plein épanouissement par une sorte de vitesse acquise irrésistible, étant peut-être une merveille unique de la nature ; nous avons en résumé :

ACCROISSEMENTS P. 100 DE LA PRODUCTION DE L'OR

	Prix moyens.	Transvaal compris.		Transvaal exclus.	
		Total.	Annuel moyen.	Total.	Annuel moyen.
	—	—	—	—	—
1890-1898	65,7	141,3	11,6	89,3	8,3
1904-1910	74,8	31,0	4,6	11,2	1,8
1890-1900	66,8	114,2	7,9	125,3	8,5
1901-1910	73,2	74,4	6	17,1	1,8

Avant 1890, autre âge de l'industrie des mines d'or, Il y eut parfois des gisements de si haute teneur utile, alluvions en particulier, et tant d'occasions pour les trouver, chaque exploitation fut de dimensions si restreintes et le rôle du

capital si effacé que l'industrie de l'or put se moquer, à plus d'une reprise, et de la concurrence des autres industries et de la cherté de la vie. Le type moyen de la mine d'or a évolué; il évoluera. On ne connaît guère aujourd'hui de grande compagnie de mines d'or fonctionnant, comme certaines grandes compagnies de mines d'autres métaux fonctionnent, dans la seule vue de tirer de leurs bénéfices un dividende régulier, ascendant s'il est possible, jamais descendant, pendant un temps indéfini, n'y ayant d'épuisement de gîte auquel on ne pare d'avance par la recherche ou l'acquisition de gîtes nouveaux, ni de fâcheux hasard qu'on ne surmonte sans à-coup par le chef-d'œuvre des réserves accumulées, en un mot, les intérêts de l'industrie et non ceux de la spéculation étant faits la règle de tout. Un tel type de compagnie de mines d'or serait pour surprendre, mais, viendrait-il à apparaître aux âges futurs, dans la flore du règne des sociétés par actions, il y aurait bien plus d'apparence que les phases de prix en hausse déclanchassent régulièrement des phases de productions ralenties, les phases de prix en baisse, des phases de productions accélérées, car il est parfaitement vrai que la même mine d'or rapporte moins quand les prix sont hauts, davantage quand les prix sont bas et que, à moins de prendre les mots pour des choses, on ne peut considérer ce que rapporte une mine d'or indépendamment du pouvoir d'achat de l'or. Ainsi, avec des prix hauts, non seulement le dividende exprimé en or doit être moindre, le prix de revient exprimé en or se faisant plus grand, mais chaque livre sterling du dividende achète moins de marchandises et l'on doit se tenir pour moins satisfait de la posséder. L'esprit de jeu intervient trop aujourd'hui dans l'industrie des mines d'or pour ne pas en bannir la logique. Voit-on, par exemple, qu'on se soucie d'établir une mine d'or ou d'en agrandir l'établissement de préférence quand, par l'effet des bas prix de la main-d'œuvre et des matériaux, le coût d'établissement est bas? Le coût d'établissement disparaît vraiment trop sous l'ombre des actions d'apport! Cependant, si, des années durant, il y a excès de coût de premier établissement sur excès, le capital devenu trop lourd, les actionnaires s'en ressentent et, près d'eux, toute mine d'or tombe en défaveur : à ce moment,

l'époque où les hauts prix causèrent les premiers coûts excessifs d'établissement est déjà loin et peut-être les prix sont-ils même déjà redevenus bas!

Aujourd'hui, dans l'état actuel de l'industrie des mines d'or, prétendre que les hauts prix préparent une moindre production de l'or, les bas prix une plus grande, c'est énoncer une hypothèse simplement plausible. Et, en effet, de quelle expérience vraie disposons-nous? Celle des quelques dernières années de la phase de prix en baisse 1874-1896 et de la phase de prix en hausse depuis 1896. Qu'est cela? Peu de chose. Avant qu'on puisse transformer en affirmation l'hypothèse, bien des phases auront dû encore s'écouler sous les yeux d'observateurs successifs, phases qui ne sont point ces courtes montées et descentes de prix, deux, trois, quatre ou cinq ans de part et d'autre des sommets qu'on appelle crises, mais des suites d'années beaucoup plus longues dont une seule comprend plusieurs crises, à la façon dont une chaîne de montagnes comprend des sommets successifs jusqu'au plus haut d'entre eux, puis d'autres successifs jusqu'au plus bas. Les petites montées et les petites descentes des crises ne nous apprennent rien touchant la relation possible entre la production de l'or et les prix, car, ou bien le dénivellement des prix est trop faible, ou bien il est de trop courte durée, ou bien encore il est restreint aux produits industriels seuls, minéraux en particulier, tandis que les denrées agricoles restent animées d'un mouvement distinct : dans la suite des productions annuelles de l'or du monde nul soubresaut ne trahit le rythme des crises. Peut-être la hausse des métaux, l'activité concomitante des mines métalliques, nuit-elle aux mines d'or simples, mines où l'or se présente seul, et sert-elle les mines d'or complexes, mines où l'or se présente associé aux autres métaux. Alors, au faîte des crises, l'excédent de production des mines d'or complexes tendrait à masquer le déficit de production des mines d'or simples. Mais qu'en savons-nous? Comme la quantité d'or extraite des mines complexes est, relativement, assez faible, les statistiques ne font pas le départ,

Elles le font au contraire pour l'argent; aux États-Unis, la

production de l'argent se répartit : 31,8 p. 100 mines de plomb argentitère, 27,8 pour cent mines de cuivre argentifère; le solde, soit 40,4 p. 100, mines simples d'argent. Donc la production de l'argent, même métal étalon, était condamnée à croître avant les crises, à décroître après, à croître avec celle du plomb, avec celle du cuivre, sorte de dépendance étroite à l'égard de causes particulières qui paraît peu digne d'un métal étalon, car si le plomb et le cuivre évoluent en quelque harmonie relative avec les autres métaux, il n'est point vrai que les métaux évoluent en harmonie avec l'ensemble des marchandises. Mais, quelle que soit la marchandise, que ce soit toutes les marchandises, ou une seule, ou deux, il est contraire à l'essence d'un métal étalon que sa production croisse à la remorque d'une marchandise quelconque, puisque, plus un métal étalon abonde, plus la production des marchandises est excitée et alors c'est la production des marchandises qui s'excite elle-même. Est absurde, en principe, tout ce qui tend à engendrer un mouvement perpétuel continu dans un sens. Il est vrai, en temps de hausse, quand la prospérité bat son plein, avant une crise, on frappe bien plus de monnaie divisionnaire, ce qui toujours eût restreint d'autant le solde d'argent, monnaie libératoire, c'est-à-dire étalon, c'est-à-dire libre, c'est-à-dire maître, non esclave comme la monnaie divisionnaire l'est, c'est-à-dire seul agissant sur l'activité, sur les prix. Le plus de monnaie divisionnaire frappée n'aurait pas annulé le plus d'argent extrait.

Un métal étalon se doit de modérer les excès ou, au moins, de rester neutre. Excès de hausse, excès de baisse, l'argent eût poussé à l'un et l'autre excès. L'or ne pousse à aucun excès puisque les hauts prix n'encouragent sûrement pas et que les bas prix ne découragent sûrement pas sa production. Peut-être même l'or décourage-t-il les excès aussi bien d'un sens que de l'autre; c'est ce que l'avenir démontrera. Le monde une fois industrialisé, la production du plomb une fois accrue, le plomb, cet associé habituel de l'argent, devenu compromettant pour lui, l'argent devait abdiquer le rôle d'étalon : il l'abdiqua vers 1890, et, l'or devint seul arbitre des prix.

MARCEL LABORDÈRE

COMMENT GENÈVE DEVINT VILLE SUISSE

« L'humeur de cette ville est de demeurer libre. »
(PIERRE MATHIEU, *Histoire de France.*)

I

L'histoire héroïque de Genève se groupe autour de la nuit du 11 au 12 décembre 1602 où des bourgeois en chemise repoussèrent l'escalade de leurs murailles tentée par le duc de Savoie. Cette histoire présente tout l'intérêt d'un roman vécu de cape et d'épée.

Dès le xve siècle, Genève, qui a reçu ses franchises en 1387 de la main de l'évêque Adhémar Fabri, s'insurge contre la suzeraineté de la maison de Savoie ; mais Genève est chétive ; elle est habitée par des marchands et des artisans, — douze mille âmes ; — ses hommes les plus énergiques ne peuvent rien par eux-mêmes : ils sont pauvres et sans hautes relations ; leur seule richesse consiste dans une passion violente pour la liberté.

Cette passion et une ferme volonté suscitent des talents. En 1519, un diplomate surgit du milieu des marchands : Besançon Hugues montre au peuple, réuni en conseil général sur la place publique, l'utilité d'une alliance avec les villes de Fribourg et de Berne, et il manœuvre assez habilement pour l'obtenir. C'est là le premier pas de Genève vers la Suisse. Le traité de Soleure et la paix de Vervins resserrent cette union,

dont l'escalade de 1602 démontre l'importance. Bientôt Genève n'est plus isolée; son commerce est prospère; centre religieux, elle est aussi un centre de vie intellectuelle et scientifique. Le roi de France, comme les cantons évangéliques, recherchent son amitié et lorsqu'au XVIIIe siècle ils voient sa puissance morale minée par les dissensions, ils s'offrent à réconcilier les partis par la force. Et même, en 1782, la France, Berne et la Sardaigne prêtent la main au gouvernement aristocratique de Genève pour réduire une émeute. Derrière Étienne Clavière, auquel la Révolution française confiera plus tard le ministère des Finances, de nombreux citoyens quittent la ville. Dix ans s'écoulent et beaucoup d'entre eux y reviennent. L'ancien Conseil est renversé; des comités provisoires lui succèdent.

Indécise, la Suisse ne sait si elle vouera la même sollicitude qu'autrefois à son alliée; elle redoute ce qu'elle considère comme un contre-coup des événements qui firent le 10 août, où tant des siens périrent massacrés. Elle accepte pourtant de correspondre avec les Comités par l'intermédiaire du savant universellement réputé Horace-Bénédict de Saussure. Mais tout sujet d'hésitation diplomatique va être supprimé : en 1794, l'ex-abbé Soulavie, résident de France, fomente à Genève des actes de terreur qui divisent si profondément la population que celle-ci n'a plus la force de résister en 1798 aux troupes du Directoire appelée par le résident Desportes. La liberté semblait pour toujours bannie de la cité qui avait été le refuge et l'asile de tant de proscrits.

L'annexion consommée, les Genevois eurent un moment d'effroi. Vaincus, ils prétendirent agir en maîtres; inféodés à un vaste empire, ils prétendirent y conserver les usages, les mœurs et les lois de leur république défunte. Napoléon rendait-il un décret? chacun de ses articles était aussitôt passé au crible d'une critique qui, bien loin de se déguiser, lui était signalée par les voies officielles. Le régime de la force n'avait point de prise sur ce peuple raisonneur, assez habile pour éviter la révolte, assez sûr de lui-même, de son passé et de ses hommes pour opposer des arguments à l'épée, assez persuasif, en tous cas, pour faire des préfets chargés de le gouverner les soutiens les meilleurs de sa cause.

De 1798 à 1813, Genève, naguère désunie, se groupe autour d'une idée : l'indépendance. Jour après jour, ses registres d'archives en font foi, elle suit les événements. Elle guette les heures. La bataille de Leipzig crée en elle de nouvelles espérances, et lorsqu'au mois de décembre 1813 elle apprend que l'armée autrichienne se dirige contre elle, croyant attaquer une forteresse française, elle traite avec le feld-maréchal Bubna, puis avec le général Jordy qui la veut défendre, et se déclare libre et souveraine. La garnison française est reconduite avec égards aux portes de la ville — Jordy recevra même du Conseil provisoire une tabatière en or — et Bubna est autorisé à entrer non point en conquérant, mais en ami. La proclamation du 1er janvier 1814, par laquelle la petite République de Genève se déclare reconstituée au milieu des nations rangées en bataille, est le résultat de négociations dont la rapidité tiendrait du prodige si quelques citoyens n'avaient dès longtemps prévu qu'elles pourraient un jour avoir lieu.

Prêts à secouer le joug de Napoléon, ils se sont également préparés à assurer l'avenir de leur liberté. Leur indépendance affirmée, ils demandent à la Suisse de la protéger en agréant leur république dans la confédération des cantons; ils demandent aux souverains coalisés de reconnaître leur vœu et de le rendre efficace,

*
* *

Le 14 mai 1814, madame de Staël rentre à Paris. Les ambassadeurs du premier Congrès de réorganisation de l'Europe se pressent dans son salon. L'empereur de Russie, Alexandre, ne manque point d'y paraître et c'est là que, le 25 mai, le diplomate genevois Pictet de Rochemont réussit à lui être présenté.

A voir l'amabilité de l'empereur pour le représentant de la « parvulissime république » dont souriait Voltaire, on ne se douterait point que, quelques jours auparavant, il a refusé à Pictet une audience officielle.

Chez madame de Staël il s'informe avec bonté du fils de

Pictet, qui gère à Odessa des établissements d'agriculture modèles; mais lorsque la politique revient, par un mot de madame de Staël, dans la conversation, le tsar se fait distant, lointain; après avoir hâtivement déclaré que le territoire de Genève sera contigu à celui de la Suisse, il passe à d'autres sujets moins dangereux à traiter devant témoins. Pictet doit en prendre son parti; l'heure n'est pas encore venue où ses capacités, son tact et son savoir imposeront aux princes et les obligeront à entendre son plaidoyer pour sa petite patrie.

Ce n'est pas à dire qu'au Congrès de Paris Pictet se croise les bras. Il tient du Conseil de Genève une mission bien définie et tous ses actes convergent vers cette triple politique : l'incorporation de Genève à la Suisse en qualité de canton, l'accession d'un territoire qui la rendrait contiguë au canton de Vaud, le désenclavement de son territoire.

Telle est la base des négociations que Pictet de Rochemont est chargé d'introduire. Il en est d'autres qui lui sont signalées à titre accessoire : la cessation de travaux de fortification dans le voisinage de la ville, le dégrèvement de certaines charges pécuniaires, la restitution des canons enlevés indûment par l'Autriche le jour où elle évacua Genève. Car Genève, à peine hors des serres de Napoléon, connut une occupation militaire singulièrement coûteuse encore que pacifique. Elle n'avait point eu de bombardement à subir, mais, à ses portes, c'est-à-dire à Romilly, à Archamp, à Saint-Julien, les généraux Serrant, Marchand et Dessaix avaient pu, le 1er mars, repousser les troupes du maréchal autrichien Bubna; réinstallé dans ses positions, le maréchal songeait à les fortifier, tandis que les Genevois souhaitaient au contraire qu'aucune armée ne pût en aucun temps trouver un appui dans leur voisinage immédiat et qu'aucune prestation ne les obligeât à nourrir des envahisseurs.

La correspondance diplomatique de Pictet de Rochemont, conservée aux Archives d'État de Genève et dont la Société d'histoire de cette ville entreprend la publication sous le titre *Genève et les traités de 1815*, permet de le suivre pas à pas dans les cours, les salons et les cabinets ministériels où il erra. Elle donne des renseignements de la plus grande importance pour l'histoire générale. Pictet ne se borna pas à faire

valoir aux Congrès de Paris et de Vienne les prétentions de Genève; il recueillit au jour le jour des notes sur la politique des puissances et consigna minutieusement ses entretiens avec Talleyrand, Metternich, Capo d'Istria, avec tous ceux que l'Europe regardait comme les artisans d'un bonheur lointain.

II

Au lendemain de la restauration de leur République, les Genevois avaient adressé deux mémoires aux souverains coalisés, qui se trouvaient alors à Bâle.

Dans le premier de ces mémoires, ils font valoir que la Suisse, à laquelle ils tiennent à être incorporés d'une manière définitive, les accueillera avec d'autant plus de bienveillance que leur territoire se présentera avec des moyens de subsistance plus étendus. Ils demandent en conséquence l'abandon formel des droits de Louis XVIII sur le pays de Gex. A l'appui de cette prétention, qui peut paraître singulière, ils font ressortir qu'en 1589 Henri IV leur assura la possession de cette province et d'un district de Savoie conquis par eux, moyennant une indemnité de deux millions de francs à titre de prêt et de services militaires pesant fortement sur la dette de la petite république. « La somme prêtée, porte le mémoire, n'a jamais été remboursée », et il insiste autant sur la configuration géographique du pays de Gex que sur son peu d'importance — il compte en 1814 dix-sept villages — pour en demander l'accession au territoire genevois.

Le second mémoire de Bâle révèle d'autres désirs. Le Conseil de Genève a appris que le Valais sera agrégé à la Suisse non point seulement comme allié, mais comme canton : les grands travaux faits au Simplon lui donnent une importance stratégique capitale; or une partie des avantages que la Suisse en pourrait retirer tombe s'il n'existe pas de communication directe entre le Simplon et le nouveau canton de Genève; il faut donc, affirme le Conseil, que les deux rives du lac soient sous l'influence helvétique; si l'on redoute d'unir une région catholique à la capitale du protestantisme, une clause du traité pourra stipuler de la manière la plus for-

melle la conservation de toutes les églises existantes et la provision des ministres du culte catholique.

Pictet de Rochemont avait rédigé les deux mémoires de Bâle. Il était bien placé pour en plaider au Congrès de Paris les conclusions. Il quitta Genève le 13 avril et passa par Lyon. « De Lyon à Paris, écrit-il, nous eûmes soin d'interroger un très grand nombre d'individus de tout état, surtout des militaires dont la route était couverte. Ils s'en allaient chez eux sans ordre et sans feuille de route. Tous, sans exception, regrettaient Bonaparte et déploraient que la France eût été trahie. (C'est l'expression qu'ils employaient). Le peuple était humilié de la conquête, se plaignant des vexations des troupes étrangères, espèrant peu de l'avenir, mécontent de ce qu'on avait rétabli les droits réunis aussitôt après les avoir supprimés. La cocarde blanche dominait dans quelques villes, se montrait à peine dans d'autres, et nulle part nous ne trouvâmes de l'enthousiasme pour les Bourbons. »

Le 21 avril, Pictet assiste à l'entrée du duc de Berry à Paris. Le duc est à cheval, en uniforme de garde national; à sa droite et à sa gauche, les maréchaux Berthier et Serrurier; derrière lui, un « état-major doré » de 120 personnes, quelques escadrons de gendarmerie et les douze voitures des douze maires de la ville. Le soir du même jour, c'est Monsieur que la foule acclame au théâtre. On représente la *Partie de chasse d'Henri IV* et lorsque l'acteur commence à chanter : « Vive Henri IV! vive le roi vaillant! », la salle se lève et répète en chœur trois fois de suite la chanson. L'émotion est à son paroxysme lorsque mesdemoiselles Mars et Leverd chantent des strophes sur le retour des Bourbons et sur la magnanimité d'Alexandre.

Monsieur lui-même reçoit Pictet aux Tuileries, mais dans une cohue! On évalue de neuf cents à mille le nombre des personnes accueillies le même jour en audience. Depuis les maréchaux de France jusqu'aux simples gardes nationaux, depuis les évêques, les sénateurs et la noblesse jusqu'aux bourgeois de Paris en chapeau rond, il y a de tout.

L'opinion, cependant, est assez montée. L'armée est mécontente. Il y a 35 000 officiers sans places. Et le commerce crie. Cela n'empêche point, le 3 mai, les Parisiens de fêter avec

enthousiasme l'arrivée du roi; si, au dire de Pictet, les troupes montrent quelque humeur, la population unanime bat des mains au passage du gros roi, ému et souriant.

Bientôt, le député de Genève est présenté à Louis XVIII, qui répond avec bonté à son compliment. Plus importants sont ses entretiens avec Metternich; la faveur que lui témoignent Stein et Nesselrode, conseillers d'Alexandre, attire l'attention sur lui; l'amitié de la princesse de la Boissière, mère de l'héritier du trône de Sardaigne, le futur roi Charles-Albert, contribue à le mettre en évidence.

Pictet ne voit point que des diplomates. Il sait que d'autres encore peuvent servir sa cause. S'il se défie un peu de madame de Staël, à laquelle il arrive « de servir ses amis comme l'ours de la fable », il a des entretiens avec Étienne Dumont, qui connaît aussi bien Talleyrand que la société anglaise, et avec Capelle, ci-devant préfet du département du Léman, accusé de désertion par Napoléon et mis par lui aux arrêts; il fait agir Clausel de Coussergues auprès de Monsieur, car Clausel, aux jours de l'émigration, a appris à connaître les Genevois et leur politique.

L'agrandissement de Genève, demandé par Pictet, se heurtait à maints obstacles. A Genève même, plusieurs magistrats, se basant sur les intérêts confessionnels, redoutaient une accession de communes catholiques. En Suisse, certains cantons craignaient que les inconvénients ne fussent plus nombreux que les avantages et que le mécontentement des puissances aux dépens desquels un agrandissement trop important aurait lieu ne retombât sur l'ensemble de la Confédération. Mais Pictet poursuivait ses négociations, indiquant que la cession du pays de Gex à Genève et par conséquent à la Suisse ne serait que la compensation de la perte de Mulhouse. Avant 1798, cette ville avait été alliée des cantons protestants et c'est à cette époque seulement que, comme Genève, elle avait été incorporée à la France. Pictet, si ardent qu'il fût à sa tâche, ne se faisait pas beaucoup d'illusion sur le résultat final et s'il réclamait une frontière englobant le pays de Gex, atteignant Bonneville en passant par la crête du Vuache, il écrivait le 26 mai au conseiller Turrettini : « Nous serons probablement réduits à la langue de Versoix. »

De fait, lorsque Pictet revient à Genève, il rapporte que toute visée sur le pays de Gex est désormais inutile et que seul le Chablais peut encore offrir matière à discussion, son sort n'ayant pas été réglé par le Congrès de Paris. Il protestera dans son premier mémoire au Congrès de Vienne mais dirigera son action sur le Faucigny, le Chablais et Carouge, soumis naguère à la domination de la maison de Savoie.

*
* *

Entre les deux Congrès, d'importantes décisions concernant Genève avaient été prises par la Diète helvétique. Le 1er juin, des compagnies de Fribourg et de Soleure avaient apporté à la petite République récemment reconstituée un gage de fidélité et d'alliance. A l'aurore de temps nouveaux pour l'Europe, la Suisse avait tenu à rappeler les traités plusieurs fois séculaires qui la liaient à Genève. Des troupes de divers cantons succédèrent à celles de Fribourg et de Soleure, et l'été se passa en fêtes et en réjouissances, dont furent témoins les plus hauts dignitaires des puissances, alors en villégiature sur les bords du lac. Le 12 septembre, la Diète décida d'agréer Genève en qualité de canton de la Confédération.

Le comte Auguste de Talleyrand représentait alors Louis XVIII auprès de la Diète. Cet arrêté trompait ses pronostics; le 19 août, il avait écrit au ministre des Affaires étrangères :

« Votre Altesse verra que, dans les pièces ci-jointes, il n'y est question ni du Valais, ni de Genève. Les Suisses craignent généralement, plutôt qu'ils ne le désirent, la réunion de cette dernière ville à la Confédération helvétique [1]. »

Le 3 octobre encore, doutant peut-être du caractère définitif de l'arrêt pris par la Diète le 12 septembre, Auguste de Talleyrand attire l'attention de Jaucourt sur la situation de Genève et du Valais vis-à-vis de la Suisse. Il se refuse, d'ailleurs, à appuyer — comme l'eût souhaité le gouvernement genevois — l'accroissement du territoire suisse. Il écrit, le

1. Archives des Affaires étrangères; *Suisse*, correspondance, vol. 496.

3 octobre, au comte de Jaucourt qu'il faut, à son avis, obtenir que Genève et le Valais fassent non pas partie intégrante de la Confédération, mais n'en soient que les alliées, comme elles l'avaient été avant la Révolution.

Cette protestation de Talleyrand arriva trop tard. Le 14 octobre, en son absence, le chevalier Rouyer, secrétaire de sa légation, informa le ministre que la Diète lui avait notifié officiellement que Genève formait désormais un canton suisse; le décret, pris le 12 septembre, transformait en étroite union d'antiques alliances; il subordonnait toutefois les dernières ratifications à l'obtention par Genève, si étroitement enserrée dans ses frontières, de quelque territoire l'avoisinant.

Les démarches de Pictet de Rochemont et de François d'Ivernois ne devaient point aboutir à faire donner à Genève le pays de Gex par la France, ou le Chablais et le Faucigny par la Sardaigne. Elle bénéficia seulement du désenclavement des terres qu'elle possédait dans le pays de Gex et qui formèrent ainsi un tout. D'après Eynard, secrétaire de Pictet et de d'Ivernois, la France s'était déclarée disposée à céder le pays qui s'étend jusqu'au fort de l'Ecluse, mais l'empereur Alexandre s'opposa à cette cession après l'avoir, lui aussi, approuvée. Alexandre était comme Metternich, que le prince de Wrede qualifiait ainsi devant Pictet : « Un brochet qui vous mord et qui glisse hors de votre main. Jamais vous n'en êtes sûr. »

Les députés de Genève constatèrent cependant avec satisfaction que les diplomates étaient d'accord pour neutraliser le Chablais et le Faucigny.

III

Le 27 août 1815, Pictet est à Paris, où traitent les puissances et où la Confédération suisse l'a chargé de veiller à ses mêmes intérêts. Il retrouve dans les chancelleries européennes les discussions, les mêmes finesses et la même aigreur qu'à Vienne. L'Autriche et la Russie se disputent Constance, à laquelle la Suisse se voit obligée de renoncer, comme elle a dû renoncer à Mulhouse, l'une de ses plus anciennes cités confédérées, en échange de Versoix et de quelques territoires.

Talleyrand est moins alerte que précédemment; au dire de Wessenberg, l'un des ministres autrichiens, il a baissé et perd plusieurs heures par jour à faire la partie de la duchesse de Courlande. Wessenberg, d'ailleurs, s'étend à plaisir « sur la sottise des princes » et sur le « fanatisme sanguinaire de la duchesse d'Angoulême »; il fait maintes confidences à Pictet, qui compte, du côté autrichien, une amitié singulièrement précieuse, celle de l'archiduc Jean. C'est à lui que Pictet explique les raisons pour lesquelles il ne peut, pas plus que les conseillers d'État genevois d'Ivernois et Lullin, accepter l'ordre de Léopold, conféré par l'empereur d'Autriche. L'archiduc Jean, note Pictet, a fort bien pris ce refus : « Il est meilleur républicain que beaucoup de Suisses », et il blâme, comme Pictet, le voyage de Metternich dans les Cantons, aux seules fins d'y distribuer des tabatières d'or!

Du côté français, une autre amitié devait, sinon faciliter la tâche de Pictet, du moins lui permettre de négocier sans avoir à douter de la bonne foi de son adversaire. Le duc de Richelieu, nommé ministre des Affaires étrangères en remplacement de Talleyrand, puis président du Conseil, avait étudié avec Pictet d'importantes questions relatives au développement de l'agriculture. Propriétaires tous deux à Odessa, ils avaient eu l'occasion de se rendre maints services.

« Richelieu va se défendre fort et ferme, mande Pictet à Turrettini; mais quel avantage d'avoir à traiter avec la loyauté même! de pouvoir donner à la raison toute son influence et de démontrer la réunion des intérêts dans des mesures que Talleyrand aurait qualifiées d'hostiles! C'est un hasard tout providentiel que celui qui met aux Relations extérieures un homme avec lequel j'ai d'anciennes relations et dont, depuis longtemps, j'ai obtenu la confiance. »

« Ne vous moquez pas de moi, parlez-moi comme toujours, » disait Richelieu à Pictet, lorsqu'il l'appelait « Monseigneur ». Le duc en vint, quelques mois plus tard, à faire directement appel à leur sympathie réciproque. De caractère vif et enthousiaste, Richelieu passait par des phases de tristesse et de découragement. Pictet s'efforçait d'user de l'influence de sa haute personnalité pour atténuer l'effet des discussions entre son ami et les représentants des puissances alliées. « Richelieu,

écrit-il, m'a dit les choses les plus tristes et les plus découragées. Il est dans une vraie galère. Je l'ai encouragé, en me faisant l'écho de la voix publique. Quand je lui ai dit que je recommandais la Suisse et Genève à sa bienveillance, il m'a répondu : « Et moi, je recommande la France à la bienveillance de Genève. » Nous avons changé de rôle... »

Pictet se loue moins de ses relations avec les Anglais, qui demeurent « fermés ». Les ambassadeurs s'en défient et la population parisienne les voit sans plaisir. Une mésaventure de Wellington en est la preuve. L'illustre général, s'étant rendu à l'ouverture du théâtre de la Catalani, demanda à l'ouvreuse de l'introduire dans la loge du comte d'Artois; sur l'avis que ce prince n'en avait pas, il fit ouvrir celle du roi, mais, sitôt qu'il y parut, le public cria : « A bas! à bas! Hors de la loge! vive le roi! » Et le vainqueur de Waterloo dut abandonner la place, tandis que le public acclamait l'orchestre qui jouait l'air d'Henri IV.

La mission de Pictet à Paris devait aboutir à mettre le territoire genevois en contact immédiat avec le sol suisse[1]. Six communes françaises, comprenant 3 350 habitants, étaient incorporées au canton de Genève. L'Autriche, qui occupait la partie de la Savoie reprise à la France, cédait le bourg de Saint-Julien à Genève. La Sardaigne abandonnait aussi de menues parcelles et supprimait les douanes; encore ces dernières propositions devaient-elles faire l'objet d'un accord définitif entre la cour de Turin et la Confédération suisse.

Pictet rencontra tout d'abord à Turin de fortes préventions. Il put enfin être présenté au roi et négocier avec les deux plénipotentiaires, Montiglio et Provana de Collegno. La franchise de Pictet et sa loyauté ne tardèrent pas à dissiper la défiance des ministres sardes, peu habitués à traiter avec un diplomate qui définissait ainsi son devoir : « Être toujours poli, toujours prévenant et plein d'égards dans les formes, sans se laisser entamer sur certains points; faire, si possible, le tour des gens avant qu'ils aient fait le vôtre; honorer le talent, respecter la probité, encourager la confiance; faire vibrer les

1. Voir à ce sujet Rilliet, *Histoire de la Restauration de la République de Genève* p. 564.

cordes sensibles des hommes honnêtes et supérieurs et leur faire deviner qu'ils sont compris. Lorsqu'on se présente en galant homme pour soutenir des vues justes et modérées, on trouve d'honnêtes gens qui vous comprennent et vous appuient. »

D'après un protocole signé à Vienne le 28 mars 1815 et un protocole daté de Paris le 3 novembre de la même année, Genève devait recevoir de la Sardaigne douze communes et rétrocéder le territoire situé entre la route d'Évian et le lac. Or ce territoire paraissait essentiellement désirable aux autorités fédérales, qui préférèrent — contrairement au vœu du gouvernement genevois — donner à sa place le bourg de Saint-Julien, les communes situées au pied du Salève et une partie de celle de Chêne.

« Les dispositions amicales de la France, les relations toujours plus intimes avec la Suisse, consolidaient les fondements nouveaux sur lesquels Genève allait élever l'édifice politique dans lequel les citoyens de diverses origines devaient rencontrer une égale protection et une même prospérité. » Ainsi s'exprime l'historien Rilliet. C'est dans ces sentiments que Genève commémorera dans la première quinzaine de juillet, par d'importantes manifestations, son entrée dans la Confédération suisse. Un spectacle patriotique avec 1 500 figurants, une fête nautique, un concours de tir, une exposition rétrospective prouveront dans des domaines bien différents que Genève, respectueuse de l'histoire et fière de son passé, souhaite par-dessus tout conserver les traditions d'hospitalité et de bienveillance, qui firent si souvent d'elle un asile, et, toujours, l'un des foyers les plus lumineux de la liberté.

ÉDOUARD CHAPUISAT

UNE AMIE INCONNUE

DE

THÉOPHILE GAUTIER

— DOCUMENTS INÉDITS[1] —

On a dûment célébré le centenaire de Théophile Gautier. Le nom du poète a vaincu la mort. Et sous le « gilet rouge » des soirs romantiques et la cuirasse des paradoxes étincelants, plus d'un maintenant s'émeut d'entendre battre un cœur.

« Le poète ne doit pas geindre en public », disait Gautier à Champfleury; et il a été pour le public des lettres l'Impeccable et l'Impassible : un œil, un « objectif » supérieurement organisé, servi par une main prestigieuse, mais ni cerveau, ni âme... Comme si *impassible* et *insensible* étaient synonymes! L'impassibilité n'est qu'une attitude en face des spectacles et des accidents de la vie, l'attitude de ceux-là qui, à la manière des étoffes sombres, absorbent sans reflets les rayons de l'émotion, mais en gardent toute la chaleur dans l'âme. L'impassibilité, pour eux, est une forme de la pudeur.

On commence à comprendre que le poète d'*Émaux et Camées* n'a pas seulement travaillé des bijoux de vitrine, d'un art admirable mais froid : il peint, grave, ciselle, en réalité, de précieux symboles plastiques, derrière lesquels il

1. Nous devons les documents inédits de cette étude à M. de Spoelberch de Lovenjoul. On les pourra lire maintenant, avec tant d'autres, à Chantilly.

dérobe jalousement son âme. Car Gautier a été aimé, et il a beaucoup aimé, avec ses sens et avec son cœur.

On connaît « l'amitié voluptueuse » qu'il avait vouée à madame de Girardin, puis à la princesse Mathilde, sa passion idéaliste pour Carlotta Grisi, sa liaison, aussi solide qu'un mariage, avec Ernesta. Il faudrait citer encore madame Sabatier, Alice Ozy... Au soir de sa vie, dans ce *Château du Souvenir* où rôde le mystère charmant des contes d'Hoffmann, quand il évoque les années disparues, des portraits de femmes s'animent dans leurs cadres à son mélancolique appel : « la Cidalise en Pompadour » de la Bohème galante et du Doyenné; « la Vénus méchante », la Victorine des *Confessions* de Houssaye; une autre encore, créole de Paris, sa « petite reine » du printemps de 1836 [1]. Un jour prochain peut-être, d'une main pieuse, nous soulèverons ces voiles. Nous voudrions aujourd'hui mettre dans une lumière diffuse la figure ardente d'une amie inconnue de Théophile Gautier, la femme pour qui furent écrites les délicieuses stances de *Coquetterie posthume*, et qui reçut, perle à perle, tout un collier de sonnets, dont ne fut jamais noué le fil. Sept sonnets — d'autres certainement sont perdus — jettent en effet leurs feux intermittents dans cette histoire d'amour. Nous en avons retrouvé cinq, épars dans les poésies posthumes [2], sans dédicace, parfois sans titre, avec des dates de publication qui déroutent; un autre a paru, dix ans après la mort du poète, dans un livre d'étrennes [3] ; un autre dans le *Théophile Gautier* de Bergerat [4]. Le lettré s'intéressera sans doute à cette identification; mais nous ne la ferons pas indiscrète. Ce serait n'avoir pas compris et n'aimer pas Gautier que de s'éloigner à ce point de sa manière. Nous ne voulons que grouper, à l'aide

1. Fin d'une lettre inédite de Th. Gautier, 14 avril 1836 : « Adieu. A bientôt. J'embrasse ton sein gauche et ton œil droit. Portez-vous bien, petite Reine. »

2. *Poésies Complètes* (bibl. Charpentier), t. II. Ce sont : p. 209, *Modes et Chiffons*; p. 250, *l'Hirondelle*; p. 255, *la Fumée*; p. 274, *Sonnet*; p. 276, *Sonnet*.

3. *Trop modeste est ton vœu... Étrennes aux dames* (*pour 1883*), Paris, libr. Charavay frères. Cf. Sp. de Lovenjoul : *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, II, p. 538-539.

4. *Sous son toit de lave où pendent des grappes...*, p. 111.

d'une correspondance inédite, quelques poèmes autour d'un nom, presque d'un prénom, les voir palpiter dans la pénombre d'une vie véritable et passionnée, et réaliser, dans notre mesure, le vœu oublié des amants : « Merci, — écrivait l'amoureuse au reçu d'un sonnet — merci de n'oublier pas ce pauvre petit recueil qui survivra à ma mort et qui attestera que, moi aussi, j'ai été aimée [1]. » Qu'ainsi me pardonne l'ombre légère, tirée mi-voilée de son sommeil!... Elle était Italienne, et s'appelait *Marie*.



A la fin de mai 1849, Théophile Gautier cédait à ce brusque désir du voyage, qui le saisissait parfois dans l'écœurement du feuilleton, et s'évadait vers Londres, laissant ce billet [2] à Ernesta Grisi :

> Ma chère enfant,
>
> Je pars pour Londres, où je ne resterai que fort peu de temps. La chose s'est décidée tout de suite, et je n'ai pu te prévenir.
>
> Mille baisers. A bientôt.

Quand il revint de Londres, un mois plus tard, son album de *Caprices et Zigzags* enrichi de croquis étincelants — n'avait-il pas découvert l'Orient sur les bords de la Tamise, et fait, à l'Exposition universelle, un voyage en Chine? — il rapportait mieux que des croquis d'album, et gardait dans ses yeux et dans son cœur une image délicieuse de femme.

Il semble bien qu'elle lui soit apparue dès son arrivée en Angleterre. Elle lui écrira en effet, le 21 mai 1852, l'invitant à une rencontre à Lyon : « Tu te souviendras qu'il y a trois ans à pareille époque nous nous sommes parlé pour la première fois à Londres, et le ciel de Lyon vaut celui de B. Street. » Elle se détacha pour lui, blanche et légère, sur le ciel d'aquarelle des printemps d'outre-Manche; et ce n'est

1. *Lettre inédite*, 21 mai 1852.

2. *Inédit.*

pas une fantaisie, mais un document, que *Coquetterie posthume*, dédiée sur l'autographe à Marie M....i :

Pas de suaire en toile fine,
Mais drapez-moi dans *les plis blancs*
De ma robe de mousseline,
De ma robe à treize volants.

C'est ma parure préférée;
Je la portais quand je lui plus.
Son premier regard l'a sacrée,
Et depuis je ne la mis plus.

Qu'était cette Marie M....i, qui fut, pendant quelques années, la passion la plus profonde peut-être de Théophile Gautier? Il écrira[1], le 23 mars 1852, à Maxime du Camp, après un billet dont l'amitié l'a vivement ému : « Je l'ai mis dans mon coffre de laque, comme une lettre d'amour, au tiroir des Italiennes, avec Carlotta, Ernesta et *la M....i*, c'est-à-dire parmi ce que j'ai le plus aimé *et que j'aime le mieux*. Tu es le seul homme admis dans cette boîte sacrée. » Son histoire est vague. Corse peut-être : elle a une maison à Monticello, près de l'île Rousse, et ses deux enfants sont élevés au couvent de Bastia. Mais Gautier met ses lettres « au tiroir des Italiennes » ; elle est très connue à Rome du monde pontifical et sait tous les recoins du Vatican ; elle note, dans une de ses lettres, le 4 août, « jour de Saint Dominique, fête de mon pape »... En 1849, elle doit toucher à la trentaine. Elle est libre, après avoir rompu un mariage malchanceux : « J'ai voulu ma liberté, — écrira-t-elle un jour à Gautier, — je l'ai eue, mais c'est si cher que je regretterai toujours le prix que j'y ai mis... » Ce prix, c'est peut-être l'éloignement de ses enfants, qu'elle court revoir entre deux voyages : « ... Je suis allée délicatement à la messe au couvent, et je me suis agenouillée près de la porte intérieure en baissant mon Chantilly. Cela a réussi parfaitement. J'ai vu les petits pensionnaires se lever de leur banc et venir deux par deux, j'ai saisi vivement les miens au passage, et là, pendant deux minutes, il y a eu de bons baisers... » [de *Monticello, 4 mars* (1852?)].

1. Inédit.

C'est une voyageuse. Elle sillonne l'Europe : ses lettres à Théophile Gautier et à son ami Louis de Cormenin sont datées de Lyon, Paris, Marseille, Genève, Rome, etc. ; leur amour est né à Londres. Peut-être fut-elle, ainsi qu'inclinait à le croire M. de Lovenjoul, le dépositaire de ses lettres, comme un charmant courrier secret de cabinet.

En tout cas, délicieusement femme et vibrante amoureuse. Sa figure, d'un teint blanc pastellisé de rose, s'éclaire de grands yeux bleus. On se rappelle le vœu de *Coquetterie posthume :*

> Rester éternellement rose
> Avec du khol sous mon œil bleu...

Ce sont ces yeux qu'aimait Gautier, et qui fleurissent plus d'un sonnet, dont ils révèlent ainsi, pour leur part, la destinataire. Nous pouvons par eux identifier la « fée au bleu regard » de *Modes et Chiffons*, l' « ange » aux « yeux d'azur » et « de turquoise » des deux *Sonnets*, parus pour la première fois dans le *Parnasse contemporain* en mai 1870 [1].

Le signalement pourtant resterait incertain : Carlotta Grisi les eut aussi, ces adorables yeux bleus, dont une larme,

> D'un ciel d'azur tombée un jour...
> ... Diamant éclos d'un saphir,

brille immortelle dans *Émaux et Camées* [2]. Et nous avouons qu'avant de connaître le roman de Marie M....i, nous nous demandions si les sonnets que nous groupons ici ne s'adressaient pas à Carlotta, qui aurait alors répondu de moins loin à l'amour du poète.

La coquetterie de l'amoureuse nous apporte une autre précision. Marie est attentive à parer sa beauté, et suit les caprices de la mode. Des noms de couturières et de modistes en vogue au second Empire paillettent parfois sa correspondance, comme ce billet [sans date] à Louis de Cormenin :

Je suis fâchée, cher Luis, de vous dire que demain j'ai rendez-

1. Recueillis en 1876 dans les *Poésies Complètes*, tome II, p. 274, p. 276.
2. *Diamant du cœur.*

vous avec madame Hilcampt, mais je serai à quatre heures chez moi et je vous attendrai jusqu'à six heures.

Robes à treize volants, mantelets de Hilcampt ou de Palmyre, robes de moire, mantilles de Chantilly, gilets blancs, amazones, chapeaux de madame Royer, toute cette liste chatoyante, nous la lisons aux sonnets de Gautier.

Et voici qui avive le signalement d'une pointe de cosmopolitisme : l'amie voyageuse adore le thé et... le tabac. Gautier même l'en reprend quelquefois, mais sans succès : « Je suis désolée de te contrarier, — lui répond-elle, — mais en vérité je ne m'empoisonne pas du tout avec les cigares. J'en fume de si exquis que j'ai eu souvent la pensée de t'en envoyer et je ne sais pourquoi je ne l'ai pas fait. » Et encore cette fin de lettre à Louis de Cormenin : « Je vous quitte pour aller fumer un cigare sur le balcon. Je trouve que nulle part le thé n'est bon comme à Naples... » Dans les sonnets de Gautier, dont maintenant la destination est certaine, la fumée des « peppermints », des « manilles », des « papelitos », ennuage aussi le profil charmant de Marie M....i. A côté de l'Innamorata de *Coquetterie posthume*, mettons donc, en goûtant cette diversité féminine, ce pastel pimpant et vrai, que Gautier donnera vingt ans plus tard, sans titre ni date, aux lecteurs du *Parnasse contemporain* [1], qui n'y verront qu'une fantaisie :

J'aimais autrefois la forme païenne ;
Je m'étais créé, fou d'antiquité,
Un blanc idéal de marbre sculpté
D'hétaïre grecque ou milésienne.

Maintenant j'adore une Italienne,
Un type accompli de modernité,
Qui met des gilets, fume et prend du thé,
Et qu'on croit Anglaise ou Parisienne.

L'amour, de mon marbre a fait un pastel,
Les yeux blancs ont pris des tons de turquoise,
La lèvre a rougi comme une framboise,
Et mon rêve grec dans l'or d'un cartel

1. IIe série, 9e livraison, mai 1870. — *Poésies Posthumes*, t. II, p. 274.

Ressemble aux portraits de rose et de plâtre
Où la Rosalba met sa fleur bleuâtre.

***

La rencontre à Londres dut être suivie d'un mois d'exquise idylle, où leur passion se plut comme à de tendres fiançailles. Marie hésitait peut-être à croire et à se rendre à cet amour, auquel sa nature ardente la livrerait tout entière : « Jamais [je] ne saurais dire — écrira-t-elle à Gautier quelques mois plus tard — dans quelle solitude affreuse je traînais ma vie, quel ennui je portais toujours, et quel chagrin sans cause me fesait si souvent désirer la mort. Je voyais bien l'amour partout, excepté pour moi... Je t'assure que lorsque je me suis sentie amoureuse de toi à m'agenouiller sur ton passage, j'étais au moment de ne plus croire du tout à l'amour. »

A la fin de juin, Gautier rapportait à Paris de secrètes promesses. Juillet et les trois premières semaines d'août se passaient à écrire d'étincelantes pages, outre le feuilleton hebdomadaire, sur Henri Monnier et Édouard Ourliac, sur Arsène Houssaye, puis un solide et vivant Salon, commencé par l'éloge de Préault et de Pradier : en tout, du 2 juillet au 20 août, vingt et un articles, où semble se tromper, avec un renouveau de jeune verve, l'attente amoureuse. Ensuite c'était une fugue en Espagne. Marie arrivait enfin à Paris, et en octobre, ils étaient amants. Leur correspondance rappellera souvent le cher anniversaire. Elle lui écrira de Lyon, le 14 janvier 1850 : « Il y aura demain trois mois, cher bien-aimé, que tu as fait luire le jour pour moi et éveillé mon âme qui dormait si cachettement. Pour cela seulement et pour ta bonne volonté, je serai toute ma vie à tes genoux... » Huit jours plus tard, à Marseille, elle fera brûler un cierge, à l'église de la Pallud, devant la statue de Sainte Thérèse... Sainte Thérèse, pourquoi?... Mais voyez le calendrier : « Cette Sainte Teresa, habillée en religieuse avec sa couronne de roses, ne me rappelle plus qu'une chose : c'est son jour de fête le 15 octobre : regarde la petite boîte de ta montre... »

Ce « jour de Sainte Teresa » reviendra plus d'une fois dans

la correspondance. S'étonnera-t-on qu'une Italienne mêle ainsi les choses pieuses et les souvenirs voluptueux? Mais son amour n'est-il pas une piété? Et qu'y a-t-il de plus religieux à une femme qui aime, que l'abandon de soi? C'est au reste un besoin pour Marie M....i d'associer toujours le ciel à son culte passionné : elle n'a garde, par exemple, d'oublier le jour de naissance de Gautier, et, le 31 août, elle « fait prier le matin à la messe toutes les personnes pour *quelqu'un* (qui l'intéresse) ».

Avouons d'ailleurs que la complication sentimentale n'est pas commune à ce degré. Dans l'église de la Pallud, ce n'est pas seulement l'anniversaire d'amour que la voyageuse évoque. Elle finit sans doute par ne plus se rappeler que cela. Mais ce cierge allumé devant Sainte Teresa, c'est pour Ernesta Grisi qu'il brûle, Ernesta qui débute aux Italiens dans *la Donna del Lago* : « Mais dis-moi donc, c'est vrai, *elle* débute? Je te savais du courage, mais tu en fais vraiment preuve. Imagine-toi que j'éprouve une émotion, une crainte inexprimables... »

Le roman d'amour se coupe en brefs et vibrants épisodes, suivant les arrivées et les départs de Marie M....i. Puis, de tous les points d'Europe où l'amoureuse suspend sa course, la poste apporte à Gautier, sur un élégant papier mince et blanc timbré d'un M, des lignes d'une écriture rapide et longue, que la passion accélère trop pour les ponctuer, où les mots le plus souvent s'achèvent en vagues jambages, des lignes ardentes signées MARIE. Ce sont, ces lettres, des effusions de tendresse, des regrets, des craintes, des aspirations aux ardents retours :

Cher bien aimé[1],

Il y a seulement trois jours que je t'ai écrit, mais je me sens si désespérée que je viens te dire ma douleur, à toi qui es si bon et si indulgent pour moi. Je vois bien que je tombe dans les femmes délaissées ennuyeuses, et que je dois avoir *l'air piteux*, autant que L. Boulanger pour le moins. Malgré toutes ces raisons et bien d'autres encore, j'appuie ma tête sur ta poitrine, que j'aime passionnément, comme tu le sais... Je serais la plus ingrate créature de la terre, si je cessais une seule minute de t'adorer, et si j'oubliais le

1. Timbre de la poste : *Marseille, 13 février 1850.*

néant dont tu m'as tiré pour me faire vivre... Ce soir, il m'est tombé entre les mains cette boîte renfermant ces manchettes que Gigoux me donna un certain soir, comme nous revenions de dîner. *Ti ricordi* de ce soir-là? Je suis restée dans la contemplation de ces manchettes, et je te voyais renversé sur le dos de ce fauteuil et regardant notre lit avec tes yeux vivants. Seule la pensée que je reverrai encore ce regard est une joie inexprimable...

... Je te reverrai, Gautier, avec l'aide de Dieu, aussi vrai que je t'aime, mais je te l'ai demandé dans ma dernière lettre : dis-moi si tu ne veux plus m'aimer. Cela ne m'empêchera pas de te revoir...

Comme j'ai souffert! Imagine-toi que depuis cette semaine il m'a pris une jalousie inexprimable au sujet de madame de Girardin. J'ai rêvé que tu étais dans sa loge et je t'ai vu *vu* effleurer ses épaules de ta bouche. Je me suis réveillée en pleurant de vraies larmes, je t'assure, et depuis je pense toujours — que je t'aime à perdre la raison, la vie, et à changer une éternité contre l'heure que tu me promets à mon retour...

Elle trompe l'attente au rappel des bonheurs passés. Une lettre du 23 janvier 1850 a cette simple date : *Lundi minuit* : « ... et le lundi, tu le sais, c'était un de nos jours de joie ». Elle tient le journal de leur histoire amoureuse avec une mémoire exacte, où la vanité de l'amant se flatte : « Demain » — c'est dans une lettre datée de Marseille, lundi 11 mars [1850] — « demain, il y aura deux mois précisément que tu m'as embrassée dans la voiture à la Madeleine. J'ai encore ce baiser si *vrai* et si chaud... » Et nous nous rappelons ici le pimpant sonnet paru, le 4 décembre 1868, dans la *Vogue Parisienne* sous le titre : *la Fumée*. Nous en avons tenu l'autographe, dédié à Marie M....i, signé et daté du : 26 février 1852. Mais il peut sans doute illustrer aussi le billet de 1850, et tout ce fringant roman de poète : modernisme, mystère, fantaisie et tendresse.

Souvent nous fuyons en petit coupé,
Car chez moi toujours la sonnette grince,
Et les visiteurs qu'en vain l'on évince
Chassent le plaisir de mon canapé.

Couple par l'amour et l'hiver groupé,
Nous nous serrons bien, car la brise pince;
Sur mon bras se cambre un corps souple et mince,
D'un châle à longs plis bien enveloppé.

Dans une voiture au pas et fermée,
Pour nous embrasser, il serait bourgeois
De baisser le store au milieu du Bois;

J'allume un cigare et ma bien-aimée
Un papelito roulé par ses doigts —
Et l'Amour, pour voile, a cette fumée.

***

Leur roman, toujours un peu secret et forcé au mystère, eut pourtant tout un beau chapitre de liberté; et ce fut à Venise, dans le cadre de l'amour romantique, que les amants vécurent, du 17 août au 4 septembre 1850[1], deux inoubliables semaines : les vacances de la fantaisie et de la passion.

On sait que Théophile Gautier, cédant à sa nostalgie de la couleur et de la lumière, demeura quelques mois en Italie, d'août à décembre 1850. Le voyage semble avoir été, comme nous avons vu l'année précédente celui de Londres, brusquement décidé, — si nous en croyons du moins ce billet inédit, adressé par Gautier à mademoiselle Eugénie Fort, la mère de son fils, et daté du 30 juillet 1850 :

Ma chère Eugénie,

Je pars demain pour l'Italie. La chose a été si subitement résolue et arrangée que je n'ai pas le temps de t'aller faire mes adieux...

Théophile Gautier était accompagné par son ami Louis de Cormenin, et l'on peut suivre dans *Italia* leur brillant itinéraire. Dix jours après ce départ précipité, le poète était à Venise, traitant son spleen à fortes doses d'azur; et il y attendait Marie M....i.

Celle-ci part de Genève le lundi 12 août, et compte être à Venise au plus tard le samedi 17. Le billet suivant annonce l'heureuse arrivée :

Genève, le 10[2].

J'ai reçu avant de monter en voiture ton petit billet qui m'a fait entrevoir le ciel... de Venise, et j'ai fait la route avec cette joie que

1. Dates précisées par la correspondance de Marie M.
2. Timbre de la poste : *Genève, 11 août 1850.*

Dieu réserve pour les cœurs amoureux. Hier j'ai trouvé ton second petit billet. Merci mille fois, cher amour. Tu es sans doute à Venise déjà, puisque c'est le 10. Je pars lundi matin pour Domo d'Ossola où... j'arriverai mardi soir[1]... Je pense... d'arriver à Venise samedi, plutôt si je le peux. J'ai la santé toujours, mais je crains un peu la fatigue. Cependant le désir de te voir est si fort que je ne m'arrêterai guère en chemin. Où te trouverai-je à Venise?... J'adresse ce billet, qui part avant moi, à la poste restante où, j'espère, tu le trouveras, et je t'engage à m'y écrire ton adresse. En arrivant, j'irai tout de suite chercher ton petit billet. Je t'écrirais bien long, si je n'étouffais à la pensée seule de te revoir et de me sentir aimée. Que Dieu te fasse heureux, comme je le suis, moi, de ton affection. Je t'aime, tu le sais.

MARIE

Les confidences nous manquent sur cette halte d'Italie; mais on peut imaginer le bonheur des amants : la liberté — enfin! — de leur passion, leurs promenades vibrantes en quête de la beauté. Le bon Louis de Cormenin, dont Marie goûtait les « petites causeries sans la moindre façon[2] », les accompagnait dans leur découverte de Venise. D'ailleurs gais, exubérants, ils ne voulaient point d'ennui sur ces lumineuses vacances. Ils formaient alors la plaisante « *Société du doigt dans l'œil* », à laquelle Marie M....i est « extrêmement flattée d'appartenir, attendu qu'elle ne dépasse pas le nombre trois[3]. »

C'est sur le petit carnet de voyage de Louis de Cormenin que Gautier écrivit à Venise la première version de ce poème célèbre, pour lequel — disait Saint-Victor — « un duc italien du XVI[e] siècle lui aurait donné cent mille ducats et un sérail pour atelier, et le roi d'Espagne lui aurait envoyé la Toison d'or ». Et ce serait pour Marie M....i que Gautier aurait fait, avec cette phrase trempée dans les glacis ambrés du Titien, l'étonnante « transposition d'art » du *Musée Secret* :

Maître, ma gondole à Venise
Berçait un corps digne de toi...

1. Nous abrégeons ce passage, qui n'a d'intérêt que celui de ses dates.

2. Lettre inédite de Mme M. à Cormenin, sans date, probablement de 1851.

3. *Idem.*

Peut-être..., et l'on se rappelle en effet la strophe de *Coquetterie posthume*, où un souvenir, chaud et vrai, est celé :

> Cet oreiller, dans les nuits folles,
> A vu dormir nos fronts unis,
> Et sous le drap noir des gondoles
> Compté nos baisers infinis...

Mais le temps fuit, et, le 4 septembre, Marie, que peut-être un devoir rappelle, quitte Venise, où Gautier prolonge ses vacances de la lumière. Un an après, jour pour jour, le souvenir de ce départ traversera une lettre de l'amante, comme un cri :

« Ah ! il y a eu ce soir un an que je quittais Venise, mais morte, évanouie, tout à fait brisée ! ».

Elle charme les lenteurs du voyage en relisant les poèmes de la *Comédie de la Mort* :

Ferrara, vendredi soir[1].

... Dis-moi, que peut-on faire dans une grande voiture, toute seule, pendant quatre heures? J'ai lu tes vers, la *Thébaïde*, la *Chanson de Mignon*, et encore d'autres. Il faisait au soleil une tristesse affreuse...

Elle y nourrit sa mélancolie, et plus elle s'éloigne de Venise, plus elle sent qu'elle y a laissé son cœur : « En touchant ta lettre de Venise — écrit-elle de Saint-Jérôme, le 20 septembre, — en voyant ton écriture, mon cœur a sonné comme les cloches de San Mosé; mais quand j'ai lu tes baisers, et que tu me serrais mes côtés, je me suis évanouie tout à fait, pauvre Marie ! »

Admirez, dans cette même lettre, ce portrait de l'amoureuse tracé à grands traits fiévreux, et si justes ! « Tu avais raison, toi, de le dire que j'étais bien ta maîtresse. Oui, je suis cellelà qui t'aime avec la rage et la soumission, qui m'éloigne pour me donner les douleurs cuisantes de l'absence et la volupté du retour aussi, pour bien penser à toi loin de toi, comme on cherche le jour pour regarder un tableau... » Et maintenant cette jolie définition du poète, où point le regret de la femme qu'elle ne soit pas tout pour celui qu'elle aime :

1. Timbre de la poste : *Bologne, 8 sept. 1850.*

« Heureux toi, qui as tant de choses à aimer dans ce monde, et ton nom et ta gloire, plus que cela encore, les rêves de ton imagination, plus doux et plus précieux que les caresses de toutes les femmes!... »

Cependant, de Venise, Gautier et Cormenin gagnaient Florence et Rome. Le *Voyage en Italie* permet de les suivre à Florence; malheureusement Gautier n'a pas écrit ses souvenirs de Rome, ni de Naples, sa dernière étape. Il semble que les amants aient eu l'espoir de se retrouver à Rome. Les lignes suivantes en marquent l'abandon, en même temps qu'elles rappellent, d'un tour adorable, la date inoubliable de leur amour :

Marseille, le 14 octobre [1850].
(L'adresse : *M. Théophile Gautier, Poste restante, Rome.*)

... Cher Gautier, jamais je ne me consolerai d'avoir manqué ce voyage. J'ai besoin de ton écriture pour revivre un peu, car je suis anéantie, et c'est demain le 15. Tu sais, le jour de Sainte Teresa, notre anniversaire. Je me disais, quand mon voyage [celui de Venise] se trouvait retardé : pourvu que j'arrive le 15 lui apporter un baiser de l'an passé!...

*
* *

A l'année 1851 se rapportent sans aucun doute deux délicieux sonnets. Une lettre de Marie, datée de Marseille, le mercredi 26 mars, annonce sa venue à Paris pour le 15 avril. Elle arrive avec ce charmant souci d'apparaître belle à son amant : « Je te demande la permission de me faire habiller à la dernière mode... » Et nous inscrivons cette ligne en épigraphe au sonnet de *Modes et Chiffons* :

Si comme Pétrarque et le vieux Ronsard,
Viole d'amour ou lyre païenne,
De fins concettis à l'italienne
Je savais orner un sonnet plein d'art;

Je vous en ferais, fée au bleu regard,
Dans le pur toscan que l'on parle à Sienne,
Ou dans un gaulois de saveur ancienne,
Sur votre arrivée ou votre départ,

Sur vos gilets blancs et vos amazones,
Sur les frais chapeaux, roses, noirs ou jaunes,
Que fleurit pour vous madame Royer,

Sur le chantilly bordant vos mantilles,
Sur vos peppermints et sur vos manilles;
Mais je n'en fais qu'un — pour te l'envoyer.

Tous les détails de cette « fantaisie » pour nous, maintenant, vivent. Le vers : « Sur votre arrivée ou votre départ » ne prend tout son sens, et même n'a de sens que si nous pensons à Marie M....i. Pour la date, le sonnet est sûrement de 1851, puisqu'il paraîtra le 1er janvier 1852, dans la *Revue de Paris*. Il ne sera réuni qu'en 1876 aux œuvres complètes de Gautier.

Les rendez-vous sont compliqués, qu'il faut entourer de mystère, témoin ce billet de juin, à Louis de Cormenin : « Voulez-vous avoir la bonté de dire à mon *vrai Dieu* que je l'attends demain mercredi à 4 heures... Je lui écrirais bien à lui-même; mais la crainte de faire quelque gâchis me décide à vous importuner encore et toujours. »

On caresse alors le rêve d'une fugue aux bords du Rhin. Les souvenirs de Venise ont encore toute leur flamme. Pourtant, dans une lettre à Louis de Cormenin, quelques lignes ont comme un son de fêlure : « Hier Gautier est venu à 5 heures... Pour moi, je lui ai dit formellement, et c'est la vérité, que si vous ne venez pas, je renonçais au Rhin... Arrivez, cher ami. Je ne vous vois guères, mais j'aime tant vos petites causeries sans la moindre façon. Gautier m'intimide de plus en plus; vous savez, il n'est pas *tendre*; c'est là son moindre défaut; et puis un ami vaut mieux... »

Mais le billet suivant est d'un autre style :

Paris, jeudi 31 juillet 1851.

Voici vite deux lignes, caro Louis, pour vous tranquilliser.

Soyez calme; je n'ai rien, et pour ce qui me retient, ce n'est pas autre chose, je vous le jure, que la rue Rougemont[1]. J'ai voulu voir l'éclipse de mon lit et avec les rideaux fermés...

Marie part le 2 août, « par le convoi de 10 heures 30 minutes du matin[2] », emportant « du bonheur pour le reste de sa

1. Gautier habite alors au n° 14 de la rue Rougemont, au 5e étage.
2. Billet à L. de Cormenin, vendredi 1er août [1851].

vie[1] ». Pourtant, bientôt, une inquiétude la traverse. Jalouse?... « Dites-moi la vérité — c'est un *post-scriptum* d'une lettre du 16 août à Louis de Cormenin. — Dites-moi la vérité, seulement par curiosité. J'ai fait un rêve, la nuit du 14 au 15 [la hantise de cette date]. Que m'a-t-il fait, Gautier?... Il a aimé une autre, ou il a tourné moi-même en ridicule?... Je vous en prie, dites-le moi. »

Mais un sonnet la rassérène. Elle revit les soirées et les nuits de la rue Rougemont. Le poète les évoque, et les rend à l'amie absente, dans ce joli quatorzain, sans date, qui attendra vingt ans sa publication :

Un ange chez moi parfois vient le soir,
Dans un domino d'Hilcampt ou Palmyre,
Robe en moire antique avec cachemire,
Voilette et chapeau faisant masque noir.

Ses ailes ainsi, nul ne peut les voir,
Ni ses yeux d'azur où le ciel se mire;
Son joli menton, que l'artiste admire,
Un bouquet le cache ou bien un mouchoir.

Mon petit lit rouge à colonnes torses
Ce soir-là se change en bleu paradis;
Un rayon d'en haut dore mon taudis.

Et quand le plaisir a brisé nos forces,
Nonchalant entr'acte à la volupté,
Nous fumons tous deux en prenant le thé...

Et tandis que l'amie s'en va, Gautier déjà l'immortalise, en publiant, dans *la Presse* du 4 août, *Coquetterie posthume*.

*
* *

Eccomi alfine in Babylonia.

Je suis arrivée hier au soir par le convoi de minuit. Je demande un jour pour me rasséréner, et demain mardi, si vous voulez, il faut venir rue de Sèze, n° 16, dire mon nom et monter au premier. Je t'attendrai à dix heures du soir. C'est dit.

MARIE

Le timbre de la poste donne la date du billet : 19 jan-

1. D'une lettre à Théophile Gautier, vendredi 8 août [1851].

vier 1852. Deux jolis sonnets illustrent ce nouveau chapitre. Le premier est daté sur l'autographe : « Ce 30 janvier 1852 ». Il ne figure pas dans les *Œuvres Complètes* de Théophile Gautier. C'est un marivaudage, élégant, avec des prodigalités de rimes et d'images rares, mais qui n'a pas l'accent vivant de ceux que nous avons déjà cités.

Trop modeste est ton vœu. Que n'as-tu souhaité,
Comme un enfant mutin qui veut avoir la lune,
Quelque chimère folle, absurde, inopportune,
Réalisation d'impossibilité?

Que ne désirais-tu le croissant argenté
Qui luit au front d'Hécate à travers la nuit brune,
Ou la boule où se tient sur un pied la fortune,
Ou la perle qui dort sous un flot agité!

J'eusse enfourché pour toi l'hippogriffe d'Astolphe,
Pris la déesse au vol par ses longs cheveux d'or
Et fouillé jusqu'au fond l'azur amer du golfe.

Mais tu rêves un sou de ton propre trésor,
De ta Californie une seule paillette,
Et tu veux un sonnet plutôt que ton poète!

Le second, daté du 26 février 1852, paru en 1868, est le sonnet de *la Fumée*, que nous avons donné plus haut.

Quelques jours après, Marie est en Corse, comme en témoigne cette effusion : « Mon bon Gautier, mon idole, ma vie, mon âme, ce n'est plus l'amour que j'ai pour toi, c'est l'idolâtrie, cher bien-aimé! », venue le 4 mars de Monticello.

Elle suit, avec piété, les feuilletons de *la Presse*, qui lui rendent la pensée de son ami; et elle le soutient, et le couronne, de loin, de sa louange délicate.

Elle lui écrit de Marseille, le 6 mai : « Hier j'ai lu ton Salon; permets-moi de te dire que j'ai trouvé ton début splendide et digne de toi. Tu sais que je n'y connais rien, et je ne sais pas la langue française, mais cela m'a plu si fort que je te le dis sincèrement. » Puis le Salon manque, et elle s'inquiète : « [du 21 mai]... Je me suis douté que tu étais malade en voyant le Salon interrompu[1]; mais j'espère que tu vas te

1. On peut voir dans l'*Histoire des Œuvres de Th. G.*, par le vicomte de Lovenjoul, II, p. 20, que le *Salon de 1852* a été interrompu en effet du 14 au 25 mai.

remettre pour venir à ma rencontre. D'ailleurs le sonnetto est trop charmant pour que tu ne sois pas de belle humeur et par conséquent en santé. Comme c'est bizarre! la veille, j'avais relu toutes tes lettres et les sonnets pour les comparer. Merci de n'oublier pas ce pauvre petit recueil qui survivra à ma mort et qui attestera que, moi aussi, j'ai été aimée, non pas jusqu'à la mort violente comme ma cousine M***, mais jusqu'aux sonnets amoureux. C'est assez. »

Quel est ce « sonnetto » écrit en mai 1852? Nous l'ignorons. Mais nous n'en connaissons plus qu'un seul qui n'ait point de date précise, et qui pourtant doit se rapporter à Marie M....i. C'est le sonnet de *l'Hirondelle*, qui ne sera publié que le 1er mars 1867, dans la *Revue du* XIXe *siècle*. Le poète a feint que son amie s'y définisse elle-même, avec sa fantaisie voyageuse et son cœur fidèle :

Je suis une hirondelle et non une colombe,
Ma nature me force à voltiger toujours.
Le nid où des ramiers s'abritent les amours,
S'il y fallait couver, serait bientôt ma tombe.

Pour quelques mois, j'habite un créneau qui surplombe,
Et vole, quand l'automne a raccourci les jours,
Pour les blancs minarets quittant les noires tours,
Vers l'immuable azur d'où jamais pleur ne tombe.

Aucun ciel ne m'arrête, aucun lieu ne me tient,
Et dans tous les pays je demeure étrangère;
Mais partout de l'absent mon âme se souvient.

Mon amour est constant, si mon aile est légère,
Et sans craindre l'oubli, la folle passagère,
D'un bout du monde à l'autre, au même cœur revient.

Mais ce printemps de 1852 sera traversé de coups de vent et de larmes. Depuis février, Ernesta Grisi, rentrée au théâtre, est en représentations à Constantinople; et Théophile Gautier doit aller la rejoindre. Il semble qu'à la veille de ce départ, Marie éprouve le besoin d'affirmer les droits de son amour; et elle qui, à l'en croire, « ne sait pas la langue française », donne à sa phrase toutes les inflexions : langoureuse,

humble, fervente, impérieuse, jusqu'aux incantations de la passion : « Pourquoi parles-tu de sortilège et de magie? Les autres femmes ne te font rien du tout, parce que les mines et les manières n'ont plus de prise sur un être qui est accoutumé à la vérité. Je ne suis pas toujours aimable et charmante, il s'en faut, mais tu m'aimes toujours telle quelle, et tu me caresses avec le même plaisir, quand je suis pensive et silencieuse ou lorsque je suis folle et fringante. Tu sens, toi aussi, mon cœur et ma pensée à travers mon petit corps, et moi je connais que tu m'aimes, et je trouve que tu as mille fois raison de m'aimer. Si je ne craignais de te mettre en colère, je te redirais si humblement que je ne suis pas assez belle pour toi, et aussi trop ignorante, mais je sais que tu n'aimes pas ces discours et que tu m'aimes, moi, comme je suis. J'ai foi en toi, je crois et j'espère ton amour pour toute ma vie, et à ma mort, tu me laisseras vide ma place dans ton cher cœur, où je suis entrée par un coup et même plusieurs coups de couteau. »

N'est-il pas étrange que cette Italienne passionnée trouve d'instinct une des plus saisissantes images baudelairiennes :

Toi qui comme un coup de couteau
Dans mon cœur plaintif es entrée!...

Marie poursuit : « Cette saison s'annonce mal pour nous voir, mais nous avons cette vie et l'éternité. Je ne crains pas que six mois et un an d'absence me mettent en oubli. Oh! non, non, jamais tu ne cesseras d'aimer cette charmante créature qui t'a donné son cœur, son corps, et tout. Où est la pensée de moi qui ne t'appartient, chère âme de ma vie? Tu dois m'aimer parce que je le veux d'une volonté irrésistible, et après moi, ton cœur sera si bien mort qu'il ne pourra plus aimer personne ainsi. »

Et il est vrai que Gautier l'aime plus que jamais. Il voudrait même, sinon qu'elle l'accompagne à Constantinople, du moins qu'elle le rejoigne à une des escales du retour, Athènes, Venise, Rome... Mais est-ce que la passion tout d'un coup a baissé, ou si ce n'est qu'un accès de dépit? Lisez cette lettre datée de Marseille, le 16 mai, à Louis de

Cormenin. A dix jours de la précédente, comme le ton a changé! la phrase s'y ride de sécheresse : « ... Oui, cher ami, je vous arrive le 1[er] et je reste à Paris jusqu'au 31 juillet, Ensuite je promène le mois d'août sur le Rhin, et je rentre dans ma tour en septembre. Vous voyez que je suis loin de Rome, et plus loin encore de la Grèce. *Ma*, j'aime Théo comme un bon camarade et d'une vraie amitié. Pour le suivre jusque dans les bras d'Ernesta, il faudrait avoir une passion que j'avoue humblement n'exister pas. S'il fallait, pour arranger sa vie et lui rendre une existence comme vous la comprenez, lui faire le sacrifice de six mois, d'une année, je n'hésiterais pas, croyez-le bien. Mais je ne peux rien pour lui que m'effacer dans l'ombre et lui laisser toute liberté d'agir. C'est ce que je fais. Je lui ai écrit pour l'engager à profiter du bateau qui part d'ici le 1[er]; je lui dis qu'il me trouvera à l'hôtel d'Europe à Lyon le 26 de ce mois, et je passerai quarante-huit heures avec lui. Quant à le sermonner, mon cher Luis, j'ai horreur de la morale; jamais mes grands-parents ne m'en font subir, car cela est contraire à ma santé. Jugez si je voudrais dire à Gautier des choses qu'il sait mieux que vous et que moi, et qu'il chasse de son front comme des mouches importunes. Non, non, je crois que la Providence seule peut le retirer de cet abîme; et j'ai l'espérance que Dieu ne le laissera pas sombrer, car, en vérité, il subit de terribles épreuves et il porte sa croix héroïquement. »

La seconde quinzaine de mai est remplie de tiraillements. Gautier ne peut partir par le bateau du 1[er] juin, il prendra celui du 11; il voudrait que Marie hâtât son arrivée à Paris. Mais elle écrit, le 21 mai, à Louis de Cormenin : « Tâchez donc de le faire partir le 2, et il me trouvera à Lyon le 3... *Je désire* rencontrer Gautier, et je crois ne pas le revoir de bien longtemps. En effet, quand lui rentrera à Paris, où serai-je, moi? A Rome, pour le moins, si je ne suis à Calcutta... » En vain Louis objecte que Gautier, après leur rencontre à Lyon, mourra d'ennui à attendre, seul, le bateau pendant six jours. Elle ne veut pas entendre parler de Paris, où elle ne peut aimer « sans remords ». Le mot trouble Gautier, qui se rappelle les chères entrevues de la rue Rougemont. Marie l'a « écrit sans intention », mais elle ne

le retire pas, et l'enfonce. Comme ce qui charmait, il y a un an plus tôt, par son piquant mystère, aujourd'hui rebute et refroidit! Et, au moment où Gautier va rejoindre Ernesta, ce *remords* subit, n'est-ce pas la jalousie qui l'aiguillonne? Elle écrit, le 28 mai : «... Si le : *sans remords*, que j'ai écrit sans intention, *préoccupe excessivement* Gautier, comme vous me le dites, c'est qu'il le sait tout aussi bien que moi, soyez-en sûr, car il a les délicatesses excessives, et je crois qu'il doit préférer vingt-quatre heures n'importe où qu'une semaine à Paris. Dites-moi, croyez-vous qu'il est agréable de ne pouvoir sortir ni à pied ni en voiture, sans trembler d'être rencontrée? Et à Paris, le bras de Gautier m'est interdit (il est réservé pour mademoiselle Ozy, ou d'autres amies). Après, où faut-il le voir, chez moi ou chez lui? Eh bien, vous connaissez les hôtels à Paris et l'ennui d'avoir des Ismène [1]. Si Gautier passe la nuit chez moi ou même la soirée, seul, je suis obligée de changer d'hôtel. Convenez, que pour peu de temps, c'est bête. Il faut aller chez lui? Mais c'est là que je vous attends, et à moins de n'avoir ni âme ni cœur, ni conscience, ni peau, croyez-vous qu'on peut arriver à ce petit lit rouge [2], sans traverser l'autre chambre, et frôler le lit d'une autre, sans être piquée par des millions d'épingles? Laissez-moi vous le dire enfin, en traversant cette chambre j'ai éprouvé cette sensation des voleurs qui tirent des mouchoirs. J'ai eu une honte à en mourir, et j'ai compris ce mot d'adultère qui fait rire, et qui est vrai. Oui, au risque de me heurter partout, je ne pouvais plus marcher le long de ce lit sans fermer les yeux et j'ai souffert cet hiver d'une manière visible. Gautier sait tout cela, autant et plus que moi; il a vu le charme amer que j'ai éprouvé en acceptant ses petits déjeuners; mais je vous assure que toute ma vie je les aurai sur le cœur.

« Donc, convenez qu'il vaut mille fois mieux passer vingt-quatre heures *sans remords* n'importe où, que de souffrir dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. Est-ce que Lyon signifie quelque chose? J'ai dit : Lyon, comme Avignon, comme Châlons, et je le lui ai écrit. Vous me dites : « Que fera-t-il

1. Sans doute le nom d'une femme de chambre.

2. *Mon petit lit rouge à colonnes torses* ; le rappel du sonnet de 1851 est précis.

du 5 au 11 ? » Je resterai tant qu'il voudra, car moi je l'aime sans faste et sans phrases, et si quelque chose me peine, c'est de ne pouvoir lui donner toute ma vie, comme je lui ai donné tout mon cœur. »

Marie finit d'ailleurs par vaincre ses jaloux scrupules, et une lettre du 30 mai annonce qu'elle se décide à venir à Paris. Mais sur leur amour, comme ces gelées printanières qui tuent les plus tendres bourgeons et les premières fleurs, un vent de sécheresse a passé.

Le 10 juin, Gautier arrive à Marseille, où il s'embarquera le lendemain, tout désemparé d'être seul. Il écrit[1], avant le départ, à Louis de Cormenin : « Je suis arrivé hier rapidement, et je n'ai pas couché à Lyon, prodige que la signora seule aurait pu me faire accomplir, et me voilà à Marseille depuis quelques heures. Ma place est retenue sur le *Léonidas*, capitaine Payen ; c'est assez grec, j'espère... Que cela me semble étrange d'être en route sans toi et sans M....i, c'est-à-dire sans mon esprit et sans mon cœur ! »

Il lutte en travaillant contre les premières mélancolies du voyage : il achève *Inès de las Sierras*, dont il n'avait fait que douze stances[2] ; et il enverra de Syra, à Louis de Cormenin, le poème achevé, « pour terminer le volume[3] » : la première édition d'*Émaux et Camées*, qui paraîtra au début de juillet, alors que le poète est loin de Paris. Marie réclame tout de de suite à Louis de Cormenin, le 17 juillet, le jour même où il est inscrit dans la *Bibliographie de la France*, l'exquis et mignon livret, alors tout mince avec ses dix-huit poèmes : « Gardez-moi un volume : *Émaux et Camées*, sur papier de Hollande ou non. » Les délicieux souvenirs de trois ans d'amour y flottent, autour des stances de *Coquetterie posthume*. Mais il semble que ce soit lui surtout qui en reste profondément touché : [*d'une lettre inédite à Louis de Cormenin, de Constantinople, le 24 juin*] « J'ai aussi écrit à la signora, dont je recevrai une épître le 2 juillet par le bateau du 21 juin. Sans toi, sans Maxime, sans la M....i, je

1. Inédit.

2. A Louis de Cormenin, *de Marseille*, 11 juin 1852.

3. Au même, *de Syra*, sans date.

sens que rien ne m'amuse véritablement. La contemplation solitaire m'accable. J'ai mis mon cœur en plusieurs morceaux qui me tirent de tous côtés. Ici, j'ai un lobe de ce cœur; mais l'autre!... » A la fin de juillet, il n'aura reçu d'elle qu'une seule lettre ! « La signora ne m'a écrit qu'une seule fois. C'est peu pour quelqu'un que j'aime tant et qui n'a pas de copie à faire[1]. »

On peut suivre, dans *Constantinople*, les étapes de cette « *Promenade d'Été* », traversée de plus d'un ennui : maladie de Gautier, puis d'Ernesta, embarras d'argent. Mais il y a, au retour, le ravissement d'Athènes : « Athènes m'a transporté. A côté du Parthénon, tout semble barbare et grossier. On se sent Muscogulge, Uscoque et Mohican, en face de ces marbres si purs et si radieusement sereins. La peinture moderne n'est qu'un tatouage de cannibale et la statuaire un pétrissage de magots difformes. Revenant d'Athènes, Venise m'a paru triviale et grotesquement décadente[2]. »

Gautier a aussi trouvé à Athènes une lettre que « la signora » lui a écrite de Londres. Mais, dans le même temps qu'il s'en revient, par Venise où la gondole de *Coquetterie posthume* glisse encore sur les eaux vertes du canal, l'amie s'éloigne, loin de l'attendre, laissant une lettre désenchantée. Elle l'écrit pourtant le jour anniversaire du départ de Venise; et l'an passé, elle le célébrait fervemment. Aujourd'hui, c'est la tristesse, la froideur cérémonieuse du « vous » :

Paris, dimanche 5 septembre [1852].

Cher Gautier,

Je laisse à notre ami Luis cette lettre, car je ne sais plus où on peut maintenant vous adresser des écritures. J'ai reçu moi maintenant une lettre en réponse à celle que je vous avais envoyée à Athènes, et une que vous m'avez écrite directement de Constantinople à la date du 5 et qui m'est arrivée en douze jours. Je voudrais bien que ma dernière lettre, écrite de Londres, et que je vous ai adressée à Athènes, ne fût pas perdue. Vous y verriez que ce n'était pas d'un oreiller que je l'avais datée. Hélas! tout n'est pas joie dans cette vie,

1. Extrait d'une lettre à Louis de Cormenin, publiée dans le *Th. Gautier* de Bergerat, 292-4.

2. Lettre de Venise, du 22 [septembre] 1852, à L. de Cormenin. Cf. Bergerat, *Th. Gautier*, p. 294-6.

et c'est fou de chercher des consolations dans des créatures semblables à nous. Je vais paraître mélancolique, mais, en effet, je suis toujours ainsi depuis quelque temps. Mon moi est triste, et ma santé même en est altérée. Je vous écris devant ces malles qui vous consternaient toujours quand vous entriez chez moi, et qu'elles vous barraient la porte. Quand vous reverrai-je, cher Gautier? Je pars ce soir pour Marseille, et, le 9, je m'y embarque sur le *Capri* pour Naples, où je vais tâcher de prendre les bains de mer et de me guérir un peu. Je suis anéantie, et j'aurais honte de me montrer ainsi. C'est purement moral, car depuis la fameuse Julia, qui a été un éclair dans notre ciel, je suis immobile et plongée dans les églises, Mais je crains de ne pouvoir plus rien retrouver de ma *jeunesse*, c'est le mot; et comment faire?... Vous ne me paraissez guère plus joyeux que moi, cher Théo, et, en fait, notre existence qui paraît si différente est plus semblable que vous le croiriez. Je remarque que vous êtes triste ou gai comme moi, et que nos destinées vont de pair. Ai-je tort? Vous direz peut-être que c'est mal de partir quand vous arrivez, et que l'amour!... enfin, je vous crois, et je m'en vais pour ne pas vous montrer un visage de l'hiver passé.

Ici le son même de la phrase en rappelle invinciblement une autre, mais de quelle autre âme! : « Pourvu que j'arrive le 15 lui apporter un baiser de l'an passé! »

De Naples, elle tâchera d'aller à Rome « vivre ou mourir », et elle finit ainsi :

Ne m'oubliez pas, Gautier, vous m'avez promis de m'aimer toujours, peu ou beaucoup, n'importe; après vos affections, gardez-moi une place, comme moi je vous garde mon cœur, et en arrivant, envoyez-moi, poste restante à Naples, une ligne de votre écriture. Cela me rendra heureuse.

Adieu.

MARIE

Gautier est à Venise; Marie est à Naples, et elle écrit, le 17 septembre, à Louis de Cormenin :

... Je n'ai envie de rien; je ne m'ennuie même plus. C'est idiot, la vie que je mène; en vérité, il n'y a qu'une seule chose au monde, c'est d'aimer le bon Dieu de tout son cœur, de toutes ses forces, et d'attendre la vie éternelle...

Gautier rentre à Paris; Marie est à Rome, où Pie IX lui accorde une audience. Elle la conte à Louis de Cormenin,

dans une lettre du 14 janvier 1853 : « Vous m'avez habituée à tant d'indulgence que je vous raconterai mon audience et ma terreur de parler à notre Saint-Père. Cher Luis, pour nous catholiques, le Pape, c'est Dieu visible, et je me mourais de peur, ou du moins j'étais affreusement embarrassée pour lui dire quelque chose, et surtout pour ne pas mentir sur une question qu'il m'adresserait... Le Pape a été très bienveillant pour moi, et m'a gardée plus longtemps qu'il n'a coutume de le faire pour les autres. Je lui ai demandé en le quittant sa bénédiction pour moi et mes enfants. Lui m'a mis la main sur la tête : *Figlia mia, vi benedico.* » Elle conte ensuite — on verra plus loin que le détail a son importance — qu'elle a rencontré au Vatican un prêtre français, M. de Geslin : « Avec l'exquise politesse d'un Breton, il m'a reconduite, *moi et mes chapelets,* jusqu'à ma voiture. » Elle en vient enfin à Gautier : « Le but de cette lettre est de vous en demander une ; il me semble que vous me donneriez une vraie marque d'amitié en m'écrivant quelques lignes pour me donner de vos nouvelles et, exactement, celles de Gautier. Vous êtes le modèle des amis ; si je ne vous avais aimé pour votre sympathie pour moi, je vous aimerais pour la façon dont vous aimez Théo, et qui est bien honorable pour tous les deux. Dites-moi donc ce qu'il fait, et s'il est heureux, si sa vie s'arrange ou se dérange, toutes choses qui m'intéressent et que je ne peux lui demander à lui-même. Je compte sur vous pour me renseigner et pour arriver. Je ne sais pourquoi je redoute et diffère ma rentrée à Paris. Certainement, si j'avais préféré un autre homme à Gautier, je mourrais de honte ; mais, grâce au ciel, je continue à l'aimer et je l'aimerai toujours, tant que cela est compatible avec ma conscience. A part cette raison qui, certes, est souveraine, je n'aime pas traîner un boulet et faire dépendre ma vie sur la terre de quelqu'un. Je suis née pour vivre seule. Vous connaissez que c'est une chose fastidieuse pour ma nature d'être assujettie à une passion et de subir des exigences, si faibles, si imperceptibles qu'elles seraient. »

Peu importe que le roman se prolonge, le bel été n'en resplendira plus. On aura été frappé, dans ces dernières lettres, de la religiosité, tantôt mélancolique, tantôt presque dure et prude, qui les assombrit. Et c'est en effet le scrupule religieux

qui la détachera finalement de Gautier. Elle en viendra même à ne plus oser songer à son doux péché ancien, et à gratter, sur les autographes que nous avons tenus, et qu'elle avait cédés, les expressions qui authentiquaient leur amour[1]. Mais peut-être est-ce trop déjà de l'avoir indiqué, et vaut-il mieux nous plaire au dernier sonnet qu'il nous fallût mettre dans sa vraie lumière, et que la correspondance qui précède nous permet maintenant de lire, jusqu'à ses moindres détails. C'est le sonnet « adressé à une amie voyageuse », que Bergerat a publié pour la première fois en 1879 dans son *Théophile Gautier*. Il est daté, sur l'autographe : *décembre 1852*.

Sur son toit de lave où pendent des grappes,
Naples vous gardait près de son volcan;
Stamboul m'hébergeait alors dans son khan,
Oiseau voyageur aux folles étapes.

Maintenant à Rome, au pays des papes,
Vous voyez Saint-Pierre et le Vatican,
Et des mantelets de madame Hilcampt
Prenez la dentelle au brocart des chapes.

Je suis à Paris, loin de vous encor!
Du couple amoureux qu'un nœud frêle lie
Un souffle jaloux disperse l'essor.

J'ai peur que là-bas, dans cette Italie,
Quelque monsignor rouge ou violet
Vous ait enchaînée à son chapelet.

Rapprochez maintenant, de ce sonnet et de ces lettres, les dernières stances de *Coquetterie posthume* :

Entre mes mains de cire pâle,
Que la prière réunit,
Tournez ce chapelet d'opale,
Par le pape à Rome bénit :

Je l'égrènerai dans la couche
D'où nul encor ne s'est levé;
Sa bouche en a dit sur ma bouche
Chaque *Pater* et chaque *Ave*...

1. Le sonnet : « *Trop modeste est ton vœu* ». Gratté au dernier vers : « *plutôt que ton* poète »... — Dans le sonnet : « *Sous son toit de lave* », le second vers du premier tercet est gratté tout entier.

Ainsi chaque strophe palpite d'une vie extrêmement riche, et précise en toutes ses nuances ; et dans cette « fantaisie » de *Coquetterie posthume*, c'est un roman véritable qui se concrète en perles irisées. Assurerons-nous, à ceux qui méconnaissent Gautier, qu'il en est de même de tous ces joyaux, qu'on a dits sans âme, d'*Émaux et Camées*?...

Voilà réunis les feuillets épars de ce recueil de sonnets, qui devait survivre aux amants, et dont le fil s'était dénoué avec leur amour... Et nous nous rappelons soudain l'émouvant portrait de Théophile Gautier sur son lit de mort, que nous a laissé Edmond de Goncourt : « ... Il avait sur la poitrine un chapelet dont les grains blancs, autour d'une rose en train de se faner, ressemblaient à l'égrènement d'un rameau de symphonie... »

Le chapelet d'opale de *Coquetterie posthume*? Le chapelet, peut-être, de Marie...

EDMOND BLANGUERNON

LA VIE

DE

VINCENT VINGEAME, APÔTRE[1]

VI

Vincent organisa une façon d'école dans la maison des fresques. Il réunissait là les enfants du bourg quand ceux-ci n'avaient rien de mieux à faire que de galvauder par les routes en échangeant des taloches. Il gardait aussi volontiers les bambins trop jeunes pour aller en classe, dont les mères se débarrassaient avec joie.

Fournerie le nomma, en plaisantant, « nounou », nom qui lui resta, et il lui envoya, par fanfaronnade, sa petite fille de cinq ans, Lucette, malgré des cris de madame Fournerie qui prétendait que Vincent lui tournerait la tête.

C'était l'opinion générale, mais les paysans estimaient que Vingeame était instruit, pas méchant, et qu'à tout prendre les gosses étaient aussi bien là qu'ailleurs. Tout le monde n'a pas les moyens de se payer des bonnes et de la fierté!

Un seul personnage, le curé Chatelard, s'émut parce qu'il prétendait avoir le monopole de l'éducation hors de l'école, pour combattre victorieusement l'influence de l'instituteur. Vincent lui était déjà suspect au double titre d'artiste et d'im-

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 juin.

pratiquant. Il s'agissait de savoir s'il *en* était ou n'*en* était pas — il voulait dire : du gouvernement. Et après d'interminables conciliabules à l'épicerie de l'*Immaculée*, Héloïse Plantar fut chargée de l'espionnage.

Vincent parla d'abord aux enfants, comme il avait parlé aux hommes, mais en s'efforçant de se mettre à leur portée. Il fit tenir la bonté, la beauté, dans des contes où s'agitaient des personnages familiers : le vigneron, le fermier, le meunier, afin de tirer l'enseignement des réactions de la vie simple et coutumière.

Les petits ne l'écoutèrent point; les grands le suivirent mal. Ils prenaient un air étonné et presque sceptique à entendre ces récits dont les héros étaient justes, doux et bienfaisants. Ils sentaient obscurément que ce n'était point la vérité, la vérité vraie de l'existence, que leurs parents n'avaient pas les moyens de leur cacher, comme il arrive dans la classe aisée. Ils soupçonnaient que c'étaient des fables comparables à celles de l'instituteur et du curé, qu'il fallait faire mine d'apprendre, parce qu'il y avait peut-être un profit à tirer de celui qui les disait.

Il y avait là Gustave Chaumette dont le père, charcutier à l'enseigne de *Saint-Antoine*, battait sa femme et passait la moitié des nuits chez la Bondu; Jules Bonneteau, le fils du charpentier, le plus soulard de la région; Cécile Batteux, élevée dans l'auberge paternelle où les charretiers s'enivraient et troussaient la servante; les petits Romillé qui n'avaient ni père ni mère; d'autres encore : le plus âgé n'avait pas dix ans.

Vincent leur demanda pourquoi ils ne s'intéressaient pas aux histoires qu'il leur contait et semblaient les écouter par devoir. Il n'obtint d'abord que des réponses hypocrites. Tout de même, à force de sollicitations, le gros Jules lâcha :

— Y en a jamais de vainqueurs dans vos contes, c'est pas drôle.

Alors il leur lut des passages de la Bible pour les tâter : la victoire de David qui réclame d'abord quel sera le prix du combat avant d'affronter Goliath, et les massacres de Samson. Les enfants jubilèrent et Vincent comprit combien la vie primitive et sauvage les possédait avant qu'on ne leur eût formé une âme de morale et de religion.

Ils étaient tout instinct et n'adoraient que la force. Après tout, c'était la nature qui criait en eux, et la nature c'est la vie, la vie qu'on admire pour son expansion, meurtrière même, en pleine forêt, et qu'il faut condamner et briser dans l'état social. Ah! si, du moins, la société c'était l'amour?

Vincent leur disait :

— Samson est un méchant homme parce qu'il tue. Il n'y a pas, au monde, de raison de tuer, et lui tue pour voler trente tuniques qu'il a perdues dans un pari et qu'il ne sait où prendre. Alors il tue trente hommes. C'est mal. Il abuse de sa force. Il faut être d'autant plus doux qu'on est plus fort, tu entends, Jules! Je sais que tes camarades craignent tes poings, eh! bien, ne les bats pas, c'est lâche, tu n'y as aucun mérite, et puis, tu fais souffrir....

Jules ne revint pas les jours suivants. Louis Bondu raconta qu'il avait dit :

— J'ai assez d'être grondé dans une école, je veux point retourner dans l'autre.

Il fallait dissiper cette impression. Les petits apportaient en effet dans la maison des fresques une contrainte analogue à celle qui les maîtrisait en classe. Ils ne restaient point tranquilles par intérêt, mais presque par peur. La présence de Vincent leur imposait; et lui s'attristait d'être redoutable malgré son désir. Il leur répétait :

— Vous êtes ici pour vous amuser, pour vivre. Faites comme si je n'étais pas là ou comme si j'étais l'un de vous. Je ne punis pas, je ne gronde pas, je veux vous distraire en vous conseillant à l'occasion. Il faut me tutoyer et m'appeler Vincent...

Mais il ne pouvait réduire la défiance innée de ces enfants pauvres, entraînés au servage par l'hérédité, et habitués par l'éducation familiale et les taloches à voir, dans tout individu supérieur, le maître qu'il faut craindre en le trompant. Et puis, c'étaient là des enfants, et Vincent, à certaines minutes de réflexion, s'effrayait de toucher combien il leur était étranger en tant qu'homme. Il n'y avait point entre eux de commune mesure ; à peine quelques contacts par les instincts.

Lucette Fournerie qui avait cinq ans et Guite qui n'en avait pas quatre, la fille de Clémence, la journalière, étaient seules

à jouer avec lui sans artifice. Ils se rejoignaient dans la candeur. Vincent faisait le chien, le bœuf, le cheval, les portait à quatre pattes sur son dos, les traînait sur une chaise; ou bien elles le menaient par la barbe, et alors il était la bique et il devait donner des coups de corne.

Cependant les autres gamins le considéraient avec une sorte de moquerie imprécise, parce qu'ils n'étaient pas habitués à voir les grandes personnes s'abaisser jusqu'à leurs jeux. Mais, quand Vincent, frappé brusquement par un geste, une grimace, une attitude, sautait sur son carnet, ils se rapprochaient sérieux et attentifs. Ils ne saisissaient pas toujours ces croquis hâtifs qui fixaient du mouvement, mais ils étaient toujours émerveillés et demeuraient longtemps silencieux avec le reflet du miracle dans leurs grands yeux bleus.

Un jour, Gustave demanda :

— Pourquoi que vous faites plus des belles images comme auparavant?

— Parce que j'ai fini mes images; vous les avez là, sur les murs...

— Ah! on les connaît!

— Tu crois? — fit Vincent en souriant.

Et levant la tête, il désigna le panneau qui était devant lui.

— Qu'est-ce cela? — dit-il.

C'était la fresque crépusculaire, toute baignée de la lueur froide que rayonnait le drap mortuaire au fond, avec le masque du cadavre creux et jaune. Les enfants restaient sans parler, les regards rivés au tableau d'où descendait peu à peu un trouble vague qui alourdissait le silence. La petite Guite, cramponnée à la jambe de Vincent, tendit tout à coup son bras et murmura :

— Dodo... pépé....

— Oui, — fit machinalement Vincent, — mais il est mort...

La petite flamme vacilla dans les prunelles de Guite, et elle se mit à crier, pleurer, trépigner sans pouvoir expliquer ce qu'elle éprouvait, instinctivement, comme un chien hurle à la mort, toute frémissante d'une grande peur que Vincent s'efforçait vainement de calmer. Il lui montrait la fillette en bleu qu'on emmenait de la chambre funèbre et il disait :

— Te voilà, petite Guite : tu t'en vas vers le jour, toi, tu es la vie nouvelle, l'avenir, on t'a passé le flambeau ; hein ! c'est fini, voyons....

En même temps il revoyait la mort de son grand-père, au miroir des souvenirs, ce jour si lointain où il avait dansé dans le soleil sous la force de sa joie d'exister. La petite criait toujours. Il la prit dans ses bras. Autour de lui, les enfants tremblaient. Alors il dit :

— Allons nous promener ! Hop ! En route !

Dehors il aperçut l'aigre silhouette de mademoiselle Plantar, hochant, à chaque pas, de son bonnet à brides, les mains et le buste recroquevillés sous son collet d'où pendait le cabas de paille. Elle tourna dans la rue du Grand-Chais. Et le soir, on racontait par le bourg que l'artiste rudoyait les enfants au point de les faire pleurer.

Vincent eut beaucoup de peine à ramener Guite chez lui : elle frissonnait dès le seuil ; et les autres n'étaient pas beaucoup plus braves. Il essaya de la raisonner ; elle ne comprenait évidemment pas. Il fallait plutôt détourner son attention, la tromper et non tenter de l'instruire. Des forces obscures, sans frein, émergeant de quel séculaire passé, se soulevaient tumultueusement dans cette petite chair inconsciente, et la jeune sève qui l'emplissait, au seul contact des mystères effrayants de la mort, luttait pour se défendre, comme un scion vert qu'une main veut ployer.

Vincent observait les petits, scrutait les formes des visages, sondait l'inconnu des regards et arrêtait sa pensée devant les fronts clos, ainsi qu'au pied d'une haute muraille qui cache un pays inaccessible. Tous différents, tous lourds d'hérédité !... Ces enfants n'étaient que de vieux hommes, des pousses nouvelles sur de très anciennes racines ; leurs ramures pouvaient se toucher ; elles ne se pénétraient pas. Lui-même était un arbre qui les couvrait mais ne les pénétrait pas davantage ; ils grandissaient côte à côte, se frôlaient, se mêlaient dans un coup de vent, puis s'écartaient, chacun égoïstement sur sa souche, et il fallait que l'arbre tombât, pourrît, redevînt de la terre pour monter jusqu'au cœur des rameaux environnants.

Vincent fut triste et il douta.

Tout de même, pour ne pas être abandonné par les enfants — c'est lui qui avait peur maintenant — il s'ingénia à les retenir. Il leur fit des dessins, tous les personnages du bourg : le maire, le notaire, M. Fournerie dans sa carriole, l'abbé Chatelard, Batteux et son *Beau Maréchal*, les maigres Plantar, Chaumette et ses cochons, la vache à Cônard qui n'avait qu'une corne et un tribard au cou pour l'empêcher de courir. Il leur tailla, dans des planches, des animaux, toute une basse-cour et une ferme, et ayant trouvé du jonc, il confectionna des paniers qu'il distribua.

L'hiver se corsait vers la fin : les prairies inondées gelèrent et des fleurs de givre poussèrent aux vitres. Vincent installa un poële qui attira encore plus de monde. Mais ce fut à qui aurait la meilleure place tout près de la fonte rougie par plaques. Les enfants se chamaillèrent et bousculèrent Réveillot, le chien basset qui voulait son coin de feu.

Un jour, Guite toussa à plusieurs reprises, Vincent courut lui chercher du lait et sollicita de la mère Cônard quelque vieillerie pour couvrir la petite. Mais elle prétendit ne rien avoir en bougonnant :

— On n'en finirait plus de donner son bien, si on vous écoutait !

Vincent descendit au bourg acheter un châle de laine et remonta en le portant simplement sur son bras, tandis que les ménagères le guettaient du coin de leurs fenêtres où elles travaillaient. La brume se déchirait sur les coteaux, comme il arrive souvent aux crépuscules d'hiver, et les reflets rouges d'un invisible soleil, qui n'avait point paru de la journée, s'étendaient de proche en proche ainsi qu'une tache.

Vincent escalada les pentes, avide de tout voir. Le grand fleuve débordé, remuait en bas avec des éclats pourpres sur son limon. On eût dit que la vallée entière glissait entre les brouillards qui sortaient des rives. Les tuiles des toits avaient un ton doux comme une prière, parmi les verts assourdis. Seul un carré de choux éclatait avec une belle violence printanière.

Une branche craqua derrière Vincent. Il se retourna et vit madame de Boiscendré qui le saluait. Il étouffa brusquement d'émotion parce que ce fut un choc sur sa sensibilité trop

tendue. Elle regardait ce visage osseux, embroussaillé de barbe, avec des lèvres si bonnes et un brasier de passion au fond des yeux. Elle ne parlait pas et semblait à la fois curieuse et respectueuse. Vincent fit un effort pour se ressaisir, soupira et d'un grand geste en rond désigna tout le paysage qui mourait doucement, faute de lumière. Elle crut devoir dire :

— C'est beau, n'est-ce pas?

Il eut un ressaut bref et lui envoya un regard dur, fouilleur, en pleine face. Elle cilla des paupières, intimidée, sans comprendre.

— Est-ce que vous savez ce que c'est que le beau? — cria-t-il. — Là! là! ça vous chante-t-il? ça vous mord-il?

Il cognait à coups de poing sa poitrine qui sonnait. Le châle de laine tomba sans qu'il le vit. Elle dut se vaincre pour le ramasser, tant elle se sentait troublée devant cet homme. Comme elle le lui tendait, il parut s'éveiller, hocha la tête et dit :

— Oui, c'est pour une petite qui a froid...

Il y eut un silence. Elle demanda :

— Dites-moi son nom?

— C'est Guite, la fille à Clémence la journalière.

Ils descendirent ensemble vers la route, sans plus parler. Dans un cellier, ils entendirent des hommes rire et boire, au passage. Vincent pensa au gros de Boiscendré qui ne dessoûlait parfois pas de la semaine, disait Cônard. Il se tourna vers sa compagne, observa son doux visage soumis, ses yeux sans horizon, sa démarche lasse. Le jour tombait.

A la croisée des chemins, Vincent reprit :

— Je vous laisse; vous vous rappellerez : c'est Guite, la fille à Clémence la journalière... et il y en a bien d'autres à vêtir... et à aimer..., — ajouta-t-il presque bas.

Elle resta à la même place, dans l'ombre, tandis qu'il descendait.

Les jours suivants, Guite parut avec une robe de laine, un bonnet de tricot et des galoches neuves. Vincent fut naïvement content de la joie de la petite, mais il dut l'apaiser parce qu'elle racontait partout que c'étaient lui et la dame qui avaient fait ces cadeaux. On sut tout de suite qu'il s'agissait de madame de Boiscendré, et quand elle revint au bourg, les

pauvres gens la saluèrent plus bas et lancèrent leurs enfants dans ses jambes en disant :

— Allons, va dire bonjour à la dame !

Elle aurait bien voulu rentrer à la maison des fresques, mais n'osait pas. Elle avait peur à la fois de Vincent et d'elle-même. Ce fut pourtant cette peur qui l'y poussa, comme l'épouvante jette un soldat dans la bataille. Après avoir évité deux fois la porte, elle y frappa, toute tremblante de ce qui allait se passer et du désir qu'il se passât quelque chose. Quoi?... Elle ne savait pas. Quelque chose qui la bouleverserait. Vincent ouvrit et s'effaça devant elle. Il fallait parler par contenance.

— Eh! bien, et la petite? — interrogea-t-elle.

— Elle est au chaud maintenant et bien heureuse.

Ce fut tout. Elle ne trouvait plus rien à dire et s'en effrayait. Elle éprouvait une déception. Tant d'émotion remuée pour aboutir à tant de banalité. Il lui semblait qu'elle venait de pousser la porte de sa vie et qu'il n'y avait rien derrière.

Vincent remarqua sa pâleur et dit :

— Voulez-vous vous asseoir?

En même temps il lui donna une chaise, et il se demandait :

— Qu'a-t-elle donc?...

Il l'observait tout à loisir, sans songer à la conversation. Deux rides qui naissaient sur son jeune visage, à partir des ailes du nez, et la maigreur de ses mains le frappèrent. Elle ne paraissait guère avoir de sang sous la peau, mais il sentit, dans cette diaphanéité blonde, sommeiller une nervosité passionnée. Elle regardait les fresques pour s'occuper. Il la vit s'agiter, rosir un peu aux joues, cligner des paupières et soudain elle dit avec un enthousiasme sourd :

— C'est vous! vous qui inventez tout cela?

Sur la muraille, dans l'éblouissement de la couleur, un jeune homme et une jeune fille s'en allaient, enlacés, ployés, unis dans le mouvement des amoureux qui s'emportent mutuellement bras à bras, la face détendue, les yeux clos pour retenir l'espoir. Le printemps éclatait en fleurs et en verdure, la brebis jouait avec son mouton, le chien gambadait, les oiseaux criaient. Hymne d'amour! Hymne de joie!... Et plus loin, la mère, au foyer, sereine, belle, nourrissait les enfants

de sa chair qui l'entouraient, pleins de la force généreuse de la race, dorés par le soleil, brunis par la terre, étape magnifique du grand fleuve de la vie éternelle!

Vincent disait :

— Oui, j'ai inventé tout cela, j'ai écrit là tout ce qu'il y a éternellement au cœur des hommes! Mais, à quoi bon! puisqu'ils ne veulent pas connaître leur propre cœur! Et de plus en plus je me sens aussi loin d'eux que Dieu s'il existe... Tenez, là, là, il y a du génie! Cela fait rire mes semblables, n'est-ce pas, et c'est terrible à porter, pourtant!... Celui qui découvrira Vincent Vingeame dans les siècles frissonnera jusqu'aux moelles.

Elle remua les lèvres devant cet être ardent et prophétique, mais rien ne sortit. Elle voulait dire qu'elle frissonnait déjà, qu'elle comprenait, qu'elle aimait, inconsciemment, sans jugement; ses yeux supplièrent, mais il suivait sa pensée qui le labourait comme un soc. Il soupira :

— Je vais enfin tâcher de leur faire toucher la vie!

Ah! pourquoi parlait-il toujours des hommes ou des enfants des hommes? Elle éprouva une sorte de peine à l'entendre et s'en fut sans oser lui donner la main.

Vincent se procura des graines et des oignons de tulipes qu'il distribua aux enfants pour que chacun provoquât soi-même le miracle de la germination et eût sa petite plante à soigner. Il leur donna des pots, un peu de terre, de l'eau. Ce fut un beau gâchis qui les amusa fort et les salit tellement que les parents se plaignirent.

Tous les gens cossus, le charcutier, le charpentier, l'aubergiste défendirent à leurs enfants de retourner chez l'artiste, « un toqué qui les abîmait de vase pour leur montrer un grain qui pousse, comme s'il n'y avait pas le blé dans les champs! » Il n'y eut plus que les autres à fréquenter la maison des fresques, ceux qu'on nomme les petits pauvres, d'après ce partage sinistre de l'humanité en misérables et en riches.

Ils vinrent plus débraillés et moins couverts que jamais, avec des mines grelotteuses, bien que l'hiver s'apaisât peu à peu avec l'allongement sensible des jours. Les filles n'avaient sur le dos qu'une friperie en coton; les garçons, sans cache-

nez, traînaient parfois aux pieds des sabots troués. Et c'était toujours la même scène.

— Vous n'avez donc point froid, Christine?

— Monsieur, je n'ai qu'une robe...

Vincent rougissait de cette mendicité, accusait les parents, s'emportait, et s'efforçait de prouver l'inutilité du mensonge en le démasquant. Mais les petits tenaient bon, s'entêtaient ingénument et il leur jetait de l'argent pour finir, en criant à l'hypocrisie.

Madame de Boiscendré activait l'exploitation. Elle venait maintenant à peu près tous les jours chez Vincent. Une fièvre de dévouement semblait la brûler. Elle embrassait les enfants, les cajolait, leur apportait des friandises et des vêtements. Elle s'attachait particulièrement à Guite qui, d'elle-même, l'avait nommée « marraine ».

Elle n'était jamais très audacieuse pour parler à Vincent, mais bavardait fort avec les petits en abusant des mots : chéri, adoré, ange et bijou. Elle ne se vantait point de sa bonté, mais la manifestait ostensiblement. Elle semblait toujours attendre que Vincent l'en complimentât, et quand il faisait quelque chose elle s'empressait pour l'aider.

Dans le bourg, mademoiselle Plantar avait déjà sonné l'alarme. Monsieur Chesnay prenait des airs condoléants près de « ce pauvre de Boiscendré » avec lequel il ne détestait point boire une bonne bouteille. Cônard avait dit *Au Beau Maréchal* :

— Moi qui aurais mis ma main au feu que c'était honnête! Je l'avais vue haute comme ça, la petite!

Et Fournerie, qui gardait sur le cœur le dépit de projets avortés, clabaudait avec de gros rires en faisant ses visites.

Vincent goûtait, au fond, l'environnement de cette présence féminine; il vivait depuis trop longtemps tête à tête avec son art viril et tyrannique. C'était de la douceur autour de lui et il jouissait chastement des sourires de la jeune femme et de l'amitié de ses regards qui s'animaient de jour en jour. Son découragement fondait dans cette tiédeur; il lui prêtait une grande compréhension de la douleur, parce qu'elle avait beaucoup souffert. Il aimait poursuivre près d'elle des rêves où il se consolait lui-même. Et doucement, il tendait à un anéan-

tissement moite, où ses hauts dégoûts et ses grandes haines s'affadissaient.

Un jour, il la nomma Camille, très simplement. Elle manqua défaillir. Il lui dit :

— Qu'avez-vous?

Elle ne répondit qu'un mot comme un aveu :

— Vincent...

Alors il la regarda de toute la force de ses prunelles pénétrantes, se passa la main sur le front et eut un sourire navré. La petite Guite toussota sèchement. Il la prit, la poussa vers la jeune femme en disant :

— Je crains qu'elle ne tombe malade.

Et il sortit.

Ce fut Lucette Fournerie qui rapporta la scène à son père, le soir même. On sut qu'ils s'appelaient par le petit nom. Le maire chercha de Boiscendré dans le bourg « parce qu'il était de son devoir de l'avertir ». Il trouva le colosse roux attablé chez Batteux et tellement ivre qu'il pouvait à peine se lever. A la porte, sa carriole et son cheval attendaient à leur place accoutumée. M. Chesnay fut accueilli par un silence bienveillant, dans la salle basse. Il dit à de Boiscendré en lui serrant les mains :

— Vous savez que votre femme est encore chez l'artiste...

Il dut répéter trois fois sa phrase, et quand l'autre comprit, il répondit placidement, au milieu des rires énormes :

— C'est bon, je vais la prendre en passant.

Le printemps s'annonçait dans la fraîcheur de l'air, la saveur du vent, la clarté des crépuscules, et le cri plus hautain des coqs dans la netteté du ciel. La terre se bossuait de vie, un trouble mystérieux couvait sous les mousses, les écorces, les cuirs et les épidermes; on voyait les juments caracoler au pré, et les vaches faire les folles; des verdures sortaient de terre sur les champs nus et, aux branches, des boutons que les paysans comptaient en les tâtant du pouce.

Vincent le sentit s'emparer de lui avec une force étrange qui le remuait physiquement jusqu'à l'étourdir. En même temps qu'il éprouvait au cerveau un grand vide ou tourbillonnaient les brises ensoleillées, il contenait mal une vigueur fluide qui gonflait et assouplissait ses muscles. Son sommeil diminuait.

Il était debout avant le chant du coq et dehors aux premières palpitations du jour sur les confins de la nuit. Il marchait comme un forcené, foulait vingt-cinq kilomètres de campagne dans sa journée, le poitrail libre, le chapeau en arrière, dans la main une trique qu'il brandissait par intervalles. Des gens rapportèrent qu'il criait en marchant.

Il était plus doux que jamais pour les enfants qu'il menait errer par les champs en les excitant à vivre. Un jour ils l'enterrèrent au coin d'une vigne, pour s'amuser, et après avoir planté sur lui de petits rameaux verts, ils dansèrent autour. Chaumette, qui rentrait de la foire, en carriole, s'arrêta pour voir la scène. De rire, le sang faillit lui crever la face, tandis qu'il lançait d'une voix avinée :

— Ah! mince, il est soûl comme une bourrique!

Les enfants attrapèrent le mot et crièrent en rond : à l'ivrogne! Alors Vincent se dressa comme un ressuscité, tout dégoûtant de terre, et leur parla gravement :

— Il ne faut pas rire des ivrognes; ils sont méprisables, ils ne sont pas drôles. L'exemple de leur abaissement ne devrait point vous réjouir, mais vous dégoûter, car ils perdent la parole et la raison, ils marchent à quatre pattes, et se roulent dans leur ordure. Je me suis enivré une fois, le jour de ma première communion : j'ai fait rire autour de moi et je porte encore aujourd'hui la honte de ce rire, lourdement...

Jules ne dissimula pas sa fierté, parce qu'un être de son espèce, un homme, s'était grisé dès son âge; et les petits redoublèrent leurs cris de joie moqueuse autour de Vincent. Alors, il pensa haut, en se détournant d'eux :

— Je parle dans le désert.

Cependant l'histoire de sa première communion noyée dans l'ivresse, et la scène de l'enterrement surprise par Chaumette, coururent le bourg. Chatelard déclara, au catéchisme, que « le peintre était un mécréant qui bafouait les sacrements de notre sainte religion », et les demoiselles Plantar glissèrent à la Pelée, quand elle vint chercher du gruyère, à l'épicerie de l'*Immaculée*, « qu'elles ne garderaient point chez elles un homme comme ça, sûrement possédé du démon, et que Dieu anéantirait un jour ou l'autre avec sa foudre ».

Cônard rigola, lorsque sa femme lui raconta ces commérages,

en allongeant son nez osseux entre les rides qui lui balafraient les joues. Au fond, les excentricités de Vingeame l'ennuyaient un peu et il craignait plus l'opinion que la vengeance du ciel. Tout de même, aussi, ce pouvait bien être le bon Dieu qui déchaînait les gens : est-ce qu'on sait? Enfin, tout ça c'était bien malheureux.

— Mais, — ajoutait-il, — c'est un locataire et un vrai! jamais de chicane, jamais de refus! Cent francs, c'est cent francs et les voilà! Ça n'est pas commun au jour d'aujourd'hui.

Il lui gardait pourtant rancune « d'avoir débauché madame Camille », comme il disait. Bien sûr que c'était son affaire; elle était libre et lui Cônard n'avait rien à voir. Mais quand on a connu les gens tout petits, qu'on a joué avec eux, on les porte un peu dans son cœur et on n'aime pas qu'ils fassent des bêtises.

A vrai dire, la jeune femme ne paraissait plus dans le bourg depuis quelque temps. On savait seulement que, prise d'un goût turbulent pour le cheval, elle faisait de longues courses dans la campagne, à coup sûr pour rejoindre son amant qu'elle n'avait plus l'audace de visiter chez lui. La curiosité malsaine et l'envie surveillaient le pavillon de Vincent. Tous ces messieurs des environs, qui ne se jugeaient point trop mal de leur personne, se sentaient venir du dépit. D'aucuns même, parmi ceux qui n'avaient jamais pensé à madame de Boiscendré, s'estimaient lésés.

— Et puis enfin, — disait Fournerie à maître Barbeau, — céder la place à ce pouilleux d'artiste, c'est à décourager d'être comme il faut!

Ils eurent pourtant une dernière entrevue dans la chambre des fresques. Elle entra, un matin, brusque et décidée. Vincent remarqua l'excitation de toute sa personne et l'ardeur de ses yeux. Elle avait un peu maigri des joues et, serrée dans une robe étroite, elle paraissait mince et très jeune.

Il attendit qu'elle parlât, mais sous le regard placide dont il l'observait il vit tomber toute la fougue, un peu révoltée, de la jeune femme. Comme elle avait dû s'exalter pour venir ici! Et au lieu de l'émotion ou au moins de l'étonnement qu'elle comptait provoquer, elle se heurtait à un calme glacial. Il eut pitié d'elle et lui dit :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas compris? Si je vous ai nommée Camille, un jour, c'était par amitié, parce que je savais la tristesse de votre vie et que je voulais vous aider à la porter; mais vous, vous cherchiez à l'abandonner, à la déserter. Je vous offrais un bâton pour vous appuyer sur la route, et vous demandiez l'ivresse qui trouble et fait perdre le chemin...

— Ah! — soupira-t-elle, — vous ne savez pas le mal que vous m'avez fait...

— Eh quoi! je me suis dérobé pour vous éviter de la peine.

— Oui cela, il y a cela... et je me serais peut-être résignée autrefois... j'avais l'habitude... Mais je ne suis plus la même... Vous m'avez changée... votre peinture surtout... et je voudrais vous en vouloir...

Il y eut un silence où leurs yeux s'évitèrent. Ce fut elle qui reprit...

— Je venais, toute pleine de reproches... et puis vous êtes là, je ne sais plus... Ah! oui... Pourquoi représentez-vous nos rêves d'amour, pourquoi?... Nous acceptons une existence désolée en nous détournant du bonheur, en regardant plus malheureux que nous. Et puis, le savais-je même qu'il existait, le bonheur? On tombe jeune dans le mariage, on y apprend la vie, on la croit partout semblable parce qu'on ignore, alors on se résigne, on affirme que tout le reste n'est que rêve, un rêve de petite fille, dont on a honte, qu'on renie, mais tout de même qui reste là... Et puis tout d'un coup voilà! voilà!...

Elle tendait ses deux bras vers les fresques qui chantaient l'hymne ensoleillé de la vie satisfaite : les amants y passaient plus beaux, plus transportés au-dessus de cette détresse. Sa voix tremblait. Elle acheva désespérément :

— Il y a donc tant d'amour! tant d'amour!

Des larmes jaillirent de ses paupières. Labouré d'émotion, effrayé par ses sanglots, Vincent la saisit à pleins bras. Il lui appuya la tête sur son épaule, lui caressa le front, essuya ses joues en répétant :

— Pauvre petite femme! pauvre petite femme!

Elle pleurait comme une enfant, se laissait câliner et, apitoyée sur elle-même, redisait après lui :

— Oh! oui! pauvre petite femme!

Une douceur physique se répandait en elle avec les caresses. Il la berça tant avec des mots de mère que la source de ses larmes tarit. Son visage était détendu, elle respirait longuement et il la sentait chaude contre lui, tandis que le soleil prenait la pièce en écharpe et embrasait la fresque de l'*Amour*. Il vit l'ironie implacable de sa destinée et frissonna. Elle leva les yeux.

Ils gardaient un peu d'eau sur leur globe, comme une rosée. Ils étaient fixes, dilatés, et de la passion luisait très loin dans leur prunelle, avec l'attirance magnétique d'un rayon de lune au fond d'un puits. Elle souriait. Vincent eut l'impression que son cœur trébuchait dans la poitrine. Un sourire, un baiser et c'était le bonheur peut-être. Mais il eut brusquement peur de lui-même, peur de cette malédiction pesant sur tous ses actes ; il s'écarta.

Elle supplia de tous ses yeux, désemparée. Il prononça, pour dire quelque chose, car il sentait bien la vanité de ses paroles :

— Ayez du courage... du courage...

Et il la laissa partir, tristement.

Ce fut l'après-midi qu'on lui annonça la maladie de la petite Guite. La menue toux qu'elle traînait depuis plus de deux semaines avait abouti au régime de la quinte qui caractérise la coqueluche. M. Fournerie avait dit que ce serait grave. Alors, dans le bourg, les mères, qui envoyaient encore leurs enfants à Vincent, s'affolèrent et déblatérèrent contre lui. On parlait de contagion, d'épidémie, et l'instituteur ne manqua pas l'occasion pour proclamer :

— Oh! moi, dès qu'un gosse tousse, je l'expédie à sa famille!

Vincent se rendit chez Clémence pour voir la malade. La journalière habitait une chambre basse, dans un appentis, au fond d'une cour. La porte seulement l'éclairait, et quand on entrait il fallait un moment pour s'orienter dans l'ombre. Vincent découvrit d'abord une commode, la tache rouge de trois carottes sur une table et enfin le lit. Un pot ventru chuchotait dans l'âtre tout contre deux tisons croisés et répandait une odeur appétissante de bouillon gras.

Il n'eut pas le temps de dire un mot; une toux cassante, de plus en plus précipitée, partit là-bas du drap blanc, et une femme, accroupie au foyer, se leva brusquement. Guite s'était dressée sur son séant, s'accrochait au bois du lit pour maîtriser les convulsions douloureuses. Son petit corps tressauta jusqu'au bout de l'expiration, puis ses poumons vidés se remplirent d'air en sifflant. Il y eut plusieurs reprises; un liquide fila des lèvres, la quinte tomba, laissant l'enfant inerte et bouffie à pleine face.

La mère l'essuyait, la recouchait. Elle dit :

— Voilà... et je suis obligée de la veiller, alors je perds mes journées, je perds mes clients. Il y a bien la voisine, mais elle n'est libre que le soir... Je vais tâcher d'avoir la mère Champie, vous savez, celle qui garde les morts, si elle ne demande pas trop cher...

Clémence était une femme encore jeune, précocément usée. Son mari l'avait quittée après un an de ménage, pour suivre une maigre fille, aux crins luisants, qui traversait le bourg; et on ne lui avait point facilité le travail, parce qu'une femme que son mari abandonne n'est pas intéressante. Elle reprit :

— Ah! il y en a qui n'ont point de chance!

Mais elle disait tout cela sans révolte, sans soupir. Le malheur était sa vie, comme le plaisir l'est pour d'autres. Elle en parlait et voilà tout.

Vincent demanda :

— Et qu'est-ce que vous lui donnez?

— Je lui fais du bouillon, ça remonte.

Les regards de l'enfant semblaient flotter dans l'ombre, un peu voilés et doux comme ceux d'une bête qui souffre. Vincent se pencha vers eux :

— Bobo, petite Guite? — fit-il.

Les regards tremblèrent.

— Veux-tu voir de belles images?

— Oh! oui!

Alors Vincent tira son carnet et couvrit une page de bonshommes qui dansaient, sautaient, se contorsionnaient en tous sens. La mère dit :

— Je vas chercher de l'eau puisque vous êtes là.

Quand elle revint ployée sous les seaux, la petite avait une nouvelle crise de toux.

— C'est bien comme ça cinquante fois par jour, — déclara-t-elle.

Vincent descendit chez le pharmacien qui le chargea de spécifiques, puis il paya un mois de gages à la mère Champie pour qu'elle gardât la malade.

Maintenant la maison du peintre était déserte et les enfants, avertis, s'écartaient de lui, sur la route, comme d'un pestiféré. Suivant l'opinion, les Cônard eux-mêmes se retirèrent. La Pelée lui servait toujours ses repas, mais au lieu de manger avec lui, elle s'arrangeait pour déjeuner seule avec son homme.

Vincent se retrouva de nouveau cerné par la solitude. Il n'avait de paix qu'auprès du lit de Guite, dans l'intérieur de la pauvre Clémence; une paix endolorie, comme un sommeil de malade, car il souffrait trop pour pouvoir surmonter, à force d'orgueil, son amertume et sa désillusion.

L'abandon des petits, surtout, lui était pénible. Il cherchait les occasions de les voir ou de se rapprocher d'eux. Aux heures de sortie, il passait aux environs de la maison d'école, et s'il entendait de chez lui des cris d'enfants sur le chemin, il s'avançait pour voir. Mais eux s'éloignaient, silencieusement, sans moquerie, plus par obéissance que par crainte, semblait-il.

Alors Vincent ne bougea plus. Il passait la journée dans une sorte de rêverie sombre, face à face avec ses souvenirs qui revenaient en détail, un à un, pour l'accabler. Il se tenait, de préférence, accroupi le long du mur, derrière chez lui, les regards perdus dans la verdure de la vigne qui mûrissait au soleil de juin.

La mère Champie remarqua qu'il avait les épaules voûtées, quand elle vint lui dire, quelques jours plus tard, que la petite Guite était perdue.

— Et puis voilà, — ajouta-t-elle, — je m'en vas, parce que mon mois est fini et qu'on ne me paie plus.

Vincent émergea du coma avec une sorte de frisson. La vieille le guettait du coin de l'œil, serrant ses lèvres minces par-dessus des gencives édentées, les mains croisées sur le tablier de toile. Il interrogea :

— Vous me dites qu'elle est perdue?

— C'est point moi qui le dis, c'est le docteur. Ça lui a tombé sur la poitrine et elle a déjà les ongles tout bleus! Je pense que le sang lui tourne dans les veines...

Pauvre petite Guite si vivante il y a quelques semaines, avec ses bonnes joues rouges, sa tignasse ébouriffée et ses menottes sales qui touchaient à tout, si craintive de la mort dont le seul nom la faisait hurler d'effroi! Eh bien, voilà, elle allait mourir, comme une vieille personne qui a rempli son rôle, sans qu'on sache pourquoi elle était venue, pourquoi elle s'en va. Sans doute le court passage de cet être a-t-il sa place dans l'équilibre élémentaire; c'est un accident physique, nécessaire, et parce que cet accident a une forme, une pensée humaines, il entre dans notre plan sentimental et nous en faisons de l'amour, de la douleur, du lyrisme, de la poésie... Sa mère allait bien souffrir... et aussi madame de Boiscendré qu'elle appelait marraine, et qui l'aimait tendrement...

— Il n'y a rien à faire? — dit Vincent.

— Rien qu'à la garder. Pour ça, je suis là, — proposa la vieille.

Vincent pensait à Camille. Comme ce serait bon, pour cette désorientée, de voir de près de la souffrance, de la mort, de veiller une vraie détresse, de se dévouer et d'échapper à elle-même, puisque le dévouement est une manière de se donner, de s'oublier dans les autres... Guite pouvait la sauver, peut-être...

Machinalement, il fouilla dans un tiroir, tendit deux louis à la vieille et demanda brusquement, en relevant la tête :

— Voulez-vous aller à la Bauche-Malo?

Elle se méprit sur son intention, cligna des yeux et répondit d'un air futé :

— Vous savez bien que madame n'y est plus...

— Ah! — fit-il, — madame de Boiscendré est partie?

La vieille crut qu'il faisait la bête, haussa les épaules à petits coups, montra les gencives et répliqua :

— Tout le monde le sait-il pas, dans le bourg, qu'elle a filé avant-hier, avec un cousin; même que depuis ce temps son mari n'arrête point de s'ivrogner et couche à l'auberge...

— Elle! — cria Vincent.

La bonne femme le vit pâlir jusqu'aux yeux et s'inquiéta. Elle serra les pièces d'or dans sa poche en retroussant son tablier et gagna la porte de biais. Elle ne savait s'il fallait s'apitoyer ou feindre l'indifférence. Elle pensa : tout de même, ça le tenait dur! Et haut, elle prononça :

— Dame oui ! c'est comme ça! Y en a pour tout le monde! Allons, je vas garder la petite !.

Vincent s'écroula sur une chaise. Il se répétait avec obstination : « J'ai perdu une femme! j'ai perdu une femme! » Et, mécaniquement, une phrase analogue, très ancienne, clama du fond de sa conscience : « J'ai tué une femme! » Sa mauvaise action revenait. N'avait-il pas rejeté à coups de pied, hors de son égoïsme, Jeanne, cette fille amoureuse qui s'accrochait à lui avec désespoir? Il eut envie de s'étrangler, ricana : « Ah! le bon apôtre! »; et, voyant ses fresques rayonner de joie sur les murs, il se cacha la tête dans les mains avec épouvante.

Cônard le trouva là, le lendemain, le front enfoui dans ses bras, sur le bord de la table. Il le secoua, croyant qu'il sommeillait, mais Vincent se redressa aussitôt, hargneusement.

— Oh, là! — fit Cônard, — c'est moi, c'est moi... Voilà une lettre que le facteur m'a remise pour vous, et puis voilà ma quittance, on est au vingt-quatre juin.

Vincent le regardait, les yeux hagards, immobile.

— Êtes-vous malade? — cria Cônard sans ménagement.

Alors il répondit doucement :

— Non; que voulez-vous?

— Eh bien! mon argent, c'est le terme.

Vincent chercha dans ses meubles et rapporta enfin deux pièces d'un franc et des sous.

— Voilà tout ce que j'ai, — dit-il.

Cônard fronça les sourcils, tourna la mâchoire et grogna :

— Faut pas vous ficher de moi!

— Je vous dis la vérité, je n'ai plus rien; je ne le savais même pas! — expliqua Vincent très calme.

Le grand paysan se balançait d'un pied sur l'autre en faisant la moue, indécis et troublé par l'accent sincère du peintre. Il grimaça en regardant sa quittance, fit d'un coup d'œil le tour de la pièce et arrêta sur Vincent deux prunelles mauvaises.

— Alors vous n'avez plus rien?... C'est bon, je vas toujours prendre vos tableaux...

Il s'attendait à une révolte. Vincent esquissa un geste indifférent qui le rendit soudain furieux, car il pensait que l'artiste méprisait ses toiles parce qu'elles n'avaient aucune valeur. Vincent ne l'écoutait même pas et décachetait sa lettre machinalement. Alors Cônard s'exaspéra, fit une scène et sortit en grondant :

— Tu paieras, mon fils de garce! nous en verrons plus long!

Vincent tenait à la main une très longue lettre qui commençait ainsi :

Mon cher ami! mon cher ami, que j'ai eu de peine à retrouver tes traces; Godenheim lui-même ignorait ta retraite et le hasard seul m'a conduit. J'avais vu en passant, dans une roulotte à la foire de Neuilly, une toile qui ne pouvait être que ton œuvre. J'ai interrogé les deux filles qui la possédaient, j'ai tout appris. Ah! tu nous as fait bien souffrir en nous fuyant, ton pauvre Marèze surtout!... Sais-tu que tu entres ici dans la gloire, que Paris est enfin conquis, qu'on se porte chez Godenheim à l'exposition de ton moindre...

Vincent tourna brusquement la page et lut la signature de Guillaume Coster. Le papier tremblait maintenant tellement dans ses doigts, qu'il ne voyait plus que des mots sans suite sauter devant ses yeux : reviens... fortune... Marèze... critique... gloire... gloire... — Un sanglot sourd lui déchira la poitrine. Il chiffonna le papier, l'enfouit dans sa poche, avec colère, en pestant :

— La gloire! la gloire! est-ce qu'ils savent seulement ce que c'est? Mensonge de la mode! mensonge de la réclame! Mais où est la grande sympathie, la communion universelle! J'ai fait fuir d'amour les hommes et les enfants des hommes, et ceux qui m'ont aimé ont été maudits. Mensonge de notre cœur! mensonge!

Il se débattit contre des pensées raisonneuses le plus longtemps possible, parce qu'il sentait, malgré son effort, sa vie refluer en lui depuis sa source. Ah! pourquoi cette lettre? pourquoi venir le chercher jusqu'ici, dans sa bauge?.. Coster! Marèze! Paris! l'atelier de Montparnasse! les espoirs, les ridicules espoirs!

Le crépuscule tombait doucement autour de la maison des fresques. L'Angélus tinta au clocher; les derniers cris des martinets rayèrent le ciel et le calme tiède, vivant, plein de bruits très lointains, enveloppa la terre.

La mère Cônard vint glisser un regard au coin de la fenêtre. Vincent était dans la même pose affaissée, les coudes aux genoux, sur une chaise. A l'épicerie de *l'Immaculée*, on tenait conseil pour le faire chasser du pays.

Maintenant l'homme souffrait dans Vincent Vingeame. La force mauvaise du souvenir lui faisait implacablement rebrousser sa route. Il voyait une ferme dont l'unique pièce était divisée par un rang d'armoire; un vieux tressait des paniers au seuil; un enfant menait paître les vaches et il y avait une petite gardienne d'oies qui l'embrassait, un jour de pluie, dans la grotte du Rocher des Moines. Lucie! premier amour, première souffrance!... Oh! pas d'art, alors, pas de folie, mais la vie qu'on respire, qu'on renifle comme un chien. Et puis, une autre souffrance encore : la séparation à la gare, une femme pleure, sa mère, qu'il n'a jamais revue, qu'il a oubliée... oublié sa mère... Et l'homme gémit de toutes ses entrailles :

— Maman! Oh! maman...

VII

Ce fut vers le milieu de la nuit qu'il se leva, saisit son bâton et sortit. Puis il se ravisa et revint prendre instinctivement sa boîte à couleurs. En fermant la porte, il songea à l'amas de toiles qu'il abandonnait et murmura :

— Ce sera pour eux quand ils seront prêts...

Dehors, il y avait de la lune; la pointe du clocher et des toits se silhouettait à contre-jour; le fleuve était bleu. Il soupira parce qu'il songeait aux hommes qui dormaient là dans leur tragique et réciproque indifférence. Il n'avait ni misanthropie, ni orgueil. Il savait qu'il fût resté si un seul lui eût tendu les bras. Il était amolli d'émotion et las à se livrer à la première feinte sympathique. Il n'espérait qu'en son pays et en sa mère.

Deux barres d'ombre sur la route où il marchait le firent tressaillir. Il leva la tête, reconnut l'entrée de la Bauche-Malo d'où avait fui madame de Boiscendré, et il dit tout haut :

— Je suis un grand criminel.

Il éprouva une souffrance physique à franchir cette ombre. C'était la limite de son plus doux rêve et de la plus triste réalité. Et puis, il se sentait finir là, en quelque sorte. Plus loin, il n'était pas dans le pays.

Il marchait à grands pas saccadés en marmottant comme une prière.

— Je te demande pardon, Camille que j'ai débauchée, petite Guite qui est morte. Je vous demande pardon... Mon cœur était pur, mais présomptueux. J'ai sacrifié mes amis, j'ai abandonné les miens pour l'orgueil de l'œuvre et l'amour des hommes. Hélas! hélas! Marèze, Irma, Julienne, je vous demande pardon, je suis un grand criminel!

Il marcha tant qu'il eut de force, sans voir se lever le soleil et sans demander sa route. Il allait instinctivement le long du grand fleuve, sachant que son village était plus bas, du côté de l'ouest, le long d'une petite rivière qui se jetait dans la Loire. Une force mystérieuse le poussait en avant comme ces gens atteints de folie ambulatoire, et il marchait hypnotisé sur son cœur.

Il rencontra de vieux paysans qui le saluèrent au passage, selon la coutume désuète des routes de France, en disant :

— Allons, voyageons! voyageons!

Et il répondait :

— J'ai fini le voyage.

Ce fut le soir qu'il éprouva soudain une contraction douloureuse à l'estomac, et un éblouissement le fit chanceler. Il s'arrêta pour s'analyser et comprit que c'était la faim. Il n'avait pas mangé depuis près de deux jours. Il fouilla ses poches, n'y trouva pas un centime et regarda devant lui avec inquiétude. Plus loin, sur la route, il y avait quelques maisons. Il marcha vers elles.

Au seuil de la première, une petite vieille tricotait, le dos tourné au soleil couchant. Vincent s'approcha d'elle et lui demanda poliment.

— Bonne femme, donne-moi un morceau de ton pain, je n'ai rien à manger et je vais voir ma mère.

La vieille le regarda avec de petits yeux doux, piqua ses aiguilles sous son bonnet, le long des tempes, et rentra. Elle reparut bientôt avec un gros quignon de pain qu'elle lui tendit sans parler. Vincent le prit avec respect et dit :

— Merci.

Puis il ajouta après réflexion :

— J'ai peint la joie amoureuse des hommes pour leur donner de l'espoir et du courage, mais une femme malheureuse qui vit mon tableau s'affola de désir et eut un amant. J'ai semé le bien pour récolter le mal. C'est ainsi. Ce pain que tu me donnes va sans doute m'étouffer...

Alors la vieille cligna ses petits yeux doux et conseilla :

— Faudra point le manger sans boire.

Vincent ricana nerveusement et s'éloigna à grands pas.

Un peu plus loin, il s'étendit sous un chêne bas, au coin d'un pré, et grignota son pain qu'il croyait dévorer. Les morceaux lui tournaient dans la bouche en l'imprégnant d'un petit goût sucré, et il lui fallait un effort volontaire pour les avaler. Il se sentait l'estomac pesant comme s'il était plein, et ses paupières tombaient de sommeil. Il vit une charrette passer sur la route, puis sa conscience chavira et il s'endormit.

Le lendemain, il faisait grand jour quand il se réveilla. C'était la fête des beaux matins d'été. Il laissa son regard flotter sur la prairie blanche de pâquerettes, au-dessus de laquelle une alouette montait dans le soleil en roulant ses trilles. La sérénité et la force de cette nature lui pénétraient l'âme et le vivifiait. Mais lorsqu'il se leva, ses membres résistèrent douloureusement et il s'aperçut que ses vêtements étaient trempés par la rosée.

Pourtant il reprit sa route le long du fleuve qui serpentait en ruisseau au travers des bancs de sable imprégnés de lumière. Il ne se sentait pas faim, mais éprouvait une brûlure au creux de l'estomac. Pour la calmer, il mangea, dans une haie, des pruneaux sauvages qui lui donnèrent des nausées. Il dut s'asseoir sur un talus et, tout secoué de vomissements, il se tenait les côtes en pensant :

— Je suis Vincent Vingeame, je suis un homme de génie, je suis dans la gloire... Et il me manque une glace pour voir ma figure !

Un homme passa dans une carriole et l'interpella :

— Eh bien! quoi donc, l'ami, ça ne va pas?

Vincent le regarda et répondit :

— C'est mon corps qui me gêne.

L'homme se mit à rire et questionna :

— Vas-tu de mon bord? Il y a une place dans ma charte...

Bien qu'il allât du même côté, Vincent ne monta pas, mais brusquement il demanda au paysan :

— Connais-tu Voltaire?

L'homme fronça les sourcils, hocha la tête et répondit :

— Voltaire? Connais point.

— Et Hugo? — reprit Vincent.

— Oh! dame non, il n'y en pas de ce nom-là par chez nous. Moi, je suis de la Haie-Longue... Alors, tu viens pas, — ajouta-t-il, — à une autre fois mieux!

Et, enveloppant sa jument d'un coup de fouet, il démarra au grand trot.

Il vécut encore, ce jour-là, de pain mendié, et la nuit il dormit quelques heures dans un fossé. Il semblait avoir de moins en moins besoin de pain et de sommeil. Ses nerfs se tendaient à mesure et sa pensée battait sous son crâne comme un cœur haletant. Au rythme de ses grands pas, son imagination et sa mémoire lui retraçaient sans cesse implacablement le passé, et s'il marchait si fort, c'était pour suivre sa vie.

Il était sale, ne quittant plus des vêtements encroûtés de poussière. Sa barbe et ses cheveux lui mangeaient la face et, sous le feutre rabattu, on ne voyait que deux yeux qui luisaient. Les enfants le fuyaient sur le chemin; les femmes seules lui faisaient l'aumône par peur; et si quelqu'un le tolérait sous son hangar, c'était après s'être assuré qu'il n'avait point d'allumettes.

Vincent acceptait, souriait : c'était la logique de son destin. Seulement il se perdait davantage dans le silence et fonçait plus terriblement devant lui.

Il conservait toujours sa boîte à peinture, comme un avare. Il ne s'en servait pas, mais la retenait avec cette sorte d'instinct religieux qui fait porter des médailles. A force de l'avoir au flanc gauche, il en avait un durillon. Deux ou trois fois il faillit l'ouvrir en présence de paysages qui l'émouvaient

comme l'amour d'une femme, et puis il se disait : à quoi bon! se soûlait égoïstement du spectacle et s'en allait avec sa boîte à l'épaule, bien qu'il jurât sans cesse de la jeter au fossé. afin de ne plus peindre pour les hommes.

Or, un matin, au détour de la route, il vit à la porte d'une ferme, une jeune femme qui allaitait. Assise sur un banc de pierre, elle tournait le dos au soleil, pour abriter le petit dans son ombre. Comme il faisait chaud, elle laissait sa gorge nue avec cette tranquillité sereine et un peu voluptueuse des mères qui nourrissent. Son sein blanc et lourd débordait le corsage, parmi du linge écru, une langueur flottait dans ses yeux, et, de ses gros bras rouges, elle encerclait le poupon pendu à sa mamelle où il écrasait sa face molle.

Vincent s'arrêta, tout remué. Une impression de sensualité chaude, de ruissellement fécond, de force un peu bestiale et de tendresse infinie à la fois, montait du groupe. La femme était robuste, carrée, la nuque et sa crinière noire sans souci dans le soleil qui rayonnait autour d'elle, et, seulement à contre-jour, dans l'angle de son corps, brillait doucement la chair nourricière, la source de vie ou s'agrippait un petit d'homme.

L'apparition un peu suspecte de Vincent n'effraya pas la jeune femme; il y avait trop de joie en son cœur pour qu'elle pensât au malheur. Elle eut à peine un geste instinctif pour serrer plus étroitement son enfant. Vincent se tenait devant elle, les yeux étrangement dilatés, à demi tremblant, et remuant les lèvres comme s'il voulait parler, mais il ne sortait de sa bouche que des phrases entrecoupées :

— J'ai méprisé les flancs de la femme... Je suis un monstre!... L'art! c'est pour tromper la vie!... et voici la vie, qui s'embrasse, qui s'étreint... le reste?... rien...

Puis très haut il clama :

— Bienheureux l'homme qui t'a fécondée, ô femme!

Elle le regardait avec des yeux innocents et curieux. A ce dernier éclat elle dit :

— Chut! il va dormir...

Et Vincent s'assit auprès d'elle, silencieux, le front pensif. Des mouches bourdonnaient dans la lumière, en se dépla-

çant par essaims; il y avait dans un pré, en face, un rang de pommiers aux beaux fruits rouges qui acidulaient l'air. Le soleil tombait par larges gouttes sur le sol, au travers d'un ormeau, et un souvenir obscur de sa sensibilité donnait à Vincent l'envie de saisir ces ronds de lumière. Le petit cessa de têter. Vincent chantonna :

Dodo
L'enfant do
L'enfant dormira ma mère
Dodo
L'enfant do
L'enfant dormira tantôt.

La mère rêvait. Il se passa la main sur le visage pour essuyer des larmes et se leva. Devant lui, la porte de la maison offrait un grand panneau lisse. Brusquement il sortit un crayon de sa poche et y jeta quelques traits, avec une vivacité croissante. Ses regards sautaient de la mère à la porte. Il avait le front coupé d'une ride et les sourcils crispés : le dieu le ressaisissait et le pliait d'un seul coup sous son joug implacable.

Maintenant il peignait avec ferveur, comme on prie. Son chapeau avait roulé par terre près de son bâton. La jeune femme le considérait avec un vague effroi, mais ne bougeait pas à cause de son enfant. Il peignait à grands gestes, couvrant le bois de masses colorées qui s'équilibraient harmonieusement, construisant son personnage d'une ligne précise qui suivait le dos, la nuque et la tête, en ramassant dans une forme toute la force et toute la tendresse. Et puis dans l'ombre, à l'abri du corps, ainsi qu'il le voyait, ce fut l'enfant, une bouche et des mains cramponnées à la mamelle blanche de lait et de clarté. La mère est lasse, amollie, la lèvre pendante; elle se donne : c'est bon et c'est fatiguant aussi...

Soudain, une voix rude arrêta Vincent :

— Eh bien! Faut point vous gêner!

Vincent se retourna. Un homme en bras de chemise, le paletot sur le bras, se tenait derrière lui.

— Qu'est-ce que vous barbouillez sur ma porte? — reprit-il.

Vincent éprouva deux ou trois secousses nerveuses et cria dans la face du rustre :

— La vie! c'est la vie! comprendras-tu enfin, espèce de brute!

Puis, brisant sur le sol sa palette et sa boîte, il s'enfuit à la charge.

Il courut ainsi tout le jour, sans chapeau, comme un fou, en se cachant des hommes qu'il nommait en lui « les ennemis ». Il se terrait dans un fossé ou derrière une haie dès qu'il en voyait un, jusqu'à ce qu'il eût disparu de son horizon. Ce n'est qu'à la nuit close qu'il osa regagner la route où il reprit sa marche ardente de maniaque.

Il l'interrompit pour porter en lieu sûr un ver luisant qui brillait doucement au milieu du chemin, et pour donner à un chien errant le pain de son souper. Il ne songeait pas à la faim, pas à la fatigue. Sa nervosité redoublait à mesure de l'épuisement et de l'approche de son pays qu'il sentait venir. Il répétait puérilement dans son cœur : « Je vais voir maman! je vais voir maman! »

Tout de même, le choc fut terrible quand, au matin, il se heurta à une grille prise entre deux piliers de briques. La vieille glycine était en fleurs, au-dessus de l'entrée; les obus, à demi enterrés, protégeaient toujours les angles du mur; le noyer penchait sur la route.

Vincent contint sa poitrine à deux mains et s'affaissa sur un talus. Toute son enfance lui montait à la gorge et l'étouffait. Il n'y avait rien de changé depuis quinze années; à peine les murs lui paraissaient-ils plus petits; et il se vit franchir cette porte, en communiant, le brassard sur la manche, tandis que sa mère attendait qu'il fût rentré pour s'éloigner.

Un vieillard sortit, lourd d'enbompoint, la face écarlate, fumant la pipe. Vincent trembla de joie en reconnaissant son parrain M. Clairgeau; et tandis que le vieux l'enveloppait d'un regard défiant, il pensait : « Ah! comme il m'embrasserait si je me nommais! »

Il resta là quelque temps, engourdi dans l'émotion. Il éprouvait un violent désir de courir ailleurs pour voir, pour prendre tout son pays, mais il ne trouvait pas la force de

bouger. La vieille glycine, l'entrée râtissée, les briques rongées l'hypnotisaient. Il sentait son cœur dans sa poitrine, comme un lac tiède et pesant qui l'inondait immensément.

Il lui fallut toute sa volonté pour se lever et gagner le haut du coteau d'où l'on découvrait les villages. Ici, l'impression fut plus forte encore. Pas une maison, pas un champ, pas un bouquet d'arbres n'étaient modifiés. L'ensemble s'appliquait étroitement sur son souvenir et il devinait la rivière au bas, sous la coulée des frondaisons vertes.

Dans le soleil d'été, la campagne était immobile, heureuse comme une bête qui se chauffe, et il semblait à Vincent qu'elle devait demeurer éternellement ainsi. Il était parti, il avait souffert, il avait vieilli; il revenait avec des années de désenchantement sur les épaules, épuisé, tout grelottant de tendresse, et sa terre ne tressaillait point sous son pas dont elle avait jadis déjà pris l'empreinte.

Il n'y avait rien de changé depuis plus de quinze années! Des paysans allaient aux champs; là-bas, le grand chêne sous lequel il rencontra Marèze, s'enlevait sur les blés murs; une petite fille pareille à Lucie gardait les moutons dans un pré; une fumée filait d'un toit : la ferme de Vingeame — sa maison!

Tout ce qu'on aime, tout ce qu'on porte en soi, tout ce qu'on a mêlé à la pauvre vie et fait sien, tout ce dans quoi on croyait tant se retrouver, avec son visage et son ingénuité de jadis, pour s'attendrir sur soi-même, le voici, intact, indifférent, étranger! Les souvenirs sont menteurs et l'homme est à côté des choses.

Lentement, Vincent prenait conscience de son illusion après la grande secousse sentimentale. A mesure que ses regards tenaient ce pays désiré, reconnu, il le sentait, lui, échapper peu à peu comme une ombre. Il eut peur, frissonna et tendit les bras vers la mince fumée bleue qui fondait dans l'air pur.

Il prit, pour descendre, un raccourci où des papillons blancs voletaient dans la lumière vibrante. Il pensait à ses vaches qu'il rentrait par là, autrefois, dans les soirs religieux, avec Bas-Blancs sur ses talons. Près d'une haie, un homme creusait la terre, il s'arrêta pour l'interroger.

— Connaissez-vous le père Vingeame qui habitait autrefois par ici?

L'homme se redressa, s'appuya des deux mains sur sa pelle et dévisagea Vincent avec crainte. Enfin, il répondit :

— Vingeame! il y a bien longtemps qu'il est mort; sa bonne femme occupe toujours la ferme avec un valet.

— Ah! il est mort! — fit Vincent.

— Oui, on dit que c'est rapport à son fils qui a mal tourné.

— C'est vrai, — affirma Vincent. — Mais ils ne s'entendaient point sur le sens de ces paroles.

Il y eut un silence. L'homme recommençait à bêcher quand Vincent reprit :

— Et Lucie?

— Connais pas.

— C'était une fillette qui gardait les moutons il y a bien quinze ans.

— Vous êtes donc du pays?

— J'y suis passé.

— Ah!... Lucie, la gardeuse aux Bariveau, que vous voulez dire? Elle a poussé, elle s'est mariée avec un carrier, et puis ils sont partis dans les villes...

Vincent n'ajouta rien. C'était juste : son père était mort, Lucie s'était mariée; mais il éprouva cette sensation d'être lésé, coutumière lorsque le destin touche aux êtres qu'on aime de cœur ou d'imagination. Il s'éloigna, et l'homme, par-dessus la haie, le regardait d'un œil oblique.

Alors, voilà : il ne restait plus que sa mère au monde pour le reconnaître... Et elle vivait encore, comme s'il existait une Providence... Mais comment le recevrait-elle? Qu'était-elle devenue avec la vieillesse? Se souvenait-elle de lui?... Des doutes s'infiltraient lentement en son âme; son courage faiblit. Il passa dans sa chevelure chaude de soleil sa main décharnée, et s'appuya contre un arbre. Ses paupières lui pesaient sur les yeux comme des doigts. Des bêtes bourdonnaient sous son crâne et il avait dans la bouche une saveur âcre et brûlante.

Il arracha autour de lui quelques feuilles qu'il mâcha lentement, mais, presque aussitôt, les spasmes du vomissement le saisirent et il rendit un filet de sang. La peur de tomber là,

avant d'avoir touché le but, le fouetta brusquement; il se raidit en disant haut :

— Allons! allons!

Et il repartit en chancelant, à coups de jambe saccadés.

Ce fut au bout du chemin que sa maison lui apparut. Elle était un peu en retrait, avec un hangar à droite et l'étable à gauche. Le purin miroitait devant le fumier, des poules picoraient, et le chaudron à lessive, blanchi par la potasse, séchait contre le mur, auprès des seaux à traire les vaches.

Vincent tomba sur les genoux et se traîna jusqu'à un tas de souches derrière lequel il s'accroupit. Il n'y avait personne dans la cour : on entendait seulement fendre du bois derrière la ferme. D'un regard, Vincent reconnut jusqu'aux cassures des tuiles. Ses mains tremblaient nerveusement, si fort qu'il s'agenouilla dessus pour les caler. Il ne voyait que le trou noir de la porte ouverte sur lequel ses prunelles s'attachaient avec une fixité effrayante.

Dès qu'elle va sortir, pensait-il, je lui saute au cou! Oh! la bonne surprise! c'est ton Vincent, ton petit gars, maman... Oui, oui, embrasse, embrasse... Et puis, cachons-nous dans la maison, tous les deux, parce qu'il y a les ennemis dehors... Ah! comme elle va rire...

Son cœur battait à coups lents et rudes. Il luttait de toute sa volonté pour se réduire au calme, et respirait à grands traits quand une vieille, boulotte et voûtée, sortit de la maison. Il s'attendait à un grand choc; il fut surpris de n'être qu'étonné parce qu'il ne savait pas si c'était là sa mère. Il fallut une seconde d'examen pour retrouver l'ancien visage dans la flétrissure : Elle!

Il eut un éblouissement, se détendit en ouvrant vainement la bouche pour crier. Hirsute, loqueteux, dément, il fit trois sauts vers la vieille. Elle appela de toute sa force :

— Julien! Julien! un voleux, un voleux!

Et Vincent s'abattit tout de son long sur le sol.

Il gisait sur le dos, la face en pleine lumière. Il entendait encore en lui son cœur chanter obstinément de plus en plus loin : maman, maman, maman...

Un jeune gars, en bras de chemise, accourut et s'approcha

avec méfiance. Les doigts de Vincent s'accrochaient à la terre. Il murmura : « Le beau soleil ! le beau soleil ! » et eut un hoquet.

Le paysan se pencha et dit :

— Je crois qu'il a passé…

La vieille se tenait à distance, toute craintive. Mais quand on eut relevé, fouillé et identifié le cadavre grâce à quelques papiers et qu'elle sut que c'était son fils, elle fut prise d'une crise de larmes au milieu de laquelle elle répétait, en s'essuyant les yeux avec son tablier :

— Je l'avais toujours dit qu'il mourrait comme un chien…

VIII

On l'enterra pauvrement. Une charrette à bœufs portait la bière ; sa mère, M. Clairgeau, le valet et quelques voisins suivirent. Le curé expédia les prières et on envoya le cadavre pourrir au fond d'un trou, parmi les poussières des Vingeame rendues à la terre par les vieux cercueils éclatés. La race était finie. Le fossoyeur combla le trou, et des vivants déjà marchèrent dessus, sans y prendre garde.

La mère Vingeame rentra vite à la ferme pour traire les vaches. M. Clairgeau régala les gens à l'auberge. Il faisait si chaud qu'il avait le gosier comme une grand'route ! On parla des vignes qui avaient belle apparence, bien qu'une gelée eût roussi la prime fleur, du foin qui montait à 40 francs le mille et de l'élection de Jargnoux à la délégation cantonale. On ne parla pas du défunt : les morts sont morts.

Et pourtant ils n'avaient enterré qu'un corps, que cette pauvre bête humaine, que le grand instinct naturel ramène crever à son berceau une fois le cycle accompli. Vincent Vingeame vivait ailleurs. Car, de même que d'innombrables êtres refleurissent dans leur chair pour la perpétuité de la race, ainsi des élus se prolongent en esprit pour la surélévation des hommes.

Il est là, dans cette petite salle tendue de jaune, éclairée d'un jour égal par un vitrage de plafond, aux murs de

laquelle sont pendues des toiles qui font des taches joyeuses, architecturées en formes stables. Des gens circulent, s'arrêtent, causent à voix basse. Un jeune homme est assis, la mâchoire dans ses mains. Un pauvre diable, roulé dans sa cape, est accoté au chambranle, les mains jointes.

Il est dans cet atelier, où d'autres toiles sont accrochées, sur un panneau unique devant lequel ce vieil homme ne peut passer sans émotion. Une femme vient là, souvent, travailler ou lire dans la bergère. Elle est élégante, un peu poudrée parce qu'elle vieillit; et souvent elle rêve, les yeux perdus sur les tableaux.

Il est parmi cette collection où l'enfant de la maison l'a vu, a été frappé dans sa sensibilité et révélé à lui-même pour la vie.

Il est dans cette mansarde, avec ces fleurs éclatantes, empoignées à la foire, qui lâchent des bouffées de printemps par-dessus les échines courbées sur l'ouvrage. Il est dans cette roulotte avec ces trois pochades glorieuses de souvenirs. Il est à cette vitrine, au bord de la coulée humaine, attirant les regards par les yeux fixes de ses portraits.

Il est partout au travers des hommes, Vincent Vingeame, comme un grand fleuve, tour à tour dissimulé, puis découvert, roulant du soleil, de la joie et de la fécondité. Le troupeau humain piétine sur ses bords et de la force monte au cœur des plus frustes. O puissance de la vie! puissance de l'art! Ceux qui n'ont que des muscles les sentent tressaillir parce que la lumière est enivrante; plus haut, les sens sont émus par la magnificence des formes et l'équilibre des couleurs; l'intelligence est comme une vasque pleine qui n'a plus rien à désirer; et au delà encore, notre pauvre cœur enfle d'espoir dans les poitrines et bat d'un souffle souverain.

Miracle d'amour, de compréhension : un homme a réalisé tous les hommes, ce qui grouille dans le tréfond obscur des consciences, ce qui parade aux chevauchées des imaginations, ce qui déborde des âmes par-dessus les tendresses du monde; tous nos rêves imprécis, nos folies héroïques, notre éternelle douleur, ce goût du martyr et de la jouissance qui rôde dans nos artères, mêlé par des civilisations successives.

O Vincent Vingeame! ton effort et ta souffrance n'ont pas été vains, mais salutaires. Tu laisses dans ton œuvre de l'amour et de l'énergie pour combler des générations. Tu as cherché vainement le miroir de ton cœur, et, ne le trouvant pas, tu as désespéré parce que ton destin était de souffrir pour être plus grand. Mais pas un geste n'est perdu, pas une pensée, pas une goutte de sang! Déjà, voici la gloire qui se lève à l'autre horizon comme une aube merveilleuse et le passant est en marche, qui découvrira l'éblouissement de la maison des fresques, dans un bourg, au bord d'un grand fleuve.

Et puis, il y a mieux encore : ce pauvre diable roulé dans sa cape, ce jeune homme la mâchoire dans ses mains, ce vieillard, cette fille, cet enfant t'ont compris! Et entends-tu venir dès à présent, un à un, dispersés, tous les blessés et les inassouvis qui retrouveront l'immensité de ton amour et seront consolés dans les siècles des siècles?

MARC ELDER

LE JEU

À

LA COUR DE LOUIS XIV

Le jeu est presque aussi vieux que le monde. Au Moyen âge, pour ne pas remonter plus loin, les hommes de guerre et les hommes d'Église le cultivaient avec la même dévotion. Duguesclin, étant en prison, y perdit tout ce qu'il possédait. Au XVI[e] siècle, Philibert de Châlons, prince d'Orange, qui assiégeait Florence, fut obligé, après onze mois de travaux, de capituler avec ceux qu'il venait de réduire, parce qu'il avait perdu la solde de ses troupes au jeu, probablement au lansquenet, qui venait d'être inventé et faisait la joie des soldats appelés de ce nom. Henri IV aimait le jeu et les joueurs. Le duc de Biron perdit en une seule année plus de cinq cent mille écus. Bassompierre et Pimentel étaient alors les joueurs en vue de la cour [1]. Le premier gagna des sommes invraisemblables. Quant au second, il fut jeté à la porte par Sully chez qui il s'était présenté pour demander une faveur. « Comment, ventre de ma vie! s'écria le duc, vous êtes ce gros piffre d'Italien qui gagnez tous les jours l'argent du roi [2]. Par Dieu, vous êtes mal tombé! » Pimentel ayant essayé de répliquer : « Allez, allez, continua Sully en le repoussant, vous ne me persuaderez point avec votre baragouin. »

1. Les autres joueurs étaient le duc de Bellegarde, Beringhen, Sébastien Zamet, etc.

2. Henri IV en était réduit à ne plus payer les officiers de sa basse-cour.

L'inventeur des cartes n'aura jamais sa statue, car on ignore son nom. On ne sait pas non plus à quelle date en commença l'usage. Si l'on en croit Delamarre en son *Traité de police*, au titre IV intitulé des *Jeux* : « Les cartes, la paume et tous les autres jeux furent inventez par les Lydiens, peuples de l'Asie Mineure, sous le règne d'Atys, fils de Manes, dans une extrême disette qui affligea ce Païs pendant vingt-deux ans. Pressez qu'ils étoient de la famine et n'ayant pas suffisamment de vivres pour leur subsistance, ils jouoient pendant tout un jour pour *charmer la faim.* » C'est une conjecture, entre beaucoup d'autres. Contentons-nous d'un fait certain : les cartes furent introduites en France au début du XIV[e] siècle.

Le *piquet* est d'origine française. Il date de Charles VII avec les expressions encore usitées : *pic*, *repic* et *capot.* C'est, on pourrait dire, un manuel de tactique militaire. Une seizième majeure à pique, c'est un piquet de soldats armés de la pique. C'est une armée qui marche, compacte et disciplinée, état-major en tête. Éviter le *repic* par le *point*[1] ou le capot, grâce à une garde heureuse, est une tactique qui sauve d'un désastre.

Le *reversi* (on écrivait alors *reversis*), que nous verrons si en faveur à Versailles, à Marly et à Saint-Germain, fut inventé pour amuser les dames à la cour de François I[er]. C'est l'envers des autres jeux. C'est de là qu'il a pris son nom. Le gagnant, au reversi, est celui qui ne fait aucune levée. Les basses cartes sont donc les meilleures. La *misère* au jeu de boston, délices des vieilles héroïnes de Balzac, n'est qu'un rajeunissement du reversi. La carte dominante au reversi est le valet de cœur et on le nomma *quinola.* C'est le nom que l'on donnait au valet de choix qui menait sa dame en croupe avant l'invention des carrosses et auquel elle s'accrochait plus ou moins étroitement selon sa fantaisie.

Enfin Mazarin vint et avec lui le *hoca*, le plus terrible des jeux de hasard. Il fut apporté en France par des aigrefins chassés de Rome et fit de suite fureur à Paris, malgré les ordonnances de Louis XIII qui exécrait le jeu. Mais le cardinal, joueur, voleur et tricheur, se moquait bien des ordon-

1. Le point s'appelait *ronfle.*

nances royales. Au hoca, on misait sur un grand carton divisé en trente cases numérotées et le numéro gagnant était extrait d'un sac comme au loto. Le banquier payait vingt-huit fois la mise. Il avait donc deux cases pour lui, soit près de 7 p. 100. Il n'avait même pas besoin de tricher pour bien faire ses affaires.

Mazarin, sur son lit de mort, suivait avec intérêt les péripéties d'une partie *in extremis*, et le bailli de Souvré, qui tenait les cartes pour lui, lui rendait compte des beaux coups lorsqu'il ne pouvait plus les voir. Il eut même la joie, avant de fermer les yeux, de palper une modeste somme de cinq cents écus, dette de jeu que lui apportait M. de Tubœuf, président de la chambre des comptes. On raconte que, pour le remercier, il étala devant lui tous ses joyaux en répétant plusieurs fois d'une voix expirante : « Je donne à madame la présidente... — Quoi? demanda Tubœuf allumé. — Le bonjour », ajouta l'Italien en refermant sa cassette.

***

Peut-être est-ce dans une intention politique que Mazarin encouragea la passion du jeu à la cour. Il voulait occuper les grands seigneurs et hautes dames qui se mêlaient trop à son gré des affaires de l'État. Les maîtresses du jeune Louis XIV se jetèrent sur l'appât et, le roi étant très joueur, la mode devint une fureur. Elle battit son plein pendant le règne de la Montespan, plus joueuse que les cartes. Ce règne dura treize ans. C'est alors qu'on vit surgir ce brelan carré de chevaliers de la dame de pique, qui écuma la table de jeu royale pendant un demi-siècle. Ils s'appelaient d'Antin, Langlée, de Grammont et Courcillon. Modestes à leurs débuts, ils ne tarderont pas à collectionner les titres et les honneurs. Car le jeu mènera à tout, à la condition de ne pas en sortir, et Courcillon sera le marquis de Dangeau.

Louis-Antoine de Pardaillan de Gondrin, duc d'Antin, était le fils légitime du marquis et de la marquise de Montespan. Sans délicatesse et sans honneur, il ne vécut que de

rapines. Il raflait les mises des joueurs distraits. Mais il était beau. Sa lâcheté était pleine de grâce. Comme il exécrait sa mère, madame de Maintenon voulut faire quelque chose pour lui[1]. Elle lui fit promettre de ne plus jouer et de fréquenter aux offices. Le comte de Toulouse fut chargé d'informer le roi de cette conversion. Mais le roi était de marbre pour d'Antin et il répondit : « Qu'est-ce que cela peut bien me faire que M. d'Antin joue ou ne joue pas? » Le coup était manqué et d'Antin lâcha les vêpres pour retourner aux cartes. Il avouait alors 700 000 livres de gain, mais il en oubliait. « Sa table, ses équipages, toute sa dépense étaient prodigieuses », dit Saint-Simon.

A la mort de sa mère tout changea. Les faveurs s'abattirent sur lui. Il obtint un des grands gouvernements du royaume[2] et il put enfin s'écrier : « Me voilà dégelé! — Mon mari ne s'arrêtera pas là », clamait partout la duchesse grisée. Et c'était vrai. A la mort de Mansart, Louis XIV supprima la surintendance et la remplaça par une *direction générale des bâtiments et jardins de la couronne.* C'était encore un joli morceau. D'Antin pria le dauphin d'intervenir en sa faveur. Monseigneur s'empressa de faire la démarche. Le roi réfléchit un moment et, regardant son fils en face, il demanda : « Est-il vrai que, jouant et gagnant gros, vous avez donné votre chapeau à tenir à d'Antin, dans lequel vous jetiez tout ce que vous gagniez, et que le hasard vous ayant fait tourner la tête, vous surprîtes d'Antin empochant votre argent de dedans le chapeau? » Monseigneur baissa la tête sans répondre. Trois jours après, d'Antin était nommé. Il devint un des plus grands personnages de la cour. C'est alors que le roi, voulant lui donner une marque éclatante de faveur, alla le visiter deux fois dans son château de Petit-Bourg, et qu'il fit disparaître à son coup de sifflet tout un rideau de verdure qui avait offusqué la vue royale.

Fils d'un maltôtier et d'une femme de chambre d'Anne d'Autriche [3], Langlée fut presque aussi heureux au jeu que

1. C'était en 1700.
2. Celui d'Orléanais et d'Amboise. (Dangeau, 27 sept. 1707.)
3. C'était une arbitre dans les questions de toilette. Elle ne manquait pas d'esprit.

Dangeau. Il avait ses entrées partout et jusqu'à sa mort, en 1708, il fut de toutes les parties du roi, de Monsieur et de Monseigneur. Cynique et familier, il excellait dans la plaisanterie ordurière ; les filles du roi s'en délectaient ; elles n'achetaient pas un mètre de ruban sans le consulter, car il était aussi roi de la mode. C'est lui qui fit à madame de Montespan la surprise de cette robe merveilleuse décrite par madame de Sévigné : « d'or sur or, rebrodé d'or, et par-dessus un or frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or, qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée... On comprend que c'est une galanterie ; mais qui peut l'avoir faite ? « C'est Langlée, dit le Roi. — C'est Langlée assurément, dit madame de Montespan ; personne que lui ne peut avoir imaginé une telle magnificence. — C'est Langlée ; c'est Langlée » ; tout le monde répète : « C'est Langlée » ; les échos en demeurent d'accord, et disent : « C'est Langlée » ; et moi, ma fille, je vous dis pour être à la mode : « C'est Langlée. »

Vingt ans plus tard, la spirituelle bavarde écrivait :

Les princesses sont ici [1] et se divertissent si parfaitement bien, qu'on assure qu'elles n'ont nulle impatience du retour de la cour ; elles se couchent ordinairement vers onze heures ou midi. Langlée donna hier un souper à monsieur et madame de Chartres ; madame la Princesse ; madame la Duchesse qui étoit la reine de la fête. madame *de Montespan*, une infinité d'autres dames, dont madame la maréchale et madame la duchesse de Villeroi étoient ; monsieur le Duc et tous les princes qui sont ici s'y trouvèrent.

Lorsque la Duchesse [2], à bout de crédit, se trouva réduite à implorer son ancienne gouvernante, madame de Maintenon, le roi [3] chargea Langlée de vérifier et de payer les dettes de jeu de la sœur de d'Antin.

La Bruyère a tracé de Langlée ce portrait [4] :

Les cours ne sauraient se passer d'une certaine espèce de courtisans, hommes flatteurs, complaisants, insinuants, dévoués aux

1. A Paris. Le roi était à Compiègne.

2. La duchesse de Bourbon (mademoiselle de Nantes), fille légitimée de Louis XIV et de madame de Montespan.

3. Il profita de l'occasion pour payer en même temps celles du Duc.

4. *Caractères* : De la Cour. L'identité est indiscutable.

femmes, dont ils ménagent les plaisirs, étudient les foibles et flattent toutes les passions; ils leur soufflent à l'oreille des grossièretés, leur parlent de leurs maris et de leurs amants dans les termes convenables, devinent leurs chagrins, leurs maladies, et fixent leurs couches [1]; ils font les modes, raffinent sur le luxe et la dépense et apprennent à ce sexe de prompts moyens de consumer de grandes sommes en habits, en meubles et en équipages...

Philibert, chevalier, puis comte de Grammont (1621-1707), était un grec avéré. Il a conté lui-même ses escroqueries dans ses *Mémoires*, écrits par son beau-frère Richard Hamilton [2], et il s'indigna fort lorsque ce livre scandaleux fut interdit. Un extrait en donnera le ton :

Il (Mazarin) aimoit naturellement le jeu; mais il ne jouoit que pour s'enrichir et trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le chevalier de Grammont, à qui il trouvoit beaucoup d'esprit, et auquel il voyoit beaucoup d'argent, fut bientôt de son goût et de son jeu. Il s'aperçut des subtilités et de la mauvaise foi du cardinal et crut qu'il lui étoit permis de mettre en usage les talents que la nature lui avoit donnés.

On sait qu'il fut longtemps banni de la cour pour avoir disputé au roi le cœur de mademoiselle de la Mothe [3]. Revenu d'exil, il finit par attraper les premières entrées chez le roi. Il fut le mépris et la terreur de la cour. Les ministres le ménageaient et lui réservaient des grâces pécuniaires. Le roi fit ce chevalier d'industrie gouverneur du pays d'Aunis et lieutenant général au gouvernement de Béarn.

Il faut « convenir » que Louis XIV eut une singulière tendresse pour les joueurs tarés.

Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau (1638-1720), est un personnage trop connu pour avoir besoin d'une longue

1. Dangeau, 2 mars 1705, à Marly : « La princesse des Ursins écrit par son ordre (du roi) à Langlée pour le prier de lui faire faire un lit et une tapisserie de broderie pour ses couches. » — Au mariage de la fille de Louvois, c'est Langlée qui fit dresser la couche nuptiale et ordonna le souper. — Dangeau dit : « Sa mort fit un grand vide. »

2. Hamilton vécut à Paris; il mourut dans l'indigence. C'était un grand seigneur, ayant beaucoup d'esprit et de culture, d'une grâce charmante et d'une loyauté parfaite. Qu'il ait tant admiré son chenapan de beau-frère, cela montre bien la mentalité de l'époque.

3. Anne-Lucie de la Mothe-Houdancourt. Elle épousa le chevalier de la Vieuville.

biographie. Après avoir servi en France et en Espagne, où on voulut en vain le retenir, il suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes en qualité d'aide de camp. Anne d'Autriche et Marie-Thérèse l'estimaient; elles l'admirent à leur jeu qui était le reversi. Un jour qu'il grillait d'envie d'avoir un appartement à Saint-Germain, le roi le lui promit à la condition qu'il remplirait cent bouts-rimés sans quitter la partie [1]. Il exécuta en se jouant ce tour de force. On sait le rôle amusant qui lui échut lorsque l'ingénue La Vallière filait le parfait amour avec Louis XIV : confident des deux amoureux, il écrivait les lettres et les réponses de l'un et de l'autre.

Il atteignit tous les honneurs : gouverneur de Touraine; membre de l'Académie française ; membre honoraire de l'Académie des sciences, où il succéda au marquis de l'Hôpital, le meilleur géomètre de l'Europe; grand maître des ordres de Saint-Lazare et de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, dont Louvois n'avait eu que le vicariat, le titre étant réuni à la couronne. Ses charges et ses titres furent innombrables. Son nom reviendra sans cesse dans cette étude : l'histoire du jeu à la cour de Louis XIV est presque l'histoire de Dangeau.

Tout le monde sait que Dangeau fut un joueur heureux. Personne ne fut plus calomnié que lui. Bien que les éditeurs de son *Journal* aient tenté de le réhabiliter, il reste pour l'opinion commune un plat courtisan, une sotte ganache, n'ayant d'autre fonction que de dénombrer les clystères royaux et de réaliser, grâce à une veine insolente, de fortes « matérielles ». Il doit cette réputation à Saint-Simon et à Voltaire. Saint-Simon le marque d'un mot : « Il était d'une fadeur à faire vomir ». Le trait est joli, mais il est dicté par la haine.

Voltaire le traite de « vieux valet de chambre imbécile, frotteur de la maison ». Ce qui ne l'empêche pas de le piller. Mais Dangeau avait écrit : « 19 mars 1717. Le petit Arouet, poète fort satirique et fort imprudent, a été exilé [2] », et : « 19 mai 1717. Arouet a été mis à la Bastille. C'est un jeune poète accusé de faire des vers fort imprudents. Il paraît *incorrigible.* »

1. Fontenelle, *Éloge*.

2. A Tulle.

Le jugement de La Bruyère serait plus inquiétant, si Pamphile [1] était le portrait de Dangeau, comme le prétendent les commentateurs, chercheurs de clefs et autres pédagogues qui en ont fait un article de foi. Mais il ne l'est pas [2].

Si Pamphile est Dangeau, La Bruyère a divagué. Or La Bruyère n'a pu divaguer. Donc Pamphile n'est pas Dangeau. Les commentateurs se sont lourdement trompés, ils sont inexcusables. Dangeau ressemble à Pamphile comme un héron à une coccinelle. Le propre du courtisan est d'être fourbe et de n'aimer que lui-même. Dangeau fut loyal et il aima ceux à qui il devait tout. Son amitié fut fidèle; madame de Maintenon l'éprouva lorsqu'elle fut devenue un objet d'horreur. Devant une telle probité de caractère il faut s'incliner bien bas. Ce chevalier de la dame de pique fut aussi un chevalier dans le beau sens du mot. Son aplatissement devant les grands? Que voulez-vous? Il croyait à la hiérarchie. C'était son article de foi. Ce fantoche prétendu, celui que madame de Montespan nommait le « valet de carreau », fut tout simplement l'homme le plus intelligent de la cour. Sous une apparence niaise, il eut l'art de ne blesser personne. Écrivain, il fut un précurseur, car il sustitue aux jugements passionnés qui faussent l'histoire la brutale précision des faits. Madame de Sévigné, seule, l'a deviné. Et Dieu sait si elle s'y connaissait, la fine mouche! Chaque fois qu'elle va à la cour, elle n'a d'yeux que pour lui. Elle est en extase devant son mérite. « C'est un aigle », dit-elle.



Aux beaux jours de la Montespan, la partie royale avait lieu de trois à six [3]. A la table du roi s'asseyaient madame de

1. *Caractères*, Les Grands.

2. Les éditeurs du *Journal* l'ont affirmé avant nous, mais leur démonstration scolastique gagnerait à être plus concise.

3. 1679-1680. Plus tard, en 1692, lorsque les comédies et les ballets eurent cédé la place aux grands sermonneurs, il y eut *appartement* le

Montespan, Monsieur, la reine, madame de Soubise et Dangeau. Le roi et madame de Montespan ne formaient qu'un jeu; c'est elle qui tenait les cartes. A peine installée, Marie-Thérèse se défilait pour aller dire ses patenôtres, laissant le soin de tenir son jeu à madame de Soubise dont la part d'associée n'était que 2 p. 100. Si elle n'avait eu que cette ressource, avec un partenaire comme Dangeau la surintendante aurait été à plaindre, mais elle avait d'autres cordes à son arc [1].

A d'autres tables : Monseigneur, la dauphine, Mademoiselle [2], la comtesse de Soissons [3], la duchesse de Bouillon [4], la marquise de Thianges [5], le duc et la duchesse de Créqui, le duc et la duchesse de Vivonne, la princesse de Monaco [6], la duchesse du Lude, le prince de Marcillac, les deux Vendôme, la maréchale de Clérembault, la maréchale de la Ferté, la princesse d'Harcourt, la comtesse de Châtillon, M. de Soubise, le marquis de Pompadour, etc.

Pendant qu'on jouait, ministres, ambassadeurs et courtisans circulaient avec aisance dans l'enfilade des salons si bien aérés qu'on y gelait l'hiver. Et si le rédacteur du *Mercure*, sans rival pour écorcher les noms, avait eu le style de nos reporters mondains, après avoir cité le duc de Chartres, la

lundi, le mercredi et le samedi, de six à dix. Versailles était achevé depuis dix ans.

On montait par l'escalier des Ambassadeurs et on entrait par deux portes : à droite, dans le sallon de Diane, la salle de billard; à gauche, dans le salon de Vénus. On traversait le salon de Mars, la salle de jeu, pour arriver au salon de Mercure et au sallon d'Apollon, qui était la salle du trône. Dans le salon de l'Abondance, à l'extrémité de la galerie des Glaces, étaient installés les buffets.

1. On sait qu'elle était très belle et qu'elle fut, pendant presque toute sa vie, la maîtresse intérimaire et intermittente de Louis XIV.

2. La grande.

3. Olympe Mancini, nièce de Mazarin et mère du prince Eugène.

4. Marie-Anne Mancini.

5. Sœur de madame de Montespan. Peut-être laissait-elle au vestiaire l'abat-jour de taffetas vert, dont elle protégeait ses yeux chassieux, et la bavette sous le menton qui lui était indispensable. Le roi se plaisait à mettre des cheveux dans son potage pour la voir baver. Elle occupait un magnifique appartement contigu à celui du dauphin. Elle était impérieuse, méchante et pleine d'esprit.

6. Surnommée *le Torrent* pour son impétuosité.

Duchesse [1], mademoiselle d'Orléans [2], la princesse de Bourbon [3], mademoiselle de Bourbon [4], la princesse de Conti [5] et la grande-duchesse de Toscane [6], il n'aurait pas manqué d'ajouter : « Beaucoup de dames. Reconnu dans l'assistance : la princesse de Carignan, mademoiselle de Nantes [7], mademoiselle de Tours [7], madame Colbert, la duchesse de Crussol, la duchesse de Richelieu, la duchesse de Bracciano [8], la duchesse de Lesdiguières, la duchesse de Rohan, la maréchale de la Mothe, la duchesse d'Aumont, la duchesse de Noailles, la duchesse de Grammont, la duchesse de Villeroy, la duchesse de Duras, la duchesse de Chevreuse, la duchesse de Beauvilliers, la duchesse de Mortemart, la princesse de Tingry, la maréchale et mesdemoiselles d'Humières, la marquise de Louvois, la comtesse de Grammont, madame de Grancey, la comtesse de Guiche, madame de Gourdon, la marquise d'Effiat, la marquise de Seignelay, madame de Sainte-Mesme, madame de Maintenon, la marquise de Sourches, madame d'Albret, madame de la Vieuville, mesdemoiselles de Lévi, de Poitiers, de Théobon, de Châteautiers, de Clérembault, de Bréval, de Noirmoutier, des Adrets, etc., etc. »

Il y eut nécessairement bien des variantes, puisque le règne fut interminable. Lorsque la partie languissait, les poches étant dégarnies, le roi dispersait ses premiers sujets au lieu de les grouper autour de lui. La reine ou Monseigneur étaient chargés de présider une table, Monsieur une autre, Dangeau

1. La duchesse de Guise, fille de Gaston d'Orléans, mais du second lit. Elle avait conservé tous les honneurs d'une petite-fille de France. Son mari n'avait droit qu'à un pliant devant elle et lui donnait la serviette à dîner. Elle était bossue et dévote.

2. Fille de Monsieur. Après la mort de sa tante, en 1693, elle sera Mademoiselle tout court.

3. Anne de Bavière, fille du grand Condé.

4. Elle avait treize ans.

5. Mademoiselle de Blois, fille légitimée du roi et de mademoiselle de la Vallière. La beauté de la cour. Elle avait treize ans et venait de se marier.

6. Demi-sœur de Mademoiselle et sœur aînée de la duchesse de Guise. Mais elle était moins bien en cour.

7. Filles légitimées du roi et de madame de Montespan. La première avait six ans et l'autre quatre. Elles étaient élevées par madame Colbert. Après son mariage, mademoiselle de Nantes se nommera aussi la Duchesse tout court.

8. Princesse des Ursins.

et Langlée une troisième et une quatrième. Et ces messieurs avaient des croupiers, c'est-à-dire des associés à tant pour cent. Ces associations étaient nécessaires pour tenir le coup contre la cassette royale. Lorsque le roi réglait un grand jeu de reversi de cinq tables, soit à Versailles, soit à Marly, tous les courtisans devaient y participer, au moins par souscription. Lui-même, obligé parfois de quitter le jeu subitement, avait ses croupiers. Ces infortunés élus d'un perdant[1] par fonction sociale étaient le comte d'Auvergne, le marquis de Béringhen et Chamillart.

Telle était la partie officielle. Mais il y en avait d'autres. On jouait partout, le jour et la nuit, chez la favorite, chez tous ceux qui avaient un logement à la cour. Parties infernales, où les passions, contraintes par la présence du maître, reprenaient leurs droits. Hurlements, jurons et coups de poing à démolir la table accompagnaient les coups malheureux. Il y avait des joueurs terribles, tel le grand louvetier de France, monsieur d'Heudicourt, un fou furieux, qui faisait de tels bonds sur son tabouret en coupant au lansquenet[2] qu'il renversait ses voisins. Bien heureux lorsqu'ils n'étaient pas estropiés. Pour comble de grâce, il crachait sans cesse derrière lui sans regarder. Attrapait qui pouvait.

Madame de Montespan adorait ces orgies et bravait la défense du roi pour y assister. Tout lui était bon, même le hoca, interdit sous peine des châtiments les plus sévères. Parties de déments, où les millions rognés sur la marine, glissant des doigts de la favorite, se volatilisaient sur les trois cartes d'un brelan. Qui dira les expédients et les tortures des

1. Comment n'aurait-il pas perdu? Une citation entre mille : Dangeau, 11 mai 1687, à la Ferté-sous-Jouarre : « Le roi joua au trente-et-quarante avec Monseigneur, le comte *de Grammont*, le duc de la Meilleraye, M. du Charmel, *d'Antin*, *Langlée* et M. le Premier. »

2. Nous n'expliquerons pas le mécanisme des jeux de hasard, avec pontes et banquier, tels que le lansquenet, le trente-et-quarante et le pharaon. Tous se ressemblent et sont archiconnus. Le lansquenet et le pharaon se jouaient encore sous Louis-Philippe, le trente-et-quarante sévit toujours à Monte-Carlo sans une variante. Disons seulement un mot du protocole. Lorsqu'on tirait les places, le roi et, à son défaut, son fils, son petit-fils et son frère demeuraient immuablement à celle qu'ils avaient choisie. Ils ne faisaient que changer de voisins et les joueurs se classaient dans l'ordre fixé par le sort.

malheureux obligés de tenir tête à cette hystérique du jeu? Lorsqu'elle était décavée, ce qui n'était pas rare, elle jouait sur parole, et les perdants, qui avaient payé comptant les coups perdus, devaient se contenter d'inscrire leur créance lorsqu'ils gagnaient. Était-elle endettée de cent mille pistoles[1] par les parties précédentes? Cela ne la gênait guère. Elle se gardait bien de payer. Elle raflait l'argent de ses créanciers. Lorsqu'elle se sentait bien en forme et qu'elle avait décavé tout le monde, elle s'écriait tout à coup : « Je fais les cent mille pistoles que je dois. » Les décavés auraient pu dire : « Payez-nous d'abord, nous verrons après. » Mais ils se gardaient bien de souffler mot. Le coup de cent mille pistoles (plus de six millions à l'heure actuelle) était donné. Elle le gagnait ou elle gagnait le suivant, car elle imposait le *paroli*, et les infortunés créanciers voyaient s'échapper cette manne dont ils avaient tant besoin pour se ravitailler.

Bien entendu, madame de Montespan finissait toujours par perdre, mais les malheureux pontes n'en n'avaient pas moins écopé, sauf Dangeau et Langlée[2], ces indestructibles piliers du tripot royal.

Citons quelques témoignages. Madame de Montmorency[3] :

Elle fait des coups à la bassette qui peuvent aller à un million; elle gronde et le roi aussi quand on ne les tient pas.

Le comte de Rébenac[4] :

Le jour de Noël elle perdoit sept cent mille escus[5], elle joua sur trois cartes cent cinquante mille pistoles et les gagna.

Le marquis de Trichateau[6] :

La nuit de lundi au mardi, madame de Montespan perdit quatre

1. Bien que la pistole espagnole ait eu cours en France pendant quelques années après le mariage de Louis XIV (elle valait un peu plus de 11 francs), le mot *pistole* n'est ici qu'une expression fictive, un terme de jeu. Cela ne veut pas dire qu'on jouait des pistoles. En langage courant une pistole représentait dix livres.

2. D'Antin était encore trop jeune et Grammont préférait les parties plus restreintes où c'était lui qui tenait les cartes.

3. Bussy-Rabutin, *Correspondance*. Lettre du 9 décembre 1678.

4. Fouquières, *Lettres inédites*.

5. L'écu valait 3 fr. 50, le louis d'or 13 fr. 50.

6. Bussy-Rabutin, *Correspondance*. Lettre du 6 mars 1679.

cent mille pistoles contre la banque, qu'elle regagna à la fin sur les huit heures du matin étant quitte. Bouyn [1] qui tenoit la banque voulut se retirer; mais la dame lui déclara qu'elle vouloit encore s'acquitter d'autres cent mille pistoles qu'elle devoit de vieux, ce qu'elle fit avant que de se coucher. Monsieur fut au lever du roi en sortant de chez madame de Montespan; ainsi finit la bassette qui a été abolie pour jamais [2]. Le roi fait payer trente mille pistoles que monsieur et madame de Montespan [3] devoient encore aux joueurs qui jusqu'ici ont payé comptant ce qu'ils ont perdu et n'avoient de ressources que les cent mille pistoles dont elle s'est acquittée.



Comment expliquer les gains fabuleux de Dangeau? Nous savons, puisque les mémorialistes nous le rabâchent, qu'il était tout yeux et tout oreilles et qu'il n'avait pas une distraction. Nous n'avons que ce renseignement; mais il suffit, comme on va voir.

Prenons, par exemple, le reversi. C'est un jeu très difficile. Dangeau, qui y était de première force et n'avait habituellement pour partenaires que des nullités, avait déjà, de ce fait, un avantage incalculable. Ce n'est pas tout. Dès qu'elles avaient relevé leurs cartes, ces écervelées, qui s'appelaient madame de Montespan, madame de Soubise, etc., se mettaient à rire et à bavarder comme des perruches, criant leurs cartes à haute voix, comme à la manille parlée. « Combien avez-vous de cœurs? — J'en ai trois, tout petits, tout petits. » Pas un mot, pas un geste n'étaient perdus pour Dangeau qui les enregistrait dans sa mémoire et composait ainsi le jeu de chacun.

C'est à lui d'attaquer [4]. Il est demandeur et doit pour gagner ne pas faire une seule levée. Il a un seul cœur, le six. Le jouer

1. Ou Bauyn, ancien intendant de Guyenne. Il fut emprisonné pour concussion.

2. Elle fut immédiatement remplacée par le *pharaon* qui lui ressemble comme un frère. Tous ces jeux sont encore plus simples que le baccara.

3. Pendant que sa femme l'enrichissait, le mari passait ses nuits au tripot. Le couple était assorti.

4. Cet exemple n'intéressera que les initiés, mais nous sommes bien forcés d'expliquer le texte de madame de Sévigné, car sur le chapitre du jeu elle ne paraît pas très forte.

est bien tentant, mais bien dangereux. Il y a quatre cartes inférieures : le cinq, le quatre, le trois et le deux, et pour peu qu'elles soient partagées, la levée lui reste et il a perdu. Mais il a entendu le caquetage de l'évaporée et il se dit : « Si tu as trois cœurs si petits que cela, ma bonne dame, il y a évidemment un des autres joueurs qui n'a que des gros. » Et il joue son six, qui est forcément pris, malgré les lamentations générales ; ce qui lui assure une renonce pour se débarasser d'une carte gênante, à la répétition de la couleur.

Madame de Sévigné :

Je voyais jouer Dangeau ; et j'admirois combien nous sommes sots auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire et gagne où les autres perdent... aussi les deux cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur le livre de sa recette...

On quitte le jeu à l'heure que je vous ai dite ; on n'a du tout point de peine à faire les comptes ; il n'y a point de jetons ni de marques ; les poules sont au moins de cinq, six ou sept cents louis, les grosses, de mille, de douze cents. On en met d'abord vingt [1] chacun, c'est cent, et puis celui qui fait en met dix. On donne chacun quatre louis à celui qui a le *quinola* ; on passe ; et quand on fait jouer, et qu'on ne prend pas la poule, on en met seize à la poule, pour apprendre à jouer mal à propos. On parle sans cesse, et rien ne demeure sur le cœur. « Combien avez-vous de cœurs ? — J'en ai deux, j'en ai trois, j'en ai quatre. » Il n'en n'a donc que trois, que quatre, et de tout ce caquet Dangeau est ravi : il découvre le jeu, il tire ses conséquences, il voit ce qu'il y a faire ; enfin j'étais ravie de voir cet excès d'habileté...

Lorsqu'on jouait aux jeux de hasard, lansquenet, pharaon, trente-et-quarante, il est évident que Dangeau pontait très peu, juste assez pour ne pas se faire remarquer, et qu'il attendait son tour d'avoir la banque, ce qui lui assurait un gain mathématique, puisqu'il n'y avait pas de cagnotte.

D'Alembert, Lagrange et Ampère [2] ont prouvé par de savants calculs que le jeu *équitable*, c'est-à-dire à chances égalisées, ruine fatalement ceux qui s'y livrent. L'illustre

1. Vingt-cinq évidemment, le reversi se jouant à quatre.

2. *Mémoire sur la théorie du jeu.*

mathématicien J. Bertrand, après avoir fait la même preuve, ajoute[1] :

Tout change quand les conditions du jeu sont inégales. Le moindre avantage fait pencher la balance. Pour les joueurs que les conditions favorisent, le gain augmente sans limite... Le fermier des jeux à Monte-Carlo peut accroître sans crainte le nombre des coups. La menace ne s'adresse qu'aux pontes.

Or, si l'avantage du banquier ne dépasse guère 0,6 p. 100 au trente-et-quarante, il est au pharaon de près de 5 p. 100.

Ces certitudes, que les mathématiciens démontrent avec des montagnes de chiffres, Dangeau les avait découvertes avant eux et sans crayon. C'était un cerveau « algébrique et plein de l'art des combinaisons[2] ». Le jeu n'était dans son esprit qu'un problème à résoudre et le calcul des probabilités n'avait pas de secrets pour lui.

Comment cette fortune fut-elle supportée pendant plus de cinquante ans? Elle le fut parce que Dangeau eut l'art de se la faire pardonner. Madame de Montespan disait : « On ne peut s'empêcher d'en rire et on ne peut s'empêcher de l'aimer. » Ayant désarmé les envieux en acceptant le ridicule et s'étant fait autant d'amis qu'il y avait de courtisans persuadés de leur supériorité sur lui, Dangeau sut encore capter la faveur de toutes les comparses. Les dames à cabas de nos tripots et de nos hippodromes étaient représentées à la cour par des matrones bien nées ou bien épousées qui reniflaient l'odeur de l'or à s'en rendre malades. Et plus d'une fois sans doute, lorsque quelque écervelée, ayant éparpillé son or et incertaine de son droit, se penchait vers sa voisine : « Pardon, madame, ceci est-il à vous ou à moi? » l'interpellée, baissant modestement les yeux, se voyait obligée de répondre : « Que votre altesse royale me pardonne de lui répondre que c'est à moi. » On « adoptait les orphelins » et on « ramassait les traînards » à la cour du Roi-Soleil comme au claque-dents, mais on y mettait des formes[1]. Dangeau était plein de bonté

1. *Calcul des probabilités.*

2. Fontenelle, *Éloge.*

3. Pas toujours. En 1711, à Marly, la duchesse de Bourgogne, perdant beaucoup au lansquenet, furieuse surtout de voir gagner la duchesse de

pour ce troupeau famélique et il avait le louis facile. Ce n'est pas lui qui eût ramassé quelques pistoles ayant roulé sous la table, il en aurait plutôt ajouté. Il savait que ce qui tombe de la table du jeu est pour le soulier de bal.

Saint-Simon a peint quelques-unes de ces dames avec une verve si savoureuse que nous n'avons pas le droit de les ignorer. C'est la marquise de Charlus : l'air et la mise d'une « marchande de morue » ou d'une « crieuse de poulets. Joueuse démesurée, grossière, brutale et d'une avarice que rien n'égalait. » C'est la princesse de Montauban : joueuse forcenée, effrontée, débauchée, avare, bossue, « méchante comme un aspic » et maquillée comme une punaise. C'est la princesse d'Harcourt : « une mégère, une harpie. Sa hardiesse à voler au jeu était inconcevable. Au lansquenet on l'évitait, à l'*hombre*[1] elle y volait tant qu'elle pouvait. » Prise sur le fait, en plein Marly, elle empochait et c'était tout. Elle battait ses gens et se faisait aussi rosser par eux. Sa chambre était au-dessous de celle du roi et madame de Maintenon l'adorait[2]. Aussi faillit-elle mourir d'émotion, un jour que sa protectrice la surprit jouant à la *petite prime*[3] avec la maréchale de Villeroy, alors qu'elle la croyait à vêpres. On l'appelait *Princhipionnette*. On faisait exploser des pétards sous sa chaise[4] ou son tabouret. C'était au point que, lorsqu'on tirait un feu d'artifice, elle se sauvait en criant : — « Voilà les bêtises qui recommencent ! »

Il y avait enfin un lot de vieilles dévotes qu'il n'eût pas été bon d'avoir contre soi : madame d'Heudicourt[5], épouse du grand louvetier dont nous avons apprécié les grâces précédem-

Berri qu'elle détestait, l'humilia cruellement. L'offensée, ayant regardé le roi dont le visage restait impassible, se leva, pâle de colère, jeta son or et sortit. Les officieux se précipitèrent pour le ramasser, mais lorsque la masse fut reconstituée, elle était bien réduite.

1. L'hombre ou la *bête* se joue encore en Auvergne sous le nom de *bête ombrée*.

2. Malgré tout son crédit, elle ne put faire admettre son mari au jeu de la cour. C'était pourtant un tricheur, un escroc distingué.

3. C'est un jeu où l'on ne donne que quatre cartes. *Avoir prime*, c'est avoir ses quatre cartes de couleur différente.

4. Sa chaise à porteurs.

5. C'était une nièce de Mazarin.

ment : hideuse harpie, plus méchante que son perroquet, n'ayant « jamais dit bien de personne, qu'avec des *mais* accablants »; tout fléchissait le genou devant elle. Son appartement était un sanctuaire; n'y entrait pas qui voulait; madame de Monchevreuil, la policière de la cour, ce qui n'empêchait pas sa belle-fille de passer les nuits au jeu. Tout, jusqu'aux ministres et filles du roi, tremblait devant cette sorcière. « Un sourire d'elle était une rare faveur. On l'approchait difficilement. » Et au-dessus de ce tribunal secret, comme une idole dans un tabernacle, la puissance occulte de la cour : Nanon Balbien, servante de la Maintenon, grossière, avide, inabordable, qui exerçait sur sa maîtresse un empire absolu. Elle avait lavé la vaisselle du ménage Scarron et connaissait tous les secrets. Les plus grands seigneurs rampaient à ses pieds [1]... Mais Dangeau sut se faire aimer de madame de Maintenon [2] et même de madame d'Heudicourt.

***

Si le roi aimait le jeu, son fils, ses filles et son frère « Monsieur » le surpassèrent. Le dauphin eut pour le hoca et le lansquenet une passion mal récompensée et chercha plus d'une fois mille pistoles sans les trouver. D'Antin se mit de sa partie et s'en trouva bien. Langlée, tout en figurant à la partie du roi, accorda ses préférences à Monsieur.

Monsieur n'était pas un joueur commode, il était même très irritable. Un jour, à Saint-Germain, que les cartes lui étaient hostiles, semblable à nos joueurs qui, au lieu d'accuser leur vice, s'en prennent aux accessoires, il s'écria : « Cette maudite maison me sera donc toujours funeste? » Le propos ne dut guère plaire au roi, mais il en avait entendu bien d'autres.

1. Elle coûtait cher. En 1696, la duchesse du Lude, pour se faire nommer dame d'honneur de la duchesse de Bourgogne, lui fit remettre par une amie commune, madame Barbisi, un pot-de-vin de vingt mille écus. L'intermédiaire était discrète, mais la duchesse, ayant réussi, ne put s'empêcher de parler.

2. Elle eut l'habileté de ne pas trop contrarier la passion de Louis XIV pour les cartes. Elle savait pourtant où mène le jeu. Son père le lui avait appris.

Le duc d'Orléans [1] avoit perdu cent mille écus au jeu, la campagne dernière, contre Dangeau, Langlée et quelques autres, et n'ayant point d'argent, avoit commandé à Mérille, un de ses premier valets de chambre, de vendre sa vaisselle d'or, son balustre d'argent et quelques-unes de ses pierreries pour payer ces gens-là [2]; que Mérille sachant avec quel chagrin M. le duc se défaisoit de tout cela, avoit, sans lui en rien dire, ruiné ses parents et amis pour trouver de l'argent à emprunter; qu'il avoit trouvé cinquante mille écus, qu'il avoit donnés à Dangeau et Langlée sur tant et moins; qu'il avoit rapporté à monsieur tous ses meubles; que cette action lui avoit attiré une grande amitié de son maître et l'estime de tout le monde.

Langlée et Dangeau eurent deux querelles ensemble, ce qui ne les empêcha pas de se rencontrer au jeu du roi jusqu'à la mort de Langlée :

MM. Dangeau et Langlée, écrit madame de Sévigné [3], ont eu de grosses paroles, à la rue des Jacobins [4], sur un payement de l'argent de jeu. Dangeau menaça, Langlée repoussa l'injure par lui dire qu'il ne se souvenoit pas qu'il étoit Dangeau, et qu'il n'étoit pas sur le pied dans le monde d'un homme redoutable. On les accommoda; ils ont tous deux tort. Les reproches furent violents et peu agréables pour l'un et pour l'autre. Langlée est fier et familier au possible. Il jouoit cet été avec le comte de Gramont; en jouant au brelan [5], le comte lui dit sur quelque manière un peu libre : « Monsieur de Langlée, gardez ces familiarités-là pour quand vous jouerez avec le Roi. »

1. Bussy-Rabutin, *Supplément aux mémoires.*

2. Monsieur joua avec ces *gens-là* jusqu'à sa mort et figura aux collations et soupers offerts par Langlée en son hôtel, à Paris.

3. Lettre du 5 janvier 1672.

4. L'église des Jacobins, rue Saint-Honoré, était, on ne sait pourquoi, le rendez-vous du monde élégant. On s'y rencontrait le matin et on y échangeait les potins comme aujourd'hui aux alentours d'Armenonville.

5. Tout le monde sait ce qu'est un brelan : trois as, trois dames, etc. Le brelan ou *hazard* se jouait avec trois cartes. Avec la retourne on faisait brelan carré ou *brelan-tricon.* On l'a introduit dans le *poker.* Il y avait aussi le brelan dit *bouillotte*, qui se jouait encore en 1885. Faut-il rappeler l'anecdote légendaire, probablement fausse comme toutes les anecdotes? Le roi, qui a brelan de rois : « J'ai gagné. Trois rois et moi cela fait quatre. » Le courtisan, qui a brelan carré de valets : « Vous avez perdu. Quatre valets et moi cela fait cinq. »

Cinq ans après[1], nouvelle affaire :

D*** entra hier à la Bastille[2] pour avoir chez madame la comtesse de Soissons, levé sa canne sur L***, et l'avoir touché, dit-on, quoique légèrement : le comte de Gramont se mit entre-deux; les menaces furent vives, L*** dit à D*** qu'il étoit un lâche, et que dans un autre lieu il n'auroit pas tant fait de bruit. Madame la comtesse alla demander justice au Roi contre l'insolence commise dans sa maison. Le Roi lui dit qu'elle devroit se l'être faite à elle-même. Le cardinal de Bonzi lui fit des excuses pour D***; elle dit que c'étoit l'affaire du Roi; que si elle eût été chez elle, elle l'eût fait jeter par les fenêtres. D*** est à la Bastille : on va faire des compliments; je voudrois bien aller chez la L***[3] et faire un compliment à D*** : si vous ne voulez pas, je n'en ferai point du tout. La dispute étoit sur huit cents louis que doit L*** et qu'il veut que D*** prenne sur Monsieur. « Vous me les payerez. — Je n'en ferai rien », et le reste. On est si avide de nouvelles, qu'on a pris cette guenille, et qu'on ne parle d'autre chose[4].



C'est une chose étrange et certaine que l'on ne peut faire un pas dans l'histoire du jeu au temps de Louis XIV, sans rencontrer un filou, et que la filouterie n'y fut pas un déshonneur. Elle n'aurait pas même disqualifié un saint.

On causait devant l'archevêque d'Aix[5] de la canonisation de saint François de Sales : « Quoi! s'écria-t-il, mon ancien ami

1. Madame de Sévigné, lettre du 28 juillet 1677.

2. Il y resta vingt-quatre heures, d'après madame de Scudéry; deux jours, selon la chanoinesse de Rabutin.

3. La mère de Langlée. Elle mourut en 1698. Son fils lui faisait une pension de 12 000 livres.

4. Le roi avait d'autres agréments que le reversi et les jeux de hasard. Il avait besoin d'air et de mouvement. Il cultivait les jeux d'adresse qui facilitent la digestion, tels que le billard, le trou-madame, et le portique, formé d'arcades que les billes traversaient pour atteindre des trous numérotés. On sait que le billard fit la fortune de Chamillart. M. de Vendôme et M. le Grand — le grand écuyer, Louis de Lorraine, comte d'Armagnac, — qui y excellaient, ruinèrent Mgr de Langres, né Simiane. Le prélat décavé se réfugia dans son diocèse, s'y entraîna secrètement, et une fois maître de son art, revint leur faire rendre gorge avec intérêts composés. Puis il se moqua d'eux.

5. Ex-abbé de Cosnac.

canonisé ! je suis charmé de sa fortune ; c'était un galant homme, quoiqu'il trichât au piquet, chaque fois que nous jouions ensemble. — Mais, monseigneur, objecta quelqu'un, est-il possible qu'un saint soit fripon au jeu? — Ah ! répliqua le prélat, il disait que c'était pour ses pauvres. »

Voici un jugement à retenir de Lemontey [1] :

La profession, j'ai presque dit la dignité de gros joueur, menait promptement à la considération, aux préférences, aux honneurs, aux privautés de toute espèce... Des consciences soldatesques confondaient aisément les secrets de corriger la fortune avec les ruses de stratégie qu'on admirait dans Annibal, Eugène ou Montecuculli.

On inventa même l'art de tricher sans se brouiller avec le ciel ; lorsque la période dévote eut commencé, les joueuses, avant de se séparer, prononçaient une formule par laquelle elles se faisaient un don réciproque de tout ce qui avait pu être illégitimement gagné.



Les victimes du jeu, on ne peut s'empêcher de les plaindre, tellement elles furent innocentes. Quelles défenses avaient-elles dans leur splendide oisiveté? Ah ! que les épistolières eurent donc raison ! Pendant qu'elles écrivaient, elles ne jouaient pas.

Pauvre duchesse de Vivonne ! Pouvait-elle noircir une rame de papier par jour comme la Palatine ou madame de Maintenon ? Le roi aurait voulu l'avoir toujours à ses côtés pour jouir de sa grâce. Mais, délicieuse et frivole, elle allait où elle s'amusait. Lorsqu'elle eut tout fricassé, elle alla vivre chez son intendant, qui, lui, s'était enrichi, et elle joua des sous jusqu'à sa mort.

Pauvre maréchale de Clérembault ! Elle était si joueuse que, lorsque ses partenaires abandonnaient les cartes pour aller se restaurer, elle leur faisait des scènes. Elle jouait jour et nuit sans prononcer une parole. C'était sa manière de marquer son mépris pour le monde qu'elle fréquentait. Mais lorsqu'il lui

1. *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV.*

plaisait d'ouvrir la bouche devant quelques amis de choix, sa haute culture apparaissait et sa conversation était un régal.

D'autres, plus cyniques, voulant se refaire à tout prix, exploitèrent le jeu pour leur compte. Le duc de Ventadour, servi par une armée de racoleurs qui faisaient lever le gibier, installa un *hoca* public dans les salons de son hôtel, qui fut fermé par ordre.

La duchesse de la Ferté, trop vieille pour se faire payer par ses amants, après avoir décavé à l'*hombre* son boucher, son boulanger et ses domestiques (« Je les triche, disait-elle, mais c'est qu'ils me volent. »), ouvrait chez elle un tripot où l'on jouait le lansquenet. Mais un officier suisse, y ayant été indignement volé, couvrit Paris d'affiches et la maréchale fut exilée. Le lieutenant de police La Reynie devait être parfois bien embarrassé[1]. L'exemple venait de si haut.

Deux hommes, c'est le cas de le dire, tirèrent leur épingle du jeu. Ils menèrent une vie splendide. Dangeau, qui tenait table ouverte, qui faisait si magnifiquement les honneurs de la cour à tous les étrangers de distinction, qui représentait le roi dans son gouvernement de Touraine avec un faste presque royal et faisait élever à ses frais douze gentilshommes sans fortune; Langlée, qui recevait chez lui Monsieur, les filles du roi et toute la cour et dont les équipages étaient célèbres, avaient dépensé des sommes qui se chiffreraient aujourd'hui par centaines de millions.

L'histoire de Louis XIV ne leur fait pas la place qu'ils méritent. Langlée fut pendant cinquante ans l'âme de la cour. Quant à Dangeau, si modeste qu'il fût, il a bien dû penser tout bas, dans son for intérieur : « Je suis venu dans votre cœur orgueilleuse, moi Courcillon, avec quelques pistoles dans mon escarcelle et je vous ai tous mis dans ma poche. »

Prélever une dîme royale sur le Roi-Soleil et ses satellites et s'élever jusqu'au sommet, sans un faux pas, sans un accroc, sans une faiblesse, dans cette cour où les plus grands connurent tant de disgrâces, c'était peut-être aussi difficile que d'écrire *le Cid* ou *le Misanthrope*.

MAURICE CHARDON

1. Louvois aussi. Cependant, forts de l'approbation royale, ils fermèrent plus de quarante Académies de jeu. C'était le nom dont on décorait les tripots.

LE RELÈVEMENT ÉCONOMIQUE

DE LA GRÈCE

Le comte de Gobineau écrivait vers le milieu du siècle dernier : « L'Europe a construit le royaume de Grèce avec une sorte d'intention de lui rendre la vie impossible. » Rien de plus vrai. Après la bataille de Navarin, l'Europe semblait avoir choisi comme à dessein un lambeau de mauvaises terres pour y laisser végéter les 550 000 Grecs qui, seuls de leur race, recevaient l'indépendance. Ainsi vint au monde l'État hellénique, chétif, misérable, menacé de mourir de faim, sur un sol aride et ravagé par les hordes d'Ibrahim Pacha, grevé dès sa naissance d'une dette publique quinze fois supérieure à ses revenus. Économiquement et politiquement, il végéta.

A peine constitué, il ressentit les fâcheux effets de l'exiguïté de ses frontières et subit le contre-coup des fréquentes révoltes des Grecs de Turquie ; celles-ci depuis trois quarts de siècle ne lui ont pas coûté moins de 200 millions de francs, soit le cinquième de sa dette publique à la veille de la guerre des Balkans. Ces graves soucis extérieurs, joints à maintes déceptions diplomatiques et à des difficultés économiques de toutes sortes ont longtemps suspendu toute activité productive.

Un peu partout, on refusait de prendre au sérieux, non seulement les armées mais tout l'organisme national hellénique.

Les personnalités les plus compétentes assuraient encore, il y a dix-huit mois, que la Grèce ne saurait jamais mobiliser qu'une médiocre armée de 70 000 hommes. Quant à la marine hellénique, la presse anglaise démontrait que la flotte turque n'en ferait qu'une bouchée, dès la première rencontre. Enfin de nombreux financiers prédisaient que la Grèce marchait à coup sûr vers une seconde banqueroute.

Or les événements ont apporté un démenti inattendu à toutes ces fâcheuses prévisions. Au lieu de 70 000 hommes, la Grèce a mis sur pied une armée quatre fois supérieure, 282 000 hommes[1] que la Mission militaire française avait admirablement préparés à la victoire. La flotte grecque si décriée a conquis toutes les îles turques et conservé jusqu'à la fin des hostilités la maîtrise de la mer. Enfin, pour ce qui est des finances, il suffit de constater qu'à l'heure actuelle les besoins immédiats du trésor hellénique ne dépassent pas 130 millions de francs, tandis que ceux de la Bulgarie atteignent près de 800 millions.

Il existait donc, en Grèce, un élément de force que les plus avertis n'avaient pas soupçonné.



Tandis que l'État hellénique subissait de cruelles déconvenues, il en allait tout autrement pour ses sujets.

Le Grec émigre facilement; toujours il a osé tenter la fortune; grâce à sa sobriété et à sa ténacité, il réussit généralement dans les entreprises lointaines. Parti de peu ou même de rien, après avoir couru le monde, il rapporte dans son pays presque toujours l'aisance, sinon le luxe. Grecs de Grèce ou Grecs de Turquie conservent un dévouement ardent à la cause hellénique; ils aiment à faire bénéficier la mère patrie du gain amassé à l'étranger. Le plus riche comme le moins fortuné met son point d'honneur à attacher son nom à une œuvre patriotique; qu'il s'agisse de fonder un hôpital,

1. *Statistique officielle du ministère de la Guerre de Grèce.*

une école, une institution charitable, d'acheter une batterie de canons ou un navire de guerre, on peut toujours compter sur lui. L'un d'eux a fait à son pays le royal présent du cuirassé *Averoff*.

Les familles d'origine grecque installées à demeure dans les provinces ottomanes, dans les ports de la mer Noire, dans les échelles du Levant, en Égypte et dans les principales villes de l'Europe représentent aujourd'hui une population de plus de 5 millions d'individus. Les plus fortes agglomérations résident à Constantinople (500 000 Grecs)[1], et à Smyrne, (200 000). Les fortunes réunies des grandes familles de négociants grecs établis à Trieste, Marseille, Paris, Londres et Manchester peuvent être évaluées aujourd'hui à 3 milliards de francs. En Égypte, 200 000 Grecs détiennent la moitié du commerce égyptien; dans la mer Noire, le commerce des ports et souvent celui de l'intérieur est en grande partie entre les mains de négociants hellènes. La moitié des exportations des Indes Anglaises est faite par la maison grecque Ralli brothers de Londres. Enfin, on sait qu'en Turquie, le commerce, l'industrie et les professions libérales sont, pour une large part, exercées par des Grecs.

A cette émigration habituelle et déjà ancienne, est venu s'ajouter depuis quelques années un mouvement d'émigration plus lointaine. On compte à l'heure actuelle aux États-Unis plus de 200 000 Grecs qui sont pour leur pays d'origine une source de richesse considérable. La Grèce reçoit d'eux annuellement plusieurs millions de dollars. Pendant les dernières guerres, ils ont fourni 57 000 réservistes, presque autant d'hommes qu'on en attribuait avant la crise à la Grèce entière. Et voilà l'explication de son relèvement inattendu : la Grèce d'hier n'était, économiquement parlant, qu'une petite partie du monde hellénique. Sa principale force lui venait de ses colons à l'étranger, dont beaucoup occupent de hautes situations dans le commerce, la finance et l'industrie; tous, petits ou grands, en s'enrichissant au loin avaient conservé la tradition, soit d'adresser une partie de leur épargne aux parents demeurés en Grèce, soit de placer leur gain dans

1. Fait à noter: c'est à Constantinople que se parle le grec le plus pur.

des entreprises helléniques. Grâce à cet afflux de numéraire la situation économique si précaire du petit royaume naissant a pu se consolider insensiblement ; ces remises s'accroissant d'année en année, les affaires ont pris un essor imprévu et le jour où le pays a eu besoin d'hommes, de tous les coins du monde les Grecs sont venus se ranger autour du drapeau national.

***

Pour bien se rendre compte de ce rapide enrichissement, il faut examiner successivement l'évolution économique et financière du royaume depuis sa libération.

La Grèce d'avant la guerre des Balkans était un pays agricole, mais qui, par suite de la sécheresse du climat et de la rareté de plaines fertiles, n'arrivait pas à se nourrir sur son propre fonds. Sur les 6 400 100 hectares qui composaient le royaume, 2 407 000 environ étaient affectés à la culture[1]. Ils se décomposaient comme suit :

Céréales dont la moitié restait en jachères tous les ans.	1 215 000	hectares.
Vignes	121 000	—
Raisins de Corinthe	57 000	—
Oliviers.	101 000	—
Tabac	12 000	—
Arbres fruitiers.	51 000	—
Forêts, généralement de peu de valeur. .	350 000	—
Total.	2 407 000	hectares.

Le reste du pays se compose de pâturages assez vastes ; mais le plus souvent médiocres, de terres incultivées et pour la plupart incultivables.

En ces dernières années la production agricole annuelle représentait, en moyenne, 266 millions de francs[2] :

1. *Diplomatic and Consular Report*, Greece, n° 5224.
2. *Diplomatic and Consular Report*, n° 5224. Annual Series, 1913.

Céréales	107 millions.
Vins	42 —
Raisins de Corinthe	52 1/2 —
Huile d'olive et olives	50 —
Tabac	10 —
Coton	2 —
Figues	2 1/2 —
Total	266 millions.

Si nous y ajoutons la valeur des moutons élevés annuellement dans le pays (32 millions de francs), des chèvres (18 millions) et les produits de la sériciculture, de l'aviculture et de l'apiculture, nous arrivons à une production totale d'environ 350 millions.

L'industrie en Grèce est encore peu favorisée. Il y a quelques années, elle était en voie de progrès, grâce à l'agio de l'or qui lui servait de prime, mais la disparition rapide de celui-ci lui a porté grand préjudice.

L'industrie minière est assez développée, mais elle pourrait l'être davantage, car le sous-sol est riche en plomb, zinc, cuivre, fer magnésifère, émeri, soufre, lignite. Il s'y trouve surtout une grande variété de marbres. On extrait par an pour 20 à 23 millions de francs de minéraux.

Mais la principale ressource de la Grèce a toujours été et reste la mer. Sans parler de la pêche (poissons, coquillages et éponges), qui fait vivre une partie de la population côtière, les transports maritimes sont une source très importante de richesse. Dès la plus haute antiquité le Grec eut l'instinct de la mer. Avant même sa libération la Grèce avait une marine marchande respectable. Pendant la guerre de l'indépendance (1821-1828) ses voiliers, transformés en navires de guerre, ont donné plus d'une fois la chasse aux escadres turques. Avec l'invention de la vapeur survint une période de crise. Vers 1873, alors que la marine grecque à vapeur n'était pas encore constituée, la navigation à voile tombait dans le marasme. Mais les négociants hellènes établis à l'étranger apportèrent le concours de leurs capitaux et de leur expérience, et la marine marchande prit un essor étonnant. En 1898 elle n'avait que 100 vapeurs de plus de 100 tonnes, jaugeant 139 431 t. au total. Elle en comptait 180 (321 320 t.) en 1903

et 365 d'un tonnage total de 705 897, en 1912[1]. Comme le constatait récemment M. Pierre Leroy-Beaulieu, la Grèce, proportionnellement à sa population, est, après la Norvège, le pays du monde qui possède la plus forte marine marchande. L'augmentation depuis quinze ans a été de plus de 500 p. 100, tandis que, dans la même période, l'accroissement, pourtant remarquable, de la marine allemande n'a été que de 185 p. 100 et celui de l'Angleterre de 60 p. 100. Et, fait digne de remarque, la marine marchande hellénique ne reçoit aucune subvention du gouvernement.

Pendant les guerres récentes, 95 vapeurs dont 4 transatlantiques ont été réquisitionnés par l'État. Ils ont transporté plus de 250 000 soldats (grecs, alliés ou prisonniers de guerre). En novembre 1912, la Grèce, sur la demande du gouvernement bulgare, concentra en moins de trois jours à Salonique 51 gros paquebots pour le transport des troupes bulgares à Dédeagach. Peu de nations seraient capables de fournir un tel effort en un délai si court.

Dans la navigation à travers les Dardanelles le pavillon grec l'emporte aujourd'hui par le nombre de navires sur le pavillon anglais lui-même. Dès 1910, malgré le boycottage des Jeunes-Turcs, on a vu passer à travers les détroits 4 150 vapeurs helléniques contre 3 650 anglais[2].

Aussi depuis quelques années les Anglais ont dû abandonner le trafic entre les ports de la mer Noire et ceux de la Méditerranée pour se consacrer aux plus longs parcours mer Noire-Océan, où seuls les plus gros vapeurs grecs peuvent leur faire concurrence.

Entre autres conséquences de ce rapide développement de la marine marchande hellénique, il en est une qui intéresse au plus haut point la France. Le transport des céréales russes, qui se fait principalement par Marseille, est effectué en grande partie par les cargo-boats grecs : trois semaines environ avant l'ouverture des hostilités, la Turquie, à l'encontre du droit des

1. Statistiques du *Bureau Veritas*, et du *Lloyd's Register Book*, 1913-1914 (tonnage brut).

2. Cf. la remarquable étude de M. A. M. Andréadès, professeur de l'Université d'Athènes, sur la marine marchande grecque. *Journal des Économistes*, 15 sept. 1913.

gens, mit l'embargo sur tous les vapeurs grecs de passage dans les détroits. Du même coup les vapeurs grecs qui se trouvaient dans la mer Noire furent immobilisés. La Turquie, par cette manœuvre, espérait peser sur la Grèce et l'empêcher de se joindre aux alliés balkaniques. Mais la Porte avait oublié que si les pavillons étaient hellènes, les cargaisons ne l'étaient pas. Toutes les grandes puissances se hâtèrent d'intervenir, la France en tête qui, plus qu'aucune autre, se trouvait lésée. La plus grande partie des céréales transportées par les vapeurs grecs étant à destination de Marseille, plusieurs grandes minoteries de cette ville menaçaient de fermer. La Turquie dut céder : elle relâcha 58 vapeurs grecs et ouvrit les détroits à ceux qui, restés dans la mer Noire, portaient également des cargaisons étrangères [1].



Au premier plan du crédit public se place naturellement la Banque Nationale, puissante institution privée au capital de 20 millions, à laquelle le gouvernement a concédé le monopole de l'émission. Ses actions de 1 000 francs à l'origine sont cotées aujourd'hui à près de 5 000 francs. Son stock d'or qui était au 30 juin 1912 de 121 millions en chiffres ronds s'est progressivement élevé pour atteindre le total sans précédent de 254 millions en décembre 1913, chiffre considérable comparativement à la population du pays.

La Banque Nationale, après avoir causé, par une émission excessive de papier à laquelle les besoins du gouvernement l'avaient condamnée, une énorme dépréciation des changes étrangers, a contribué puissamment au relèvement de ces même changes après 1898.

Pendant la guerre, la Banque Nationale a pris ferme

1. Elle retint cependant 23 vapeurs à Constantinople et en immobilisa autant dans la mer Noire. Pour cette détention illégale la délégation hellénique à la Commission financière de Paris a réclamé une indemnité de 26 millions de francs, mais la délégation ottomane prétendit que l'art. I[er] de la convention de la Haye de 1907 marquait un simple *désir* et non une stipulation. Il serait *désirable* qu'à l'avenir une convention très explicite vînt trancher cette question des transports maritimes.

130 millions de francs sur les sommes empruntées par le gouvernement hellène à l'étranger. Et même, à certains moments difficiles où des considérations politiques empêchaient la Grèce de s'adresser aux marchés internationaux, la Banque usant de son crédit personnel à l'étranger, s'est substituée à l'État pour procurer des avances au trésor grec [1].

Outre la Banque Nationale, on doit citer la Banque d'Athènes, au capital de 60 millions de francs, étroitement liée à l'Union Parisienne, à la Banque Ionienne [2] et à la Banque d'Orient. Ces trois établissements possèdent de nombreuses succursales en Égypte et en Turquie.

D'autres éléments permettent encore d'apprécier la situation économique de la Grèce. D'abord les dépôts dans les banques grecques : 98 millions en 1900, 436 millions en 1913, et en octobre 1913, 480 millions. Puis les valeurs cotées à la Bourse d'Athènes non compris les fonds d'État : en 1904, 365 millions, en 1912, 521 millions. Enfin le commerce extérieur qui a passé de 1902 à 1911 (dernière année de vie économique normale) de 216 millions à 331 [3] : 173 millions d'importation, 158 millions d'exportation.

Rapporté au chiffre de la population, le commerce extérieur de la Grèce atteint 120 francs par tête environ. C'est sensiblement plus qu'aucun pays balkanique, à l'exception de la Roumanie ; c'est plus encore que l'Espagne et le Portugal ; ce n'est pas beaucoup moins que l'Italie où la proportion est de 180 francs. Symptôme significatif, le nombre de porteurs nationaux de la dette extérieure augmente chaque année, comme le prouve le nombre de coupons payés en Grèce.



Les débuts de la dette publique hellénique tiennent un peu

1. Exposé des motifs du budget rectificatif de 1913 par M. Diomidès, ministre des Finances.

2. La banque Ionienne, ancienne banque nationale des îles Ioniennes cédées par l'Angleterre à la Grèce en 1864, conserve encore un petit privilège d'émission.

3. Exposé des motifs du budget de 1913 par M. Diomidès, ministre des Finances, février 1913.

du roman [1]. Le premier emprunt grec a été conclu à Londres en 1824, trois ans avant la bataille de Navarin qui décida du sort de la Grèce. Il était contracté en pleine période révolutionnaire par un gouvernement provisoire. Cet emprunt de 20 millions à 5 p. 100 fut émis au taux de 59 p. 100, mais sur cette somme la Grèce ne toucha qu'à peine 8 millions. Les philhellènes anglais, afin de prévenir tout gaspillage de la part du gouvernement provisoire, ne lui versèrent cette somme que par acomptes et par l'intermédiaire, entre autres, de lord Byron. Mais la mort subite de celui-ci vint retarder les versements.

Encouragé par ce premier succès, le gouvernement provisoire émit l'année suivante un deuxième emprunt de 50 millions, cette fois au taux d'émission de 55 1/2 p. 100. Mais le malheur voulut que la Grèce, pour s'affranchir de la tutelle des philhellènes anglais, confiât ses intérêts à un syndicat de banquiers londoniens peu scrupuleux : c'est à peine si elle toucha 6 millions sur 50. Aussi à sa libération le pays se trouva-t-il grevé d'une dette publique de 130 millions, tandis que ses revenus annuels ne dépassaient guère 8 millions [2]. L'Etat grec étant dans l'impossibilité de faire face à ses engagements, une convention dut intervenir entre la Grèce et ses créanciers [3].

En 1832, la Grèce fut dans une situation encore plus précaire. La France, l'Angleterre et la Russie convinrent de lui garantir un emprunt de 60 millions de francs. Mais l'endettement du pays était au-dessus des forces contributives. Le service de cet emprunt fut bientôt interrompu. La garantie des trois puissances dut entrer en jeu et la France pour sa part avança 3 793 277 francs [4].

En 1860 une commission internationale réunie pour liquider cet emprunt stipula que la Grèce commencerait à

1. Andréadès, *Histoire des Emprunts nationaux helléniques*, 1re partie, Athènes, 1904.

2. Virgili, *la Questione Rumeliota*, Rome, 1908.

3. Le 31 décembre 1878, la Grèce devait du chef de ces deux emprunts £ 10 030 000. Cette créance fut convertie en une dette nouvelle d'environ 1 million de livres sterling.

4. R. Stourm, *le Budget*, éd. 1909, p. 265.

rembourser ces avances à raison de 900 000 francs par an. Chose singulière, la nature de cette somme ne semble pas avoir été déterminée, et même à l'heure actuelle, on ignore si ces 900 000 francs, que le gouvernement hellénique verse toujours, représentaient l'intérêt, l'amortissement, ou les deux à la fois, et dans quelle proportion. La question se compliqua encore par le fait qu'à partir de 1864 chacune des puissances protectrices renonça respectivement au tiers de sa part, afin de créer une liste civile additionnelle au roi Georges I[er]. Mais cette renonciation qui devait-elle grever? On n'est pas fixé sur ce point[1]. En France, la loi de finance de 1887 a rayé définitivement des comptes du trésor les créances de l'emprunt grec[2]. Le plus gros endettement de la Grèce date surtout de 1881. La période 1881-1890 fut une ère de folies financières. Pendant ces dix années, le gouvernement hellénique contracta à l'étranger une série d'emprunts d'un capital nominal de 570 millions de francs, exigeant un service annuel de 27 789 900 francs. Mais comme la Grèce avait déjà en 1890 le cours forcé avec un agio moyen de 1,235 par franc d'or, la charge de ces emprunts atteignait une somme annuelle de 34 320 526 francs sans compter les 900 000 francs de l'ancien emprunt des Trois Puissances.

Pendant les années 1891 et 1892 l'État aggrava encore sa situation en empruntant aux banques d'émission et en augmentant sa circulation particulière de billets à cours forcé jusqu'à concurrence de 85 675 227 drachmes. Il s'ensuivit une nouvelle hausse du change qui atteignit, en 1893, 1 drachme 65 centimes par franc d'or. A ce cours du change le service de la dette extérieure représentait 58 millions de drachmes; soit plus de 60 p. 100 des recettes annuelles du budget.

La faillite était inévitable. Elle survint en 1893. Pour y remédier, une commission financière internationale fut instituée à Athènes en 1898. Elle fut chargée du remaniement du service de la dette, de la gestion des revenus concédés et

1. D'après une enquête personnelle à laquelle s'est livré M. A. M. Andréadès, il paraîtrait que la Commission financière internationale de la dette hellénique possède un mémoire secret rédigé en 1859, d'après lequel les 900 000 francs versés annuellement se répartiraient en amortissement et en intérêt.

2. Art. 4 de la loi de finance du 26 février 1887.

elle prit des mesures pour l'amélioration du régime fiduciaire : cette commission rendit des services précieux, tant à la Grèce qu'à ses créanciers.

Au 1er janvier 1912, la dette publique de Grèce était de 1 033 107 475 francs[1].

Dette en or	868 131 500	francs.
Dette en papier	102 551 600	—
Dette sur cours forcé	61 775 975	—
Bons du trésor	900 000	—
Total	1 033 359 075	francs.

Le change a suscité en Grèce un phénomène monétaire insolite, qui semble aller à l'encontre de certaines règles fondamentales de l'économie politique.

La Grèce est sous le régime du cours forcé, dont la dernière application se continue depuis 1885. Les pièces libératoires d'or et d'argent ayant pris le chemin de l'étranger, il s'en est suivi une hausse considérable de l'or. En 1895 l'agio de l'or atteignit même 1 dr. 90 par franc d'or. En 1903, il fluctuait encore autour de 1 dr. 56, mais à partir de cette époque on le vit baisser graduellement, non seulement jusqu'au pair, atteint en 1910, mais encore fait déconcertant au-dessous du pair. Et depuis 1910, le cours moyen annuel du change s'y maintient invariablement. Conséquence inattendue : la monnaie fiduciaire nationale, qui devrait être dépréciée, fait au contraire prime sur l'or. Cette prime, il est vrai, est minime, mais elle est réelle[2] puisque souvent en Grèce 100 francs de monnaie francaise ne valent guère plus de 99 drachmes en papier grec.

Ce fait est d'autant plus remarquable que non seulement le cours forcé subsiste encore, mais que la circulation fiduciaire reste considérable et que la balance commerciale a de tout temps été défavorable à la Grèce. Les perturbations inévitables causées par les derniers événements n'ont aucunement troublé cette sérénité du change.

Peut-on trouver l'explication de ce phénomène monétaire

1. *Diplomatic and Consular Report*, Greece, n° 5224, et Compte rendu de la Commission financière internationale de la Dette Hellénique pour 1911.

2. Cours moyen du change en 1912, 0,99931.

sans précédent? Assurément. Depuis quelques années les rentrées d'or en Grèce ont été si considérables qu'elles ont comblé le déficit commercial du pays, et que, bien plus, elles ont amené la substitution tacite du métal jaune au papier-monnaie, de sorte que ce dernier est redevenu une monnaie représentative gagée sur la confiance qu'inspire la surabondance de l'or dans le pays.

Les rentrées de numéraire métallique sont dues principalement aux recettes de la marine marchande au dehors, et aux bénéfices que les Hellènes établis à l'étranger envoient ou rapportent avec eux. Les rentrées visibles de ces dernières années peuvent être évaluées à 100 millions de francs par an; pendant la guerre, elles ont de beaucoup dépassé ce chiffre. Près de 90 000 Grecs, la plupart dans une situation aisée, sont venus de l'étranger pour prendre les armes; on peut, sans exagération évaluer à 500 francs l'apport de chacun, ce qui fait un total de 45 millions de francs. Si l'on y ajoute 7 millions de souscriptions remises par les Grecs du dehors à M. Venizelos pour les victimes de la guerre, 3 millions envoyés à la reine, et environ 10 millions versés directement à diverses organisations de secours ou aux caisses de défense nationale, nous arrivons à un total de 65 millions. Même si l'on suppose que les rentrées annuelles normales, dont nous avons déjà parlé, ont été réduites de moitié, on arrive au chiffre de 115 millions. En tenant compte enfin de ce fait, que les dépenses de la guerre ont été couvertes par des créances obtenues ou déjà existantes à l'étranger et qu'une partie de celles-ci a été dépensée en Grèce, on peut évaluer à 160 millions au moins l'afflux total d'or dans le royaume pendant la guerre.

C'est comme si en France dans des circonstances analogues, il se produisait un afflux de 6 milliards d'or étranger.

Relativement au change, il est intéressant de rappeler que, il y a quelques années, plusieurs économistes conseillaient à la Grèce de suivre le précédent de la Russie et de l'Autriche, lors de la reprise des payements en espèces dans ces deux pays. A leur avis, la Grèce aurait dû se retirer de l'Union Latine et adopter comme pair du *franc or*, par exemple, *1 drachme* et *25 centimes*. C'était le seul moyen, disaient-ils, d'encourager

l'agriculture et l'industrie, d'écarter une crise, d'attirer l'or étranger et d'assurer le développement économique du pays.

On peut juger par les résultats actuels, combien préjudiciable eût été pour la Grèce une pareille politique; elle eût déprécié de 20 p. 100 la fortune acquise du pays, sans offrir en échange aucun bénéfice.

Ainsi c'est bien la prospérité de l'Hellade qui fait aujourd'hui celle du royaume de Grèce. Les Grecs du dehors ont non seulement rendu viable le petit État étriqué et aride, confectionné à Londres en 1830, mais ils l'ont encore développé et enrichi au delà de toute attente. L'arrivée de M. Venizelos au pouvoir a complété leur œuvre.

Aujourd'hui, après une année de luttes et de sacrifices, le bilan du royaume Hellène triomphant a non seulement révélé une force qui s'ignorait elle-même, mais il atteste des bénéfices matériels d'importance, car la superficie et la population de la Grèce se trouvent presque doublées.



Si l'on veut apprécier avec exactitude la valeur de l'effort grec, la meilleur méthode est de mettre en parallèle les éléments de son passif et de son actif.

Voyons d'abord le passif. En première ligne, il faut tenir compte des pertes en hommes : elles sont de 7 732 tués ou disparus[1], chiffre qui ne peut manquer de surprendre si on le compare à celui des morts bulgares qui dépassent 52 000. Cette faible mortalité est due à l'excellente organisation des services de santé et d'intendance, dirigés avec une méthode au-dessus de tout éloge, par deux éminents officiers de la Mission française, le médecin principal O. Arnaud et le colonel Bonnier.

Puis viennent les pertes matérielles. Le commerce et l'agriculture s'étant peu ressentis des derniers événements[2]; la

1. En plus 42 803 hommes blessés dont 618 officiers (Statistique de la Guerre).

2. Comme l'exposait dans une conférence sur la Grèce à l'École des Hautes-Études Sociales M. N. Politis, l'éminent professeur de la faculté de

question est de savoir ce qu'a coûté la guerre à la Grèce et avec quelles ressources elle y a fait face.

Au jour de la mobilisation de tous les États balkaniques c'est la Grèce qui disposait des plus grandes disponibilités : 92 856 768 francs, provenant des excédents des budgets ordinaires et extraordinaires de 1910 et de 1911[1].

Pour bien juger la situation financière de la Grèce pendant les deux années qui viennent de s'écouler, il suffit de jeter un coup d'œil sur les chiffres présentés à la Chambre hellénique par M. Diomidès, ministre des Finances de Grèce[2].

D'après ce dernier les dépenses des deux guerres ont été les suivantes :

Armée de terre	292 115 000	francs.
Armée de mer.	87 370 000	—
Entretien des prisonniers de guerre.	25 000 000	—
Entretien des réfugiés	7 000 000	—
Total	411 485 000	francs.

Mais à ce premier total il y a lieu d'ajouter : les pensions et retraites aux victimes des deux guerres, dont la capitalisation peut être évaluée à 100 millions de francs. La diminution des recettes ordinaires des exercices de 1912 et 1913, environ 50 millions. La dépréciation du matériel de guerre[3], environ 60 millions, enfin le service des avances provisoires contractées pendant les deux guerres et les dépenses extraordinaires des ministères civils motivées par la guerre, 28 747 000 francs[4].

En additionnant le tout on obtient un grand total d'environ

Faculté de Droit de Paris, le travail des femmes et des vieillards a sauvé les récoltes ; les encaissements du trésor n'ont fléchi que de 23 p. 100 sur la période correspondante de 1911-12 ; les revenus affectés à la dette n'ont subi qu'une faible diminution, les recettes de douanes n'ont baissé que de 3 1/2 p. 100.

1. Les recettes extraordinaires provenaient du reliquat (73 537 941 francs) de l'emprunt étranger de 150 millions conclu en 1910.

2. Séances du 20 février et 20 novembre 1913.

3. Par contre il faut tenir compte du matériel enlevé à l'ennemi ; il comprend 325 canons avec leurs accessoires, 81 mitrailleuses et 100 000 fusils pris aux Turcs, 84 canons avec accessoires, 9 mitrailleuses et 15 000 fusils pris aux Bulgares et une immense quantité d'autre matériel.

4. Ces comptes ne sont pas encore entièrement clôturés.

650 millions, qui représente à peu près ce que les deux guerres ont coûté au Trésor grec.

Pour faire face à ces dépenses le gouvernement hellénique a employé les moyens suivants :

1° Disponibilité au jour de la mobilisation. .	92 856 768	francs.
2° Dépenses budgétaires différées sur les exercices 1912 et 1913	30 000 000	—
3° Bons du Trésor escomptés par la Banque Nationale	10 000 000	—
4° Avances à courte échéance.	90 000 000	—
5° Avances et emprunt à obligations quinquennales.	70 000 000	—
6° Dépenses de guerre (réquisitions, fournitures, transports, etc.) dont le paiement a été différé	119 598 000	—
Total	412 454 768	francs.

En définitive les deux guerres ont coûté effectivement à la Grèce 650 millions en chiffres ronds. Là-dessus, environ 550 millions étant des avances provisoires ou des engagements à règlement différé, devront être convertis en dette consolidée.

En fait l'emprunt de 500 millions récemment émis liquidera entièrement cette situation ; le remboursement des obligations quinquennales, la capitalisation des pensions de retraites et plusieurs autres dépenses encore pouvant être imputées à des budgets ultérieurs.

Enfin, ne l'oublions pas, dans le passif de l'effort grec doit nécessairement figurer la quote-part de la Grèce dans la dette publique ottomane : environ 120 millions de francs. Ce chiffre considérable ne représente pas moins de 60 p. 100 du total à partager. Mais son élévation même atteste la valeur économique des territoires de la nouvelle Grèce.

Examinons l'actif. A la veille de la guerre, la superficie de la Grèce était de 64 000 kilomètres carrés et sa population résidente s'élevait à 2 800 000 habitants.

Aujourd'hui, à la suite des traités récents, la Grèce possède 56 000 kilomètres carrés de plus, soit une augmentation de territoire de 87 p. 100 avec 1 900 000 habitants en plus. Ces chiffres ont leur éloquence.

Mais la valeur d'un pays ne dépend pas seulement de sa superficie et de sa population ; d'autres éléments entrent en ligne de compte : la fertilité du sol, les races qui y sont implantées, les localités importantes, enfin la situation topographique. Or à tous ces égards la part de la Grèce semble privilégiée.

D'abord la Macédoine. Les plaines de Salonique, de Yenitza, de Serrès et de Drama sont des acquisitions agricoles de tout premier ordre. On y fait jusqu'à deux récoltes par an : le blé d'octobre en mai-avril et le maïs d'avril en octobre. Dans le territoire qui s'étend de l'Haliacmon au Nestos et qui fut le berceau du plus grand conquérant hellène, la culture du tabac est une précieuse source de richesse. Les districts de Xanthy et de Cavalla notamment produisent une des qualités les plus renommées : cette culture rapporte environ 70 millions[2]. En 1910 Salonique en a exporté pour 8 millions et Cavalla pour 42 millions [1].

Il faut encore tenir compte de l'opium et des graines de pavot (exportation en 1910 : 5 500 000 francs). Le poivre rouge (exportation : 1 250 000 francs). Les cocons (exportation : 5 500 000 francs). Les peaux brutes macédoniennes très appréciées en Europe et en Amérique (exportation moyenne : 4 millions), et enfin le coton dont la culture peut être étendue considérablement.

Les méthodes de culture sont encore primitives : on peut imaginer l'essor économique que prendront ces régions quand elles seront exploitées d'après les procédés modernes. Le progrès sera d'autant plus rapide que ce pays, sillonné par de nombreux cours d'eau, pourra être abondamment irrigué ; dans certaines régions, comme à Vodena où déjà l'on voit poindre une petite industrie, on utilisera la houille blanche ; les contrées marécageuses peuvent être desséchées : on est donc certain de voir s'augmenter la surface cultivable de la Macédoine.

La Grèce, qui manquait de régions agricoles, trouvera ainsi de quoi assurer sa subsistance et même accroître ses exportations.

1. D'après une évaluation de M. Cofinas, directeur économique de la Macédoine.

2. *Diplomatic and Consular Report*, Turkey, nº 4797.

Là aussi, la richesse du sous-sol n'est pas négligeable[1]. Actuellement ne sont exploitées que quelques mines de chrome, de magnésite et de pyrites de fer dont la production dépasse à peine 2 millions de francs[2]; — mais ne sait-on pas que non loin de Cavalla s'élevait la brillante colonie athénienne de Philippes[3] fondée dans un district aurifère.

La Macédoine possède enfin deux ports importants : Salonique et Cavalla.

Le commerce de Salonique en 1910 atteignit 151 millions de francs, portant principalement sur les produits agricoles et minéraux à l'exportation (35 millions), et à l'importation (116 millions) sur les laines et lainages, le sucre, le pétrole, les objets manufacturés[4]. Ce commerce, contrairement à certaines assertions, n'est nullement menacé par le nouvel état de choses. La construction de nouvelles lignes ferrées, le développement de l'agriculture et des mines, l'industrialisation des tabacs, la revision générale des tarifs douaniers qui est en train de s'opérer, la création d'une zone franche dans le port de Salonique, enfin et surtout le concours puissant de la flotte marchande, constituent autant d'éléments rassurants et de garanties pour l'avenir. Au surplus, Salonique restera longtemps encore l'unique débouché maritime de la Serbie agrandie.

Cavalla est aussi un port d'avenir; ses importations sont réduites (12 millions et demi), mais il a exporté en 1910 pour 42 millions presque entièrement en tabac[5]. Le tabac de Cavalla est parmi les plus réputés, il a pour principaux acheteurs, par ordre d'importance, l'Autriche-Hongrie, les États-Unis, l'Italie, l'Égypte, l'Angleterre et l'Allemagne. Et cependant aujourd'hui Cavalla mérite à peine le nom de port, les vapeurs s'arrêtent à 1 500 ou 2 000 mètres du rivage; les chargements et déchargements se font encore par barques.

Tout compte fait, la Macédoine dans son état actuel, repré-

1. *Rapports commerciaux des agents diplomatiques et consulaires de France*, 1911, n° 927.

2. *Diplomatic and Consular Reports*, Turkey, n° 4797.

3. L'École française d'Athènes a été autorisée récemment à y entreprendre des fouilles.

4. *Diplomatic and Consular Reports*, Turkey, n° 4797.

5. *Ibid.*

sente pour l'ancien royaume de Grèce un accroissement de commerce extérieur d'environ 70 p. 100. Les sacrifices du pays en hommes et en argent ont donc trouvé là une compensation appréciable.

En est-il de même de l'Épire, cette autre portion de territoire annexée désormais à la Grèce?

Sa situation contraste singulièrement avec celle de la Macédoine. Comme l'écrivait M. Ch. Diehl, « ce sont des pentes âpres et dénudées, un chaos de montagnes qui s'enchevêtrent, c'est une nature tourmentée et dure qui nulle part ne s'épanouit librement[1]. » C'est dans ces sites sévères que les anciens ont placé l'infernal Achéron, c'est là aussi qu'ils ont érigé l'oracle pélasgique de Dodone, le plus vieux sanctuaire de l'Hellade. Mais depuis près d'un siècle l'Epire traverse une crise qui va croissant. L'incurie administrative et le régime Jeune-Turc ont provoqué l'émigration en masse. Une grande partie des territoires restent en friche. Nulle industrie, un commerce extérieur très réduit (une quinzaine de millions de francs).

Certains voyageurs rapportent qu'au début du siècle dernier l'ancien royaume de Pyrrhus nourrissait plusieurs millions d'habitants : c'est à peine si la partie qui vient d'être annexée en renferme 250 000. La Grèce aura fort à faire pour rendre à cette région son ancienne prospérité.

Mais la Grèce a fait encore une autre conquête, et d'importance : les îles.

D'abord la Crète, berceau de la plus ancienne civilisation hellénique, l'île aux cent cités, patrie de Zeus, le roi des Dieux, des Dactyles, pères du bronze, et de Minos dont on est en train d'exhumer le fameux labyrinthe. C'est une terre montagneuse, mais fertile, dont les principaux produits sont l'huile d'olive, le vin, les raisins secs, les amandes, les peaux, les caroubes, les cédrats, les savons et les pierres à aiguiser. Malgré les guerres qui l'ont si souvent dévastée, malgré le statut commercial inique qui l'accablait pendant ces dernières années, son commerce extérieur, en 1910, approchait de

1. Ch. Diehl, *Excursions archéologiques en Grèce.*

40 millions[1]. La Crète compte 340 000 habitants où se sont recrutés les plus fervents champions de l'hellénisme moderne : M. Venizelos est crétois.

Mytilène, Chio, Samos, Lemnos, Icaria, Samothrace dont les noms évoquent tant de souvenirs du passé, jadis si riches et si populeuses, ne renferment plus guère que 300 000 habitants. Mytilène, l'antique Lesbos, fut le principal domaine des Éoliens. Les VIe et Ve siècles ont marqué l'apogée de la civilisation lesbienne illustrée par Sapho, Alcée, Terpandre, Pittacus et Théophraste. L'île très montagneuse manque de cours d'eau, mais les sources y sont nombreuses. On y cultive surtout l'olivier, le mûrier, et la vigne qui donne des vins excellents; celui de Méthymne fut célèbre dans l'antiquité. L'élevage y est assez développé; on y voit poindre aussi quelques petites industries. Mytilène a servi longtemps d'entrepôt pour l'approvisionnement de l'Asie mineure; elle exporte surtout de l'huile d'olive et aussi du savon, des peaux tannées, des poteries, de la vallonée, des fruits et du vin. Son commerce extérieur atteint environ 25 millions.

Chio faisait jadis partie de l'Ionie; elle se targue d'être la patrie d'Homère. C'était le principal marché d'esclaves de la Grèce antique. En 1822 Chio fut victime d'une effroyable *turquerie*, dont elle n'est pas encore complètement remise, et que Chateaubriand, Victor Hugo et Delacroix ont immortalisée. Cette île aussi est très montagneuse, surtout dans la partie septentrionale. Au sud, elle est plus fertile et produit en abondance des oranges, des citrons, des amandes, du mastic. Ses tanneries sont prospères et font un commerce actif avec l'étranger. En revanche, les récoltes de blé et d'autres céréales ne suffisent pas à la consommation locale. Sur le sol rocheux recouvert d'une mince couche de terre végétale, la culture ne peut se faire que péniblement et par gradins. Le commerce extérieur de Chio atteignait en 1910 environ 14 millions[2].

Samos jouit d'un climat privilégié. Les anciens prétendaient que l'air était si pur et fortifiant que les Samiens pouvaient se passer de nourriture. Dans les parties basses de l'île on cultive les fruits et le tabac, sur les coteaux l'olivier et le caroubier.

1. *Recueil consulaire belge*. Turquie d'Asie, t. 156, 8e livraison.

2. *Diplomatic and Consular Reports*. Annual Series, Turkey, n° 4809.

Toute l'île est ceinturée par un riche vignoble, qui produit un vin dont la réputation est universelle. Le commerce extérieur de l'île était en 1910 d'environ 11 millions[1].

Sous un régime plus libéral, secondées par la marine marchande hellénique, toutes ces îles, dont les habitants ont de longue date donné des preuves de leur esprit d'entreprise et de négoce, ne tarderont pas à reconquérir une partie au moins de leur ancienne prospérité.

***

Nous pouvons maintenant envisager dans son ensemble le bilan de la Grèce.

Les chiffres que nous avons cités attestent que le commerce extérieur, grâce aux annexions, se trouve augmenté d'au moins 310 millions (près de 95 p. 100). Et si l'on se rappelle que toutes les contrées séparées de la Turquie depuis trois quarts de siècle ont pris un essor surprenant aussitôt qu'elles ont été affranchies de la domination ottomane, on peut raisonnablement prévoir qu'avant peu le chiffre du commerce sera pour le moins doublé. D'ailleurs les recettes du budget grec, d'après des évaluations récentes, auront bientôt elles-mêmes doublé.

Un avantage inappréciable des territoires échus à la Grèce, c'est qu'ils sont habités par une population très homogène[2]. Ils comprennent, d'une part, des régions exclusivement grecques de race et de langue comme l'Épire, la Chalcidique, l'Archipel, la ville et la région de Sérès[3] et, d'autre part, des provinces où l'élément grec prédomine de beaucoup. On peut affirmer que dans l'ensemble de la nouvelle Grèce 75 p. 100 des habitants sont de véritables Hellènes.

La mise en valeur de ces régions nouvelles ira de pair avec le développement des anciens territoires. La construction

1. *Diplomatic and Consular Reports*, n° 4809, Turkey.

2. Cet avantage est admis même par les auteurs les plus bulgarophiles : voir *Questions diplomatiques et coloniales*, 1er octobre 1913, M. Tsarigradsky.

3. Dans ces régions, même les musulmans sont Grecs d'origine et de langue.

de voies ferrées est la principale préoccupation de l'heure actuelle. La Grèce a trop longtemps souffert du refus systématique de la Turquie de laisser raccorder le réseau grec aux lignes macédoniennes, en relation directe avec l'Occident. Mais avant dix-huit mois un tronçon de 90 kilomètres, (Papouli-Topisn), qui vient d'être concédé à une compagnie française, mettra Athènes à soixante heures de Paris et à trente-quatre heures de Vienne. D'autres voies sont à l'étude : une ligne de 150 kilomètres (coût probable : 21 millions) doit joindre Kalambaka (Thessalie) à la ligne Salonique-Monastir, non loin de la frontière serbe. Cette ligne, grâce au futur prolongement Monastir-Uskub, constituera une seconde voie d'accès internationale vers la Grèce. Une ligne de 185 kilomètres (coût probable : 20 millions) partant également de Kalambaka, passant par Janina et aboutissant dans la baie de Sayas en face de Corfou, raccourcira sensiblement la distance de l'Adriatique à l'Égée. Ces trois lignes feront du Pirée le principal débouché vers l'Orient. Enfin une ligne de 36 kilomètres (coût probable : 6 millions et demi) joindra Cavalla à la ligne Salonique-Constantinople.

La Grèce a jusqu'ici trop négligé une autre source de richesse, l'industrie des étrangers. On a calculé que la Suisse recevait des touristes plus de 300 millions par an. S'il existe un pays capable d'attirer et de retenir les visiteurs, c'est assurément la Grèce; pourtant on n'y rencontre guère à l'heure actuelle que les fervents de l'archéologie. Mais le jour prochain où la jonction des voies ferrées sera accomplie, la Grèce n'apparaîtra plus comme une île lointaine. Un grand courant de voyageurs s'orientera vers elle, grâce au développement de l'industrie hôtelière et lorsque toutes les curiosités du pays auront été rendues aisément accessibles. Bientôt le touriste, en se rendant en Grèce, ne se contentera pas de visiter les merveilles d'Athènes et de ses environs, il y séjournera. N'a-t-il pas à visiter non seulement Corinthe, Mycènes, Tirynthe, Épidaure, Argos, Delphes et Olympie mais aussi Sparte, Mistra, Calavryta, Mantinée, Thèbes, Chalcis, Janina et Dodone? et peut-il négliger l'Eubée, Livadia, les Thermopyles et la Crète, renoncer à l'ascension du Parnasse et du Taygète,

ignorer le charme de l'Archipel? Il faut qu'il parcoure la Thessalie, qu'il contemple le Pélion et l'Ossa, qu'il gravisse les flancs de l'Olympe et qu'il se fasse hisser jusqu'aux Météores. Enfin quel séjour climatérique pourrait être comparé à celui des plateaux sacrés de l'Olympe ou des bords ensoleillés du cap Matapan?

***

Telle sera la Grèce de demain. Elle apparaît comme la principale bénéficiaire de la dernière crise. La Crète, les îles, l'Epire et la Macédoine méridionale avec Salonique et Cavalla sont désormais son patrimoine. Le développement futur de ces provinces justifiera toutes les espérances d'aujourd'hui. La Grèce vient enfin de recueillir l'héritage maritime de l'Empire turc dans cette Méditerranée, qui pour les peuples marchands a toujours été un élément de prospérité et de grandeur. Si la Grèce doit exercer un jour une domination plus vaste, on peut prédire que c'est par la mer qu'elle l'obtiendra, l'Empire grec a toujours été une thalassocratie.

La France, qui a salué par ses poètes et par ses peintres la renaissance de la Grèce, et dont la sympathie agissante a soutenu la Grèce à Navarin, en Morée, au congrès de Berlin, et surtout au cours de la crise dernière, la France a le droit de regarder l'Hellade d'aujourd'hui comme un peu son œuvre. En échange, la Grèce si française de cœur et d'esprit s'offre à devenir pour la France un relais d'influence morale et politique, une sorte d'avant-garde vigilante et dévouée vers cet Orient où les deux pays ont tant de traditions et d'intérêts communs.

S. P. PHOCAS-COSMETATOS

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

HYMNES DANS LA SOLITUDE

I

LE JARDIN DE LA POÉSIE

Amphion, mai 1914.

J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées!
V. H.

Un matin de mai, sous une mince pluie tiède, pleine de grâce, et qui semble dans la nature un épanchement de plus, j'erre au jardin de mon enfance. L'atmosphère liquide crée une solitude sans rumeurs. Je suis captive avec mes arbres, mon rivage, le chalet qu'habitaient mes parents, sous un vaste et léger globe de verre. L'odeur de la cressonnière bordée d'iris violets et de fleurs de fraisiers accourt vers mon cœur qui s'élance, la reconnaît, et nous nous enlaçons sur le chemin. Les plis de cristal du lac s'allongent sur les graviers de la rive en exhalant une faible odeur de marine et d'ablettes. Moite et ténue, la pluie enferme le doux parc et moi dans une prison mobile, qui m'accompagne, et resserre notre ancien et subit amour.

Je vois sur la colline trois peupliers, les mêmes que j'ai connus toute enfant. Un train passe : bruit fugitif, aiguisé, c'est comme si le temps, atone et tiède, se courrouçait soudain, et roulait un bref et mol orage.

Il suffit d'être rendu au lieu de son enfance pour qu'un poignant miracle se produise : toute chose nous accueille et nous parle ; j'entends, je comprends distinctement ce que dit, dans le feuillage, l'oiseau couronné de pluie, qui, impatient, intrigué, naïf, de son cri jovial, en suspens, interroge son bel arbre :

— Qu'est-ce donc — dit-il — cher arbre? Je suis ce matin tout joyeux. Cytise aux grappes jaune d'ambre, entends-tu comme tout frémit, s'empresse, s'apprête mystérieusement? Je ne me sens plus de joie, qu'est-ce donc? Qu'est-ce donc qui commence et qui, je le sens, ne va pas finir?

Et le cytise répond :

— Cher oiseau, né en avril, comprends-moi bien, c'est le premier, l'unique et l'éternel printemps. Je viens de fleurir pour la première fois et pour toujours. Je suis le jeune cytise du jardin, et toi tu es désormais le bel oiseau fauvette, destiné à piquer gaiement les grains de pluie, à embrouiller pour jouer le soyeux écheveau du soleil, à nager en plein azur...

Ainsi parlaient les choses de la Nature, car elles sont ignorantes de leur état périssable, ce qui leur permet de se réjouir pleinement, et l'homme seul sait qu'il passe.

L'oiseau répondit aux assertions du cytise :

— Je le sais bien, je le sais bien, car pourquoi serions-nous contents et beaux, et très unis l'un à l'autre, si nous n'étions pas créés pour toujours?

— Le mois de mai — reprit le cytise — est sans doute une ère qui débute et qui n'aura point de terme...

— Ah oui! ah oui! — répondait l'oiseau croyant. — Regarde — ajouta-t-il, si certain à présent de sa toute puissance qu'il cessait d'interroger — regarde, là-bas, sur l'allée montante, le grand marronnier rose, si fier, si touffu : toutes ses fleurs sont tombées par terre. Il a l'air bien surpris, bien navré, bien honteux même d'avoir donné toutes ses fleurs à la terre!

Et je tournai mes yeux vers le marronnier rose, splendide, énorme, penché avec mélancolie sur sa prodigalité qui dotait l'allée humide d'un tapis de mol et pulpeux corail.

— Peut-être ne sait-il pas — dit l'oiseau — qu'il a perdu toutes ses fleurs, et il croit qu'il se mire dans un étang, et qu'elles lui appartiennent et le parent encore, et qu'il les contemple seulement...

— Non — dit le cytise — je l'ai vu, il les a données à la terre, l'autre soir, par amour, et parce que le vent chaud soupirait et semblait descendu des étoiles...

— C'est trop d'amour, c'est trop d'amour — pépiait l'oiseau, en voletant du cytise à l'oranger en caisse, et de l'oranger dans les glycines silencieuses, gonflées de senteurs, qui ne s'occupent de personne, et songent toutes ensemble à l'écart, dans une merveilleuse hypnose.

Levant la tête, je répondis :

— Rien n'est trop d'amour, cher oiseau, ceux qui ont tout donné ont aussi tout pris : ils ont pris la récompense illimitée et le grand cantique intérieur que c'est d'avoir tout donné !

Mais l'oiseau étourdi affirmait, en ébrouant ses ailes mouillées, courtes et rigides comme de minuscules volets de bois verni :

— C'est trop d'amour.

Puis, il demanda au cytise qui j'étais.

Mais la grappe neuve du cytise ne savait pas, et je répondis :

— C'est une ancienne petite fille, très âgée pour une petite fille, et qui est revenue dans le jardin de sa Poésie, dans le seul endroit de la terre où tous les bonheurs ont été pour elle des vérités, parce qu'elle les espérait et les imaginait sans exiger qu'ils fussent, et ainsi elle les possédait autant qu'il est possible. Et puis, cette petite fille, au cour des années, a, comme le marronnier rose, répandu tout son cœur. Elle semblait comme lui dévastée, et séparée déraisonnablement de ses propres biens ; mais au lieu de cela elle avait confié à la terre et au vent de l'été des graines éternelles. Il n'y a que ce que l'on abandonne qui germe et qui fleurit, et l'on ne demeure qu'en se dépouillant sans mesure...

— Ne l'écoutons pas, — criait l'oiseau. Le cytise balançait son lampion de fleurs jaunes dans un geste de radieuse dénégation. Sur le rivage, le flot de cristal transparent dépliait sans cesse son froid volant onduleux, bordé de rieuse salive.

Il murmurait sa mélodie constante et véridique : « Je reviens, je reviens... »

Tout était paisible, vivace à la fois.

Et je me tus. Qu'est-ce que l'homme qui est triste et qui sait qu'il passe pourrait apprendre à la Nature heureuse, qui n'a ni la crainte ni la connaissance de la mort?

— Ainsi vous salue aujourd'hui, sans grief, ô Nature, l'être humain que la vie et les passions de l'âme ont le plus enivré, le plus déçu, et qui leur a le plus pardonné!

II

LE PRINTEMPS AU FORUM

Un jour que j'errais sur la voie sacrée...

HORACE

Un tiède coquelicot d'où s'est enfui un jaune papillon qui semblait un peu de miel pétri et volant; une rose foncée, exiguë et sans parfum, arrachée au pur bassin des Vestales; une verte figue aux parois bombées et bien tendues, avec sa goutte de lait jaspée et sa feuille duveteuse, cueillie dans l'espace même où Antoine harangua le peuple après la mort de César, voilà ce que Rome gisante — ô Nature, ô Vie éternelle, — a déposé aujourd'hui dans mes mains.

III

LES SOIRS DE ROME

Le nom mystérieux de Rome était Roma-Amor.

MICHELET

Du balcon de l'hôtel où je suis, Via Veneto, je regarde l'éclat du jour lutter avec le crépuscule. Le soleil, plus animé encore à son fièvreux déclin, jette contre les fenêtres ses tam-

bourins d'or. Un petit orchestre ambulant passe dans la rue, y fait retentir un instant sa provisoire musique : j'entends surtout qu'une enfant, dans la pauvre troupe, joue de la flûte oranaise.

Tout exulte du dernier sursaut du jour. Dans l'espace, la chaleur traîne sa moite chevelure ambrée. Le silencieux tumulte du soleil couchant fait songer à une somptueuse tragédie d'Orient, où le prince, écartant son manteau de pourpre, vient se poignarder sur les degrés de marbre de son palais ouvert.

Le silence s'était installé, mais un orgue de barbarie à présent tinte, et cette pénétrante musique brisée, disséminée, corrompt le noble éther, lui communique son voluptueux poison. Et puis, l'espace uniformément apaisé ne conserve de physionomie que ce qu'a encore de regard une paupière fermée.

C'est l'heure où les terrasses et les jardins de Rome, surplombant la ville et toute rumeur, contemplent les cieux, exhalent vers eux l'encens des fleurs, écoutent la mystérieuse harmonie des étoiles — ce chant des sphères célestes que nous entendrions, — dit Pythagore, — s'il n'était pas éternel.

Là-bas, sur la Via Nazionale, le vieux jardin Aldobrandini avance un promontoire de feuillages romanesques et de senteurs. Dans l'espace safrané, fondant et savoureux, les pétales des camélias, trop abondants et trop rapprochés, choient avec la mollesse juteuse des fruits gâtés. Des plates-bandes à l'abandon se dégage la suave pourriture des mandarines tombées à terre.

Une légère fumée monte dans le ciel pâli. D'où s'échappe-t-elle? On ne peut voir. Que la fumée est fascinante sur le ciel de la cité romaine! Ainsi s'évanouissaient les fastueux nuages de l'incendie que Néron présidait en chantant; ainsi fumaient, semblables à des torches résineuses, des corps suppliciés; le feu que les Vestales entretenaient, l'encens du temple de Vénus et Rome rejoignaient avec la même nonchalante fougue ce solennel azur. C'est d'en haut que les morts pèsent sur le cœur des vivants. Ah! dans quel cercle étroit, petite Rome, vous avez pressé des dieux, des rois, des héros, des vierges, des martyrs! Le pourpre Colisée, au loin, apparaît comme une cuve gigantesque où quelque Bacchus frénétique foule encore le vin des âges.

Bientôt tout s'estompe dans les vapeurs du soir, et je regarde avec plus de précision et d'amour le couvent des Capucins qui fait face au balcon où je m'appuie.

Sur une terrasse de terre cuite, couleur de topaze, un de ces moines, affairé, penche son arrosoir, qui englobe d'eau fuselée des pots de faïence bleue, où croissent des lis, des pétunias, de petites palmes. Je vois sa robe de bure, sa barbe de chanvre blanc, sa sèche cordelière. Avec quelle quiétude, quelle foi, quelle confiance en Dieu, dans cette plénitude du soir, il prépare les arceaux des jeunes rosiers, de la vigne flexible, tout le frémissant tissu vert qui enguirlande la terrasse et flotte comme une tente légère sur une barque indolente. Il rôde, s'occupe, et puis suspend son travail et rêve. Soudain la cloche du couvent sonne dans le campanile ajouré. Alerte, elle s'agite, disperse ses vibrations pathétiques, si liquides et si glauques qu'elles semblent arrachées au cœur de cristal de quelque naïade surprise. Par ses vifs mouvements la cloche noire et rapide fait jaillir hors du léger clocher des jets d'hirondelles effarées, qui tournoient en désordre, et paraissent être les visibles notes volantes de l'airain mélodieux. On ne peut dire quelle suavité plane dans l'éther pacifié. Sur sa terrasse couleur de miel, le gras capucin, ayant, de son lourd arrosoir, satisfait le doux instinct des fleurs, s'accoude au mur bas, se repose.

— Vieil homme en robe de bure, qui, ce soir, le crâne couvert de ta calotte brune, mêle ta barbe tordue aux festons du jeune pampre, et apparais soudain comme une blanche chèvre sur ton jardin mural, tu vis facilement, tu bois l'air, le parfum, le vent tiède. Tu possèdes l'horizon. Les douces choses sont faites pour toi. Les harmonies du silence emplissent, à cette heure bienveillante, ton corps ralenti ; un sang aisé glisse dans tes veines, tu es le roi aérien du crépuscule, le Pape secret et libre de ta belle cité.

Vieil homme, la vie, je le sens donc, est favorable aux âmes détendues, car cette jeune fille qui passe dans la rue, au pied de ton mur aromatique — si tu te penches tu la verras — elle ne marche, elle ne respire, elle ne regarde, elle n'est mouvante, vivante que parce que, là-bas, j'imagine, dans quelque voie étroite de la cité romaine, où la chaleur consterne les

fenêtres entre-bâillées, un jeune homme l'attend et la désire; elle mourrait, crois-moi, s'il s'arrêtait un instant de songer à elle, de rêver à elle, de la désirer. Dans la jeunesse, ce n'est pas la vie, c'est l'amour qui est la raison de vivre. Toi, tu es assuré de durer ce soir, mais elle, à cause de cette force même de son être, est bien moins protégée. Tandis qu'avec tranquillité tu reçois les dons légers de l'espace, elle, l'amour étant un état mystique qui menace et défie le réel, ne reconnaît plus les liens qui l'attachent naturellement au monde : elle a cédé toute puissance à celui qui règne sur son âme détachée d'elle et conquise.

Ainsi, donc, ce ciel moelleux du crépuscule, abîme bombé au fond duquel gît l'espérance, ces teintes mêlées de l'horizon, mobiles et défaillantes comme un sensuel visage, ces traînées d'azur sembables aux veines délicates d'un bras qui s'abandonne, toutes ces délices de l'espace, le vieux moine en accepte le réconfort tandis qu'elle, la jeune femme, en supporte la sollicitation infinie...

Le lent capucin, ventru, difforme, semblable au loup lorsqu'il vient de manger le petit Chaperon rouge, quitte la suave terrasse et disparaît sous l'arceau de sa fraîche maison de poterie. Hélas! cette plate-forme, d'où les regards s'élancent vers le ciel comme un jet d'eau sans entrave, va-t-elle rester vide, inoccupée, toute cette nuit où l'azur est si plein de douces intentions? Des anges bénévoles ne vont-ils pas jeter la clé de ce jardin parfait à deux enfants enivrés qui s'en viennent peut-être, derrière la colline, par la sèche route d'Albe-la-Longue?

Sur le carré de pierre fleuri qu'est la terrasse des Capucins dans la Via Veneto, ne les verrai-je pas s'accouder et pleurer ensemble, mesurer à travers leurs tendres sanglots l'insuffisance de l'effort qui joint le désir au rêve?

Téméraire et douloureuse félicité! L'amour est le sublime gaspillage des âmes. C'est l'honneur et la pitié du plus généreux des instincts humains d'accepter ces violents départs qui n'ont pour les soutenir que le point d'appui des regards confondus, et dont la sécurité, les aspirations sans bornes, sont

abandonnées ensuite au négligent, au meurtrier hasard. Pourquoi, alors que l'amour des âmes est un si grand acte de confiance en l'univers, et la plus ardente tentative de comprendre et de s'assimiler l'obscure harmonie des mondes, pourquoi deux êtres rapprochés sont-ils surtout étonnés, et contemplent-ils, dans un égal sentiment d'exil, l'infini de la déception et de l'espérance?

Qu'importe! Souffrance, souhaits, sanglots, déconvenues, épandez-vous! Je regarde cette soirée. Se peut-il que des rosiers consentent à croître pour de sombres ermites; que la vigne prépare pour eux la grappe pompeuse qui semble convier deux jeunes âmes à la multiplicité des baisers; que les petites palmes se plaisent à leur distribuer un air parfumé et rafraîchi, — que quelque chose enfin consente à servir qui ne serve pas à l'amour?

Dans cette rue même fut trouvée, sous le sol détrempé d'un matin de printemps, l'incomparable Aphrodite que j'ai vue au Musée des Thermes. Qu'elle est belle, cette Vénus naissante, ingénue, s'élançant du suaire des eaux, hérissée d'orgueil et jubilante!

— Grecque des Grecques, j'ai touché votre bras couleur d'ambre, votre narine renflée, enivrée et joyeuse qui semble aspirer l'air avec la fougue et le hennissement d'un jeune poulain. J'ai interrogé votre rire extatique et carnassier. Je sais que, détrônée un jour par les hommes, vous vous êtes léguée à l'avenir.

Ah! dans des nuits pareilles à celles-ci, ne va-t-elle pas, cette reine érigée, amère conductrice des mondes, ne va-t-elle pas, soutenue par les deux joueuses de flûte qui la maintiennent au-dessus des flots, se glisser dans les rues endormies, et traînant à son genou la limpide vague ionienne, en répandre sur la ville qui l'avait bannie un si fort ruissellement que demain, à l'aurore, les carillons de bronze de toutes les Saintes-Maries de Rome ne retentiront plus à nos oreilles que comme les faibles cloches de la ville d'Is engloutie?...

IV

SUR LES TERRASSES

Comme un peuple pressé et vaporeux de jeunes hérons voyageant en bon ordre au plus haut des cieux, les nuages, d'un gris de fumée, passent ce soir, alertes et réguliers, sur l'étendue du ciel, et voilent à demi la lune passive, d'un blanc bleuâtre, et si argentine qu'elle semble sonore.

Cette grande circulation des airs, ce rendez-vous secret et urgent où s'élance la nue elle-même, est bien sensible, dans les nuits de printemps, au regard résigné de l'homme qui, prisonnier toujours, la tête levée, considère les vastes et romanesques mouvements des mondes...

L'air, chargé d'ozone, épanoui comme une fleur qui respire fortement, est traversé par des brises étourdies : en haletant elles imitent la mutinerie des flots assaillant un rivage.

Si haut que l'on soit monté sur les terrasses des maisons, on s'y trouve rejoint par une prompte et froide odeur de feuillage, d'aubépine mielleuse, de seringa, émanée des jardins. C'est l'heure où, en bas, les plates-bandes, les rameaux chargés de calices haussent leurs voix parfumées, élancent un hymne qui surpasse leurs apparentes forces.

Ces aromes si élevés, qui voyagent ou stagnent bien au-dessus du lieu même des exhalaisons, occupent la région des désirs et des vaines prières.

Sur ces hardis parfums qui forment un lac solide, nos vœux, se détachant de notre cœur, s'installent aussi et gagnent la fascinante patrie des astres.

— Mais quel mensonge que cette noble solitude! Il faut des humains aux humains. C'est en vain que, fière ou déçue, la créature tente d'échapper à cet immense appel, à cet obstiné rendez-vous des êtres : un contre un, ou mille contre mille.

Le poète, parfois, se détourne; debout sur le sombre rocher qu'il roule et dont il fait le promontoire de sa rêverie, il perçoit, par un privilège sacré, la voix mystérieuse des choses. Le langage des oiseaux, la pureté du frais monde végétal,

toute l'aérienne idylle se révèle à lui : il entend respirer, méditer, augmenter la verdure des bois. Son regard, empli de nostalgie et de naissante espérance, est conquis et favorisé par les cieux.

Tout l'enivre, le rassure. Va-t-il établir son esprit dans ces régions célestes? Non; ce grand coup de filet qu'il vient de lancer sur l'espace, cette pêche miraculeuse où la méduse des mers est figurée par l'étoile Andromède, et la molle lotte par le croissant onduleux de la lune, la créature la rapporte bientôt à la créature. Elle jette, répand, entasse sur un être ce splendide butin, capturé dans la solitude.

Les plus puissants sont les plus inquiets et les plus domptables, tant ils craignent la force ennemie de leur propre cœur! Aussi, balbutiants : « C'est sur un seul visage, soupirent-ils, que tout l'air du monde est pour moi respirable. Loin de vous, chère créature, est-il encore des aspects, des couleurs, des abris? Est-il encore de l'atmosphère? je ne sais! Ce voyage de l'esprit que je viens de faire dans la grande nuit envolée et sereine qui couvre la moitié des continents, qui, pleine d'astres, de siècles et d'avenir a le droit de dire : « Toujours », je le dédie à un regard humain, énigmatique, éphémère, qui, par un angoissant prodige, semble avoir converti l'étendue en profondeur...

— Hélas, la Destinée est douce envers les faibles, elle les attire peu à peu dans ses méandres, les plie, les contracte insensiblement et reprend leurs peines comme le sable absorbe l'eau épandue, dolente, qui cherche à se terrer.

Leur union sobre s'accomplit.

Mais quand Roland est assuré de ses désirs et de ses droits il jette un cri sans second, qui fait éclater sa gorge.

V

DANS LE SILENCE DE LA NUIT

Les larges fleurs des sureaux sont disposées comme une voie lactée sur leur verdure obscure; les parfums sont froids et nets. Je ne vois pas la lune pleine, que me cache un haut

thuya, mais la couleur du soir est uniformément établie aux cieux, et luit doucement comme un platine céleste. Les nuits, susceptibles et pudiques, semblent toujours surprises par le regard des hommes. Je contemple, en devinant que je les trouble et les déconcerte, les blancs chemins voilés, qui ont l'air de courir aux secrets rendez-vous des forêts opaques et mystérieuses. J'écoute le merveilleux silence : il semble d'abord faiblement bruissant, comme une ruche close où les abeilles se rangent une à une pour dormir; et puis je perçois le néant du silence, ce vide rapide et pur qui, d'un bond, s'élance de la terre aux cieux.

Tel sera un jour ce silence infini à mes oreilles, si les morts entendaient...

Nous n'y pouvons croire et cette minute approche. Je me sens un bras d'athlète pour repousser cet adversaire qui apporte l'offense sans revanche. Ce n'est pas tant l'agonie, pas tant les souffrances, les adieux, les vertiges, l'ébriété et le dernier coup d'assommoir de la mort qui me hantent et me tiennent là stupéfaite, devant la douceur du soir : douceur cajoleuse, prévenante, molle comme une sombre cire qui accepte l'empreinte de notre corps confiant, animé, qui s'avance et s'enfonce en elle; non, c'est le repos d'après la mort, c'est cette exclusion totale, cette relégation éternelle hors du risque, hors de la conspiration de vivre.

O monde, comme vous aimez détruire! J'avais en moi de quoi rêver pendant des siècles. De quelle noble matière de poésie, de quels psaumes, de quels versets, de quelles chantantes élégies vous faites une noire pourriture!

— Vaisseau sans capitaine, dont les hauts mâts de verdure attirent sans cesse la foudre sur les espèces vivantes, je vous plains de ne pas avoir pitié.

Je le sens bien, c'est peu de chose une créature chétive, qui, le soir, contemple au bord d'un lac, à travers les limpides ténèbres, l'harmonieuse et vaine expansion de vos forces épanouies; mais c'est par le regard que l'homme a toute sa taille : les espaces me sont témoins que j'ai, depuis l'enfance, habitué mes yeux à rejoindre d'un trait brûlant le ciel.

Si prépondérante et résolue est la nuit qu'elle nous fait

oublier son état transitoire; cerné par son domaine, on se représente mal qu'on en puisse sortir. Des commandements passifs et funèbres semblent inscrits sur ses noires tables de la loi.

Quoi! l'aube hésitante et la vigoureuse aurore délogeront cette sombre et nonchalante obstinée? Reverrai-je vraiment, tel qu'hier matin, l'éther bleuâtre, mille fois miroitant, cristallin, élastique, qui bientôt s'emplit de la chaleur de juin, floconneuse comme le duvet du cotonnier des Iles, comme de blanches étoupes allumées? Je verrai donc, sur la verte soie des prairies, le merle étonné qui danse parmi les pâquerettes et les nigelles bleues, moqué par une buée de moucherons d'or qui échappent par bouffées à ses coups de bec étourdis. Je verrai de nouveau les épais marronniers porter leurs fleurs pompeuses et les agiter faiblement, dans le zéphyr, comme un golfe ses galères.

Je verrai le frelon noir et orangé, tout humide de soleil, se heurter de pois de senteur en pois de senteur, et répandre comme un nuage de sonorité : car, creux et léger, l'insecte pelucheux semble pourtant peser sur l'air, et transporter avec peine le fardeau de son bourdonnement. Au-dessus du blé naissant et vert, peinturé de blancs rayons comme d'une gouache gluante, je me hausserai vers la fière aubépine, dont l'odeur frémissante et susceptible est si fragile qu'on craint de l'épuiser en la respirant.

Dans le romanesque village de Meillerie, où rêva Lamartine, et qui est posé sur le lac Léman comme un nid de cygnes, je regarderai les enfants des pêcheurs jouer sur la route où sèchent les filets bleutés.

Frappés par la chaleur perpendiculaire, leurs longs cils marqueront une ombre sur leurs joues, aussi nettement que les blanches murailles des maisons portent l'empreinte des volets striés.

Les grappes molles des acacias ruisselleront sur l'azur comme des gouttes de moiteur parfumée.

— O nuit silencieuse, malgré votre désert suspendu et muet, j'entendrai donc demain le chant confiant des oiseaux engloutis dans les verdures, et qui sourd du feuillage comme les sources de la terre. J'entendrai le cri, tout embu par la

chaleur, des coqs lointains, le sifflement enroué d'un bateau qui passe sur un lac, le frais roulement de la tondeuse des pelouses qui semble aplanir l'inquiétude et la destinée, — et ces coups de fouets étincelants, ce bruit de chaudes lanières que font les faux métalliques dans les herbages, touffus de fleurs, des matinées de juin.

Oui, il n'est pas de rumeur qui ne m'ait fait rêver, depuis l'enfance, d'amour sans bornes et d'éternité.

Et je vous loue, vous surtout, bruit mystérieux qui dans les campagnes semblez toujours éloigné, bruit fascinant des constructions que font les maçons occupés à bâtir, à assujettir la pierre, le fer, le bois, la chaux; bruit distant, amorti par l'été, par des épaisseurs d'azur, de feuillage, de torpeur champêtre, étrange résonance qui intriguez le cœur, qui semblez un défi plein de force à tous les tombeaux qu'on scelle — timbre gonflé d'échos qui annoncez que l'homme se lève, continue, projette, fonde, espère au-dessus des saisons qui s'enfuient et des sépultures corrompues.

COMTESSE DE NOAILLES

LE COMBAT DE CAVALERIE

LES DEUX DOCTRINES

Notre armée vient enfin d'être dotée d'un nouveau Règlement sur le service des armées en campagne, destiné à remplacer le règlement du 28 mai 1895, dont quelques principes et de nombreux détails ne répondaient plus aux idées actuelles sur la guerre. A ce texte qui doit fixer l'unité de doctrine, doivent se référer les règlements particuliers de toutes les armes.

En ce qui concerne la cavalerie, il offre d'importantes innovations, dont la plus caractéristique vise le combat contre une autre cavalerie. Il y consacre un article spécial, qui n'avait jusqu'alors trouvé place dans aucune des publications précédentes, et qui, ramenant à des traditions séculaires, depuis longtemps oubliées, va mettre fin à des divergences et à des discussions trop souvent renouvelées.

Cet article débute ainsi :

Le combat de cavalerie se décide dans la mêlée, à coups de pointe de sabres et de lances. La charge n'est que le moyen d'arriver à la mêlée, en imposant le corps à corps à l'adversaire.

Et après quelques considérations sur les dispositions d'attaque et les différentes formes de la manœuvre, revenant à

son point de départ, il se termine par cette énergique profession de foi :

Tous les sabres et toutes les lances doivent être à la mêlée...
... Une cavalerie qui en attaque une autre doit toujours se proposer de la détruire. Elle n'a pas d'autre moyen d'y parvenir que de pénétrer dans ses rangs et d'abattre par la pointe les cavaliers qui la composent, en commençant par les officiers. Aucun officier, aucun cavalier ne doit se tenir en dehors de la mêlée; aucun ne doit en sortir tant qu'il reste un ennemi à cheval.

Voilà enfin un clair langage! Voilà qui est autrement net, positif et offensif que toutes les considérations d'ordre psychologique, moral et quelque peu mystique, auxquelles nous avaient habitués les Règlements précédents. La mêlée, le corps à corps, le vigoureux emploi des armes, apparaissent désormais comme l'indispensable et décisive solution du combat de cavalerie.



Pour comprendre toute la valeur de cette innovation, il faut se reporter au temps déjà lointain, où notre armée, en plein travail de réorganisation, cherchait et avait cru trouver sa voie dans les savants cours de tactique qui venaient de s'ouvrir à l'École supérieure de Guerre; il faut se rappeler que le cours de cavalerie, qui, le premier, par l'originalité et la profondeur des idées, créa une doctrine et donna à nos espoirs un vigoureux essor, représentait « la mêlée » comme le pis-aller d'une charge mal réussie, niait même la possibilité ou tout au moins l'utilité du corps à corps, et prétendait forcer le succès par la seule vertu de la manœuvre et de l'effet moral.

Nos règlements professaient le même oubli, pour ne pas dire le même dédain de la mêlée. C'est à peine si, à propos de l'École de peloton, ils y consacraient quelques lignes. Dans les douze articles du combat contre la cavalerie, l'idée ne paraissait pas; le mot n'était pas prononcé. La pensée directrice de cette doctrine était, en effet, que le combat de cavalerie ne

pouvant, en raison même de la vitesse et de la violence des attaques, aboutir à un choc matériel qui eût écrasé ou renversé les deux adversaires, devait se régler, avant ce choc, par le demi-tour et la fuite du moins résolu :

« Le choc n'existe pas, affirmait l'un des plus brillants représentants de cette école. Il n'y a pas choc, mais seulement menace de choc[1]... De deux cavaleries qui s'abordent, l'une fait généralement demi-tour devant l'autre... ; leur action se résume en la lutte de deux impulsions morales[2]. »

Et tout récemment encore, reprenant à vingt ans de distance sa thèse initiale, le même auteur ajoutait : « Le combat de cavalerie ne peut et ne doit-être qu'un choc moral. *La mêlée n'est que le combat de deuxième qualité* : celui qui a mal tourné[3]. »

Or, pour provoquer ce « choc moral », il fallait recourir à la surprise, — surprise ne pouvant résulter que de la vitesse de l'attaque, combinée avec d'ingénieuses dispositions de manœuvre. De là toutes sortes d'agencements et d'échelonnements ayant pour objet de gagner les flancs de l'adversaire, puis, par de larges et foudroyants déploiements, de l'impressionner au point de lui faire lâcher pied sans combat. La poursuite, sans autre transition, devait succéder à la charge.

Que si cet adversaire, mû d'un égal esprit d'offensive et d'une égale vitesse, s'avisait de ne pas faire demi-tour, il était alors admis qu'il se produirait un choc analogue au télescopage de deux trains rapides, et aboutissant, selon les lois de la dynamique, représentées en l'espèce par la légendaire formule MV^2 à un écrasement ou à un renversement général.

Le combat contre la cavalerie oscillait donc entre deux solutions fort simples ; l'une habituelle : choc moral et fuite de l'un des adversaires ; l'autre exceptionnelle : choc matériel et écrasement des deux. L'abordage, le corps à corps avec emploi de ses armes, n'était envisagé que comme une exception, comme une erreur.

En face de cette doctrine, par certains côtés séduisante,

1. *Étude sur le Combat*, 1885 (Commandant Cherfils).

2. *Cours de tactique de Cavalerie*, 1895.

3. Pour le nouveau Règlement de Cavalerie, *Revue Militaire générale* (1913).

mais dont le moindre défaut était de « faire blanc de son épée » et de s'attribuer, comme une sorte de grâce spéciale, le privilège exclusif de l'ascendant moral, il y en avait une autre plus modeste, mais aussi plus positive, plus rapprochée des réalités de la guerre. C'était celle qui, fondée sur les faits, reconnaissait qu'entre deux cavaleries lancées à l'attaque, ni l'une ni l'autre ne faisait, ne pouvait même faire demi-tour avant l'abordage; et que cet abordage aboutissait presque toujours, non à l'écrasement, mais à la pénétration, au corps à corps et à la mêlée. Cette mêlée devenait ainsi le facteur décisif du combat, et c'est seulement après qu'une des deux cavaleries y aurait affirmé sa supériorité, que l'autre, redoutant désormais le choc, fuirait la rencontre et le combat.

Le fait avait été assez fréquent sous le premier Empire : la cavalerie des Alliés, durement éprouvée dans des corps à corps antérieurs, évitait de se mesurer avec certains de nos régiments, notamment les cuirassiers, les grenadiers et les chasseurs de la garde.

Mais cet ascendant moral n'était que la consécration d'une supériorité matérielle dûment établie au cours de sanglantes mêlées. En tout cas, il se traduisait par une sorte de « dérobade » avant l'engagement, et jamais par un demi-tour dynamiquement impossible au moment du choc, à supposer que l'attaque ait été bien menée.

En l'état où nous sommes l'ascendant moral serait encore à créer; et l'on doit présumer qu'entre les cavaleries française et allemande la charge aboutira toujours à un abordage, suivi peut-être d'un renversement partiel, à coup sûr d'un furieux corps à corps. En somme, c'est le *choc matériel* qui prévaudra.

***

Telles sont les deux doctrines en présence.

Leur importance et leurs conséquences découlent de leur définition même. L'une tablant sur l'effet moral qui peut résulter de la rapidité et de l'habileté de la manœuvre; l'autre

comptant principalement sur la vigueur et l'adresse des combattants; l'une plaçant la partie principale du combat dans ses préliminaires, l'autre dans le combat lui-même.

Si un règlement, comme autrefois la Convention, pouvait « décréter la victoire », la question serait tranchée par l'apparition récente du nouveau service des armées en campagne — et la doctrine du choc moral, manquant à la fois d'une base historique et d'un soutien officiel, aurait définitivement vécu.

Mais un texte, si impératif qu'il soit, ne saurait d'emblée créer une conviction nouvelle. Les deux doctrines, que nous venons de résumer, ont jusqu'ici donné lieu à des assertions tellement opposées et à des discussions si ardentes, qu'il ne saurait être inutile aujourd'hui de tenter de démontrer que la solution officiellement admise répond le mieux aux réalités de la guerre.

Aussi bien ce sera une occasion de mener sur l'esprit de notre cavalerie une enquête opportune, de montrer que c'est dans nos propres traditions, beaucoup plus que dans des subtilités d'école, que nous pourrons trouver un guide sûr.



Celui qui aura l'honneur prochain de donner à la cavalerie un règlement de manœuvre devra édifier le combat de cavalerie sur l'une ou l'autre de ces deux doctrines. Il devra choisir entre les tendances qui conduisent à la « mêlée » du seul général Aubier, et les principes séculaires historiquement éprouvés de Xénophon, de Frédéric II, du prince de Ligne, de Brack, de Schauenbourg, de Laroche-Aymon, de Marmont, de Clausewitz, de Hohenlohe, de Cardot, de Galliffet, de Bourgogne, codifiés en un texte de lumière par Ardant du Picq[1].

L'écrivain de haute valeur, signataire des lignes précitées, m'a fait un trop grand honneur, et surtout très immérité, en m'attribuant la paternité ou tout au moins l'exclusivité d'une

1. L'idée génératrice du Combat de Cavalerie, *Le Correspondant* (1914).

opinion qui est celle de tous les chefs qui ont marqué dans le commandement de notre arme.

Mon très distingué contradicteur comprend ainsi le légendaire aphorisme de Brack : « Une charge a sa minute d'élan, sa minute de mêlée, puis celle d'hésitation et de retraite. » Par là Brack aurait, paraît-il, « voulu représenter le caractère moral de la rencontre, le choc de deux résolutions contraires[1] ». Or, l'immortel auteur des *Avant-postes de cavalerie légère*, lorsqu'il a tenté de codifier le chapitre « Des Charges », en a résumé ainsi le caractère : « Règle générale : lorsqu'une charge est bien entamée, poussez-la à fond et tenez bon : vous réussirez ». Et pour mieux expliquer sa pensée, il nous conte cet épisode :

En 1806, je traversais la Haute-Silésie, avec le 7e hussards, duquel j'avais l'honneur d'être sous-lieutenant. A quelques lieues de Ratibor, je rencontrai les ruines d'un vieux château gothique; elles étaient peu intéressantes sous le rapport de l'art et je me retirais, lorsqu'au-dessous d'une porte, je vis grossièrement sculptés deux cerfs se tenant tête sur un tronc d'arbre jeté sur un torrent; au-dessus était écrit en vieil allemand : « Le plus persévérant l'emporte ». Cette devise me frappa et n'est jamais sortie de ma mémoire. Qu'elle soit la vôtre à l'heure d'une charge.

Est-il possible de concilier cette image et cette devise, dont le principal caractère est la ténacité, avec la doctrine qui enseigne que les charges, sans combat, sans lutte, sans corps à corps, doivent instantanément aboutir à la fuite ou à l'écrasement de l'adversaire? Ce seul exemple suffit à démontrer l'inutilité des discussions purement pédagogiques; et si, malgré mon désir de ne pas raviver une controverse stérile, j'ai tenu à le citer, c'est qu'il est emprunté à un auteur qui fut beaucoup plus un exécutant qu'un théoricien, ayant pris part dans la cavalerie, à toutes les campagnes de l'Empire de 1806 à 1814. Je ne crois pas que cette opinion, qui a la valeur d'un document vécu, puisse laisser subsister le moindre doute, lorsqu'elle est ainsi expliquée et complétée.

Il en est une autre que je ne saurais, non plus, passer sous silence : celle du général de Galliffet. Le même écrivain,

1. L'idée génératrice du Combat de Cavalerie, *le Correspondant* (1914).

en effet, rapporte qu'en 1886, le général de Galliffet fut à ce point « impressionné » par une étude qui venait d'être publiée sur le *Combat de la cavalerie*, qu'il fit de son auteur, son chef d'état-major. Et comme cette étude était l'éloge du choc moral, on en conclut, que le général de Galliffet en était le partisan absolu. A l'appui de cette assertion, il cite une appréciation, assez peu caractéristique d'ailleurs, du général, sur le combat de Balaklava, auquel il avait assisté comme spectateur. Dans ce combat, le régiment des Scots-Greys, impétueusement chargé par une brigade de cavalerie russe, la reçut d'abord avec le plus grand sang-froid, avec le feu de ses carabines, puis, se portant en avant, l'enfonça par son centre. Cette rupture provoqua la déroute de la cavalerie russe, — déroute que le général de Galliffet attribuait à la stupeur des cavaliers russes devant le mouvement inattendu des Anglais.

J'avoue ne pas aisément comprendre comment cet incident peut servir à établir que la charge de cavalerie se réduit à un choc moral, puisqu'il y eut, en réalité, choc matériel et pénétration; et que, d'autre part, la cavalerie anglaise, loin de courir à l'écrasement, avait reçu et non produit ce choc. Ce qui ne tendrait à rien moins qu'à démentir la doctrine même de l'effet moral.

Mais quelle que soit l'opinion alors exprimée par le général de Galliffet sur ce cas, j'ai peine à croire qu'il l'ait généralisée au point de l'ériger en négation de la mêlée. J'ai pour cela quelques raisons que j'aurais préféré taire, si l'intérêt supérieur de l'arme ne me faisait un devoir de les exposer. En 1885, une année avant les faits précités, le général de Galliffet avait été également « impressionné » par la publication d'un volume ayant pour titre *La cavalerie française en 1884*. Il s'était enquis de l'auteur (un simple sous-lieutenant beaucoup plus inconnu que pouvait l'être le commandant breveté auteur de l'Étude sur le combat) et lui avait fait entendre qu'il le prendrait comme officier d'ordonnance. Mais ce jeune officier, sortant du rang, fut effrayé d'un honneur qui lui semblait dépasser la mesure de ses aptitudes et qui lui aurait enlevé, en outre, cette indépendance d'esprit qui fut la règle de toute sa vie. Il osa le dire au général qui, un peu brusquement, lui répondit : « Décidément vous n'êtes qu'un Limou-

sin![1] » et le congédia. Il lui conserva d'ailleurs sa haute bienveillance et voulut bien quelque temps après, en 1888, l'appeler à suivre les grandes manœuvres de cavalerie dans son état-major particulier.

A la suite de ces manœuvres il y eut, entre le général et son très modeste subordonné, quelques échanges d'idées qui aboutirent à la publication dans la *Revue des Deux Mondes* de deux articles sur « la Cavalerie dans la guerre moderne[2] ». De cet échange d'idées, j'ai gardé le souvenir précis que le général de Galliffet, tout en étant très convaincu de la puissance de l'effet moral, — effet moral qu'il cherchait à produire par la vitesse, la cohésion et la simultanéité des attaques, — était également très frappé par les témoignages des qualités manœuvrières et de l'esprit offensif de la cavalerie allemande. Aussi croyait-il fermement qu'elle ne ferait pas demi-tour et qu'entre elle et nous il y aurait abordage et mêlée. Et même, en prévision de cette mêlée, dans laquelle le sabre reprend tous les avantages, il ne voulait donner la lance ni à la cavalerie légère, ni au deuxième rang des dragons.

En rappelant ces souvenirs, je ne prétends pas renouveler cet autre éternel débat « de la lance et du sabre » (question aujourd'hui résolue), et encore moins m'ériger en porte-parole du grand maître disparu. Mais puisque sa haute autorité a été invoquée, c'est bien le moins que celui qui fut aussi quelque peu au courant de ses idées, ne laisse pas transformer une simple et passagère réflexion en un dogme absolu. En admettant même que le général de Galliffet ait cru un moment à la souveraine vertu du choc moral, je suis assuré que dès 1888 il n'y croyait plus.

Au demeurant, nul plus que cet illustre entraîneur d'escadrons n'eut l'esprit ouvert et libéral. Et malgré la forme autoritaire et tranchante de ses jugements, on le trouvait toujours prêt à accueillir, à examiner les idées les plus opposées, et il n'hésitait pas à modifier sa propre opinion s'il jugeait qu'un fait nouveau dût y apporter quelques changements.

1. Le général de Galliffet commandait alors ou venait de commander le corps d'armée de Limoges.

2. *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre et 15 novembre 1889.

Ce fait nouveau fut pour lui la connaissance, qu'il avait acquise et sévèrement contrôlée, des réels progrès accomplis par la cavalerie allemande. D'où la persuasion chez le général que le choc moral ne suffirait pas à nous faire gagner le terrain sur nos adversaires.

*
* *

Aussi bien, dès 1896, dans une brillante conférence qui ne passa pas inaperçue, un officier supérieur des plus qualifiés s'était courageusement élevé contre la doctrine, alors quasi-officielle, du choc moral, et avait posé à ses partisans ce simple, mais embarrassant dilemne auquel ils n'ont jamais répondu :

« Si l'ennemi est animé d'une égale résolution, s'il charge lui aussi à fond, qui donc fera le demi-tour? Ce ne sera pas nous, n'est-ce pas? Alors? Alors il y aura choc et mêlée[1]. »

Le conférencier de 1896 commande aujourd'hui sur la frontière une de nos plus belles divisions de cavalerie. J'imagine qu'il continue de professer la même opinion; et j'ai quelque raison de croire, qu'à part une ou deux exceptions, cette opinion est celle de tous les chefs actuels de notre cavalerie. C'est celle, en tout cas, des généraux qui ont le plus brillamment exercé ce difficile commandement.

Au lendemain du jour où il venait de quitter la division de Sedan, qu'il avait si longuement et si énergiquement entraînée, le général Paul Durand, dans une magistrale étude qui constituait son testament de cavalier[2], écrivait ces lignes :

J'ai connu un temps où l'on affirmait volontiers que, lorsque deux cavaleries se chargeront, l'une d'elles au moins fera demi-tour avant l'abordage. Je ne crois pas que cette pensée ait encore des adhérents; elle n'en a plus, en tout cas, chez nos cavaliers à l'âme chaude et bien trempée, et rien ne nous autorise à croire que nos ennemis n'auront ni la même ardeur, ni le même courage. Nos

1. *La Cavalerie et son esprit*, 1896. Commandant Abonneau.

2. Une Doctrine sur le Combat de Cavalerie. *Revue de Cavalerie*, Janvier 1912.

cavaliers aborderont l'ennemi avec force et rendront les coups jusqu'au dernier.

D'autres, moins excessifs, croient pouvoir affirmer que les mêlées seront de courte durée — ils se trompent, je connais nos cavaliers — les mêlées dureront tant qu'il y aura une pointe ou une lance entre leurs mains.

Plus récemment, à l'occasion du débat auquel a donné lieu, dans notre arme, cette importante question, le général Poulleau, dont l'autorité est affirmée par une longue et brillante pratique des plus hauts commandements de cavalerie, m'écrivait :

Général de brigade, général de division, j'ai exigé de mes régiments de ne jamais exécuter d'exercices de combat sans faire suivre la charge d'une mêlée, d'un ralliement et d'une poursuite. C'est vous dire que je crois plus au choc matériel qu'au choc moral. Les partisans du succès par la seule supériorité morale doivent pourtant admettre que les Allemands sont aussi crânes que nous, que leurs chefs ont dit et répété, comme les nôtres, à leurs cavaliers, que, s'ils chargent vigoureusement et à fond, leurs adversaires seront effrayés par la soudaineté et l'intrépidité de leurs attaques et feront demi-tour. Or cette conviction étant devenue la même dans les deux camps, l'abordage est fatal et indiscutable, et, comme conséquence, la mêlée.

Le choc exclusivement moral ne peut se produire que sur une cavalerie déjà démoralisée et, ainsi que l'a écrit mon ancien officier d'ordonnance, le colonel Desbrière[1], avec lequel j'ai souvent traité ce sujet, en communion d'idées avec lui : « la supériorité morale n'a jamais été et ne peut être autre chose que la conscience de la supériorité matérielle ».

Les partisans du choc moral ne peuvent invoquer les exemples historiques, tous contraires à leur thèse. A la guerre, les adversaires ne s'arrêtent pas, surtout à une première rencontre. Les cavaliers des deux partis seront animés de la même ardeur, de la même haine, du même désir d'en découdre; et d'ailleurs voudraient-ils faire demi-tour, qu'ils ne le pourraient pas, entraînés qu'ils seraient par leurs chevaux à la suite des cavaliers plus intrépides et grisés par des hourras et l'allure de la charge. C'est alors que d'instinct les rangs s'ouvriront, les chevaux s'élanceront dans les ouver-

1. Les remarquables études du commandant — aujourd'hui colonel Desbrière — ont paru dans la *Revue de Cavalerie*. Beaucoup d'officiers de cavalerie les ont lues avec autant de plaisir que de profit.

tures, le combat corps à corps s'engagera, la mêlée s'élargira et la doctrine du choc moral fera place à la réalité du choc matériel.

A quoi bon d'ailleurs avoir des cavaliers habiles à manier leurs chevaux et leurs armes si l'on a pas en vue la mêlée, c'est-à-dire le combat individuel ? A quoi bon exercer la troupe à se rallier rapidement derrière ses chefs, si ce n'est pour passer du désordre causé par le combat individuel à l'ordre nécessaire à la poursuite?

J'estime donc, et j'invoque, pour appuyer mon opinion, les instructions données à sa division (et que j'ai eu l'honneur de mettre en pratique) par le général de Cointet, un maître celui-là ! J'estime donc, dis-je, que vous avez absolument raison de préconiser l'abordage et le choc matériel que justifient non seulement les traditions des grands cavaliers du premier empire, mais aussi les balafres de leurs subordonnés, preuve matérielle d'un combat corps à corps.

Voici enfin ce que m'écrivait à la même date celui que le général Poulleau reconnaît pour « un maître », le général de Cointet, le légendaire entraîneur de la division de Lunéville, dont le passage au cadre de réserve provoqua de l'autre côté du Rhin une explosion de joie à peine dissimulée.

Tout ce que vous dîtes du choc moral et du choc matériel est d'une vérité saisissante. Il y a malheureusement à notre époque trop de jeunes officiers et même des chefs de notre cavalerie à la recherche de procédés tactiques compliqués — et, chez eux, une confiance irraisonnée dans le choc moral. J'appelle cela l'école de la défaite.

Au dire des partisans du « choc moral », les généraux Durand, Poulleau, de Cointet — et bien d'autres que je m'interdis de nommer parce qu'ils sont encore en activité et qu'il ne convient pas de les engager dans ce débat, — seraient des « hérétiques ». On peut être très fier de l'être avec eux.

Au demeurant, si après ces quelques commentaires, les fervents de cette école conservaient encore quelques illusions sur la faveur dont jouit leur doctrine, je les engage à faire une enquête dans nos régiments. Partout ils constateront une réaction très accusée vers la préparation au combat individuel et à la mêlée par un entraînement intensif de l'emploi des armes.

La Circulaire ministérielle du 7 janvier dernier est, sous ce rapport, caractéristique. Elle prescrit impérieusement de per-

fectionner les officiers dans l'emploi des armes à cheval et de leur rappeler qu'en campagne, « il y aura des mêlées et que c'est dans le corps à corps que tous pourront être appelés à combattre ». Le nouveau règlement sur le service des armées en campagne est encore plus catégorique. Or, cette Circulaire et ce Règlement ne tendent pas à créer un courant nouveau. Ils résument plutôt l'état d'esprit qui depuis plusieurs années règne dans notre arme.

Il ne m'appartient pas de me livrer ici à une sorte de référendum. Mais, après avoir exposé l'opinion de nos chefs les plus autorisés, je ne puis résister au plaisir de citer quelques extraits de lettres d'officiers de troupes, qui, par leurs services de guerre ou leurs situations du temps de paix, sont particulièrement bien placés pour exprimer une opinion compétente et réfléchie. Toutes d'ailleurs respirent une confiance, une énergie et une vigueur réconfortantes. Ne fût-ce que pour constater ce magnifique état d'esprit, il y aurait quelque intérêt à les publier.

Un jeune et très brillant chef de corps, autrefois sous nos ordres en Afrique, et qui, depuis, s'est taillé une belle place au Maroc, s'exprime ainsi :

Je suis des vôtres, plus que jamais convaincu que, si la manœuvre est un élément de succès évident, elle n'est pas tout, et que le dernier mot qu'il faut inculquer à nos hommes, qu'il faut leur répéter sans cesse, c'est qu'ils se trouveront un jour dans la mêlée la lance ou le sabre à la main, qu'il faudra en découdre, qu'il faut y préparer son cœur, son souffle et son poignet! que c'est notre *ultima ratio*, que c'est la prise de corps, si elle est heureuse, qui créera l'ascendant moral, qui fera que les cavaliers mordus en voudront moins et finalement n'en voudront plus.

Je n'ai pas vu Austerlitz et même moins, mais enfin dans ma modeste expérience j'ai pu voir onze pour cent de mon effectif par terre, cent tués ou blessés sur neuf cents hommes engagés. J'ai vu la somme de courage, de volonté, de ténacité qu'il faut à tous pour étaler le coup. J'avais affaire à des mercenaires incomparables, ce qui ne m'a pas empêché de sentir la profonde impression que la crise apportait sur tous. J'en suis revenu en méditant, et j'en conclus plus que jamais que la force morale est la première des armes; celle qui, exaltée chez nos braves gens, fera que dans l'inévitable

combat individuel, chacun cherchera une poitrine et en découdra. Vitesse certes, manœuvre, oui, mais des gaillards comme pointeurs!... ceci ne sera rien sans cela.

Un général dont la haute érudition s'allie à une énergie peu commune, et qui commande vigoureusement dans l'Est une de nos brigades les mieux entraînées, m'écrit encore :

Je n'arrive pas à comprendre qu'on puisse être en désaccord sur des faits; car il s'agit ici de faits d'expérience, de faits vécus, de données de champ de bataille et non d'idées de cabinet.

Les ennemis que nous avons à combattre sont aussi braves que nous, et il faudra en découdre dans des mêlées d'autant plus sanglantes que ni l'un ni l'autre ne voudra céder.

Vos contradicteurs escamotent la phase la plus importante, la phase vécue, celle de ces mêlées, où le plus persévérant, le plus vigoureux, le plus adroit acquiert précisément à la pointe de son sabre cette supériorité morale qui plus tard en imposera à distance.

Ces quelques lignes pourraient résumer la question; mais je ne me pardonnerais pas de passer sous silence une éloquente page d'un colonel d'infanterie, entraîneur d'hommes incomparable, que beaucoup d'officiers de cavalerie ont vu à l'œuvre quand il commandait un bataillon de chasseurs sur la frontière, et qui occupe aujourd'hui une situation d'où il peut mieux que personne préjuger ce que sera le combat dans les guerres prochaines. C'est de l'Ardant du Picq tout pur.

La question que vous discutez, écrit-il, est la suivante : Lorsque deux cavaleries sont amenées à s'attaquer, s'abordent-elles vraiment? Est-ce le choc moral ou le choc matériel seul qui fait l'une victorieuse et l'autre vaincue? Là où Ardant du Picq n'a pas vu juste, c'est bien osé à moi de prétendre voir clair.

Pourtant j'ai mon avis, et ce n'est pas parce qu'il est conforme au vôtre que j'ose le dire. C'est parce que la question embrasse non seulement la question de cavalerie, mais la guerre tout entière. Je crois que loin « d'être un combat de deuxième qualité » c'est le combat par excellence que celui où aucun des deux adversaires ne se laisse impressionner par une seule menace; qu'il est immoral de dire à sa troupe : « l'ennemi sera plus poltron que vous, vous n'aurez pas besoin d'en découdre, vous n'aurez qu'à poursuivre les fuyards le sabre au poing ou à coups de fusil ». Car la même question s'est posée en infanterie, au sujet de l'attaque

à la baïonnette, il y a dix ou quinze ans, et j'ai été inébranlable, même avant que la guerre de Mandchourie ait fourni une démonstration éclatante.

Il faut au contraire crier à tous les siens : « L'ennemi sera brave comme vous; et, malgré çela, vous le battrez, parce que vous serez encore plus brave et plus habile à manier vos armes. S'il n'ose pas affronter l'abordage, tant pis ; le succès sera moins glorieux et moins complet. S'il n'a pas peur, tant mieux; malheur à lui. Il sera décimé matériellement d'abord, moralement ensuite, donc pour toujours.

Aussi j'applaudis des deux mains « au goût de la mêlée et au culte de la pointe, à la manière forte et simple qui fut toujours celle des cavaleries victorieuses », — des armées victorieuses.

Je prépare les miens et je me prépare moi-même à la manière forte, en répudiant les finasseries qui sentent le XVIIIe siècle et l'anémie guerrière; et si mes adversaires sont anémiques, tant pis pour eux !

Ainsi les généraux qui ont le plus marqué dans le commandement de notre arme, et toute une pléiade de brillants officiers que préoccupe cette question, croient au corps à corps, à la mêlée et à l'impérieuse nécessité de s'y préparer. Et leur opinion est basée sur cette hypothèse très vraisemblable, à peu près irréfutable, que nous trouverons en face de nous une rivale qui ne se laissera intimider ni par d'habiles manœuvres, ni par la rapidité et la cohésion des marches d'approche, bien résolue à ne céder le terrain que si elle y est contrainte par la force des armes.

***

Sortons maintenant du domaine de la discussion théorique, interrogeons l'histoire et demandons-lui si, entre deux cavaleries dignes de ce nom, il en a jamais été autrement.

A bien des écrivains militaires, en effet, la mêlée apparaît comme une sorte de vision de désordre, aboutissant à l'impuissance; en tout cas comme une lutte sans sanction et sans issue, telle que la bousculade de Ville-sur-Yron. On verra que rien n'est moins exact, et que c'est précisément pour avoir oublié ce qu'avaient été et ce que devaient être les abordages et les mêlées, pour n'avoir pas su comment on

les mène et comment on en sort, que cette dernière rencontre de cavalerie n'a été qu'une sanglante échauffourée.

On verra surtout combien est fragile, illusoire, tout cet échafaudage du combat de cavalerie basé tout d'abord sur de larges « envols d'escadres », aboutissant à d'imposants déploiements de front, combinés avec de foudroyants déploiements de flanc; en somme, et selon l'expression du chef d'école, à « une Symphonie en cavalerie majeure », au bout de laquelle, au moment où les lignes adverses vont s'aborder, au moment où surgissent les clameurs de la charge, à 60 mètres et face à face, l'un des deux adversaires ferait demi-tour et s'enfuirait, frappé par le choc moral !

Car la réalité va nous révéler ce à quoi les auteurs d'une doctrine ainsi idéalisée n'ont peut-être pas assez songé : à savoir que si les escadres évoluent sur la mer immense et toujours libre, les escadrons se meuvent sur la terre ferme, tantôt rocailleuse et dure, tantôt labourée et lourde, sur la terre semée d'obstacles, de bois, de routes, de murs, de haies, de fils-de-fer. Et si les escadres sont toujours animées de la même vitesse tant qu'elles sont pourvues de charbon, les chevaux, au bout de quelques semaines de campagne, n'ont plus les allures des terrains de manœuvres ni des camps d'instruction; si bien que, même aux grandes manœuvres qui durent douze jours et où chaque soir on retrouve son cantonnement, beaucoup de « Symphonies en cavalerie majeure » aboutissent à des attaques successives d'unités s'engageant au fur et à mesure qu'elles ont pu se déployer. En guerre, les obus et les balles viendront encore s'ajouter aux causes de rupture et de désordre qui rendent les longues marches au galop et les déploiements sur de grandes lignes presque toujours irréalisables.

Est-ce à dire que si, par exception, on pouvait, une fois sur cent, réaliser ce type supérieur de combat qui consiste à impressionner l'adversaire au point de lui faire vider le terrain par le seul choc moral, il faudrait y renoncer ?

Assurément non ! mais trouvant dans l'histoire fort peu ou point d'exemples où de grandes unités de cavalerie ont triomphé sans combat, trouvant au contraire de fort nombreux cas où le corps à corps a décidé du succès, nous sommes

bien obligés de croire que la phase essentielle du combat de cavalerie se trouve dans le combat lui-même et non dans ses préliminaires.

*
* *

C'est un lieu commun, mais ce n'est pas tout à fait la vérité de dire que, depuis Xénophon, le combat de cavalerie n'a pas changé. En réalité, il a subi des variations, dont la principale est due à la découverte des armes à feu. Alors, et pendant une assez longue période, il se modifie au point de ne plus du tout ressembler à ce qu'il avait été au temps de Xénophon, d'Hannibal et de César, et à ce qu'il est redevenu aujourd'hui.

On ne connaissait guère, dit Folard, l'usage du choc que dans la maison du Roi, qui va droit, l'épée à la main, et fait sentir le poids de ses armes comme la force de ses chevaux. Cela est rare dans toute autre cavalerie, aboutissant le plus souvent à mettre en œuvre le mousqueton.

Les autres cavaleries, en effet, marchaient à l'ennemi sur trois rangs. A quelques pas, les cavaliers du premier rang faisaient feu, puis, par un demi-tour individuel, traversaient leurs camarades pour passer au troisième rang, où ils mettaient l'épée à la main. On comprend que Frédéric, en donnant à sa cavalerie l'ordre de charger en muraille et en plein galop sur des adversaires habitués aux allures lentes et aux abordages de pied ferme qu'exigeait l'emploi combiné du mousqueton et de l'épée, ait pu produire un effet moral qui ait souvent amené le demi-tour sans combat.

La cavalerie prussienne en recueillit un prestige et une confiance qui durèrent jusqu'au jour où elle trouva en face d'elle une autre cavalerie également résolue à combattre par le choc et par le sabre. Ce jour-là, ses belles manœuvres et son choc moral aboutirent à la plus sanglante faillite que l'histoire ait jamais enregistrée; ce jour-là, nos ancêtres se chargèrent de démontrer ce que valait le corps à corps et la mêlée quand on avait la volonté de se servir de ses armes et qu'on savait s'en servir!

Voici quelques exemples.

Marbot rapporte qu'à Austerlitz les chasseurs et les gre-

nadiers de la garde eurent avec les chevaliers-gardes de la cavalerie russe « une mêlée des plus sanglantes ».

Ce régiment, ajoute-t-il, commandé par le prince Repnine, et composé de la plus brillante jeunesse de la noblesse russe, perdit beaucoup de monde parce que les fanfaronnades que les chevaliers-gardes avaient faites contre les Français étaient connues de nos cavaliers. Ceux-ci, surtout les grenadiers à cheval, s'acharnaient contre eux et criaient en leur passant leurs énormes sabres au travers du corps : « Faisons pleurer les dames de Saint-Pétersbourg. »

La *Revue de Cavalerie* de janvier 1897 et de janvier 1902 donne les détails de ces combats de cavalerie et de ceux que livrèrent dans la même journée les divisions Kellermann et Nansouty contre les divisions Lichtenstein et Uwaroff. Ils sont pour ainsi dire « classiques » et consistèrent en une série d'attaques répétées, toujours suivies de chocs, de corps à corps, de ralliements et de nouvelles attaques.

Un autre exemple de mêlée, véritablement épique, est tiré des *Souvenirs militaires du commandant Dupuy*, et reproduit dans l'historique du 11e chasseurs. Il s'agit, cette fois, de la journée d'Iéna :

A la sortie du bois, écrit-il, on aperçoit l'infanterie prussienne à l'entrée d'un défilé, couverte sur son front par deux régiments de dragons saxons. Les hussards du 8e s'élancent sur eux, mais ils sont repoussés. A ce moment, les deux premiers escadrons du 2e chasseurs débouchent dans la plaine. Voyant la situation, le colonel Jacquinot n'attendit pas l'arrivée du 3e escadron, et chargea résolument avec les hommes qu'il avait sous la main.

Aux premiers coups de sabre, on s'aperçut que les dragons avaient des chaînettes en fer sous le drap des manches et sous leurs chapeaux. Alors le colonel s'écria : « A la figure et aux mains, chasseurs ! » Le cri se répéta et les figures et les mains des dragons s'en ressentirent.

Les hussards, qui, trop inférieurs en nombre, avaient d'abord été repoussés, se rallièrent à l'arrivée du 2e chasseurs et le secondèrent courageusement. Alors la mêlée devint générale [1].

La perte du régiment dans cette journée fut d'environ 15 hommes tués, 12 officiers et 60 sous-officiers et chasseurs blessés, sur un effectif de 300 hommes (l'historique du régi-

1. *Souvenirs militaires* de V. Dupuy, chef d'escadrons de hussards, 1794-1816.

ment fait ressortir que la cavalerie prussienne eut 180 hommes hors de combat, c'est-à-dire à peu près le double.)

Les Souvenirs de campagne du commandant Parquin relatent d'intéressantes et nombreuses mêlées. Je n'en citerai que deux, de caractères et d'allures fort différents, et qui, mieux que toutes les dissertations théoriques, montrent que les cavaliers de cette époque et de cette trempe savaient se battre « quand même », quelles que fussent les circonstances, à n'importe quelle allure et sur tous les terrains.

La première se place dans le décor tragique de la bataille d'Eylau :

Vers les deux heures de l'après-midi, une énorme masse de cavalerie s'ébranla et s'avança sur nous au pas, la neige et le terrain marécageux ne permettant pas une autre allure. L'ennemi faisait retentir l'air de ses hourras! Quelques chasseurs y répondirent par le cri de : « Au chat! » faisant un jeu de mot sur la prononciation du mot hourra (au rat). L'allusion fut saisie, et passa en un instant de la droite à la gauche du régiment.

Le colonel Castex demande si les carabines étaient chargées. Sur la réponse affirmative, il commanda : « Haut la carabine! »

Puis il donna l'ordre aux officiers d'entrer dans le rang; ce qu'il fit lui-même. Cette énorme masse de dragons s'avançait toujours sur nous au pas, et le colonel restait impassible. Mais lorsque les Russes ne furent plus qu'à six pas, le colonel commanda vivement : « Feu! »

Ce commandement fut exécuté par le corps comme s'il avait été à l'exercice.

Aussi l'effet de cette décharge fut-il terrible : presque tout le premier rang des dragons russes fut mis hors de combat. Il y eut une hésitation d'une seconde chez l'ennemi; mais bientôt les morts et les blessés furent remplacés par le second rang, et la mêlée devint générale. Sans la présence d'esprit du capitaine Kermann, le régiment se trouvait compromis; car une nuée de Cosaques vint pour nous assaillir par notre gauche, afin de mettre le régiment entre deux feux. Le capitaine Kermann, commandant à propos : « Escadrons à gauche! » mit obstacle au projet de l'ennemi.

Enfin cette masse de dragons russes, qui certes était le double du régiment, ne put nous entamer, et fit demi-tour, non sans nous avoir fait essuyer de grandes pertes. Plus de cent hommes du 20e chasseurs furent tués ou blessés.

L'Empereur était placé sur un point culminant, d'où il dominait la bataille; son œil d'aigle n'en perdait aucune des phases. Il

envoya immédiatement un de ses aides-de-camp complimenter le 20e chasseurs, et ce général fut accueilli par des cris de : « Vive l'Empereur! » que firent entendre les chasseurs en brandissant leurs sabres encore teints du sang ennemi.

Voici maintenant le récit d'une épisode du combat de cavalerie d'Amstetten (1801) dans lequel la « furie française » reprend ses droits, et où l'on voit, sur le vif, comment les soutiens « doivent prolonger la tenue d'une charge » et comment l'intervention de la réserve emporte le succès :

Au moment où les uhlans furent rejoints par les hussards de Barko, les premiers firent volte-face et reprirent l'offensive. Dans cet instant critique pour le 20e, qui, débordé de toutes parts, ne pouvait battre en retraite qu'en traversant un petit pont, le colonel Castex et les officiers se dévouèrent et, chargeant à outrance, ils arrêtèrent l'ennemi, en donnant ainsi le temps au 7e d'arriver et au 20e de se rallier. Dans cette mêlée le colonel Castex prononça ces paroles qui vibrent encore à mes oreilles : « Ralliez-vous à moi, chasseurs! Chasseurs, vous perdez le fruit de la plus belle charge qui ait jamais été faite! » Au même moment, un hussard de Barko, peu poli, lui coupait la parole en lui appliquant un vigoureux coup de sabre qui partagea le coffret de sa giberne en deux. Le colonel se sentant frappé retourna son cheval pour se défendre en disant : « Qu'est-ce que ce cadet-là? » Ce cadet-là avait vécu car, dans le moment où il frappait le colonel, le trompette de ce dernier, qui était d'ordonnance auprès de lui, le tuait d'un coup de pistolet. Ce fut à cet instant que le chef d'escadrons Bertin et l'officier Maréchal, qui, une heure auparavant, avaient reçu l'un et l'autre de l'avancement, furent frappés mortellement. Les officiers Boissard et Maille étaient blessés par de forts coups de lance. En un mot, sur 30 officiers présents, 10 se trouvaient hors de combat.

Il était temps que le jeune et intrépide commandant Hulot arrivât avec le 7e chasseurs. Il entre en charge avec les compagnies Salmon et Paravay, aussitôt qu'elles eurent passé le pont, ces compagnies donnèrent tête baissée dans la cavalerie ennemie, sabrant, pointant et culbutant tout ce qui s'opposait à cette charge terrible. Le 20e chasseurs reprit alors l'offensive avec le 7e et ce ne fut plus qu'une déroute complète pour l'ennemi.

Le capitaine von Bismarck qui, à Eckmuhl, commandait un escadron de chevau-légers de la division wurtembergeoise, a

laissé du grand combat de cavalerie qui eut lieu ce jour-là près d'Egglofsheim un long récit dont la traduction a été donnée dans l'ouvrage du général Saski sur la campagne de 1809. — J'en citerai seulement quelques extraits :

Les divisions wurtembergeoises et bavaroises attaquèrent la cavalerie légère autrichienne qui s'avançait, la culbutèrent, mais, dans la poursuite, vinrent donner dans la cavalerie de réserve ennemie qui les fit plier à leur tour.

Cependant les divisions de cuirassiers avaient suivi au trot et elles s'opposèrent à l'attaque de la cavalerie de réserve d'une manière si brillante que l'infanterie de Lannes, qui s'avançait sur les hauteurs s'arrêta pour frapper des mains et acclamer les cuirassiers.

Ce choc des cuirassiers se produisit avec deux régiments sur le front, les autres régiments suivaient à une distance d'un grand front d'escadron, le mouvement des deux premiers. Ces cuirassiers mettaient une attention particulière à se tenir serrés et ils ne prirent jamais d'allure plus vive que le trot. On entendait constamment les officiers répéter : « Serrez, cuirassiers, serrez », sur le ton d'une observation et non d'un commandement.

Tous les commandements étant répétés et transmis par les officiers, le moindre commandement produisait un vacarme où retentissaient des voix, ce qui était loin de faire une mauvaise impression. Un peu avant d'aborder l'ennemi, les généraux et les colonels lancèrent une dernière fois le commandement : « En avant! Marche! Marche! » que les cuirassiers eux-même répétaient sans d'ailleurs allonger l'allure. Quand ces cuirassiers avancèrent ainsi dans un ordre aussi compact et aussi respectable, les deux divisions légères s'arrêtèrent et se reformèrent, ce qui fut fait avec une merveilleuse rapidité. Elles prirent part à cette charge aux deux ailes des cuirassiers : c'était leur troisième charge.

Quelques heures après, un autre combat donnait lieu à une mêlée encore plus sanglante. Le capitaine Bismarck la relate en ces termes :

Les deux lignes se heurtèrent violemment, se pénétrèrent en plusieurs points et il s'ensuivit un combat d'homme à homme, à l'arme blanche, comme on n'en voit pas toujours.

La cavalerie légère ennemie s'était mêlée en même temps avec la nôtre, de sorte qu'il n'y eut personne de l'ennemi qui ne se trouvât dans la mêlée. Environ 90 escadrons se trouvaient mêlés les uns aux autres, combattant avec la plus grande vivacité.

La fin de la bataille de Hanau donna lieu également à une violente mêlée de cavalerie, rapportée par le capitaine Heilmann, qui commandait alors un escadron de dragons bavarois.

C'est au moment où le général de Wrede venait de lancer cette cavalerie à l'attaque de la grande batterie française établie par Drouot :

Le combat, rapporte Heilmann, changea alors de face. La cavalerie française de la garde et du 2e corps se porta en avant; chefs et soldats sentaient la nécessité de vaincre et de forcer le passage ou de mourir; l'exaltation était générale. Cette cavalerie en colonnes serrées tomba sur les escadrons bavarois encore désunis à la suite de leur charge infructueuse contre les batteries françaises; leur première ligne ne tint pas sous le choc et se retira à toute allure, poursuivie, la pointe au corps, non sans éprouver de grosses pertes. La deuxième ligne, dragons Knesewitch et cuirassiers Lichtenstein, maintenue jusqu'alors inactive par le feld-marschall-lieutenant Spleny, recueillit les chevau-légers, et chargea à son tour. Ces attaques furent renouvelées jusqu'à six fois et donnèrent lieu à de violentes mêlées de cavalerie, dans lesquelles les chefs engagèrent les escadrons qu'ils avaient sous la main sans distinction de corps.

***

Je voudrais qu'en face de ces quelques exemples on m'en citât un — un seul — qui ressemble à ces belles et savantes « évolutions d'escadres », à ces magnifiques déploiements, à toute allure, de longues lignes provoquant le demi-tour de l'adversaire, par la seule vertu de ce « choc moral » que ses partisans s'imaginent avoir reçu en partage comme un don du ciel! Pour ma part je n'en connais pas, et je doute qu'on en trouve, car ce sont là combinaisons ingénieuses ou évocations théâtrales qui s'évanouissent le plus souvent dès qu'on arrive à l'application.

Pour répondre à cette conception théorique du combat, il faudrait des terrains de convention qui existent rarement en campagne, et encore que les deux cavaleries adversaires s'y donnassent rendez-vous comme en un vaste champ clos.

Si tel avait été l'idéal de nos grands ancêtres nous n'aurions pas à enregistrer les glorieux faits d'armes que nous venons de rappeler. Les réalités de la guerre sont à la fois plus vigoureuses et plus simples. Sous le premier Empire, cette simplicité pouvait être littéralement qualifiée d'héroïque. Maintenue le plus près possible de sa zone d'action, de manière à pouvoir intervenir rapidement, la cavalerie était généralement rangée par lignes successives de brigades ou de régiments. C'est dans cet ordre qu'elle s'élançait à l'attaque. Parfois, lorsqu'elles avaient affaire à une cavalerie très supérieure en nombre, les premières lignes étaient ramenées ; mais jamais leur reculade ne se transformait en une fuite à toute allure. C'était une succession de mêlées suivies de ralliements, et dans lesquelles le courage individuel, l'habileté et la vigueur dans l'emploi des armes, l'aptitude à se rallier et à revenir à l'attaque, la ténacité et l'intrépidité des combattants, jouaient le rôle essentiel et décisif.

Cette cavalerie ne cherchait pas à se griser de vitesse, ni à obtenir le succès par la combinaison de manœuvres compliquées.

Confiante en l'habileté et en la vigueur de ses coups, elle faisait passer la manière forte avant la manière habile. — En présence de l'ennemi, elle ne se disait pas : « Il faut manœuvrer », mais bien « il faut attaquer ». Elle courait à l'abordage et, au besoin, savait l'attendre et réserver ses forces pour ce qu'on pourrait appeler « la finale » du combat.

Cette tactique toute d'énergie et de maîtrise de soi visait donc beaucoup moins à un hypothétique effet moral qui eût incité l'adversaire à se dérober, qu'au moyen le plus simple et le plus prompt de le joindre et de le détruire. Et si parfois cet adversaire prenait la même initiative de l'attaque et se précipitait à toute allure, loin d'en être effrayés, nos cavaliers considéraient qu'on leur épargnait ainsi la moitié du chemin. Qu'on se rappelle l'intrépide Lasalle maintenant ses escadrons au trot en face d'adversaires arrivant à plein galop et leur disant complètement : « Ces gens-là sont f... » — Et, presque toujours, ils l'étaient !

Dans les « Cahiers » fort suggestifs du capitaine de cavalerie Damploux, récemment publiés, l'auteur rapporte que

lorsque l'Empereur, en 1814, dut faire appel aux jeunes gens sachant monter à cheval pour remplir les vides de la cavalerie de la garde, les grenadiers à cheval chargés de leur éducation leur donnèrent cette laconique, mais substantielle leçon : « Si vous reculez vous êtes f... ; si vous restez sur place vous êtes f... ; en avant ! et pointez ! »

Cette phrase lapidaire était le résumé de leur tactique. Mais pour pointer dans la mêlée, il ne suffit pas d'en avoir la volonté, il faut aussi y apporter l'habileté et la vigueur nécessaires ; il ne suffit pas d'être un élément de choc dans le rang, il faut être « un cavalier habile à manier son cheval et ses armes » — un combattant.

Et quand les partisans du choc moral invoquent la maxime de Marmont : « La cavalerie française est la meilleure du monde parce qu'elle charge toujours à fond », sont-ils assurés d'avoir bien compris cette expression, et que « charger à fond » ne signifie pas seulement galoper à toute allure, mais encore et surtout aller à l'attaque avec la volonté arrêtée de la mener coûte que coûte jusqu'au bout, jusqu'au corps à corps, jusqu'à la mêlée ; d'y saisir l'adversaire à la gorge et de ne le lâcher qu'après avoir donné ou reçu le dernier coup ?

C'est bien là je pense le sens véritable et profond de cette expression légendaire ; c'est là aussi ce qu'a voulu résumer de Brack dans son traditionnel adage : « Poussez la charge à fond et *tenez bon !* le plus persévérant l'emporte ! »



A cette éventualité du corps à corps et de la mêlée, il faut se préparer moralement et matériellement. On ne doit pas arrêter les exercices de combat au moment précis où le combat commence.

Car si on ne se prépare pas à la mêlée, il arrivera ce qui est arrivé à Ville-sur-Yron : des chefs qui n'ont rien ordonné, rien prévu ; des escadrons qui s'élancent à la charge comme on se jette à l'eau, les yeux fermés, sans savoir ce qu'ils vont faire ni ce qu'ils veulent faire ; des cavaliers qui se trouvent engagés dans cette bagarre sans y avoir jamais songé et qui,

ne sachant comment s'y comporter, tournoient sans même faire usage de leurs armes, heureux de s'échapper, lors d'une sonnerie intempestive de ralliement, puis, une fois ralliés, de rejoindre leur point de départ. Alors que l'idée de tous aurait dû être de revenir à l'attaque et de frapper de la pointe jusqu'à ce que l'adversaire tombât sur place ou vidât les lieux.

Oh! certes non! ce n'est pas là, comme l'a dit un de mes contradicteurs, « la mêlée selon mon rêve »! C'est la mêlée incohérente et diffuse, désordonnée et stérile, dont nous ne voulons plus, et contre laquelle notre devoir est de nous garder.

Si l'on ne se prépare pas à la mêlée, il arrivera ce qui est arrivé à cet escadron du 26e dragons qui, le 26 septembre 1870, à la Croix-Briquet se heurta à un parti de uhlans.

Les deux troupes se chargèrent résolument; il y eut choc matériel, pénétration et traversée. Mais tandis que nos dragons en désordre continuaient leur course,

> les uhlans s'étant ressaisis, probablement aussi préparés et instruits à cette manœuvre, firent demi-tour et se groupant au mieux, reprirent à dos nos dragons et les lardèrent de coups de lance. Sur trois officiers, deux furent blessés, un maréchal des logis, un brigadier et deux dragons furent tués, un sous-officier, un brigadier et 14 hommes encore furent blessés... somme toute, ce fut pour les dragons une véritable hécatombe due uniquement à la meilleure instruction des cavaliers allemands[1].

Le général de Witte, qui cite cet exemple, en conclut : « qu'après l'abordage, la troupe qui la première aura su faire demi-tour, aura été instruite à se regrouper rapidement, et à foncer à nouveau sur ses adversaires sera infailliblement maîtresse de la situation. »

Cet exemple même, après tous ceux que j'ai rapportés de la cavalerie napoléonienne, nous indique précisément le sens du mot « mêlée », en même temps que la meilleure manière de s'y préparer. Après les exercices d'attaque, il doit y avoir pénétration, ralliement et retour à l'attaque. L'école du choc

1. « Chargeons à fond, rallions-nous et chargeons encore. » *Correspondant* du 10 février.

moral s'est arrêtée à la .charge inclusivement. Elle ne s'est jamais posé la question qu'il faut cependant se poser : Et après ? comment traverser cette crise, comment rétablir l'ordre, comment rallier les unités et les reporter à l'attaque? Cette question, ce n'est pas en l'écartant systématiquement, en refusant d'y répondre qu'on la résoudra.



Je ne voudrais pas clore cet aperçu historique sur les « charges », sans dire quelques mots d'une légende dont se réclament trop fréquemment les partisans du choc moral. Je veux parler de cette fameuse charge de Montereau invoquée à tout propos et surtout hors de propos. C'est qu'en effet cet épisode n'a aucun rapport, même le plus lointain, avec le combat contre la cavalerie. Ce fut tout simplement, d'une part, la ruée d'une colonne de route, d'une colonne par quatre, sur un pont occupé par de l'infanterie en retraite, et de l'autre une panique.

L'extrait du *Moniteur de l'Empire* du 21 février 1814 en donne la relation la plus exacte.

Par ordre de l'Empereur le duc de Bellune devait arriver à Montereau le 17 au soir et s'emparer des ponts. Il ne s'y présenta que le 18, dans la matinée et y trouva le Ier corps autrichien, deux divisions autrichiennes et une division wurtembergeoise.

Napoléon le fit attaquer par la division Gérard; mais, le combat traînant en longueur, l'Empereur, qui redoutait que l'ennemi ne fît sauter les ponts, donna l'ordre au général Pajol — qui marchait avec sa cavalerie sur la route de Melun, — de s'y porter au galop.

Dans ses Mémoires assez peu connus et d'ailleurs un peu confus, le lieutenant-colonel Boyer, aide de camp du général Pajol, raconte ainsi cet incident :

Napoléon, venant de Montmirail, à 95 kilomètres de Montereau, lance son avant-garde arrivée en trente heures, partie à pied, partie en voiture. Il voit une brigade de cavalerie, général Delort, sur le

plateau de Graville, et envoie le général Pajol avec l'ordre de charger en dévalant les pentes, sur le pont de Montereau. Les hommes étaient ramassés depuis quinze jours, les chevaux depuis huit. « Charger, dit Delort, mais c'est fou! — C'est égal, marchons », dit Pajol.

Ils descendent la pente à toute allure, les hommes agrippés aux aux crins, aux selles, n'ayant pas même mis le sabre à la main, on traverse le pont, le village, sous le feu, sans perdre rien ou peu de chose, on bouscule les Wurtembergeois.

La charge arrêtée, le général Delort, le sabre haut, crie : « Si ç'avait été des cavaliers, ça n'aurait pas réussi ».

Le général Delort se trompait. « Si ç'avait été des cavaliers ça aurait réussi »; d'abord les Wurtembergeois n'avaient même pas pris la précaution élémentaire de barricader l'entrée du pont avec quelques charrettes — ce qui eût suffi à briser net l'élan de cette colonne de cavalerie —; et puis il y avait à cette réussite une autre raison toute morale, c'est que Napoléon était là!

Contre ses maréchaux, les alliés remportent de fréquents succès; dès que l'Empereur arrive, ils connaissent la défaite. Napoléon le savait bien quand il disait : « J'ai 50 000 hommes et moi, cela fait 150 000! » Et lorsqu'il s'éloigne de Schwartzenberg pour courir à Blucher, on le voit surtout préoccupé de ne pas révéler son absence : « Ordre fut donné à Macdonald et à Oudinot de faire croire par tous les moyens possibles, que Napoléon était encore sur la ligne. En cas d'attaque, les soldats devaient crier : « Vive l'Empereur »!

Or, à Montereau, les divisions Gérard et Chateau avaient péniblement soutenu le combat depuis dix heures du matin. A deux heures de l'après-midi, l'Empereur arrive. Partout renaissent le courage et la confiance, partout l'attaque reprend avec la plus grande vigueur, partout éclatent les cris de « Vive l'Empereur! ». C'est à ce moment que les Autrichiens et les Wurtembergeois commencent à battre en retraite, et que se produit la charge de Pajol, qui ne fit que clore une affaire déjà réglée. C'est un superbe coup d'audace, mais qui n'a rien à voir, je le répète, avec le combat contre la cavalerie.

Contre les autres armes, en effet, la conception du choc moral a conservé et conservera toute sa valeur. Car la cava-

lerie, pour éviter les projectiles, doit accroître sa vitesse, et rompre sa cohésion; et d'autre part, les armes de tir, liées au sol, ne pouvant opposer à ces attaques la vitesse et la masse dont elles sont animées, étant vouées, au moment de l'abordage, à une irréparable infériorité, chercheront toujours, par la fuite ou le refuge derrière un obstacle, à éviter une collision contre laquelle elles se sentent impuissantes et désarmées. Mais entre deux cavaleries qui s'attaquent on ne sait laquelle s'exposerait à la plus décevante surprise : celle qui chercherait à éviter le choc direct par la manœuvre ou celle qui prétendrait se débarrasser de son adversaire par la seule vertu du choc moral.

Cette distinction nécessaire devait être établie.

*
* *

Ainsi, soit qu'on consulte l'histoire, soit qu'on suppute les éventualités d'une prochaine guerre, on est obligé de conclure qu'entre deux cavaleries également instruites et braves, ni le choc moral ni l'écrasement brutal ne dénouera le drame, qu'il faudra en venir au corps à corps et à la mêlée et qu'il faut savoir cela d'avance et s'y préparer, sous peine d'éprouver, au moment critique, une surprise fâcheuse.

Les écrivains militaires qui ont pris part à ce débat ont fait de trop larges emprunts à Ardant du Picq pour que je ne les engage pas à méditer ce conseil de leur auteur favori : « Le combat aura toujours des surprises; mais il en aura d'autant moins que le sens et la connaissance du réel auront présidé davantage à l'éducation des combattants. »

Le sens et la connaissance du réel! Voilà bien, en effet, ce qui paraît manquer à ceux qui nous offrent de choisir entre ces deux solutions radicales : le choc moral ou l'écrasement, — oubliant qu'entre ces deux extrêmes, il y a cette action essentielle, logique et normale, dont ils ne parlent jamais et à laquelle ils semblent ne pas vouloir songer : le combat.

On a peine à comprendre que notre cavalerie ait vécu si longtemps sur cette équivoque, et qu'il lui ait fallu plus de vingt années, pour sortir des régions nébuleuses où s'étaient

élaborées les « symphonies de cavalerie majeure ». Rêve assurément généreux, mais qui eût pu, comme autrefois pour la cavalerie russe à Austerlitz et pour la cavalerie prussienne à Iéna, nous conduire à de terribles réveils.

Entre les cavaleries rivales la situation de demain sera à peu près ce qu'elle était hier. La cavalerie allemande a conservé les méthodes frédériciennes. Elle vise toujours à l'enveloppement et compte sur la rapidité et l'envergure de ses déploiements pour tout balayer devant elle. Mais ce procédé d'intimidation ne peut valoir que si l'adversaire est pusillanime. Et nous savons que la méthode napoléonienne, celle qui cherche la mêlée et la destruction de l'adversaire par le vigoureux emploi des armes, a eu autrefois raison des plus retentissantes menaces.

C'est pourquoi le nouveau *Service des armées en campagne*, en consacrant les « tendances à la mêlée », nous a fort opportunément rappelé aux traditions nationales et aux réalités de la guerre — non pas de la guerre idéale et quelconque, mais de celle qui pourra demain se dérouler sur des terrains et contre des ennemis connus. Il est temps que la claire vision de ces résultats se substitue à de séduisantes fictions, et qu'à une sorte de romantisme classique succède une préparation positive et complète au combat.

GÉNÉRAL AUBIER

LE PETIT PIERRE[1]

XI

ELLE POSA LA MAIN SUR MA TÊTE

Dans la société de mœurs douces et simples où je fus nourri, les époux Morin étaient considérés. Ils tenaient la loge d'une maison de rapport, qui, voisine de la mienne, appartenait au même propriétaire ; et, rempli par ce couple vertueux, l'emploi de concierge revêtait les caractères d'un office honorable. Quand Morin fut nommé, sur la recommandation de M. Delessert, huissier à la Chambre des députés, il reçut de cette fonction un nouveau lustre. Mes parents ne lui ménageaient point les marques d'estime et de confiance. Pour ce qui est de madame Morin, toutes les dames du voisinage, et spécialement ma mère, la tenaient pour une personne très méritante.

Ce qui montre le mieux le cas que mes parents faisaient des époux Morin, c'est qu'ils me laissaient en leur compagnie tant qu'il me plaisait, bien qu'ils se montrassent très sévères sur le choix de mes fréquentations. Leur rigueur à cet égard m'était pénible. Il y avait, par exemple, à l'étage supérieur au nôtre, une jeune madame Valmont sur le compte de laquelle on

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 janvier, 1er février et 1er juillet.

chuchotait; elle passait de longues journées dans son appartement meublé à la turque, seule, oisive, en robe de chambre rose, chaussée de babouches d'azur et d'or, et parfumée. Chaque fois que l'occasion se présentait, elle m'attirait chez elle pour se distraire. Étendue languissamment sur son divan, elle me prenait, en jouant, dans ses bras. Je rapporterais de bonne foi qu'elle me dressait en l'air sur la plante de ses pieds, comme un petit chien, si je ne réfléchissais que je n'étais pas assez mignon pour cela et que l'idée m'en fut probablement suggérée par la *Gimblette* de Fragonard, que je vis pour la première fois quand les beaux pieds de madame Valmont reposaient déjà depuis plusieurs années dans les ombres éternelles; mais il arrive que des souvenirs d'âges divers se superposent dans la mémoire, se fondent et composent un tableau. C'est de quoi je me défie dans ces récits qui ne sauraient avoir d'autre mérite que l'exactitude. Madame Valmont me donnait des dragées, me contait des histoires de brigands et me chantait des romances. Pour mon malheur, mes parents me défendaient de répondre aux avances de cette dame et me menaçaient de leur plus noir ressentiment si jamais je franchissais le seuil de l'appartement turc, plein de couleurs riantes et de suaves odeurs. Il m'était pareillement interdit de m'aventurer, sous les toits, dans l'atelier de M. Ménage, qui était peintre et portait une belle barbe rouge. Cet atelier, où pendait, dans l'ombre, un squelette, exerçait sur moi l'attrait puissant de la terreur. On disait que, dans les soupers que donnait l'artiste, les convives buvaient le punch dans des crânes humains. La vieille Mélanie m'interdisait l'approche de ce pandemonium sous peine de fessée. Quelles relations, Seigneur, m'étaient donc permises? Je ne devais pas jouer, dans la cour, avec l'enfant de la cuisinière de M. Bellaguet, le jeune Alphonse doué d'un esprit fertile en artifices et d'un caractère audacieux; mais il avait de mauvaises manières, parlait grossièrement, jouait des mains comme un vilain, et vagabondait. Alphonse m'emmena un jour chez un boulanger de la rue Dauphine, connu de lui, qui vendait des rognures d'hosties, dont il commanda pour un sou, que je payai, car c'était moi le riche. Nous en fîmes deux parts que nous emportâmes dans nos tabliers; et Alphonse, en chemin, les mangea toutes. Cette

équipée m'attira des reproches sévères, et je dus rompre avec Alphonse. Tout contact avec Honoré Dumont me fut également interdit. Fils d'un conseiller d'État, Honoré était de bonne famille et beau comme le jour, mais cruel envers les animaux et doué d'instincts pervers. Il n'était pas jusqu'à la famille Caumont, ruée en cuisine, et, père, mère, fils, fille, chien et chat, crevant de graisse en riant aux anges, qu'on ne m'empêchât de fréquenter depuis le jour où, ayant lavé à la pompe les encriers des Caumonts somnolents, j'étais rentré à la maison trempé d'encre et d'eau depuis les pieds jusqu'à la tête. On me laissait au contraire toute liberté de rechercher la compagnie des époux Morin.

J'usais avec réserve de cette licence à l'égard de madame Morin, qui, coiffée de grandes coques blanches comme la reine Marie-Amélie, la face longue et morne, plus jaune qu'un citron, exhalait la tristesse et la désolation. Si encore madame Morin eût inspiré à ceux qui l'approchaient une vaste tristesse, profonde et ténébreuse, une désolation d'une belle horreur, j'y eusse, peut-être, goûté l'espèce de plaisir que me procurait alors toute chose excessive, et hors de l'ordre accoutumé. Mais la tristesse de madame Morin était égale, mesurée et monotone, médiocre. Elle me pénétrait comme une pluie fine, j'en étais transi. Madame Morin ne quittait guère sa loge, pratiquée au bord de la porte cochère, étroite, basse, humide, et n'ayant de considérable que le lit, si bien garni de paillasses, de matelas, de couvertures, de contre-pointes, de traversins, d'oreillers, d'édredons, qu'il me semblait incroyable qu'on pût s'y coucher sans être aussitôt étouffé. Je supposai que monsieur et madame Morin, qui y dormaient toutes les nuits, devaient leur salut miraculeux au rameau de buis qui, piqué sous la croix d'un bénitier de porcelaine, surmontait cette couche homicide. Une couronne de fleurs d'oranger, posée sous un globe, ornait la commode de noyer. Sur la cheminée de marbre noir une pendule, pareillement sous globe, à la fois turque et gothique, servait de base à un groupe doré représentant, comme me l'apprit madame Morin, « Mathilde engageant sa foi à Malek-Adhel, au milieu de l'ouragan du désert ». Je n'en demandai pas davantage, non que je ne fusse un petit garçon questionneur et curieux, mais cette histoire inexpliquée

me charmait par son mystère. Je ne l'ai pas beaucoup éclaircie depuis, et les noms de Malek-Adhel et de Mathilde demeurent associés dans ma mémoire à l'odeur de poireaux bouillis, d'oignon brûlé et de fumée de charbon qui régnait dans la loge de madame Morin. Cette personne respectable faisait mélancoliquement la cuisine sur un fourneau très bas dont le tuyau s'emmanchait dans la cheminée et qui fumait toujours. La plus vive distraction que je trouvasse auprès d'elle était de la voir écumer le pot-au-feu et éplucher les carottes avec un soin de n'en pas trop ôter, qui révélait une âme parcimonieuse. Au contraire le commerce de Morin m'était très agréable.

Quand, armé de brosses, de plumeaux et de balais, il se préparait à mettre dans une salle cette propreté qu'il aimait, un rire d'allégresse fendait sa bouche jusqu'aux oreilles, ses yeux tout ronds s'illuminaient, sa large face s'éclairait; quelque chose de l'héroïsme domestique d'Hercule en Élide apparaissait en lui. Si j'avais la chance de le surprendre en un tel moment de sa journée, je me pendais à sa main rude et velue qui sentait le savon de Marseille, nous montions ensemble l'escalier et nous entrions dans quelque appartement confié à ses soins en l'absence des maîtres et des serviteurs. Il y en avait deux dont j'ai gardé le souvenir.

Je vois encore le vaste salon de la comtesse Michaud, avec ses glaces pleines de fantômes, ses meubles ensevelis dans des housses blanches et le portrait d'un général en grand uniforme, sur une colline, dans la fumée et la mitraille. Morin m'apprit que cette peinture représentait le général comte Michaud, à Wagram, avec toutes ses décorations, y compris la croix de Saint-Louis, qu'il fit ajouter sur la toile, à l'époque de la Restauration. Le second étage m'agréait mieux. Là était le pied-à-terre du comte Colonna Walewski. Il s'y voyait mille choses étranges et charmantes, des magots chinois, des écrans de soie, des paravents de laque, des narghilehs, des pipes turques, des panoplies, des œufs d'autruche, des guitares, des éventails espagnols, des portraits de femmes, des divans profonds, des rideaux épais. Et quand je m'émerveillais de toutes ces choses inconnues, Morin me disait, en se rengorgeant un peu, que le comte Walewski était un lion à tous crins.

Il avait longtemps habité l'Angleterre et, de passage à Paris, se disposait à partir pour l'Italie où il était nommé ambassadeur. J'apprenais le monde avec Morin.

Or un jour que je montais en sa compagnie l'escalier, assez étroit, de la comtesse Michaud, du comte Walewsky et de quelques autres locataires dont les noms me sont échappés (la façade de la maison, que je regarde bien souvent, n'a pas changé; comment, pour quelle raison inconnue de moi-même, par quel instinct secret, ne suis-je pas allé voir si l'escalier aussi est resté tel qu'il était dans mon enfance?) un jour, dis-je, me trouvant avec Morin entre le premier et le second palier, nous vîmes au-dessus de nous une jeune dame qui descendait les marches. Aussitôt Morin, qui était d'une politesse accomplie et m'enseignait, en toute occurrence, la civilité puérile et honnête, me fit ranger à son côté contre le mur, m'avertit de tenir ma casquette à la main, et souleva son bonnet grec.

Cette jeune dame portait une robe de velours carmélite et un châle de cachemire de l'Inde, à grandes palmes. Une capote en forme de cabriolet encadrait son visage mince et pâle. Elle descendait les degrés avec une grâce noble. En passant, elle abaissa sur moi ses grands yeux ardents et noirs, puis de sa petite bouche, de sa très petite bouche, pareille à une grenade, sortit une voix grave et voilée, telle que je n'en entendis jamais une autre de ce timbre et de cette expression.

Elle disait :

— Morin, c'est à vous ce petit garçon?... Il est gentil.

Elle posa sur ma tête sa main gantée de blanc.

Morin lui ayant répondu que j'étais un voisin, elle reprit :

— Il est gentil. Mais que ses parents prennent garde : il a les yeux cernés et il est bien pâle.

Ces yeux-là, qui me regardaient avec douceur, s'allumaient au théâtre de la « flamme noire » dont Phèdre est dévorée. Cette main fine, affectueusement posée sur ma tête commandait d'un signe, devant les spectateurs émus, l'assassinat de Pyrrhus; Rachel, atteinte du mal dont elle devait mourir, en épiait les signes sur le visage d'un pauvre enfant rencontré par hasard dans un escalier avec le portier. Trop jeune encore quand elle quitta le théâtre, je ne l'ai jamais entendue

sur la scène; mais je sens encore sur ma tête sa petite main gantée.

XII

« UN FRÈRE EST UN AMI DONNÉ PAR LA NATURE »

Ma tante Chausson habitait Angers où elle était née et s'était mariée. Devenue veuve, elle gérait avec une sévère économie son modique avoir et faisait un petit vin mousseux dont elle était fière et avare. Quand elle venait à Paris, ce qui était alors un grand voyage, elle descendait chez mes parents. La nouvelle de son arrivée était accueillie sans joie par ma mère et par la vieille Mélanie, qui redoutait l'humeur acariâtre de la provinciale. Mon père disait d'elle :

— Il est étrange que ma sœur Renée, veuve après huit ans de mariage, réalise le type de la vieille fille dans sa fâcheuse perfection.

Ma tante Chausson, de beaucoup l'aînée de son frère, était entre deux âges. Maigre et jaune, de mise étriquée et démodée, elle paraissait plus veille qu'elle n'était, et je la croyais chargée d'ans sans l'en vénérer davantage. J'en fais l'aveu, qui me coûte peu. Le respect de la vieillesse n'est point naturel aux enfants : il leur vient de l'éducation et n'est jamais profond en eux. Je ne l'aimais pas ; mais n'ayant aucune envie de l'aimer, je me sentais très à l'aise avec elle. Sa venue me causait une vive joie, parce qu'elle apportait des changements dans la maison, et que tout changement m'était délicieux. On roulait mon lit dans le petit cabinet des roses, et j'exultais.

Au troisième séjour qu'elle fit dans notre maison depuis ma naissance, elle m'observa avec plus d'attention que par le passé, et cet examen ne me fut pas favorable. Elle me trouvait des défauts nombreux et contraires : une turbulence importune, qu'elle reprochait à ma mère de ne pas réprimer sévèrement, une tranquillité qui n'était point de mon âge et ne lui disait rien de bon, une paresse invincible, une activité effrénée, une intelligence attardée, un esprit trop précoce. A

ces qualités mauvaises et diverses elle assignait une origine commune. Selon ma tante, tout le mal (et il était grand) venait de ce que j'étais un fils unique.

Quand ma chère maman s'inquiétait de me voir languissant et pâle :

— Il ne peut pas être gai et bien portant, — lui disait ma tante ; — il n'a pas d'enfant avec qui jouer ; il n'a pas de frère.

Si je ne savais pas ma table de multiplication, si je renversais mon encrier sur ma blouse de velours bleu, si je mangeais avec excès des pistoles et des pommes tapées, si je me refusais obstinément à réciter à madame Caumont *les Animaux malades de la Peste*, si je me faisais en tombant une bosse au front, si Sultan Mahmoud me griffait, si je pleurais mon canari trouvé un matin dans sa cage immobile, les yeux clos, les pattes en l'air, s'il pleuvait, s'il ventait, c'était que je n'avais pas de frère. Un soir, à table, je m'avisai de mettre à la dérobée une pincée de poivre sur la part de tarte à la crème réservée à la vieille Mélanie qui raffolait de sucreries. Ma chère maman me prit sur le fait et me reprocha cette action qu'elle estimait de nature à ne faire honneur ni à mon esprit ni à mon cœur. Ma tante Chausson, qui renchérissait sur ce jugement et voyait dans cette espièglerie la preuve d'une dépravation profonde, m'en excusa sur ce que je n'avais ni frère ni sœur.

— Il vit seul. La solitude est mauvaise ; elle développe chez cet enfant les instincts pervers dont il porte en lui les germes. Il est insupportable. Non content de vouloir empoisonner cette vieille servante dans un gâteau, il me souffle dans le cou et me cache mes bésicles. Si j'habitais longtemps chez vous, ma chère Antoinette, il me ferait tourner en bourrique.

Comme je me sentais innocent de toute tentative d'empoisonnement et que je ne me faisais aucun scrupule de faire tourner ma tante Chausson en bourrique, ces accusations me touchèrent peu. Loin de croire la vieille dame sur parole j'étais disposé à prendre le contre-pied de ses opinions et il suffisait qu'elle souhaitât que j'eusse un frère ou une sœur pour que je ne le souhaitasse pas. Aussi bien, je me passais aisément d'un compagnon de jeux. Sans trouver les heures aussi courtes qu'elles me semblent aujourd'hui, je ne m'ennuyais jamais,

pour la raison que, dès lors, j'avais une vie intérieure très active, que je sentais et ressentais fortement les choses et revivais tout ce qui, dans le monde extérieur, correspondait à ma faible intelligence. Je savais d'ailleurs que les frères viennent ordinairement tout menus, ne sachant point marcher, incapables de toute conversation et n'offrant aucune espèce d'utilité. Je n'étais pas sûr, quand il aurait grandi, d'en être aimé ni de l'aimer. L'exemple auguste et familier de Caïn et d'Abel ne me rassurait pas. Il est vrai que je voyais de mes fenêtres les deux potirons jumeaux, Alfred et Clément Caumont, potironner côte à côte dans une paix profonde. Mais je voyais souvent dans la cour Jean, l'apprenti couvreur, battre comme plâtre son frère Alphonse qui lui tirait la langue et lui faisait des pieds de nez. De sorte qu'il me semblait difficile de s'instruire sur l'exemple. Enfin mon état d'enfant unique offrait, à mon avis, de précieux avantages ; ceux, entre autres, de n'être jamais contrarié, de ne partager avec personne l'amour de mes parents et de sauvegarder ce goût, ce besoin de m'entretenir avec moi-même, que j'eus dès ma plus tendre enfance. En même temps, je souhaitais un petit frère pour l'aimer. Car mon âme était pleine d'incertitudes et de contrariétés.

Un jour, je demandai à ma chère maman de me dire en confidence si elle ne pensait pas à me donner un petit frère. Elle me répondit en riant que non, qu'elle craindrait trop qu'il fût aussi mauvais garçon que moi. Cette réponse ne me parut pas sérieuse. Ma tante Chausson retourna à Angers et je ne songeai plus à ce qui m'avait tant occupé durant son séjour parmi nous.

Mais quelques jours après son départ, quelques jours ou quelques mois (car ce qui me donne le plus de peine en ces récits, c'est la chronologie), un matin, mon parrain, M. Danquin, vint déjeuner à la maison. Le jour était radieux. Les moineaux piaillaient sur les toits. J'éprouvai subitement une irrésistible envie d'accomplir une action étonnante et, autant que possible, merveilleuse, qui rompît la monotonie des choses. Mes moyens pour concevoir et exécuter une telle entreprise étaient très restreints. Pensant découvrir des ressources dans la cuisine, j'y pénétrai et la trouvai flambante, odorante et déserte. Au moment de servir, Mélanie, selon sa coutume constante, était allée chercher chez l'épicier ou le

fruitier quelque herbe, quelque graine, quelque condiment oublié. Sur le fourneau, un civet de lièvre chantait dans la casserole. A cette vue, une inspiration soudaine s'empara de mes esprits. Pour y obéir, je retirai le civet du feu et l'allai cacher dans l'armoire aux balais. Cette opération s'effectua heureusement, à cela près que j'eus quatre doigts de la main droite, le coude gauche et les deux genoux brûlés, le visage échaudé, mon tablier, mes bas et mes souliers gâtés et que la sauce fut au trois quarts renversée sur le carreau avec nombre de lardons et de petits oignons. Incontinent je courus chercher l'arche de Noé que j'avais reçue pour mes étrennes et je versai tous les animaux qu'elle renfermait dans une belle casserole de cuivre que je mis sur le fourneau à la place du civet de lièvre. Cette fricassée, dans mon esprit, rappelait avec avantage ce que j'avais ouï dire et vu sur une image coloriée du festin de Gargantua. Car, si le géant piquait avec sa fourchette à deux dents des bœufs entiers, je faisais un plat de tous les animaux de la création depuis l'éléphant et la girafe, jusqu'au papillon et à la sauterelle. Je jouissais par avance de l'émerveillement de Mélanie, quand cette simple créature, croyant trouver le lièvre, qu'elle avait apprêté, découvrirait en son lieu, le lion et la lionne, l'âne et l'ânesse, l'éléphant et sa compagne, enfin toutes les bêtes échappées du déluge sans compter Noé et sa famille que j'avais fricassés avec elles par mégarde. Mais l'événement trompa mes prévisions. Une puanteur insupportable qui venait de la cuisine ne tarda pas à se répandre dans tout l'appartement, imprévue de moi et surprenante pour tout autre. Ma mère, suffoquée, courut à la cuisine pour en chercher la cause, et trouva la vieille Mélanie qui tout essoufflée et son panier encore au bras, tirait du feu la casserole où fumaient horriblement les restes noircis des animaux de l'arche.

— Ma « castrole » ! ma belle « castrole » ! — s'écria Mélanie avec l'accent du désespoir.

Venu jouir du succès de mon invention, je me sentis accablé de honte et de regrets. Et c'est d'une voix mal assurée qu'à la demande de Mélanie, je révélai qu'on trouverait le civet dans l'armoire aux balais.

On ne me fit pas de reproches. Mon père, plus pâle que de

coutume, affectait de ne pas me voir. Ma mère, les joues ardentes, m'observant à la dérobée, épiait sur mon visage le crime ou la folie. C'est mon parrain dont l'aspect était le plus déplorable. Les coins de sa bouche, si joliment encadrée d'ordinaire par des joues rondes et un menton gras, tombaient tristement. Et derrière ses lunettes d'or ses yeux, naguère vifs, ne brillaient plus.

Quand Mélanie servit le civet, elle avait les yeux rouges et des larmes coulaient sur ses joues. Je n'y pus tenir et, me levant de table, je me jetai sur ma vieille amie, l'embrassai de toutes mes forces et fondis en larmes.

Elle tira de la poche de son tablier son mouchoir à carreaux, m'essuya doucement les yeux de sa main noueuse qui sentait le persil, et me dit avec des sanglots :

— Ne pleurez pas, monsieur Pierre, ne pleurez pas.

Mon parrain, se tournant vers ma mère :

— Pierrot n'a pas mauvais cœur, — dit-il; — mais c'est un enfant unique. Il est seul; il ne sait que faire. Mettez-le en pension : il sera soumis à une discipline salutaire et pourra jouer avec ses petits camarades.

En entendant ces paroles, je me rappelai le conseil donné à maman par ma tante Chausson et je désirai un frère pour n'être pas mis en pension et aussi pour l'aimer et en être aimé.

Je savais qu'un frère était donné par la nature, et sans connaître les conditions dans lesquelles ce don était fait aux familles aimées du ciel, j'étais certain que rien, pour le produire, ne peut suppléer à cette force qui fait germer les plantes et fleurir la vie sur la terre. J'avais un obscur et profond sentiment de cette puissance mystérieuse qui me nourrissait après m'avoir mis au monde; et je distinguais parfaitement les travaux de cette Cybèle que j'adorais sans la nommer, des ouvrages les plus merveilleux des hommes. J'aurais cru très facilement qu'un magicien est capable de fabriquer un homme qui se meut, qui parle, qui mange, mais je n'aurais jamais admis que cet homme fût de la même substance qu'un homme naturel. Bref, je renonçai à l'idée d'avoir jamais un frère selon la chair et je résolus de demander à l'adoption ce que la nature me refusait.

Sans doute je ne savais pas que l'empereur Hadrien en

adoptant Antonin le Pieux, Antonin en adoptant Marc-Aurèle avaient donné quarante-deux ans de félicité à l'univers. Je ne m'en doutais pas; mais l'adoption me semblait une pratique excellente. Je ne l'envisageais pas dans des conditions strictement juridiques, car du droit j'ignorais tout. Toutefois je la concevais environnée de quelque solennité, ce qui n'était pas pour me déplaire, et je pensais vaguement que mes parents mettraient leurs vêtements de cérémonie pour m'adopter le frère que je leur présenterais. La difficulté était de le trouver. D'étroites limites ferment le champ de mes recherches. Je voyais peu de monde, et dans les familles que je fréquentais on n'eût point cédé un fils sans des raisons puissantes comme celle, par exemple, qui obligea la mère de Moïse à exposer son petit enfant sur le Nil. Certes madame Caumont n'eût jamais consenti à se séparer de l'un de ses potirons. Je pensai qu'il serait moins difficile d'obtenir un petit pauvre, et j'en touchai un mot à mon ami Morin, qui se gratta l'oreille et me répondit qu'il était fort chanceux de mettre un enfant trouvé dans une famille, que d'ailleurs mes parents ne pouvaient pas adopter un enfant puisque ils en avaient déjà un. Cette raison, dont je méconnaissais la valeur juridique, ne me frappa point, et je continuai à chercher un frère adoptif dans mes promenades au Luxembourg, aux Tuileries et au Jardin des Plantes, avec ma bonne Mélanie. Malgré la défense de la pauvre vieille, je m'accointais avec les petits garçons que nous rencontrions. Timide et gauche, de chétive apparence, je recevais d'eux le plus souvent le mépris et l'injure. Ou, si je trouvais d'aventure un enfant aussi timide que moi, nous nous séparions muets, la tête basse et le cœur gros, sans avoir su témoigner l'un à l'autre la tendresse que nous éprouvions. J'ai acquis, en ce temps, la certitude que, sans être excellent, je vaux beaucoup mieux que la plupart des autres hommes.

A quelque temps de là, un jour d'automne, me trouvant seul dans le salon, je vis sortir de la cheminée un petit Savoyard noir comme un diable; cette apparition me divertit sans trop m'effrayer.

Les petits Savoyards qui, comme celui-là, ramonaient les cheminées, n'étaient pas rares à Paris. Dans les vieilles maisons, telles que la nôtre, les tuyaux des cheminées, pratiqués

en l'épaisseur des murs, étaient assez gros pour qu'un enfant pût s'y introduire. De petits Savoyards, le plus souvent, faisaient ce travail. On disait qu'ils avaient appris de leurs marmottes à grimper; mais ils s'aidaient d'une corde à nœuds. Celui-ci, tout barbouillé de suie, coiffé jusqu'aux oreilles d'un petit bonnet à la phrygienne noir comme lui, montrait, en souriant, des dents d'une blancheur éclatante et des lèvres rouges, qu'il léchait pour les nettoyer. Il portait sur son épaule des cordes, et une truelle, et était tout menu dans sa veste et ses culottes courtes. Je le trouvai gentil et lui demandai son nom. Il me répondit d'une voix nasillarde et très douce qu'il se nommait Adéodat, natif de Gervex, près de Bonneville.

Je m'approchai de lui et, dans un mouvement de sympathie, je lui dis :

— Voulez-vous être mon frère?

Il roula à travers son masque d'arlequin des prunelles étonnées, ouvrit la bouche jusqu'aux oreilles et me fit signe de la tête qu'oui.

Alors, saisi d'une sorte de délire fraternel, je l'avertis de m'attendre un moment, et courus dans la cuisine. Ayant fouillé le garde-manger, l'armoire et le buffet je trouvai un fromage dont je m'emparai. C'était un de ces fromages de Neufchâtel, qui, en forme de ce bouchon de bois qu'on met à la bonde des tonneaux, en a pris le nom de bondon. Il se trouvait à point; de petites taches rouges parsemaient sa peau bleuâtre et veloutée. Je l'apportai à mon frère qui n'avait pas plus bougé de place qu'un automate et roulait des prunelles étonnées. Il ne refusa point, tira son couteau de sa poche et se mit à creuser avec son couteau le bondon et à porter à la pointe de la lame de gros morceaux dans sa bouche. Il mâchait avec une lenteur qui lui devait être habituelle, gravement, d'une âme recueillie et sans perdre une seconde pour souffler ou respirer. Ma mère survint. Il ne restait guère alors du bondon que la peau. Je crus devoir m'expliquer :

— Maman, c'est mon frère : je l'ai adopté.

— C'est très bien, — fit ma mère en souriant. — Mais il va s'étouffer. Donne-lui à boire.

Mélanie, que je trouvai à propos dans la cuisine, apporta un

verre d'eau rougie à mon frère qui le but d'un trait, s'essuya la bouche sur sa manche et soupira d'aise.

Ma mère l'interrogea sur son pays, sa famille, son état, et, sans doute, il répondit convenablement, car, lorsqu'il fut parti, ma chère maman me dit :

— Il est très gentil, ton frère!

Elle décida qu'on demanderait à son patron, qui demeurait rue des Boulangers, de nous l'envoyer un dimanche.

Je dois en convenir, Adéodat débarbouillé et dans ses beaux habits, me plut moins qu'avec son bonnet noir et son masque de suie. Il déjeuna dans la cuisine où nous allâmes le voir ma mère et moi, un peu gênés de notre curiosité. La vieille Mélanie nous faisais signe de ne pas trop l'approcher, de peur de la vermine. Il se montra bien poli, mais il refusa absolument de manger avant d'avoir remis sur sa tête son chapeau qu'on lui avait retiré. Ces façons nous parurent un peu rustiques. A y mieux regarder elles étaient fort nobles au contraire. Au XVII[e] siècle un homme de qualité ne se serait pas mis à table tête nue. Et il était bien séant qu'il portât son chapeau sur sa tête pendant le repas, puisque la civilité l'obligeait à le tirer à tout moment quand il recevait quelque bon office de son voisin ou qu'il faisait agréer ses services par sa voisine. Adéodat garda son chapeau pendant le repas comme un vieux gentilhomme de la cour de Louis XIV, mais à vrai dire il salua moins. Il mettait la chair sur son pain et portait les morceaux à sa bouche avec son couteau. Et il était très grave. Après déjeuner, à la demande de ma mère, il nous chanta, d'une voix presque imperceptible, une chanson de son pays :

Escouto d'Jeanetto,
Veux-tu d'biaux habits?
La ridetto.

Il répondit brièvement, avec beaucoup de sens, aux questions de ma chère maman. Nous apprîmes qu'il travaillait l'hiver à Paris et, vers le printemps, retournait à pied dans son pays. Sa mère, trop pauvre pour acheter une vache, se louait dans les fromageries. Il travaillait avec elle ou cueillait dans la montagne, pour les confituriers de la ville, des maurels : c'est le

nom qu'il donnait aux baies du myrtille. Ils vivaient de galette ; mais n'en avaient pas leur saoul.

Je résolus de faire des économies pour acheter une vache à la mère d'Adéodat. Mais je ne tardai pas à oublier cette résolution. Le petit ramoneur partit pour son pays au printemps. Ma chère maman envoya des vêtements de laine et un peu d'argent à sa mère. Et, l'ayant trouvé sérieux et intelligent, elle écrivit au maître d'école du village qu'il lui apprît à lire, à écrire et à compter, qu'elle se chargeait des frais de son instruction. Adéodat lui écrivit en lettres moulées ses remerciements.

Je demandai plusieurs fois des nouvelles de mon frère, ; j'en demandai encore à l'entrée de l'hiver.

— Ton frère est resté dans son pays, — me répondit maman, qui craignait de m'affliger en m'en disant davantage.

Mon frère Adéodat ne devait plus revenir. Il dormait dans le petit cimetière de son village. Ma mère avait reçu du maître d'école de Gervex une lettre qu'elle ne m'avait pas montrée. Cette lettre lui annonçait que le petit Adéodat était mort d'une méningite sans s'en apercevoir, étonné seulement de sentir sa tête si pesante. Quelques heures avant sa mort il avait parlé de la bonne dame Nozière et chanté sa chanson :

Escouto, d'Jeanetto...

ANATOLE FRANCE

(La suite prochainement.)

EMPEREURS, ROIS ET MINISTRES

AU CONGRÈS DE VIENNE

Libérée, à la fin de 1813, du joug de Napoléon, la petite République de Genève obtint du Congrès de Paris la reconnaissance de sa souveraineté, souveraineté qui devait, par un acte solennel, se confondre avec celle de la Suisse.

Encore fallait-il que la fusion eût lieu, que les promesses se transformassent en réalités.

De Paris, où il avait négocié pour Genève, le diplomate Pictet de Rochemont gagna Vienne avec Francis d'Ivernois, économiste et pamphlétaire de métier, ambassadeur par occasion[1]. Les deux députés s'adjoignirent, en qualité de secrétaire, un neveu par alliance de Pictet, Jean-Gabriel Eynard. Ce financier genevois, établi naguère à Paris, s'était fait apprécier en restaurant les finances du royaume d'Étrurie et en parant à la dilapidation des revenus de Lucques et de Piombino ; il n'était point étranger aux questions à traiter par le Congrès de Vienne : mandataire d'Élisa Bonaparte, devenue reine d'Étrurie, il avait, à Paris, soutenu ses prétentions sur les duchés de Parme et de Plaisance. Ses hautes relations pouvaient servir la délégation genevoise, aussi bien que la réputation de bravoure qui le pré-

1. Charles Pictet de Rochemont (1755-1824) avait débuté, à vingt ans, comme officier au service de France; de retour à Genève, il y remplit de hautes charges. — Expulsé de Genève en 1782, à la suite de troubles, F. d'Ivernois passa une partie de sa vie en Angleterre où il fut créé *Sir*.

cédait. Sa belle conduite au siège de Lyon, les circonstances dramatiques de sa fuite étaient connues : lorsqu'en 1793 l'armée de Dubois-Crancé s'était avancée, par ordre de la Convention, contre la seconde ville de France, Eynard, bien qu'étranger, courut aux avant-postes de la défense; après la défaite, il s'était échappé sous un déguisement féminin, et, grâce à la complicité d'un terroriste, était rentré sain et sauf à Genève. Placé, au siège de Gênes, sous les ordres de Masséna, Eynard s'était de nouveau distingué par plusieurs traits de courage. Les hommes le respectaient et les femmes l'admiraient. Fût-il demeuré en marge de l'épopée à son déclin, il eût bénéficié de son physique même que ses contemporains jugeaient séduisant. N'est-ce point assez, en somme, pour détacher une confidence des lèvres les plus discrètes et, des plus pincées, un sourire?

Eynard se rendit à Vienne avec sa femme, née Lullin de Châteauvieux, dont les vingt et un ans rayonnaient de gaieté et de talents. Horace Vernet nous a laissé un délicieux portrait de madame Eynard; d'autres artistes se sont efforcés de rappeler ce visage aux traits réguliers qu'animaient de si beaux yeux. Au charme qui se dégageait de toute la personne de madame Eynard s'ajoutait celui de son esprit, de sa culture artistique : madame Eynard chantait à ravir, dessinait, sculptait et s'essaya même avec succès à l'architecture.

M. et madame Eynard tinrent, l'un et l'autre, un journal pendant leur séjour à Vienne; ces documents seront publiés prochainement[1]; ils donnent, sur le Congrès, des renseignements sûrs et plaisants : jour après jour, au hasard des fêtes ou des rencontres, M. et madame Eynard confient à de petits cahiers leurs impressions, les conversations entendues, et lorsque, dans ces conversations, interviennent Talleyrand, le prince de Ligne, Metternich et ce grand ami des Eynard, Eugène de Beauharnais, les mots passent, glissent et volent ainsi que des abeilles échappées du rucher.

Les deux journaux dont nous parlons se complètent assez bien. Sans doute ils traitent des mêmes objets, mais de

1. Les descendants d'Eynard-Lullin ont bien voulu mettre à notre disposition, avec la plus grande obligeance, les journaux dont il s'agit, actuellement conservés dans les archives de la famille Le Fort-Diodati.

manière différente. Eynard se soucie peu de la forme; il n'écrit pas pour les autres; il note pour lui-même. Comme il a déjà beaucoup vu, comme il a déjà rempli des charges, coudoyé des souverains, discuté avec des ambassadeurs, comme il a fait le coup de feu, il ne s'en laisse conter ni par les augures de chancellerie, ni par les hobereaux éperonnés. Sa fortune est considérable : celle des princes ne l'éblouit pas. D'emblée, Eynard élimine les cancans. S'il rapporte quelque bon mot, ce n'est point tant par amour du bel esprit que par utilité, pour fixer un moment dans sa mémoire. Son journal tient du procès-verbal; pourtant l'auteur ne disparaît pas des scènes qu'il retrace. On sent une main ferme et habile au service d'une personnalité singulièrement attachante. Dans le décousu de son récit, dans ses répétitions, dans le négligé même de son style, on devine le financier encaissant, hâtif, une somme de détails intéressants, un diplomate érudit et prévoyant, un homme de cœur qui juge et apprécie.

Madame Eynard a des ailes. Elle est jeune. Elle est belle. Elle a la passion. Elle est la femme. Où l'homme d'affaires donne trois lignes d'explications, Anna offre plusieurs chapitres. Elle compare; elle encense; elle blâme. Ce qu'Eynard a repoussé d'un sourire, elle le reprend en cachette et le porte à son boudoir où traîne encore sa plume de jeune fille enthousiaste et gracieuse...

I

Une petite ville piquée au milieu d'une plaine; des rues étroites, souvent tortueuses et que de beaux palais ne réussissent pas à égayer; quelques monuments de choix, le mausolée de Christine par Canova, la statue équestre de Joseph II, en granit poli; partout une foule silencieuse, qui marche vers son but sans se laisser détourner par les calèches vertes de la cour — assez mesquines d'ailleurs — emmenant, à toute allure, des empereurs, fracs bleus et chapeaux ronds : Vienne, à cette heure, n'est pas encore la capitale au Ring grandiose et aux voies spacieuses : c'est la cité exiguë, où l'étranger ne séjourne pas et dont l'histoire est presque

oubliée. Les boutiques n'y sont guère achalandées et ce que l'on y débite est fort coûteux. Les plus hauts prix payés à Paris au cours des dernières années sont dépassés : on donne 200 florins par mois, soit 300 francs, pour une pièce d'appartement sans luxe, mais assez propre; un domestique ne peut se nourrir à moins de 4 florins par jour, c'est-à-dire 6 francs; et toute dépense doit être évaluée dans cette proportion. A peine les membres du Congrès s'en aperçoivent-ils. Voici les premiers jours d'octobre; déjà présentations et fêtes commencent. Depuis le Congrès de Paris, on n'a guère eu le temps de se perdre de vue, mais, pendant ces quelques mois, la diplomatie a marché et il faut lui courir après. Des idées nouvelles se sont fait jour, des plans ignorés ont surgi, des sympathies se sont muées en inimitiés, des influences se sont évanouies, des alliances se sont rompues ou formées : on navigue sur un océan d'intrigues. Entre deux bals, et sans paraître y attacher de l'importance, on se hâte d'un ministère à l'autre. Il y a tant de nouvelles à apprendre, tant de bruits à démentir... ou à accréditer.

L'indépendance des peuples et la paix européenne se jouent dans un va-et-vient. La Saxe demeurera-t-elle indépendante? La France, l'Angleterre, l'Autriche permettront-elles sa suppression? Voudront-elles consacrer ainsi la puissance de la Prusse et de la Russie? Suivant que Talleyrand est écouté ou tenu à l'écart, la balance oscille dans un sens ou dans l'autre. Et pourtant il faut décider. Il faut décider encore si Murat, un « bandit », demeurera juché sur le trône de Naples ou s'il ne serait pas plaisant, à distance, de désarçonner le premier des cavaliers de Napoléon. Tous ces rois sont las du cousin de fortune, encombrant et empanaché, imposé à leur faiblesse de naguère! Il y a beaucoup d'autres questions à traiter, de problèmes à résoudre. Le Danemark paiera-t-il la rançon de sa fidélité à l'empereur, ou conservera-t-il le territoire norvégien? La Suisse sera-t-elle l'humble campagne toujours à la merci d'un coup de main, que des troupes étrangères peuvent impunément sillonner, ou obtiendra-t-elle, avec une reconnaissance de neutralité, les garanties nécessaires à son essor économique? De cela, Eynard se préoccupe particulièrement. Il n'en laisse, d'ailleurs, rien voir.

Une de ses premières visites est pour le prince Corsini, ambassadeur de Toscane, qui le rassure sur le sort de ses amis précédemment employés dans l'administration du royaume d'Élisa : le grand-duc les a tous conservés, malgré leurs anciennes relations avec la famille Bonaparte. Et la conversation s'engage sur M. de Talleyrand : il est à Vienne depuis le 23 septembre ; dès son admission au Congrès, qui n'eut lieu qu'après l'ouverture officielle du 1er octobre, il a protesté contre l'agrandissement de la Hollande et l'entrée des troupes alliées sur le territoire belge ; Corsini prétend que lord Castlereagh a tenté de résister et reproché au ministre du roi de France de continuer la politique de l'empereur.

Eynard ne tarde pas à voir Talleyrand lui-même ; il accompagne son oncle Pictet de Rochemont chez celui que Barras appelait « l'aigle des oiseaux de proie ». Les délégués genevois sont émus ; l'entretien peut être gros de conséquences et Talleyrand se défie d'eux : il semble que l'ancien évêque ait hérité à leur endroit des suspicions de Voltaire. Il les sait habiles en affaires, les juge dangereux. Au Congrès de Paris, alors qu'il désirait voir Genève demeurer dans les limites du territoire français, elle glissa de sa main, fit flèche de son renom scientifique, de son long passé de République indépendante et sut appuyer sur l'Angleterre sa liberté reconquise. Pas plus qu'Eynard et que Pictet, Talleyrand n'oublie le désaveu infligé à sa politique constante : en 1798 n'avait-il pas poussé lui-même le résident de France, Félix Desportes, à réunir, par les baïonnettes, l'antique cité à la « grande nation » ? Mais les circonstances ont changé : Talleyrand n'est plus le citoyen ministre des Relations extérieures de la République ; il est le ministre plénipotentiaire d'un roi de France et, depuis longtemps, le prince de Bénévent a tenté d'effacer jusqu'au souvenir de son passé révolutionnaire. C'est un grand seigneur. Lorsqu'Eynard et Pictet se présentent chez lui, après midi, il y a trois quarts d'heure à attendre, car Son Excellence est encore à sa toilette ; les valets vont et viennent portant ses vêtements ; de son appartement s'échappe, un peu confuse, « une jeune poulette à peine habillée ». L'accueil est cordial. On parle affaires. Talleyrand questionne Pictet sur son rôle lors de l'invasion : à la requête de l'empe-

reur Alexandre, Pictet a rempli les fonctions importantes de secrétaire général des départements français envahis. Cela ne saurait lui nuire dans l'esprit de son interlocuteur. Pictet n'a-t-il pas accepté sa charge avec la double intention d'être utile à sa ville natale et d'atténuer l'exaspération des troupes entrant en France? N'a-t-il pas manifesté son désir formel d'éviter les calamités que pouvait répandre, partout où elle passerait, cette armée russe qui ne savait que deux mots de français : *brûler Paris*? Ne s'est-il pas servi du titre de conseiller d'État, conféré par Alexandre, pour apaiser les « hurlements et les chants sauvages d'hommes qui semblaient insulter aux souffrances de leurs semblables »? Talleyrand sait aussi que Pictet ne s'est jamais incliné devant Bonaparte. Rédacteur à la *Bibliothèque britannique*[1], il a, à Genève, et, par elle, en France, introduit ou favorisé des principes contraires à la doctrine impériale. Comment l'oublier? « Bonaparte vous poursuivait particulièrement; il vous en voulait personnellement, affirme Talleyrand à Pictet. — Cependant, Monseigneur, j'étais bien peu important! — Eh bien! je peux vous certifier que, si Bonaparte vous avait pris, vous auriez été dans une fâcheuse position. »

***

Arrivés à Vienne le 5 octobre 1814, M. et madame Eynard assistent, dès le lendemain, à une fête offerte aux souverains dans le jardin d'Augarten. Des salles de verdure sont réservées aux danseurs et l'on valse sous un arc de triomphe représentant la porte de Berlin avec les quatre chevaux repris en France. L'illumination, avec ses allégories et ses transparents, est assez réussie. Mais ceci n'est qu'un prélude. Le 9, réception au Manège. Les parois de stuc blanc étincellent au feu de dix mille bougies fichées en des lustres d'argent. Et pourtant nulle gaîté; au son d'une musique toujours semblable, les souverains se promènent en polonaise. Voici Alexandre, fort engraissé depuis le Congrès de Paris, donnant le bras à

1. Aujourd'hui la *Bibliothèque Universelle et Revue suisse*.

l'impératrice d'Autriche; l'empereur d'Autriche, si chétif, donnant le sien à l'impératrice de Russie; le roi de Prusse, assez bel homme dans son costume de hussard, mais de figure peu distinguée; d'autres rois, d'autres reines et des princes, parmi lesquels le grand-duc Constantin, frère d'Alexandre, « semblable à une hyène en fureur ». La polonaise, que précèdent des huissiers, permet aux souverains de passer en revue toutes les dames de l'assistance; après quelques mots, quelques pas de promenade, il y a échange de cavaliers. A onze heures, figuration par quarante dames de la cour, représentant les quatre éléments. Des ailes de Zéphir aux épaules, enveloppées de gaze bleue, les filles de l'Air sont suivies par le Feu en robe rouge, portant haut une torche enflammée. Les nymphes des Eaux, couronnées de roseaux et la poitrine couverte de perles ou de coraux, précèdent la Terre, — un émerveillement : les plus belles femmes de la Cour remplissent les divers rôles; sur leurs draperies d'argent glissent des rivières de diamants et des fleurs s'échappent des corbeilles de pierres précieuses posées sur leur tête. La représentation même dure peu et se déroule dans le silence. Habituée aux réjouissances de la vie parisienne, madame Eynard quitte la salle, stupéfaite de la placidité des Viennois, qui ne s'animent, affirme-t-elle, qu'au buffet!

C'est dans la coulisse que l'on s'agite.

Par son envoyé, le duc Rocca Romana, Murat lutte contre Talleyrand, qui a juré de lui enlever le trône de Naples, et, contre Murat, le cardinal Consalvi, légat du Pape, dresse les prétentions de Rome. Que de doléances ce prélat ne présente-t-il pas! « Ces gens-ci, confie-t-il à Eynard, ces gens-ci, ils nous tiennent nos légations (Bologne, Ferrare, etc.) et monsieur Murat, il nous tient les Marches; nous sommes réduits au petit patrimoine de Saint-Pierre et cela ne peut pas aller; nous sommes dans une position très misérable. » Le cardinal ne se trompe pas. Rocca Romana le confirme à Eynard auquel il rend visite; le roi de Naples, qui a 80 000 hommes de troupes, est en bons termes avec l'Autriche, depuis le moment, surtout, où Talleyrand s'est ouvertement déclaré contre lui.

Grand écuyer du roi de Naples, Rocca Romana a fait, à la tête d'un régiment de cavalerie napolitaine, une partie de la campagne de Russie et a été de l'escorte impériale pendant la retraite. Il conte à Eynard les souffrances qu'il endura alors :

— Vous deviez bien maudire Napoléon, observe Eynard.

— Imaginez-vous, mon cher Eynard, que je ne lui fus jamais plus dévoué que dans ce moment et que je pensais beaucoup plus à sa conservation qu'à la mienne. Pendant que nous cheminions, je n'avais que l'idée de le sauver si on venait nous attaquer, et, non seulement je me serais fait tuer pour le défendre, mais encore je ne songeais qu'au moyen de faire une vigoureuse résistance; je ne pensais plus à ma main gauche, ni à mes pieds que j'avais livrés au froid, mais uniquement à la main qui pouvait être utile à Napoléon, et, de temps en temps, j'essayais d'en remuer les doigts pour voir si je pourrais me servir de mon sabre.

Comme Eynard marque quelque surprise :

— Vous avez raison d'être étonné, poursuit le duc, car je n'aimais pas plus Napoléon que vous, mais lorsqu'on a servi sous ses ordres, lorsqu'on a vu son gigantesque pouvoir et qu'on pense à tout ce qu'il a fait, l'ascendant qu'il a sur tous les hommes vous gagne, malgré vous. C'est d'autant plus singulier qu'il ne vous dit jamais un mot obligeant; pendant toute la route, il ne m'a adressé la parole que deux fois, pour me dire des choses insignifiantes. Mes malheureux cavaliers tombaient de cheval pour ne plus se relever; plusieurs me criaient : « Colonel, ne nous abandonnez pas! attendez-nous un instant! ». Dans les premiers moments, j'étais vivement ému, mais que pouvais-je faire pour ces infortunés? mon devoir m'obligeait d'escorter l'empereur; d'ailleurs, je l'avouerai, j'étais entraîné malgré moi à ne pas quitter d'un pas sa voiture. La nuit que nous passâmes fut affreuse : on n'entendait autour de soi que des gémissements. Nous traversâmes au milieu d'un bivouac d'un bataillon de Toscans, dont une portion étaient déjà morts; d'autres étaient à moitié brûlés, à force de s'approcher d'un feu qu'ils venaient d'allumer; ceux qui avaient encore assez de force pour parler vomissaient en italien des injures affreuses contre l'empereur. Je suis certain que tous ces malheureux seront morts dans la nuit. Environ à 2 heures du matin, la voiture de Napoléon s'arrêta tout à coup; je vis le postillon descendre de cheval, il se secoua deux ou trois fois, comme pour se dégourdir, et tomba raide mort. Un officier français, qui se trouvait dans l'escorte, voyant qu'il n'y avait personne pour conduire la voiture, prit de lui-même la place du pos-

tillon. Tout cela se fit sans parler et si promptement que l'empereur ne demanda pas même ce qui était arrivé et peut-être ne s'en aperçut-il pas. Enfin cettre affreuse nuit passa et nous entrâmes à Vilna. Arrivés sur la place publique, l'empereur ouvrit la glace de sa voiture et me dit : « Colonel, ne voyez-vous point de maison où il y ait du feu? » Comme j'aperçus au fond d'une rue un bivouac, où il y avait des soldats qui se chauffaient, je répondis : « Sire, j'aperçois du feu. — Faites-y conduire ma voiture », ajouta l'empereur; et j'en donnai aussitôt l'ordre. Nous avions à peine fait deux cents pas, lorsque le général Le Febre-Desnouettes vint à moi en me disant : « Où conduisez-vous donc Sa Majesté? — Au bivouac, où il y a du feu, répondis-je. — Vous aurez mal compris, dit le général; l'empereur a voulu dire qu'il voulait aller dans une maison où il y avait un fourneau. » En disant cela, il alla frapper à la glace de la voiture de Napoléon et lui dit : « Votre Majesté ne prend pas un bon chemin, il faut retourner. » A ces mots, l'empereur me jeta un regard de colère, qui semblait dire : « Vous avez osé me tromper. » Dans toute autre occasion, ces yeux terribles m'auraient fait trembler, mais j'étais dans un tel état de souffrance, que cela ne me fit aucune impression. Arrivé à la maison, l'empereur descendit de voiture, et, comme ma figure était entièrement décomposée par la souffrance, il ne me reconnut point et me demanda d'un ton assez poli mon nom. Sur ma réponse, il dit : « Vous avez l'air d'avoir bien froid, colonel; il ne faut pas s'attendre de trouver ici le climat de Naples. » Et il entra dans la maison qu'on lui avait préparée. Ma mission étant finie, je songeai alors à ma conservation, mais il me fut impossible de pouvoir descendre de cheval; il ne me restait de libre que ma main droite; des canonniers français m'ôtèrent de dessus mon cheval ; ma main gauche serrait tellement la bride, qu'il n'y avait pas moyen de l'ôter; je vis, aux efforts que l'on faisait, qu'elle était tout à fait gelée; enfin on introduisit avec force un bâton dans ma main et, en cherchant à dégager les doigts, on m'en cassa un.

« En entendant ces mots, je jetai un cri d'horreur », écrit Eynard, Le duc me dit alors : « Je fus moins effrayé que vous, mon cher Eynard, car j'avais déjà fait le sacrifice de ma main. »

En disant ces mots, il ôta son gant et me montra qu'il n'avait plus que le petit doigt; les autres étaient entièrement coupés. Il ajouta qu'il avait également perdu les cinq doigts de son pied gauche et que c'était lui-même qui les avait tous coupés avec de mauvais ciseaux.

On sait combien les Napolitains furent éprouvés pendant la retraite de Russie. Les renseignements donnés à Eynard

par Rocca Romana lui furent confirmés par le prince Cariati, aide de camp de Murat, qui, après cinquante-deux jours de marche, avait atteint Vilna sans souliers, sans chemise et rempli de vermine. A Vienne, il n'y paraissait plus guère : les deux frères d'armes faisaient sonner très haut leurs titres d'ancienne noblesse, et Rocca Romana, réputé le plus bel homme d'Italie — on le comparait à Apollon et à Hercule — attirait particulièrement les regards.

Eynard conte dans son journal la visite qu'il rendit avec Rocca Romana à madame Brignolet, gouvernante de l'ex-roi de Rome, le gracieux prince de Parme. Madame Brignolet adorait cet enfant :

— C'est un phénomène, affirme-t-elle à Eynard, très avancé pour son âge, rappelant son père par plus d'un trait. L'autre jour, on parlait devant le petit prince de la mort du grand maréchal Duroc et, tout à coup, il se mit à dire : « Que ça m'ennuie! que ça m'ennuie! » Je lui répondis : « Comment? cela vous ennuie d'entendre l'histoire du grand maréchal? Savez-vous qu'il était toujours avec votre père et que c'était son meilleur ami? » Aussitôt l'enfant s'est tourné vers la personne qui parlait de Duroc et lui a dit avec une expression charmante : « Je vous en prie, Monsieur, racontez-moi l'histoire du grand maréchal. » Et il l'a écoutée avec la plus grande attention. Tous les jours cet enfant se développe davantage. Il est aussi avancé que s'il avait six ans[1]. Il distingue parfaitement les militaires français des autrichiens et nous dit souvent en voyant les généraux allemands : « J'aimais bien mieux les soldats de papa. »

Mais le petit prince lui-même s'approche : des boucles blondes s'échappent de son chapeau, elles encadrent son visage aux traits fins, au teint blanc et à la bouche charmante. Sa pelisse de velours amarante, doublée de renard bleu, lui sied si bien! Il est avec sa mère et la rencontre intéresse d'autant plus Eynard et le duc que Marie-Louise n'assiste à aucune réception et vit en recluse.

De fait, on ne la voit guère et si Eynard l'aperçoit, une fois encore, à Schoenbrünn, dans une merveilleuse redingote de point d'Angleterre posée sur du satin blanc, elle n'est pas,

1. Il avait alors trois ans.

le 12 octobre, à la fête offerte par l'empereur d'Autriche, son père, en ce même palais, ni, le 16, au concert donné aux souverains.



Concert public, d'ailleurs; la présence de tant de têtes couronnées et un orchestre de sept cents exécutants attirent une foule qui, au dire de madame Eynard, manque singulièrement de caractère.

En général, note-t-elle, il y a très peu de jolies figures à Vienne; le sexe n'est pas beau; il n'y a point de fraîcheur; les femmes sont, en général, blanches, mais d'un blanc mat et sans vie : de gros traits, pas de physionomie. Les hommes sont plutôt mieux; il est vrai que la plupart portent l'uniforme avec des moustaches, ce qui sied bien; je crois que ces mêmes jeunes gens, qui paraissent avoir des tournures distinguées et de belles physionomies, seraient très ordinaires en France.

Les allures de cette foule sont calmes. Elle célèbre dans le recueillement ses grands anniversaires; la fête nationale en commémoration de la bataille de Leipzig l'émeut à peine; à peine se doute-t-elle du soleil d'été qui éclaire cette journée automnale; elle assiste avec curiosité, mais sans enthousiasme, au repas monstre offert aux troupes; des empereurs, des rois, des ministres, des généraux, de hauts dignitaires, dont le cortège compte quatre cents personnes, caracolent devant elle : elle n'en témoigne aucune surprise.

Et pourtant, Leipzig, c'est, pour ce peuple, la délivrance. Ne le saurait-il pas, que les cérémonies du jour le lui apprendraient : ce culte, tout d'abord; cette messe d'actions de grâces devant les bataillons rangés en colonnes serrées autour des souverains; cette armée s'agenouillant, sur un signe, dans un fracas d'épées, tandis que, groupés autour de l'autel, les étendards claquent au vent. Le même soir, c'est le bal chez Son Excellence le prince de Metternich, un bal dont tout Vienne se préoccupe, qui réjouit, par ses préparatifs fastueux, le grand et le petit commerce et qui restera l'une des plus brillantes manifestations du Congrès. Les principaux salons — construits pour la circonstance — ont reçu des décorations

spéciales : l'un d'entre eux représente assez bien une tente militaire tapissée de trophées. Un autre est disposé en forme de temple, avec colonnes et péristyle, galeries pour les musiciens ; sur des gradins, la noblesse de Vienne étale ce qu'elle a de plus précieux, de plus étincelant, et c'est un éblouissement. Si, aux Tuileries, les bals, plus fréquentés, se donnaient en des salons plus vastes, ils décelaient moins de richesses. Toutes les femmes portent de si belles toilettes que seule la grosseur de leurs diamants permet de distinguer les impératrices. Sous leurs habits chamarrés, — les Anglais ont revêtu l'uniforme rouge et or, — les hommes ne sont pas les moins bien parés. La lumière est répandue à profusion. Après le bal, souper servi — ô ironie — dans la vaisselle plate offerte à Metternich par Napoléon lors de son mariage avec Marie-Louise; l'empereur avait entendu récompenser le ministre de son intervention, d'où le mot du prince de Ligne : « Service pour service ! »

Eynard observe : Eugène de Beauharnais est appelé à s'asseoir à la table des princes régnants; obtiendrait-il un trône? Pendant le repas, les souverains circulent d'une table à l'autre, s'empressant auprès des dames. Madame Eynard converse avec le roi de Prusse tandis que son mari trace, pour son journal, quelques silhouettes. A défaut d'indulgence, elles ont le mérite de la ressemblance.

L'empereur Alexandre, remarque-t-il, est toujours habillé en colonel : il change seulement la couleur de ses habits. Hier, il avait un habit rouge. Je l'ai trouvé engraissé depuis Paris; il a les épaules fortes ainsi que la poitrine, le col un peu court et les bras en avant. Il a d'assez fortes hanches et il est un peu chauve. Si ce n'était pas l'empereur de toutes les Russies, on ne le citerait point comme un très bel homme; cependant il a une expression de physionomie fort agréable et ce que l'on pourrait appeler, chez un particulier, une bonne figure. S'il n'était pas souverain, on trouverait qu'il a la tournure d'un joli cœur de bastringue.

L'impératrice de Russie a une très belle tournure. Elle est grande, bien faite et a un air noble et imposant; elle doit avoir été extrêmement belle; aujourd'hui elle a malheureusement un peu de rougeurs; quand elle parle à quelqu'un, elle le fait avec dignité, mais sans hauteur; elle a réellement la tournure qu'on désire dans une impératrice. On voit avec peine qu'Alexandre paraisse froid avec

elle. Le costume de l'impératrice était une robe blanche brodée en argent. Elle avait un collier de diamants magnifiques, composé de solitaires gros comme des noisettes...

L'empereur d'Autriche a la plus chétive mine possible; il paraît cassé et vieux. Il est petit, fluet et a le dos courbé et les genoux pliés en dedans. Son costume paré est toujours le même : un habit blanc, des pantalons rouges et des bottes noires. Il a l'air timide et embarrassé lorsqu'il parle. Il est impossible d'avoir moins que lui, à l'extérieur, la tournure d'un souverain. Il paraît un bon petit bourgeois d'une ville de province. Ce souverain est adoré de son peuple et de toute sa cour; on entend partout faire son éloge; effectivement, l'expression de sa figure est très bonne, mais peu spirituelle. L'impératrice d'Autriche est petite, pâle et maigre; elle se tient un peu courbée et ne paraît pas jouir d'une meilleure santé que l'empereur. Elle a la physionomie douce et agréable; on fait le plus grand éloge de son caractère.

Le roi de Prusse est assez bel homme. Il est grand et mince. Il est ordinairement vêtu en hussard; ce costume lui sied fort bien. Sa figure est plutôt agréable, mais elle n'est pas distinguée; il paraît timide et embarrassé. Il a un air de bonté qui plaît au premier instant. En le voyant, on ne le prendrait pas pour un souverain, mais pour un officier de fortune.

Le roi de Bavière a prodigieusement grossi. Il paraît que, depuis que Bonaparte ne tourmente plus tous ces souverains, ils engraissent pour le temps où ils ont pâti. Le roi a une bonne figure mais très commune. Il ressemble à un gros brasseur de bière. Il avait un uniforme vert à revers rouges, avec des épaulettes de général. La reine de Bavière est très grande et assez maigre. Elle n'a pas non plus l'air distingué. Elle ressemble à madame G...; elle a la figure un peu grognon.

Le roi de Wurtemberg est tout aussi énorme qu'il a toujours été, et c'est tout dire. Son ventre descend jusqu'aux genoux. Il a une tête assez belle et fort expressive, mais il a l'air méchant, ce qu'il est effectivement. Il peut avoir cinq pieds de haut et six pieds de circonférence.

Le roi de Danemark est ce qu'on peut appeler un monstre : il est très petit, mince et mal bâti; son visage est horrible; des yeux affreux, un nez énorme, de longues dents et une bouche de côté et en avant, les cheveux d'un blond presque blanc. Il peut avoir quarante-cinq ans. Je défie de voir une plus vilaine figure; il était habillé en uniforme rouge. Il a continuellement les lèvres en mouvement et on peut le comparer à une chèvre qui rumine.

Le grand-duc Constantin était encore plus laid qu'à l'ordinaire; il est d'une taille médiocre et bâti en femme, les formes rondes sans

être prononcées; il est extrêmement serré au bas de la taille, ce qui lui fait paraître de très fortes hanches. Il n'a point de nez, ses deux sourcils se joignent, ce qui donne à ses yeux une expression de férocité. Il ressemble, en très mal, à son frère. Lorsqu'il vous fixe, on croit voir un dogue en fureur. Les deux archiduchesses, sœurs de l'empereur Alexandre, ont des figures très agréables. Elles sont plutôt grandes, avec assez d'embonpoint; elles ont des tournures fort décentes.

L'archiduc Charles, frère de l'empereur d'Autriche, ressemble à son frère. Il a une aussi petite mine que lui. Les autres archiducs ont à peu près la même tournure. Le Palatin est celui qui est le moins mal. L'archiduc Jean n'est pas très mal non plus. Le prince royal d'Autriche, qui a vingt-trois ans, paraît en avoir tout au plus quatorze; il a une pauvre mine et les yeux un peu louches; il paraît tout aussi timide que son père.

Les filles de l'empereur, sœurs de Marie-Louise, ont des petites mines blondes, fades. Elles sont très pâles et ressemblent à leur père. Elles ont l'air extrêmement doux. La grand'mère des archiduchesses était couverte de très beaux diamants. Elle a aussi une figure assez commune et, en général, aucun des souverains qui sont au Congrès n'a une tournure comme on voudrait en voir à ceux qui gouvernent les peuples.

Pour fréquenter les grands, Eynard, on le voit, ne s'en laisse pas imposer par eux. Il demeure avant tout le citoyen de Genève, démocrate dans ses idées, aristocrate dans ses goûts, toujours souriant sous son masque. Ses jugements, à la fois sévères et malicieux, se ressentent de son origine et forment, en somme, la meilleure légende à inscrire au pied des portraits qu'il trace.

II

Il ne suffit pas de danser; il faut agir, et agir, ici, c'est causer. Ou plutôt faire causer. Eynard s'y entend assez bien.

Avec son oncle Pictet et le chevalier d'Ivernois, il rend visite à l'empereur Alexandre. Leur mission est délicate à remplir. A l'instigation de son ancien précepteur, le vaudois Frédéric-César La Harpe, Alexandre, jusqu'ici, ne leur a guère témoigné de bonne grâce. La Harpe lutte pied à pied contre les

prétentions du gouvernement bernois, qui tente de recouvrer le pays de Vaud; or Genève est l'alliée de Berne. Mais le vent tourne. Inaccessible, pour ainsi dire, au Congrès de Paris, La Harpe, — Égérie d'Alexandre, — se fait, à Vienne, plus aimable et l'empereur lui-même reçoit parfaitement les délégués de la « mère des Républiques ». « Je suis porté à seconder toutes les idées libérales, leur déclare-t-il; je mets beaucoup de prix à ce que la Suisse soit heureuse; je désire votre entière indépendance; toutes les puissances alliées sont d'accord là-dessus et nous voulons tous la tranquillité durable de l'Europe. » Après un couplet sur ses idées personnelles, Alexandre entonne un couplet sur la France, dominatrice hier et si dangereuse aujourd'hui encore : « La France seule n'est pas d'accord; au reste, son système a toujours été le même, et, depuis Louis XIV, sa politique n'a pas changé; Napoléon n'y est plus mais le même esprit règne. Il est vrai qu'il avait porté cette politique à un point qui dépassait toutes les bornes de la possibilité, mais, malgré qu'il n'y soit plus, ce même caractère de tracasserie existe et M. de Talleyrand agit de même qu'autrefois; quant à moi, vous voyez que je dis franchement ce que je pense; je suis militaire et je ne cache pas ma façon de penser. »

Il la cache si peu qu'il blâme ouvertement la violation du territoire suisse en 1813 et déclare avec énergie que l'Autriche agit, en la circonstance, contre son avis et grâce à son absence [1]. Au reste, si Alexandre déblatère contre la France et Talleyrand, contre l'Autriche et Metternich, « difficile à voir et qu'on ne fixe pas facilement », il encourt lui-même les reproches de ses alliés. Ceux-ci n'ont point toutes ses vues au sujet de la Pologne et témoignent de quelque indulgence pour le roi de Saxe.

La Pologne! Ne parlait-on pas, sous Bonaparte, de l'offrir à Murat, dont Talleyrand ne veut plus sur le trône de Naples, ou à Eugène de Beauharnais, qui assiste au Congrès? Ne pourrait-elle pas servir de dédommagement pour quiconque?

Le roi de Saxe! Si, dès 1807, il fut l'allié fidèle de la France,

1. Au mois de décembre 1813, et malgré la neutralité du territoire suisse, l'armée autrichienne franchit le Rhin à Bâle. Elle traversa tout le pays et occupa Genève, évacuée par la garnison française.

mérite-t-il d'être, à cette heure, détenu à Berlin? Le grand principe d'équilibre du droit européen supporterait-il une Saxe prussienne?

Talleyrand, dit-on, a des instructions très précises sur ces divers objets : de la Pologne, la Russie ne doit recueillir que le moindre morceau ; il faut que le vieux roi de Saxe conserve son trône ; il faut obtenir de l'Autriche un droit de passage en Italie pour les troupes françaises et l'abdication de Murat. Ces deux derniers vœux, remarque Eynard, sont inopportuns; comme il connaît bien l'Italie, il croit pouvoir ajouter : « Elle est trop mal disposée et une nouvelle guerre pourrait tout révolutionner dans ce pays où l'on est encore très bonapartiste ».

Les prétentions de Talleyrand font le vide autour de lui. Lorsqu'Eynard se rend le 24 octobre chez l'ambassadeur, il y rencontre quatre ou cinq personnes, au plus, et ce sont des habitués de la maison. Presque abandonné, le prince de Bénévent fait bonne mine à mauvais jeu. Sa conversation est plus brillante que jamais; il conte le temps de l'émigration, jette des anecdotes à la tête des visiteurs. « A Tilsitt, dit-il, la reine de Prusse fut admirable : Napoléon lui demanda, assez brutalement : « A quoi pensiez-vous donc, lorsque vous osâtes me faire la guerre? » Elle répondit avec dignité et énergie : « Nous songions, sire, à la gloire de Frédéric II et ses victoires nous avaient fait illusion sur nos forces. » « Malesherbes, continue Talleyrand, me dit assez plaisamment un jour : « Pour bien faire, il faut faire ce que j'ai écrit de faire et ne jamais écrire ce que j'ai fait ». Il avait raison car, lorsqu'il a été ministre, son administration a été assez mauvaise. » Le prince de Bénévent oublie que Guillaume-Chrétien de Lamoignon de Malesherbes avait à son actif des actes de courage, dont le moindre ne fut pas la défense de Louis XVI, alors qu'il était déjà dans sa soixante et onzième année. On parle de Bonaparte : « Un joueur, affirme Talleyrand. N'a-t-il pas prédit qu'il planterait les Aigles sur les tours de Lisbonne? L'a-t-il fait? Quant à moi, ses prédictions ne m'ont jamais fait sensation. Elles prouvaient une assurance de soi-même et du caractère, mais c'est toujours un propos de joueur. » Et de Moreau : « C'était un homme très ordinaire, d'un esprit médiocre et

peu capable. Il était grand général, soit : et de plus un honnête homme, mais ce n'était pas un homme de génie. — Il m'a paru très bon administrateur, dit le chevalier d'Ivernois, qui l'a bien connu. — Vous vous trompez, il avait fort peu de moyens et, hors du militaire, il n'était point à citer. Il a fait une fin bien malheureuse et assez triste ».

Quelle différence entre le salon de Talleyrand et celui de lord Castlereagh ! On retrouve, dans le premier, toute la grâce du prince français, avec les usages de cour que l'ancien évêque d'Autun n'a pas oubliés ; dans le second, c'est le laisser-aller le plus complet. A peine lady Castlereagh, gauche et corpulente, s'avance-t-elle au-devant de ses visiteurs ; l'assemblée, fort nombreuse le plus souvent, demeure silencieuse et quasi taciturne. Le noble lord et son épouse se tiennent des deux côtés de la porte sans paraître prêter attention à ceux qui entrent, non pas même à lady Wellesley, la plus riche héritière d'Angleterre (70 000 guinées de rente), vêtue, à son ordinaire, « comme une danseuse de corde ». On va chez Castlereagh comme on va au café. Les dames s'assoient où elles peuvent. A onze heures, des valets dressent deux tables ; lady Castlereagh prend place à la première avec les personnes de sa famille et quelques Anglais ; l'autre table est abandonnée aux visiteurs. Après le souper, un méchant violon et une basse se font entendre ; on danse parfois, sans jamais parler ; et tout cela serait fort gênant si, au fond, les Anglais n'étaient pas « bons enfants ».

En politique, ils le sont moins et le ministre de la République de Gênes, Brignoli, s'en plaint amèrement. Fort des promesses de lord Bentinck, il demande au Congrès de reconnaître l'indépendance de la cité méditerranéenne. Nul ne l'appuie et les Anglais ne lui répondent « que par monosyllabes ». Pourtant Brignoli a remis lui-même à Castlereagh un acte du roi de Sardaigne renonçant formellement au Piémont pour lui et les siens ; comment donc agrandirait-on le territoire d'un État contre la volonté de son souverain ? Les délégués de la petite République de Lucques se plaignent, eux aussi, de ce qu'on les veuille réunir à la Toscane. Ils essayent, sans succès, d'éviter qu'on les croque. Sans succès, car les princes ont profité des leçons de Bonaparte et renchérissent

sur le maître; d'un trait de plume, et sans exiger la formalité d'une pseudo-demande, ils incorporent, divisent ou suppriment. Et surtout ils disputent. Si l'un d'entre eux avait le courage, sinon le génie de Napoléon, aujourd'hui roi des Elbiens, il pourrait, à cette heure, satisfaire toutes ses ambitions. Mais Eynard constate que ces rois sont tous gens si médiocres!...

Si les affaires se gâtent de plus en plus, si Metternich et l'empereur Alexandre ont eu une querelle d'une violence telle que tout le Congrès en retentit, si l'on menace même de rompre les négociations, si les chevaliers de la Sainte-Ligue, si ces représentants des hautes puissances alliées paraissent parfois prêts à tirer l'épée, ils ne s'en divertissent pas moins. Ensemble ils gagnent Bade où de grandes fêtes leur sont offertes. Ensemble ils partent, dès le matin, pour une chasse qui se prolonge jusqu'à six heures du soir et se termine par un dîner ou un bal à la cour. Mais entre deux coups de fusil, entre deux plats, entre deux danses, on intrigue, on jase et l'on potine.

Un Anglais, qui a accompagné Napoléon à l'île d'Elbe, loue son amabilité et ses connaissances de loup de mer; il rapporte l'opinion de l'aigle aux ailes déjà brisées, sur Masséna : « Ce voleur! Il a été grand général, maintenant il n'est plus bon à rien »; sur Soult : « un menteur »; sur Augereau : « une vieille bête »; sur Marmont : « un lâche, dont la médiocrité n'a pas même pu s'élever jusqu'à la reconnaissance »; sur Macdonald et sur Clarke, qu'il aime encore, et sur ses grenadiers : « avec de pareils hommes on pourrait faire le tour du monde ». Un prince sicilien, qui revient, lui aussi, de l'île d'Elbe, brandit la copie d'un discours de Napoléon dans lequel il s'écrie : « L'espace que je n'ai pu franchir, aucun mortel ne le passera jamais ». Un Saxon déclare, à qui veut l'entendre, que son pays souffrit moins du passage des armées françaises que du joug des Russes; il établit un parallèle entre le vieux roi qui refusa sa fille à Jérôme Bonaparte et se trouve aujourd'hui prisonnier pour ses sympathies françaises, et le roi de Wurtemberg, maintenu sur son trône encore que sa fille soit la belle-sœur de Napoléon. La haine de la

Prusse, réclamant la Saxe, s'exhale en plaintes amères. On rit des mésaventures de lord Stewart, « le paon doré » : au sortir d'un déjeuner fort copieux, l'ambassadeur s'est livré à un exercice de boxe sur la personne d'un cocher et a reçu, en retour, quelques vigoureux coups de fouet!

Eynard est perspicace. Que les plénipotentiaires mènent dans une même ronde leurs intérêts et leurs amours, il n'en paraît point surpris, mais leur insouciance vis-à-vis de l'Interné le stupéfie. Beaucoup de gens, affirme-t-il, ont les yeux fixés sur l'île d'Elbe; des soldats, sevrés de gloire, fourbissent leurs armes; des bourgeois anxieux cherchent la main capable de tenir en laisse les peuples voisins et les nations concurrentes; chez les ennemis mêmes de l'empereur, des sympathies se font jour : la princesse de Galles n'a-t-elle pas demandé à Marie-Louise la permission de l'accompagner dans le cas où elle rendrait visite à son illustre époux? L'île d'Elbe devait écarter le danger : il est plus grand que jamais et l'on finit par s'en rendre compte. Après l'avoir négligé, les rois songent à le supprimer.

Le 8 novembre, Eynard écrit dans son journal : « Le roi de Bavière nous a dit hier soir en confidence qu'il avait été décidé qu'on enlèverait Bonaparte de l'île d'Elbe et qu'on le conduirait à Sainte-Hélène. Le roi a ajouté : « Au moment où je vous parle, la chose doit être faite, et, pour mon compte, j'en suis charmé, car je n'étais pas tranquille tant que je savais ce diable d'homme si près du continent ».

Le roi de Bavière se trompe; Napoléon demeurera dans son île quelque temps encore et la fête continuera.

Les Eynard sont de toutes les réjouissances : au dîner offert par Talleyrand, Anna est assise entre le maître de la maison et le prince de Ligne, si galant malgré ses quatre-vingts ans; quelques heures plus tard, elle accompagne son mari chez Armstein, le premier baron juif, le Montmorency hébreu, où l'on voit beaucoup de monde, où les nouvelles se croisent comme autant d'abeilles diligentes, de guêpes malicieuses et, parfois, de bourdons maladroits. Chez le prince de Ligne, pour être simples, les réceptions n'en sont que plus charmantes : son petit appartement de noble ruiné se prête aux réunions intimes. Ses deux filles, la princesse Clary et la

comtesse Palfy, l'aident à recevoir. Son esprit n'est, d'ailleurs, nullement à l'étroit dans ce modeste logement; le prince en fait faire le tour sans fausse honte. Pourtant la description de Talleyrand n'est pas exagérée : un escalier comme une échelle, un salon plus qu'exigu qui se transforme, le soir, en chambre à coucher, des chaises de paille et le reste à l'avenant; c'est horrible! Mais il y a, dans la petite cheminée, un feu qui pétille, une flamme qui monte, brillante et claire, image vivante du bon vieillard.

Après les dîners diplomatiques, les « redoutes » publiques; les souverains s'y promènent en simples particuliers et — ce témoignage confirme les précédents, — sans dignité. Avides de plaisirs, ils ne peuvent se refuser ceux-là mêmes qui ne leur sont pas destinés. Aussi leur arrive-t-il quelques aventures. Malicieusement, la foule les entoure et les dévisage; à la faveur de leurs dominos, des masques les assaillent et Alexandre, empressé auprès de l'un d'eux, est apostrophé : « Toi, tu es si gâté par les femmes qu'il est impossible que tu ne sois fat! » Le reproche est fondé : Alexandre courtise à la fois la jolie comtesse Setcheni, la comtesse Julie Zitschi et, dans une ruelle, madame Schmidt!

Les bals de Metternich sont d'une autre élégance. Celui du 9 novembre jette le trouble dans les esprits; tout d'abord contremandé à cause de la brouille survenue entre le chancelier autrichien et l'empereur de Russie, sa date a été définitivement arrêtée, mais le protocole fait subir plusieurs transformations aux toilettes projetées. On apprend enfin que les dames seront costumées et que les messieurs porteront le domino. Le bal est très brillant. La « belle Eynard » y a tous les suffrages. Éblouissante, la comtesse de Stackelberg se fait remarquer par sa couronne d'or constellée de diamants. On sourit de lady Castlereagh, qui porte, sur sa tête, l'ordre de la Jarretière en diamants appartenant à son mari, comme l'on plaisante la duchesse de Sagan, qui égrène, dans une valse, des bijoux appartenant à quatre ou cinq personnes, dont Metternich, qui lui confia les diamants de sa Toison d'or. Et chacun s'incline devant l'impératrice de Russie, à l'expression charmante et si parfaitement belle de tournure. Les hommes font moins d'impression : le roi de Prusse, malgré sa pres-

tance et son type de vraie noblesse, est d'une trop grande timidité; quant à l'empereur d'Autriche, petit, malingre et pâle, il semble qu'à souffler dessus on le jetterait à terre. Les autres souverains montrent peu de retenue et sont eux-mêmes constamment bousculés par d'infatigables valseurs. Ils n'ont cure de l'étiquette de Napoléon qui n'autorisait les rois à danser qu'en petit comité. Talleyrand ne cache pas son blâme :

Les monarques ne savent pas le tort qu'ils se font en se prodiguant ainsi. Lorsque je suis dans le même salon que tous ces rois en frac, je me sens mal à mon aise, je crains toujours d'en coudoyer un. Je ne me trouve pas à ma place et ils doivent surtout trouver qu'ils ne sont pas à la leur. Tous ces rois simples particuliers détruisent le prestige de la souveraineté; on l'a déjà tant avilie!

Et comme Eynard rapporte que sa femme est restée une demi-heure avec le roi de Danemark sans avoir reconnu Sa Majesté, Talleyrand poursuit :

Le roi de Danemark me rappelle la réception que l'on fit à son père lorsqu'il vint en France; à cette époque tout le prestige de la royauté existait encore et, quoique le roi de Danemark fût un homme au-dessous du médiocre et déjà un peu fou, je me souviens que sa présence inspirait un grand respect; il était entouré d'une espèce d'auréole de grands seigneurs qui se tenaient à une distance de plusieurs pas du monarque. Quelle différence aujourd'hui! il n'y a plus de dignité.

— Bonaparte, insinue Eynard, semblait avoir compris qu'il fallait moins de familiarité. — Ce n'était pas de la dignité, c'était de l'insolence et souvent de la grossièreté. — Votre Excellence se rappellera l'époque après la bataille de Wagram où tous les rois le suivirent à Paris. Au spectacle de la cour, Bonaparte mettait de l'affectation à les faire attendre pendant des heures entières. — C'était de la brutalité et l'avilissement de tous les souverains; je me rappelle avec dégoût la conférence d'Erfurt, où l'on voyait un parterre de rois faisant bassement leur cour à un homme qui ne cessait de leur faire des affronts. Bonaparte a assez bien compris ce que c'était que le gigantesque mais il n'avait pas de dignité; plus on s'avilissait devant lui et plus il avait la lâcheté de vous humilier; son caractère principal était la lâcheté, il était lâche en tout.

Talleyrand, avec une animosité non déguisée, cite des faits, rappelle la lettre qu'il reçut de Napoléon à la veille d'Austerlitz,

lettre dans laquelle perçait la plus grande pusillanimité; il n'admet pas que l'empereur ait pu redouter d'être coupé au sud par 90 000 Austro-Russes et, au nord, par les 60 000 hommes de l'archiduc Ferdinand. Il dénonce la conduite de l'empereur pendant l'affaire de Gross-Aspern où, caché derrière un arbre, Napoléon attendit dans l'angoisse les événements; Talleyrand ne paraît pas se douter de l'importance de cette bataille d'Essling où Lannes trouva la mort et Masséna le titre de prince. Il rit encore de la crainte qu'éprouvait le souverain à boire l'eau des carafes à sa portée immédiate et hausse les épaules en songeant aux rames de papier dont étaient doublées ses voitures pour parer aux balles des assassins. « L'essence de Bonaparte était la ruse; tout l'indiquait en lui; lorsqu'il marche, tout son corps fait un mouvement comme s'il était fait avec des anneaux. Sa ruse suppléait à sa bravoure. » Et Talleyrand, à la démarche claudicante, s'essaye à imiter dans une salle de bal celui qui traversa l'Europe auréolé de gloire. Car il ne lâche pas sa proie. La ruse du tyran n'était limitée, dit-il, que par son ambition; n'avait-il pas dans ses cartons un projet de campagne contre Constantinople, qui devait faire suite à la campagne de Moscou? Avec cela, très superstitieux; si supertitieux qu'il n'osa pas aller en Portugal, parce que Joséphine lui avait présenté un livre portugais prédisant la mort, sous les murs de Lisbonne, d'un personnage dans lequel il crut se reconnaître. On parle de l'histoire que Napoléon écrit à l'île d'Elbe; Talleyrand demeure sceptique : « Il peut jeter les premières idées, cependant il ne sait ni le français ni l'italien. Autrefois, il avait une belle écriture, mais, pour cacher qu'il ne savait pas l'orthographe, il a cherché à la gâter et ne finissait aucun mot, afin qu'on ne pût pas connaître ceux qui étaient mal écrits ». Et comme, après avoir critiqué le style généralement haché de Napoléon, on loue telle de ses lettres, Talleyrand marque dans un sourire quel en fut l'auteur.

Que de rancune contre le maître d'hier! Talleyrand n'a pas oublié, mais, en poursuivant l'absent de sa haine, il ramène d'anciens *on-dit* dans les conversations. On rappelle les tours joués par le Corse à son ministre : le mariage de celui-ci avec madame Grand, auquel il avait été contraint, et, au

lendemain de cette régularisation, le refus de l'empereur de recevoir à sa cour « une c..... ». On rappelle la réponse de Talleyrand, tout de sang-froid : « Sire, ce n'aurait pas été la première », et la chute du ministre. On rappelle le séjour du prince des Asturies et de sa suite à Valençay, séjour dont Talleyrand se plaignit si amèrement que Napoléon consentit à lui acheter, pour deux millions, son hôtel à Paris; et l'on rappelle, surtout, qu'au moment de passer le contrat, Napoléon présenta à son ci-devant ministre un compte où ce dernier restait débiteur de 500 000 francs, Sa Majesté réclamant quatre millions pour divers objets reçus par Talleyrand à la paix d'Amiens, lors de la vente de la Louisiane, etc., etc.

Chez la princesse Lubomirska, dont les quatre-vingt-six ans sont parés de grâce et si bien encadrés dans un palais somptueux, Napoléon demeure à l'arrière-plan et c'est aux étrangers à prendre le parti de Louis XVIII contre les émigrés de naguère; ceux-ci ne pardonnent pas au roi d'avoir laissé les biens nationaux aux mains de leurs acquéreurs. Comme le comte de Saint-Priest oppose la dignité du roi d'Espagne à celle de Louis XVIII, Eynard proteste. Le roi d'Espagne! Ne fêtait-il pas ouvertement la Saint-Napoléon? Ne voulut-il pas, lorsqu'il était prince des Asturies, épouser la fille de Lucien Bonaparte? Lucien lui-même n'a-t-il pas mis Eynard, qui se trouvait avec lui à Florence, au courant des péripéties de la négociation? et celle-ci n'échoua-t-elle pas parce que Napoléon ne permit point au prince des Asturies de se rendre à Florence, auprès de Lucien, comme celui-ci l'exigeait?

M. et madame Eynard ont ouvert, eux aussi, un salon; ce n'est pas le moins prisé : le duc de Richelieu, Capo d'Istria, Pozzo di Borgo le fréquentent assidûment et ce dernier, d'une intelligence remarquable, a la phrase qui cingle et le mot qui porte. Il constate, non sans malice, les plaintes dont les émigrés présents au Congrès se font l'écho et ajoute : « Quand les Français ne sentent pas les griffes de l'épervier dans le crâne, ils croient qu'ils ne sont pas gouvernés ». D'ailleurs très perspicace. La tranquillité de Napoléon, passant son temps à rêver dans son île, adressant, tous les quinze jours,

d'insignifiantes missives à Marie-Louise, ne lui dit rien qui vaille et, en novembre déjà, il redoute le réveil du lion.

S'ils ont autour d'eux un cercle assidu, les Eynard ne peuvent rivaliser avec les splendeurs qu'étale aux yeux de ses invités le comte Razamowsky, plénipotentiaire de Russie. La fête qu'il offre le 7 décembre à son souverain laissera de fastueux souvenirs. Razamowsky a voulu surpasser Metternich; il a réussi. Son palais est une véritable merveille; l'art italien et le goût français s'y allient parfaitement. Décorés de tableaux des grands maîtres, les salons se transforment en amphithéâtres fleuris et, parmi les roses de l'arrière- automne, autour des colonnades enguirlandées, les polonaises déroulent leurs anneaux brillants. Le comte donne la main à l'impératrice de Russie et l'on va, derrière eux, au son des violons, du boudoir de taffetas jaune à la chambre même du maître de céans, tendue de gros de Naples; on passe l'alcôve aux piscines de marbre blanc; on passe, dans une valse, par cette galerie de sculptures où la danseuse de Canova déploie sa grâce agile; les portes d'acajou massif franchies, voici le cabinet de travail du comte, avec ses mosaïques de bois précieux et ses hauts panneaux de glace; et voici la bibliothèque aux incomparables trésors. On affirme qu'Alexandre trouve ce luxe exagéré et qu'il blâme Razamowski de dépenser autant d'argent hors de son pays, mais, contrairement à ce qu'écrit le marquis de Saint-Marsan[1], ministre de Sardaigne, il ne refuse nullement de se rendre aux réceptions de l'ambassadeur, où il rencontre, — malgré l'Avent qui retient en son palais l'empereur d'Autriche, — le cardinal Consalvi, légat du pape. Le prélat, il est vrai, se lamente et déclare, à qui veut l'entendre, que si le diable — Bonaparte — n'est plus, l'enfer est toujours ouvert et qu'il suffit de jeter les yeux autour de soi pour s'en convaincre. Il taxera, sans doute, de juste retour des choses d'ici-bas, l'incendie qui, le 31 décembre, anéantira la plus grande partie de la somptueuse demeure de Razamowsky et dévorera, avec des incunables et les dessins de Claude Lorrain, l'un des chefs-d'œuvre du Titien.

1. Loliée, *Talleyrand et la Société européenne*, p. 36.

III

L'incendie du palais Razamowsky alimenta toutes les conversations; la diplomatie céda devant cet événement; les « rois fainéants » supputaient les ressources du comte et la préoccupation de connaître l'étendue de sa perte empêchait les salons de jaser sur la mésintelligence des plénipotentiaires. Nul n'ignorait pourtant la dernière dispute d'Alexandre et de Metternich; d'aucuns avaient vu ce ministre sortir fort échauffé du cabinet de l'empereur et en avaient reçu cette explication à double sens : « Il fait une chaleur excessive chez l'empereur; on ne peut y tenir. »

D'autres circonstances avaient jeté, quelques heures, leur voile de deuil sur les réjouissances officielles. Le prince de Ligne, qui, malgré son grand âge et un dangereux érésipèle, n'avait pu se résoudre à fuir le monde, s'était éteint le 13 décembre. Obsèques grandioses. Les souverains furent bien servis : « Ils sont si blasés, avait dit le prince peu de jours avant son décès, qu'ils comptent peut-être voir l'enterrement d'un feld-maréchal : ils seront bien attrapés, car ce n'est pas encore pour aujourd'hui! » Au reste, le vieux gentilhomme partit le sourire aux lèvres : comme la princesse, son épouse, lui baisait la main, il se retourna vers son médecin, et, souriant : « Madame de Ligne me prend déjà pour un saint. »

On oublie vite ceux qui ne sont plus. Le prince de Ligne disparu, la fête n'en continue pas moins; en manière d'oraison funèbre, la cour et les salons répètent à l'envi ses mots; il en eut de si charmants! mais ni la cour, ni les salons n'interrompent la valse effrenée à laquelle se livre la diplomatie européenne. Un dîner, un spectacle, une partie de chasse mettent seuls un temps d'arrêt à ce zèle chorégraphique.

Si les réceptions se suivent, elles ne se ressemblent pas. Celle qu'offre sir Sidney Smith diffère même beaucoup des précédentes. Le célèbre amiral, le défenseur habile et victorieux de Saint-Jean-d'Acre, ne s'astreint point à suivre les usages. Qu'il convie en un palais des empereurs, des rois et de belles

dames, cela se conçoit : son rang l'y autorise et sa gloire le lui permet. Que, devant une pareille assemblée, il porte un toast « à toutes les femmes de la création », cela peut se mettre sur le compte de la vie militaire et l'on ne lui tiendra pas rigueur d'une galanterie quelque peu déplacée. Qu'une fois la fête donnée, il présente à chacun des invités, têtes couronnées comprises, une carte à payer de 110 florins, c'est beaucoup moins banal ! Il est vrai que la somme recueillie est destinée à soutenir une œuvre philanthropique dans les régions méditerranéennes. Par leur manière d'être, les Anglais surprennent les autres membres du Congrès. Recevant chez lui, lord Castlereagh ne se soucie point de ses hôtes, il les laisse errer au travers des salons ; lui-même demeure, une heure durant, dans l'embrasure d'une porte, les yeux fixés sur le violon d'un aveugle. Le lord ne se doute nullement de l'humeur qu'en ressent Talleyrand, qui joue plus loin au piquet à mille florins la partie, ni des lazzis dont l'accable Metternich, en conversation fleurie avec les beautés du jour. Il faut l'air entraînant d'une gigue de son pays pour le faire sortir de son apathie : alors il exécute avec frénésie pas burlesques et contorsions, sans que son visage perde, pour cela, sa pâleur et son impassibilité.

Le rire crée l'intimité. Rire ensemble, rire l'un à côté de l'autre facilite singulièrement les confidences. Le sans-gêne de lord Castlereagh présentait, pour ses invités, un avantage ; ils déposaient, en entrant chez lui, certaines habitudes de grande cérémonie. L'apparat restait dans l'antichambre et, si ses réceptions les plus importantes étaient dépourvues d'entrain, les nombreuses réunions auxquelles il présidait n'étaient pas sans attrait. M. et madame Eynard rencontrèrent fréquemment chez lui le prince Eugène, avec lequel ils se lièrent assez étroitement.

*
* *

Le vice-roi apparaissait au congrès auréolé de gloire. Les vainqueurs reconnaissaient sa valeur militaire ; chacun sentait que, pour avoir fidèlement servi les aigles de Napoléon, il

s'était trouvé, à maintes reprises, dans une situation difficile. On le croyait peu attaché aux souvenirs de l'épopée, ses conversations avec M. et madame Eynard prouvent cependant qu'il n'oubliait pas : si son esprit n'était pas cantonné dans les triomphes passés, il demeurait imprégné de la bravoure qui avait fait la fortune des armes françaises. Fort gai ; d'une gaîté naturelle, toute d'enjouement et de bienveillance. Les généraux qu'Eugène battit ne lui tinrent pas rigueur et, dans les salons de Vienne, ils s'accordent à louer sa modestie et son caractère. Quant à Alexandre, il témoigne au fils adoptif du grand vaincu un attachement véritable ; il ne lui déplaît pas de marquer aux Autrichiens, avec lesquels il est actuellement en délicatesse, dans quelle estime il tient le réorganisateur de l'armée d'Italie.

A dire vrai, la tâche d'Eugène avait été singulièrement ardue. Son aide de camp, Méjan, rappelle à Eynard comment, en deux mois, le prince réussit à faire surgir quarante mille hommes d'un pays où il n'avait trouvé en arrivant, d'après Napoléon lui-même, « ni un soldat, ni une giberne ». L'adversaire n'ignore pas ses talents, ajoute Méjan : à la fin de décembre 1813, au moment où les Alliés passèrent le Rhin pour entrer en France, ils offrirent la couronne de Lombardie à Eugène, à la condition qu'il se joignît à eux ; le prince n'hésita pas un instant à repousser cette proposition.

Il était intéressant d'avoir l'opinion d'Eugène sur ceux qu'il avait combattus. Eynard ne manque pas de la recueillir : entre les duos chantés par le vice-roi et madame Eynard, entre deux parties de patinage, il la note avec soin sur son journal. Le premier soldat, affirme Eugène, c'est le Russe ; dans la bataille, il demeure à son poste, tel un mur ; mais ses généraux ! ils ne valent pas un caporal français ! Napoléon ? On le représente au Congrès comme un monstre assoiffé de sang : erreur ; son principal défaut était l'entêtement ; il avait adopté, par principe, la brusquerie et la dureté ; ceux qui l'avaient le mieux servi étaient traités comme les autres ; parfois il rachetait ses mouvements d'humeur par des faveurs imprévues ; Eugène ne reçut-il pas une dotation de 600 000 francs le jour même où il redoutait une disgrâce ? Quant à l'orgueil de Napoléon, il valait mieux, dit Eugène, que la familiarité affectée

des souverains réunis à Vienne. Il narre, à ce propos, que, la veille, chez son beau-père le roi de Bavière, il a soutenu ce point de vue, mais que le roi et l'empereur Alexandre lui exposèrent combien il leur était « commode » de se soustraire parfois à leur rôle de souverains. « Napoléon, poursuit Eugène, n'aimait pas Genève; il trouvait que les Genevois étaient trop instruits et trop frondeurs; il n'aimait ni les négociants, ni les gens de lettres; il avait pris une fausse idée du commerce en se voyant entouré à l'armée d'Italie de tous ces faiseurs d'affaires qui avaient usurpé le nom de négociants »; chez les négociants, Napoléon ne savait voir que des hommes intéressés; chez les gens de lettres, des politiciens. Et Eugène termine la conversation sur ces mots : « Je lui étais attaché et je devais l'être par reconnaissance. J'ai fait mes efforts pour lui conserver son royaume d'Italie, mais il n'a pas voulu me croire et, pour tout garder à la fois, il a tout perdu; il croyait au fatalisme. »

Quelques jours plus tard, Eugène conte à Eynard la retraite de Moscou.

Dans une seule nuit, je perdis 2 000 hommes, morts de froid; les autres, excepté 900 hommes, s'étaient traînés, comme ils avaient pu, jusqu'à Smolensk : dès lors nous pûmes dire que nous n'avions plus d'armée, car il devint impossible de retenir le soldat dans le rang. — L'empereur Napoléon était-il bien affligé? — Je le crois, cependant il était si peu communicatif et il cachait si bien les impressions qu'il éprouvait, qu'on ne peut que le supposer. — Mais, Monseigneur, avec vous, l'empereur n'avait-il pas plus d'abandon? — Jamais il n'en a eu avec moi et je doute qu'il en ait eu avec personne. — Cependant il paraissait vous aimer beaucoup? — Eh bien! il m'a toujours traité avec sévérité et presque jamais il ne m'a dit une parole agréable. — Mais j'ai lu plusieurs fois sur les journaux qu'il vous appelait son fils bien-aimé? — J'aime à penser qu'il m'était attaché, cependant les éloges que vous avez lus sur les journaux ont souvent été mis pour faire de la peine à ses frères. Par exemple, je ne me cache point que je n'ai été fait vice-roi d'Italie que parce que Joseph avait refusé d'en être roi; Napoléon m'a élevé alors pour montrer à ses frères qu'il se passerait d'eux. — Après quelque combat, l'empereur ne vous a-t-il jamais remercié de ce que vous aviez fait? — Je ne me rappelle pas une seule occasion où il m'ait dit un mot tendre, ni fait le moindre éloge; et jamais je n'ai eu la satisfaction de lui entendre dire : « Je suis content de ce que

vous avez fait. » Il a toujours évité de parler de moi dans les bulletins. Une fois, il a fait mettre, lors de la campagne de Russie : « Le vice-roi a emporté à la baïonnette un poste important mais qui était intenable par l'ennemi. » Cependant j'avais attaqué 23 000 hommes avec 18 000 et je perdis 6 000 soldats à cette affaire. Il a parlé de moi avec éloge pour faire un affront à Murat, lorsque celui-ci quitta d'une manière si abominable le commandement de l'armée après la retraite de Moscou.

Le prince devait revenir souvent avec Eynard sur ses souvenirs. Il aimait à rappeler le caractère de l'empereur, son sang-froid à la veille des combats. Lorsque l'armée atteignit la Moskowa, dit-il, Napoléon se rendit compte que seule une grande bataille lui permettrait de gagner Moscou. Le 6 septembre au soir, après avoir passé sa journée à examiner le camp retranché des Russes, il donna à souper sous sa tente. Il fut assez gai. Le repas achevé, il transmit ses ordres et avertit les généraux que l'affaire du lendemain serait particulièrement meurtrière. « J'ai calculé que cette journée me coûtera 25 000 hommes, mais l'ennemi en perdra davantage. Allons, Messieurs, à demain. J'espère que je vous reverrai tous, ou, au moins, une bonne partie. » De fait, les prévisions de Napoléon restèrent au-dessous de la réalité : ce ne fut pas 25 000 hommes qu'il perdit, mais 35 000 ; les Russes en perdirent 45 000.

Les relations d'amitié qu'Eynard entretenait avec Eugène le firent entrer plus avant dans ses confidences. Le prince ne lui cacha pas combien il avait été peiné et surpris du peu de satisfaction que lui avait témoigné Napoléon lorsqu'il eut appris son refus de la couronne de Lombardie. L'empereur était devenu défiant : Murat venait de le trahir ; les rois de Wurtemberg et de Bavière, le grand-duc de Bade et toute la Confédération l'avaient abandonné. Sans doute craignait-il qu'Eugène ne les suivît.

A son tour, Eynard conta au prince qu'il se trouvait à Paris lorsque les députés de Milan s'y rendirent pour se présenter à l'empereur d'Autriche. Ces députés accusaient ouvertement Eugène d'avoir sacrifié les troupes italiennes pendant la campagne de Russie, en les mettant toujours en première ligne. Reproche peu fondé, répond le prince.

J'ai tellement cherché à les épargner, que j'en ai reçu de grands reproches de l'empereur. Mes troupes n'ont donné ni dans l'affaire de Smolensk, ni à celle de la Moskowa. En voyant revenir si peu de soldats, on a dit qu'ils avaient péri dans les combats, tandis que c'était le froid, la misère et la fatigue qui avaient détruit mon armée... Les Italiens ont été ingrats envers moi, car, pour rester avec eux, j'ai refusé deux couronnes... Je pouvais devenir prince royal de Suède; trois raisons me firent refuser : je ne voulais pas changer de religion, je préférais rester en Italie, — j'avais l'espérance d'être roi un jour, — et je ne voulais pas d'un trône qui avait son héritier légitime. Sur mon refus, on désigna le prince Bernadotte. Lorsque l'empereur s'empara du Portugal, il voulut me nommer roi; je refusai également.

Comme son mari, madame Eynard aimait à recueillir les impressions du vice-roi. Elle donne, quelque part, l'opinion d'Eugène sur la page qu'ils tournaient ensemble. C'est l'Autriche et le Sénat français, disait-il, qui joueront le rôle le plus important dans l'Histoire, si elle est écrite avec vérité : l'Autriche, « qui n'a pas démenti un instant sa politique astucieuse et incertaine », le Sénat, qui, après avoir encensé son idole, l'a déchiré et l'a flétri. « Ce sont là des faits historiques qui causeront plus d'horreur que le nombre d'hommes qui ont péri dans une bataille, quand on lira l'histoire ».

Le vice-roi n'était point le seul à être obsédé par la personnalité de Napoléon; les membres du Congrès qui l'avaient vu dans sa gloire ne se lassaient pas de parler de lui. Ceux d'entre eux, en particulier, qui avaient assisté à l'incendie du palais de Schwarzenberg rappelaient le calme imperturbable de l'empereur dans cette occasion et le respect qu'il imposa. A l'occasion du mariage de Marie-Louise, l'ambassadeur d'Autriche à Paris, Schwarzenberg, avait donné un bal. Le feu se communiqua à une draperie et le palais ne tarda pas à devenir la proie des flammes. Pourtant, content les témoins, personne n'osa sortir des salons avant l'empereur. Au moment où le feu se déclara, on dansait une anglaise; l'empereur, lui, passait en revue les dames qui n'y prenaient pas part. Le maréchal Bessière lui signala le danger. Lorsque Napoléon vit que tout un côté de la salle était embrasé, il mit son chapeau et prit le bras de l'impératrice. La foule s'écarta pour le laisser passer; lui parti, ce fut un sauve-qui-peut général.

« Napoléon montra beaucoup de sang-froid, déclare la princesse de Metternich qui assista à la scène; il se conduisit très bien dans cette occasion. Après avoir ramené l'impératrice jusqu'à l'entrée des Champs-Élysées, il revint au feu, s'occupa avec sollicitude de ce qu'était devenue la princesse de Schwarzenberg et donna lui-même tous les ordres pour la faire chercher. Il resta presque toute la nuit chez le prince de Schwarzenberg. » Et le prince de Wrede, ministre de Bavière, de surenchérir : « Il n'y a que les gens bornés ou de mauvaise foi qui peuvent dire que c'était un homme ordinaire. Personne ne pourra nier que, de simple lieutenant, il ne soit devenu le premier souverain de l'Europe. »

IV

Pour se livrer, comme tout le monde, aux joies du Congrès, les députés de Genève n'oubliaient pas leur mission. Après avoir rendu leurs devoirs aux plénipotentiaires, ils franchirent courageusement la dernière étape de leur voyage diplomatique et obtinrent audience des souverains eux-mêmes. A vrai dire, au cours de leurs entretiens avec les rois ou les empereurs, la conversation roula, le plus souvent, sur les soucis de leurs nobles interlocuteurs. Il serait comique de relever toutes les lamentations de ces princes, si l'on n'en devait retirer une idée assez triste de leurs capacités.

L'empereur de Russie, Alexandre, est certainement l'une des figures les plus intéressantes du Congrès; il est le mieux doué et le plus bienveillant : il est loin d'être le héros désiré par l'Europe pour faire pièce à celui qui, dans son île, écrit ses mémoires. Alexandre est libéral, certainement; pourtant il s'achoppe à certains détails. Il entretient une armée de 600 000 hommes, mais ne craint pas, pour ce faire, d'utiliser les trois quarts des revenus de l'Etat. Il est enthousiaste, passionné, mais sans esprit de suite; il a de l'élan, de la spontanéité, mais vis-à-vis des étrangers seulement : il témoigne peu de confiance à ses compatriotes, Pozzo di Borgo et Capo d'Istria exceptés; il est aimable, gracieux, mais léger et folle-

ment amoureux des plaisirs : il préfère une valse avec la comtesse Zichy, une partie de traîneau avec la princesse Gabrielli, aux conférences de ses plénipotentiaires. A l'ouverture du Congrès, tous les regards se dirigeaient vers lui : ils s'en sont détournés et se sont reportés sur Talleyrand et sur Metternich. Au reste, s'il ne boude ni les bals ni les fêtes, Alexandre feint de ne point les trouver toujours à son goût. Tout en dansant avec madame Eynard, il lui dit sa répugnance pour les soupers pantagruéliques auxquels s'adonnent, vers minuit, les Autrichiens. Leur politique fait encore bien moins son affaire et il s'en lamente.

Le roi de Wurtemberg, lui aussi, se lamente; d'humeur morose, une discussion avec Jérôme, ex-roi de Westphalie, l'aigrit davantage. Il a sommé Jérôme, son gendre, de renvoyer sa fille auprès de lui. Jérôme lui a répondu, — c'est du moins ce que l'on chuchote dans les salons — : « Votre Majesté paraît oublier que c'est moi qui ai fait sa fille reine et que l'empereur, mon frère, a fait roi le duc de Wurtemberg ».

A l'inverse du roi de Wurtemberg, le roi de Bavière n'est point détesté dans ses États; on ne lui reproche point de la méchanceté; pourtant les nouvelles de Munich sont mauvaises; les contributions de guerre pèsent sur le peuple; il y a de la fermentation. Le roi avoue aux députés genevois que « les choses vont mal »... et s'en console par des gaudrioles; il se vante d'avoir eu autrefois, à Paris, une réputation de mauvais sujet; il conte ses bonnes fortunes, ses mésaventures, le petit sentiment de gêne qu'il éprouva lorsque, en 1789, dans la loge de Marie-Antoinette, une actrice l'apostropha par ces mots : « Comment? Te voilà ici, Max? », sa honte enfin lorsque, l'année suivante, reconnu dans la loge grillée d'un théâtre de second ordre, une ballerine passa devant lui, lui tira la langue et lui cria : « Adieu, Max! »

D'extérieur extrêmement commun, l'empereur d'Autriche n'inspire aucun respect. Ses fautes politiques sont si nombreuses et continues! Pourtant, si la nature lui a refusé des talents, elle en a fait un excellent homme. Il déteste les fêtes et, chaque jour, il préside à l'organisation de nouvelles réjouissances; il est malade lorsqu'il veille tard, et chaque nuit le retrouve au milieu de ses hôtes; malgré cela, le matin, dès

six heures, il donne audience à son peuple, sans qu'aucune formalité soit exigée pour l'atteindre. Aussi est-il chéri. Il a la spécialité d'assister à tous les incendies qui se déclarent à Vienne. C'est un prince bon papa, mais sans fermeté, toujours à l'affût de conseils. Montaigne l'eût jugé ondoyant et divers.

Son ministre mérite le même reproche. En général, écrit Eynard, on accuse le cabinet de Vienne d'être astucieux et de mauvaise foi; on appelle trop souvent astuce ce qui n'est que faiblesse et légèreté de la part de Metternich. Les intrigues du ministre sont de nature variée; pour lui, celles des salons passent souvent avant celles de l'Europe. Il blâme le désordre régnant dans les administrations de son pays mais n'ose y porter la main, cette main fine qu'il tend de si gracieuse façon. Metternich est, avant tout, un galant homme, de figure charmante, de manières prévenantes : il tiendrait du maître de cérémonies plus que du premier ministre, s'il n'avait ce don merveilleux : le coup d'œil. En vertu de ce coup d'œil, il engage l'empereur, son maître, à traiter fastueusement ses hôtes, mais à conserver sur pied de guerre 500 000 hommes, dans le cas où les invités se sépareraient avec quelque humeur; il en coûte un million deux cent mille florins par jour. Les autres états n'ont pas davantage licencié leurs troupes : l'armée russe, dont la plus grande partie occupe la Pologne et la Saxe, est de 550 000 hommes; la Prusse en compte 250 000, la Bavière 80 000, le Wurtemberg 30 000. Partout les finances se dégradent. En Autriche, le discrédit est à son comble : du plus grand financier au plus petit boutiquier, nul n'a confiance dans le papier-monnaie; l'étranger le refuse, aussi les papiers perdent-ils 20 p. 100 de plus qu'avant le Congrès, ce Congrès sur lequel tous les peuples comptaient pour ramener, d'un coup de baguette magique, la paix et la prospérité.

*
* *

Dans son île, le roitelet, ci-devant maître du monde, constate et suppute. Parfois, en passe de plaisanterie, il lance un mot à Campbell, commissaire anglais, et celui-ci, en hâte, le rapporte à lord Castlereagh. Bonaparte, écrit Campbell, semble

jouir de la désunion qui règne entre les plénipotentiaires et, tout récemment, il disait en parlant d'eux : « Ils profitent bien de ce que je ne suis plus rien ; si j'existais encore, ils seraient promptement d'accord ! »

Au dire de Campbell, il ne songe qu'à vivre tranquille. Les autres peuvent danser, commémorer, traiter : il n'en a cure ; toutefois, il ne retiendra pas un sourire en apprenant avec quel air de componction Talleyrand a assisté à la messe dite à Vienne en mémoire de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de Madame Élisabeth. Devant le catafalque, — qui coûte 80 000 francs à la légation de France, — le prince de Bénévent se souvient qu'il porta la mitre et sermonne : « Quelle leçon, s'écrie-t-il, quelle leçon pour les rois, pour tous les hommes ! Oui, messieurs, cette cérémonie est une grande leçon. » A l'entendre, on croirait que Louis XVI n'eut pas de plus fidèle sujet que lui ! Les assistants jugent l'homme... mais s'inclinent devant lui, car, de plus en plus, il a l'oreille du Congrès. Il en impose à ses adversaires, comme Napoléon aux armées. Il a mis Castlereagh dans sa poche. Lorsque le duc de Wellington, généralissime, arrive à Vienne pour représenter l'Angleterre, il est trop tard : sans être satisfaits, les appétits sont calmés ; le festin est achevé ; on enlève les couverts. Peut-être le nouveau convive se fût-il montré plus exigeant que Castlereagh ? On le chuchote dans les chancelleries. Cela n'est pas certain : Eynard juge le héros vieilli ; sa démarche est celle d'un soldat fatigué ; il porte mal l'uniforme ; des cheveux gris encadrent une figure en somme fort ordinaire. Pourtant on se presse dans les salons pour le voir. Ne manquait-il pas seul à l'assemblée européenne ? Encore qu'elle soit sur le point de se dissoudre, elle attend de lui quelque avis. Il n'en donne pas. Ce n'est pas lui qui propose, dans la séance secrète du 9 février, le transfert de Napoléon à Sainte-Hélène. Les cancans le laissent froid. Il n'attache pas d'importance à l'affaire de Saint-Roch, à Paris, si vivement commentée par les autres ambassadeurs : le convoi funèbre d'une actrice, mademoiselle Raucourt, repoussé, à l'entrée de l'église, par le curé ; la foule et les comédiens, habillés en gardes nationales, enfonçant les portes, allumant les cierges et courant crier aux Tuileries, sous les fenêtres mêmes du roi : « A bas les calotins ! A la lan-

terne! »; et le roi obligé d'intervenir et de remplacer le curé par son propre aumônier. Les grandes questions elles-mêmes n'intéressent d'ailleurs plus personne. Mécontents les uns des autres, les plénipotentiaires ferment leurs portefeuilles et les souverains quittent le bal.

Tout concourt, écrit Eynard, à réunir Bonaparte et Murat, et alors « nous pourrions avoir une nouvelle révolution ». Il ne se trompait pas. La sagacité du financier dépassa celle des diplomates pressés de déballer chez eux, avec leurs rancunes, ce qu'ils avaient arraché aux griffes du voisin.

Revenu à Genève quelques jours avant le débarquement de Napoléon au golfe Juan, Eynard ne fut pas témoin du désarroi que jeta la nouvelle de cet événement audacieux dans les rangs du Congrès. Les renseignements que lui donna son oncle Pictet, demeuré à Vienne, lui permirent toutefois de se rendre compte, de la manière la plus exacte, de la situation. Pictet s'était étroitement lié avec l'archiduc Jean et ce prince le tenait au courant de tout ce qui pouvait l'intéresser touchant la politique européenne[1].

J'ai demandé à M. Pictet, note Eynard dans le journal très détaillé qu'il tint pendant les Cent-Jours, si l'on ne disait rien des propositions que Bonaparte avait sûrement faites au Congrès; il m'a répondu que, jusqu'à présent, Bonaparte n'avait fait aucune communication.

On doute cependant de Metternich, qui pourrait se laisser gagner, et, naturellement, de Talleyrand. A Genève même, ou à ses portes, Eynard discute à ce sujet avec Lucien Bonaparte, en séjour à Versoix chez le peintre Brun.

« Ce coquin de Talleyrand doit faire une triste figure à Vienne, dit Lucien; je ne serais pas surpris qu'il songeât déjà à changer de parti. » J'ai répondu : « Oh! c'est impossible qu'il pense à se raccommoder avec l'empereur; il en parlait avec trop d'animosité. — Dans ce cas, reprit Lucien, Talleyrand doit être désolé de ne pouvoir plus changer de peau! Il mourra de chagrin s'il ne peut plus tromper personne. »

1. La *Correspondance diplomatique de Charles Pictet de Rochemont et de Francis d'Ivernois pendant le Congrès de Vienne*, publiée par les soins de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, est en cours d'impression.

Lucien, que d'anciennes relations attachaient à Eynard, lui exposa avec détails les circonstances dans lesquelles Murat, inféodé aux puissances, fit retour, avec armes et bagages, à Napoléon. Lucien avait eu sous les yeux huit lettres autographes de l'empereur d'Autriche renouvelant à Murat sa promesse de ne point rompre le traité passé avec lui.

« Tout d'un coup, affirme Lucien, l'Autriche a changé de système et Murat reçut une belle lettre où on lui déclarait avec ménagement que le Congrès avait décidé dans une conférence que le trône de Naples serait rendu à la famille des Bourbons et qu'il aurait des indemnités. A cette nouvelle, qui équivalait à une déclaration de guerre, Murat est entré en campagne. L'empereur, à peu près en même temps, prévenu par l'impératrice qu'il était comme décidé de l'enlever de l'île d'Elbe, n'a plus balancé sur ce qu'il devait faire. »

Eynard ne manqua pas de demander à Lucien s'il avait connaissance d'un plan concerté entre Napoléon et Murat.

« Nullement, répondit Lucien. Murat s'est avancé pour sa propre conservation et mon frère est parti de l'île d'Elbe pour la sienne; mais au moment de mon départ de Rome, je savais que mon frère était entré à Lyon. Murat avait la même nouvelle et il ne mettait aucun doute sur l'entière réussite de l'empereur, ce qui lui convenait tout à fait. »

L'entretien du diplomate genevois et du prince exilé se poursuit. De la politique, Lucien passe aux brouilleries de famille, aux offres de Napoléon en vue d'une réconciliation, à l'entremise de Joseph, et l'on se sépare après qu'Eynard, dont les agents sont habiles, a promis de faire parvenir la correspondance échangée secrètement entre le pape et le prince de Canino.

Les visites d'Eynard à Lucien devaient se succéder jusqu'au jour où un mot hâtif du prince fit savoir à Eynard que Lucien se décidait à gagner Paris.

La dernière partie allait se jouer. Au nord, au sud, à l'est, on fourbit les armes et l'on extraîne les troupes. Un choc formidable ébranle l'Europe. Méthodique toujours, Eynard en consigne les répercussions, comme il relatera, après l'orage, les rayons bienfaisants et toutes les joies vécues.

Dans leur petite ville, M. et madame Eynard ne rapportèrent pas de leurs voyages et de leurs peines que des souvenirs. L'un et l'autre avaient contracté, ici et là, à Vienne en particulier, de solides amitiés. L'élite de la société européenne accourut dans le charmant palais de Genève, construit sur les plans de madame Eynard. Malgré sa grande richesse, à cause d'elle peut-être, Eynard continua à se vouer aux affaires publiques. Rétabli sur son trône en vertu des traités, le grand-duc Ferdinand de Toscane le chargea de la réorganisation de ses finances. Eynard accepta cette mission, d'autres encore, à titre absolument gratuit. Il ne put empêcher le grand-duc de lui témoigner sa reconnaissance en le nommant chevalier de Saint-Joseph, noble florentin et conseiller aulique. Eynard devait s'illustrer davantage comme philhellène[1]. Son temps, son talent, sa fortune, sa vie, furent, dès 1824, consacrés à la cause des Grecs. La Grèce, reconnaissante, lui décerna le titre de ministre plénipotentiaire près toutes les cours d'Europe; des princes, des ducs, des rois, — Louis-Philippe, en particulier, — s'honorèrent de l'admettre dans leur intimité et louèrent unanimement son courage et sa persévérance. L'admiration pour le brillant cavalier d'antan s'était faite respectueuse mais demeurait vibrante; aussi, en 1846, dans un éloquent discours prononcé à la Chambre des députés, Léon de Malleville put-il s'écrier, aux applaudissements de l'assistance : « Ce ne sont pas les gouvernements de l'Europe qui ont sauvé la Grèce : c'est l'opinion publique, c'est un simple citoyen de Genève, M. Eynard, qui a appelé toute l'Europe au secours de la Grèce ».

ÉDOUARD CHAPUISAT

1. En 1906, les étudiants grecs fréquentant les universités suisses ont érigé, à Genève, un monument à la mémoire d'Eynard dans le jardin du palais qui porte son nom.

LE PARDON PRÉMATURÉ[1]

II

A la porte de la maison vaste et retirée où l'historien don Alonso vivait avec sa trop nombreuse famille, un coup de sonnette retentit.

Doña Blanca prêta l'oreille, mais les pas d'aucune servante ne se faisaient entendre. Résignée, la jeune femme posa dans son berceau l'enfant qu'elle allaitait et qui se mit à pousser d'horribles cris ; elle referma sa camisole sur sa gorge gonflée, et lente, lourde, traînant ses pantoufles, balançant ses grosses hanches, elle se dirigeait vers le vestibule quand deux bambins, surgis de la salle à manger, vinrent s'accrocher à sa jupe. Ils frottaient dans les plis de l'étoffe leurs visages barbouillés. Leurs petites robes, rouges peut-être, étaient surtout jaunes et noires de taches innombrables. Chacun implorait la mère d'une voix pleurarde et inintelligible et doña Blanca ne savait auquel entendre, quand deux autres enfants, plus âgés, s'élançant à leur tour déclarèrent à grands cris qu'ils ouvriraient eux-mêmes la porte ; mais chacun d'eux voulant être seul à accomplir cette glorieuse besogne, ils se prirent aux cheveux et aux oreilles et luttant, se tordant, se mordant, roulèrent ensemble sur le carreau.

Tant de tapage, la saleté des tout petits, l'odeur lourde de cuisine qui traînait dans le couloir, donnaient l'impression du

1. Voir la *Revue* du 1er juillet.

plus épouvantable désordre; et doña Blanca en eut conscience tout à coup, lorsque, la porte ouverte, elle reconnut l'élégante visiteuse.

— Oh!.. doña Anita...

Très rouge, confuse jusqu'à la détresse, elle balbutiait et la petite veuve, gantée de clair, très fraîche sous un chapeau étroit qu'enveloppaient deux ailes blanches, n'était pas moins embarrassée.

— Bonjour, doña Blanca... comment allez-vous?... Depuis si longtemps je désirais vous rendre visite!

— Entrez donc... doña Anita... Oh! ces enfants insupportables!... entrez donc...

Elle détachait de sa jupe les mains sales du gamin et de sa sœur trébuchante, courait aux combattants, les relevait d'une tape, les poussait au hasard dans l'entre-baillement d'une porte — chambre ou placard — appelait les servantes :

— Lola!... Mercédes... mais où sont ces filles?... Ah! que d'excuses!... entrez au salon, je vous prie...

Les volets de bois plein rendaient la pièce obscure. Doña Blanca se précipita pour les ouvrir, non sans heurter quelques meubles. Le canapé, les deux fauteuils, les quatre chaises apparurent bien alignés sous les housses blanches glacées d'empois. Des gazes vertes enveloppaient les glaces aux larges cadres dorés, la pendule et ses flambeaux, le lustre aux pendeloques de cristal. Sur une petite table luisait un album aux coins de cuivre bien frottés, et, sur une autre, trois bergers de porcelaine s'inclinaient devant trois bergères.

— Asseyez-vous, Anita... Que vous êtes donc aimable!... La santé de doña Rita est-elle bonne?... et vos tantes?...

Avant que la jeune femme eût pu répondre, une petite bonne aux cheveux plats, à la taille serrée, entra dans le salon.

— Señorita... C'est la petite. Elle pleure à se tuer.

— *Por Dios!* C'est vrai... la pauvrette!... j'étais justement en train de...

Doña Blanca se relevait, perdant tout à fait la tête...

— Anita... pardonnez. Mon mari vous tiendra compagnie. Mercédes, va chercher don Alonso... cours bien vite... je pourrai m'habiller. J'ai trop de honte à paraître ainsi. Et puis je ferai préparer quelques rafraîchissements.

Elle disparut. Don Alonso bientôt entra dans le salon. Il était à la fois souriant et plein de colère.

— Quelle maison! — dit-il, d'abord, en haussant les épaules. Puis les deux mains tendues :

— Quelle joie de vous voir ici!...

— Je suis venue toute seule, — dit-elle avec orgueil, — et personne ne le sait encore. Mon fiancé trouve sottes beaucoup de nos coutumes, — ajouta-t-elle comme pour s'excuser. — Il admet que les femmes puissent avoir quelque indépendance.

Elle se tut parce que don Alonso ne prononçait pas une parole et ne pouvait détacher d'elle un regard trop pesant. Peut-être depuis longtemps se troublait-il ainsi en sa présence. Mais elle n'eût point osé s'en apercevoir. Aujourd'hui elle faisait plus que de le remarquer, ce trouble; elle le goûtait, et d'une âme un peu perverse.

— Vous ne me répondez rien, mon ami... Vous me blâmez peut-être. Et vous direz votre opinion à ma mère...

Dans la pièce voisine un enfant jeta des cris aigus, vite dominés par les cris plus forts d'une servante en colère. Don Alonso frappa du pied.

— C'est insupportable! Voulez-vous venir là-haut, chez moi?

— Chez vous?... — dit Anita avec surprise. — N'est-ce point ici chez vous?

— Oh! non, — dit-il, — non! Chez moi, c'est ma terrasse et mon atelier, où je m'enferme pour échapper à tout cela.

Elle le suivit. Dans l'escalier, traînaient des jouets d'enfants, des petits souliers, des bouteilles vides du lait qui les salissait encore et répandait une odeur aigre. Mais le grand soleil les enveloppa dès qu'ils eurent franchi les dernières marches. Et toute la ville, avec ses toits en pente dégringolant vers le fleuve et le papillotement pressé de leurs tuiles innombrables, sembla ruisseler autour d'eux comme ruissellent d'un panier renversé les fèves dorées et brunes.

La terrasse avait une balustrade de briques pâles. Dans des poteries vertes, des basilics s'arrondissaient en boules odorantes. Çà et là, la fleur trop rouge d'un géranium éclatait, comme un cri âpre. Une grande verveine recroquevillait ses feuilles altérées.

— Oh! que cela me plaît, — s'exclama la petite veuve. — On est tranquille... Cela sent bon... Et quelle vue!... Plus belle encore que de mon haut grenier.

La pièce étroite et longue que don Alonso appelait son atelier ouvrait sur ce jardin une petite porte et deux fenêtres basses. Il l'avait meublée de sièges en paille, d'un grand divan qu'enveloppait un châle de manille très simple, brun, modestement brodé, et l'avait orné de quelques gravures : le roi Philippe, de Velasquez, avec sa lourde mâchoire, son grand air brutal et mélancolique, et des saints du Greco longs, secs et consumés comme l'arbre sur lequel a passé la flamme. Anita s'arrêta devant eux.

— Ils sont laids — déclara-t-elle. — Mais ils savent prier.

Elle fit le tour de la pièce, remarqua trois grandes étagères chargées d'in-octavo et de paperasses.

— Que de livres! Pauvre Alonso! Comme vous travaillez! Et que ce doit être ennuyeux.

Puis elle revint sur la terrasse et s'accouda sur la balustrade. Une feuille de verveine lui frôlait la joue. Elle pencha un peu la tête, la coupa entre ses dents, et s'attarda, la bouche entr'ouverte, les yeux mi-clos, à savourer le goût vif et la bonne odeur. Puis elle se dressa brusquement, regarda don Alonso qui la contemplait et lui sourit.

« Que peut-elle avoir, — songeait-il, lui trouvant un air singulier, — qui l'a changée ainsi? »

La jeune femme s'exclamait :

— Oh! quel scandale! Vous pouvez voir les nonnes dans les jardins de leurs couvents.

Il s'accouda près d'elle.

— Pauvrettes! — dit-il. — D'ici, leurs gestes conventionnels quand, se rencontrant, elles s'inclinent l'une devant l'autre, ou quand elles peinent à bêcher la terre de leur jardin, ou quand, pour agiter leur cloche, elles se pendent à une corde qui ne paraît pas plus grosse qu'une ficelle, semblent accomplis par autant de poupées.

Elle rit d'abord, puis, sérieuse :

— Taisez-vous — dit-elle, — vous aussi vous êtes impie...

— Moi *aussi*!... Je ne le pense pas. Mais qui est donc l'autre?

— Lelo!... il ne croit à rien.

Elle avait parlé sèchement.

— Vous l'aimez?

Elle haussa les épaules; elle fit sa moue indécise et sans vouloir franchement répondre :

— Je suis triste, — déclara-t-elle.

Elle se sentit tout près de lui quand elle eut parlé, car c'est surtout pour lui dire cela qu'elle avait eu la hardiesse de venir. Il était pour elle un ami en qui elle avait confiance.

— Moi aussi — dit don Alonso — et je le suis bien souvent. La vie que je mène ne me satisfait pas. Ma femme est excellente, sans doute, mais elle a trop d'enfants et ne peut penser qu'à eux. Je m'ennuie. Quelquefois je voudrais voyager. Je voudrais aussi d'autres choses.

Comme il soupirait, elle demanda :

— Quelles choses?... Êtes-vous donc amoureux?

— Peut-être — dit-il, continuant à être très surpris du ton qu'elle avait aujourd'hui — j'en ai bien peur... A quoi bon en parler?

Les yeux baissés, immobile, elle semblait pourtant attendre qu'il en parlât! Mais n'était-on pas accoutumé à respecter cette jeune femme autant qu'une enfant? Il murmura seulement :

— Anita... ce que je vais vous dire va peut-être vous paraître méchant... Je désire que vous soyez heureuse, et pourtant... parce que vous êtes triste d'épouser cet homme (car c'est de cela, n'est-ce pas que vous êtes triste?...) j'éprouve une espèce de joie.

Ses yeux étaient devenus plus sombres. Le désir tremblait au coin de ses lèvres, au coin de ses narines élargies. Et ne se défendant pas du grand émoi qui l'envahissait, la petite veuve doucement appuya sa tête sur l'épaule de son ami.

Alors il osa pencher son visage sur le visage bouleversé, il osa poser ses lèvres sur les lèvres sages qui accueillirent son baiser. Ensuite, ils demeurèrent tout étourdis, muets, et regardant au loin.

Quand de nouveau leurs yeux se rencontrèrent, Anita tressaillit et dit :

— Il faut descendre; doña Blanca nous attend.

— Anita...

— Taisez-vous — dit-elle, — oh! taisez-vous...

Elle descendit l'escalier en courant, mais sur un palier sombre il la rejoignit, la pressa contre lui, et elle ne fit pas de résistance.

Doña Blanca les attendait au bas des marches. Elle avait mis sa belle robe de soie bleu marine ornée de fausses dentelles et frisé ses cheveux. Elle dit :

— Si vous voulez venir? J'ai préparé le goûter.

— Déjà, — s'exclama Alonso. — Que tu es vive!

— Je vous attends depuis une demi-heure, — dit-elle simplement.

Elle les conduisit dans la salle à manger. Les enfants avaient été sans doute enfermés dans des pièces lointaines car on n'entendait plus aucun cri. Une nappe blanche garnissait la table. Des assiettes de biscuit et de pâtes d'amandes flanquaient deux bouteilles de vin doux.

Don Alonso, nerveux, vida trois verres coup sur coup, cependant qu'Anita pouvait à peine mordre un biscuit. Les mains de doña Blanca tremblaient un peu en les servant l'un et l'autre,



— Me diras-tu ce que tu as fait, jusqu'à présent? Voici cinq heures qui sonnent. Et je t'attendais aussitôt après le déjeuner. Ah! si ce n'était pas le rhumatisme au pied qui m'empêche de sortir aujourd'hui, j'aurais couru chez toi... Mais quoi? je ne puis marcher... Ton père... mais ne parlons pas de celui-là. A quoi sert-il dans la maison, je me le demande tous les jours, et je le demande au ciel qui ne daigne pas me répondre... Les servantes sont trop coureuses pour que je les envoie faire la moindre commission... Dès qu'on les lâche... elles seraient rentrées demain matin, bien sûr. Tes tantes avaient à se coiffer pour aller goûter chez leur amie Riteta... Personne à envoyer chez toi... Personne qui me sorte de tourment! Mais me diras-tu ce que tu as pu faire?... Et Pascuala, pourquoi ne t'accompagne-t-elle pas?

Anita se sentait un peu lasse parce qu'elle venait de marcher très vite, d'un pas de fuite. Elle s'assit en face du fauteuil où sa mère, furieuse, était allongée, et dit posément :

— J'ai été rendre visite à doña Blanca.

— Toute seule !...

— Toute seule.

— Mais à quoi songes-tu donc? Tu es folle! Tu n'as pas plus de cervelle qu'un pois chiche. Veux-tu faire manquer ton mariage?

Doña Rita s'agitait au point que son membre malade lui-même ne pouvait demeurer en place. Et tout en criant de colère, elle grimaçait fort douloureusement.

Elle répéta :

— Tu es folle !

— Non! — dit Anita, — oh! non. Seulement j'obéis à Lelo...

— Lelo t'a ordonné d'aller rendre visite?...

— Ses idées ne sont pas les nôtres. Il a vécu en France, et en Angleterre, et à Madrid, et vu tant de choses que j'ai l'air stupide quand je parle avec lui... Il ne trouve point mauvais que les femmes prennent quelques libertés...

— Il t'a dit cela?

— Il me l'a dit.

— C'est impossible.

— C'était l'autre jour... nous avons causé longuement...

— Et il t'a dit!... Véritablement, il n'est pas femme ni fille mieux élevée que toi dans Tolède et dans l'Espagne entière... je le jurerais sur le sang de mes veines... Va-t-il se plaindre de cela?...

— Il ne se plaint pas.

— Mais il ne m'approuve point complètement, puisqu'il doit te soutenir dans ce que tu as fait aujourd'hui et que moi je blâme...

Elle se tut parce que cette idée la tourmentait et qu'elle y voulait réfléchir en silence. Son amour-propre était extrême. Le désir de mériter la considération d'autrui inspirait, avant toute chose, ses moindres actions. En ce moment elle n'était point en face de Lelo sans ressentir quelque inquiétude. Elle le devinait fort différent d'elle-même, supérieur à tous les hommes qu'elle connaissait, imbu de principes nouveaux, qui n'étaient pas les siens, condescendant peut-être, et un peu ironique, dans la politesse qu'il lui témoignait. Elle en souffrait.

Jusqu'au soir, elle étudia l'attitude de sa fille et s'en étonna. Pour être ainsi tranquille était-elle donc sûre d'avoir raison? Le soir, quand Lelo arriva, elle lui conta tout de suite ce qu'elle appelait l'équipée d'Anita. Elle ne pouvait se tenir de s'indigner à nouveau. Il se taisait et elle crut qu'il allait sourire. Alors, définitivement humiliée de n'avoir pas les mêmes idées que cet homme intelligent, et ne pouvant supporter cela davantage, elle décida brusquement de se mettre de son côté.

— Ma façon de voir est la même que la vôtre, — déclara-t-elle. — Ce que j'en dis, c'est parce que dans cette ville de Tolède les gens sont si singulièrement arriérés...

Et devant Lelo elle ajouta, pour Anita :

— Puisque tu t'es enfin décidée à faire des visites, ma petite fille, il ne faudra pas oublier ton amie Frédériquita, et doña Sancha, et les Nuñez de Torla. Il nous en veulent, je le crains, de notre négligence. Tu m'excuseras auprès d'eux.

— Oui, mama.

Il parut à Lelo que dans le ton de sa voix docile, dans l'inclination de sa tête qui approuvait l'ordre donné, il y avait peut-être quelque exagération. Connaissant les femmes, il savait voir que celle-ci aujourd'hui était un peu fébrile. Ses joues plus roses, le battement fréquent de ses paupières baissées, la nervosité d'une main qui, tout en s'appliquant à tirer l'aiguille, nouait et rompait trop souvent le coton soyeux, suffisaient à l'en avertir.

Que pouvait-elle avoir? Cette incertitude le tourmentait plus qu'il ne l'eût supposé. Et très tendrement le soir, quand ils furent seuls, quand il appuya son front à la grille de fer, tout près des genoux d'Anita et de ses mains nues au parfum d'œillet, il essaya de l'interroger.

Mais à chacune de ses questions elle répondait seulement par un petit rire saccadé. Pour mieux demeurer dans l'ombre, elle se rejetait en arrière. Nerveux, il la prit aux poignets, l'attira, la força de mettre son visage dans la grande lumière éclatante que laissait tomber la lune chaude. Et il lui parut que cet enfantin visage était dur et plein de trouble.

Deux jours plus tard il regagnait son poste et partait pour Paris. C'est en septembre seulement qu'ils devaient se revoir.



Il était parti, lui laissant comme seul souvenir celui des phrases pernicieuses. Il était parti avec ses idées singulières, son air de moquerie, et son cœur qu'on ne pouvait pas comprendre. Et elle devait l'attendre pendant trois mois, et doña Rita, pourvu qu'elle en écrivît à Lelo, la laissait presque librement disposer de ses journées. Cependant l'été commençait à s'appesantir sur la ville et l'ardeur des journées préparait la beauté des nuits.

Personne n'ayant pour l'instant à lui faire la cour, Anita n'allait plus le soir chez ses parents. Mais cette peine était remplacée par une autre, car il lui fallait à cette heure écrire à son fiancé. Doña Rita, tout en reconnaissant qu'elle pouvait faire ce que bon lui semblait, lui en avait donné l'impérieux conseil.

En soupirant, elle composait des lettres qui l'ennuyaient très fort à relire, et elle éprouvait quelque honte à les envoyer. Elle terminait par des phrases affectueuses dont la recherche lui donnait un grand mal de tête, parce qu'il était bien difficile d'en varier les mots. Ensuite, les bras allongés sur la table qu'elle avait tirée près de la fenêtre ouverte, elle regardait le crépuscule s'alourdir sur son jardin sans horizon, la lune claire monter au ciel, et, mollement fouetté par la brise chaude, frémir et étinceler le brasier mouvant des étoiles.

Dans la cuisine, les servantes chantaient en remuant les plats. Quand ce bruit se taisait, un autre, léger, montait du jardin. Par la porte du petit cloître qui s'ouvrait dans la vigne folle, derrière l'autel en mosaïques, la jeune femme de chambre Conchita allait rejoindre un homme qui l'attendait. Était-ce son fiancé, comme elle l'affirmait, ou son amant? Elle rentrait si tard, dans la nuit, elle avait le lendemain les yeux si meurtris! Contre les soupçons de Pascuala, Anita toujours devait la défendre.

Les feuilles des buissons et celles des plantes odorantes qui vivaient dans les pots de terre vernissée, et les pétales de la moindre rose, exhalaient à ce moment des parfums péné-

trants comme si les rayons lunaires, pareils à des mains chaudes et blanches, les eussent longuement pressés. Cela quelquefois était lourd et fort au point d'étourdir. Alors Anita se penchait à son autre fenêtre, celle qui donnait sur la rue étroite où ne passait personne.

Son grand remords du baiser reçu sur la bouche l'occupait un peu et, dans le vide de son cœur, elle y revenait sans cesse. Elle ne démêlait point si elle était contente de sa hardiesse ou pleine de honte. Mais elle désirait revoir don Alonso parce qu'il l'aimait.

Un soir elle eut la surprise de le reconnaître qui marchait sous son balcon. Il l'appela à voix basse :

— Anita.

Elle sentit son cœur battre très fort et voulut rentrer dans sa chambre. Pourtant elle s'inclina sur la vieille rampe et demanda :

— Quelle promenade faites-vous à cette heure, don Alonso? Où allez-vous?

— Nulle part.

Il s'était arrêté en face d'elle et pour la regarder renversait son visage altéré, aux yeux brillants.

— Je suis trop seul, — dit-il. — Tout à l'heure, j'étais là-haut sur ma terrasse et je pensais que l'autre jour vous y étiez venue, alors...

— Alors?...

— Alors... rien! Je suis sorti et je ne sais pas pourquoi je me trouve ici au lieu d'être allé ailleurs, — dit-il, avec une sorte de colère.

Il ajouta très doucement :

— La nuit est magnifique et vous ne pouvez imaginer comme la ville est belle, vue à cette heure-ci de mon haut jardin... « Si vous vouliez...

— Qu'ai-je à vouloir? — dit-elle, avec un peu de brusquerie. — Vous êtes fou.

Après un silence, elle lui souhaita le bonsoir et referma sa fenêtre. Mais elle revit Alonso à la même heure le lendemain. Il renouvela et précisa sa supplication et le fit encore le troisième soir en ajoutant l'argument suprême :

— Quel mal ferions-nous si vous vouliez venir? Regarder

la ville au clair de lune, respirer l'air plus léger de la nuit. Je vous montrerai des gravures que vous n'avez pas vues l'autre jour; je vous lirai de beaux vers français. Et qui pourrait le savoir?... D'ailleurs, — ajouta-t-il, — chez moi n'y a-t-il pas ma femme? Sans doute, à cette heure sera-t-elle encore éveillée. Je lui dirai que je vous ai vue si pleine d'ennui à votre balcon... Elle trouvera votre visite très naturelle.

Est-ce par ce dernier argument que la jeune femme fut vaincue? Est-ce par sa mélancolie trop forte et dont elle voulait absolument se distraire, est-ce par une autre pensée? Elle-même se le demandait tandis que, furtive, elle sortit par la porte enguirlandée de vigne folle qui livrait passage à la servante amoureuse. Don Alonso l'attendait dans la ruelle. Il ne protesta pas de sa joie et dit simplement :

— Vous allez voir Anita... Cette heure est l'heure véritable de notre cité.

Il n'y avait qu'à longer le mur d'un couvent et à tourner dans une autre rue. La maison d'Alonso était là. Il tira une clef de sa poche et ouvrit la porte. Dans le couloir, un instant, il prêta l'oreille.

— Tout le monde dort, — dit-il.

Et il ne fit pas d'autre allusion à doña Blanca. Doucement, ils montèrent l'escalier. Pour guider la jeune femme, il lui avait pris la main et ses ongles s'enfonçaient durement dans la petite paume brûlante.

Quand ils furent sur la terrasse nocturne, elle s'émerveilla mieux encore que la première fois. De la masse confuse et pressée de la ville, les clochers carrés des églises innombrables, l'Alcazar massif et ses quatre tours, la flèche de la cathédrale, le dôme couronné de Saint-Jean-des-Rois, seuls éclairés, existaient seuls. Les maisons étaient abolies et ceux qui dormaient, ceux qui s'aimaient en ce moment, étaient abolis avec elles. Rien n'était plus que l'église, le couvent et le sépulcre sur quoi sont bâtis l'une et l'autre. La puissance des morts s'avérait une fois de plus dans la cité morte. Au loin ondulait la campagne pierrailleuse, sans demeures et sans arbres, bossuée de mamelons comme une peau maigre par la saillie énorme des os. Et Tolède entière ramassée, élancée, entourée de son fleuve

dont la courbe parfaite étincelait en ce moment, avait l'air d'un de ces reliquaires posés au centre d'un grand plat d'argent, et que promène un mulet maigre de village en village.

— Ah! — dit Anita, — aurais-je pu supposer cela? Je ne connais du clair de lune que les dessins qu'il fait sur les dalles de mon patio, et les fantômes qu'il met dans ma chambre, la nuit, quand Pascuala a mal fermé les rideaux.

Alonso la fit asseoir dans un fauteuil d'osier garni d'un large coussin.

— Regrettez-vous d'être venue?

— Mais non.

Il lui apporta des gravures qui représentaient Tolède telle qu'elle fut autrefois, avec sa ceinture de remparts. La lumière nocturne était si vive qu'elle permettait de distinguer les moindres détails. Alonso expliqua que ces images lui étaient fort utiles et le reportaient si bien aux siècles passés qu'il pouvait en parler dans ses livres absolument comme l'eût fait un des sujets d'Alphonse VI. N'osant encore lui parler d'amour il l'entretenait de son travail qui était, hormis elle, la seule chose qui le passionnât.

Ce soir-là, il respecta sa bouche car il voulait qu'elle revînt, et quand il l'en conjura elle ne refusa pas. Toute la légèreté de la nuit était sur elle. A tromper la surveillance de Pascuala, à braver la folle colère de doña Rita, à mériter les soupçons de Lelo, elle sentait s'éveiller un goût de bravoure et d'aventures. Et puis elle s'était ennuyée ce soir-là moins que les autres soirs.

Elle revint donc une fois, et plusieurs autres fois. Il continuait de s'étonner auprès d'elle — si différente aujourd'hui de ce qu'il l'avait connue — et de redouter ce qu'il eût voulu lui dire. Mais à présent, sans jamais oser plus que cela, et sans accompagner son geste d'une prière ou d'une excuse, il l'embrassait ardemment sur les lèvres.

Elle rentrait seule, le visage enveloppée de la mantille. Ainsi pouvait-on la prendre pour la Conchita dont les équipées nocturnes étaient connues de tout le quartier. Si près d'elle on eût aperçu don Alonso, peut-être certaines méfiances se fussent-elles éveillées.

Elle se hâtait en longeant le vieux couvent au mur sans

fenêtres. Elle tournait avec prestesse le coin de la rue, elle poussait précipitamment la petite porte garnie de feuilles vertes qui se froissaient à son passage avec un bruit métallique. Une fois elle eut peur. Trois jeunes gens descendaient en chantant par la rue de la Cloche. Sans doute venaient-ils du quartier où l'on ne va pas et où vivent quelques gitanes, et des filles éhontées qui se parent d'une fleur rouge aux tempes et derrière l'oreille. Anita pour les éviter se jeta dans l'embrasure d'une porte profonde. Ils passèrent tout près d'elle sans la voir; d'épouvante elle ferma les yeux; mais pas avant d'avoir reconnu à la lueur jaune d'une petite lampe le beau visage hardi, les yeux tendres et mi-clos de Vicente Coronel.

De quel bouge venait-il? et quelle femme, ce soir avait reçu ses caresses? L'Andalouse lui résistait-elle ou bien n'avait-elle pas de jalousie? A sa place, Anita eût essayé de mieux garder cet amant. Elle songea aux paroles qu'elle lui aurait dites, à des supplications gentilles, à des colères passionnées. Et plus encore qu'après avoir accepté d'Alonso le premier baiser défendu, elle dormit mal cette nuit-là.

Le cinquième soir elle était assise auprès de son ami. Trois fois déjà, et trop longuement, leurs lèvres s'étaient rencontrées. Après chaque baiser, ils demeuraient silencieux. Ce soir était le plus beau de tous. La lune brûlait dans l'enfer d'un ciel tout éclatant de sa lumière. Alonso appuyait lourdement sa tête sur les genoux de la jeune femme, qui allongeait sagement aux deux bras du fauteuil ses petites mains tranquilles.

Ces mains tressaillirent soudain. Un pas lent et lourd sonnait dans l'escalier. Alonso regarda la porte de la terrasse fermée seulement au loquet. Anita, levée d'un bond, s'épouvantait en silence et, pour mieux étouffer son cri, serrait ses deux poings sur sa bouche. Elle courut jusqu'à l'atelier, se glissa derrière le grand paravent et demeura là, immobile, roidie de honte, prête à tous les affronts.

La porte s'ouvrit, et doña Blanca s'avança dans le clair de lune. Son corps puissant, libre sous le peignoir de percale claire, était plus harmonieux et semblait moins lourd que quand il lui fallait subir l'étranglement du corset. Le col nu, sa natte énorme de cheveux tombant sur ses épaules, elle était jeune et vraiment belle.

Elle s'approcha de son mari qui rapidement avait écarté l'un de l'autre les deux sièges et lui demanda doucement :

— Tu ne travailles pas?

— Et toi, — dit-il, en s'efforçant de mettre dans sa voix beaucoup d'affection, — tu ne dors pas?

— Ce soir, je ne puis trouver le sommeil.

Elle respira profondément l'air nocturne.

— Quel parfum d'œillet! Comme il est pénétrant!

— Ceux de la terrasse ont tous fleuri.

Il alla cueillir le plus beau et le lui offrit. Elle le prit, le mordit doucement, semblant chercher en lui sans pouvoir l'y retrouver exactement, ce parfum qu'elle venait de respirer. La tête un peu baissée, les yeux lointains, elle semblait songer à quelque chose qu'elle hésitait à dire. Pour rompre le pesant silence, Alonso demanda :

— Les enfants dorment?

La jeune femme eut un geste d'impatience.

— Il ne s'agit pas des enfants.

— Mais de quoi s'agit-il?

— Ah! de rien, — soupira-t-elle, — de rien...

Puis elle le supplia :

— Je te le dirai peut-être, descends avec moi, viens...

Elle lui avait jeté les bras autour du cou. Il la repoussa doucement :

— Non, Blanca. J'ai perdu trop de temps à respirer cette soirée trop belle. Il me va falloir maintenant travailler très tard dans la nuit.

Elle n'insista pas davantage et sortit sans dire un mot... Alonso l'entendit descendre; il écouta le bruit lointain d'une porte qui se refermait au premier étage, et courant à sa porte à lui, il poussa le verrou.

— Anita! — appela-t-il doucement.

Elle vint. Elle était si tremblante encore, si désireuse de secours, d'appui et de consolation qu'elle se jeta dans ses bras. Il l'étreignit avec emportement.

Très bas il chuchota :

— Anita, pourquoi ne lui avons-nous pas avoué que vous étiez-là?

— Oui, — soupira-t-elle, — pourquoi?

— Nous lui aurions expliqué... Nous ne faisions pas le mal, n'est-ce pas? Nous ne pourrions le faire ni l'un ni l'autre. Pourquoi n'avoir pas osé lui dire?... Pourquoi n'avoir pas pu?...

— Pourquoi?... oui!.. Pourquoi?

Tout éperdue, blottie contre lui, elle répondait à ses baisers. Jamais elle ne sut comment Alonso l'emporta dans l'atelier, la coucha sur le divan, dans les plis bruns du châle de manille aux broderies modestes. Elle ne se donna pas, elle se laissa prendre, tandis que l'épouvante ressentie tout à l'heure se continuait en elle.

Elle ne lui fit aucun reproche, tandis qu'il se pressait contre elle, tout frémissant encore, et la cherchait de sa bouche lasse. Par les deux fenêtres ouvertes elle regardait les cloches découper leurs arcades sur le ciel lumineux. Les étoiles se suspendaient au-dessus comme des lampes de prière. Et la petite veuve pleurait doucement parce qu'elle sentait une peine pire que toutes ses autres peines, et que pour celle-là le seul ami qu'elle eût ne pourrait lui servir de confident.



— Pascuala!

Dressée sur son lit, après la nuit mauvaise, après les quelques heures d'un sommeil lourd et qui ne reposait pas, elle appelait tout de suite parce qu'elle ne pouvait pas être seule, parce qu'elle voulait ne penser à rien. Et quand la nourrice vigilante fut accourue, quand elle pencha sur le lit désordonné, sur le jeune corps fiévreux, son vieux visage dur et ses yeux pleins de tendresse, Anita se jeta dans ses bras.

— Oh! nourrice!... ma Pascuala!

— Qu'y a-t-il, fille?... Tu es effrayée?

— Oui... un cauchemar...

— Que présage-t-il? Conte-le moi. Les rêves apprennent beaucoup de choses.

— Je me souviens mal de celui-là. Je souffrais... j'avais peur... n'en parlons plus. Écoute... ce matin tu sortiras avec moi. Cela m'ennuie de toujours te laisser maintenant à la maison.

— Les idées du fiancé ne sont pas les nôtres, fille. Ce sont celles-là pourtant qu'il faut suivre. Je ferai ce que tu voudras, mais je vais aller d'abord chercher ton déjeuner.

— Je n'ai pas faim et je veux que tu restes ici. Pascuala, pendant que je me laverai, prends cette blouse que j'ai déchirée hier, raccommode-la, ici, près de moi; assieds-toi dans mon fauteuil. La soie violette est dans le petit panier. Tout en cousant tu me raconteras des choses.

— Quelles choses?

— Celles que tu voudras.

Elle passait dans son cabinet de toilette et la porte demeurait ouverte, cependant que Pascuala s'installait près de la fenêtre.

— Le nain Mariano qui vend des billets de loterie dans les rues est amoureux d'une des servantes de l'Hôtel del Lino. Hier, il a voulu se battre avec le cocher qui ramène de la gare les voyageurs, parce que ce beau garçon courtise également la jeune fille. Cela paraît-il était vraiment comique. Tu connais Mariano?... Haut comme une poule, rond comme une pastèque... Figure-toi...

— Ça m'est égal... O Pascuala, que peuvent me faire les amours d'un infirme et d'une donzelle d'auberge? Dis-moi plutôt... sur les Valverde... que raconte-t-on de nouveau?

— De nouveau?... Rien! Elle se moque de tout et de tous et toute une ganaderia[1] ne pourrait fournir autant de cornes qu'en porte aujourd'hui son mari imbécile... mais cela n'est point nouveau.

— De qui en ce moment est-elle la maîtresse?

— On ne sait pas. Elle est prudente, elle n'habite point dans la ville. Qui pourrait dire, entre tous ceux qui passent sur le pont San Martin, qui va vers sa maison honteuse ou qui revient de là?

— Elle ne paraît jamais triste. Crois-tu quelle ait des remords?

— Elle en sentira à l'heure de mourir, si Dieu lui fait la grâce de lui en envoyer, mais l'habitude du mal lui a fait le cœur plus dur qu'un citron vert. O ma pureté, ma fille! com-

1. Lieu où l'on élève les taureaux de course.

ment doña Teresa a-t-elle pu t'inviter en même temps que cette femme? Ta mère en était scandalisée et je le suis aussi. Dis-moi... ce soir-là, eut-elle l'effronterie de t'adresser la parole?

Dans le cabinet de toilette, d'où venait le tintement sonore des grandes cuvettes de cristal et des brocs soulevés par un bras faible et brusque, il y eut un silence.

— Dis, fille, de toi, osa-t-elle s'approcher, cette femme?

— Je ne me souviens pas.

Le silence fut plus long encore. Et la faible voix dolente s'éleva de nouveau.

— Ne parlons plus de personne. Tout le monde m'ennuie. Je veux des chansons de ton pays.

— Lesquelles, — demanda la docile Pascuala, toujours heureuse que l'enfant de jadis gardât auprès d'elle sa puérilité. — Celle de la rue sablée où marquent les pas des amants, celle du cœur de bois, ou celle de la mère morte et du fils désolé?

— Ces trois-là et les autres. Elles sont courtes. Je les aime. Chante!

Pascuala obéit. Sans cesser de tirer l'aiguille, courbée sur son travail minutieux, elle chanta, de sa voix sourde et lasse. Elle chanta pour Anita, d'abord, qu'elle devinait attentive, puis, l'oubliant, à mesure qu'au rythme des airs monotones revenait vers elle sa propre jeunesse, elle chanta pour elle seule, et pour revoir ses cheveux épais, sa bouche fraîche, son corps mince et droit et les beaux garçons qui célébraient tant de charmes. Un seul sans doute (le mari qu'elle pleurait encore) l'avait possédée, mais l'amour de tous était resté dans son souvenir et lui donnait encore de l'orgueil.

— Tais-toi!

Anita était revenue dans la chambre. Elle frappait du pied. Des larmes trempaient ses yeux.

— Tais-toi! Tes chansons me donnent envie de pleurer. Je suis nerveuse aujourd'hui... Tiens!... j'ai fini... Coiffe-moi...

Et quand la coiffure fut terminée :

— Je voulais sortir tout à l'heure, mais j'ai changé d'avis. Non... ne m'habille pas. Je garderai mon peignoir jusqu'au déjeuner.

— Oh! capricieuse! Ma reine toujours obéie! Descends

au salon alors. Je vais appeler Conchita, nous balayerons ta chambre.

— Non! Plus tard! Je veux rester ici.

— Fais selon ton plaisir. Tu n'as besoin de rien?

— De rien... Va!

Elle resta seule et déjà s'épouvantait de sa solitude quand de la rue monta comme un bruit de tambourin et de sequins agités. Elle songea avec joie :

— Des danseurs ambulants!

Et prenant sa bourse elle courut au balcon. Elle allait envoyer à ces pauvres diables une si belle aumône qu'ils demeureraient longtemps sous sa fenêtre. Leurs danses et leurs gestes l'occuperaient pendant une demi-heure peut-être, et cela éloignerait toujours un peu le moment effrayant d'être avec soi-même, face à face, et de se souvenir...

Mais dans la rue il n'y avait personne qu'un homme poussant devant lui, sur une vieille brouette, de hautes amphores de terre. Le heurt des panses brunes les unes contre les autres et je ne sais quoi de déclanché dans la ferraille de la machine produisait ce bruit de tambours et de sequins agités. Morne, Anita le regarda s'éloigner. Puis résignée, elle rentra dans sa chambre, s'assit sur une chaise haute, joignit ses mains sur ses genoux, ferma les yeux, et le sentiment inconnu, le sentiment redouté de la honte, venant brusquement l'assaillir, tordit son cœur et fit courir en elle une onde de sang qui la brûla jusqu'aux yeux.



A l'arrivée de doña Rita dans l'après-midi, elle alla se cacher dans le coin le plus obscur de sa chambre, évitant toutefois de se dire souffrante pour que l'on ne fît point de son visage un trop sérieux examen. Elle prétendit seulement vouloir feuilleter un magazine français que lui avait apporté le dernier courrier. Et tandis que la mère impérieuse et la nourrice criarde recommençaient devant les armoires larges ouvertes leurs comptes sans fin, recueillie, tremblante encore, se mourant d'une humiliation si forte que cela seulement,

désormais et jusqu'à sa mort, semblait devoir exister en elle, elle se jurait de ne plus revoir son amant.

Le soir cependant Alonso était sous sa fenêtre, et dès qu'elle l'eut aperçu elle descendit, car elle lui appartenait maintenant et son instinct de femme lui enseignait seulement le devoir de ne point se dérober. Dans la rue nocturne elle marcha près de lui, silencieuse et sans joie, abandonnant sa main à la main qui la pressait. Sur la terrasse, elle voulut s'attarder un moment, se pencher au-dessus des couvents muets et des jardins où le clair de lune prenait l'odeur des menthes et des roses. Il ne lui en laissa pas le loisir et l'emmena d'abord dans l'atelier où, loin du divan brûlait une seule lampe voilée d'un abat-jour de carton mince, peint de lauriers verts et de chimères dorées.

Les dents serrées, il n'avait pu encore prononcer une seule parole. Mais un peu plus tard, il sanglota à genoux devant elle, son front appuyé contre le bras inerte et nu.

— Te voici donc une fois de plus, ma petite fille. J'ai passé cette journée comme un fou bienheureux. Ma terreur de ne plus te voir ici était telle que je me serais tué sans les défenses de l'Église. Anita! qu'as-tu fait des longues heures qui nous ont séparés? Comment as-tu pu vivre? Pensais-tu à moi?

Les bras allongés le long de son corps, les pieds unis et pareille à une morte, elle suivait du regard un papillon nocturne qui battait le plafond de ses ailes épaisses et courtes et elle ne répondait pas. Mais Alonso ne s'affligeait en rien de ce silence car il le comprenait selon son désir.

— N'est-ce pas, — disait-il, — quand le cœur est trop plein, on ne peut trouver aucune parole. Tais-toi, reste ici, aussi abandonnée et aussi calme que si tu devais y demeurer toujours. Mais après... quand tu voudras, tu me diras... Ton amour est-il profond?... M'aimes-tu depuis longtemps? M'aimais-tu le jour que tu es venue pour la première fois sur ma terrasse, toute seule, si hardie et si tourmentée? M'aimais-tu le soir de la fête chez doña Térésa? Les jeunes gens te regardaient de loin, mais c'est à moi seul que tu as parlé. Chaque fois que je te rencontrais, j'emportais dans ma pensée triste le pli de ton sourire, la beauté de tes yeux, la forme délicieuse

de ton corps. O Dieu! Pouvais-je penser qu'un jour tout cela serait sous mes lèvres et dans mes bras! Que s'est-il passé en toi, petite veuve aussi pure qu'une enfant, petite fille sérieuse? Pouvais-je penser, pauvre homme sans bonheur, que ce bonheur-là me devait advenir?

Il délirait. Soulevée sur un coude, elle le regardait, étonnée. Elle ne croyait pas que cet homme égaré fût le même de qui elle avait entendu tant d'exhortations raisonnables et reçu tant de sages conseils, et elle lui en voulait un peu de ne savoir rien lui faire sentir des ardeurs dont il paraissait tirer des joies et des souffrances si vives.

Il exigea qu'elle revînt souvent, et elle obéit, car près de lui seulement, tout étourdie par la passion qu'il lui témoignait, elle oubliait l'horreur de son péché et sa crainte incessante qu'il ne fût découvert. Elle le lui dit un soir. Le bonheur lui donnait une gaîté légère, et il riposta :

— Il n'est rien de tel, pour oublier ses remords, que de s'occuper à les accroître.

Mais il s'en voulut ensuite de cette phrase qui n'était point conforme à l'esprit de son amour. Il comprenait au contraire les scrupules d'Anita et, les partageant, il en prenait peut-être la part la plus grande.

Il était religieux et connaissait tout ce qu'il y avait de criminel dans les délices qu'il goûtait en ce moment. Déjà, il entrevoyait le temps de son repentir et les dures pénitences qu'il saurait accepter. Mais ce temps serait celui où sa jeune maîtresse ne voudrait plus de son amour et il en rejetait la pensée avec désespoir.

Quelquefois, tandis qu'ils étaient ensemble, un des bébés, réveillé, vagissait dans le grand silence de la maison. On entendait les cloches des couvents, appelant les nonnes aux offices nocturnes, ou la voix sonore et chaude des jeunes gens qui chantaient. Anita prêtait l'oreille. Sans doute, et trop distinctement, voyait-elle alors doña Blanca penchée sur un berceau, l'église triste et mal éclairée où planait l'invisible présence du Dieu qu'elle bravait en ce moment, ou encore, dans une rue étroite, à la lueur jaune d'une lampe suspendue, un beau visage hardi, des yeux dont les lourdes paupières

masquaient le regard insolent, tendre et sans franchise. Elle ne disait rien, mais Alonso s'impatientait de la sentir distraite.

— N'écoute pas, — disait-il, — qu'est-ce que tout cela? que valent toutes ces vies qui ne sont pas la nôtre?

Il n'était jamais question de Lelo. Elle, cependant, pensait souvent à lui. Chaque fois qu'elle recevait une de ses lettres, elle revoyait le fleuve rouge et la ville flamboyante, l'Andalouse avec son long voile, les muletiers près de l'auberge, le taureau noir devant qui s'écartaient les enfants effrayés, et les moindres détails de cette soirée où il avait prononcé de si singulières paroles. Elles avaient opéré leur sournois travail dans son cœur pur et tourmenté, et d'elles, à coup sûr, venait tout le mal qui se commettait en ce moment. Alors, mais dans les seules minutes où elle songeait à tout cela, elle ne détestait plus son péché. Elle y pensait au contraire avec une joie rageuse et mauvaise.

Doña Rita cependant menait avec tumulte les préparatifs du mariage. Elle décida de faire avec ses deux sœurs et sa fille un séjour de trois semaines à Madrid où l'on commanderait les toilettes, et Anita dut annoncer un soir à son amant son très prochain départ. Il devint pâle, et lui saisissant les deux mains la regarda avec méfiance :

— Pourquoi? — s'exclama-t-il. — A quel propos ce voyage?

Elle dit, hésitante et comme s'excusant :

— C'est pour les robes, tu comprends. Mama trouve qu'à Madrid on saura mieux les faire et qu'elles seront plus élégantes.

C'était la première fois depuis leur faute qu'elle faisait allusion à son mariage et elle vit le visage d'Alonso pâlir et se contracter, comme si jamais auparavant il ne s'était douté de ce qui devait advenir. Il la repoussa brusquement, alla s'asseoir devant sa table de travail, ouvrit un livre au hasard d'un geste emporté qui déchira deux pages, et parut s'absorber dans sa lecture. Il appuyait ses deux mains sur son front, ses yeux étaient cachés et tout son visage demeurait dans l'ombre, mais quelquefois un grand frisson tordait et repliait ses doigts emmêlés.

Ensuite il se calma un peu et revenant près de son amie, il lui

fit jurer d'être encore à lui quand elle reviendrait et de répondre aux lettres qu'il lui écrirait pendant son absence. Il comprenait les choses et voulait être sage; mais il se cramponnait à son amoureux bonheur avec d'autant plus de force qu'il n'avait connu rien de semblable pendant les années mornes de sa pauvre jeunesse. Elle jura.

Le soir des adieux, brisée de son émotion, pleurant avec lui, elle crut sentir que ses caresses lui étaient chères et le lendemain, dans le train qui l'emportait vers Madrid, elle craignit d'abord de laisser voir tout son chagrin à doña Rita assise en face d'elle et qui l'observait. Mais à sa surprise profonde, dès que les premiers kilomètres furent franchis, dès qu'on ne vit plus à l'horizon la cité rude, appuyée sur ses couvents innombrables et couronnée par l'impérieux Alcazar, elle n'eut plus à dissimuler rien et la gaîté qu'elle montra devant le changeant paysage n'était nullement feinte. Un arbre l'enchantait par sa belle couleur; aux stations, les jeux d'un enfant et d'un chien, l'accent d'une vieille femme qui offrait de l'eau fraîche et du lait de chèvre la faisaient rire aux éclats.

Ce fut même au point que doña Rita dut lui en faire le reproche, car il y avait près de ces dames, assis en face d'Eulalia, un libraire important de la Calle del Commercio, don Miguel Hortelana, qui pouvait bavarder à son retour à Tolède et trouver indécent qu'une jeune, femme séparée de son fiancé depuis un mois et pour deux mois encore, fît montre d'autant d'insouciance et de puérile allégresse.



A Madrid, le soir, quand la chaleur commençait de devenir moins vive, il y avait dans la Calle del Arenal et dans la Calle de Alcala des équipages arrêtés devant les beaux magasins. Des femmes, élégantes dans leurs vêtements sobres et bien coupés, le corps hardi, l'allure libre, marchaient allégrement sur les trottoirs arrosés d'où montait une buée fraîche. Dans les maisons riches, derrière la rampe ouvragée de larges balcons, quelques volets demeuraient clos, car l'exode vers la montagne ou vers les plages du Nord commençait déjà; mais la

plupart des fenêtres, à cette heure délicieuse, étaient ouvertes, montrant leurs rideaux de tulle drapé, leurs stores de broderie et de filet ancien, et la profondeur des gais appartements, tendus de soies claires ou de cretonnes à fleurs, au milieu desquels les grands lustres, enveloppés de gazes préservatrices, pendaient comme d'énormes fruits jaunes ou verts.

A mesure que descendait la nuit, la foule augmentait dans les rues étroites et dans les belles avenues; elle devenait plus joyeuse. On se pressait à la porte des théâtres, et sur la Puerta del Sol les miroirs innombrables et toutes les dorures des cafés à la mode reflétaient les buveurs nonchalants et graves, les jeunes femmes coiffées de mantilles noires ou de chapeaux fleuris, les enfants avides et silencieux, également occupés à savourer dans de larges verres le café au lait, l'orgeat blanchâtre, les glaces au limon, à la vanille et aux « chuflas ».

Anita pensait aux sombres soirs de Tolède. Se rappelant les rues étroites où la nuit s'abat, impérieuse, absolue, sans que rien d'autre vienne lutter contre elle, qu'une lampe à demi morte pendant sur un mur nu, un bruit de cloches sourdes, un cliquetis de ferrailles à la ceinture du veilleur de nuit, la petite veuve fermait les yeux pour savourer, une minute plus tard, l'éblouissement de les rouvrir.

Elle venait rarement à Madrid, et chaque fois goûtait la joie d'une enfant qu'exaltent de trop belles et trop courtes vacances. En ce moment, et parce qu'elle avait besoin d'oublier un passé devenu bien lourd et un avenir qu'elle n'aimait point, elle se laissait étourdir par cette joie plus fiévreusement que de coutume. Elle aimait les repas pris à l'hôtel dans le tumulte d'une salle encombrée, les promenades dans les allées du Prado, les soirées au spectacle où tant d'histoires amoureuses, tragiques ou pleines de gaîté la secouaient d'émotions diverses. Elle aimait jusqu'aux séances interminables chez la modiste, le tailleur ou la lingère; là, mieux encore que partout ailleurs, elle pouvait oublier ses tourments.

A peine entrées dans le magasin, doña Rita et ses deux sœurs s'empressaient de donner leur avis sur les modèles. Aucune d'elles ne partageait l'opinion des deux autres et toutes trois se disputaient au sujet de la plus mince aigrette ou du moindre volant, à tel point qu'Anita se trouvait n'avoir plus

grand'chose à dire : mais elle faisait des vœux tout bas pour que triomphât l'opinion qui se rapprochait le plus de la sienne; elle les faisait passionnément, prise alors tout entière par la coquetterie et trouvant insignifiant ce qui ne s'y rapportait pas. Et ces discussions interminables, ces espoirs, ces craintes, ces longues séances occupaient presque entièrement chaque journée.

Souvent doña Rita, désireuse de persévérer dans ses « idées modernes » et tout enragée encore des sourires de Lelo, imposait à sa fille, bien plus qu'elle ne la lui accordait, la liberté de sortir seule.

Mais, dès que personne ne marchait plus auprès d'elle, Anita trouvait la rue trop bruyante et se sentait prête à s'égarer, et s'égarait souvent d'ailleurs dans la ville trop vaste. Sa gaucherie, délicieuse et jeune, ses beaux yeux inquiets dès qu'ils n'étaient pas baissés, ses joues rondes et sa fraîcheur faisaient qu'on la remarquait et qu'on la suivait souvent. Elle se hâtait, devenait rouge, perdait la tête et s'effrayant du moindre regard, se croyait exposée à tous les outrages. Il lui fallait cependant obéir; il lui fallait sortir seule, ne fût-ce que pour aller chercher à la poste restante, trois fois par semaine, les lettres d'Alonso.

Le bureau était tout encombré d'hommes en casquette et en blouse, étourdissant de rumeurs et de cris, rempli par la fumée âcre et tournoyante des cigarettes grossières. Anita détestait l'instant où il fallait entrer là, subir les regards brutaux et s'approcher du gros homme à la puissante barbe brune qui, debout derrière son guichet, souriait en la voyant venir et lui souhaitait familièrement le bonjour. Il la prenait pour une jeune fille contrariée par ses parents dans une tendre inclination, et s'empressait à la servir avec cette sympathie qu'inspirent toujours en Espagne les intrigues amoureuses.

Tout en feuilletant d'un doigt rapide le paquet d'enveloppes blanches, jaunes et bleues, il demandait :

— Eh bien? le papa? la maman? Toujours entêtés? Bah!... ils finiront par se rendre à vos bonnes raisons... Ne vous faites pas de chagrin, allez. Bien des jeunes filles en sont là... L'essentiel est que le « novio » soit fidèle... Et il l'est.

Je vous en réponds... puisque... tenez... voici encore une lettre, ce qui fait la troisième en huit jours; vous n'avez pas à vous plaindre. Au revoir, señorita, à bientôt.

Confuse à ne pouvoir trouver une parole, suffoquée et pourpre de honte, elle maudissait en ce moment l'enveloppe que, d'un air ironique, lui tendait le gros homme cependant que derrière lui d'autres employés, sans même baisser la voix, échangeaient sur elle des réflexions, flatteuses certes, mais sans délicatesse. Et sa colère s'apaisait à peine cependant que dans un coin d'église déserte, au pied d'un Saint Joseph ou d'un Saint Jean-Baptiste, à la lueur d'une couronne de cierges inégaux, brûlant à courte flamme et fondant à gouttes épaisses, elle décachetait la lettre d'Alonso.

Celle-ci était toujours jolie, trop jolie, peut-être. En écrivant à sa jeune maîtresse l'historien s'appliquait beaucoup. Il voulait la séduire et l'enchanter et qu'elle demeurât obsédée de ses phrases amoureuses, dont il travaillait la forme et le rythme comme il ne l'avait jamais fait pour les vers ingénieux de ses plus chers poèmes. Maintenant qu'Anita n'était plus là, il la revoyait telle qu'il l'avait connue depuis son enfance, ingénue et sage, et non telle que depuis plusieurs semaines il la connaissait. — Alors que sur sa terrasse tolédane il demeurait des nuits entières, pâle et torturé d'un souvenir charmant, à presser sur sa bouche un bel œillet meurtri, craignant de scandaliser par des mots trop précis cette petite fille très pure, il semblait ne pouvoir lui faire entendre qu'il l'eût jamais possédée. Avec une finesse dont il se louait beaucoup, il se contentait de lui laisser à travers mille images poétiques deviner ses tourments. Et elle lisait les longues pages fleuries comme elle eût fait d'un roman agréable et sans plus d'émotion.

Elle méditait ensuite non sur ce qu'il y avait là, mais sur elle-même, avec tristesse. Et malgré qu'elle s'efforçât au scepticisme, elle s'épouvantait tout à coup, étant dans une église, de la couleur de son âme. Qu'adviendrait-il d'elle... en ce monde et plus tard? Lasse et désolée elle fléchissait un peu sur ses genoux; mais quand elle entendait sonner l'heure pesante, elle se levait brusquement, faisait un signe de croix, honteux comme le salut de l'être méprisable à qui son salut ne sera pas rendu,

baisait son pouce replié sur l'index et s'en allait vite, se hâtant vers l'hôtel où sa mère et ses tantes devaient être de retour.

Elle arrivait, un peu haletante, un peu lasse d'avoir marché vite, dans les rues chaudes où des hommes la suivaient, la pressaient, lui chuchotaient à l'oreille d'effrontés compliments. Dans le salon, presque désert à cette heure, doña Rita coiffée déjà pour le repas du soir, un peigne damasquiné dans son chignon luisant et le visage abondamment poudré, attendait en effet sa fille.

D'avance, sur une table placée dans un coin tranquille sous un palmier toujours mourant de soif, aux feuilles jaunes et dures, elle avait ouvert un buvard, préparé le porte-plume et le papier blanc. Et elle disait, impérieuse :

— C'est l'heure de ta lettre, Anita.

Avec un soupir, ayant seulement pris le temps d'ôter son chapeau et de soulever ses cheveux, lourds à son front et tout crépelés de chaleur, Anita s'asseyait devant la table. Docile, elle écrivait à Lelo. L'emploi de ses journées, et tout ce qu'elle voyait de nouveau en ce moment lui fournissait de quoi, sans trop de peine, remplir ses quatre pages. De loin, la tête discrètement penchée sur son ouvrage, mais les yeux levés de minute en minute, doña Rita la surveillait. A la rapidité avec laquelle la plume courait sur le papier, elle mesurait l'ardeur de la fièvre amoureuse. Et toujours, au bout d'un moment, elle demandait :

— Tu lui dis bien, n'est-ce pas, que tu sors seule, que je te laisse une liberté très grande et que, sur ce point, Dieu merci, mes idées sont aussi larges que peuvent l'être les siennes?

***

Le quinzième jour après son arrivée à Madrid, Anita quittait le bureau de poste. Elle venait de soigneusement plier en quatre la lettre d'Alonso et de la glisser dans son petit sac à mailles d'argent, quand elle aperçut, debout près de l'immense affiche bariolée annonçant la prochaine course de taureaux, un jeune homme qui la regardait avec curiosité. Il la salua. C'était Vicente Coronel.

Ayant fait un pas vers elle, il sembla brusquement se raviser et se tourna vers l'employé à la barbe brune. Cet homme à qui elle n'avait pas daigné répondre plus que les autres jours, suivait la jeune femme de son regard amusé. Avant de s'enfuir, tout éperdue, elle eut le temps de voir que Vicente s'était approché de lui et que tous deux, en souriant, se parlaient à voix basse.

Ce colloque des deux hommes la hanta tout le jour. Qu'avait pu demander l'un et que répondait l'autre? Puérile, et si maladroite dans la pauvre aventure où l'avait emportée son goût de l'amour et la folle idée qu'aucun scrupule ne devait désormais la contraindre, elle se croyait aussi bien perdue dans Madrid qu'elle l'eût été à New-York ou à Batavia, aussi loin de tout ce qu'elle connaissait au monde. Et jamais cette idée ne lui était venue qu'elle pouvait être surprise en recevant ses lettres clandestines. Maintenant elle eût pleuré de son imprudence et de sa sottise. Et sa peine s'aggravait de ce que justement ce fût Vicente qui l'eût rencontrée. Qu'allait-il penser d'elle? Toute la nuit, ne pouvant dormir, elle laissa la lumière allumée; mais que la pièce fût obscure ou claire, elle le voyait nettement qui la regardait de loin, avec un pli insultant au coin de sa jolie bouche, et il ricanait, comme il faisait toujours en parlant des femmes et comme jamais elle n'eût pensé qu'il pût le faire en parlant d'elle.

Pelotonnée dans son lit de cuivre sous l'édredon banal de soie rouge brodé de vert et de bleu, elle se sentait brûlée d'une douleur aussi vive que ce matin si proche où elle avait pour la première fois senti l'amertume inconnue de la honte lui mordre le cœur.

Pendant trois jours elle n'osa retourner au bureau de poste. Mais à la devanture d'un libraire, les titres amoureux et tristes de quelques volumes évoquèrent pour elle la détresse de son ami passionné. Elle eut honte de son indifférence. Tout d'un coup, elle s'imagina que les lettres restées en souffrance dans l'étroit casier de bois étaient plus douloureuses que les autres, demandaient de consolantes réponses. Et elle alla les chercher un soir, après un bel orage dont la pluie brève avait fait monter du sol des vapeurs brûlantes et malsaines.

Cette fois l'homme à la barbe noire ne lui adressa pas une parole. Il se contenta de sourire, avec plus d'insolence que de coutume, et en se retournant elle aperçut Vicente Coronel. Il vint près d'elle et elle dut lui tendre la main tandis qu'il s'exclamait bien haut :

— Quel singulier hasard! Je commence à croire que le ciel veut nous rapprocher. L'autre jour je vous aperçois, et je vous retrouve aujourd'hui encore. Sans doute venez-vous d'envoyer une lettre à votre fiancé?

— Justement, — dit-elle, sans le regarder.

Elle savait très bien qu'il ne la croirait pas plus qu'elle ne l'avait cru lui-même quand il attribuait au hasard leur nouvelle rencontre. Il était renseigné maintenant autant qu'il le pouvait être sur sa correspondance mystérieuse et il était revenu là chaque jour sachant qu'il l'y retrouverait. A sa surprise très grande, elle en sentait moins d'ennui qu'un confus et trouble plaisir.

Dans la rue, Vicente, sans lui en demander la permission, marcha auprès d'elle. Aimable et ne lui posant nulle gênante question, il cachait son étonnement de ce que lui avait appris l'indiscret employé, mais il cachait moins bien qu'il trouvait la jeune femme fort jolie dans sa robe de batiste ornée de broderies légères, le col nu, ses cheveux noirs se détachant sur la paille jaune d'un grand chapeau.

D'abord elle s'inquiéta qu'il ne lui dît point adieu tout de suite, puis elle réfléchit qu'ainsi elle aurait le temps de lui demander le silence au sujet de leur rencontre. Et elle cherchait le nouveau mensonge qui, tout en exprimant sa prière, la justifierait aux yeux du jeune homme, quand celui-ci lui demanda :

— Puis-je compter sur vous, Anita, pour ne dire à personne que je me trouve actuellement à Madrid?

Elle promit avec chaleur, heureuse, et tranquillisée maintenant pour son propre compte. Aussitôt il s'expliqua :

— Je suis ici, — dit-il, — à propos d'une histoire de femme... pour une rupture. Mes parents me croient à Valence où des affaires, il est vrai fort importantes, me réclament en ce moment... Mais que voulez-vous, cette femme... la maîtresse que je quitte... est désespérée... Je

crains qu'elle ne se tue... Et elle a un mari... des enfants... J'essaie de la raisonner doucement... de la détacher de moi petit à petit.

« Il est délicat et bon, » pensa-t-elle.

C'était la première fois qu'un homme la prenait pour confidente de ses aventures amoureuses et elle en sentait beaucoup d'orgueil en même temps qu'un trouble vague, parce que l'homme justement était celui-là. Elle renouvela sa promesse, très grave.

— Vous pouvez être tranquille. Je ne dirai rien.

Émue et curieuse elle attendait presque qu'il lui continuât ses aveux, mais Vicente n'en fit rien :

— Et vous, Anita, avec qui et pourquoi êtes-vous à Madrid?

— Avec Mama et mes tantes... c'est pour les robes et le linge...

— Quand vous mariez-vous?

— Je ne sais encore. Lelo doit revenir dans les derniers jours du mois d'août.

— Heureux Lelo! — dit Vicente.

Et il devint songeur. Puis tout à coup il demanda :

— Anita, voulez-vous me rendre un grand service?

— Tout service qu'il sera en mon pouvoir de vous rendre, — dit-elle si vivement qu'elle en rougit aussitôt.

C'était pour elle une singulière chose que de se voir ainsi, par le hasard de quelques phrases, rapprochée de Vicente Coronel et son cœur battait avec force. Le jeune homme continua sans paraître avoir remarqué rien de cette émotion.

— Il faudrait qu'un matin... demain par exemple... Vous êtes libre le matin, n'est-ce pas?

— Si je le veux, — dit-elle avec fierté. — Je sors seule comme vous le voyez et aux heures qui me conviennent. Les idées de Mama ont beaucoup changé.

Vicente, hautement, approuva doña Rita.

— Elle se modernise, — déclara-t-il, — et elle a raison. Notre pays tout entier subit en ce moment des transformations profondes. A son tour, il veut secouer les vieux jougs. L'homme réclame de plus larges idées, la femme une liberté plus grande. Quelques-uns s'indignent, mais ceux-là ne sont point du parti des « intelligents » ; au lieu que vous en êtes,

vous, niña, ainsi que votre mère. Je vous en félicite toutes deux.

Et penchant la tête pour la bien regarder, posant sur la tempe pure, sur le beau chignon lourd, sur la joue veloutée et ferme, sur l'adorable moue de la petite bouche gonflée son œil tendre et sans franchise :

— Niña, demain... demain matin, voulez-vous venir me retrouver dans les jardins du Prado? A onze heures, il n'y a personne.

Elle parut s'effarer de l'impudence tranquille avec laquelle il lui demandait ce rendez-vous et le jeune homme contint un sourire. Il dit sérieusement :

— Il faut que je sois vu... avec une femme... une femme jeune, élégante et jolie.

— Mais qui doit nous voir? — s'exclama-t-elle...

— Rassurez-vous. La personne qui nous verra... et en rendra compte à une autre, ne vous connaît pas, et ne vous connaîtra jamais...

— Pourquoi cette comédie?

— Pour que la femme dont je vous ai parlé tout à l'heure... et qui saura la chose, sache bien ainsi que désormais elle n'a plus à penser à moi.

— Je comprends mal...

— Elle se croira des raisons d'être jalouse.

Cela ne s'accordait guère avec les attentions délicates par lesquelles il prétendait tout à l'heure préparer et adoucir la peine de l'amie délaissée, et ces explications étaient confuses; mais Anita, si elle les jugea telles, attribua ce jugement à sa propre sottise. Elle se rappela dans quel dédain Lelo tenait sa vie étroite et ses petites idées ; et se révoltant une fois de plus contre elle-même, brave comme si elle eût reçu l'éducation de celles que les hommes traitent en francs camarades, elle promit :

— J'irai!



Elle vint. Sous les arbres épais circulait seulement à cette heure matinale, l'odorante fraîcheur qui montait de la terre

récemment arrosée. Le beau jardin, avant la journée trop chaude, se recueillait silencieusement dans une vapeur bleue. Dans sa boutique de bois peint et de toile un « aguador » alignait sur son comptoir les verres bien rincés et les bouteilles multicolores. Et dans l'ombre ronde d'un acacia, la vieille marchande de cacaouètes et de chuflas installée sur un amas de chiffons et de sacs, travaillait activement à une broderie merveilleuse, du dessin le plus délicat et de la plus noire malpropreté.

Vicente était là ; il se précipita vers la jeune femme et lui serra les deux mains avec reconnaissance.

— Il faut que nous nous promenions un peu ensemble, — dit-il.

Docile, elle marcha près de lui. Tout en l'écoutant qui parlait des douceurs de l'amitié et de la consolation qu'un homme éprouve à prendre une jeune femme pour confidente de ses tourments, elle risquait autour d'elle des regards curieux. Qui donc les épiait et qui rapporterait la chose à cette maîtresse obstinée qui ne voulait point se résigner à l'abandon? Il n'y avait là personne. Mais ils passèrent dans l'ombre de l'acacia devant la vieille marchande à face de singe ; elle leva la tête pour les voir et Anita songea : « Ce doit être elle » ; car dans les éditions anciennes dont le papier sentait les aromates et la moisissure, elle avait lu les romans de son pays et savait que les vieilles femmes aiment à prêter leurs services aux amoureux.

Discrète, elle ne demanda rien, et elle continua de se promener avec Vicente aussi longtemps qu'il le désira. Mais le soleil rapide envahissait le ciel aveuglant ; sous les arbres même l'air devint torride et lourd à respirer.

— Nous pourrions, à présent, — dit le jeune homme, — entrer au musée pour nous reposer un peu.

Puisqu'il n'avait plus besoin de sa présence, Anita voulait lui dire adieu. Mais il la supplia de demeurer quelques minutes encore et d'entrer avec lui dans les salles fraîches.

— Je vous montrerai, — dit-il, — tout là-haut, au dernier étage (les visiteurs n'y vont jamais) un enterrement du comte d'Orgaz qui n'est point du Greco, mais qui par sa peinture excellente, et par le rayonnement que font sortir de lui cent

petits cierges allumés me plaît autant que le tableau fameux dont s'enorgueillit notre Tolède. Vous verrez.

Aussitôt elle pensa :

« Lelo ne doit point connaître ce tableau. »

L'idée de lui en parler quand il reviendrait et de se parer devant lui d'un peu de science lui fit battre le cœur d'une joie singulière et la décida tout à coup. Elle gravit avec Vicente les longues marches blanches, pénétra dans le musée silencieux comme une église. Elle le connaissait déjà, et toujours devant les tableaux qu'il contient sentait une émotion confuse et profonde ; elle n'eût point osé en parler, car devant ces choses au sujet desquelles furent écrits tant de savants livres, elle sentait mieux qu'ailleurs et plus douloureusement l'humilité de n'avoir rien appris.

Aujourd'hui cependant elle voulait seulement voir cet enterrement du comte d'Orgaz, que peu de visiteurs connaissent et qu'elle aurait l'orgueil de révéler à Lelo. Mais Vicente semblait n'y plus penser. Tournant à gauche il l'emmena dans la salle des Menines. Elle est petite et mieux que nulle autre recueillie et discrète. Il y faut, malgré soi, baisser la voix, car le tableau considérable occupant tout un des panneaux semble la continuer par la salle du palais royal que lui-même représente, et l'on craindrait d'importuner les Dames ou la Naine, ou la dédaigneuse petite Infante qui, vous sachant là, ne tolérerait certes pas que vous y demeuriez longtemps. Grâce à des glaces adroitement disposées vous apercevez vers quelque endroit que vous vous tourniez, ces personnages qui commandent le respect. Trois ou quatre fauteuils à pieds tors permettent aux fervents du chef-d'œuvre de prolonger leur admiration sans défaillir de lassitude, et le parquet de bois sombre est entretenu avec tant de soin que le reflet des figures peintes y met des taches rondes, confuses et lumineuses.

Anita n'aimait pas le tableau des Menines à cause de la naine, trop laide, et dont elle n'eût pas voulu subir la présence pendant qu'Alonsa et Conchita s'occupaient de sa toilette. Mais elle apprécia les glaces qui lui permirent de s'apercevoir, point décoiffée, rose de chaleur, et les fauteuils, car elle était lasse. Elle s'assit. Silencieux, Vicente assis en face d'elle se

mit alors à la regarder fixement et tout à coup, après quelques hésitations qui contractèrent son beau visage, brusque et comme ne pouvant se contenir, il demanda :

— Anita, de qui sont les lettres que vous allez trois fois par semaine chercher à la poste restante?

Elle serra de chaque main le bras de son fauteuil comme elle eût serré pour se donner du courage une main amie. Et elle sentait tant d'épouvante qu'elle ne pouvait parler.

— Je... je ne vais pas chercher de lettres, — balbutia-t-elle enfin.

— Vous y allez... Il y a donc un homme que vous aimez et qui n'est pas votre fiancé; qui est cet homme?... niña... Dites-le-moi.

Il n'était plus amical et attendri. Et son emportement était sincère. Devant la petite veuve juvénile et désirable qu'il n'avait jamais courtisée parce qu'il la croyait plus froide et plus sage qu'une nonne, il s'irritait qu'un autre eût osé ce que jamais il n'eût cru possible. Après tout, peut-être n'y avait-il eu encore, entre elle et cet homme, qu'un échange de lettres. Mais, cynique, il ne le pouvait croire. Et la beauté d'Anita ce matin, la confiance ingénue qu'elle lui avait montrée, son trouble quand il l'interrogeait ajoutaient à son exaspération.

— Qui est-ce, niña? L'aimez-vous?... Dites... Dites-le-moi.

Perdant toute mesure, rageur, il insistait, impérieux comme un amant. Et cela était si étonnant et si brutal qu'Anita s'emporta à son tour.

— Je n'ai rien à vous dire, — s'exclama-t-elle. — Laissez-moi tranquille. A quoi pensez-vous de me parler ainsi?

Elle le regardait durement, rouge, avec plus d'indignation que de peur. Et il vit bien qu'il avait eu tort d'enfreindre l'habitude prudente qu'il avait de ne jamais laisser voir le fond de sa pensée. Aussitôt il parut honteux et triste, et, passant sa main sur son front :

— C'est vrai, — dit-il. — Vous ne pouvez pas comprendre...

Il se leva.

— Au revoir, niña. La tête me fait mal. Ne pensez plus à tout cela que pour me pardonner. Au revoir.

Tout étourdie, elle demeura seule avec les Menines gra-

cieuses, la naine si laide et leur princesse. Du regard, elle les interrogeait ; mais préoccupée de sa besogne active ou de son rêve, aucune de ces femmes ne paraissait se soucier d'elle. Elle se leva à son tour pour de nouveau s'approcher de la glace, et penchée vers son visage ému, elle y chercha l'explication de l'angoisse qu'elle sentait en ce moment. Venait-elle de ce que Vicente avait en partie deviné son secret ou de ce qu'il en montrait une si brûlante colère ?

ANDRÉ CORTHIS

(À suivre.)

UN AMOUREUX

DE

CHARLOTTE-AMÉLIE DE LA TRÉMOÏLLE

L'histoire du comte Pierre de Griffenfeld, grand chancelier du royaume de Danemark, victime de son amour pour Charlotte-Amélie de La Trémoïlle, nièce de Turenne, a l'intérêt d'un roman vécu.

Le 2 octobre 1675, madame de Sévigné écrit à sa fille :

« Vous saurez que cette princesse de La Trémoïlle est favorite du roi (de Danemark) et de la reine qui est sa cousine germaine. Il y a un prince, frère du roi, fort joli, fort galant, que nous avons vu en France, qui est passionné de la princesse et la princesse pourrait peut-être sentir quelque disposition à ne le haïr pas ; mais il se trouve un favori qui est tout-puissant, qui s'appelle M. le comte de Kingstogtimkllet, vous entendez bien. Ce comte est amoureux de la princesse, mais la princesse le hait; ce n'est pas qu'il ne soit brave, bien fait, de l'esprit et de la politesse, mais il n'est pas gentilhomme et cette seule pensée fait évanouir. »

La spirituelle marquise déforme étrangement le nom d'un illustre homme d'État danois; elle s'intéresse pourtant à la passion de ce parvenu qui ose prétendre à la main d'une personne appartenant à la plus haute noblesse de France; aussi reparlera-t-elle plusieurs fois de la romanesque « affaire de Danemark ».

C'était pour être restée fidèle à sa foi que mademoiselle de La Trémoïlle, ardente huguenote, se trouvait à Copenhague.

Son père, Henri-Charles, prince de Tarente, venait d'abjurer le protestantisme et mettait tout en œuvre pour déterminer sa femme et ses enfants à suivre son exemple. Auprès de ses fils il eut facilement gain de cause : par contre, madame de Tarente, née princesse Emilie de Hesse-Cassel, et Charlotte-Amélie s'opposèrent avec une grande fermeté à son désir. Mais la jeune fille souffrait d'être en désaccord avec son père ; et comme Charlotte de Hesse-Cassel, femme de Christian V, roi de Danemark, lui offrait un emploi de demoiselle d'honneur à sa Cour, elle accepta et partit pour un pays où ses croyances religieuses ne risquaient pas d'être combattues.

Elle n'avait que vingt ans, étant née le 3 janvier 1652, et déjà sa personnalité s'était affirmée en plus d'une occasion. « Je suis d'humeur hautaine, glorieuse et mutine », lit-on dans son autobiographie[1]. Effectivement elle possédait à un très haut degré l'orgueil de sa naissance : les femmes de la maison de La Trémoïlle avaient le droit de s'asseoir en présence de la reine de France et tous les membres de cette famille portaient le titre de cousins et cousines du roi.

Cependant, elle connut peu, enfant, la vie des Cours. Sa grand'mère paternelle, huguenote à l'âme fortement trempée, l'éleva très librement, de manière à laisser se développer son naturel indépendant ; elle lui inculqua un profond attachement à sa foi protestante et lui recommanda de ne jamais commettre aucun acte indigne d'une fille de qualité.

L'aïeule morte, elle vécut d'abord en Hollande, ensuite à Thouars, avec ses parents. Elle fut alors témoin de scènes violentes qui éclataient entre eux, provoquées par les infidélités conjugales du prince de Tarente. S'il faut en croire madame de Sévigné[2], la princesse, sa femme, n'était pas un modèle de vertu ; néanmoins elle supportait difficilement les incartades de son mari. Charlotte-Amélie, dont la moralité

1. *Vie de la princesse de La Trémoïlle, comtesse d'Altenbourg, écrite par sa main, en forme d'instruction à son digne fils*, publiée par E. de Barthélemy. Il existe une édition plus complète, en allemand, due au docteur Mosen qui a traduit le manuscrit autographe conservé à Oldenbourg.

2. Parlant d'un chien que lui a donné, aux Rochers, madame de Tarente, elle écrit à madame de Grignan : « Il s'appelle Fidèle, c'est un nom que les amants de la princesse n'ont jamais mérité de porter ; ils ont été pourtant d'un assez bel air. »

fut toujours sévère, blâmait tacitement la conduite de son père pour qui elle avait cependant une préférence, car il lui témoignait plus d'affection que sa mère.

Cette mère peu tendre, que madame de Sévigné appelle, avec une nuance d'ironie, « la bonne Tarente », désira, avant même que sa fille eût l'âge de se marier, se débarrasser d'elle en lui ménageant un beau mariage sans consulter ses goûts. En Hollande elle avait intrigué pour la fiancer, à peine âgée de douze ans, à Guillaume d'Orange, le futur roi d'Angleterre. « Dieu m'en préserva, écrit Charlotte-Amélie, car j'aurais été la plus malheureuse du monde avec lui. » Mal dotée, la nièce de Turenne était d'un placement difficile. Sa mère comptait sur sa parenté, si nombreuse, nous dit madame de Sévigné, « qu'il fallait que l'Europe entière se portât bien pour qu'elle ne fût pas sujette à perdre ses parents ». La landgrave de Hesse, sœur de madame de Tarente, aimait fort à s'occuper de mariages. Le duc d'York, frère de Charles II d'Angleterre et veuf depuis peu d'Anna Hyde, lui parut un bon parti pour mademoiselle de La Trémoïlle. Par l'intermédiaire de la reine de Danemark, sa fille, elle obtint de Christian V qu'il donnât l'ordre à son ministre à Paris d'entamer des pourparlers avec l'ambassadeur d'Angleterre auprès de Louis XIV, ainsi qu'avec le secrétaire d'État Letellier et M. de Ruvigny, ami personnel du roi d'Angleterre; mais le projet fut abandonné à la nouvelle que le duc d'York venait de se convertir au catholicisme.

Entre la princesse de Tarente et Charlotte-Amélie la froideur était de règle. L'abjuration du prince les rapprocha l'une de l'autre en les unissant dans un même zèle religieux. Le voyage de mademoiselle de La Trémoïlle étant décidé, madame de Tarente résolut d'accompagner sa fille. Leur départ, à vrai dire, avait lieu contrairement à la volonté du prince qui n'admettait pas « qu'une personne de qualité, avec les avantages d'esprit et de corps qu'elle avait, ayant père et mère pour la nourrir, s'en allât au bout du monde pour faire la demoiselle suivante ».

Elles obtinrent un passeport du roi grâce à l'intervention du maréchal de La Feuillade et de la princesse palatine et se mirent en route au mois d'août 1672. Arrivées à Cassel, les voyageuses apprirent la mort du prince de Tarente (sep-

tembre 1672). La jeune fille eût préféré reprendre le chemin de la France, mais sa mère, qui ne l'entendait pas ainsi, écrivit à la reine de Danemark pour qu'elle persistât dans son désir d'avoir à sa cour mademoiselle de La Trémoïlle. — « La Reine, écrit celle-ci, voulut absolument me conserver et cette nouvelle me mit la mort dans l'âme. »

Les princesses arrivèrent à Copenhague le 25 novembre, après un pénible voyage ralenti par les difficultés de la route [1]. « Le roi envoya des gentilshommes avec cuisiniers et un conseiller privé avec les carrosses qui nous attendaient aux portes de la ville. Nous reçûmes mille marques d'honneur, d'estime et d'amitié : on tira le canon. Pourtant j'étais plus morte que vive et ma mère m'en fit des reproches sérieux. »

Madame de Tarente s'estimait heureuse d'avoir trouvé pour sa fille une situation en Danemark; aussi ne fit-elle aucune démarche pour la reprendre. Après un court séjour à Copenhague, elle repartit seule pour la France où elle avait à régler la succession de son mari [2].

La Cour de Danemark était alors une assez pauvre copie de la Cour de Versailles. Affaibli, presque ruiné par une longue et désastreuse guerre avec la Suède, le Danemark reconquérait du prestige grâce à la politique adroite du ministre Griffenfeld, mais la détresse financière était encore si grande qu'il fallut, à l'occasion du couronnement de Christian V (1670), emprunter au chevalier de Terlon, ministre de France, de quoi payer les cuisiniers français. Le souverain prescrivit des habits très simples, confectionnés dans le pays, mais l'engouement pour les modes françaises fut plus fort que la

1. Le 11 novembre l'ordre suivant avait été adressé au gouverneur civil de Copenhague par Christian V : « Des personnes princières étant attendues, Nous ordonnons que tu Nous procures, en des maisons de la ville exemptes de maladie, des couvertures et draps pour cinq lits ». (Riegels, *Essai sur l'histoire de Christian V*. Copenhague, 1792.)

2. Elle avait besoin pour cela de la protection de Louis XIV; elle la sollicita par l'intermédiaire du ministre de France, Hugues de Terlon, et se montra bonne diplomate en la circonstance : « Comme elle doit être de retour en France à la fin de cette année pour ses affaires, écrit ce ministre, partant à cet effet dans trois ou quatre jours, elle s'est extrêmement louée de la bonté de Sa Majesté à son égard. Cette princesse ne demande que le temps de son voyage, n'ayant à présent aucun chagrin que ses fils soient catholiques et ne voulant s'appliquer aux affaires que pour leurs seuls intérêts. » (Archives du Ministère des Affaires Étrangères — Paris.)

volonté royale. Les gens de quelque fortune avaient des serviteurs français et correspondaient activement avec des commerçants parisiens, afin de se tenir au courant des moindres changements survenus dans la mode en France[1].

La Cour entretenait des danseurs et musiciens français; pourtant bien peu de personnes y parlaient la langue de Molière : on se servait presque exclusivement de l'allemand. Un audacieux coup d'État accompli par Frédéric III, le prédécesseur de Christian V, la substitution de la monarchie héréditaire et absolue à la souveraineté élective, restreinte par les prérogatives des nobles, éloignait de la capitale la vieille noblesse danoise, désormais privée d'influence. Elle vivait pauvrement sur ses terres; une aristocratie nouvelle, venue d'Allemagne ou bien issue des adultères royaux, occupait les hautes charges de la Cour. Ces étrangers, ces bâtards que haïssait l'ancienne noblesse, se piquaient de posséder les belles manières, mais ils s'enivraient fréquemment à l'instar des nobles relégués aux champs, et sous l'apparente politesse de leurs mœurs perçaient alors la rudesse et l'ignorance.

Un seul, Ulrik Frédérik de Gyldenloewe, fils naturel de Frédéric III, avait vraiment les allures d'un grand seigneur. Des missions lui avaient été confiées en France, en Espagne et en Angleterre; instruit par ses voyages, il était devenu, au dire d'un ambassadeur anglais à Copenhague, un des gentilshommes les plus accomplis de son temps. Cependant il aimait, lui aussi, la boisson[2]. Deux fois marié et divorcé, il avait eu pour seconde femme la ravissante Marie Grubbe, fille d'un hobereau, l'héroïne d'un roman de J. P. Jacobsen.

1. Riegels, *Essai sur l'histoire de Christian V*, Copenhague, 1792, et Wolff, *Vie de Griffenfeld*, Copenhague, 1820.

2. Ce goût de la boisson faisait à Copenhague des victimes parmi des seigneurs de nationalité étrangère comme en témoigne une dépêche de M. de Terlon à M. de Pomponne, secrétaire d'État : « Je vous écris ces lignes par l'extraordinaire pour vous dire le funeste accident qui est arrivé à M. le duc de Richemont (ambassadeur d'Angleterre), que l'on a trouvé mort dans son carrosse sortant de se réjouir sur les frégates anglaises qui sont au Sund; si je n'eusse pas attendu M. le marquis de Feuquières, j'aurais accompagné cet ambassadeur dans son divertissement sur lesdites frégates; j'aurais peut-être bu comme lui, mais peut-être aussi l'aurais-je détourné de tant boire, s'il est vrai qu'il soit mort de débauche. » (Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Paris.)

Marie Grubbe l'avait quitté, écœurée de ses habitudes d'intempérance. Remariée, après diverses expériences amoureuses, à un gentilhomme campagnard, elle s'enfuit, à quarante-six ans, avec un jeune valet de ferme, aventure assez ordinaire en un temps où beaucoup de seigneurs se distinguaient peu des paysans.

En 1672 Gyldenloewe, âgé de trente-deux ans, remplissait à la Cour de Danemark les fonctions de maître de plaisirs du roi. En sa compagnie Christian V, jeune et sans force de caractère, se laissait parfois entraîner à des dépenses excessives et à des écarts de conduite dont s'attristait fort la reine Charlotte. Mais quelqu'un disputait à Gyldenloewe l'amitié royale et combattait sa mauvaise influence : le ministre Pierre de Griffenfeld, de son vrai nom Schumacher. Il était fils d'un honorable bourgeois de Copenhague, établi marchand de vins. Dès l'enfance il donnait des preuves d'une intelligence hors ligne. A neuf ans il composait des vers latins et prononçait, à une fête universitaire, un discours dans la langue de Cicéron; un peu plus tard il commentait en latin une bible écrite en hébreu. Ses maîtres lui procurèrent une bourse de voyage. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Italie et eut partout accès auprès de savants illustres qu'émerveilla son savoir : à Paris il alla voir le médecin Guy Patin. Soit vanité, soit volonté d'arriver, il joignait au nom de son père celui de sa mère et se faisait appeler « Schumacher de Motzfeldt ». Adroit et insinuant, il obtint une audience de Louis XIV [1].

Durant ce séjour il se perfectionna dans l'usage du français et de l'espagnol; il parvint à écrire et à parler ces deux langues avec une parfaite aisance.

Son absence dura huit années; à son retour en Danemark il fut nommé bibliothécaire du roi, puis secrétaire aux finances. Frédéric III qui préparait son coup d'État le chargea de rédiger la nouvelle « Loi royale » instituant le régime de l'autocratie propice à l'éclosion des génies politiques. Un caprice du souverain pouvait faire du modeste secrétaire un puissant ministre : de fait le successeur de Frédéric III se prit d'affection pour

1. Giessing, *Griffenfeld*, Copenhague, 1846.

le jeune Schumacher et lui confia la direction des Affaires Étrangères et, quelque temps après, les fonctions de premier ministre. Dans cette importante charge il allait mériter d'être appelé le « Mazarin danois »[1].

Marié à la fille du bourgmestre de Copenhague, mais bientôt veuf[2] il fut anobli sous le nom de Griffenfeld; sa haute situation, sa popularité, la faveur royale, les revenus considérables qu'il devait à la munificence du souverain, tout contribuait à faire de cet homme de trente-cinq ans, un parti fort recherché. Il était de taille moyenne, il avait de beaux traits, le regard fin, un sourire de douce ironie, une voix très prenante, un maintien imposant et une incomparable éloquence lorsqu'il s'exprimait en langue danoise. Des alliances très avantageuses lui étaient proposées, mais il paraissait résolu à vivre quelques années de gai veuvage. Une amitié étroite l'unissait à M. de Gyldenloewe en dépit de la rivalité qui existait entre eux. Ce même Griffenfeld qui veillait avec soin sur la dignité royale en empêchant Christian V de courir la nuit les mauvais lieux avec son demi-frère, menait joyeuse vie en compagnie de Gyldenloewe et de quelques femmes de la noblesse. La bande se divertissait à de fins dîners dans une maison de campagne aux environs de Copenhague. Hommes et femmes s'y donnaient l'appellation de « camarades[3] ». Des « billets doux » adressés au ministre furent saisis immédiatement après sa chute; ils sont d'un ton très libre et justifient le mot de Griffenfeld : « Le précepte *sinon chaste, du moins prudent* est fort bon, mais pour moi, pauvre garçon, je ne suis ni l'un ni l'autre ». Ses maîtresses étaient toutes mariées à des hommes de haute naissance. Il convient d'ajouter que ses liaisons bien connues ne lui attirèrent jamais la colère d'un mari et que ses amies l'accablèrent de demandes d'emplois et dignités pour leurs seigneurs légitimes. La douce et charmante Madeleine de Gersdorff, mariée à un haut fonctionnaire qui avait vingt-deux ans de plus qu'elle, était désignée

1. Ce surnom lui fut donné par le chevalier de Terlon.

2. Au printemps de 1672, madame de Griffenfeld mourut en donnant le jour à une fille.

3. A. Jörgensen, *Griffenfeld*, Copenhague, 1893, et Wolff, *Vie de Griffenfeld*, Copenhague, 1820.

particulièrement sous le nom de « la dame de ses pensées ». Elle lui voua une tendresse passionnée et lui demeura fidèle dans le malheur.

Mademoiselle de La Trémoïlle arrivait à Copenhague précédée d'une réputation d'esprit et de beauté. Au dire des historiens danois, elle possédait toutes les séductions physiques et morales. On trouve dans ses mémoires son portrait tracé de sa propre main : un visage d'un ovale gracieux, les cheveux et les yeux noirs, un large front, des sourcils finement arqués, le nez un peu camus, la bouche fort jolie, le menton creusé d'une fossette. Sa taille est admirablement proportionnée, sa peau très blanche. (Elle a soin d'ajouter : « quand je me suis décrassée ».) Elle est d'humeur enjouée en même temps que très sage : « J'aime fort à me divertir mais je ne serai jamais coquette ». Elle craint Dieu et s'applique à faire sa volonté[1].

Porté à subir les influences féminines, Griffenfeld s'éprit de cette « merveille du Sud ». Elle personnifiait le bon ton, la grâce des manières que le fils du marchand de vins n'avait pu acquérir aux Universités de Leyde, d'Oxford et de Paris, non plus qu'à la Cour de Danemark. Les premiers temps elle s'entretint volontiers avec lui : Gyldenloewe était absent, chargé d'une mission à Hambourg; sans Griffenfeld elle n'eût trouvé personne qui parlât bien le français. Elle n'entendait pas l'allemand et s'ennuyait. La reine, son meilleur appui, était bonne, intelligente, animée du désir de bien faire, mais sujette à des accès d'humeur dus au chagrin qu'elle ressentait de l'inconduite du roi. Charlotte-Amélie, cruellement isolée, pleurait la nuit sous ses couvertures. En ces pénibles circonstances, les attentions de Griffenfeld lui furent agréables. Elle ignorait qu'il eût l'audace de songer à l'épouser.

Il fut peut-être séduit d'abord par l'idée de s'unir à une patricienne très haut placée; mais très vite naquit un sentiment qui jeta des racines profondes dans l'âme du plébéien récemment anobli, modifia sa destinée et eut des conséquences

1. M. de Brandt, envoyé de l'électeur de Brandebourg, est l'auteur de Notes sur la Cour de Copenhague rédigées en latin. Il peint mademoiselle de la Trémoïlle dans les termes suivants : « *Reformata ea erat, Gallia oriunda, paupera, sed magno genere nata, prudens et optimæ famæ* ». (Collection de manuscrits de la Bibliothèque royale de Copenhague.)

regrettables pour l'avenir du pays. Du jour où il aima Charlotte-Amélie, Griffenfeld commit plus d'une imprudence; ainsi lorsque Gyldenloewe, revenu à Copenhague, entreprit de faire sa cour à la noble Française. Le premier ministre, jugeant bon d'éloigner ce dangereux rival, suggéra au roi de le fiancer à la fille aînée du comte allemand Antoine d'Altenbourg, une enfant de douze ans[1], puis de le nommer gouverneur de la Norvège, alors possession danoise. Gyldenloewe se soumit à la volonté du monarque; il partit, furieux de ses fiançailles forcées et de son exil, et déterminé à chercher des moyens de nuire à M. de Griffenfeld.

En cette année 1673, le roi, de plus en plus satisfait de son ministre qui avait conclu avec l'étranger des traités avantageux pour le Danemark, le fit grand-chancelier du royaume et l'honora des insignes de *l'Éléphant*, réservés aux princes. A cette occasion la Cour et la ville se rendirent chez lui et des musiciens, trompettes et violons, lui donnèrent une aubade. Peu de jours après lui était accordé le titre de comte transmissible à ses descendants. Il devenait le quatrième personnage de la Cour après les membres de la famille royale.

Par un singulier manque de hardiesse, il n'avait pas confié au roi son ardent désir d'épouser la demoiselle d'honneur française. Son éclatante fortune lui donna enfin le courage de s'en ouvrir à son royal protecteur : Christian V l'écouta avec bienveillance et lui promit son appui.

Autorisé à demander la main de mademoiselle de La Trémoïlle, Griffenfeld ne sut encore qu'exprimer sa passion au moyen de sous-entendus auxquels elle répondit avec esprit, de manière à écarter l'aveu formel. Mais, au mois d'août 1674, il fut nommé grand-maître de l'Université de Copenhague et celle-ci par une fête splendide célébra son anniversaire de naissance. En même temps l'Empereur, ayant conclu un traité avec le Danemark, élevait le grand-chancelier à la dignité de comte de l'Empire. Le moment était venu de se déclarer. Toujours en proie à la même étrange timidité, Griffenfeld pria le représentant de Louis XIV, Hugues de Terlon, d'être son

1. C. Brasch, *L'amour de Griffenfeld pour mademoiselle de la Trémoïlle*, Copenhague, 1885. — On verra plus loin que M. de Gyldenloewe devint par ce mariage beau-fils de Charlotte-Amélie.

interprète auprès de Charlotte-Amélie; idée malheureuse, car le chevalier [1], qui depuis dix-sept ans servait la politique française dans le Nord, était de bien petite noblesse, fils d'un solliciteur de procès qu'avait protégé Mazarin; adroit diplomate, mais vantard et l'air commun, il s'enorgueillissait d'avoir obtenu la construction de chapelles catholiques à Hambourg et à Copenhague : autant de mauvaises recommandations auprès de l'altière huguenote. Il se heurta à un refus catégorique, motivé, dit Terlon dans ses dépêches, par le « dégoût » de mademoiselle de La Trémoïlle pour la naissance plébéienne du grand-chancelier [2].



Cet échec accrut la passion de Griffenfeld. Il pensa éblouir la jeune fille par son train de maison. A ses autres libéralités le roi venait d'ajouter le don de l'île danoise de Samsœ ainsi qu'un important fief en Norvège; la fortune du favori devenait une des plus considérables du Danemark. Il embellit son hôtel et le décora de plantes rares qu'il se fit expédier de France, de Hollande et d'Allemagne. Ses valets, très nombreux, furent vêtus d'une riche livrée galonnée. Il donna de plantureux dîners auxquels il convia les plus hauts personnages du royaume ainsi que des hommes politiques étrangers de passage à Copenhague qui en louèrent la belle ordonnance. Étourdi de ses succès, il fit frapper une médaille d'or à son effigie et il orna son banc à l'église d'une couronne de comte qui ressemblait fort à une couronne royale.

Plus tard ses ennemis lui reprochèrent des extravagances par quoi il cherchait à éclipser le souverain. L'envie grondait en bien des cœurs. Mais pour l'instant son étoile brillait très haut. Il était l'objet de basses adulations; des poètes célé-

1. Né à Toulouse, en 1620, Hugues de Terlon fut nommé ministre de France près des Cours scandinaves en 1657.

2. « Je trouvai beaucoup de répugnance pour ce mariage, quoique ce fût le meilleur parti du royaume, le plus honnête homme et le plus riche, assez jeune et bien fait, mais comme elle est glorieuse elle m'a témoigné quelque dégoût à cause de sa naissance.» (Archives du ministère des Affaires Étrangères.)

braient en lui « la lumière du jour », « l'ornement de la nation ».

Tout à la pensée de plaire à mademoiselle de La Trémoïlle, il se laissait aller aux puérilités que l'amour invente, soignait davantage sa mise, renonçait à porter flottants sur ses épaules ses cheveux très longs et qui bouclaient naturellement. L'envoyé de Danemark à Paris, M. de Meiercrone, reçut l'ordre de lui expédier plusieurs perruques « à la dernière mode ».

La Cour de France avait connaissance par M. de Terlon de cette passion dont Louis XIV pensait tirer parti pour les progrès de son action diplomatique dans le Nord et du commerce français dans la Baltique. Allié de la Suède, il désirait être aussi l'allié du Danemark. Griffenfeld venait d'inaugurer une politique francophile qui le mettait en opposition avec un parti allemand puissant à la Cour de Copenhague. Louis XIV sut le flatter adroitement afin de le gagner à ses desseins. Peu de temps après que lui eut été accordé le titre de comte, le chevalier de Terlon put lui communiquer une lettre de M. de Pomponne, secrétaire d'État :

« Je commence, Monsieur, cette réponse à votre lettre du 9 de ce mois par le témoignage de la satisfaction avec laquelle le Roi a reçu la marque que le roi de Danemark a donnée à M. de Griffenfeld de sa considération pour lui. Comme Sa Majesté a beaucoup d'estime pour ce ministre. Elle a été bien aise de voir que ses services sont si glorieusement récompensés par le roi son maître [1]. »

Un peu plus tard, au mois d'août 1674, le chevalier recevait encore de Versailles cette recommandation :

« Continuez de cultiver les bonnes dispositions que vous trouvez en M. de Griffenfeld. »

Il y a mieux : un jour qu'il donnait audience à Meiercrone, le roi de France dit à ce diplomate, assez haut pour être entendu de la salle entière : « Je ne saurais m'empêcher de vous témoigner l'estime infinie que j'ai pour les mérites du comte de Griffenfeld; c'est sans doute un des plus grands ministres du monde ». Les courtisans présents, jaloux du moindre signe de la faveur royale, s'émurent. Un d'eux chu-

1. Dépêche du 29 décembre 1673 (Archives du Ministère des Affaires Étrangères).

chota le nom du ministre danois ; et tous les autres répétèrent : « Le ministre du roi de Danemark... le ministre du roi de Danemark... » Ce murmure suivit M. de Meiercrone à sa sortie et jusqu'au bas de l'escalier[1].

Louis XIV ne s'en tint pas à des louanges. Il décida que la main de mademoiselle de La Trémoïlle serait l'appât offert au grand-chancelier pour le déterminer à conclure une alliance avec la France. Meiercrone eut une autre audience au mois de mars 1675. Le roi lui parla « avec une douceur sans pareille » de sa sympathie pour Christian V : il avait eu le bonheur de voir ce monarque avant son avènement et il désirait vivement l'avoir pour ami. Il ajouta à voix basse : « Je sais que le comte de Griffenfeld sert fidèlement son maître et qu'il me sert; je le servirai aussi. »

M. de Pomponne, qui était venu à Copenhague quatre ans plus tôt pour essayer de gagner le Danemark, dit à Meiercrone que Sa Majesté faisait allusion à un mariage pour monsieur le grand-chancelier.

En Danemark Griffenfeld était encouragé dans son projet matrimonial par Christian V et par la reine mère qui désirait surtout empêcher une intrigue de se nouer entre son second fils le prince George et mademoiselle de La Trémoïlle. Le prince danois avait fait du vivant de M. de Tarente un voyage en France; le père de Charlotte-Amélie lui avait donné l'hospitalité à Thouars. Il paraissait épris de la dame d'honneur française; quoi qu'en dise madame de Sévigné, il ne semble pas que la jeune fille, d'humeur peu sentimentale, portée à juger froidement les individus, ait éprouvé de l'inclination pour ce personnage qui avait de jolies manières et parlait suffisamment bien le français pour se faire comprendre en cette langue, mais n'était guère intelligent. Il faillit régner, car le trône de Pologne lui fut offert (1674)[2]. Griffenfeld, qui recherchait tous les moyens de se rendre sympathique à

1. Giessing, *Griffenfeld*, Copenhague, 1846.

2. Toujours pour gagner le Danemark Terlon reçut l'ordre de dire à Griffenfeld que « Sa Majesté (Louis XIV) n'eût pas été éloignée d'obliger le roi son maître pour l'aider à la dépense qn'il eût fallu faire pour l'équipage de M. le prince George s'il eût été élu roi de Pologne ». Le prince George épousa, en 1683, Anna d'York qui devint reine d'Angleterre; ce mariage était l'œuvre de Louis XIV.

mademoiselle de La Trémoïlle, conseilla au prince de refuser cette offre plutôt que de se faire catholique. Mais son zèle protestant ne pouvait rien contre la répulsion inspirée par sa naissance trop obscure. En un moment où le grand-chancelier, surchargé de travail, occupé à introduire dans toutes les branches du gouvernement une fermeté, un ordre jusque-là inconnus, paraissait rarement à la Cour, M. de Gyldenloewe vint passer quelques jours à Copenhague : exaspéré de son exil en Norvège, il sut avec adresse abaisser le favori dans l'esprit de l'orgueilleuse jeune fille.

Nous voyons alors Griffenfeld recourir à un artifice connu : il prête l'oreille à une proposition de mariage extrêmement flatteuse, inespérée, car il s'agit de la princesse Louise de Holstein, fille d'un duc d'Augustenbourg-Sonderbourg qui, très pauvre et chargé d'enfants, vivait d'une pension que lui faisait le roi de Danemark. La duchesse, sa femme, fort intrigante, fatiguait le grand-chancelier en sollicitant des emplois pour ses fils. Elle laissa entendre à la reine mère, sa proche parente, qu'elle accepterait volontiers Son Excellence le comte de Griffenfeld pour gendre. La reine mère approuva cette idée, par amitié pour des parents pauvres; la reine Charlotte y applaudit comme à un moyen de soustraire sa cousine de La Trémoïlle aux importunités de Griffenfeld.

La princesse avait dix-sept ans, elle était grande, blonde et bien faite, mais un peu coquette. Elle se trouvait à Berlin auprès de sa tante maternelle, femme de l'électeur de Brandebourg. Glorieuse union, en vérité, pour Pierre Schumacher, dit Griffenfeld, qui allait être allié à la famille royale de Danemark, aux maisons régnantes de Brandebourg et de Hesse et aux nombreuses familles princières de Holstein!

« Le roi de Danemark va marier ce fier ministre à une princesse de Holstein, de la maison royale », écrit à son gouvernement le zélé Terlon qui voit dans cette union un coup porté à l'influence française, un triomphe du parti allemand.

Le mariage paraissait chose décidée bien que le grand-chancelier n'eût pas formellement engagé sa parole. Il témoignait de la plus parfaite indifférence pour cette brillante alliance. M. de Meiercrone lui ayant adressé ses félicitations, il répondit en termes ambigus :

« Pour ce qui concerne mes amourettes, je ne sais trop que vous en dire. J'ai reçu du ciel tant de preuves de sollicitude que je m'abandonne aveuglément à ma destinée, confiant en mon étoile qui a jusqu'ici fort bien conduit ma barque. »

Il n'avait pas renoncé à Charlotte-Amélie. Un de ses amis, Charles Bertie, ancien ambassadeur d'Angleterre à Copenhague, lui écrivait à la même époque :

« Je souhaite à Votre Excellence que la très haute princesse de Tarente soit le couronnement de votre vie et que le titre de duc vienne marquer la valeur de vos services. Le bruit court que ces deux faveurs vont vous être accordées. »

Il n'est pas impossible qu'il ait lui-même répandu de tels bruits. En tout cas il commit une incroyable maladresse en ne se hâtant pas de conclure un mariage qui eût à jamais consolidé sa position et rendu vaines les menées de ses adversaires. Louis XIV fut peut-être cause de ses lenteurs car il chargea le ministre Gravelles de dire à Meiercrone :

« Le roi de France désire montrer son estime pour le grand homme d'État danois. Il déplaît à Sa Majesté que l'Empereur l'ait devancée en nommant M. de Griffenfeld comte de l'Empire. La cour de France est instruite du projet de mariage avec la princesse de Holstein et s'étonne que le grand-chancelier préfère épouser une Allemande plutôt qu'une Française. »

Et M. de Gravelles cita le comte de Béthune qui avait dit : « Pourquoi cette princesse-là et non une autre qui est aussi de sang royal? »

Un incident imprévu permit à Griffenfeld de renvoyer son mariage à une époque indéterminée. Une dépêche de l'envoyé de Danemark à Berlin, du 3 juillet 1675, rendait compte d'un bruit fâcheux qui courait sur la princesse Louise : elle avait, disait la chronique scandaleuse, accepté un rendez-vous d'un certain chambellan de Pöllnitz, réputé fort mauvais sujet. Instruit de l'aventure, l'électeur de Brandebourg avait exilé le chambellan. A Berlin, tout le monde croyait à l'innocence de la princesse, coupable seulement d'étourderie; cette « intrigue d'amour » se réduisait à des « soupçons ». Néanmoins Griffenfeld, prenant prétexte de ces rumeurs, laissa en suspens la question du mariage : cela suffit pour offenser

gravement les parents de la princesse Louise[1], qui s'unirent à tous les envieux, tous les mécontents dont la haine était secrètement entretenue par M. de Gyldenloewe.

« Griffenfeld soupirait pour mademoiselle de La Trémoïlle, cet amour causa sa perte », écrit l'historien danois Vaupel[2]. Ce fin politique, aveuglé par la passion, ne vit pas le péril auquel son attitude dédaigneuse à l'égard des Augustenbourg l'exposait, ou bien il se crut assez fort pour le braver.

De fait Christian V lui accordait une entière confiance et le laissait libre de se marier à son gré. La reine Charlotte ressentait peut-être l'offense faite aux princes de Holstein, mais elle pardonnait au grand-chancelier à cause de la bonne influence qu'il exerçait sur la conduite privée du roi. De France lui venaient les plus précieux encouragements. M. de Gravelles faisait savoir à Meiercrone que son souverain avait l'intention d'offrir au comte de Griffenfeld des meubles et autres objets de valeur à l'occasion de ses noces et, pour ne laisser aucun doute sur le mariage auquel il était fait allusion, Louis XIV écrivait au chevalier de Terlon :

« On m'assure qu'il n'est rien qu'il (Griffenfeld) désire aussi vivement qu'un mariage avec ma cousine La Trémoïlle qui est élevée (*sic*) chez la reine de Danemark. Vous pouvez finement lui faire comprendre que je contribuerai à l'heureuse issue de cette affaire[3]. »

Et un peu plus tard :

« Il faut beaucoup de finesse pour faire réussir cette affaire, car la reine de Danemark et ma cousine La Trémoïlle sont contraires à ce projet[4]. »

Terlon étant momentanément absent de Copenhague, le sieur Desarcis, secrétaire de l'ambassade de France, écrivit au secrétaire d'État :

« M. l'ambassadeur ne néglige rien pour le service du Roi et fera valoir à M. le comte de Griffenfeld l'honneur que Sa Majesté lui

1. Elle épousa plus tard un duc de Holstein-Beck, gouverneur de Kœnigsberg; elle lui eût préféré un fils de l'électeur de Brandebourg, le prince Frédéric-Louis, qui ne voulut pas d'elle. Furieuse, elle lui fit manger une orange empoisonnée dont il mourut.

2. Vaupel : *Le grand-chancelier de Griffenfeld*. Copenhague, 1880.

3. Archives royales, Copenhague.

4. *Idem*.

fait de l'agrément qu'Elle veut bien donner à son mariage avec mademoiselle la princesse de La Trémoïlle. Je suis persuadé que ce ministre préférerait bien ce mariage à celui qui est assez avancé avec la fille du prince de Holstein [1]. »

Dès qu'il eut parlé au grand-chancelier, Terlon écrivit au roi de France. Il avait dit au comte de Griffenfeld que Sa Majesté voulait lui montrer son estime en commençant par une chose « qu'Elle croyait qui ne lui serait pas désagréable, qui était de le voir marié avec une de ses parentes ». Et Griffenfeld témoigna sa reconnaissance avec un infini respect. Le mariage qu'il devait faire avec la princesse Louise de Holstein, dit-il, n'était pas conclu :

« Quand il ne se marierait jamais, il était trop glorieux des sentiments obligeants que Votre Majesté avait pour lui, et il ne serait jamais satisfait s'il ne pouvait pas accorder les intérêts du Roi son Maître avec ceux de Votre Majesté [2]. »

Mais il semble douteux que Griffenfeld atteigne au bonheur rêvé. Ayant ouï dire que Louis XIV a disposé de sa main pour l'offrir au grand-chancelier de Danemark, Charlotte-Amélie s'inquiète : elle interroge M. de Terlon. L'adroit diplomate, soucieux avant tout de ne déplaire à personne, a recours à un mensonge et nie l'intervention de son maître en cette délicate affaire.

En outre la politique vient contrarier les désirs de Griffenfeld. La Suède a déclaré la guerre à l'électeur de Brandebourg. Le parti allemand, hostile à l'autorité du favori, veut que le Danemark se mêle à la querelle et en profite pour régler d'anciens différends avec la couronne suédoise. En vain, pour empêcher une campagne danoise en faveur de l'électeur, le roi de Suède envoie-t-il au comte de Griffenfeld un présent de trois cents fils de cuivre pour couvrir une de ses maisons. M. de Terlon reçoit l'ordre d'offrir à Christian V quarante-cinq mille écus, prix de sa neutralité, ainsi que trois cent mille écus pour la dot de la princesse Ulrique, sa sœur, fiancée au roi de Suède. Et Louis XIV écrit à son représentant :

« Nul mieux que le comte de Griffenfeld ne pouvant contribuer à

1. Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Paris.
2. *Idem.*

ce que j'obtienne ce que je désire, vous pouvez lui faire savoir que j'aurai grande satisfaction s'il maintient la neutralité de son maître et lui faire espérer des témoignages de ma satisfaction [1]. »

Mademoiselle de La Trémoïlle est informée secrètement que le gouvernement français désire un mariage entre elle et le grand-chancelier danois. Mais tout cela est inutile, car le parti allemand impose sa volonté à Christian V.

Quand il sut que le Danemark avait décidé de faire la guerre à la Suède, le roi de France s'écria : « Griffenfeld est notre maître à tous, il nous a tous déçus ». Sa colère éclata dans une lettre à Terlon, assez dure pour le Toulousain. Parlant d'une audience qu'il venait d'accorder à Meiercrone :

« Je me contentai de lui témoigner qu'à la vérité ce qui s'était passé dans l'engagement que le roi de Danemark venait de prendre contre la Suède ne répondait pas aux témoignages d'amitié que le roi de Danemark m'avait fait donner par vous durant un si long temps puisqu'il connaissait à quel point mes intérêts étaient joints avec ceux de la Suède. Je ne lui fis pas paraître un plus grand mécontentement, mais je ne serais pas fâché que la manière dont je lui parlai, en faisant connaître à Copenhague que j'ai quelque sujet de me plaindre des paroles avec lesquelles on vous y a amusé si longtemps, y inspirât des sentiments de rapprochement pour moi et d'accommodement avec la Suède [2]. »

L'historien Vaupel déclare que « Louis XIV cessa de s'intéresser aux affaires privées de Griffenfeld aussitôt que les hostilités furent ouvertes entre le Danemark et la Suède ». Pourtant Griffenfeld entrait pleinement dans les vues du grand roi. Il comprenait qu'une entente entre le Danemark et la Suède pouvait seule rendre plus forts les deux royaumes du Nord en leur assurant l'appui de la France. Il avait opposé d'inutiles protestations à la politique maladroite des Augustenbourg, Ploen, et autres princes allemands, satellites ordinaires des souverains danois.

Cependant il ne se décourage pas. Il souhaite, une fois la guerre terminée, conclure enfin l'alliance franco-danoise et toucher le prix de son amitié pour la France ; surtout il espère

1. Archives royales, Copenhague.

2. Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Paris.

se faire aimer de mademoiselle de La Trémoïlle. Sa ténacité est admirable. Il sait la jeune fille excédée des projets de mariage que sa mère échafaude pour son compte sans que jamais ils aboutissent. Madame de Tarente travaille à la marier au prince Casimir de Nassau, plus jeune qu'elle, « mal bâti de corps et d'esprit débauché... Je craignais ce mariage comme la mort », écrit Charlotte-Amélie. Confuse de cette démarche qui reste vaine comme les précédentes, mademoiselle de La Trémoïlle sera-t-elle toujours insensible à la constance du grand-chancelier de Danemark? Le prétexte qu'il donne à l'affront fait à la princesse de Holstein n'a-t-il pas préparé un revirement dans l'esprit de cette huguenote qui se montre sévère sur le chapitre de la morale? Griffenfeld nourrit cette illusion. Sur le point de partir pour le Mecklembourg où les hostilités viennent de commencer, il dit à mademoiselle de La Trémoïlle : « Je vois de quelle manière vous me traitez, mais je suis assuré que vous ne sauriez me refuser votre sympathie ».

Éloigné d'elle, ni ses multiples occupations, ni les tracas de la guerre dont la réussite sera son œuvre, ne lui feront oublier l'objet de sa tendresse. Madame de Sévigné raconte que « le favori se fait porter les paquets de la princesse jusques à l'armée, faisant semblant qu'on s'est trompé pour avoir un prétexte, en les lui renvoyant, de l'assurer de sa passion ».



Dans ses mémoires, Charlotte-Amélie ne fait pas une seule allusion à l'amour de cet homme éminent. Ce silence qui ne surprend pas chez une personne si réservée, si prudente au milieu des intrigues de Cour, est cause qu'un peu de mystère plane sur ses sentiments à l'égard de Griffenfeld. Elle avait exprimé le désir de retourner en France, mais le grand-chancelier manœuvra de telle sorte que la reine de Danemark la voulut dans sa suite en partant pour le Mecklembourg où se trouvait déjà le roi. A peine arrivée au camp, elle est témoin de l'action prépondérante qu'il exerce sur la marche des événements; elle peut comparer ses habitudes de sobriété

aux mœurs des seigneurs qui accompagnent le roi et la reine et qui s'enivrent journellement. Ennemie du désœuvrement — « J'aime fort à faire quelque chose et je hais fort de ne rien faire », nous dit-elle, — comment n'admirerait-elle pas l'étonnante faculté de travail de Griffenfeld qui du fond de sa tente dirige les opérations et veille au ravitaillement des troupes?

Le roi et la reine portent souvent à table la santé du grand-chancelier qui a réorganisé l'armée et la flotte avec tant de bonheur que la Suède va être battue sur terre et sur mer[1]. La landgrave de Hesse vient sur le lieu de la guerre, devant Wismar que l'armée danoise assiège; d'accord avec les souverains, elle engage sa nièce à faire meilleure figure au comte de Griffenfeld dont les services sont plus que jamais utiles. Charlotte-Amélie obéit et adoucit son humeur hautaine, cependant que sa tante, « la plus grande entremetteuse de l'Europe », s'occupe de la marier au prince Rupert, fils du roi de Bohême Frédéric V et d'une fille de Jacques I[er] d'Angleterre : il a cinquante-six ans et vit à la Cour de Londres.

— « Ma nièce, lui écrit la landgrave, a une fort jolie taille, une humeur pensée (réfléchie) et un caractère incomparablement bon. » Mais le prince ne veut rien entendre et demande à continuer sa joyeuse existence de célibataire.

Tout cela est humiliant pour mademoiselle de La Trémoïlle et la petite comédie qu'on lui fait jouer répugne à son caractère très franc. Griffenfeld, lui, passe par des alternatives de joie et de découragement. Pendant quelque temps il souffre d'une indisposition sérieuse qui lui cause une grande faiblesse. Il maigrit, il enlaidit, il est au désespoir. Tout en expédiant des dépêches relatives à la conduite de la guerre, il ordonne à ses secrétaires de commander à Paris, par l'intermédiaire de Meiercrone qui a fort bon goût, des perruques neuves, « à grosses boucles et d'un blond joli ».

Autour de lui on s'égaie à ses dépens. Une des dames d'honneur de la reine lui raconte que mademoiselle de la Tré-

1. Dès 1670 un Français, le comte de Roie, avait été appelé en Danemark et chargé de réformer l'organisation militaire. Mécontent de la politique danoise, Louis XIV fit en sorte qu'à la paix de Fontainebleau (1679) le Danemark n'obtint que quelques canons pour prix de ses victoires.

moïlle vide chaque jour son verre à la santé du grand-chancelier. Il le croit avec l'ingénuité d'un amant de vingt ans. Lorsqu'il s'entretient de Charlotte-Amélie avec ses familiers, il lui donne de ces appellations tendres qui échappent à un cœur épris. Parce qu'elle montre peu de goût pour les fêtes de Cour et leur préfère une vie retirée, il l'appelle « la bergère ». Le désir qu'il a de lui plaire est exempt de tout calcul étranger à l'amour; le mariage avec la princesse de Holstein eût pleinement satisfait son ambition et il y a renoncé à cause d'elle.

Cette passion alimente les conversations aux Rochers chaque fois que la bonne Tarente, en villégiature à Vitré, rend visite à la marquise. Bavarde, « aimant l'amplification », cette Allemande apporte une amusante note d'exotisme. Elle communique à madame de Sévigné des lettres de Charlotte-Amélie, « remplies de tendresses d'enfant ». Et la châtelaine des Rochers de laisser courir sa plume en mêlant au roman la politique :

« Pour moi je crois qu'il se trouvera à la fin qu'il (Griffenfeld) est fils de quelque roi des Wisigoths... La princesse est ravie que sa fille ait pris Wismar : c'est une vraie Danoise. Elle sait fort bien que nous en sommes fâchés parce que le roi de Suède est notre allié. »

Quelques jours après la prise de Wismar, en janvier 1676, la Cour revint à Copenhague. Le grand-chancelier fit alors plusieurs cadeaux à mademoiselle de La Trémoïlle [1]. Elle les accepta; faut-il voir dans ce fait la preuve qu'elle consentait enfin à oublier son origine plébéienne? Il était au sommet de sa carrière. Des souverains étrangers, leurs ministres et quantité de grands personnages d'Allemagne, de Hollande, d'Angleterre, de France et d'Espagne lui adressaient leurs vœux de nouvel an. Les courtisans lui prodiguaient les plus basses flatteries. Absorbé par sa passion, il écrivait le 29 janvier à Gyldenloewe dont il continuait à ne pas se défier :

« Quand pourrai-je me remarier?... Dès qu'une paix honorable

1. Cela est dit dans les Notes de M. de Brandt.

sera conclue, je renoncerai au monde et vivrai seul avec ma bergère. Un grand-chancelier amoureux est une singulière chose! »

Il comptait sur le succès ; il ne voyait pas approcher l'orage et ne soupçonnait pas les intrigues de ses ennemis. La foudre le frappa le 11 mars 1676. Il avait passé la soirée du 10 chez le ministre d'Espagne[1] en compagnie de plusieurs hauts dignitaires. Pendant ce temps Christian V était auprès de sa maîtresse, Sophie Moth, fille du médecin du roi, qui haïssait Griffenfeld parce qu'il empêchait le souverain d'afficher publiquement cette liaison. D'accord avec Gyldenloewe et les parents de la princesse Louise de Holstein et profitant de certaines intempérances de langage dont le grand-chancelier s'était rendu coupable, elle obtint dans la nuit du 10 au 11 mars le consentement de Christian V à l'arrestation de son ministre. Lorsqu'il arriva au palais, à huit heures du matin, un général le fit conduire, par ordre du roi, à la citadelle. Un seul de ses domestiques fut autorisé à partager sa captivité; les scellés furent mis sur tous les meubles et objets précieux que renfermait son hôtel. Ce même jour on vendit dans les rues des complaintes intitulées : « Doléances de Pierre Schumacher sur l'inconstance de la fortune ».

Il était accusé d'avoir communiqué des secrets d'État à M. de Terlon[2]. Au cours du procès ses ennemis eurent l'audace de faire paraître un libelle qui révélait un étrange complot contre Christian V : Griffenfeld, disait-on, avait, par l'intermédiaire du chevalier, vendu pour quarante tonnes d'or le roi de Danemark à la France et à la Suède, en s'engageant à le livrer mort ou vivant au roi de Suède[3].

1. M. de Rebolledo, un des plus grands poètes espagnols de ce temps-là.

2. Plusieurs dépêches du roi de France à Terlon avaient été portées à Griffenfeld avec l'assentiment de Christian V devant qui on lisait ces lettres. Après la disgrâce du grand-chancelier on ne sut expliquer la présence de ces correspondances que par la trahison.

Les basses accusations contre Griffenfeld sont reproduites dans les *Mémoires politiques* de Dumont, Paris, 1699.

3. Madame de Sévigné se fait l'écho de cette absurde calomnie lorsqu'elle écrit à madame de Grignan :

« Vous ai-je mandé que ce favori du roi de Danemark, amoureux romanesquement de la princesse, est prisonnier et qu'on lui fait son procès? Il avait un petit dessein seulement : c'était de se faire roi et de détrôner son maître et bien-

« On dit, écrivait M. de Terlon, qu'il a reçu de l'argent de M. l'électeur de Brandebourg pour que le roi son maître facilitât ses desseins, qu'il aurait touché de l'argent des Hollandais pour faire entrer le roi de Danemark dans son engagement qu'il avait pris envers eux, comme aussi que Votre Majesté lui aurait donné cent mille écus pour le porter à faire quelque ajustement avec la Suède. Pour cet article, Votre Majesté sait bien ce qu'il en est et je puis bien dire qu'il avait une vénération toute particulière pour Votre Majesté et qu'il souhaitait d'avoir son estime[1]. »

L'ex-favori était enfermé dans un cachot où on lui refusait de la lumière, du papier et de l'encre. Ceux qui avaient comploté sa chute, connaissant l'empire qu'il savait prendre sur Christian V, empêchèrent que le souverain le revît. Il fut conduit le 5 juin au supplice, la commission instituée pour le juger ayant prononcé la peine de mort. Devant les exécuteurs de la sentence il proclama son innocence avec une grande fermeté; mais au moment où il posait sa tête sur le billot, un officier cria : « Grâce, au nom du roi! » Le châtiment suprême était remplacé par la prison à vie.

La joie de revoir sa fille, unique faveur qu'il implorât, lui fut refusée. Sa fortune fut partagée entre ses ennemis, ses fiefs passèrent aux enfants que Sophie Moth avait du roi. Christian V eut même la cruauté de réduire fortement la pension annuelle que Griffenfeld servait à sa vieille mère. La conduite du prince ne s'explique que par sa faiblesse de caractère. Il écouta les propos de gens qui lui répétaient qu'avec un ministre aussi autoritaire que Griffenfeld il n'était pas véritablement autocrate; et il oublia les immenses services rendus par le grand-chancelier. A M. de Terlon qui professait la plus vive admiration pour l'infortuné homme d'État, il dit que « son ambition et son avarice étaient la cause de son arrestation ». Mais il faut se rappeler que la concussion, si concussion il y eut, était en ce temps-là péché véniel.

faiteur. Vous voyez que cet homme n'avait pas de médiocres pensées. M. de Pomponne m'en parlait l'autre jour comme d'un autre Cromwell. »

Quant à Louis XIV, il s'écria, en apprenant l'arrestation de Griffenfeld : « En Danemark on n'estime pas les grands hommes! »

1. Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Paris.



Fut-ce orgueil invincible ou sécheresse de cœur? Mademoiselle de La Trémoïlle n'eut pas un mot de regret pour l'homme illustre qui endurait la plus injuste et la plus cruelle disgrâce parce qu'il l'avait passionnément aimée. Sa situation devint difficile à la Cour danoise après la disparition de Griffenfeld. Le parti allemand qui triomphait l'accusa d'avoir été l'instigatrice de la politique francophile du grand-chancelier. Elle n'avait pourtant nulle velléité de se mêler des affaires d'État. Accablée d'ennui, elle confiait à la reine qu'elle souhaitait de se marier, d'être bientôt veuve et de se retirer en Hollande, pays protestant. Dans sa détresse elle accepta l'amitié du grand-veneur Hahn qu'elle désigne dans ses mémoires comme « fort mon ami » et « un ami aussi sûr que j'en aie connu ». Or ç'avait été un des pires adversaires de Griffenfeld. Il s'empressa de noircir ce dernier auprès de la demoiselle d'honneur; il l'entretint des nombreuses maîtresses qu'avait eues Griffenfeld et de l'ascendant que Madeleine de Gersdorff aurait sûrement conservé sur lui s'il s'était remarié. Cette douce et dévouée amie avait offert de recueillir la fille de son ancien amant; elle fut, pour sa fidélité que ne lui pardonnaient pas les ennemis du favori déchu, exilée de la capitale. En outre, M. de Hahn infligea une nouvelle torture au prisonnier en lui faisant savoir qu'il possédait la confiance de mademoiselle de La Trémoïlle. Ce fut lui qui arrangea le mariage de Charlotte-Amélie avec le comte Antoine d'Altenbourg, dont le gendre, Ulrik Frédérik de Gyldenloewe, succédait à Griffenfeld dans le rôle de favori du roi. Le grand-veneur haïssait Gyldenloewe et désirait que le comte Antoine, veuf depuis plusieurs années et père de cinq filles, se remariât, espérant que la naissance d'un fils viendrait enlever à ses gendres la plus grande partie du bel héritage qu'ils escomptaient. M. d'Altenbourg avait dix-neuf ans de plus que mademoiselle de La Trémoïlle, il était galant homme et très pieux, mais il avait le tort d'être fils naturel d'un prince allemand.

« C'est le plus riche et le plus honnête homme du monde, écrit

madame de Sévigné, qui se tient au courant de la chronique de Copenhague. Sa naissance est un peu équivoque, sa mère était de la main gauche[1]. Toute l'Allemagne soupire de l'outrage qui est fait à la bonne Tarente; mais le roi lui parla l'autre jour si agréablement sur cette affaire et son neveu le roi de Danemark et même l'amour lui font de si pressantes sollicitations qu'elle s'est rendue. »

Il avait fallu que Christian V écrivît à madame de Tarente et à Louis XIV. Mais que d'intrigues autour de ce mariage! Un monsieur de Weltzin, secrétaire de M. d'Altenbourg, fut chargé de porter à Paris les lettres du roi de Danemark; à l'instigation de Gyldenloewe, il répandit, avant de partir, le bruit que mademoiselle de La Trémoïlle se moquait du comte et qu'elle était résolue à le refuser au dernier moment. De son côté la reine de Danemark fit une scène violente à sa demoiselle d'honneur, non qu'elle pût formuler un reproche sérieux contre M. d'Altenbourg, mais, souffrant beaucoup de l'infidélité du roi, elle haïssait les bâtards, quels qu'ils fussent. La jeune fille tint tête à l'orage. Le mariage étant décidé, elle se mit à genoux avec le comte et ils firent ensemble une belle prière. Ils furent mariés le 10 mai 1680, dans la soirée, sans grande pompe. Madame de Tarente, occupée à faire aux eaux de Bourbon sa cour à madame de Montespan, n'avait pas encore envoyé de consentement formel. Charlotte-Amélie s'en passa et s'attira la colère de la princesse.

« Le jour du mariage, nous dit-elle, j'eus le cœur si serré qu'il me semblait qu'il prédisait le malheur qui m'est arrivé. Je fus tout le jour dans ma chambre à lire dans un livre intitulé *Le mépris du monde*. Plût à Dieu que j'eusse appris à bien pratiquer le titre de ce livre et à n'aimer que Dieu seul; mais il était difficile de refuser son cœur à un homme fait de corps et d'esprit comme Monsieur (le comte d'Altenbourg) était, en étant aimée éperdument. »

Après la cérémonie nuptiale, Gyldenloewe, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, donna la comédie en l'honneur des mariés. Ensuite ceux-ci partirent pour leur château de

1. Il était fils d'Antoine Gunther d'Oldenbourg, de la maison de Holstein-Oldenbourg, et de la baronne Élisabeth von Ungnad. Il fut à dix-neuf ans légitimé par son père. L'Empereur le nomma comte d'Oldenbourg, le roi de Danemark le créa comte danois et lui donna le gouvernement des comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst. Il avait épousé en premières noces une comtesse de Sayn-Wittgenstein.

Varel, dans le Holstein, où ils ne tardèrent pas à recevoir la visite du roi, de la reine et d'une partie de la Cour, venus pour ratifier par leur présence le mariage. Le nouvel ambassadeur de France, M. de Martangis, successeur de Terlon, précéda les souverains afin de bien marquer que Louis XIV avait la préséance en qualité de cousin de la mariée et aussi parce que cette union devait être regardée comme l'œuvre du roi de France. Il y eut tant de monde au château que « Monsieur et moi étions couchés au grenier, sans fond de lit ».

Trois mois plus tôt, Griffenfeld avait été transféré à Munkholm, forteresse de Norvège, battue par les vagues de l'Océan. Il y demeura dix-neuf ans, lisant chaque jour la Bible et traçant sur les vitres, avec le diamant de sa bague, d'admirables paraphrases des psaumes de David. Lorsqu'il en sortit, enfin rendu à la liberté par le monarque pris de scrupules, il était miné par une maladie qui l'emporta bientôt après.

Retirée sur les terres du comte d'Altenbourg, heureuse, car sa nature peu romanesque s'accommodait fort bien d'un mariage de raison qui lui permettait d'accorder toute son estime à son mari, Charlotte-Amélie ne jouit pas longtemps de son bonheur. Le comte Antoine mourut de mauvaise fièvre en octobre 1680. Sa femme le pleura sincèrement; elle fut navrée d'avoir souhaité un prompt veuvage. La naissance d'un fils (juin 1681) lui apporta des consolations. Sa mère vint la voir pour ses couches, grâce aux exhortations de madame de Sévigné qui dans les bois des Rochers se moquait du ressentiment de la bonne Tarente et « lui faisait avouer que sa fille avait fort bien fait de se marier ».

Charlotte-Amélie se fixa peu après en Hollande. Elle fit quelques voyages en Allemagne pour voir madame de Tarente qui, toujours ferme dans sa foi, dut quitter la France, chassée par la révocation de l'édit de Nantes.

Une interminable affaire commença pour madame d'Altenbourg, contrainte de défendre contre les entreprises de Gyldenloewe les droits de son fils sur l'héritage du comte Antoine. Elle se rendit à Vienne pour invoquer l'appui de l'Empereur. Son orgueil apparaît dans le récit qu'elle fait de son séjour à la Cour impériale :

« Comme j'étais habillée toujours en noir et fort modestement, les dames se moquaient de moi et me laissaient debout. Le valet de chambre de l'Impératrice dit à ces dames : — Savez-vous bien qui elle est? L'Impératrice disait il y a peu de jours : « Madame sa mère et la mienne sont de la même maison et la sienne est de la première branche. »

Elle eut plusieurs fois l'occasion de se marier très avantageusement à Vienne; et elle obtint, bien que protestante, l'appui de l'Empereur, par quoi elle donna une preuve éclatante de son énergie et de sa haute intelligence. Toutefois elle ne fut tranquille qu'après la mort de Gyldenloewe, survenue en 1704[1]; auparavant elle avait dû mettre son enfant sous la protection du prince d'Orange.

Fidèle à des mœurs austères, elle ne vivait que pour le jeune comte qu'elle appelait « son digne fils ». Elle mourut à quatre-vingts ans, trente ans après le malheureux Griffenfeld. Jusqu'à la fin de sa vie elle conserva un esprit ferme et cet absolu empire sur elle-même qui la mettait au-dessus des passions.

MARTINE RÉMUSAT

1. Un petit-fils de Gyldenloewe, Ulrik Frédéric Valdemar de Löwendal, servit en France et conquit le bâton de maréchal.

LA DERNIÈRE FORÊT

Jacques, homme vieux, pensif et maniaque, possédait un bois près de sa maison. C'était le dernier bois qui survivait en ce canton jadis majestueux et resté beau dans ses plans lointains, aux lignes d'une onduleuse harmonie. Depuis qu'avaient été tués ses arbres, — les chênes cybéliques dans les vallées, les hêtres dont l'ombre couvrait des fontaines, les peupliers, colonnes aux bords des eaux, les frênes, les ormes, les bouleaux, les charmes, tous les pommiers des vergers et jusqu'aux coudraies des sentiers, — l'été, en s'abattant sur ce pays, le calcinait dans ses splendeurs mornes, l'automne le balayait de tempêtes, l'hiver bruinait sur ses marécages et le printemps fondait en averses éternelles. Mais le bourg était bâti tout de neuf et ses écoles, halles et tavernes, sa mairie, ses salles de conférences s'éclairaient par une usine électrique.

Jacques s'abstenait de cette usine et vivait à l'écart, jaloux de garder sa liberté comme il gardait sa maison, le champ qu'il labourait lui-même et la forêt. Il mangeait le pain de son froment, buvait le vin limpide de son clos, conservait sa lampe pleine d'huile et réchauffait, le soir, au foyer, devant la flamme claire, ses mains étendues. Là, il songeait comme un lièvre au gîte, avec douceur, mais non sans inquiétude. Car il lui semblait que son pays ne vivait pas selon la raison et pourtant il aimait son pays.

— Vois! — racontait-il à Sylvine, fille d'un bûcheron devenu terrassier depuis que tous les arbres étaient morts, et qu'il aimait paternellement. — Vois, ma petite : ce village est lugubre, il a bien changé depuis mon enfance, il n'a plus de cloches ni de chansons!... Autrefois les portes restaient ouvertes. Les gens étaient d'humeur amicale et gaie... Les laboureurs se chamaillaient bien, d'aventure : l'homme toujours s'est montré avide, de mauvaise foi et querelleur; on se disputait donc parfois, pour un sillon que le voisin traçait sur la lisière d'un héritage ou pour une borne déplacée. Mais la plupart préféraient s'entendre et s'entr'aider, comme il convient... Les blés de la plaine, riches ou légers, étaient coupés avec gratitude... L'homme honorait l'église baptismale, sa terre et sa maison... A présent, l'église est une ruine où la broussaille s'entrelace au lierre, et où nichent dans les trous des murailles les rares et derniers oiseaux du pays. Le village, plus triste qu'une prison, m'oppresse jusqu'à m'étouffer, quand je passe, de pierres mornes et de moellons neufs... Petite, on y savait rire autrefois!... Travail et repos étaient joyeux... Le soir, les gars chantaient par les rues, les jeunes filles jasaient sur les seuils, on dansait dans l'ombre des figuiers... Et comme notre terre était belle!... Au soleil, houlaient des froments mûrs, dont ployait l'épi chargé de grains comme une sage tête de pensées : si bien qu'en passant au long des champs l'on pouvait croire que tous ces épis se parlaient avec leurs bruissements et rendaient grâces dans leur multitude... La plaine était, la moisson venue, blonde et verte; la lumière et le vent se jouaient dans les feuillages au-dessus des eaux clairement ridées... Ilhos, Ilhos le riche, ce bandit, cet empoisonneur, ce destructeur, a tué les bois, infecté les gens!... Les plus sensés sont enflés d'orgueil... Ils font des discours, ces imbéciles! Ils croient aux intrigants, pitoyables fous!... Les cœurs, remplis d'envie, sont à la fois serviles et arrogants; on se veut riche pour être puissant, sans plus haute ambition, et l'on frappe, avec condescendance et mépris, dans la main du pauvre flagorné... Autrefois, les paumes sur les genoux, les vieux sentenciaient en citant des proverbes et l'on trinquait sur le pas des portes. J'avais des amis et de bons voisins... Je ne puis plus aimer que toi, mon enfant, et ton père

aussi, qui est un brave homme : il vit honnêtement de son hoyau, ainsi que de sa cognée dans le temps... Car il est vrai qu'il a fait tomber plus d'un arbre, mais sans malice, à regret, je pense, et parce qu'on le lui avait commandé...



Ainsi parlait ce mélancolique. Et Sylvine l'aimait comme un aïeul, parce qu'il avait un esprit d'enfant. Il lui disait les choses de jadis, qu'elle voyait nouvelles et belles... Elle lui narrait ses aventures de ruisseaux franchis, dans le bois, sur un pont tremblant, jusqu'où ses chèvres l'avaient entraînée par leur vagabondage et leurs caprices, et combien l'avaient divertie des geais, jacassant autour d'une misérable chouette. Elle lui offrait, suivant la saison, des fraises petites et parfumées dans une corbeille de jonc, des bolets noirs, et de jaunes oronges dont l'ombelle, fleur de chair ronde et rougeâtre, — ou pareille encore à un œuf qui éclôt dans la mousse, — déchirait l'enveloppe blanche... Sylvine avait quinze ans, presque seize. L'arome des bruyères et du thym avait imprégné son corps agile.

Tous deux vivaient dans leur forêt où ils étaient seuls à errer, bien que le vieux ne défendît pas qu'on y vînt. Les habitants de cette contrée vouée au progrès dédaignaient l'ombre et la paix des rameaux, les pensées trop simples, les heures limpides, les rêveries, toutes les choses qui leur paraissaient inutiles et les langages qu'ils n'entendaient pas. Ils méprisaient ce hibou de Jacques, d'ailleurs indifférent aux dérisions. Et leurs enfants le montraient au doigt, quand il traversait par hasard le bourg, scandalisés qu'un tel lunatique fût laissé libre de vivre en sauvage, inique détenteur de matières premières qui étaient indispensables à plusieurs industries, avare possesseur d'une forêt en interdit, lequel, par ses milliers d'arbres abattus, pouvait se faire riche au-dessus des plus riches et ne le voulait point!

Jacques, se trouvant riche à sa manière, s'obstinait dans ce qu'on disait sa folie. Et, quand il avait pourvu à son pain, bêché au temps marqué ses carrés de légumes, ense-

mencé de bon grain son champ, se promener sous les futaies qu'il maintenait contre tous lui était une joie humble et magnifique. Leurs nefs aux profondeurs solitaires, étagées sur les versants des coteaux ou épaissies dans le creux des vallons, avaient des recueillements religieux autant que le silence des cathédrales ; la mousse et l'herbe étouffaient les pas du marcheur ; ses regards et son esprit s'élevaient vers la voûte. Souvent, de la forêt endormie, avec un vague remuement de branches, pleuvaient des gouttes de lumière et de rosée. Les murmures qui frémissaient sous son dôme se répandaient alors de proche en proche comme une nouvelle communiquée ; et, quoiqu'on ne sût pas exactement ce qu'ils signifiaient, le message était assurément pacifique qu'avaient porté les esprits de l'air, et que tous les arbres, grands et petits, accueillaient avec une animation légère ou se rendaient solennellement l'un à l'autre, selon qu'étaient flexibles leurs arceaux ou entre-croisés en bras immobiles, selon qu'étaient sveltes leurs colonnes ou que, semblable à une tour végétale, leur pilier se cimentait au sol par une foule de tentacules, bloc inébranlable pour tous les vents, piédestal à des branches mères et à de hauts rameaux puissants comme un groupe de chênes.

Jacques s'arrêtait dans les clairières, flânait sous la feuillée... Des luisants d'eaux, tels que des miroirs et des médaillons, ou comme des boucliers de métal, dormaient de place en place sous les branches. Un gave, venu des monts prochains, courait parmi les grèves dans la vallée. Et, par endroits, ses eaux alenties s'élargissaient jusqu'à l'ampleur d'un fleuve en creusant des golfes dans les halliers, se rassemblaient belles et profondes entre des pelouses plantées de saules, ou s'y dispersaient en ruisseaux, en gués scintillants au soleil et sonores, que Sylvine, éclaboussée et rieuse, passait sans frayeur, d'un pied prompt, sur les grandes pierres glissantes de mousse.

Là, dans des îles d'ombre et de clartés, on pouvait se croire au milieu d'une autre île, en une solitude vaste comme un royaume et fermée mieux qu'un cloître, tant l'on s'y trouvait maître de soi-même, ainsi qu'en un asile aux parois transparentes.

La grave rêverie de la nature coulait dans l'eau, bruissait

dans le vent... Ami était à Jacques ce peuple d'arbres, divers par la hauteur et les attitudes, le branchage, le balancement et les murmures. En tribus, familles, ou isolément, ils se pressaient aux bas-fonds herbeux; et leurs colonnades soutenaient des voûtes traversées d'azur, où la lumière, aux matins d'été, se jouait en des féeries éblouissantes. Les rayons remués parmi les feuillages pleuvaient de ce réseau aérien sur le troupeau des fougères; et on les voyait luire dans la mousse, comme des joyaux de vitrail sur le parvis de la grande église végétale. Mille fleurs des prés et des halliers y ouvraient ou dérobaient à demi leurs yeux et leurs corolles de pierreries, hantées aux beaux jours par tant d'abeilles, de grillons sonores et de cigales, que l'air vibrait d'une musique d'été. Le chant des oiseaux, les bruits d'ailes, le souffle du vent dans les feuilles et les clochettes furtives de l'eau, le frémissement sourd des germes et des plantes rendaient sensibles la circulation de la vie et la maternité de la terre, les harmonies profondes, les vastes rythmes, la fécondité de la nature et presque la pensée de la forêt...



Jacques aimait là les splendeurs changeantes, les visages et la grâce des saisons.

A travers les palais de l'automne, il allait sous la magie multicolore des feuilles qui bougeaient au soleil : beaucoup restaient obstinément vertes, jusque après les gelées; et robuste encore était la frondaison des chênes, si vieux qu'ils semblaient n'avoir plus d'âge et devoir durer autant que la terre, — quoiqu'il y en eût de creux comme des antres et d'autres près de crouler sur les versants, et d'autres que la mousse et le lierre investissaient, en les étouffant, d'une majesté de ruine. — Il les aimait sous les vents d'octobre, et, l'hiver, dans leur nudité.

En avril, quand reverdissaient les cépées, quand les arbrisseaux en fleur paraissaient autant d'adolescents amoureux, il regardait avec un étonnement émerveillé s'ouvrir, sur les branches qui semblaient mortes, les bourgeons rouges et les feuilles roses, et rajeunir la vieille forêt... Alors il se disait

que lui, présentement si las, — de même et à la fois autrement que les vignes, vivant par des lambeaux d'écorce, sont couchées dans un sillon pour renaître et fructifier encore, — lui, couché bientôt dans la terre, s'éveillerait à une existence qu'il ne pouvait pas s'imaginer, bien qu'il se l'augurât divinement limpide, et familière par tout ce qu'il y reconnaîtrait de sa vie.

Parfois cependant, à cette même idée, une grave tristesse l'oppressait : il songeait qu'après sa mort, comme avait été dévastée la contrée environnante, son bois serait vendu, renversé, rompu et dépecé, — tel un géant paralytique envahi par une fourmilière, — car l'avidité des marchands est plus pernicieuse que les cyclones... Jadis tout ce pays était pour l'homme un royal domaine de pâturages, de champs nourriciers, de futaies et de belles eaux. Les bois muraient les plaines de leur falaise, moutonnaient, pour qui les voyait des hauteurs, comme un troupeau couché, revêtaient les versants, dans le lointain, de massifs aux contours imposants d'édifices, estompés d'ombre bleue... Et les vallées étaient pastorales, et les montagnes, de la base à la cime, fécondes comme des vaches mamelues... Les fumées montaient des toits agrestes, pareilles à de grands arbres qui étendent des rameaux à leur faîte, et les laboureurs étaient gais, le soir, à leur foyer...

Mais Ilhos était venu, qui avait dit :



— Bouviers et manouvriers, remueurs de fumiers, gratteurs de terre! Pauvres sauvages! Rustres sans raison!... Écoutez-moi! Je veux vous faire riches... Vous vous décarcassez sur vos charrues : votre corps prend la forme de vos faucilles, à se courber ainsi. L'un se rend bancal à faucher sans cesse, l'autre cagneux en bêchant toujours. Vous avez tous le pied traînant, les mains gourdes, les jointures ankylosées avant l'âge, tant vous vous donnez de mal!... Et pourquoi? Pour avoir tout juste à grignoter, dans les bons temps, un peu de pain noir, et, dans les mauvais, du brouet à lapper... Aussi ne voit-on chez vous des pansus, mais des échalas, tant

qu'on en veut!... Vous n'épargnez pas assez les oignons, trop la viande!... Et vos femmes? pouah! quelles femelles! Qui est-ce qui voudrait dormir avec?... Allons! allons! ne vous fâchez pas!... Ce que j'en dis, c'est pour rire un brin et, quand vous serez riches, on vous trouvera beaux... Je vous veux du bien : venez à moi!... Je vends de tout, j'achète de tout. J'achète au comptant, et vends à crédit. Je vends bon marché, j'achète cher!... Voilà le commerce! les écus roulent, les papiers volent, les hommes volent comme les papiers, tout va, tout vient, tout grouille et travaille à plaisir; les endormis se réveillent et les infirmes deviennent fringants; il n'y a plus d'éclopés!...

Il avait dit encore :

— Maintenant, parlons plus posément de nos affaires. Ce que je viens de dégoiser, mes amis, c'était, n'est-ce pas? le boniment, le coup de tambour du saltimbanque, sans quoi vous ne m'auriez pas prêté l'oreille. Ouvrez-la grande!..

» Vous avez des bois : il me les faut!... Je vais vous les payer cher, très cher, bien plus cher qu'ils ne valent pour votre usage, vous devrez en convenir. Car enfin qu'est-ce que vous en faites? Que vous sert d'en avoir tant? Quel autre profit en tirez-vous que, par-ci, par-là, quelque bois de chauffage et de charpente, des châtaignes pour vous, un peu de faîne et des glands pour vos porcs et moutons, presque rien?... Cependant vos arbres dépérissent : ils sont trop vieux. J'ai vu!... Il y a quinze ans, ces forêts valaient plus qu'aujourd'hui, mais on peut les utiliser. Une quinzaine d'années encore, on vous en offrira moins... Décidez-vous donc à me les vendre et ne lanternez pas, où je m'en irai chercher ailleurs : il y a partout des bois...

» Prenez-moi au mot : car, si je m'en vais, je ne reviendrai pas. Dites-vous, mes bonnes gens, que l'occasion est belle et qu'il faut la saisir... Voyons! y a-t-il sottise comparable à celle d'un imbécile qui ne saurait pas, ou ne voudrait pas, faire rendre à de grands biens, possédés par lui, ses aises, des agréments de toute nature et les honneurs dus aux riches?... Cet homme-là ne serait-il pas plus stupide qu'un avare et plus absurde qu'un dissipateur?... L'avare, au moins, connaît la bonté de l'argent, s'il n'en sait point user : il compte, recompte,

calcule, suppute et, à l'occasion, il prête ; s'il voit passer quelque galant bien habillé qui lui doive, le fesse-mathieu, fait comme un gueux, s'esclaffe en soi-même de tenir par la cravate son mirliflore ; et puis, tout ce qui est à vendre, les choses, les gens, il peut se dire qu'il l'achèterait s'il voulait... Pourtant l'avare n'est qu'un fou sordide, et le dissipateur un petit drôle, qu'à bon droit l'on rend tout à fait léger... Ils jouissent néanmoins, chacun à sa manière, et chacun de son tas, l'un à l'enfouir, l'autre à le détruire... Mais vous ? De quel nom appeler votre indolence ?... Qui donc, ayant une carrière, un puits à pétrole ou une mine de n'importe quel métal, ne l'exploite ou ne cherche un acheteur ?... Vous avez ces forêts : n'en faire pas de l'or, c'est, ma foi ! je vous le dis à votre nez, ignorance crasse, ineptie, bestialité pure, inconcevable incurie. C'est dilapidation de votre bien, du bien public même !... Chacun de vous, cependant, pourrait vivre en rentier.

Et, tous s'ébahissant, il continua :

— C'est entendu ! Je deviendrai votre bienfaiteur... Sans retard, je métamorphose le pays : plus de marécages, plus d'argent mort !... Vous avez vécu, jusqu'à présent, à l'écart du monde qui s'enrichit et s'instruit, comme des moines dans un couvent ou des ermites dans un désert. Je viens vous dessiller les yeux, vous débarbouiller l'entendement, ouvrir dans votre cloître étouffant des portes de sortie et des croisées, y faire entrer l'air et la lumière... Je fais peu de cas de vos hoyaux, de votre labeur, aussi ingrat que pénible, et des récoltes qu'à force de sueurs vous arrachez au terroir : quittez ce servage, apprenez à vivre, travaillez en gens avisés. Je vois bien que vous ne savez pas lire et que je vous pousse à une rude école ; mais fiez-vous à moi !...

» Je prends vos bois et je les exploite. Celui qui en aura beaucoup à me vendre recevra de quoi s'acheter des maisons de rapport, des obligations, des actions, tous les loisirs et tous les plaisirs de la ville. Et je ferai de ce pays sauvage une agglomération intelligente d'usines, de bourgades industrielles et de villages éclairés comme de grandes cités. Hommes, femmes, enfants même, je puis occuper tout le monde. Il me faut des routes et des ponts, des baraques pour loger mes bûcherons, des vivres pour les nourrir au juste prix. Il me

faut des forges et des scieries, et de là suit nécessairement la création d'autres industries encore, la construction de nombreuses manufactures : pour les riches, c'est l'emploi fructueux de leurs capitaux; pour les pauvres, l'élévation des salaires. Que dis-je? Il n'y aura plus de pauvres parmi vous, ou ceux-là le seront seuls qui voudront l'être : les hommes du passé, — s'il en reste, — les imbéciles et les paresseux.

» Ceux-là, mes camarades, je les secouerai dur!... Je suis un maître strict... Ils changeront de tempérament, je vous le garantis! Ou bien il faudra qu'ils déguerpissent, et vous en serez débarrassés... Nous renvoyons tous les obstinés, tous les songe-creux, les radoteurs, les estropiés, les farceurs pareillement, s'ils ne savent pas nous faire rire... Hommes et choses, nous n'admettons plus les non-valeurs!

» Mais les bons ouvriers, je les estime!... Il m'en faut beaucoup... L'un n'a que ses bras : je les utilise. Un autre, sa cervelle : je la lui paye. Un autre me confie son argent, que j'emploie au mieux... Vous, messieurs, vous me fournirez mes matériaux. Et vous serez ébahis de voir leurs transformations miraculeuses et tout ce que j'en obtiens. Je taillerai dans ces bois des poutres, des madriers et des planches; j'en ferai du charbon et du papier, du pavé pour la ville. On moudra les fibres et les écorces pour ajouter au pain. J'en extrairai ce que je voudrai, du tan, du vinaigre, de l'eau-de-vie. Tout doit servir; une intelligente industrie multiplie les formes du travail... Le monde civilisé de notre temps n'est qu'une vaste usine bien ordonnée, où l'on admire tout ce que peuvent faire l'activité de l'homme et son génie. Au centre, la machine colossale engouffre des montagnes de houille : sans cesse, les chauffeurs noirs et sauvages enfournent ce combustible à son foyer par pelletées, par tombereaux, par tonnes, par fourgons et par wagons; et quand une équipe est fourbue, une autre la relève. Ainsi le feu ne s'éteint jamais et, comme on dit, c'est un feu d'enfer, qui fait ruisseler les membres et les torses, qui grille la peau et brûle les yeux. Mais, hop! mes amis! les gars débrouillards, dans la fournaise, se démènent comme des salamandres. Et, si le cœur manque à l'un d'entre eux, vite une bouteille : avec une lampée d'alcool, l'homme est guéri!...

» La chaudière éclate? on la remplace. La vapeur remplit

les tubes, anime les bielles comme les membres en fonte et en acier d'un géant; elle meut les arbres de couche, les engrenages et les volants. Les bras tendus, les grappins des grues peuvent soulever des cuirassés et déraciner des cathédrales. Les marteaux broient le minerai comme de l'argile, pétrissent et façonnent les blocs de fer; les rabots détachent les copeaux du métal, le feu le fait couler en ruisseaux...

» Voulez-vous allonger un viaduc sur l'abîme d'une large vallée, ou trouer le ventre à quelque montagne? L'un est aussi facile que l'autre... Voici du béton armé, des travées forgées par le pilon, qui s'emboîtent comme des rouages d'horlogerie. Voici des pierres, du plomb et du cuivre, des crics, des sonnettes, tout ce qu'il faut! Pour la montagne, c'est la dynamite, et des ventilateurs en ouragan, des cuvelages contre les torrents, des pompes à épuiser tous les lacs, des cuillers qui fouillent le granit comme du sable, des acides capables de le dissoudre et des vrilles à forer la terre par le milieu.

» Est-ce beau, cela?... Hommes de la glèbe, dites-moi si dans les songes de vos sorciers, si dans les radotages des filandières il fut parlé d'une magie aussi surprenante?... Eh bien! je créerai chez vous ces merveilles. Ah! je ne dis pas qu'en nos moulins, parfois, un maladroit saisi de vertige ne trébuche et ne soit happé par la meule, qui le pulvérise comme un simple grain... Que voulez-vous? on n'y prend pas garde... Dans les batailles, tant pis pour qui tombe! Et tout métier fait ses invalides, que d'ailleurs on soigne et pensionne... On n'a pas l'envie plus que le temps de bayer étourdiment aux étoiles, quand on est vanné dans ce van formidable, entraîné dans ce tournoiement... Les fils grésillent, la ferraille grince, les fourneaux de mine font explosion, les trains roulent avec le fracas du tonnerre, les marteaux frappent avec le bruit du canon... Cela n'empêche que tous les rouages ne soient huilés...

» Admirez cela : les vannes précipitent l'eau dans les turbines, par cataractes, et les palettes, les vis, les hélices la remuent ainsi qu'un maëlstrom. C'est une tempête de volants, un souffle de machines plus formidable que les vents sur les eaux, dont tout d'abord on s'effare et qui menace d'emporter les hommes, affairés dans cet orage, comme l'air qui passe

emporte les moucherons. Mais le mouvement prodigieux en est réglé, facile et docile. Et l'ingénieur, dans son cabinet, le déclanché, le gouverne ou l'arrête en posant le doigt sur un bouton.

» Il faut donc, villageois, que vous vous éleviez à de plus hautes idées, participiez à la vie universelle et discerniez vos intérêts. On jouit selon qu'on a trimé! Il faut trimer avec une intelligence positive, parce que ce monde est positif!... Les nigauds eux-mêmes, qu'on attrape à souhait, ne donnent que dans un piège bien ajusté, bien amorcé d'appât. C'est un jeu pour les habiles gens que de le leur tendre, plaisir lucratif et légitime. Tenez pour sûr que l'on fait prendre aux jobards, comme bonnes lanternes, toutes les vessies soufflées et luisantes, à la condition d'y voir clair soi-même. Chaussez vos nez de bonnes besicles et humez le vent!... Je vous arrose avec des promesses, avec des sous et de beaux écus, avec des pistoles et des louis d'or; plus tard, il vous pleuvra des fortunes... Laissez-moi faire, vendez-moi sur l'heure toutes ces forêts.

» Elles jettent l'ombre sur vos champs, où il ne peut pousser que de maigre blé. Elles vous obstruent l'entendement, elles vous ferment la vue de la vie.

» Je l'ouvre et vous assure le bien-être, des pensées saines, une activité hygiénique. Vos esprits, vos actions et vos idées figurent un attelage qui cahote, un char à bœufs lourd de soi-même, surchargé de poids mort et aux roues embarrassées par la rouille, qui s'embourbe dans toutes les ornières... Pour quatre tours que fait la machine, vous croyez qu'elle chemine suffisamment...

» Pauvres culs de plomb! laboureurs pesants! Je vais vous mettre en route d'un coup d'épaule, vous m'en direz merci!... Vendez! Quand vous aurez réalisé, vous ne vous comprendrez pas d'avoir été si gueux. Vous commencerez par vous mieux nourrir et vous mieux habiller, puis il vous plaira d'être bien logés et vous démolirez vos taudis. Enfin vous secouerez avec dégoût, ainsi qu'une défroque sale et puante, les habitudes invétérées, haillons héréditaires qui vous tiennent à l'esprit et au corps comme de tenaces maladies de peau. Voilà trop longtemps que vous les endossez de père en fils : il faut en

finir. C'est un accoutrement qui vous rend tous, quand par hasard vous sortez de chez vous, plus confus, soit dit sans vous vexer, que des hiboux en plein jour et plus bizarres que des épouvantails de verger.

» Vous manquez d'argent : je vous en procure. Et je vous donne la confiance en vous, l'entrain actif, la claire espérance qui réconforte les gens dès que leurs poches sonnent clair... Hein! mes gaillards! Rien que de m'entendre, je vous vois tout échauffés. Que sera-ce, quand vous palperez?... Le bel appétit vous vient déjà de tâter des choses savoureuses!... N'en doutez pas, l'homme vaut de deux façons : par ce qu'il produit, par ce qu'il consomme. Et plus il produit, plus il consomme. Et plus il consomme, plus il produit... Voilà, au vrai, la balance de la vie sociale.

» Vous vous chauffez avec du vieux bois, qui vous enfume : des courants d'air chaud et d'eau bouillante circuleront invisiblement sous les parquets et dans les murailles de vos maisons neuves... Vous vous éclairez à la résine, et les plus riches avec de fétides chandelles de suif : je vous promets toutes les lumières, celle du gaz, de l'acétylène, l'électrique, enfin toutes celles qui s'allumeront... Cela vous changera de votre vieille lune et de ces étoiles, votre unique horloge, luminaire et boussole, où, comme des nigauds, le nez en l'air, vous béez pour voir l'heure ou chercher votre route, que vous ne trouvez pas!...

» Parlons sérieusement. Vous deviendrez comptables, négociants, banquiers, ingénieurs : il vous faudra beaucoup travailler. En sorte qu'il faudra vous délasser un peu. Avec les écoles et les fabriques, vous aurez des cirques et leurs acrobates, des cabarets éclatants de glaces, de cristaux et d'argenteries, dont vous rechercherez les nourritures, et de jolis théâtres à danseuses... De ces donzelles-là, mes pauvres hères, vous n'avez pas l'idée! Le Grand Turc, avec ses musulmanes, dîne, au prix, d'un pain commun. Et vos ménagères à savates sont des innocentes mal en chair qui ne vous cuisent que leur soupe aux choux. Les plats civilisés dont vous apprendrez le goût, les dessous parfumés qu'on vous apprêtera, seront d'un velouté, d'un piquant!... Tâchez de ne vous pas trop engourmandir!...

» Et puis, si vous persistez dans votre agriculture, vous la ferez en grand : industriellement, par des machines, sans main-d'œuvre coûteuse, sans avoir de longtemps à verser des engrais sur les vastes étendues de terre neuve que mes haches auront déblayées pour des charrues à vapeur... Vous y sèmerez tout ce que vous voudrez, froment, avoine, haricots, citrouilles, des betteraves, des pommes de terre... Ce sera la plaine de Chanaan... Enfin, messieurs, car je n'ai pas le temps de tout dire, ayez confiance! Je ferai de vous d'utiles citoyens et des hommes libres.

***

Et comme il avait dit, il avait fait... Ilhos d'abord s'attaqua aux chênes. Le premier qui avait donné les siens pleura quand il les vit abattus; mais il se consola, le marchand ayant été généreux pour lui afin d'attirer le gros des vendeurs, et d'autres suivirent qui furent contents.

Ilhos répandit alors dans les bois une fourmilière de bûcherons. Goguenard et sévère, l'œil à tout, il commandait et se multipliait. Ses ouvriers, quand il passait près d'eux, assénaient les coups plus fortement; et les haches étincelaient en tombant, se relevaient, retombaient sans cesse, remplissant d'éclairs et de fracas les combes profondes et les ravins des versants. Les chênes s'écroulaient l'un après l'autre, et, par instants, plusieurs à la fois. Quelque vieil arbre colossal opposait bien son âpre armure, le bloc de ses assises et ses nœuds de métal aux nains acharnés qui l'assaillaient; mais ils avaient raison de lui comme des autres et sa chute faisait le craquement de la foudre prolongé en éclats, le retentissement d'une tour effondrée sur le sol, qui en tremblait.

Après les chênes, les ormeaux périrent; puis les frênes, lès hêtres familiers aux pâtres, lès châtaigniers des coteaux pierreux et les pins aux vastes ombelles sombres... Puis furent coupés tous les bois blancs, saules, trembles, acacias, peupliers; puis, les cerisiers et les noyers... Et quand ce massacre fut terminé, de la plaine jusqu'au sommet des montagnes, la terre se montra nue, encombrée de souches hideuses et de

racines, et creusée de trous. Des troncs gisants, mal consumés par les feux qu'on avait allumés de place en place pour les campements, des tas de charbons qui fumaient encore exhalaient sur ce champ de bataille des nuages mouvants. La dévastation ne s'arrêta pas aux collines de l'horizon lointain; les bûcherons poussèrent par delà, comme aurait fait un incendie.

Seul, Jacques refusa ses bois au marchand et son âme se sépara de la foule. Il vit, avec un chagrin amer, s'accomplir les transformations annoncées et toutes les lumières des temps nouveaux paraître sur la terre qu'il aimait. Ses compagnons et ses voisins s'éloignèrent de lui l'un après l'autre, parce qu'il ne voulait pas faire comme eux... Après les bois, succombaient les vieux murs, entraînant la ruine des coutumes et des traditions... Ces toits de chaume avaient eu leur grâce; la flamme, entre les pierres du foyer, réchauffait l'esprit avec les corps; l'habitude s'y manifestait séculaire et des génies domestiques semblaient y parler doucement aux vieux, inspirer des récits, bruire dans l'âtre, enfin donner à la vie un charme pensif et mystérieux; l'horloge à gaine, qui scandait le temps, rythmait aussi des désirs sans trouble, battait comme un cœur toujours paisible. A ces logis furent substitués des cubes tout neufs de maçonnerie, qui s'alignèrent selon une architecture municipale et badigeonnée agréablement, de laquelle on célébra la commodité.

Leurs hôtes portèrent dans ces murailles une âme indifférente et banale. L'activité devint automatique et fébrile à la fois; et le labeur des comptoirs, des fabriques et des bureaux gris succéda aux travaux des champs. Les jardins n'avaient ni fleurs ni ruches. Les chansons, qui avaient été vagabondes et jetées au clair des eaux rapides, mêlées aux grains, semées dans les sillons parmi des mélodies d'alouettes à l'essor et des sons de cloches et de clarines, les chansons furent autorisées selon des ordonnances de police et disciplinées dans les orphéons... Bientôt Jacques ne reconnut plus ses compatriotes : les hommes qu'il avait vus pleins de bon sens étaient devenus tous pesamment frivoles, opprimés d'envie et de soucis; les jeunes gens, ouverts et gais jadis, étaient graves maintenant comme des mannequins; les jeunes filles, plus longtemps affables, se révélaient, à leur tour, farcies d'expé-

rience, savantes en équations, et davantage en intrigues... Il se retira de leur compagnie.



Un jour, il s'était assis devant sa porte. Au loin, la ville en rumeur préludait à sa grande fête annuelle, dite de la Rénovation. La joie se répandait sur la cité. On entendait les chants populaires, les fanfares, des salves de canon et ce bruit de vent et de hautes ondes qui s'élève d'une multitude. Jacques n'y prenait pas garde et songeait en paix... C'était au mois de juin. Le ciel éblouissant frémissait dans les arbres, baignés et pénétrés de lumière au-dessus des eaux étincelantes, et cette lumière était divine. Jacques la sentait filtrer dans son être, et, par instants, baissait les paupières, ainsi qu'en un sommeil de bienheureux.

Ilhos passa, qui lui dit :

— Bonjour!... Tu n'as pas l'air content, ce matin!... Viens à la ville : ça te distraira... Je te ferai dîner au banquet sans qu'il t'en coûte rien, vieux Jacques-ménage, et nous causerons chemin faisant...

Jacques marmonna :

— Je n'ai pas faim et je n'ai pas envie de parler.

— Pauvre bonhomme, j'ai pitié de toi!... Consens donc à vivre comme tout le monde!... Où sont tes plaisirs, à toi, seul comme un loup?... Étique meunier de la lune, quel grain mouds-tu dans ta caboche obstinée?

Jacques répondit :

— J'écoute des cloches.

— Cloche fêlée, toi-même!... Tu me fais rire... Quand me vends-tu tes bois?

— Jamais!

— Je les prendrai : j'en ai fantaisie... Ce n'est pas qu'ils vaillent tant que tu crois... Les industries du bois sont mortes et ne revivront pas, n'y ayant plus, sur des espaces de cent lieues carrées, qu'à peine un ou deux maigres taillis : par conséquent, il n'y a point de cours... Néanmoins je serai large, très large!... Il me convient d'achever mon œuvre et d'être

malgré toi ton bienfaiteur. Ne me dis pas non, pauvre têtu! Ne fais-je pas tout ce qu'il me plaît?... L'ai-je changée, ta terre de gueux? L'ai-je assez bien nettoyée, rasée, épilée de brandes et de broussailles? Elle est maintenant propre et agréable à voir comme une plate-bande de potager; elle est peuplée, civilisée, prospère!... L'argent y afflue par cent canaux. Les va-nu-pieds de notre jeunesse vont chaussés, vêtus comme des milords; les meurt-de-faim, ramasseurs de miettes, qui frottaient chichement leur pain avec du lard ranci et une gousse d'ail, s'engraissent de bonne viande et sont satisfaits... J'ai effarouché dans vos taudis autant de préjugés que de hiboux et mes coupes ont fait des trouées de lumière... Ponts et routes, lignes télégraphiques, chemins de fer, rues spacieuses, logis de plaisance, écoles pratiques, culture aisée, industries heureuses, tous les commerces et tout ce qui s'ensuit, la vie riche, la bonne hygiène, la bonne égalité, les pensées libres, l'utile activité des esprits, qui vous donna tout? Moi, Ilhos!... Reste ton îlot, qui m'offusque la vue... Et tu me résistes... Je n'aime pas ça!

— Entrepreneur, tu perds tes paroles! — fit Jacques. — Garde pour le marché ta faconde et me laisse en paix : j'aime mes arbres!... N'as-tu point assez ravagé, destructeur? assez ruiné la terre et perverti les simples? assez flagorné les imbéciles, attrapé de nigauds, endurci de cœurs, avili d'âmes, assez brutalisé les pauvres gens? N'es-tu pas très riche, homme insatiable?... Ou bien as-tu en toi l'esprit du mal, qu'un reste de mal à faire te séduit encore?...

Ilhos éclata de rire :

— Oui, je suis riche! très riche! très riche!... J'ai les consciences dans ma poche, je manie les hommes comme des écus. Je peux tout ce que je veux et tu es fou... Tu es un fou à mettre en cage, à exhiber... Crois-tu qu'on te laissera jusqu'à la fin te claquemurer dans ton égoïsme, garder plus longtemps sous ton séquestre ce qui doit être mien, m'entends-tu? afin que je l'utilise pour le bien de tous?... Non! non! L'on ne vit plus pour soi seul, vieux maniaque : il faut, bon gré mal gré, se boucler la courroie et s'adapter à l'effort commun. C'est la force des choses qui le commande et l'esprit du peuple lui obéit. Tant pis pour l'insensé récalcitrant! La multitude, qu'il affecte sottement de ne pas reconnaître, le met hors la loi, et les

hommes puissants qui, par leurs labeurs, se haussèrent au-dessus de la foule et s'imposèrent à sa gratitude, serviteurs intelligents d'eux-mêmes, ne peuvent que justement consentir à ce rejet d'un fétu rebelle. Ainsi, mon pauvre ermite, gare à toi! Le bien public ordonne que tu me vendes ta forêt.

— A d'autres, charlatan! — riposta Jacques. — Va faire l'homme d'État près de tes moutons. Je sais que tu es influent dans la ville, toutefois pas autant que tu t'en vantes, et je n'ai pas peur. Les lois, bien que ployées facilement à la conscience trop souple des magistrats, s'opposent tout de même à l'injustice; il y a dans les iniquités trop hardies un scandale, un éclat, qui en gêne l'accomplissement, et un habile homme ne s'y risque pas... Conseil pour conseil! Tu as intérêt à me ménager, moi et tant d'autres... Tu es trop riche, Ilhos! Tu as beaucoup d'envieux : on chuchote depuis longtemps contre toi; on commence à grogner!...

— Bah!... Et que dit-on?

— Que tu es trop riche et puissant!... Que tu accommodes, avec une adresse trop hardie, l'intérêt public à ton intérêt... Que tu es, marchand royal et tondeur de bêtes, le plus éhonté des flatteurs de foules, mais qu'au besoin tu ferais un parfait boucher...

— Allons! c'est moi qu'on flatte!

— Et l'on dit aussi, ami du peuple, que tu n'es, au fond, qu'un aristocrate!

— On en a menti! — cria Ilhos.

— Tu as fait souche de grands seigneurs... Tes fils, assure-t-on, s'élèvent au-dessus du populaire avec une hauteur qu'il faudra rabattre, et tes petits-fils sont arrogants. Prends garde à tout cela...

— Manant! tu es un envieux comme les autres... Pourquoi m'en veux-tu?

— Je t'en veux, homme opulent, parce que tu fais bassement des pauvres. Tu as perverti et ruiné ce peuple, qui avait la richesse et la grandeur vraies; il jouissait de biens au prix desquels tes écoles, tes industries, ton commerce, le bien-être que tu dis répandre par ton génie, ta fortune qui tente les grands et les petits, ton luxe qui fait envie à tout le monde, moi excepté, ne sont que misère et orgueil... Je te méprise,

mais, au fond, je te plains. Regarde-toi et comparons-nous... Tu es admiré, je passe pour sot. Je vis dans la solitude et l'ennui, chacun s'empresse à t'aduler. Je vis de peu, je n'ai pas d'argent : eh bien! Ilhos, toi cuirassé d'or et matelassé de papiers de banque, à côté de moi, qui ai les mains vides et le cœur chagrin par tes méfaits, tu es un indigent auprès d'un prince.

— Fou! insolent!...

— Tu es pauvre, seigneur! Homme d'affaires, tu n'es qu'un chimérique!... Et je pourrais te donner en aumône un peu de sagesse, sûre et salutaire, si tu voulais m'écouter... Laisse mes arbres : ils sont mes amis. J'oublie bien vite la folie du temps, lorsque je m'assieds à leur ombre : là l'été m'accueille, les eaux sont belles, la mousse est fraîche et dorée; les oiseaux voltigent autour de moi; le soleil, en glissant de rameau en rameau, effleure mes cheveux blancs... Tous ces géants fraternels, lorsque le vent bruit parmi leurs feuilles, me versent une sereine rêverie. Il me semble qu'ils sont tous, comme je suis, contents de vivre et reconnaissants... Ilhos, je vis en paix avec moi-même et bonnes me viennent mes pensées, toutes confiantes et humbles... J'ai sous mes pieds la terre ma mère et le ciel au-dessus de moi : pour espérer, il me suffit d'ouvrir les yeux et de me souvenir.

— Balivernes! — grommela le riche. — Que prétend prouver ce radotage?... Bonhomme, je crois en moi et c'est assez! Je suis fort et carré par la base, comme disait l'autre : je te briserais, si je voulais... Ah! tu n'es pas un homme intelligent! Tu es un de ces sauvages oiseaux de nuit qui rêvent d'un monde sans mouvement ni lumière. Mais le monde roule et le siècle grandit. Se figurer qu'on peut entraver sa marche et sa croissance avec de l'éloquence et des soupirs, penser même qu'on pourrait par violence en réprimer la vigueur, et se tenir à l'écart de son action, folie pure, philosophie de hibou!... Chimérique, moi? Pauvre songe-creux!... Je crois au réel, à l'indiscutable, à ce que je vois, à ce que je fais, à ce que je mange et bois, à ce que je palpe, brise ou caresse, au son de mes poches, et voilà le vrai!... Tout le reste, billevesées, fariboles... Tu n'es qu'un imbécile, mais dangereux!

— J'entends : je t'inquiète... Pauvre Ilhos ! Que tu te rends le monde misérable ! Pour l'aimer tel que tu le vois, tu n'as pas même deux ventres et tu peines plus que ne vaut ta vie... Rentre en toi, voyons !... N'es-tu pas vieux ?... Tu dois éprouver quelque lassitude et, par moments, avoir le désir de descendre un peu d'où tu es juché. N'as-tu pas quelque plus douce chose à te rappeler que tes hauts faits d'homme fort et coups de filet miraculeux ?... La gloire t'en est bien parfois un peu lourde ?... Va, tu es fatigué, songe au repos... Le soir, quand tu reviens à la maison, les tiens te font-ils bon accueil ?... T'aiment-ils un peu, ou font-ils semblant ?... Te sens-tu père, aïeul, homme enfin ?... En ce cas, nous commencerons à nous comprendre et pourrons causer amicalement. Sinon, pauvre homme qui ne crois qu'en toi-même, retire-toi dans ton appartement, chausse tes pantoufles, endosse gravement ta robe de chambre et tire ton bonnet de nuit sur tes oreilles, puis dis-moi de quoi tu t'enorgueillis... Je sais, je sais !... Pendant que tu dînes, que tu dors, digères, t'amuses ou travailles, que tu jouis comme il te plaît, tes manufactures ne chôment pas. Tu as des comptables, des représentants et des banquiers, des directeurs qui sont tes commis, tous les légistes obséquieux qu'il faut et des valets d'État à tes gages et, dans tes fabriques, des serfs pleins de haine. Enfin, tu es une manière de roi... A quoi bon, Ilhos ?

— Comment, à quoi bon ? Sauvage, va !

— Eh oui, à quoi bon ? Tu ne te donnes tant de tracas, je le répète, que par un orgueil plein de folie, et tu besognes mille fois plus qu'il ne serait nécessaire pour satisfaire tes boyaux. Tu es bien simple, oui vraiment, de tendre si fort tes nerfs !... Examine ta puissance et ta gloire dans le même esprit que tu fais tes comptes ; regarde sur quoi tu établis l'une et l'autre, leur étendue et durée. Homme positif, qu'est-ce qu'il te faut de si grand, à toi, qui prétends tout limiter par l'utile, et cet utile à quelques profits immédiats, marchand qui chiffres tout ?... Sois exact de même à te reconnaître tel que tu es réellement, et conviens que tu pourrais, comme moi, te contenter de peu de chose, si tu n'avais l'orgueil trop glouton. Tu t'en es fait le serf, et tu dois sans fin trimer pour le repaître. Or, pourquoi, je te prie ? Tu as

enfermé ta vie dans le temps qui passe et ton âme dans le cachot et les cloaques de la matière, que tu dis ton monde et ton avenir : car voilà ta sagesse!... Donc je ne conçois pas ton orgueil. Et je te réponds que tu en es la dupe et qu'en somme le mendiant, qui se couche et dort dans un fossé, quand il s'est repu vaille que vaille, est plus sensé que toi!... Néant pour néant! Qu'est-ce que représente de plus ta fortune? Et quelle différence de lui à toi, que de haillons tout juste?... A moins qu'il n'espère et prie : en ce cas, il a de plus que toi son patrimoine céleste, que tu as renié, pauvre bâcleur de sentences, qui prends tes blasphèmes pour vérités, triste gueux, qui te dévalises de tes propres mains! Tu n'égales pas le dernier des rustres demeuré humble. Le laboureur qui remercie Dieu de la moisson est en droit de juger son œuvre bonne, et sait qu'il sera payé de cette œuvre au centuple de la semence et du travail. Ainsi peut-il vivre et mourir en paix, ayant aimé la terre et cette vie dont tu as perdu le sens. Va, j'ai pitié de toi!...

— Grand merci! maître fou! — répliqua l'autre. — Pardieu, tu finiras par m'intéresser... As-tu tout dit?... Parle, pérore... jusqu'à ce que je te fasse enfermer!

— Déguerpis! — répondit Jacques.

— Pas encore... Bonhomme, pourquoi me résister? Je détruis lorsque c'est utile, et j'acquiers et conserve à ma convenance : je veux tes arbres pour les posséder... Moi, le grand bûcheron, j'aurai ce parc; je le percerai d'avenues rectilignes et, en d'autres endroits, d'allées tournantes, selon mon goût, autour de pelouses et de bassins. Au milieu, je ferai bâtir un palais, une villa toute en marbres rares, avec colonnes, escaliers, terrasses et balustrades sur des jardins clairs. Tu verras comme je m'entends à construire et quel ordonnateur je fais aussi de perspectives et de paysages savamment éclaircis... Le public en aura l'envie; nous, la joie. Ce sera certes bien mieux qu'à présent, et, seul, ainsi que moi le propriétaire, tu auras licence d'y entrer à toute heure, d'aller et venir où tu voudras, tant que tu voudras, jusqu'à ta mort... Je suis meilleur prince que tu ne dis et j'ai moi-même compassion de toi, pauvre vieux. Tes bavardages ne sauraient me fâcher... Je te répète cependant qu'on peut facilement t'exproprier, ou te mettre

à l'abri, jusqu'à ton dernier jour, dans quelque bonne maison de repos... Je préfère charitablement te convaincre et te montrer que ta fin est prochaine si tu ne m'écoutes. Je te vois cassé, maigre comme un clou, faible et chétif : songe à toi!... Tu n'as pas d'enfants, pas de parents à qui laisser ta chère forêt. D'ailleurs tout héritier que tu pourrais choisir la ferait abattre, et n'aurait pas tort, tes yeux fermés à peine. Moi seul je puis, veux la laisser debout, après toi... Il faut devenir sage et tâcher d'engraisser, t'accorder quelques douceurs que ton âge, ta santé réclament impérieusement... Assure le bien-être de tes derniers jours... Fais ton prix, voyons!...

Jacques alors éclata :

— Bandit! vaurien!... Tu mourras aussi, apoplectique! Tu mourras gonflé, hideux, fétide, rongé de maux, truffé de tumeurs, moins laides que la lèpre de tes pensées. Va-t'en, va-t'en devant ton miroir : contemples-y ta face violette, farde-la de drogues et de plâtras... Toute ta peau bourgeonne en pustules et toutes les médecines n'y feront rien. Va-t'en! crève, empoisonneur! la lymphe noiera tes mathématiques, tu finiras dans la pourriture! Tes tripes te couleront au fond des chausses! Il faudra te sceller dans un triple cercueil où les metteurs en bière, en se bouchant le nez, t'auront dû jeter par pelletées!...

*
* *

Ilhos, effrayé à la fois et furieux, partit en murmurant des menaces. Et Jacques s'abîma dans le chagrin. Il se voyait seul, au milieu d'un peuple malveillant dont il ne pouvait pas être compris. Pour les hommes, pareils à ce marchand, parmi lesquels il lui fallait vivre, tout ce qu'il aimait était ridicule, tout ce qu'il pensait était futile, ce qu'il disait n'avait point de sens. Voilà des années qu'il se sentait clos dans une solitude investie d'ennemis, où parfois il suffoquait. En vain s'armait-il aussi d'un mépris amer, en vain éprouvait-il une pitié profonde pour ces gens qui n'étaient jamais en eux-mêmes et qui ne pouvaient plus y rentrer. En effet ils avaient vidé de tout ce qu'ils prétendaient inutile leur esprit et leur cœur; ils ne

savaient plus que chiffrer leurs actes et s'étaient rendus parfaitement secs. Pour lui, au contraire, il s'était gardé riche de toutes les richesses originelles; il recueillait, avec un sens sage et sûr, les harmonies de la vie et toute la beauté de la terre. Mais il souffrait, jusqu'à la détresse, d'être seul à les posséder, sans pouvoir amicalement les partager et les répandre; il en souffrait comme un exilé.

Il n'avait commerce qu'avec Sylvine, qui le comprenait ingénument. Mais quoi! c'était une enfant sauvage, et rien de plus, agile à danser et prompte aux chansons. Et Jacques s'affligeait et s'inquiétait pour elle, à qui devait être plus qu'à lui-même redoutable ce monde d'automates qui passaient sans amitiés ni rêves, compteurs du temps, forçats d'engrenages et métallisés comme leurs machines, penseurs en fonte, orgueilleux cuisiniers d'acides et génies industriels, qui lui paraissaient lunatiques autant qu'il leur était inintelligible, troupeau d'esclaves qui se croyaient libres, de pauvres qui s'imaginaient avoir tout, maniaques utilitaires, dont la cervelle lui semblait un atelier d'araignées.

Jacques se dit qu'il mourrait bien vite et il souhaita de s'en aller. Il le souhaita dans son amertume, comme un malade fatigué de souffrir, un malheureux que tout abandonne. Son clos, son champ, sa maison, ses arbres, tout allait mourir avec lui-même; et il prévoyait cela sans révolte, mais avec désespoir. Il s'affaissa, il s'abattit sous cette oppression. Un noir dégoût lui remplissait l'âme, lui noyait les idées. Morne, il songeait qu'en vain il essayait d'étayer des ruines, que sa masure allait l'écraser... Comme il pleurait silencieusement, Sylvine vint s'asseoir à côté de son vieil ami.

***

— Père, qu'avez-vous? — dit-elle. — Je vous ai vu pleurer quelquefois... C'est lorsque vous m'avez parlé du bon temps, de ceux qui étaient vieux quand vous étiez jeune et de toutes les choses qu'il y avait alors. Mais vous étiez heureux de pleurer, tandis qu'à présent vous semblez triste.

— Oui, mon enfant, je le suis.

— Et vous étiez si content, ce matin!...

— Oui, je l'étais... Il faisait si beau!...

— Il fait toujours très beau, voyez!... On peut à peine regarder le ciel, tant il brille dans les découpures du feuillage. Tout à l'heure, on s'endormira sous les chênes, comme au grand été. Votre champ mûrit, le printemps s'achève, et j'ai entendu par là une cigale... Cependant il y a encore beaucoup de cerises... N'en voulez-vous pas?... Elles sont très bonnes et j'en ai cueilli deux paniers pleins... Il y en a qui sont charnues et très rouges, et d'autres plus petites, presque noires. Le vent, quand j'allongeais mon bras vers leurs branches, me les dérobait en les agitant... Les meilleures sont celles que les oiseaux ont becquetées.

Jacques répondit, avec un sourire mélancolique :

— Merci, mon enfant! tes fruits sont excellents, mais je n'ai pas le cœur à en manger.

— Et pourquoi? — fit-elle.

— Pauvre petite, mon chagrin est lourd... Je t'aime comme si j'étais ton père, tu le sais, et je m'afflige à propos de toi, plus que pour moi-même... Pourtant, ne t'inquiète pas plus qu'il ne faut... Il ne sert de rien que tu pleures avant de m'avoir abaissé les paupières... Et peut-être ferais-je mieux de me taire, d'autant plus que, somme toute, il se peut bien que mes craintes soient sans raison d'être ou grossies hors de la mesure... Je suis vieux, je me sens fatigué, mon enfant... Il y a des moments où tout vous accable, jusqu'au souvenir du temps meilleur, et où l'on n'a plus même d'espérance, car on est triste jusqu'à la nausée. Et je suis dans un de ces moments... Ilhos sort d'ici, je l'ai chassé. Cet homme voulait mon toit et ma forêt. Je n'ai point peur de cet insatiable, quoique la valetaille populaire, qui braille et clabaude, le suive comme une meute menée en laisse... Je m'enfermerai opiniâtrément dans mon héritage et dans mon droit, comme dans une maison que les voleurs guettent, et d'où je ne délogerai qu'à la mort. Ainsi, pour moi-même, je suis bien tranquille et je crois d'ailleurs que je ne vivrai plus très longtemps. Et si tu n'étais là, mon enfant, que vite je voudrais m'évader!... Je te laisserai mon logis et mes arbres. Mais te défendras-tu? Pourras-tu les garder?... Les cœurs sont sans pitié, les esprits sont arides, et mauvais

les vents de ce monde fou... T'emporteront-ils, ma petite fleur?

Et Sylvine se mit à sangloter.

***

Comme ils pleuraient ainsi, une voix claire et grave, impérieuse, résonna tout à coup :

— Bonjour aux bonnes gens!

Le vieux, surpris, leva la tête, les larmes de la jeune fille s'arrêtèrent. Et ils aperçurent un jeune homme aux yeux clairs et graves, impérieux de même, debout à quelques pas devant eux. C'était un pèlerin gris de poussière, qui portait havresac et bâton de voyage, une gourde pendue au flanc, chaussé comme un chasseur, avec houseaux de cuir. Il s'éventait nonchalamment, ayant chaud, d'un feutre aux vastes ailes, qu'il avait enguirlandé de chèvrefeuille; et l'air que le chapeau remuait faisait voltiger ses cheveux dorés sur un front large, tranquillement beau. Ses traits semblaient taillés sans défaut dans du marbre. Jacques le regarda au visage et fut aussitôt réconforté. Sylvine, entre ses paupières demi-closes, admira aussi l'air dominateur, la haute stature et les mains nerveuses, toute la personne de l'étranger.

Il reprit :

— Je vous salue avec plaisir, vous qui êtes assis sur votre seuil, si paisiblement, près de la ville... J'aime vos figures et votre toit. Amicale et belle est la fumée qui monte en ce moment sous les feuillages, comme la respiration du foyer même, et qui devient, en s'élevant, transparente et bleue comme le ciel... Le soir et le matin, dans l'air calme, elle doit sembler un pilier d'église... O gens heureux, que vous êtes sages!... Je vous prie de m'héberger jusqu'à demain. Vous me donnerez simplement du pain, du vin, si vous en avez, et de l'eau fraîche... J'entends, du pain qui ait été pétri de pure farine de froment, du vin qui soit la sève de la terre, et de l'eau qu'on n'ait pas emprisonnée dans des canaux de fonte.

— J'ai de tout cela, — répondit Jacques. — Je mouds mon grain et j'en cuis le pain, je presse les grappes de ma vigne. Et c'est avec un plaisir pareil au tien que je te reçois,

jeune homme qui me parais plein de bon sens. J'irai choisir, pour que tu le boives, mon meilleur vin. J'en garde dans un coin de mon cellier, sous du sable, de presque aussi vieux que moi, qui luit au soleil comme de l'or et dont l'esprit, malgré le grand âge, est resté jeune et chaud; à côté, j'en ai d'autre, non moins âgé ni moins cordial, qui est vermeil et beau comme le sang... Pour l'eau, ami, écoute-la qui tinte. Elle jaillit sur le coteau de ma vigne et tombe dans une vasque de grès, d'où elle déborde et fuit; mais je la recueille un peu plus bas, pour en abreuver mes animaux, dans l'auge d'un tronc d'arbre moussu... En hiver, elle est douce à boire, et, pendant l'été, presque glacée.

L'étranger sourit :

— J'ai donc bien fait de me détourner de mon chemin. J'avais hâte de traverser ce pays où les gens sont essoufflés et baroques et où il n'y a d'autre ombre, le long des routes, que celle de murailles et de moellons. Il est fort civilisé, ce me semble, mais l'atmosphère en est lourde, et j'y ai trouvé les nourritures sincères tout juste comme les pensées du commun! Aussi, je m'en allais... J'ai vu de loin bleuir la falaise d'une forêt et j'y ai couru comme, dans les sables, on marche vers les mirages de l'eau. Je m'arrête devant votre honnête maison. Vous m'accueillez, assis là, sous vos chênes...

— Oui, jeune homme, tu es le bienvenu, deux fois le bienvenu! — soupira Jacques. — Mais nous ne sommes pas heureux autant que tu te l'imagines, probablement parce que je ne suis point assez sage. Je te dirai volontiers ma peine, car tu m'abordes amicalement, avec le cœur et l'esprit d'un homme... On voit bien que tu n'es pas d'ici... D'où viens-tu?...

Le jeune homme prit place à côté d'eux.

— De loin, — leur dit-il; — j'ai l'humeur vagabonde, des yeux curieux de tout voir et une âme avide de toute la vie. Je passe par tous les chemins possibles pour aller vers les endroits qui m'attirent et les broussailles ne me font pas peur... Dans mon pays d'origine, quoiqu'il soit meilleur que celui-ci, on dit que j'ai des idées à moi. On prétend que si je découvrais une mine, fût-elle d'or, de rubis et d'escarboucles, je la laisserais, sans en souffler mot, dormir comme une carrière de cailloux. Enfin, je suis poète.

— Poète? — répéta Jacques, étonné.

— Je vois que vous ne savez pas bien ce que c'est.

— Excuse-moi, je suis un ignorant... Quand j'étais jeune, on m'a parlé d'un poète. C'était un ménétrier à barbe blanche, qui jouait d'un vieux violon dans les noces. On racontait qu'il voyait souvent, en plein midi, la lune et les étoiles se réfléchir dans un broc de vin étincelant... Mais on l'aimait, parce qu'il avait d'ailleurs un grand sens et composait des chansons très belles.

— Je fais aussi des chansons. Et je les souhaite, en les composant, belles comme les jeunes filles qu'on désire, et d'une irréprochable harmonie. J'en ai fait de blondes et charnelles, telles que des paysannes dansant sur l'herbe et rieuses aux fringales des jeunes rustres. J'en ai fait qui sont âpres, ardentes, ou pâles et langoureuses comme des amantes en pleurs, et d'autres qui touchent à peine à la terre. Il en est d'aériennes, que j'ai vêtues de mots transparents, dont les images et formes se lient comme une ronde légère, et s'effacent, ainsi qu'une vision sur des pelouses... Toutes, je les veux douer d'une grâce parfaite... Enfin un esprit mystérieux doit les habiter comme leur âme... Ami, les poètes sont exigeants...

— Eh! je commence à te comprendre, — dit le vieux. — Mais ne fais-tu que des chansons d'amour?

— Je me plais en effet à celles-là... Du reste, je me plais à toutes les musiques, aux splendeurs éparses de la nature, au cours des saisons de l'année, selon lesquelles se composeront celles de ma vie... Bientôt aura passé mon printemps... Voici venir l'été agricole, l'été laborieux et léthargique à la fois, qui réveille les moissonneurs avant l'aube et les assoupit à midi, puis les réveille encore et, le soir, les ramène, heureux et fatigués, au sommeil... J'aime aussi l'automne, grave et serein : il est presque toujours, dans mon pays natal, majestueux comme un été qui s'apaise, et libéral en ses fruits. Pour l'hiver, sans doute le connais-tu mieux que moi : tu sais ce qu'on rumine devant l'âtre, pendant que la neige, fondant aux toits, coule et, sur les bordures de chaume, s'allonge en stalactites de gel... Alors les grains dorment dans les coffres et, déjà, d'autres ont germé dans les sillons; et Noël, quand il se promène au soleil entre les buissons de cristal qui fument, voit les brins du

blé qui pointe épais verdir la terre comme un pré nouveau... Alors le laboureur se donne du bon temps : il tue son porc, sale ses jambons, transvase ses vins qui s'éclaircissent et répare les instruments aratoires. Les femmes filent, le cœur se souvient; et les filles pensent au mois d'avril, qui gonfle de désirs, dans leurs tiédeurs blanches, les jeunes seins, comme les bourgeons... Les mains sont tendues au feu; les enfants jouent; les histoires s'enroulent aux fuseaux; et les vieux voûtés, à travers leurs songes, entendent des voix qui les appellent; et, bien qu'elles soient très douces, pareilles à la plus belle des musiques, ils ont un peu peur : alors les légendes, les souvenirs même, font silence dans l'âme des vieux.

— Oh! tu es mon homme! — s'écria Jacques, transporté d'allégresse. — Je t'accueille de toute ma vieille âme, car c'est une joie de t'écouter... Ces voix, je les entends chaque hiver, et souvent, l'été, dans les longs soirs, et de plus en plus en toute saison, parce que l'hiver et le soir me gagnent... Comme tu le dis, ces voix font peur, quoique d'une douceur si attirante que l'on tombe en des sommeils de paradis. Ce n'est pas merveille que je les entende, car j'ai passé le temps d'y être sourd. Mais toi, si jeune, comment sais-tu tout cela? Où as-tu pris sagesse de tête grise?

— Je l'ignore, — fit en souriant le poète; — dans mon berceau, apparemment... Je suis un enfant émerveillé : le génie des choses m'est amical, sans me dire rien de plus qu'aux autres : je sais seulement l'écouter mieux. Ainsi le spectacle familier du monde, à mes yeux, s'éclaire de splendeurs, dans son mystère, et toujours avec une nouveauté magnifique, tel qu'il sortit des mains Paternelles et comme le poème qu'il nous faut vivre. Je me disperse et me ramène en moi : mes désirs courent sur le vaste monde ainsi que les abeilles aux champs, et chacun me rapporte une pensée... Tous les aromes et rayons m'enivrent, presque tout m'est grâce dans la nature et chaque beauté m'est un enchantement. Sur les murs moussus, les roses se penchent; et le mois de mai, ce tisserand, sème la trame de ses gazons d'autant de joyaux en fleurs qui s'entr'ouvrent, ou qui s'épanouissent au soleil avec de la rosée dans leur corolle, qu'on aperçoit d'étoiles durant les nuits sans lune... Agiles, au long des sentiers blancs d'aubépine, les

paysannes rencontrées meuvent noblement, sous leurs cottes écarlates, leurs hanches virginales ou maternelles ; large est le sourire de leur visage, leur chair bise et saine comme le pain... Au soir, les travailleurs sont fatigués : le laboureur se souvient du gîte et le bœuf mugit vers l'abreuvoir... Les chansons, limpides comme les sources, jaillissent du bassin des campagnes, et des baigneuses émergent aussi de leurs ondes... Ami, mon esprit est comparable à une ruche odorante et riche, ou bien à quelque armoire de ménagère... J'entends à une armoire bien composée et de bas en haut garnie de choses. Je les prends toutes, car rien n'est inutile ; et je les range, sans presque y penser, chacune sur le rayon des semblables : en sorte que l'unité substantielle, essence des choses vivantes, transparaît sous leur dissemblance. La préséance en est réglée suivant leur esprit intime et propre, suivant leur usage, beauté ou grandeur, et de là vient l'exactitude de mes chansons. Car mon génie aimant ne sait qu'obéir à cet ordre : ne me demandez point d'autre sagesse que celle de l'abeille sur la fleur ; j'accueille et transmue pour vous dans mon âme... Et lorsque vous venez vous y pencher, sachez que ce n'est pas à votre seule image que vous reconnaîtrez votre présence, mais à quelque chose de plus grave et profond qui est l'esprit vital, le rythme secret de la nature et la subtile mélodie du vrai, sensible sous le tissu du discours.



— Je te comprends, je te comprends ! — dit le vieillard, pensif et plein d'enthousiasme. — Tu es comme Dieu avait voulu l'homme dans le monde, possesseur paisible des splendeurs offertes et rempli de foi et de gratitude. Tu es celui qui voit, sait et persuade, celui qui maintient et peut reconstruire, utilisant toutes les forces et les beautés de la vie... Tu es utile autant qu'un laboureur : ainsi que de ses mains les grains de blé, tes pensées tombent dans les cœurs sincères, qui les font fructifier... Oui, comme un laboureur maître de la plaine : il s'est levé de bonne heure pour aller dans ses champs, le temps des semailles venu ; il dit aux serviteurs ce qu'il faut

faire ; il laboure aussi, et sa charrue propose aux voisins comme à ses gens l'exemple d'irréprochables sillons... Toi, tu vas de même, robuste et plein de confiance... Mais certainement je ne t'apprends rien, jeune homme à l'esprit juste et pénétrant !

— Je dispose des richesses du monde : je prends et j'élargis tout ! — répliqua le poète.

— Écoute-moi donc, je me fie en toi... Tout à l'heure, j'étais désespéré... Ami, dans ce pays sans mémoire et sans amitiés, sans arbres, sans champs, que celui qui me nourrit, sans vergers ni prés, chansons ni cloches, j'ai gardé mon bois patrimonial. C'est de ce bois que tu as vu, de loin, les massifs revêtir une vallée qui m'appartient. Il vivra tant que je vivrai. Mais, après moi, qu'en adviendra-t-il ?... Et qu'adviendra-t-il de cette enfant-ci, que j'aime comme ma fille même ?... Un homme insatiable convoite ma forêt, un homme qui fait ici tout ce qu'il veut : moi mort, il la prendra probablement, et voilà de quoi nous pleurions, cette enfant et moi, lorsque tu es arrivé... Oh ! si tu voulais, toi qui es fort ! toi dont l'esprit et le cœur sont assez grands pour confondre les iniques et rendre muets les clabaudeurs ! Si tu voulais, si tu nous sauvais, comme je m'en irais de ce monde avec sérénité !...

— Eh bien, que souhaitez-vous ? — dit le jeune homme.

— Prends ma forêt !... Ils se rient de moi, me déclarant obtus, hors de mon sens. Ils disent que je suis un radoteur, un vieux propre à rien... Je ne sais bâtir ni démolir, chercher profit ni commercer, pas même imaginer quelque affaire, je ne fabrique ni n'escompte ni ne vends. Je m'entête à ne pas jouir, par stupidité, sinon par une avarice absolument folle et qui reste à classer, d'un bien considérable !... Enfin je suis incompréhensible parmi ces gens précis, je demeure attaché paresseusement à ma terre, à mon foyer ancien... Pour eux, ils sont experts en tout, sans vains scrupules, brillants et persuasifs dans l'étalage, fort ingénieux dans l'action, empressés à gagner, par les voies les plus courtes, qui sont les meilleures presque toujours. Car peu importe qu'on fasse des ruines, pourvu que le passage soit déblayé, et l'on a le choix pour vendre du vent, des mirages d'or ou n'importe quoi, pourvu que ce soit à bénéfice. Voilà leur vérité, leur honneur... S'ils

me laissaient tranquille!... Mais en vain je me retire au plus fourré de mes halliers : leur dérision m'y poursuit encore. Leurs exhalaisons empestent mon air... Leur sagesse, je n'en puis pas être infecté : quoique vénéneuse, elle est trop faible!... Mais je les entends, et cela me donne des nausées, parler en ricanant, sur mes talons, de maison des fous, de salut public et d'autres hideuses balivernes. Et je ne peux pas, autant qu'il faudrait, me boucher le nez et les oreilles...

Et Jacques, au souvenir du marchand, secouant la tête avec violence, marmotta son indignation, puis se tut. Après un instant :

— Accepte mon bois et reste avec nous. Ensemble, nous saurons nous fortifier, contre l'hostilité de ces coquins, d'une si haute muraille de mépris que, par-dessus, rien ne pourra tomber de leurs ordures, ni des lourds gravats dont ils vous prétendent accabler... Et puis, avec toi, ils n'oseraient!... Ils pourront bien d'abord, les chiens galeux, grommeler en montrant les dents. Mais tu leur arrêteras la morsure aux babines, et, dans la gorge, le vomissement des méchantes paroles... La grave maîtrise qui est sur ton front leur imposera le respect. Il sort une lumière de tes yeux; ta parole, sonore comme l'or, en pèse aussi le poids... Ces mécréants, tu vas les confondre en saccageant leurs tristes doctrines, leurs magasins à balances faussées, à faux poids. Je devine à ton regard, à ton air, qu'avec le génie qui s'empare des cœurs tu as l'esprit perçant et sarcastique. Leurs calebasses de maîtres d'école, leur sale vaisselle d'apothicaires, leurs miroirs qui déforment les figures se fêleront au bruit de ton rire, et les lunettes qui leur brouillent l'entendement leur tomberont du nez. Va, les timbales pleines de gros sous ne leur suffiront plus, s'ils t'écoutent... D'ailleurs, ils ne sont pas tous mauvais. J'en rencontre qui ne m'insultent pas, de qui la compassion, quoique importune, n'est point blessante pour moi, car je la vois sincère. Il y a chez d'aucuns, les plus jeunes, un retour de simplicité, de bonne humeur; chez d'autres, de l'ennui qui peut devenir salutaire, quelque fatigue de la vie luxueuse et machinale, une désillusion clairvoyante, enfin une tristesse qui donne espoir. Ce n'est pas le seul souci du gain qui creuse son pli sur les fronts. On souffre, on aime encore, Dieu merci!... Quelques-uns restent que tu

vas toucher, puis convaincre, car ils n'ont pas le cœur trop gâté, et le troupeau suivra. Et quant à nous, tu peux nous rendre heureux tout de suite... Allons, ami, fais cette bonne œuvre : maintiens ma maison et sauve mes arbres. Afin de t'enraciner où tu es venu, prends-moi cette belle jeune fille... Car elle est belle... Du moins il me semble...

— Elle est belle ! — dit le poète.

— N'est-ce pas? Je l'aime, parce qu'elle est innocente. Elle rit et chante au long de l'eau, en suivant ses chèvres capricieuses, et elle est enfant comme l'eau qui court. Je l'aime, parce qu'elle me rappelle aujourd'hui celle qui ne voulut pas de moi jadis... Son père fera ce que je voudrai : ce n'est qu'un homme pauvre, bon et d'un esprit simple... Elle est, je crois, richement dotée de jeunesse et de grâce, au gré du plus exigeant.

— Elle est très belle, — répéta le poète.

— Et c'est une enfant pleine de sens... Je lui dis les choses de mon temps et elle fait que je redeviens jeune, tant elle les écoute avec bonheur !... Elle découvre les ruches sauvages dans le creux des chênes, elle connaît les places du bois où les fraises, depuis le mois de mai jusqu'à l'automne, mûrissent le plus rouges et parfumées. Elle apprend de moi les vertus des plantes et sait aussi trouver, à l'odeur, les mousserons cachés, en avril, dans l'herbe la plus épaisse des prairies.

— Elle a l'odeur des prés et des bois sur son corps, — dit le jeune homme ; — et les souples lignes de ce corps agile charment l'œil sous ses pauvres vêtements... Donne-moi ta main, que je la regarde : oh ! comme elle est nerveuse et hâlée !... L'eau des fontaines n'a pu l'éclaircir et les ronces l'ont bien égratignée, pauvre petite... Et tes joues aussi, ton front sylvestre, le soleil et le vent les ont beaucoup brunis... Relève tes cils : comme ils sont noirs !... Elle a les lèvres plus rouges que les fraises qu'elle cueille pour toi et ses yeux sont brillants et noirs ainsi que deux mûres de buisson.

— Doucement, ami ! — dit le vieux Jacques. — Ah ! ah ! tu as bon goût et les yeux justes ; mais ne l'ensorcelle pas trop vite, ni surtout plus qu'il ne faudrait !... Vois-tu que le hâle de son visage se fonce d'un écarlate brûlant, et qu'elle frémit, tel un jonc dans le ruisseau, depuis les talons jus-

qu'aux cheveux?... Je ne retire rien de ce que j'ai proposé, mais j'ai peut-être été un peu prompt... N'as-tu pas dit que tu as l'humeur voyageuse?

— Sans doute, puisque je suis venu jusqu'ici!

— Et alors, jeune homme?...

— Eh bien! ne fallait-il pas venir à vous?

— Oh! tu as l'esprit subtil et la langue dorée!... Si tu demeures, tu seras mon fils. Mais il faut promettre de demeurer, ou bien t'en aller sans plus attendre... Je veux dire : quand tu te seras reposé, que tu auras mangé de mon pain et bu de mon vin, puis dormi sous les tuiles de mon toit. Et cela, peut-être, te décidera à rester... Allons, promets! promets, mon enfant!

Et le poète, inclinant la tête avec un sourire, saisit de nouveau dans ses mains impérieuses les mains obéissantes de la jeune fille. Puis il l'attira doucement à lui.

— Il veut! il veut! — s'écria Jacques. — Il va nous sauver, il nous fait libres!... O mon ami, quelle reconnaissance!... Et toi, ma Sylvine, pourquoi ne dis-tu rien? N'es-tu pas bien heureuse d'être prise? J'ai disposé de toi sans ta licence, mais il le fallait!... Je divague, mes bons amis, tant je vous aime!... Je tremble de joie, je ne puis que lever mes mains et rendre grâces... J'ai le cœur léger comme à vingt ans.

Et Jacques pleura :

— Mon Dieu! quelle joie!... Tu es comme une île bien défendue, ma chère forêt, dès à présent... Comme une île autour de laquelle les remous de cette valetaille limoneuse ne pourront que jeter leur sale écume et des coassements que nous n'entendrons pas... Nous nous y enfermerons avec des pensées sûres et paisibles; et nul désormais ne pénétrera dans notre héritage s'il ne vient à nous les mains ouvertes et d'un cœur amical... Tu ne regretteras pas, bon voyageur, d'avoir ainsi arrêté ton pèlerinage. Car tu as trouvé ici tout ce qu'on cherche : les bras doux et forts, le tendre sourire et la suave haleine de celle que voici entrée dans ton âme et souhaitant que tu te lies à son corps, puis l'âtre habité par un esprit rustique et par un hôte au visage cordial... Tu verras! Notre terre est demeurée belle, malgré tout, par les nobles formes de ses collines. Et, quand je la regarde du haut de mon bois, peu s'en faut que je ne la voie telle que jadis, les hommes, avec

toutes leurs fumées, ne pouvant salir que très peu la clarté du jour, ni stériliser avec leurs moellons la terre nourricière... Embrasse, embrasse devant moi celle qui te veut!... Bien! bien!... Sois comme un dieu dans son cœur! et qu'elle se noue à toi comme à son chêne! Elle, la simple, et toi, le génie, vous maintiendrez ma forêt natale.

— Est-elle grande, cette forêt? Y a-t-il des sylvains?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que c'est?

— Ce sont des faunes gourmands aux raisins et guetteurs de nymphes. Ils cachent à demi leur front cornu comme la tête d'un daguet, et leurs oreilles pointues et fines, sous une guirlande de lierre. Ils ont des pieds de bouc... Ils jouent merveilleusement de la flûte.

Et Jacques répliqua :

— Il doit y en avoir!... Au plus touffu du bois, j'ai quelquefois relevé des empreintes dans la terre mouillée, qui semblaient en effet de chèvres ou de boucs, de cerfs ou de chevreuils, mais qui en différaient tout de même et que les chiens ne connaissaient pas... C'était probablement de tes sylvains.

— C'était de mes satyres dansants... Mais pour toutes nymphes, dryades et naïades, je veux cette chevrière des pelouses, que j'enlace amoureusement... Ah! comme, pieds nus, tu dois marcher légèrement sur la mousse!... Tu passes les ruisseaux en te mouillant jusqu'aux genoux... Tu files, en chantant au bord de l'eau, le lin et la laine, ainsi que tes aïeules, et ton rire doit étinceler mieux que les cascatelles des sources... Mon abeille, pique-moi d'un baiser!

— Parfait! — dit Jacques, frottant ses mains d'aise. — Je suis un vieux prêtre et je vous unis. Aime cette fille de bûcherons, sage en effet comme ses aïeules et jeune gardienne de vertus antiques. Qui a pu l'y instruire? Pas moi, qui sais trop peu, qui grogne ou me lamente, suivant les jours, et qui facilement bats la campagne... Je croirais presque, ami, que ce sont les fées qui l'ont douée. Car elles n'ont pas toutes disparu... Il en reste au creux de mes plus vieux arbres et Sylvine pense qu'elle en a vu. C'est, tu visiteras l'endroit avec elle, dans le fond de la vallée... Le gave, qui change souvent de lit après la fonte des neiges et les crues du printemps, oublie, quand il

se retire, dans les dépressions du terrain, des flaques profondes et vertes. Des fontaines conduisent leurs ruisseaux vers ces eaux paisibles, que la rive entoure de buissons fleuris et sur lesquelles se penchent les aunes. Là, mon ami, tu t'étonneras que dorment encore, longtemps après la nuit close, aux coupes métallisées de ces étangs, les plus calmes lueurs crépusculaires. Et de là viennent des voix aériennes, errantes et d'une mélodie tellement subtile qu'on doute si on les entend... Peut-être la flûte de tes sylvains, ou le langage des fées... Et pourtant, peu à peu, on s'imagine les comprendre, pour décevante qu'en soit la musique, mieux que les graves harmonies nocturnes et que les murmures des rameaux... O ma forêt! comme tes voix amies s'épanchent de tes ombrages balancés! Mes chênes, verdissez en paix dans vos combes! Mes pins, soyez grands sur vos vallons! Respirez tous, du saule aux platanes, et réexhalez par toutes vos feuilles la gratitude des midis solaires et l'amitié des rayons de lune! Les bûcherons vous seront inoffensifs autant que vos corbeaux.

Et Sylvine, se tournant vers la maison, y alla chercher le pain et le vin. Elle versa dans un gobelet de cristal le vin étincelant et plein de force, puis but et donna à boire au poète, puis donna ses lèvres qu'il baisa. Elle tendit le pain cuit par elle, avec le couteau planté dans la croûte. Et, suivant l'usage des laboureurs, ils en mangèrent ensemble. Le jeune homme, avant de l'entamer, traça de la pointe du couteau un signe de croix sur le pain.

— Ainsi soit-il! — dit pieusement Jacques en traçant aussi le signe sacré sur lui-même. — J'ai foi et confiance : mon peuple vivra, parce que le ciel et la terre vivent... Je n'en veux plus à ces mécréants, qui ont offensé la terre leur mère, mais qui sont encore plus fous que méchants, je le vois bien... Les vents et les oiseaux qui voyagent transportent des graines et des pollens... D'un arbre, la forêt abattue peut renaître; un peuple sortir d'un couple, et, par un homme, ce peuple déclinant ou abusé rentrer dans son génie... Sème, ami, sans t'occuper où elle tombe, sème la sagesse de tes chansons!

CHARLES DE BORDEU

DANS LA MARINE ALLEMANDE

D'innombrables statistiques nous font connaître le développement des marines militaires. Avec une extrême minutie, elles énumèrent et comparent les navires des différentes classes, leurs canons, leur vitesse et le poids de leur bordée. De ces chiffres, on déduit un classement général des flottes. Et, certes, de tels calculs ont un grand intérêt, malgré l'incertitude où l'on reste sur l'importance relative des divers éléments matériels de la puissance navale; cependant personne n'accepterait, pour les armées de terre, une classification uniquement établie sur de pareilles bases, et dans la longue histoire des guerres maritimes, on ne voit presque jamais la victoire revenir au parti le plus nombreux. Sur mer comme à terre, la préparation morale et technique du personnel, et la valeur du haut commandement ont une influence qui, pour ne pouvoir pas être mise en formules, n'en est pas moins capitale; on ne connaît bien une marine que si, en ayant d'abord fait l'inventaire, on pénètre en quelque sorte dans son intimité pour étudier les habitudes et les tendances de ses équipages et de ses officiers.

Cela n'est pas toujours facile. Depuis quelques années, le secret dont on entourait jadis certains sujets de caractère particulièrement confidentiel — les procédés de réglage du tir,

la pratique des sous-marins, la mobilisation — s'est étendu à presque tous les autres. Nulle part les manœuvres navales n'ont de témoins (les attachés étrangers n'y sont jamais admis) et aucun compte rendu officiel n'en est publié ; on ne communique plus à la presse les résultats des tirs d'exercice, et dans certains pays même on arrive à cacher, au moins pendant quelque temps, les nouvelles d'accidents graves. Pourtant, tout ou presque tout finit par être su ; des petits faits que révèlent les indiscrétions inévitables, des conclusions se déduisent, qui se vérifient les unes par les autres ; pratiquement, le secret ne résiste pas aux investigations de ceux qui ont intérêt à le percer ; et la marine allemande elle-même, qui plus volontiers qu'une autre s'enveloppe de mystère, nous est presque aussi connue que l'armée allemande.

Je ne veux du reste en dire ici que ce qui peut être utile pour s'en faire une idée générale.



La marine allemande date de 1871. On se souvient du projet de débarquement français à l'embouchure de l'Elbe, projet dont nos premiers revers arrêtèrent l'exécution. Les troupes réservées dans ce dessein allèrent renforcer nos armées du nord et de l'est, et les Allemands purent utiliser pour l'invasion celles qu'ils avaient d'abord dû conserver sur leur littoral ; mais ils avaient eu des craintes assez sérieuses de ce côté, et c'est pourquoi dès la signature de la paix, Guillaume Ier commença l'organisation d'une flotte qui garantît les rivages de l'empire contre toute nouvelle tentative de ce genre.

Tandis que l'armée restait un ensemble de corps appartenant aux divers États fédérés, cette flotte fut dès le début une propriété « indivisible », suivant l'expression même de la Constitution, et ne dépendit que de l'Empereur, qui en confia la direction au général Von Caprivi. Elle ne grandit d'abord que très lentement ; ses navires étaient uniquement des gardes-côtes, bien armés, peu protégés, dénués de vitesse, faits pour combattre sous la protection des forts, incapables d'aller chercher l'ennemi en haute mer ; d'ailleurs Guillaume Ier et

le chancelier de Bismarck les trouvaient encore trop coûteux, et s'ils faisaient creuser le canal de Kiel c'était surtout pour augmenter leur efficacité sans accroître leur nombre.

Avec l'avènement de Guillaume II la conception change. Le nouvel Empereur a vu se précipiter l'évolution qui, d'une Allemagne divisée en petits compartiments, essentiellement agricole et repliée sur elle-même, a fait une puissance industrielle, exportatrice et très peuplée. A ses produits et à ses hommes il faut des débouchés qu'on ne trouvera qu'au-delà des mers. La marine marchande est l'instrument nécessaire de cette expansion nouvelle ; mais le trafic maritime allemand devra passer à proximité des côtes françaises, et les navires de commerce sont faciles à saisir en temps de guerre : il faut donc les protéger en créant une vraie marine militaire, une marine offensive. Guillaume II, à peine monté sur le trône, déclare que « la marine peut compter sur lui ». Et déjà, pardessus la marine française qui décline et s'épuise en querelles d'écoles, c'est de l'autre côté de la Manche qu'il regarde, vers cette Angleterre que l'Allemagne va concurrencer sur tous les marchés du monde et dont il veut pouvoir un jour tenir en respect la puissance navale, si énorme qu'elle soit.

Sur la propagande organisée dès cette époque dans toutes les parties de l'Empire, sur la résistance du Reichstag et sa défaite, tout a été dit et l'on sait le résultat : après dix ans d'efforts, c'est le sexennat voté en 1898, fixant la composition de la flotte et la mettant à l'abri des variations de la politique ; puis ce sont les accroissements que sanctionnent les lois de 1900, 1906, 1908, 1912... en attendant ceux qui viendront encore, lorsque l'armée de terre n'aura plus rien à demander. Car ce n'est que provisoirement, et à cause des difficultés financières, que l'Office impérial a accepté l'infériorité de 40 p. 100 des escadres allemandes sur celles de l'Angleterre, étant entendu que cette proportion s'applique seulement aux cuirassés proprement dits : dès l'automne de 1914, un nouveau projet sera déposé pour demander la construction de nouveaux croiseurs de combat destinés à renforcer les divisions lointaines, et l'acceptation du Reichstag ne fait aucun doute. La renaissance inattendue de la marine russe, l'exécution accélérée du programme français justifieraient dès main-

tenant aux yeux du peuple allemand de nouvelles augmentations de la flotte.

La campagne entreprise par Guillaume II pour persuader à l'Allemagne que « son avenir est sur la mer » et que « le trident de Neptune doit revenir au poing allemand » a produit peu à peu tout l'effet qu'il en attendait. Aujourd'hui, les ouvriers bavarois ou saxons qui, sans avoir jamais vu la mer, vont servir sur les vaisseaux de la flotte impériale, en reviennent orgueilleux d'une force qu'ils ne connaissaient pas auparavant. La marine est devenue populaire. On attend d'elle non plus seulement la protection des côtes, mais celle d'intérêts mondiaux auxquels (c'est encore Guillaume II qui l'a dit) « l'ambition légitime des Allemands patriotes se refuse à assigner aucune limite »; et il faut entendre par là, pour l'avenir, le maintien de possessions coloniales qu'aura procurées une victoire européenne.

Avec l'empereur et sous sa direction, l'homme qui a le plus fait pour le triomphe de ces idées est son ministre de la marine, l'amiral von Tirpitz. C'est une forte personnalité que celle de ce colosse prussien, autoritaire, taciturne, travailleur acharné et tout entier tendu vers le but qu'il s'est fixé : l'accroissement indéfini de la force navale allemande. Lorsque Guillaume II l'appela au ministère en 1897, c'était un contre-amiral de quarante-huit ans, le plus jeune officier de son grade; il avait peu navigué et presque toute sa carrière s'était faite dans les états-majors; mais il y avait montré de rares qualités d'organisateur et une connaissance approfondie de tous les problèmes techniques relatifs à la marine. En peu de temps, il sut prendre sur le Reichstag une influence qui n'a fait que grandir depuis dix-sept ans. Pour agir sur le pays il fonda le *Flottenverein*, cette puissante Ligue maritime de caractère semi-officiel qui groupe plus d'un million d'adhérents et dont il inspire personnellement la propagande incessante et tumultueuse; il créa en outre au ministère un bureau de la presse d'où partent les articles tendancieux que les journaux de toutes nuances insèrent simultanément et qui entretiennent le zèle de l'opinion publique. Mais, adroit politique et militariste convaincu, il est plus remarquable encore par la sûreté de ses vues d'ensemble et son esprit méthodique. Grâce

lui, le développement de la marine allemande s'est fait non seulement sans à-coup—, suivant une progression parfaitement régulière, mais aucun de ses éléments n'a jamais été sacrifié à d'autres, comme cela arrive si souvent ailleurs sous prétexte d'urgence. La constitution des approvisionnements, le creusement des bassins de radoub, l'agrandissement des arsenaux, le recrutement du personnel ont été menés de front avec la construction de navires de toutes catégories, suivant un plan général logiquement conçu et vigoureusement exécuté. C'est par là que l'amiral von Tirpitz est un grand ministre et mérite d'être comparé à notre Colbert.

Il sait d'ailleurs ne pas sortir de ses attributions. Bien que titulaire, depuis 1911, du grade de grand-amiral de la flotte, il n'est que le chef de l'administration maritime; les questions d'utilisation sont réservées à l'état-major général qui ne dépend que de l'empereur, et c'est le cabinet naval, directement placé sous les ordres du souverain, qui prononce sur les promotions et même les mutations d'officiers. Cette séparation de pouvoirs, possible seulement dans un État autocratique, choque nos habitudes et nous concevons mal sa possibilité; mais, grâce à l'unité du commandement suprême et à la permanence des hauts directeurs, elle donne des résultats que notre instabilité ministérielle et notre centralisation à outrance ne permettraient pas d'obtenir.

Il faut ajouter que, dans les services d'études, de direction et d'exécution de la marine allemande, le nombre des officiers de marine est à peu près trois fois plus élevé que chez nous. Ils ont en outre à leurs ordres un personnel civil dont l'effectif est largement calculé. Un seul exemple : la section chargée, à l'état-major général, de l'étude des marines étrangères, compte deux capitaines de vaisseau, six capitaines de frégate ou de corvette, dix lieutenants de vaiseau et dix aides-interprètes; en France, le bureau correspondant n'a qu'un capitaine de frégate, quatre lieutenants de vaisseau et trois traducteurs. On comprend que le ministère allemand soit bien documenté et que ses officiers, n'étant pas absorbés par le service courant, aient le temps de travailler à fond les questions techniques.

La préparation minutieuse, l'organisation méthodique, la

répartition des détails de service entre de nombreux officiers dont chacun a ses attributions bien délimitées, sont des traits qui tiennent au caractère allemand, et que le ministère de la Marine a tout naturellement pris à celui de la Guerre. Les deux administrations ont du reste bien d'autres points communs. L'état-major général de la marine n'est qu'une section du Grand État-Major qui, sous la direction personnelle de l'empereur, s'occupe de la préparation à la guerre ; le cabinet naval fonctionne parallèlement au cabinet militaire et en relations constantes avec lui ; enfin les chefs de stations (préfets maritimes) et les commandants d'escadres sont placés, comme les commandants de corps d'armée, sous les ordres directs de l'empereur. Il en résulte — grâce à l'activité et à la compétence personnelle du souverain, qui suit le développement et l'entraînement de sa marine avec autant de soin que ceux de son armée, — une communauté de vues et une unité d'action qui sont de précieux éléments de puissance militaire.

Cette communauté de vues va souvent jusqu'à une dépendance qui ne se rencontre en aucun autre pays. Créée pour ainsi dire artificiellement à une époque de grandeur militaire, la marine allemande s'est développée d'abord sous la tutelle de l'armée et un grand nombre de ses institutions s'en ressentent. Le recrutement est commun, les jeunes soldats sont affectés d'office aux équipages comme ils le seraient à l'infanterie ou à la cavalerie, sans aucun droit aux avantages de solde que toutes les nations maritimes considèrent comme la conséquence obligée d'un service plus pénible. L'assimilation entre un cuirassé et un régiment est poussée aussi loin qu'il est possible. La plus grande partie du contingent annuel, après quelques semaines de formation militaire dans des casernes, embarque directement sur les navires de la flotte de haute mer. Chaque homme est affecté à un poste qu'il ne quittera plus : s'il doit par exemple manœuvrer un refouloir dans une tourelle, c'est à bord de son navire qu'il apprendra son rôle, et il n'en apprendra pas d'autre. Ce système, presque imposé par la médiocrité intellectuelle de la plupart des recrues, a l'inconvénient évident de renfermer les marins dans des attributions trop strictes, et de les préparer mal aux

incidents qui, dans le combat ou même en temps de paix, peuvent exiger une permutation immédiate; il entraîne en outre, pour la période qui suit l'incorporation, une notable diminution de valeur militaire des navires, transformés — comme les régiments — en écoles. Les marines anglaise et française, où toutes les fonctions de quelque importance sont confiées à des brevetés formés avant leur embarquement, dépensent sans doute davantage pour l'instruction de leurs hommes, mais elles y gagnent de les rendre pour ainsi dire interchangeables, et de maintenir à peu près constant le degré de préparation des escadres à la guerre. Les Allemands, du reste, connaissent si bien ce défaut de leur organisation, qu'ils commencent depuis peu à donner à leurs recrues, sur certains bâtiments armés spécialement à cet effet, une éducation maritime générale. Mais ils le font à contre-cœur, et s'efforcent de limiter la compétence de chacun, tant pour hâter l'utilisation des jeunes marins que pour réduire les dépenses d'écoles. Ils maintiennent d'ailleurs la séparation complète qu'ils ont établie dès l'origine entre les spécialités correspondant aux divers genres de navires : les torpilleurs ont leurs canonniers, leurs électriciens, leurs matelots de pont même, qui n'embarqueront jamais sur les cuirassés ni sur les croiseurs; le personnel des sous-marins leur est exclusivement réservé et forme plusieurs catégories tout à fait distinctes. Il en résulte une complication extrême, et une grande difficulté à former les gradés subalternes dont le rôle est si important à bord des navires modernes. Malgré de considérables avantages de soldes et de retraites, ces gradés restent peu au service. On ne trouve pas, en Allemagne, les cadres de « maîtres », un peu routiniers sans doute, mais si précieux pour leur expérience et leur dévouement, qui contribuent si fort à l'efficacité des vieilles marines. On n'y voit pas non plus les matelots « débrouillards » que l'on peut mettre sans inconvénient dans les situations les plus diverses. D'une tenue parfaite (nous avons souvent eu l'occasion de faire sur ce point des comparaisons qui ne sont pas à notre avantage), très disciplinés (la statistique des conseils de guerre montre avec quelle rigueur les moindres infractions sont punies), les marins allemands ont dans leur ensemble les qualités et les défauts des soldats allemands; mais les défauts,

et surtout le manque d'initiative et la lenteur d'esprit, sont de plus d'importance à bord qu'à terre. Là, peut-être, est le point faible.

Les officiers de marine, comme ceux de l'armée, font partie de la caste militaire dont ils possèdent tous les privilèges. Cependant leur recrutement est plus démocratique, et, depuis 1908, le rang de classement à l'examen est pris en sérieuse considération pour l'entrée à l'école navale. Les bacheliers (*abiturienten*) ont même l'avantage de passer plus tôt que les autres au grade de lieutenant. Cependant les frais élevés qu'occasionne le séjour à l'école, et l'obligation faite aux parents des jeunes officiers de leur verser pendant six ans une pension dont le tarif est imposé, ne permettent l'accès de la carrière qu'aux fils des familles aisées. Quant au niveau des études théoriques, il est très inférieur à celui des écoles navales étrangères. La culture générale y est peu développée, par contre les exercices pratiques y sont fort en honneur. Il en est de même dans les écoles de spécialités où les officiers acquièrent les brevets de canonnier et de torpilleur; la durée des cours n'y dépasse pas sept semaines, tandis que chez nous elle est d'un an : c'est dire que les Allemands se contentent, pour les officiers qui doivent être chargés des services les plus importants sur les grands navires, d'une instruction beaucoup plus superficielle que la nôtre. Mais leur spécialisation est plus complète, et dans l'exercice prolongé des mêmes fonctions ils acquièrent une expérience qui vaut peut-être mieux que des études théoriques. D'ailleurs, il faut reconnaître que des officiers de marine remplissent au ministère, d'une manière certainement satisfaisante, le rôle de directeurs techniques des constructions navales, de l'artillerie et des torpilles : malgré le grand nombre des ingénieurs qui les secondent, malgré le concours largement utilisé de l'industrie privée (en particulier, toutes les questions relatives à l'artillerie sont étudiées par Krupp), la direction de ces grands services suppose une compétence étendue qu'il serait puéril de nier sous prétexte d'une insuffisante préparation scolaire.

A cause de leur formation essentiellement pratique, par suite aussi de la communauté d'idées entre la marine et l'armée, les officiers de la marine allemande pensent beaucoup plus à l'utilisation immédiate du matériel qu'à la recherche parfois

décevante d'une perfection de détails; c'est un caractère qu'ils ont en commun avec les officiers anglais. Comme ceux-ci, ils sont jeunes (l'âge moyen de la promotion au grade de capitaine de vaisseau est de quarante-deux ans en Allemagne, de quarante ans en Angleterre, de cinquante et un ans en France, hélas!), ils ont l'orgueil de la puissance navale de leur pays et la foi dans un avenir plus brillant encore que le passé; non seulement ils ne craignent pas la guerre, mais ils la désirent. Cette confiance se traduit trop souvent par un dénigrement systématique, grossier même, des marines étrangères, et surtout de la nôtre. Nous sommes choqués de ses manifestations, mais c'est une grande force de croire en soi. *Mit dem Schwert muss auch eine Glaube sein* : cette épigraphe d'un récent article de la *Marine Rundschau*, revue officielle du ministère de la marine, exprime bien l'esprit un peu mystique de tout un corps d'officiers pour qui la mission civilisatrice de l'Allemagne est un article de foi.

On ne peut nier la supériorité morale qui résulte d'une telle conviction. Mais quand les Allemands affirment la valeur exceptionnelle de leurs navires, l'excellence unique de leur matériel, on a le droit de discuter; et il n'est pas difficile de montrer que leurs conceptions maritimes, loin d'être en avance sur celles des autres nations, n'en sont ordinairement que le reflet et n'ont été réalisées qu'avec un retard sensible.

Ainsi, pour l'artillerie, ils en sont restés au canon de 28 centimètres jusqu'en 1908 alors que toutes les marines armaient leurs cuirassés de canons de 30, et ils n'ont adopté ce dernier calibre qu'au moment où l'Angleterre l'abandonnait pour employer le 34. Aujourd'hui encore, leurs essais d'une pièce de 34 ayant été infructueux, ils gardent le canon de 30 tandis que presque partout on en est au 38. En 1909, ils disposaient encore leur tourelles symétriquement des deux bords; en 1910, ils commençaient à les mettre en quinconce comme l'Angleterre avait commencé de le faire quatre ans auparavant, et c'est seulement en 1912 qu'on les voit copier avec leur type *Koenig* la répartition des tourelles dans l'axe, inaugurée par les Américains et les Anglais en 1908. Ils ne reproduisent qu'en 1911 les turbines du *Dreadnought* de 1905. S'ils ont su éviter l'erreur anglaise — et française — qu'a été, dans toute une série de bâtiments, la suppression de l'artillerie moyenne si

précieuse contre les torpilleurs, ils ont placé cette artillerie trop près de l'eau, en sorte qu'une houle modérée la rend inutilisable; leurs croiseurs de bataille, presque identiques à ceux que l'Angleterre construisait au début, leur sont très inférieurs par les qualités nautiques ; leurs sous-marins nouveaux sont la reproduction de notre type Laubeuf de 1906, avec moins de vitesse et un moindre nombre de torpilles.

Ces défauts, hâtons-nous de le dire, n'ont pas toute l'importance qu'on pourrait leur attribuer; le matériel vaut moins par lui-même que par la manière dont on s'en sert, et nous consentons bien volontiers à admettre dans la classe des *Dreadnought*, avec nos cuirassés du type *Danton*, la série allemande des *Nassau* qui les vaut et ne vaut pas davantage. Mais nous avons voulu constater qu'aucune idée originale, en matière maritime, n'est venue d'Allemagne et que rien n'autorise à porter, sur les unités navales de ce pays, un jugement particulièrement favorable.



Quel rôle l'Allemagne fera-t-elle jouer à sa flotte, en temps de guerre?

Un rôle actif, c'est certain; et cependant, dans presque tous les cas, un rôle secondaire. Tous les écrivains maritimes allemands sont d'accord pour dire que des opérations maritimes, quelle qu'en soit l'importance et quel que soit l'ennemi, ne peuvent suffire à procurer un succès décisif. C'est sur terre qu'il faut être vainqueur. Mais la marine peut préparer ou aider l'action de l'armée.

Contre l'Angleterre, toute une école française (la composition actuelle de notre flotte se ressent encore de son passage au pouvoir) préconisait jadis la guerre commerciale : empêcher ou même gêner les communications de la Grande-Bretagne avec les autres nations, lui semblait le plus sûr moyen de la vaincre. Cette conception, renouvelée de celle du Blocus continental, n'a pas résisté au bon sens militaire des Allemands. S'ils comptent sur leurs croiseurs, ce n'est pas, ou ce n'est qu'accessoirement pour faire la chasse aux paquebots ou cargo-

boats anglais; c'est un peu pour protéger leurs propres navires marchands, c'est surtout pour éclairer leurs escadres de ligne et conduire leurs flottilles de torpilleurs. La doctrine de « Tout pour la bataille » est un article de foi pour leurs marins comme pour leurs soldats. C'est pourquoi, de toutes les marines de guerre, la leur est celle où les cuirassés prennent la plus grande part du déplacement total.

Cependant c'est aussi chez eux que la proportion affectée aux torpilleurs est la plus forte. C'est qu'ils savent ne pas pouvoir — du moins dans l'état actuel de l'Europe — égaler pour les grandes unités la marine anglaise. Sans prétendre que la lutte ne puisse s'engager qu'entre forces équivalentes, ils veulent du moins réduire avant la bataille l'avantage numérique de leurs adversaires : leurs flottilles offensives, extrêmement nombreuses et admirablement entraînées (nous aurons à y revenir), ont été créées à cette fin. C'est pour cela aussi qu'ils se préparent activement à l'emploi intensif des mines sous-marines dont la guerre russo-japonaise a montré la redoutable efficacité, et auxquelles la mer du Nord est si propice, avec ses profondeurs régulières et modérées. A la conférence de La Haye, en 1907, les délégués allemands se sont montrés constamment hostiles aux propositions de l'Angleterre, qui aurait voulu faire limiter l'usage des mines aux eaux territoriales des ports de guerre. Comme les torpilleurs, comme les sous-marins (dont la marine allemande, après de longues hésitations, commence à augmenter le nombre en même temps que les dimensions), les mines sont des armes de prix modéré, capables de grands effets, et tout indiquées pour compenser une disproportion de forces.

Affaiblir l'adversaire par des raids de torpilleurs, de mouilleurs de mines et de sous-marins, en gardant la flotte cuirassée à l'abri dans ses ports jusqu'à ce que ce premier résultat soit obtenu, telle serait la tactique allemande dans une guerre contre l'Angleterre. Puis les cuirassés sortiraient et livreraient bataille. Enfin, dans l'hypothèse d'un succès en haute mer, la flotte des transports appareillerait pour porter l'armée d'invasion sur les côtes anglaises, à peine défendues, comme on le sait. Quelles que soient les craintes, si souvent manifestées en Angleterre depuis quelques années, d'un débarque-

ment tenté par surprise, jamais une entreprise aussi hasardée n'est entrée dans les projets du grand état-major allemand. L'opération a réussi dans les manœuvres anglaises de 1913, à peu près comme dans nos manœuvres de 1910 avait réussi le simulacre de transport du 19e corps d'Algérie en France; mais, pas plus que nous, les marins allemands n'ont conclu de ces expériences à une possibilité pratique : ils voient trop bien l'importance du risque, et leur esprit réfléchi se refuse à admettre une conception où tout dépend du hasard.

Au contraire, tout montre avec quelle minutie ils ont préparé l'exécution du plan logique et progressif que nous venons d'exposer. De formidables défenses ont été accumulées sur les 320 kilomètres de côtes que baigne la mer du Nord, côtes basses, marécageuses et que protégeaient déjà d'innombrables bancs de sable au milieu desquels la navigation est difficile même en temps de paix; en avant de ce littoral, la forteresse d'Heligoland, le Gibraltar allemand, est devenue un nid imprenable de bâtiments torpilleurs et d'appareils aériens; les positions récemment armées de Borkum près de la frontière hollandaise et de Sylt, près de la frontière danoise, complètent un ensemble qui couvre les ports de guerre et de commerce et l'entrée du canal de Kiel. Le blocus qu'elle ne craint pas au point de vue économique (car les ressources de son sol et les importations par ses frontières de terre leur permettraient, quoi qu'on en ait dit, de vivre longtemps sans gêne), l'Allemagne le souhaiterait au point de vue militaire parce qu'il amènerait les escadres ennemies, incapables d'entamer son système défensif, à portée de ses navires de surprise. Ceux-ci, du reste, auraient comme bases, non seulement Heligoland, Wilhelmshaven et Cuxhaven, mais aussi les innombrables ports des côtes de Suède et de Danemark, qu'ils sont habitués à fréquenter de nuit comme de jour et que l'attitude des deux gouvernements scandinaves permet de considérer comme le prolongement du littoral allemand. Enfin, par de fréquents exercices d'embarquement et par des manœuvres combinées entre l'armée et la marine, on prépare le transport d'une armée complète avec ses approvisionnements : sans parler des innombrables cargo-boats dont la capacité de chargement est impossible à évaluer, les cinquante grands

paquebots de la Hamburg-Amerika et du Norddeutscher Lloyd filant plus de 16 nœuds et jaugeant de 20 000 à 50 000 tonnes transporteraient aisément, pour une traversée de 250 milles au plus, une centaine de mille hommes avec leurs canons et leurs chevaux. Le tout ne serait certes pas sans dangers, il faudrait compter non seulement avec les escadres de haut bord mais avec les torpilleurs anglais ; cependant c'est là le plan d'action arrêté, et l'on n'en pouvait pas trouver de plus logique.

Contre une puissance continentale, le rôle de la marine allemande serait beaucoup plus effacé. La France, la Russie, on sait où les prendre et comment les attaquer tout de suite sur leurs frontières terrestres. La marine française est retenue tout entière dans la Méditerranée par les flottes italienne et autrichienne et par le souci du rapatriement des troupes d'Afrique. C'est seulement après cette opération que nos cuirassés pourraient remonter jusqu'à l'Océan et à la Manche ; traversée relativement longue, qui devrait être suivie d'un ravitaillement en charbon ; avant que notre armée navale fût en mesure d'agir, la décision aurait été obtenue du côté des Vosges et les opérations navales ne serviraient plus à rien. Quant aux fameux projets d'invasion du Cotentin, ils sont nés dans l'imagination d'écrivains français et jamais un Allemand ne les a pris au sérieux[1]. Cette diversion excentrique serait trop contraire au principe admis par toute l'armée allemande : l'effort maximum sur le point décisif. Tant qu'il n'aura pas plus d'hommes qu'il n'en peut utiliser sur notre frontière terrestre, le grand état-major n'en distraira pas un seul de cette masse d'invasion qu'il ne juge jamais trop forte. Le seul emploi qu'il ferait de la flotte (hors le cas où la nôtre viendrait pour lui livrer bataille) serait de soutenir le mouvement d'enveloppement d'une armée entrant en France par la Belgique. Encore ne serait-ce qu'après avoir détruit l'obstacle — malheureusement trop faible en ce moment — qu'opposeraient à cette action nos flottilles de torpilleurs et de sous-marins de la Manche.

1. Ce n'est pas une raison, bien entendu, pour ne pas assurer la défense de nos côtes.

Contre la Russie, la situation serait à peu près la même. Cependant une victoire navale aurait pour l'Allemagne plus d'importance, parce qu'elle ouvrirait le chemin de Pétersbourg. Aussi la flotte allemande, jouant de ce côté le rôle de la flotte anglaise dans la mer du Nord, prendrait-elle sans doute l'offensive dans la Baltique. Le relèvement rapide de la marine russe, qu'ils avaient pris l'habitude de considérer comme négligeable, inquiète cependant les marins allemands et, pour favoriser cette offensive, ils commencent à demander que la côte Est de l'empire soit protégée comme la côte Ouest; les baies du Schleswig, malgré leur proximité de Kiel, ne sont pas défendues et pourraient être utilisées par l'ennemi comme bases auxiliaires. Mais on n'en est pas encore là. Et la marine allemande, contre la marine russe, peut compter à bon droit, et pour longtemps sans doute, à la fois sur sa supériorité numérique et sur les avantages que procure un entraînement intensif.

Elle s'exerce en effet beaucoup, et la vie de ses escadres est aussi active que celle des escadres anglaises, plus active que celle des escadres françaises. Elle est très régulière. La progression de l'entraînement, qui recommence chaque année, est réglée comme celle de l'armée. A l'automne, après l'incorporation des recrues, c'est l'intruction individuelle, par bâtiment ou par division, dans les rades de Kiel et Wilhelmshaven ou dans leur voisinage immédiat; l'hiver, on s'éloigne un peu plus dans la mer du Nord, on commence les tirs, on perfectionne l'éducation maritime du personnel. Ces deux saisons sont aussi celles des carénages, des réparations dont les navires modernes, si fragiles sous leur apparence de force, ont un besoin périodique. Au printemps, la flotte de haute mer se rassemble pour des évolutions et des exercices de combat entre grands bâtiments et avec les torpilleurs et sous-marins; presque tous les ans elle fait un voyage de six à huit semaines, tantôt dans les fjords de Norvège, tantôt jusqu'aux Canaries ou aux Açores. Enfin, l'été est consacré aux grandes manœuvres auxquelles l'empereur assiste toujours, et aux tirs d'honneur. Ce programme, à vrai dire, ressemble beaucoup à celui de toutes les marines et en particulier de la nôtre; mais il est rigoureusement suivi; les Allemands considèrent la régularité de l'entraînement comme indispensable, et d'autre part leurs

bâtiments ne sont presque jamais dérangés par ces missions extérieures qui sont si fréquentes chez nous.

La préparation des écoles à feu est, dans la marine allemande, particulièrement minutieuse : d'innombrables exercices gradués précèdent chaque tir, et les servants de l'artillerie sont dressés à un automatisme parfait avant d'entendre leur premier coup de canon. Les méthodes de tir sont en progrès; jusqu'à ces derniers temps elles ne permettaient pas l'utilisation du matériel aux grandes distances où l'on admet maintenant que s'engagera le combat; des perfectionnements nouveaux ont mis la marine allemande, sous ce rapport, à la hauteur des autres; mais — et ceci est à son éloge — elle n'en reste pas moins convaincue qu'auparavant de la nécessité de combattre de près pour obtenir des résultats décisifs. Régler son tir de loin, d'aussi loin que possible pour le régler le premier et empêcher l'adversaire d'en faire autant, mais ne pas gaspiller ses munitions à grande distance et se rapprocher jusqu'à ce que la plupart des coups portent : telle est la conception de tous les marins dont la spécialisation comme canonniers n'est pas assez étroite pour que l'attrait de la difficulté vaincue leur masque le but essentiel de la bataille. Cette conception est admise de tous en Allemagne, de même qu'on y admet la nécessité de la manœuvre pendant le tir au risque d'un déréglage momentané du feu, si cette manœuvre doit procurer un avantage de position par rapport à l'ennemi. Il n'en saurait être autrement, du reste, dans une marine où la discussion n'existe pour ainsi dire pas et où un esprit plus pratique qu'ingénieux guide les recherches — qu'il s'agisse de constituer le matériel ou de l'utiliser — dans le sens de la simplicité.

Les exercices de combat de la flotte de haute mer sont, eux aussi, fort simples. L'initiative des deux partis y est très limitée, et ils ressemblent beaucoup à des répétitions d'un drame dont les épisodes sont bien réglés à l'avance. On y retrouve invariablement un essai d'enveloppement d'une aile de l'ennemi par une division plus rapide, essai qui réussit toujours, car l'inertie imposée au parti adverse n'y aide pas moins que l'infériorité convenue de sa vitesse : c'est l'application directe à la guerre navale de la tactique traditionnelle

allemande sur terre. Il resterait à savoir si, contre un ennemi agissant, et en l'absence de tout obstacle dissimulant les mouvements, cette tactique aurait le même succès sur mer. En Angleterre comme en France on a appris, dans des exercices à double action où chaque chef avait toute sa liberté, à voir les difficultés d'une pareille manœuvre en face d'une volonté adverse; on a appris aussi à contrarier ces tentatives d'enveloppement et à mettre en fâcheuse posture celui qui s'y obstine. Sur mer tout se voit, et la manœuvre préconçue a peu de chances de réussite.

Les attaques de torpilleurs sont menées dans la marine allemande suivant des règles non moins fixées à l'avance. Le croiseur-guide, les chefs de divisions, les unités de la flottille ont des rôles soigneusement et judicieusement répartis, et la méthode est invariable. Ici du reste, et surtout pour les attaques de nuit, l'ordre est une condition essentielle du succès, du moins jusqu'au moment où le désarroi jeté dans la ligne ennemie laisse le champ libre aux initiatives individuelles. Ce dernier acte de la bataille, ce n'est qu'en temps de guerre qu'on pourrait le jouer; mais, pour s'y préparer, il n'y a pas de meilleur moyen que d'habituer les commandants des torpilleurs, dès le temps de paix, à une grande hardiesse de mouvements.

Sous ce rapport, l'entraînement des flottilles allemandes est remarquable et probablement unique. Traverser à grande vitesse les créneaux d'une escadre en marche, en passant assez près de chaque cuirassé pour saisir au passage une bouteille de champagne suspendue à l'arrière, est un sport pour lequel les officiers se passionnent et où ils arrivent à des résultats surprenants. Leurs manœuvres ne sont pas sans dangers, et il en est résulté des accidents graves relativement nombreux; mais, à moins de faute professionnelle évidente, l'empereur a toujours refusé de punir les officiers en cause : il sait que la prudence n'est pas une vertu à recommander aux torpilleurs dont le rôle consiste à jouer le tout pour le tout, et qu'en ménageant trop son matériel — et même son personnel — dans les exercices, on se prépare à ménager l'ennemi au combat.

Aussi ceux de l'Allemagne ne se ménagent-ils pas. Par tous les temps, dans cette mer du Nord si dure et dans les passages

souvent difficiles entre les îles de la Frise et du Danemark, ils naviguent de nuit comme de jour, en formations serrées, sans feux et sans pilotes. De même leurs cuirassés et leurs croiseurs marchent et s'entraînent malgré le vent et la mer. Ainsi l'Allemagne forme les marins qui lui manquent. Et c'est la leçon que doit surtout méditer notre marine, en train de devenir trop méditerranéenne : ni les meilleurs tirs par calme plat, semblables à des expériences de polygone, ni les plus ingénieux travaux sur les questions techniques, ne compensent l'habitude de la houle, des courants, de la brume, de la lutte contre les éléments qui prépare à la lutte contre les hommes. La marine allemande est inférieure à d'autres par la qualité de son personnel; son matériel n'a aucune supériorité appréciable, mais la même opiniâtreté, le même esprit de suite qui ont présidé à sa formation, caractérisent aussi la vie de ses navires; elle a un but et ne néglige rien pour s'y préparer : c'est là qu'est sa force.

LIEUTENANT ***

L'ACTION ITALIENNE
DANS LE LEVANT

Pendant de longues années l'Italie n'a porté son attention que sur deux points : la Tripolitaine et l'Albanie. La Tripolitaine représentait pour elle une compensation à l'occupation de la Tunisie par les Français. Sur l'Albanie, ses visées étaient plutôt d'ordre économique. Bien que, dès 1902, le marquis de San Giuliano [1] eût appelé l'attention de ses compatriotes sur cette rive orientale de l'Adriatique et en eût marqué l'importance stratégique et politique, l'opinion italienne n'y voyait guère qu'un débouché commercial vers le bassin danubien. Peu à peu, à mesure que l'Italie se sentait plus forte, plus sûre d'elle-même et de ses alliés, elle s'habituait à considérer l'Albanie sous un autre aspect. Elle jetait vers l'Epire une avant-garde d'émigrés, qui dut bientôt battre en retraite sans avoir réussi à implanter dans cette région, comme on l'avait espéré, la langue et l'influence italiennes. La lutte contre l'influence hellénique restant vaine, on chercha plus au nord des barrières moins résistantes. On songea à Valona, à Durazzo, à San Giovanni di Medua. C'est alors qu'apparut, dans la presse italienne, le projet du chemin de fer du Danube à l'Adriatique, qui éveilla des espoirs sans limites et qui semblait destiné

1. Dans ses *Lettres sur l'Albanie*.

à porter, comme les armées de Trajan, l'influence de Rome jusqu'à la Mer Noire.

A tous ces rêves s'ajoutait un besoin réel de conquête, d'action extérieure, le besoin de faire oublier les humiliations d'Adoua, le besoin aussi d'organiser et d'assouplir pour les rivalités internationales l'arme excellente que peut devenir, entre des mains expertes et sous une direction intelligente, l'émigration populaire. Longtemps l'Italie avait dû refréner ses désirs, parce que la pénurie de son trésor ne lui permettait pas d'envisager de sérieuses campagnes coloniales. Mais quand, après une longue crise, la situation financière se fut consolidée, les espoirs reparurent. Silencieusement, méthodiquement, on constitua les réserves nécessaires aux ambitions qu'on nourrissait. Les excédents budgétaires qui, de 1906 à 1912, furent ininterrompus [1], permirent de préparer sans difficulté l'expédition de Tripolitaine. On sait, en effet, que le gouvernement italien avait mis de côté, pour cette expédition, une somme de 200 millions, qu'il estimait largement suffisante pour faire face aux charges des opérations; et, si la suite des événements a montré qu'il avait commis à cet égard une lourde erreur, il n'en est pas moins vrai que les ressources financières avaient été trouvées dans la mesure où on les jugeait indispensables, sans qu'aucun sacrifice eût été demandé à la nation.

Au reste, ce n'était pas seulement les dirigeants italiens, c'était aussi l'opinion publique elle-même qui se familiarisait avec l'idée d'aventures à tenter outre-mer. Diverses organisations, comme la Société africaine, la Société de géographie, la Ligue navale, la Société Dante Alighieri, prêchaient l'expansion nationale, surtout en Méditerranée; et, en 1906, c'est-à-dire à la date même qui marque le début du relèvement économique, le Sénat italien votait, sur la proposition de M. di Martino, la création d'un Institut colonial.

Qu'étaient à cette époque les colonies italiennes? Presque rien. Ni la côte d'Érythrée, ni la Somalie ne représentaient un domaine colonial vraiment sérieux, et il n'était même pas permis de nourrir à leur égard de bien grandes illusions.

1. Ils furent respectivement de 102, 62, 82, 51, 110 et 120 millions pour ces six exercices, formant ainsi un total de 527 millions.

Et pourtant, le Parlement votait les crédits de l'Institut colonial, et déjà on parlait ouvertement de la prochaine conquête de la Libye.

Nous ne retracerons pas ici ce que fut cette conquête, ni l'enthousiasme qui l'accueillit, ni les désillusions qui suivirent. Ce qu'il faut du moins retenir, c'est que cet enthousiasme eut pour conséquence d'aviver encore dans le peuple italien le désir des expéditions coloniales, et que les désillusions eurent, de leur côté, pour conséquence, de tourner son esprit vers d'autres terres et d'autres rêves. Il est bien certain, en effet, que si l'Italie avait trouvé en Afrique un empire fertile et destiné à un grand avenir, elle aurait été, au moins pour un temps, absorbée par son organisation et sa mise en valeur, et elle aurait limité à ce champ, déjà vaste, son effort de colonisation. Mais l'émigration, si intense au début, se ralentit, puis cessa presque tout à fait. Les paysans de Sicile et de Calabre, que le mirage de la nouvelle colonie avait éblouis, reprenaient les uns après les autres le chemin de la métropole, parce qu'ils ne trouvaient à Tripoli aucun des avantages qu'on avait fait miroiter à leurs yeux. Finalement, dès 1913, comme le constatait le comte Gallina [1], le courant de l'émigration italienne vers les pays d'Amérique était redevenu plus fort que jamais, et s'élevait, pour cette année, à 427 969 émigrants.

Ainsi donc, quelques mois à peine après les premières opérations de Libye, le problème de l'expansion italienne dans la Méditerranée se trouvait posé sous une nouvelle forme.

Cette expansion, d'ordre surtout économique et commercial, continuait à être nécessaire et désirée ; mais ce n'était plus en Afrique qu'il convenait de la chercher. Le gouvernement italien ne s'obstina pas à lutter contre la défaveur qui atteignait momentanément la Libye ; et, au surplus, cette terre, devenue italienne, n'étant plus menacée par des convoitises européennes, il valait mieux se hâter de prendre des gages sur d'autres points avant qu'il fût trop tard. C'est ainsi que naquit, en 1913, la politique orientale de l'Italie, dont les origines sont bien plus anciennes, mais qui ne commença qu'à cette époque à entrer dans le domaine des réalités.

1. Commissaire général de l'émigration.



Un des principaux articles de cette politique devait être naturellement la question des Sporades méridionales. Au mois de mai 1912, l'Italie avait occupé l'île de Rhodes et successivement le Dodécanèse tout entier[1]. Bien qu'elle se fût engagée, par le traité de Lausanne, à restituer ces îles à la Turquie, elle ajourna si habilement l'accomplissement de ses promesses que bientôt l'évacuation de cette partie de l'archipel apparut comme un problème distinct, de plus en plus détaché de la question de la pacification libyque, et qui demandait à être envisagé et résolu selon d'autres règles. Imperceptiblement, graduellement, sous l'action infatigable de M. de San Giuliano, la discussion relative aux îles tournait, pour ainsi dire, sur son axe, et se présentait aux diplomates sous un aspect tout nouveau. Elle ne gardait, de sa physionomie originelle, que le caractère d'un débat italo-turc, car, en aucune circonstance et sous aucun prétexte, l'Italie n'avait consenti à admettre l'ingérence de l'Europe dans cette question. En vain la diplomatie britannique essaya-t-elle, à diverses reprises, de faire du problème des Sporades un problème international et d'en lier la solution à celle des autres problèmes orientaux. L'Italie refusa toujours de suivre l'Angleterre dans cette voie, et l'Angleterre dut s'incliner.

Au commencement de l'été de 1913, quand la conférence de Londres eut réglé en principe la plupart des difficultés pendantes, sir Edward Grey, obligé de céder dans la question des îles devant l'attitude inflexible du marquis Imperiali, lui déclara, dit-on, que la Grande-Bretagne ne pouvait mettre en doute les promesses de l'Italie, mais que, ces promesses d'évacuation ne comportant aucune date précise, le gouvernement britannique estimait que le délai ne pouvait pas se prolonger indéfiniment et que l'Italie agirait sagement en prenant ses mesures pour opérer l'évacuation à l'automne de la même année. Pour toute réponse, l'Italie, quand l'automne arriva, organisa solennellement sa conquête, en réforma l'administra-

1. Rappelons, pour écarter une erreur trop commune, que ni l'île de Rhodes ni l'île de Cos ne font partie du Dodécanèse.

tion de manière à lui donner un caractère définitif, et annonça que de nouvelles lignes de navigation allaient être créées pour relier l'île de Rhodes à la métropole. Cela se passait au début du mois d'octobre. L'Europe attendait de l'Angleterre une protestation ou une menace. Rien ne vint. Mais, en janvier de l'année suivante, le gouvernement britannique exposa ses vues dans une note assez indécise où la question n'était soulevée qu'indirectement et avec une grande circonspection. Ce fut pour l'Italie une occasion nouvelle d'affirmer plus nettement sa politique. L'opinion publique s'enflamma. *La Tribuna*, journal officieux, s'exprima avec fermeté, bien qu'avec une certaine modération. Elle proclama surtout ce principe que la restitution du Dodécanèse à la Turquie ne pouvait être faite qu'à la condition que le traité de Lausanne fût exécuté dans toutes ses clauses et qu'en outre l'Italie obtînt des compensations pour les dépenses occasionnées par l'occupation des îles. Or, pour l'Angleterre, admettre ce principe, c'était admettre que l'Italie était seule juge de l'heure et des conditions de l'évacuation, c'était renoncer à tout contrôle, c'était se soumettre au bon plaisir du gouvernement de Rome. Néanmoins, le gouvernement britannique feignit d'être satisfait et se tut. Pourtant, les commentaires des autres journaux italiens ne pouvaient lui laisser aucune illusion sur la politique de la Consulta. Le *Giornale d'Italia*, notamment, plaçait le débat sur un terrain où la discussion devenait difficile. Il assimilait l'occupation de Rhodes et du Dodécanèse par l'Italie à celle de Chypre et de l'Égypte par l'Angleterre, et il concluait que la première n'était ni plus anormale ni plus illégitime que la seconde.

Mais, bien que la presse italienne s'acharnât à dissiper les dernières illusions de l'Angleterre, elle ne parvenait à convaincre ni sir Edward Grey, qui s'obstinait à nier l'évidence, ni l'opinion britannique, qui, par l'organe du *Times*, déclarait justifiées les revendications italiennes, dans l'espoir que l'Italie reconnaissante s'efforcerait de les modérer. La dure leçon des événements balkaniques n'avait servi à rien. Alors, l'Angleterre s'était déclarée convaincue du bon droit et des légitimes intérêts de l'Autriche; et plus elle avait soutenu l'Autriche, plus l'Autriche s'était montrée exigeante et ingrate.

La même faute devait inévitablement amener le même résultat. Forte, en effet, de l'approbation que constituait pour elle le silence de l'Angleterre, l'Italie se hâtait d'agir. Le principe des compensations, qui n'avait encore été formulé qu'à titre officieux, devint officiel. Une note italienne, publiée le 26 janvier, était conçue en ces termes :

L'Italie n'évacuera pas le Dodécanèse tant qu'elle n'aura pas reçu une compensation pour les pertes en hommes et en argent qu'elle a eu à supporter du fait de la non-observation du traité d'Ouchy par la Turquie. L'Italie espère que la Triple-Entente ne verra rien que de très juste dans les demandes qu'elle présente, demandes qui sont appuyées par ses alliés.

L'Italie désire qu'il lui soit accordé d'occuper une place convenable sur le littoral oriental de la Méditerranée. Ce dessein ne va ni contre les intérêts de l'Europe, ni contre ceux de la Turquie. C'est pourquoi le gouvernement italien est décidé à agir avec calme, mais sans sentimentalité.

Dans cette note, pourtant fort brève, rien ne manquait : ni l'affirmation du principe, ni la précision des exigences, ni la menace à peine voilée d'une Triple-Alliance aussi unie sur ce point que sur les autres et prête à soutenir les revendications italiennes.

Il était facile de concevoir que le simple fait de ne rencontrer aucune résistance sur le principe des compensations était pour l'Italie une victoire décisive. En effet, le principe une fois admis, le jeu diplomatique pouvait se développer sans obstacle, puisque l'Italie restait seule libre de mettre les circonstances en harmonie avec ses desseins. Le marchandage pouvait se dérouler à l'infini, modifier ses éléments ou ses formes, et perpétuer le problème en le transformant. De plus, cette prolongation du problème ne pouvait qu'en rendre la solution plus difficile, puisqu'en accroissant régulièrement les frais du trésor italien, le maintien de l'occupation rendrait de jour en jour les compensations plus insuffisantes et autoriserait l'Italie à accroître graduellement ses exigences.

C'est pourquoi l'Europe a vu éclore, au cours de ces derniers mois, tant de propositions diverses, plus ou moins officieuses, plus ou moins inspirées, et qui toutes tendaient, sous une forme ou sous une autre, à dérouter l'opinion publique et les

chancelleries elles-mêmes. Tantôt il s'agissait d'une demande de concession de voies ferrées, où la Turquie n'était pas seule intéressée, mais aussi l'Angleterre et la France; tantôt il s'agissait de la concession des travaux des ports d'Adalia et de Makri; tantôt on annonçait que toutes ces concessions d'ordre économique étaient insuffisantes[1], et que l'Italie demanderait bien davantage; tantôt, enfin, on parlait du maintien d'un contrôle italien sur les principales des Sporades sous prétexte de surveiller l'exécution des engagements de la Turquie et d'éviter des représailles musulmanes contre les populations chrétiennes. Tout cela se suivait, se heurtait, se contredisait comme à plaisir, sans qu'il fût possible de distinguer dans ce chaos une vérité précise. Et, pendant que l'Europe restait déconcertée et silencieuse, la presse italienne faisait observer discrètement, mais clairement, que deux années s'étaient écoulées depuis l'occupation de Rhodes et que cela créait une situation de fait contre laquelle il devenait de plus en plus difficile de protester; de son côté, le gouvernement italien exigeait la suppression de toute allusion au Dodécanèse dans la réponse des puissances à la note hellénique du 22 février, et allait jusqu'à mettre son veto à tout projet d'entente gréco-turque où le Dodécanèse eût joué un rôle[2], tellement l'archipel conquis lui apparaissait à cette date[3] comme irrémédiablement rattaché à la couronne d'Italie.

1. Cf. notamment à ce sujet le *Corriere della Sera* du 22 février 1914.

2. La Turquie avait songé, un moment, à céder à la Grèce ses droits sur le Dodécanèse, en échange de la restitution des îles de Chios et de Mitylène.

3. Fin avril 1914. Quelques semaines plus tard, le 26 mai, M. de San-Giuliano prononçait, à la Chambre italienne, un discours qui est un chef-d'œuvre d'habileté diplomatique. Le ministre profitait des événements sensationnels d'Albanie, sur lesquels toute l'attention était concentrée, pour faire des déclarations où les questions d'Asie-Mineure étaient mêlées aux problèmes albanais et où, en raison des circonstances, la presse et l'opinion européennes ne virent guère que ce qui concernait les désordres de Durazzo et la querelle austro-italienne. Or, M. de San-Giuliano avait profité de cette circonstance pour prononcer des paroles décisives sur l'évacuation des îles. Il avait déclaré que l'Italie ne pouvait accepter que l'occupation des Sporades fût qualifiée de « situation anormale » et qu'elle avait protesté contre cette expression. Il avait ajouté que l'évacuation ne pouvait avoir lieu qu'à la date et aux conditions qu'établiraient l'Italie et la Turquie. Or, comme il dépendait de l'Italie seule d'être ou de n'être pas d'accord avec la Turquie, on pouvait facilement conclure de ces déclarations que l'Italie n'évacuerait les îles que lorsque tel serait son bon plaisir, c'est-à-dire vraisemblablement jamais.

***

Mais le désir de s'implanter dans les Sporades méridionales n'excluait pas pour l'Italie le désir d'en discuter l'évacuation. Bien au contraire, la politique souple et diverse de M. de San-Giuliano se plaisait à ce paradoxe, et, en outre, il ne pouvait y avoir que des profits à recueillir dans des conversations de cette nature, puisqu'en mettant toujours les exigences au-dessus des offres, on pouvait, tout en récoltant beaucoup, conserver le gage essentiel de l'accord.

Il faut noter tout d'abord l'habileté avec laquelle l'Italie arrêta son choix sur une partie de l'Asie-Mineure qui fait, pour ainsi dire, corps avec Rhodes et le Dodécanèse, de telle sorte que, là encore, tous les avantages réclamés par elle devaient inévitablement avoir pour conséquence de rendre à peu près impossible l'évacuation des îles, puisque ces îles étaient les avant-postes maritimes des territoires où elle prétendait constituer sa sphère d'intérêts. Laisser la domination ottomane se réinstaller sans réserve à Rhodes ou à Cos, c'était compromettre tous les rêves de l'impérialisme italien, puisque c'était livrer aux incertitudes de l'avenir la possession définitive de ces îles précieuses. Ce fut donc pour l'Italie un premier triomphe que de réussir à imposer son choix géographique et de faire admettre ses prétentions sur toute la région comprise entre le golfe de Mendelia, au nord d'Halicarnasse, et le port d'Alaya, situé à l'extrémité orientale du golfe d'Adalia. De l'un à l'autre de ces deux points, les limites septentrionales de la zone que revendique l'Italie se juxtaposent aux limites méridionales de la zone des intérêts anglais du réseau d'Aïdin. Elles longent la voie britannique de Bouldour à Egherdir, et s'avancent ensuite brusquement vers le nord pour atteindre, dans les environs immédiats d'Afioun Kara Hissar, la zone du Bagdad allemand.

C'est sur la partie orientale de cette région que portèrent les premières demandes de l'Italie, ce qui permettait à la Turquie de penser qu'on ne prendrait pas argument de la géographie pour établir un lien entre la zone des concessions continentales et la zone insulaire dont on discutait l'évacuation. On parla tout

d'abord des travaux du port d'Adalia et de la construction d'un chemin de fer qui relierait ce port à la ville de Bouldour, située sur le réseau anglais, et qui, éventuellement, pourrait être prolongé vers le nord de manière à s'embrancher sur le chemin de fer de Bagdad. Puis, peu à peu, le champ des ambitions s'élargit. La presse italienne commença d'examiner et de mettre en lumière la nécessité d'une autre voie de pénétration qui, partant du port de Makri[1], en face de Rhodes, eût remonté la vallée de l'Œren-Tchaï, et descendu ensuite celle du Ghebren-Thaï, pour rejoindre, à Bouldour, le chemin de fer d'Adalia. Ainsi, l'opinion publique traçait elle-même les routes réservées à l'influence italienne, et M. de San Giuliano, qui sans doute n'était pas étranger à de si grands rêves[2], se gardait à la fois de les confirmer et de les détruire.

Ni en Turquie, ni en Europe, aucune objection ne s'éleva. Les chancelleries se hâtèrent d'accepter les conditions italiennes afin de ne point retarder l'évacuation des îles; et ce fut l'Italie qui, pour rétablir un peu de lenteur dans les négociations, dut dresser un obstacle sur cette route trop facile. Avant même que la question des concessions fût résolue dans tous ses détails, elle souleva celle des raccordements. Elle savait qu'elle allait se heurter aux privilèges britanniques, et que, de ce fait, les conversations diplomatiques allaient rebondir et se prolonger pour un temps indéterminé. L'Angleterre essaya de déjouer le calcul en refusant de suivre l'Italie dans cette voie et en déniant à la question tout caractère politique, ce qui avait pour conséquence de rendre impossible la liaison de ce nouveau problème avec le problème essentiellement politique

1. Le port de Makri a une importance géographique considérable parce qu'il est situé en face de Rhodes et constitue le point naturel de transit entre l'île et le continent.

2. En tout cas, dans son discours du 26 mai, M. de San Giuliano affirma nettement que les demandes italiennes, qui avaient porté tout d'abord sur la concession Adalia-Bouldour, s'étendaient aussi à la concession Makri-Bouldour. Il ouvrit même des perspectives beaucoup plus vastes. « Nous avons été également sollicités, disait-il, d'appuyer d'autres initiatives italiennes ayant pour but l'exploitation de forêts et de mines dans l'hinterland d'Adalia et dans le Dodécanèse. Le gouvernement ne refusera pas cet appui, tout en s'efforçant de coordonner les initiatives des différents capitalistes et d'agir efficacement auprès de la Turquie afin de vaincre ses lenteurs habituelles et peut-être des méfiances injustifiées. »

de l'évacuation des Sporades. Le 6 février 1914, le gouvernement britannique faisait annoncer qu'il venait de « notifier au gouvernement italien qu'il envisageait la question non pas comme une question politique, mais comme une question industrielle et commerciale, qui pouvait être réglée par des négociations entre l'Italie et la compagnie concessionnaire[1] ». Mais cette distinction était plus apparente que réelle. L'aspect économique d'un problème, dans des régions comme celle qui était en jeu, se confond inévitablement avec son aspect diplomatique, et le désintéressement de l'Angleterre ne suffisait pas à écarter toutes les objections.

Au reste, étouffées sur un point, ces objections renaissaient sur un autre, sous l'effort attentif de la diplomatie italienne. La volonté de ranimer indéfiniment les pourparlers était si nette et si connue que, lorsqu'on annonça, à Rome, le 21 février, que les négociations anglo-italiennes étaient terminées et que l'évacuation des îles allait commencer, tout le monde refusa d'y croire, et les journaux en profitèrent pour démontrer, une fois de plus, que l'exploitation ultérieure du port d'Adalia serait compromise si l'Italie ne conservait pas au moins l'une ou l'autre des Sporades. Le *Giornale d'Italia* renchérissait. Pour lui, il était absurde de considérer la concession de la voie ferrée d'Adalia à Bouldour comme une compensation à l'évacuation du Dodécanèse. Cette concession n'avait d'autre sens que de mettre l'Italie sur le pied d'égalité avec les autres puissances dans le partage de la Turquie en sphères d'influence, mais cette question était tout à fait indépendante de celle du Dodécanèse.

La thèse nouvelle qui surgissait brusquement ainsi allait bientôt prendre corps et s'imposer. L'opinion italienne se demandait, en effet, pourquoi la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre et la France avaient chacune, dans l'empire ottoman, un champ d'action, une sphère réservée, et pourquoi l'Italie n'en avait point. Puisque l'Italie participait comme les autres États au règlement des affaires d'Orient, qu'elle avait été l'une

1. L'accord entre l'Italie et la compagnie anglaise fut signé le 19 mai. Par cet accord, dit la note italienne publiée à Rome le 20 mai, « toute possibilité d'opposition anglaise à la concession de chemins de fer au profit des capitaux italiens était écartée ».

des protectrices de la Crète, et qu'enfin ses droits de contrôle venaient d'être reconnus, en décembre 1912, dans le nouveau statut libanais, comment pouvait-on lui refuser le droit de participer, elle aussi, aux grands travaux, aux entreprises économiques, à l'expansion commerciale et industrielle qui jette l'Europe sur l'Asie? Et si ce droit était certain, il était certain aussi qu'elle n'avait rien à donner en compensation et qu'il était injuste de lui demander de mettre dans l'autre plateau de la balance l'évacuation des Sporades.

Ainsi, par un jeu subtil, et avec une grande force apparente, l'argumentation italienne embarrassait l'Europe. Elle l'embarrassait d'autant plus que ses désirs ou ses desseins n'apparaissaient pas toujours avec une précision suffisante, et que chaque incident était l'occasion de nouvelles contradictions. Les mois s'écoulaient; M. de San Giuliano poursuivait son œuvre avec une obstination tranquille. Tout en causant avec les puissances, il fortifiait l'influence et les intérêts de l'Italie dans la région en litige. Dès la première heure, c'est-à-dire en septembre 1913, il avait pris soin d'exciter l'enthousiasme de l'opinion publique. Non seulement il avait affirmé sa volonté de pousser l'Italie dans la mêlée orientale, car l'heure des renoncements, disait-il, était passée[1], mais il laissait entrevoir de plus vastes desseins. La presse s'hypnotisait devant cet avenir à la fois brillant et confus, et d'autant plus attirant qu'il était plus imprécis et qu'il laissait plus de place à l'imagination et aux rêves. « Il faut espérer, disait le *Giornale d'Italia*[2], que la construction d'une voie ferrée italienne d'Adalia à Bouldour n'est que l'amorce de projets beaucoup plus vastes. » Et, sur cette espérance, on supputait les avantages économiques et stratégiques d'une situation géographique qui est, en effet, d'un grand prix, car la région sud-occidentale de l'Asie-Mineure, avec l'archipel qui la couvre, commande la route de Constantinople à Pord-Saïd, et

1. « Il faut que tout le monde sache, aussi bien à l'intérieur qu'au delà de nos frontières, que les jours sont passés pour l'Italie d'une politique de renoncement et que ces jours ne reviendront plus. » (Discours de M. de San Giuliano du 16 décembre 1913.)

2. Du 18 septembre 1913.

Rhodes est une escale toute marquée entre la Mer Noire et la Mer Rouge, entre Salonique et Alexandrette.

La note anglaise du 6 février 1914 ne pouvait qu'augmenter encore la fièvre italienne. En renonçant à donner à la concession de Smyrne-Egherdir une signification politique, sir Edward Grey se désarmait devant l'empiétement italien ; en renonçant à toute éventualité d'intervention dans cette région, le gouvernment britannique laissait le champ libre à l'Italie jusqu'aux portes de Smyrne. Or, Smyrne est une de ces villes internationales vers lesquelles convergent les efforts de plusieurs grandes puissances et où les unes et les autres espèrent également faire prédominer un jour leur influence. La Russie et l'Allemagne, notamment, attachent à la possession morale de cette ville une importance particulière. L'abdication anglaise permettait donc à l'Italie de se glisser à son tour dans ce débat et d'ajouter ses prétentions à celles qui s'entrechoquaient déjà pour le même enjeu. La chose lui était d'autant plus facile que Smyrne possède une nombreuse colonie italienne, qui, depuis la conquête du Dodécanèse, redouble d'activité et d'efforts, organise des conférences, répand des brochures, publie un journal, se livre à la plus intense des propagandes. On comprend que l'expansion italienne se dirige naturellement vers ce grand centre, qui est la porte de l'Asie occidentale, et qui, dans l'hypothèse d'un démembrement ottoman, constituerait une des parts les plus précieuses et les plus désirées.

***

C'est qu'en effet les vastes rêves de l'Italie l'ont habituée aux longs calculs, aux espérances patientes, à tout ce qui fait la force et le succès d'une diplomatie. Si elle veut installer son influence exclusive dans les Sporades méridionales et dans le sud-ouest de l'Asie-Mineure, ce n'est là qu'une partie de son programme. Sans doute elle veut sa zone privilégiée, son champ d'action, son lot dans le partage éventuel de l'Asie ottomane; mais elle poursuit en même temps un plan d'expansion économique et d'influence intellectuelle qui

rayonne sur toute la Méditerranée orientale. A cet égard, l'effort date déjà de plusieurs années. L'industrie et le commerce italiens s'attachent à conquérir les marchés méditerranéens avec une obstination, une méthode et une ardeur qui trouvent leur récompense dans les résultats. Un seul exemple suffira pour marquer les progrès de l'Italie sur ce théâtre et la menace qu'ils constituent pour d'autres puissances, et surtout pour la France. Dans le premier semestre de 1912, l'Italie n'occupait encore qu'un rang modeste dans les entrées du port du Pirée, soit 68 navires et 32 547 tonnes, contre 170 navires anglais avec 295 320 tonnes, et 64 navires français avec 128 655 tonnes. Dès le deuxième semestre de la même année, l'Italie dépassait la France, s'installait au second rang, avec 84 navires et 148 919 tonnes, tandis que l'Angleterre tombait à 141 navires et 220 170 tonnes et la France à 113 723 tonnes (66 navires). Dans le premier semestre de 1913, l'avance italienne est encore plus marquée : l'Angleterre est représentée par 145 navires avec 251 610 tonnes, l'Italie par 151 navires avec 208 408 tonnes, et la France par 73 navires avec 148 752 tonnes[1].

Dans cette même année 1913, l'Italie multipliait ses services maritimes avec le Levant. Elle créait une nouvelle ligne de Venise à Beyrouth, par Brindisi, Rhodes, Adalia et Mersina ; elle en créait une autre de Gênes à Smyrne, par Alexandrie. Ses intérêts commerciaux grandissaient sur tous les points. Il ne s'agissait pas là d'efforts individuels et dispersés, mais d'une œuvre parfaitement dirigée et coordonnée, avec un plan d'ensemble et un but précis.

Au début de l'année 1914, les principaux négociants italiens installés en Turquie reçurent de l'ambassade d'Italie à Constantinople des instructions d'une vigoureuse netteté. Ils devaient renoncer à l'usage de la langue française dans leurs relations commerciales, et lui substituer l'usage de la langue

1. La correspondance d'Alexandrie à l'Agence des Balkans, dont nous citons plus loin quelques extraits, donne un exemple caractéristique des progrès du commerce italien dans ce port. « En 1913, dit-elle, le commerce italien a augmenté de 230000 livres égyptiennes, tandis que le commerce français ne s'accroissait que de 99000 livres, et que pour les premiers mois de 1914, tandis que nous reculons de 1500 livres, l'Italie avance de 90000 livres égyptiennes. »

italienne, travailler à la restauration de cette langue comme langue internationale, soutenir de toutes leurs forces les œuvres italiennes et donner une adhésion active à la grande société nationale Dante Alighieri.

Ce programme touchait à un problème qui est d'une importance extrême aux yeux du gouvernement italien : celui de la langue. On sait que dans tout l'Orient le français reste, aujourd'hui encore, la langue des échanges commerciaux. Mais les Italiens se souviennent qu'il fut une époque où leur langue jouait dans ces régions le rôle que le français y joue aujourd'hui, et ils pensent qu'avec un peu d'habileté et beaucoup de persévérance ils retrouveront la place qu'ils ont perdue. Ils comptent sur leurs nombreuses colonies et sur leurs écoles. Car ce n'est pas seulement à Smyrne qu'une forte colonie italienne est installée. A Koniah, à Alep, à Damas, à Beyrouth, à Jérusalem, à Jaffa, à Alexandrie, partout où existe un centre d'activité internationale, existent aussi une colonie et des écoles italiennes, et partout aussi ces éléments sont organisés, soutenus et dirigés par une volonté supérieure et inflexible.

Il suffit d'énumérer brièvement les manifestations de l'effort italien en Orient pendant ces derniers mois pour marquer toute l'importance, toute l'ampleur et toute la diversité de cet effort.

On n'a pas encore oublié l'incident qui se produisit à Alexandrette au mois de mars 1913, à l'occasion des fêtes de Pâques, quand les pères carmélites, ayant abandonné la protection française pour la protection italienne, offrirent au vice-consul italien les honneurs réservés jusqu'alors au représentant de la France.

Un peu plus tard, le 31 mai, l'installation du consul italien à Adalia marquait la première étape de la propagande italienne dans cette région.

Au mois d'octobre de la même année, les nouveaux services maritimes du Levant commençaient à fonctionner et à montrer le pavillon italien dans des ports où on le connaissait peu jusqu'alors.

Le 11 novembre, un incident se produisit à l'église du Saint-Sauveur, à Jérusalem. Ce jour-là, à l'occasion de la

fête du roi d'Italie, une messe solennelle fut célébrée, où les honneurs de l'eau bénite, de l'encens et de la patène furent rendus au consul d'Italie. Le consul de France protesta auprès du patriarche latin, en faisant remarquer que non seulement ces honneurs n'étaient dus qu'au représentant de la France, mais que, si certaines exceptions pouvaient parfois être tolérées, le roi d'Italie était de tous les souverains celui qui pouvait le moins en bénéficier, en raison de l'excommunication qui pèse sur la maison de Savoie et qu'aucun décret pontifical n'a jamais levée.

Vers la même époque, à Damas, l'activité italienne s'affirmait avec autant d'éclat. Le consul d'Italie annonçait l'ouverture d'une maison de santé, placée sous la direction d'un professeur de l'Université de Turin, et aussi la création d'une école de filles. La construction d'un grand hôpital était à l'étude, et le terrain déjà acquis. L'ouverture d'une école de garçons et l'édification d'une église étaient également annoncées.

A Bethléem, à Nazarath, à Gaza, à Cana, à Tibériade, à Capharnaüm, à Jérusalem, partout le même effort et les mêmes résultats. Écoles, hôpitaux, cliniques, orphelinats, colonies agricoles, tout était et est encore mis en œuvre pour diversifier et intensifier une propagande qui tend toujours vers la même fin.

Au mois de janvier 1914, les travaux du grandiose hôpital italien de Jérusalem, momentanément interrompus par la guerre italo-turque, étaient poussés avec tant d'ardeur que l'ouverture de l'établissement était prévue et annoncée pour le mois d'octobre de cette année. Il contiendra, dit-on, 180 lits, dont 140 gratuits.

Enfin, plus récemment encore, les informations reçues d'Égypte présentent un tableau éloquent de la propagande italienne à Alexandrie. Déjà, en décembre 1913, à l'occasion de la visite de l'escadre du duc des Abruzzes dans ce port, quelques incidents avaient permis de mesurer les immenses progrès accomplis par l'influence italienne : les manifestations qui avaient accueilli les navires italiens, les persécutions dont le journal grec le *Parnassos* avait été la victime pour avoir publié une caricature du roi Victor-Emmanuel,

l'attitude passive des autorités britanniques, tout avait concouru à mettre en lumière la situation prépondérante qu'avaient su conquérir les éléments italiens. Cinq mois plus tard, cette situation apparaissait. C'est qu'en effet, là plus qu'ailleurs, et pour des raisons diverses mais également graves, l'Italie a fait usage de tous les moyens dont dispose la diplomatie pour asseoir son influence. C'est donc là qu'on peut le mieux juger de la souplesse et de la ténacité de cette politique italienne qui entreprend de conquérir méthodiquement les grands centres commerciaux de la Méditerranée orientale. Une correspondance d'Alexandrie[1], datée du 7 mai, donnait sur l'ensemble de ces faits et de cette situation des éclaircissements qu'il n'est pas permis de négliger. « Le journal *la Réforme*, un des plus anciens journaux français d'Égypte, disait cette correspondance, a été vendu à M. Boutigny. M. Interdonato, directeur du Banco di Roma, fait partie du conseil d'administration de la société anonyme de publicité, dont dépendent, au point de vue financier, M. Boutigny et les journaux qu'il subventionne. Le Banco di Roma a un but politique, sous l'apparence d'une affaire, et cherche à réaliser l'affiliation de la presse locale à la politique italienne. » Après avoir rappelé les manifestations en l'honneur du duc des Abruzzes, manifestations auxquelles les éléments italiens ne furent pas seuls à prendre part, mais aussi les éléments indigènes, la correspondance raconte les faits suivants : « Aux élections municipales, qui ont eu lieu au début de mars, les résultats de la propagande italienne se sont fait sentir. Il y avait quatre places vacantes au Collège général, et bien que les électeurs français ne soient que 150 contre 800 grecs, 600 indigènes, 400 israélites et 300 italiens, la sympathie des Grecs nous avait assuré une place avec les Israélites et les Italiens. La liste comprenait un Grec, un Italien (israélite), un Autrichien (israélite) et un Français. Les Grecs devaient soutenir au Collège des Importateurs une liste comprenant un Italien, un Français et un indigène. Mais les Italiens désiraient faire passer à ce Collège, non seulement M. Stagni, leur candidat sortant, mais encore M. Interdonato, directeur du Banco di Roma ; ils suggérèrent donc à l'indigène

1. Adressée à l'Agence des Balkans.

de se présenter au grand Collège à la place du Français, pour céder aux Importateurs sa place à l'Italien. C'est alors qu'on a vu les résultats des prêts consentis par le Banco di Roma. Les Israélites et les indigènes ont soutenu son directeur, et *la Réforme* a dû rester silencieuse. Les Israélites, sans direction de la part de *la Réforme*, ont voté avec le Banco di Roma, et mis en ballottage le candidat français, malgré l'appui que les Grecs, fidèles à leur promesse, lui ont prêté jusqu'au bout. Le candidat français a eu 22 voix de moins que l'indigène. »

Ayant ainsi constaté l'influence décisive des financiers italiens sur les élections municipales d'Alexandrie, la correspondance en laisse entrevoir les conséquences. « Une fois à la munipalité, dit-elle, l'actif directeur de la Banque italienne ne s'arrêtera pas en chemin. Les sympathies françaises qui se rencontraient dans cette assemblée seront fortement battues en brèche. Il y a deux ans, lorsqu'il s'était agi de donner à une maison française l'adjudication d'un brise-lames, une coalition, formée par M. Boutigny et ses journaux, avait essayé de faire enlever cette affaire à la société française; ses intrigues purent alors être déjouées. La composition du conseil municipal est maintenant telle, et M. Interdonato a une telle influence sur les conseillers municipaux indigènes que c'est l'Italie qui recueillera sans doute les sympathies que possédait jusqu'ici la France. D'autre part, de nombreuses œuvres italiennes, écoles, fondations charitables, sont ici en concurrence avec les œuvres similaires françaises. Désormais, la sympathie qui entourait les œuvres françaises sera contre-balancée par la sollicitude que la municipalité montrera certainement pour les écoles italiennes, les œuvres italiennes, et probablement l'hôpital italien, dont le projet est actuellement en cours. La lutte que le Banco di Roma a entreprise sur le terrain financier et commercial est conduite directement par le gouvernement italien sur le terrain scolaire. Le consul général d'Italie s'emploie activement pour empêcher les jeunes Italiens de fréquenter les écoles françaises. Aux écoles de l'Alliance israélite, les partisans de l'Italie se livrent à de nombreuses tentatives, sans succès jusqu'ici, pour que l'italien remplace le français comme langue d'enseignement. Le gouvernement italien a récemment acquis de la municipalité un grand terrain sur

lequel il va faire bâtir une école secondaire. Le gouvernement de Rome donne actuellement aux écoles laïques italiennes d'Alexandrie 264 000 francs pour 1 325 élèves. En outre, le clergé italien cherche à attirer à l'influence italienne les catholiques. »

Ce qu'il faudrait dire encore, pour donner une idée précise de cette sorte d'invasion de l'Orient par l'influence italienne, c'est que la presse de la péninsule apporte à l'étude de ces problèmes un zèle infatigable. Des journaux comme *la Stampa*, *la Tribuna*, le *Giornale d'Italia* s'attachent avec un soin passionné à tout ce qui touche aux questions d'Orient; ils notent avec fierté les moindres manifestations de l'expansion italienne, toutes les étapes de cette conquête acharnée pour laquelle la nation semble avoir coordonné et discipliné toutes ses forces. Il en résulte que l'effort ne s'accomplit pas dans le vide, qu'il a avec lui et derrière lui, pour le soutenir, l'opinion publique tout entière, cette opinion publique que la guerre de Libye a si fortement exaltée et qui ne voit plus maintenant dans le Levant qu'un champ d'expansion promis à ses rêves les plus audacieux.



Par l'ensemble des faits qui ont marqué ces dernières années, et surtout ces derniers mois, par la hâte fébrile qu'elle met à regagner le temps et le terrain perdus, par sa volonté nettement exprimée de prendre rang parmi les grandes puissances européennes pour tout ce qui concerne les affaires d'Orient, on voit avec assez de netteté le programme que l'Italie s'est tracé. Elle a occupé fortement les deux points principaux de l'immense courbe de la Méditerranée orientale : Smyrne et Alexandrie. Entre ces deux points elle a allumé cent foyers d'influence et de propagande, et, par le jeu naturel des choses, par l'impulsion constante qui vient de Rome, chacun de ces foyers tend à s'élargir jusqu'à ce que cette extension graduelle les amène à se rejoindre tous et à unifier leur action. Il n'y aurait là qu'un phénomène sans danger, sinon sans intérêt, si l'Italie trouvait le champ libre.

Mais, sur plus d'un point, sur presque tous les points, peut-on dire, elle se heurte à des situations acquises, à des intérêts reconnus, à des privilèges établis. Elle est parvenue, il est vrai, à se créer une zone exclusive dans le sud-ouest de l'Asie-Mineure; mais, au-delà de cette zone, qui reste d'ailleurs assez réduite, les difficultés commencent. Il n'est pas jusqu'à l'Autriche-Hongrie elle-même qui ne songe à revendiquer à son profit la côte de l'Asie-Mineure depuis le golfe d'Adalia jusqu'à celui d'Adana et à paralyser ainsi toute tentative d'expansion italienne dans la direction de l'est. Si l'Italie veut tirer un profit économique vraiment appréciable de l'exploitatation de la région d'Adalia, il faudra qu'elle obtienne le raccordement de ses voies ferrées, non seulement avec le réseau anglais d'Aïdin, mais aussi avec le Bagdad allemand. Or, une opération de cette nature aurait pour effet de détourner sur Adalia et sur Makri une grande partie du commerce d'exportation de l'Anatolie centrale, aux dépens des lignes allemandes; et il paraît bien difficile que l'Allemagne y consente sans de longues et légitimes hésitations.

Mais, en dehors des difficultés internationales que peut soulever, dans cet ordre d'idées, l'entrée de l'Italie dans les compétitions orientales, d'autres considérations donnent à sa politique de l'heure présente une singulière gravité. Son installation à Rhodes, à Cos et dans le Dodécanèse rompt l'équilibre méditerranéen. Une puissance triplicienne devient maîtresse d'une des routes maritimes les plus importantes. Elle commande ou surveille l'Égée tout entière de l'île d'Astypaléa [1]. Elle devient une menace pour la Grèce [2], pour la Turquie, pour les Détroits, et aussi pour la Russie et l'Angleterre dont elle compromet les intérêts les plus immédiats. Il n'est donc pas surprenant que du jour où il devint évident que l'Italie n'évacuerait ni le Dodécanèse ni les deux autres îles qu'elle détient, et pendant que l'Angleterre persistait à combler de

1. Au moment où l'Italie envisageait la possibilité d'une évacuation des îles qu'elle occupe, elle faisait exception pour trois d'entre elles : Rhodes et Cos, en raison de leur importance territoriale et de leur valeur économique; et Astypaléa, en raison de son importance stratégique.

2. On annonçait récemment que la Grèce ayant décidé d'élargir le canal de Corinthe, l'Italie était décidée à s'y opposer, pour des raisons stratégiques.

prévenances le gouvernement de Rome, dans l'espoir de l'amener à modifier son attitude et ses intentions, la Russie, moins confiante, ait songé à tirer profit de cette situation pour réclamer des avantages analogues. Elle qui travaille depuis si longtemps à s'ouvrir la route de la Méditerranée, elle ne demandait point à l'Italie d'abandonner les Sporades, et on assure même qu'à certaines demandes venues de Rome elle répondit favorablement; car, ce qu'elle voyait dans cette circonstance, c'était l'occasion qui s'offrait à elle de réaliser, sous prétexte de contrepoids et d'équilibre, un rêve séculaire. Pour cela, elle songea tout d'abord aux nouveaux rivages que la paix de Bucarest allait donner sur l'Égée à la Bulgarie, et elle obtint du gouvernement de Sofia qu'au lendemain de la paix le port de Cavalla, devenu bulgare, lui serait cédé à bail pour l'installation d'un dépôt de charbon. On sait comment le calcul russe fut détruit par l'intervention de l'Allemagne et par la cession de Cavalla à la Grèce [1]. La Russie tourna alors sa pensée et ses désirs vers d'autres points. Elle s'attacha à la question du mont Athos et réclama de la Grèce, plus ou moins ouvertement, la reconnaissance de privilèges particuliers pouvant entraîner dans l'avenir l'établissement d'une base russe dans l'un des ports de cette presqu'île. Là encore, elle se heurta à une opposition qui vint à la fois du gouvernement hellénique et des couvents athoniciens [2]. De telle sorte que, moins heureuse que l'Italie, elle attend encore aujourd'hui l'incident ou l'entente qui lui permettra de jouer un rôle dans la Méditerranée orientale.

Quoi qu'on puisse penser de la politique d'expansion que

1. Dès que l'Allemagne fut informée de l'entente russo-bulgare au sujet de Cavalla, elle adopta une attitude énergique sur la question de l'attribution de ce port à la Grèce, attitude où le philhellénisme n'entrait pour rien. On sait que le roi Carol et le ministre d'Allemagne à Bucarest intervinrent personnellement auprès des plénipotentiaires pour résoudre cette difficulté dans le sens désiré à Berlin. La France s'associa à l'Allemagne, non pas pour les mêmes motifs, mais parce que les revendications de la Grèce sur Cavalla lui paraissaient trop légitimes pour être repoussées. Elle ignorait alors les projets russes, comme cela fut démontré au lendemain de l'incident.

2. Les moines de l'Athos, qui n'avaient pas à observer les mêmes réticences diplomatiques que les hommes d'État d'Athènes, déclarèrent nettement, dans leur protestation, que la sollicitude russe à leur égard n'était qu'un masque derrière lequel se cachaient des visées purement temporelles.

l'Italie a adoptée et poursuit avec tant de volonté, il n'est pas contestable qu'elle peut avoir de redoutables conséquences diplomatiques. Elle a déjà abouti à la création d'une nouvelle base triplicienne à Tobrouk, qui, selon toute vraisemblance, aura pour complément une autre base à Astypaléa. Si l'on ajoute à cela la création de la division navale allemande de la Méditerranée, les travaux stratégiques accomplis dans le port d'Alexandrette, l'extension des accords tripliciens aux éventualités méditerranéennes, les conversations austro-anglaises pour le maintien de la neutralité britannique en cas de conflit dans la Méditerranée, on ne peut s'empêcher de ressentir quelque inquiétude pour l'avenir. En face d'une Triple-Alliance qui s'est fortifiée, qui a augmenté le nombre et la puissance de ses bases et de ses unités navales, la France apparaît dans un isolement d'autant plus complet que la Russie reste exilée de la Méditerranée par la volonté de l'Europe, et que, dans cette irritante question des Détroits, l'appui énergique de la Grande-Bretagne ne fera jamais défaut à la Triple-Alliance.

CHARLES VELLAY

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LE PETIT PIERRE[1]

XIII

MARTIN

Mélanie, qui était de Gallardon en Beauce, parlait, quand elle le voulait bien, du laboureur Martin, qu'elle avait connu au pays. Mais si on l'interrogeait sur cet homme, elle ne répondait pas. Voici, autant qu'il m'en souvienne, ce qu'elle disait de Martin :

— C'était un bon homme et sage, de haute taille, d'une belle figure, et qui avait un peu de bien. Un jour il vit descendre dans son champ un ange porté sur de grandes ailes blanches, vêtu d'une longue redingote dorée et coiffé d'un chapeau de haute forme. L'ange lui ordonna d'aller vers le roi et de l'avertir de ne se point faire sacrer parce qu'il n'était point vrai roi et héritier du roi Louis XVI.

Et Mélanie ajoutait :

— Je ne crois point que les anges viennent, comme autrefois, sur la terre, ni s'entretiennent avec les hommes. Pour nos péchés ils n'y viennent plus. Mais le laboureur Martin était de bonnes mœurs et entendu en toutes choses, comme en témoigna M. le curé de Gallardon. Pour que l'on n'en ignore, le curé de Gallardon avait nom Perruque. Martin alla

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 janvier, 1er février, 1er et 15 juillet.

voir le roi aux Tuileries, l'on ne sait l'entretien qu'ils eurent ensemble. Mais le roi ne se fit point sacrer.

Et après une longue méditation, Mélanie terminait ainsi son étrange récit.

— Il est de fait que Louis XVIII n'était point vrai roi, car le petit dauphin, fils de Louis XVI, avait été enlevé du temple dans un cheval de bois et conduit à l'armée de Charette, et il est encore vivant à l'heure qu'il est.

Cette histoire m'intéressa passionnément et, dès que je sus à peu près former mes lettres, j'en fis une pièce de théâtre qui a été perdue par l'injure du temps, des hommes et de l'auteur.

XIV

« AINSI BRUYAIENT LES DENTS DE CES MONSTRES INFÂMES » (RONSARD).

Ce furent, à la maison, des temps sombres. Mon père était soucieux, ma mère agitée, la vieille Mélanie larmoyante. Des paroles brèves coupaient les froids silences des repas.

— Gomboust a-t-il pourvu à l'échéance?

— Gomboust n'a pas paru.

— As-tu vu l'huissier?

— Rampon a fait les fonds. Mais à quel taux!... Cet homme nous dévore.

On se taisait; les visages étaient mornes. Ayant besoin de joie comme les plantes de soleil, je m'étiolais dans cette tristesse.

Ce furent des temps sombres. Mon père, l'homme du monde le moins propre aux affaires, était entré dans une affaire, je ne sais pourquoi, par une confiance aveugle en l'ami qui la lui avait proposée, par obligeance extrême, par espoir d'assurer à sa femme une existence aisée et facile et de pourvoir largement à l'éducation de son fils, par philanthropie, que sais-je? par distraction, peut-être, et sans s'en apercevoir. Il s'était

associé à son ami Gomboust pour l'exploitation de l'eau de Saint-Firmin, qui fut analysée par d'éminents chimistes et reconnue par plusieurs membres de la Faculté de Médecine très efficace contre les maladies de l'estomac, du foie et des reins.

Cette affaire, qui devait produire des bénéfices énormes, aboutit à un prompt désastre. Il me serait bien impossible de dire quelle sorte de société fut constituée pour l'exploitation de cette eau minérale, ni la part qui y fut faite à mon père. C'est un sujet pour un Balzac, non pour Pierrot. Je me borne très volontiers à rappeler de cette affaire le peu que mon esprit d'enfant en a saisi.

Adélestan Gomboust, propriétaire des sources de Saint-Firmin, dans les Hautes-Pyrénées, était un grand corps paralytique qui ne donnait, autant dire, nul signe de vie. Des paupières immobiles recouvraient ses yeux creux ; ses lèvres desséchées laissaient voir deux dents blanches ; toute sa face était morte ; et, de cette bouche de momie, sortait une voix d'une fraîcheur délicieuse qui, comme une flûte d'argent modulait des sons mélodieux. Conduit par un enfant, soutenu par des potences (pour parler comme ma vieille bonne), il apparaissait sinistre et glacial.

Mélanie, à sa vue, soupirait :

— Voilà le malheur qui entre dans la maison !...

Et, soit qu'elle ne pût retenir son nom, soit plutôt qu'elle crût ce nom funeste, elle ne le prononçait pas et annonçait tout bas :

— Le monsieur qui a des yeux en peau.

Souvent, dans le salon, je me trouvais seul avec ce corps inanimé qui me faisait peur et que j'osais à peine regarder. Mais dès qu'il ouvrait la bouche, le charme opérait. Gomboust m'enseignait à gréer un bateau, à lancer un cerf-volant, à construire une fontaine de Héron, et l'agrément de sa parole, l'ordre de ses pensées, la pureté de ses expressions me ravissaient, si peu capable que je fusse de goûter l'art de dire. Cet homme sans regard, sans action, était la persuasion même. Je recherchais tout à l'heure pourquoi mon père, si sage et si désintéressé, était entré dans la société de l'eau de Saint-Firmin. La raison pourtant apparaît : C'est qu'il avait écouté

Gomboust. La parole de Gomboust produisait le même effet sur mes parents que sur moi. En voici une preuve.

C'était un soir, un des soirs les plus noirs de ces tristes temps, M. Paulin, avoué, homme doux, M. Bourisse, avocat-conseil, plus doux que M. Paulin, M. Phélipeaux, huissier, plus doux que M. Bourisse, M. Rampon, qui prêtait à la petite semaine, plus doux que M. Phélipeaux, avaient doucement comblé d'effroi l'âme craintive et pure de mon père. Ma mère, qui voyait en Gomboust l'unique machinateur de notre ruine, avertie par Mélanie que l'homme « aux yeux en peau » demandait à la voir, le reçut sans bienveillance dans l'antichambre où j'étais caché sous une banquette dans l'imagination que c'était la grotte de la nymphe Eucharis et que j'étais Télémaque. J'y demeurai coi et j'entendis ma mère accabler de reproches l'inerte Gomboust. Je sentis un coup au cœur quand elle lui dit :

— Monsieur, vous nous avez trompés; vous n'êtes pas un honnête homme.

Après un long silence, Gomboust répondit d'une voix tremblante, que l'émotion rendait plus mélodieuse encore que de coutume. Je ne comprenais pas ce qu'il disait. Il parla longtemps. Ma mère l'écoutait sans l'interrompre, et j'observai de ma cachette son visage qui se calmait, son regard qui s'adoucissait. Elle subissait le charme. Le lendemain, à déjeuner, mon père lui tendit un papier qu'elle parcourut des yeux et lui rendit en s'écriant :

— C'est une nouvelle infamie de Gomboust!

Encore aujourd'hui je ne sais pas grand'chose de la société des eaux de Saint-Firmin, n'ayant pas eu la curiosité de lire le très mince dossier concernant cette affaire, que j'ai trouvé dans la succession de mon père et qui m'a été volé avec tous mes papiers de famille. Mais j'ai tout lieu de croire que ma mère ne faisait point tort à Gomboust en le jugeant avare, cupide et sans scrupules, enfin un malhonnête homme, et c'est aujourd'hui pour moi un sujet de surprise que ce malheureux aux trois quarts aveugle, presque incapable de mouvement, retranché autant dire de la nature, à charge à autrui et à lui-même, cet homme qui vivait moins dans un corps animé que

dans un cercueil de chair, aimait l'argent jusqu'à la trahison et la cruauté. Qu'en faisait-il, grands dieux, de son argent?

A certains indices, je soupçonne mes parents d'avoir, par inexpérience et délicatesse, exagéré leur responsabilité dans la société des eaux de Saint-Firmin.

Ils furent la proie des hommes de loi et des hommes d'affaires. Rampon, l'obligeant Rampon, se fit un devoir de venir en aide à un médecin distingué, à un bon père de famille, et nous fûmes entièrement dépouillés. A vrai dire ce ne fut pas une grande catastrophe. Mais il ne nous resta rien. Les pauvres bijoux de ma mère, légers d'or et peu fournis de diamants et de perles, la vieille argenterie de famille, toute bossuée et dépareillée, le sucrier ayant pour anses des cygnes, la cafetière au chiffre de mon grand-père Saturnin Parmentier, la louche pesante, tout fut mis en gage et demeura aux gens de loi.

Un jour, en rentrant à la maison, mon père dit :

— C'est fait, le Mimeur est vendu.

Le Mimeur, petite ferme près de Chartres, était le seul bien patrimonial qui restait à ma mère. J'étais allé tout petit au Mimeur, et il me souvenait seulement d'un papillon blanc sur une haie de ronces, d'un vol strident de libellules autour des roseaux agités par le vent, d'un mulot effrayé, qui courait le long d'un mur et d'une petite fleur gris de lin, en forme de mufle, que me montra ma mère en me disant :

— Vois, Pierrot, comme elle est jolie [1].

C'était là pour moi tout le Mimeur, et il me semblait étrange et cruel qu'on vendît cette haie, ces roseaux, ces fleurs d'un gris bleu, ce mulot, ce papillon et ces libellules. Je ne concevais pas bien comment une telle vente pouvait se faire. Mais mon père disait qu'elle était faite. Et je méditais dans mon cœur ce mystère douloureux.

Le Mimeur alla comme le reste à Rampon, qui ne l'a pas emporté dans l'autre monde. Tous les morts sont pauvres, Gomboust et Rampon comme les autres. Si je savais dans quel cimetière est la tombe de Gomboust, j'irais soufler ces mots dans les herbes qui la recouvrent : « Où est maintenant ton trésor? »

1. C'était probablement une fleur de linaire, ou lin sauvage.

Ainsi j'appris, dès ma plus tendre enfance, à connaître la race des hommes de loi et des hommes d'affaires, race immortelle; tout change autour d'eux et ils demeurent semblables à eux-mêmes. Ils sont tels aujourd'hui que Rabelais les a peints; ils ont gardé leur bec, leurs griffes. Ils ont gardé jusqu'à leur affreux grimoire.

Six ans environ après ces mauvais jours, auxquels succédèrent pour nous des temps plus sereins, étant au collège, M. Triaire, notre professeur, nous donna à expliquer l'épisode des Harpies, dans l'*Enéide*. Ces oiseaux funestes, ces vautours à tête humaine qui, fondant sur la table du pieux Enée et de ses compagnons, enlevaient les viandes, souillaient les mets et répandaient une odeur infecte, plus expérimenté que mes condisciples, je les connaissais, je savais que c'étaient des gens d'affaires et des gens de loi, des Gomboust, des Rampon. Mais combien cette caverne des harpies, que Virgile nous montre empestée de fiente et de chairs dégouttantes, est propre et plaisante en comparaison du bureau garni de cartons verts d'un huissier!

En haine de ces paperassiers homicides, je n'ai jamais voulu avoir de cartonniers ni de cartons. Aussi ai-je toujours perdu tous mes papiers, tous mes innocents papiers.

XV

MÉLANIE

Vers cette époque, j'éprouvai un plus cruel chagrin. Mélanie se faisait vieille. Jusque-là je n'avais considéré les âges des hommes que dans leur amusante diversité. La vieillesse me plaisait par son aspect pittoresque, parfois un peu falot et volontiers risible : il me fallut m'apercevoir qu'elle était importune et triste, Mélanie se faisait vieille; son panier pesait à son bras et, quand elle revenait du marché, son souffle s'entendait du pied de l'escalier jusqu'au fond de l'appartement. Sa vue, plus trouble que les verres perpétuelle-

ment troubles de ses bésicles, baissait; ses mauvais yeux lui faisaient faire des méprises dont je riais d'abord et qui me troublèrent bientôt par leur nombre et leur grandeur. Elle prenait de la cire à parquet pour une croûte de pain et son torchon sale pour le poulet qu'elle venait de plumer. Croyant une fois s'asseoir sur son tabouret, elle s'assit sur un théâtre de marionnettes que mon parrain m'avait donné et qu'elle brisa avec un grand fracas, sans s'excuser, dans sa frayeur mortelle. Elle perdait la mémoire, brouillait les époques, parlait comme d'événements récents du bal champêtre donné pour le couronnement de l'Empereur, et où elle avait dansé avec le maire du village et du baiser que, lors de l'invasion, elle avait refusé, non sans péril, à un cosaque logé à la ferme. Elle contait souvent les mêmes histoires et revenait sempiternellement sur le froid qu'il faisait le quinze décembre mil huit cent quarante, quand l'Empereur fut ramené à Paris. On avait posé sur son cercueil son petit chapeau et son épée. Elle les avait vus et pourtant elle ne croyait point qu'il fût mort. Son esprit se troublait; elle ne pouvait quitter un moment sa cuisine sans craindre d'avoir oublié de fermer le robinet des eaux, et sa peur d'une inondation empoisonnait nos promenades autrefois riantes et tranquilles.

Cet état de ma vieille bonne me surprenait sans m'inquiéter, ne songeant pas qu'il dût empirer. Mais un soir je surpris mon père et ma mère qui se disaient à voix baisse :

— Mon ami, Mélanie baisse de jour en jour.

— C'est une lampe qui n'a plus d'huile.

— Est-il bien prudent de laisser sortir Pierrot avec elle?

— Ah! ma chère Antoinette, elle aime trop l'enfant pour ne pas trouver encore dans son vieux cœur la force et l'intelligence de le protéger.

Cette parole m'ouvrit l'esprit; je compris et je pleurai. L'idée que la vie s'écoule et fuit comme l'eau entrait pour la première fois dans mon esprit.

Depuis lors je m'attachais ardemment aux bras noueux, aux mains tordues de ma bonne Mélanie; je l'embrassais, mais je l'avais déjà perdue.

On chuchotait, on se cachait de moi; on faisait des paquets; on parlait à mots couverts de la nièce de

Mélanie qui avait épousé un cultivateur et vivait à Jouy-en-Josas.

Un matin cette nièce apparut, humble et terrible. C'était une grande femme, noire et sèche, qui avait des dents démesurées, mais en petit nombre. Elle venait chercher sa tante Mélanie pour l'emmener à Jouy, sous son toit. Je sentis que toute résistance était impossible, je fondis en larmes. On s'embrassa : ma mère, pour me consoler, me promit de me mener bientôt à Jouy. Ma vieille Mélanie était plus morte que vive; mais une chose profonde et subtile me frappa en elle. Je vis qu'en dénouant son tablier elle avait défait les liens qui l'attachaient à la vie bourgeoise et qu'elle redevenait désormais une autre personne à laquelle je ne me rattachais plus en rien, une paysanne. Je compris que je l'avais irréparablement perdue, ma bonne Mélanie.

Nous la reconduisîmes jusqu'à la charrette qui l'emportait au côté de sa nièce. Le fouet effleura les oreilles de la jument. Ils partirent. Je vis s'éloigner le fond blanc et rond comme un fromage de son bonnet rustique. Ce fut ma première douleur. Je la sens encore.

En perdant Mélanie, je perdais plus que je ne croyais; je perdais la douceur et la joie de ma première enfance. Ma mère, qui estimait Mélanie, eut la générosité de n'être pas jalouse de l'amour que je donnais à ma vieille bonne et si cet amour n'était pas aussi grand, aussi auguste que celui que je gardais à ma mère, il était plus tendre peut-être, et certes plus intime.

Mélanie avait un cœur aussi simple que le mien et nous étions tout près l'un de l'autre par la brièveté de la pensée. Mélanie, déjà vieille quand je naquis, n'était pas gaie; elle ne pouvait l'être, ayant vécu une dure vie; mais sa radieuse innocence lui tenait lieu de jeunesse et de gaîté.

Autant et plus que ma mère elle-même, Mélanie forma mon langage. Je n'ai pas à le regretter; tout ignorante qu'elle était, elle parlait bien.

Elle parlait bien, puisqu'elle disait les mots qui persuadent et les mots qui consolent. Quand, en tombant sur le sable, je m'étais écorché les genoux et le bout du nez, elle prononçait les paroles qui guérissent. Si je lui faisais un petit mensonge, si

devant elle je montrais un sentiment égoïste, si je me mettais en colère, elle prononçait les paroles qui redressent, fortifient, apaisent les cœurs. Je lui dois le fondement de mes idées morales ; et ce que j'y ai ajouté par la suite est moins solide que ce vieux fonds.

J'ai reçu des lèvres de ma vieille bonne le bon langage français. Mélanie parlait peuple et paysan. Elle disait *castrole*, *ormoire* et *colidor*. A cela près, elle aurait pu donner des leçons de bien-dire à plus d'un professeur et à plus d'un académicien. On retrouvait sur ses lèvres la diction fluide et légère des aïeux. Ne sachant point lire, elle prononçait les mots comme elle les avait ouïs dans son enfance, et ceux de qui elle les avait entendus étaient des ignorants qui avaient puisé le langage à ses sources naturelles. Aussi Mélanie parlait-elle naturellement et comme il faut. Elle trouvait sans effort des termes colorés et savoureux comme les fruits de nos vergers : elle abondait en plaisants dictons, en sages proverbes, en images populaires et rustiques.

ANATOLE FRANCE

PARIS PENDANT LE CONSULAT

La comtesse Elisabeth Boutourline naquit en 1762 du comte Pierre Boutourline, qui fut ministre de Russie à Madrid, et de la comtesse Marie Worontsoff. Elle perdit ses parents en bas âge [1], devint demoiselle d'honneur de l'impératrice Catherine II et épousa en 1784 Adrien Divoff, alors chambellan, de beaucoup plus âgé qu'elle. Mondaine, légère, ne cherchant qu'à s'amuser, — *sempre pazza*, toujours folle, suivant la devise que lui donna le chanteur Mandini, — elle fut impliquée en 1785 dans une histoire de caricatures très mordantes sur les principaux personnages de la cour. Les Divoff durent s'éloigner de la capitale pour quelque temps. Après un voyage à Stockholm en 1792 où elle accompagna son mari en mission diplomatique, et où elle se fit remarquer par son esprit d'intrigue et son caractère insinuant, elle revint se fixer à Saint-Pétersbourg. Son salon devint le rendez-vous des émigrés français; chez elle, au petit Coblentz, comme on disait, les scandales de la cour étaient passés en revue. En 1794, les Divoff firent un premier voyage aux eaux d'Allemagne et à Berlin; en 1798, ils y allèrent une seconde fois, ils séjournèrent à Paris de 1802 à 1804. Comme le dirent leurs contemporains, elle et son mari étaient des médiocrités. On reprochait au couple, surtout à madame, son engouement pour le Premier Consul et pour la France : Adrien Divoff étant insignifiant, c'était elle qui donnait le ton. Elle avait un grand usage du monde, savait conter et se rendre agréable en société. Elle se liait facilement et cultivait ses relations. On ne peut lui refuser un

1. Elle avait un frère, le comte Dmitri, né en 1763. Bibliophile célèbre. Sa collection de 26 000 volumes fut brûlée lors de l'incendie de Moscou en 1812.

certain esprit d'observation; elle avait l'habitude de noter ses impressions; elle écrivait en français, pour elle-même, sans grand soin, mais franchement, sans aucun voile et sans exagération. La bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg[1] possède quatre de ses manuscrits de voyage, tous écrits en français. Les plus intéressants sont ceux qui décrivent son séjour à Paris[2].

SERGE GORIAÏNOFF.

Lundi 5 pluviôse de l'an X (25 janvier 1802). Nous sommes arrivés en nivôse, le 6/18 janvier 1802, à cinq heures, à l'hôtel du général Beurnonville[3], rue du Faubourg Saint-Honoré, nos 61 et 102, autrefois l'hôtel du marquis de Sabran, appartenant maintenant au marquis de Boufflers. Nous avons trouvé tout le boulevard plein de monde, de boutiques des deux côtés, et avons passé la Madeleine et tourné à droite dans la rue du Faubourg Saint-Honoré où était, à peu de distance de là, la maison dans laquelle nous sommes descendus, avec un bien joli petit jardin donnant sur les Champs-Élysées. Le général Beurnonville nous avait permis de l'habiter jusqu'à son retour de Berlin pour que nous ayons le temps de chercher une maison. Par ordre du général, son portier Durand, qui était un parfait honnête homme, nous avait préparé un excellent dîner de chez le traiteur d'à côté; lui et sa femme, pendant les six semaines que nous sommes restés dans la maison, ont eu tout plein d'attentions pour nous. Elle est charmante et très commode, et nous y avons été à merveille. Mais ce qui paraît drôle pour une Russe habituée au froid de sa patrie, c'est le froid qu'on éprouve dans toutes les maisons de Paris, situé dans un si beau climat. Ma parole, j'ai manqué geler à l'hôtel du général, car communément il n'y a que des cheminées à Paris et point de poêles, aussi tout le monde se fourre dans la cheminée, l'on se brûle d'un côté et l'on gèle de l'autre, car

1. Je me fais un devoir de témoigner toute ma gratitude au savant bibliothécaire de la section des manuscrits, M. J. Bytchxoff, pour son aimable assistance.

2. Nous publions sans modifications le texte du journal de madame Divoff (N. de la R.).

3. Pierre de Riel, comte puis marquis de Beurnonville (1752-1821), général français, envoyé extraordinaire de la République française à Berlin.

l'on n'a pas de doubles fenêtres. J'ai vraiment souffert beaucoup du froid surtout pendant les nuits; l'eau même y gelait. La maison n'avait point été habitée depuis plus de deux ans.

Ayant fait dire à la marquise Charlotte Lucchesini[1], à notre ambassadeur[2] et au comte de Ségur[3] que nous étions arrivés, ils sont venus nous voir, ce qui m'a fait le plus grand plaisir.

Je me suis reposée pendant deux jours, puis le mercredi 20 janvier, le comte Morkoff m'a menée au Grand Opéra, rue de la Loi (ci-devant Richelieu), voir *Iphigénie en Aulide*, musique de Glück. Ce théâtre est superbe, la salle dorée et éclairée à merveille. L'ensemble de l'opéra m'a frappée, les décorations surtout. L'opéra joué en perfection, mais les cris des acteurs vous écorchent souvent les oreilles quand on est habitué à la musique italienne et aux charmantes romances françaises. Les acteurs au Grand Opéra ne s'occupent que de leur jeu et le jouent comme une tragédie en perfection. Ainsi ils font aller leur voix jusqu'à vous faire mal aux oreilles, surtout madame Maillard[4], qui joue les mères et qui est une actrice parfaite. L'orchestre est le plus beau de l'univers, un ensemble divin. Pour les ballets, il me serait impossible de les dépeindre, c'est une véritable magie.

Après l'opéra on a donné le ballet de *Télémaque*, le plus beau ballet qu'il y ait. Si l'on n'a pas vu les ballets de Paris, l'on ne peut s'en faire d'idée, ils sont uniques. Madame Gardel[5], femme du maître de ballets, Clotilde, qui faisait Calypso, et la Gardel, Eucharis, chacune dans leur genre, sublimes. Vestris[6], fils de l'ancien fameux Vestris, faisait Télémaque; les nymphes de Calypso étaient Louise, La Millière, Bigothénée,

1. Le marquis Jérôme Lucchesini (1752-1825), ambassadeur de Prusse à Paris; la marquise Charlotte, sa femme.

2. Le comte Arcadius Ivanovitch Morkoff (1747-1827), ambassadeur de Russie à Paris.

3. Le comte Louis-Philippe de Ségur (1753-1830), ministre de France à Saint-Pétersbourg du temps de l'impératrice Catherine II.

4. Marie-Thérése Davoux, dite madame Maillard (1766-1818), cantatrice de l'Opéra.

5. Pierre Gardel (1758-1840); sa femme Marie-Elisabeth-Anne Boubert, dite Miller, épouse Gardel (1770-1833).

6. Gaetano-Apollino Baldassara Vestris (1729-1808), son fils Auguste Vestris-Allard (1760-1848), tous deux célèbres danseurs.

jolie comme un ange; toutes charmantes et plusieurs autres. Je suis revenue chez moi tout enchantée.

Jeudi, 21 janvier, j'ai dîné chez le comte de Ségur, j'y ai fait la connaissance de son frère le vicomte[1] qui est aimable au possible, mais un esprit mordant et caustique. Il a chanté et s'est accompagné de la guitare. J'y ai vu aussi la femme du comte qui est bien intéressante sous tous les rapports possibles. Elle est douce, bonne et charmante. Le comte venait de recevoir une place au Corps Législatif quelque temps avant mon arrivée à Paris. Ainsi, il avait du moins de quoi exister. Ils occupaient trois vastes chambres. Une femme pour le service qui ne les avait jamais quittés pendant la révolution. Elle les a soignés, habillés (madame et sa fille Laure, mariée depuis à d'Aguesseau, son cousin), a fait leur cuisine et tout ce dont ils avaient besoin. Un seul domestique nous a donné à dîner. Pendant la révolution le comte ne vivait que du produit de ses ouvrages. A mon avis, je l'approuve et l'estime, car je trouve qu'il vaut mieux mendier son pain même chez soi plutôt que de fuir son pays et demander du secours à l'étranger.

A neuf heures j'ai fait une toilette et suis allée avec le comte Morkoff chez madame de Montesson[2], femme de l'ancien duc d'Orléans, père d'Égalité, pour laquelle j'avais une lettre de recommandation de la part du général Beurnonville. Elle avait été mariée au duc de la main gauche. Voilà pourquoi elle ne portait pas son nom. Elle n'en a pas eu d'enfants et aimait les enfants bâtards du duc comme les siens propres, dont l'un était l'abbé Saint-Phar, que j'ai beaucoup connu. Chez elle le nouveau régime et l'ancien étaient toujours réunis. Jamais elle ne donnait un déjeuner à madame Bonaparte sans nous inviter, mon mari, mon fils et moi. Je lui ai été présentée, comme je l'ai déjà dit, par notre ambassadeur et me suis toujours très bien amusée chez elle.

De chez madame de Montesson le comte Morkoff me mena ce même soir chez madame de Clermont que nous ne trou-

1. Le vicomte Alexandre-Joseph de Ségur (1756-1805).

2. Charlotte-Jeanne Béraud de la Haie de Riou, marquise de Montesson (1738-1806), femme du duc Louis-Philippe Ier d'Orléans (1725-1785); son fils Louis-Philippe-Joseph, dit Philippe-Egalité (1747-1792).

vâmes pas, puis chez madame de Champcenetz[1] où nous soupâmes.

J'y revis beaucoup de ceux qui dans leur émigration avaient servi chez nous et de ceux que j'avais connus à Vienne. Mademoiselle de Polignac, nièce de madame de Champcenetz, y loge et fait les honneurs; elle est charmante, de même que madame Œttingen et madame de Vaudreuil, toutes trois jeunes et bien jolies. A une heure du matin nous sommes revenus à la maison.

Une autre fois en sortant du théâtre le comte Morkoff m'a ramenée chez madame de Clermont, une ci-devant. Son mari et elle avaient beaucoup connu mon père en France et m'ont témoigné bien de l'amitié. Je n'y ai trouvé que des seigneurs et des dames de l'ancien régime. L'on y causait et faisait des parties et l'on a soupé sur une table sans nappe. Chez madame de Champcenetz, qui disparut bientôt de Paris, et chez madame de Clermont les salons n'étaient remplis que de femmes et d'hommes du temps de la cour de Louis XVI, et pas un seul parvenu, ni général, ni de ceux qui tenaient au nouveau gouvernement.

Ici les annotations quotidiennes cessent dans le journal d'Elisabeth Divoff; elle consigne par écrit ses souvenirs et ses impressions à la fin de son séjour à Paris, au bout de deux ans et quatre mois, ou bien encore plus tard en 1812, comme il est dit dans un de ses manuscrits.

Depuis mon enfance j'ai toujours désiré visiter Paris, et ce n'est qu'à quarante-deux ans que je suis parvenue à voir réaliser mes vœux, de sorte que j'étais enchantée de connaître cette ville, dont j'avais toujours tant entendu parler par mon père et par des amis à moi. J'avoue qu'au premier moment que j'y suis entrée j'ai été surprise. Quel monde! Quelle foule! Quel brouhaha! Paris est un monde, mais un monde charmant

1. La marquise de Champcenetz, femme de Pierre-Quentin de Richebourg, marquis de Champcenetz, gouverneur des Tuileries; Hollandaise, elle était connue depuis la dissolution de son premier mariage sous le nom de baronne de Niewerkerke; le marquis l'avait épousée en 1777. Son frère, le chevalier René-Ferdinand de Champcenetz, périt sur l'échafaud en 1793.

qu'il ne paraît pas possible de pouvoir quitter (quand on y a habité) de la vie ; c'est un tumulte, des plaisirs sans cesse qui se suivent, si l'on a de la santé, de l'argent et de la raison, car elle est nécessaire dans ce pays plus que dans tout autre, alors je ne conçois pas comment on peut quitter ce pays. Voilà pourquoi les Français de distinction n'ont jamais voyagé avant la révolution. Qu'avaient-ils à voir dans d'autres pays? Qu'avaient-ils à apprendre? Et depuis que j'ai vu Paris, j'ai bien vu moi-même que si j'y étais née, bien sûr je ne l'eusse quitté de ma vie. Ét sans ma tendresse pour mon fils Pipacha[1] qui devait retourner en Russie, je ne sais combien d'années j'y aurais passées. Ce que je sais fort bien, c'est que les deux années et quatre mois que j'y suis restée je ne les oublierai de ma vie pour bien des raisons. Je m'y suis amusée à merveille, j'y étais aimée, fêtée, j'y avais une maison charmante, des amis et amies véritables, mais par malheur des compatriotes qui ne m'ont jamais pardonné d'avoir été mieux traitée qu'eux par le premier consul Bonaparte et sa femme Joséphine qui était pour moi un ange de bonté!

J'ai donc passé deux ans et quatre mois à Paris, dans un paradis terrestre. Je dirai maintenant que m'amuser davantage que je m'y suis amusée aurait été impossible. Quand j'y étais la troisième année, j'ai trouvé que j'aurais pu m'amuser davantage y vivant d'une autre façon. Mais maintenant, je ne le crois pas. Comme je l'ai dit, je n'avais pas été à Paris autrefois, je n'avais jamais connu de ma vie ni le roi, ni la reine, personne de la famille Bourbon, hormis le comte d'Artois que j'avais vu un seul instant à son passage par Copenhague, où j'étais alors. Ainsi, n'ayant connu ni la famille royale, ni rien de ce qui avait approché ces princes, de même que leur façon de vivre d'autrefois et, pendant douze ans de la révolution, ayant été à même de rendre des services aux émigrés en pays étranger et dans ma patrie, j'avais assez pleuré sur leurs malheurs et leur infortune. Je suis donc allée dans ce Paris si vanté, pour m'y amuser et non pour y faire des connais-

1. Son fils aîné Pierre était entré à la chancellerie de l'ambassade de Russie à Paris, lorsque l'ambassadeur comte Morkoff fut rappelé et quitta Paris le 14/26 novembre 1803, et il ne resta en France qu'un chargé d'affaires, d'Oubril; le jeune Divoff dut retourner en Russie avec son chef.

sances qui n'auraient que pleuré devant moi sur leurs fortunes d'autrefois perdues, sur le peu qui leur restait de bien, se plaignant sans cesse, n'étant contents de rien, désirant même voir troubler encore le calme et l'ordre que Bonaparte leur avait rendus et apportés. Ce n'est pas lui qui y avait fait la révolution, ce n'est pas lui qui leur a ôté leurs terres, leurs biens. Au contraire, il leur a rendu le calme et la sûreté. Ils se couchaient tranquilles, se réveillaient de même en ne craignant pas pour leurs vies, ni pour celles de leurs enfants. Ce qu'ils avaient conservé dans le pays, il ne leur a pas pris, ni ne les a pas empêchés de vivre entre eux dans leur coterie. Ils n'ont pas voulu aller chez Bonaparte ni au commencement, ni au moment qu'il a été nommé consul à vie, — il ne leur en a pas voulu. Ils n'ont pas fait servir leurs enfants dans le gouvernement, il n'a rien dit; et ils vivaient entre eux au faubourg Saint-Germain dans leurs superbes hôtels d'autrefois qu'ils avaient conservés, n'ayant pas quitté le pays. Quant aux autres familles qui avaient fui Paris au commencement de la révolution, tandis que leur roi et leur reine étaient encore à Paris aux Tuileries pendant qu'ils étaient tous absents, les brigands et les jacobins révolutionnaires ont tout pris, tout pillé, hôtels et terres, et ceux d'entre eux qui sont rentrés de notre temps, quand Bonaparte leur a accordé l'amnistie, n'ont plus retrouvé leurs biens, vendus à d'autres ou pillés; il ne pouvait pas cependant les leur faire rendre. Alors ils ont pleuré, mais cela ne leur a servi à rien.

Qu'avais-je à pleurer avec des femmes que je n'avais jamais vues, sur les malheurs de la révolution qui ne me regardait en rien? J'étais étrangère et j'étais venue m'amuser à Paris, y dépenser mon argent et vivre avec les habitants de Paris, gais, aimables et qui tiennent maison. Aussi pendant dix-huit mois que je m'y suis bien portée, je puis bien dire que je croyais habiter un paradis terrestre. J'y étais tellement aimée, portée sur les bras, fêtée et distinguée de toutes les autres étrangères que de nouveau, comme à Stockholm, j'ai fait des envieux parmi mes compatriotes. A Stockholm, comme à Paris, je n'ai rien à me reprocher, ainsi ma conscience est tranquille, et j'ai la jouissance de me dire que j'ai eu le bonheur de plaire partout où j'ai été et le bonheur d'avoir fait

des envieux, sans rien perdre de la félicité que le Ciel m'a accordée dans mon ménage et dans le repos d'une conscience sans tache, qu'ils ne sont pas en pouvoir de m'ôter, comme il n'est pas dans leur pouvoir de plaire par tout pays et de se faire aimer, comme j'ai eu ce talent heureux et dont le souvenir me sera toujours cher et fera toujours le bonheur de ma vieillesse dans mon pays. Rendue à ma patrie, j'y vis de ces souvenirs si agréables à mon cœur.

***

Nous avons passé huit semaines dans la maison du général Beurnonville et l'avons quittée à la fin de février, car il devait arriver lui-même de Berlin. Nous avions loué la maison de madame de la Reynière[1], un hôtel superbe sur la place Louis-XV, nommée maintenant la place de la Concorde, pour 9 000 francs par an, ce qui valait 3 000 roubles dans le bon temps que nous étions en France. Ne pouvant pas entrer dans cet hôtel tout de suite, car il y avait milady Kaire qui y logeait et qui ne voulait jamais retourner en Angleterre, nous avons été obligés de demeurer jusqu'au milieu d'avril à la rue de la Loi dans une auberge, hôtel de Suède, où nous étions assez bien.

Le 15 d'avril nous nous sommes établis dans l'hôtel de la Reynière bien commodément. Nous y avions une terrasse superbe, qui donnait sur la place Louis-XV, terrasse toute remplie de fleurs dans toutes les saisons de l'année. Nous avions fait un accord avec le jardinier Du Roule, fleuriste, pour cinquante louis par an, d'avoir toute la terrasse pleine d'arbres d'orangerie et des plus belles fleurs. Toutes les grandes fêtes populaires qui se donnent à Paris ont lieu sur cette place, ainsi que les feux d'artifice. Vraiment de notre terrasse cela avait l'air chaque fois d'une magie. Il y avait les Champs-Élysées qui depuis le matin jusqu'à bien avant dans la nuit étaient pleins de monde, et à la suite venait le bois de Boulogne, où l'on allait se promener tous les jours.

1. Madame Grimod de la Reynière, née de Jarente. Son mari, qui ne portait que le nom de Grimod, était un riche financier et avait construit le superbe hôtel de la rue des Champs-Élysées.

L'hôtel de la Reynière était si beau que quand l'empereur Paul a été à Paris[1], étant grand-duc, il a été le voir. Le salon était magnifique, la chambre à coucher meublée en damas cramoisi à l'ancienne mode, de même que le lit à larges galons d'or, mais le grand cabinet n'avait point de meubles, aussi nous l'avons meublé à nos frais, et le bon vieux Robert[2], qui était de nos amis, nous a peint deux grands tableaux de la grandeur des murs près des divans. Tout cela nous a coûté bien cher, mais aussi c'était vraiment charmant et arrangé avec le meilleur goût possible. L'exposition de la maison est la plus belle que j'ai vue dans toutes les villes de l'Europe que j'ai parcourues.

Au rez-de-chaussée d'un côté de la terrasse, à droite, les Champs-Élysées, à gauche, la place de la Concorde, les Tuileries à la suite, la Seine vis-à-vis avec le pont de la Concorde et le faubourg Saint-Germain. C'était comme un tableau, et ma terrasse était un vrai petit paradis.

J'ai passé deux ans juste dans cette maison et avec une hôtesse qui avait mille bontés pour moi. Elle m'aimait véritablement, comme si j'étais sa fille. C'était une dame de l'ancien régime, une bonne vieille de soixante-dix ans, toutes les manières du grand monde et de la meilleure compagnie. Elle ne recevait chez elle que des seigneurs et des dames d'autrefois, et chaque soirée elle avait du monde et sa partie; toutes les dames à nez long se rassemblaient chez elle; ma parole, c'était curieux de voir ce rassemblement, c'est comme si elle eût rassemblé exprès toutes les dames de Paris qui eussent les nez les plus longs. Elle ne sortait point du tout; tous les jours de ma vie je l'ai vue. Elle avait son appartement près du mien, et nous deux nous avions les clefs de la porte qui communiquait ensemble.

Encore un bonheur de Paris, qui ne se trouve dans aucune ville, est que plusieurs familles logent dans le même hôtel, ne se connaissent et n'entendent pas même parler l'une de l'autre, si elles ne le veulent pas. Des dames françaises habitaient au second dans mon hôtel, avaient un escalier à part de même que

1. Au mois de mai de l'année 1782.

2. Le peintre Hubert Robert (1738-1808).

madame de la Reynière, et je ne les connaissais pas. L'on n'entend ni clabaudage, ni querelle, et vous avez l'air d'y demeurer seuls. Cela nous est arrivé de même dans l'auberge de l'hôtel de Suède. Et partout on mange bien. Tout le temps que nous avons habité l'hôtel du général Beurnonville, nous avons mangé de chez un traiteur, et à merveille. Ce n'est que chez madame de la Reynière que nous avons monté notre ménage à nous et notre maison. Un excellent cuisinier français qui se nommait Le Bègue que nous avons amené avec nous de Berlin; Savary, qui avait servi autrefois chez le duc d'Orléans, était notre maître d'hôtel et un excellent confiturier. Le premier recevait 900 francs d'appointements et le second 1 200 et faisait tout dans la maison. Ah! qu'on est bien servi en France avec peu de monde! Le valet de chambre russe de mon mari, Joachim, celui de mon fils, deux laquais français et un laquais russe qui me suivait toujours, partout où j'allais, avec un des laquais français. Une seule femme de chambre, Manon, née à Coblentz, parlant le français. Tant que je suis restée à Paris, elle m'a servie seule, bien mieux que quatre femmes de chambre ne servent en Russie, et nous avions une femme de charge. Voilà quelle était notre maison à Paris, et nous donnions des bals, de grand dîners et étions parfaitement bien servis.

***

En arrivant à Paris j'ai eu des lettres du général Beurnonville pour madame Bonaparte, madame de Montesson et madame Grand[1], la bonne amie de M. de Talleyrand[2], et par ces lettres j'ai fait des connaissances tout de suite. J'étais même presque une des premières étrangères d'arrivées. Nous avions vu chez madame de Montesson beaucoup de monde du gouvernement, de la famille Bonaparte et en même temps les

1. Madame Grand (1762-1835), fille du capitaine de vaisseau Werlée et de Laurence Allany, à quinze ans épousa Georges Grand et divorça.

2. Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord (1754-1838), plus tard prince de Bénévent, ministre des relations extérieures.

ci-devant, hommes et femmes de la première noblesse. C'était la seule maison de tout Paris où de temps en temps ces deux différents partis se réunissaient.

Huit jours après mon arrivée à Paris, madame de Montesson a donné un bal charmant pour la noce de mademoiselle de Beauharnais [1], fille de madame Bonaparte, qui s'était mariée avec Louis Bonaparte, frère du premier consul. Elle n'est pas jolie du tout, de vilaines dents, mais une charmante tournure, pleine de talents et de grâces, dansant comme un ange et bien noblement. C'est là que j'ai été présentée à la femme du consul par madame de Montesson. Elle m'a dit tout plein de choses aimables. Le premier consul n'était pas encore revenu de son voyage de Lyon [2]; madame Bonaparte n'est plus jeune, elle a ses quarante ans bien comptés; elle est créole et a de beaux yeux noirs, une physionomie bonne et agréable, infiniment de douceur dans le caractère, cherchant à obliger tout le monde, polie, prévenante. Je l'aime de tout mon cœur.

S'il y a un ange de bonté, c'est bien elle, rendant service aux émigrés rentrés et aux ci-devant, comme on les appelait de mon temps, ceux-mêmes qui étaient restés dans le pays, mais qui avaient perdu leur fortune. Elle se mettait en quatre pour eux, ayant été mariée en première noce à M. de Beauharnais, qui était le seigneur le plus beau de la cour (à ce qu'on m'a dit) et d'une bonne famille. Elle a été à même de connaître tout ce qu'il y avait de mieux à la cour de Louis XVI. Toutes ces dames, ci-devant duchesses, comtesses, etc., venaient déjeuner avec elle chez la bonne et respectable madame de Montesson, qui après la mort de Beauharnais (qui avait été guillotiné) a été enfermée en prison dans la même chambre que madame de Beauharnais, et c'est là que leur amitié s'est formée. Rien ne cimente l'amitié comme le malheur! Depuis ce moment-là madame Bonaparte n'a cessé de rendre à madame de Montesson tout le possible : elle vient chez elle, la reçoit le matin aux Tuileries, à la Malmaison et à Saint-Cloud, quand

1. Hortense de Beauharnais (1783-1837), plus tard reine de Hollande. Louis Bonaparte (1778-1846), roi de Hollande.

2. Bonaparte était allé le 8 janvier (18 nivôse) à Lyon présider la consulte de la république italienne; il s'y fit donner le titre de président de la république d'Italie; il revint à Paris le 31 janvier (11 pluviôse).

elle veut y venir; au milieu des grandeurs et du faste qui l'environnaient, elle a su conserver sa douceur. Je ne puis parler d'elle sans répandre des larmes d'attendrissement et de reconnaissance pour toute l'amitié qu'elle m'a témoignée pendant mon séjour en France.

Le général Beurnonville était l'ami intime de mesdames Bonaparte et Montesson; le bien que son amitié lui a suggéré à dire de moi m'a valu, au commencement de mon séjour à Paris, l'accueil que j'y avais reçu. Fêtée, caressée par tout le monde, je m'y suis plu du premier moment.

Non, il n'y a qu'un seul Paris au monde! Heureux ceux qui n'y ont point été guillotinés et qui n'en sont jamais sortis. Avec mon mari et Pipinka[1] j'aurais désiré y passer ma vie, mais sans eux pour moi point de bonheur sur la terre, car je ne trouve de paradis terrestre que partout où ils sont avec moi. Quelque temps après le bal de madame de Montesson, madame Bonaparte est venue déjeuner chez elle en petit comité. L'on déjeune à Paris à midi, à la fourchette; ce n'est que la soupe qui manque pour faire un dîner de ces déjeuners-là, car l'on n'y dîne qu'à six heures. Elle avait dit de m'y inviter avec mon mari et mon fils. Il y avait à ce déjeuner quelques parents bien proches de madame de Montesson, deux ou trois amies à elle qui avaient des grâces à demander à madame Bonaparte et nous. Elle m'a placée à côté d'elle à table et m'a dit de venir la voir les matins quand je le voudrais sans façon, en le lui faisant demander, qu'hormis cela ils allaient avoir des jours de réception aux Tuileries, en gala, et qu'elle espérait que j'y viendrais. Elle m'a dit tout cela d'une manière charmante et pleine de grâce. Je l'ai quittée enchantée d'elle tout à fait.

Ayant donc eu ces lettres de recommandation pour ces dames et ayant trouvé à Paris ma bonne amie la marquise Lucchesini et son mari, j'ai été tout de suite répandue dans toutes les sociétés; d'ailleurs, le comte Morkoff nous avait présentés partout. Quand nous sommes arrivés à Paris, l'on comptait encore par décades qui étaient de dix jours. Presque toutes les soirées y étaient prises.

Le 2 de chaque décade était pris par la belle madame Réca-

1. Diminutif du nom de Pierre, le fils aîné des Divoff.

mier[1], femme d'un banquier, née Bernard. Le 3 était pris par madame de Luynes[2], sœur du duc de Laval, et par le ministre Fouché[3]. Tous deux demeuraient au faubourg Saint-Germain. Chez la duchesse de Luynes la société n'était point mêlée du tout. Elle avait une foule de monde, mais c'étaient tous des ci-devant. Il y en avait même qui, ayant perdu leur fortune, y venaient à pied. L'on y jouait à la rouge et noire. L'on prenait du thé avec des tartines et l'on se retirait de là à l'heure qu'on voulait. La duchesse tenait à tout ce qu'il y avait de mieux en France, approchant de très près la défunte reine. On lui donnait dans la société le titre de duchesse que j'ai trouvé entièrement aboli en France. D'ailleurs beaucoup d'entre les ci-devant, quasi tous, n'auraient pas pardonné si on les appelait autrement que de leurs titres. Madame de Luynes ne recevait que ceux qui ne tenaient en rien à Bonaparte. Au milieu de tout cela son mari, le gros de Luynes, était sénateur républicain et recevait un traitement de la république. Comment concilier tout cela? Madame de Luynes avait été l'amie intime de l'évêque d'Autun Talleyrand. Elle le voyait sans cesse, et il ne manquait aucune de ses assemblées. Fort bien. Mettons que ce premier ministre des relations extérieures de la république française était bien né. Mais sa maîtresse, madame Grand, séparée de son mari en Amérique, venait aussi à toutes ces assemblées de la duchesse, et cette même duchesse venait dîner chez madame Grand toutes les fois qu'elle voulait bien l'inviter, et madame la duchesse ne recevait point chez elle des généraux qui de soldats l'étaient devenus par leur bravoure. Le moyen de concilier tout cela? C'est pourquoi cette maison m'a paru toute drôle. Madame de Luynes est une grande femme qui ressemble tout à fait à un homme. Elle en porte même le matin le costume. Elle court le matin en surtout et chapeau d'homme, mais elle est bonne et bienfaisante. Sa belle-sœur, madame de Laval-Mont-

1. Madame Julie Récamier (1777-1849).

2. La duchesse Élisabeth de Luynes (1753-1830), née de Montmorency-Laval, avait épousé en 1768 le duc de Luynes et fut dame du palais de la reine Marie-Antoinette.

3. Jean Fouché (1754-1820), plus tard duc d'Otrante, ministre de la police; sa femme était une demoiselle Coignard.

morency[1], est une femme de beaucoup d'esprit, amie intime de M. de Talleyrand et la bonne amie de M. de Narbonne[2] depuis des siècles; elle avait émigré avec lui en Angleterre. Au commencement de la révolution il avait été ministre des affaires étrangères. C'est un homme plein d'esprit et d'amabilité, mais faux. C'est un bel esprit; il fait la cour aux jolies femmes, et je le crois un roué de l'ancien genre, et l'amabilité des anciens Français certainement ne lui manque pas, mais jamais il ne m'aurait tourné la tête. Il a trop d'esprit pour jamais laisser agir son cœur.

Chez Fouché il y avait des concerts superbes. Garat[3], madame Branchu[4], de l'Opéra, chantaient, et l'on y trouvait tous les nouveaux généraux, leurs femmes, les sénateurs, les conseillers d'État, le corps législatif, enfin tout ce qui tenait au nouveau gouvernement, le corps diplomatique et tous les étrangers en général. M. Fouché avant la révolution était moine et sa femme religieuse, ce qui certainement ne leur donnait point de la tournure, ni de l'amabilité. Après, les couvents furent abolis en France. Fouché et sa femme ont été dans la même prison, se sont plu et puis se sont mariés à la manière révolutionnaire sans prêtre ni église. Je ne dirai rien de plus sur lui, car comme femme je ne puis pas le juger. Il est très bon ministre de police, je ne sais s'il a été bon moine. Il cause peu; sa femme a l'air commun et ne sait pas du tout recevoir son monde. Leur hôtel était superbe, les concerts charmants, et comme étrangère j'en ai profité souvent. Les Fouché ont été très polis à mon égard.

Le 4 de la décade, M. Chaptal[5] avait un grand bal. M. Chaptal, ministre de l'intérieur, est un homme rempli d'esprit : il a l'air sournois, mais il est très poli et cause agréa-

1. La vicomtesse de Laval (1745-1838), née Tavernier de Boullongue, épousa en 1765 le vicomte de Laval et fut la mère du duc Mathieu de Montmorency.

2. Le comte Louis-Marie-Jacques Amalric de Narbonne-Lara (1755-1813), général.

3. Pierre-Jean Garat (1764-1823), chanteur de l'Opéra.

4. Rose-Timoléone-Caroline Branchu, née Lavir Chevalier (1780-1850), cantatrice.

5. Jean-Antoine Chaptal (1756-1833), plus tard comte de Chanteloup, ministre de l'Intérieur.

blement. C'est un homme d'un grand mérite. Il a cultivé avec succès les sciences. Sa femme est honnête et bonne, recevant affablement son monde. Ils ont souvent des bals, des assemblées et de grands dîners. J'ai été fréquemment chez eux. Le 5, thé chez madame de Staël qui n'était vraiment aimable qu'avec les hommes reconnus pour être aimables ou auteurs : Morkoff, Talleyrand, Lucchesini, Louis de Narbonne, et le vicomte de Ségur étaient les hommes avec lesquels elle déployait son esprit satirique et son amabilité d'auteur. Pour le reste du monde elle n'était pas polie. C'est une grosse femme, de grands yeux; elle est noire et rouge, très laide à mon avis, mais pétille d'esprit. Je n'en ai pas assez moi-même pour la juger, ainsi je me tairai. Elle donnait des thés chez elle où j'ai été plusieurs fois avec notre ambassadeur, avant qu'on ne la renvoyât de Paris pour son livre sans principes et contre la religion, *Delphine*. Le 6 de la décade, concert, souper et bal chez notre banquier Jourdant (Joordaënt).

Le 7 de la décade, grande assemblée chez le second consul Cambacérès[1] qui recevait son monde avec une politesse extrême, restant toujours lui-même debout au milieu du grand salon pour recevoir ses invités et leur dire un mot agréable. L'on y présente des rafraîchissements, l'on y fait des parties et l'on s'en va quand l'on veut. Tout autour de la chambre il y a des fauteuils où se placent les femmes. Ce qui m'a bien surpris dans cette assemblée, à quoi je n'étais pas du tout habituée en d'autres pays, c'est qu'en y arrivant avec mon mari je trouvais dans la dernière antichambre un monsieur de la suite du second consul, qui me prenait la main et me faisait entrer dans le salon où Cambacérès se tenait, me menait à lui et, après qu'il m'eut dit un mot, me conduisait à un fauteuil sans abandonner avant ma main, ce qui du premier moment m'a paru embarrassant, mais que je trouvai parfait ensuite, car je n'avais aucune difficulté, à toute heure que j'y arrivais, de trouver place.

Le second consul donne aussi des dîners superbes, et l'on y trouve la meilleure table de Paris, tellement que cela avait passé en proverbe : « chez le premier consul l'on dîne trop

1. Jean-Jacques Régis de Cambacérès (1753-1824).

vite, chez le second trop bien et chez le troisième très mal. » Ce troisième était Lebrun[1], homme très probe, mais donnant très mal à manger. Il demeurait aux Tuileries et le consul Cambacérès sur la place du Carrousel, vis-à-vis.

Il y avait le 8 de chaque décade un charmant petit bal chez la princesse de Rohan, née duchesse de Courlande[2].

Le 9 de chaque décade, grand bal et grand souper pour toute la ville chez le ministre de la guerre, mon cher général Berthier[3].

Le 10, petit bal chez madame Régnaud de Saint-Jean d'Angely[4], où l'on s'amusait à merveille, et bien souvent des dîners chez les ministres étrangers, chez la respectable madame de Montesson des déjeuners et soupers. Puis douze spectacles par jour. Voilà comment était Paris quand j'y suis arrivée. Le moyen de ne pas s'y plaire? Et quel moyen a-t-on de ne point le regretter? Pour moi, j'y penserai toute ma vie et désirerai toujours le revoir.



Le comte Morkoff a présenté mon mari et mon fils au premier consul aux Tuileries, le 15 de pluviôse, c'est-à-dire le 15 de notre mois de février, à trois heures, et à cinq heures ils y sont retournés, y ayant été invités à dîner à une table de deux cents personnes. Madame Bonaparte y dînait aussi, mais pas d'autres femmes. Chaque 15 du mois, il y avait aussi la grande parade dans la cour des Tuileries. Ce même jour j'avais été la voir au château dans les appartements de l'aide de camp général Duroc[5], de ses fenêtres qui donnent sur la place. Le

1. Charles-François Lebrun (1739-1824), plus tard duc de Plaisance.

2. Catherine-Frédérique-Wilhelmine-Bénigne, duchesse de Sagan (1781-1839), fille aînée du duc Pierre de Courlande (1724-1800), mariée en 1800 au prince Jules-Armand-Louis de Rohan (1768-1836), divorcée en 1805, mariée au prince Basile Tronbetzkoy, divorcée en 1806, mariée en 1819 au comte Charles-Rodolphe de Schulenburg, chambellan et lieutenant-colonel au service de l'Autriche.

3. Louis-Alexandre Berthier, maréchal de France (1753-1815).

4. Régnaud, dit de Saint-Jean d'Angely (1761-1819), conseiller d'État, plus tard comte.

5. Giraud-Christophe-Michel Duroc (1772-1813), plus tard duc de Frioul, général.

spectacle était vraiment superbe et tout ce qu'on pouvait voir de plus beau dans l'univers. Le premier consul à cheval, seul, sur un cheval blanc et mis le plus simplement possible, en uniforme de garde nationale bleu foncé et revers blancs, un chapeau noir sans plumage. Six mille hommes étaient sous les armes ; la garde nationale est habillée magnifiquement, les généraux et aides de camp de même, tout couverts d'or. Au milieu d'eux Bonaparte se distinguant par sa mise simple. Il a passé à cheval tous les rangs des troupes, puis s'est placé au milieu de la place vis-à-vis de nos fenêtres, et c'est là que pour la première fois de la vie je l'ai vu. Toutes les troupes ont défilé devant lui, et cela a duré jusqu'à midi et demi. Il faisait un temps superbe, c'était véritablement comme une féerie ; la magnificence de cette parade ne peut se décrire ; il faut l'avoir vue pour en juger. Quels soldats ! Quel habillement ! Toutes les femmes étrangères vont voir la parade dans les appartements du général Duroc, en bas. Madame de Gallo [1] et moi nous avons aussi été la voir avec madame Bonaparte, en haut, sans toilette.

Ce même jour, à deux heures, tout le corps diplomatique et tous les étrangers présentés et ceux qui se présentent y vont alors et sont présentés au consul. Il parle à chacun, et cela dure jusqu'à près de quatre heures ; à cinq heures et demie l'on se rassemblait de nouveau ce jour-là aux Tuileries dans la grande salle. Les préfets du palais envoyaient la veille au soir des billets d'invitation, de la part du consul, à ceux qu'il faisait inviter à dîner. Alors il faisait faire la liste lui-même sous ses yeux. Le corps diplomatique y était toujours et presque toutes les dames des diplomates, des étrangers, ceux qui avaient été présentés le 15 d'avant, le matin, au premier consul, et le même soir au cercle à madame Bonaparte. Mon mari et mon fils ont été les seuls que le premier consul a fait inviter à dîner le même jour qu'ils ont été présentés, et après, pendant toute une année, nous avons été les seuls étrangers qui avons toujours dîné à tous ces dîners. Ils étaient chacun de deux cent cinquante couverts ; y prenaient part tous les ministres d'État, les consuls, les généraux,

1. Marzio Mastrelli, marquis de Gallo, ambassadeur de Naples à Paris ; la marquise, sa femme.

plusieurs de leurs femmes, les hommes tenant au gouvernement et la famille Bonaparte. Avant qu'on aille à table, la musique jouait toujours; un moment avant dîner la porte s'ouvrait et l'on criait : « Le premier consul! » Il paraissait, on se levait; mais les femmes il les priait toutes de rester assises. Aucun homme ne s'assied jamais; le premier consul est toujours debout, cause sur pieds, et à six heures l'on va à table. Le premier consul marche seul en avant, et les deux autres donnent la main à madame Bonaparte et s'asseyent vis-à-vis du premier consul. L'on y mange bien, mais beaucoup trop vite. Si à ce dîner de deux cent cinquante couverts l'on reste trois quarts d'heure, c'est le bout du monde. Après on rentre au salon, l'on prend du café, et une heure ou une demi-heure après arrivent les femmes du pays dont les maris sont employés, et les hommes au service, les étrangers et les étrangères en très grande parure. Un homme donne toujours la main à une femme pour la faire entrer au salon, les maris français à leurs femmes. Pour nous, le préfet nous prend par la main, et chaque femme est menée tout droit à madame Bonaparte qui est sur un canapé au fond du salon, et toutes les femmes sont assises. Celle qui arrive parle à madame, et puis l'homme qui l'a conduite à elle la ramène au premier fauteuil, chaise ou tabouret vacant sans distinction. La première qui est arrivée est assise le plus près de madame Bonaparte qui commence sa partie de reversi avec un ambassadeur, un ministre du pays et une dame. Chacun se met à sa partie qu'on arrange dans cette même salle ou une attenante. L'on promène des rafraîchissements.

La première fois que je me suis approchée du premier consul, ce fut au mois de mai. Je lui fus présentée au cercle des Tuileries, avant le dîner où nous étions invités, mon mari et mon fils; c'est à cinq heures et demie que le comte Morkoff m'a menée. Le premier consul est venu à moi et m'a dit qu'il savait que je venais de Berlin, qu'il m'était bien redevable des lettres que j'avais données à Berlin aux Français qui allaient en Russie, du bien que j'avais fait aux malheureux Français en Russie dans leur émigration, qu'il serait enchanté de me voir longtemps en France. Entre autres choses je n'oublierai jamais qu'il m'a dit : « Vous trouvez, n'est-ce pas, Madame,

qu'on danse ici mieux qu'à Berlin; si j'ose le dire, nos jeunes dames et nos jeunes gens dansent trop bien pour des honnêtes gens. » J'ai bien ri.

La salle des Tuileries, où l'on fait cercle, est énorme, et c'est au fond près d'une cheminée que ma chère et bonne madame Bonaparte était assise sur un fauteuil. D'auprès d'elle commençaient les fauteuils, chaises, tabourets sans distinction, et quand on dit que ce n'était qu'elle qui avait un fauteuil et que les autres étaient sur des tabourets, j'affirme et j'assure qu'il n'y avait point un mot de vrai. A mon entrée dans le salon, le préfet du palais a pris ma main et m'a conduite tout droit à elle, qui m'a dit un mot d'honnêteté, et le même préfet m'a conduite à la première place vacante, et je m'y suis assise, comme je me serais placée à côté d'elle s'il y avait une place, sans plus de cérémonie que cela. Les généraux, sénateurs, etc., tout ce qui tenait au gouvernement, arrivaient avec leurs femmes et les conduisaient droit à madame Bonaparte. Les hommes étaient debout au milieu du salon ou causaient avec les femmes, madame Bonaparte parlait aux ambassadeurs et ministres étrangers. Lorsqu'à six heures la porte s'ouvrit et un huissier cria : « Le premier consul »! je puis assurer que si une mouche volait dans la chambre on l'aurait entendue. Tout le monde se leva pour le saluer, et c'est dans ce moment-là que je lui fus présentée. Il causa pendant quelques minutes d'une manière bien aimable avec moi, et tout le monde alla à table. Chaque cavalier donnait la main à une femme. Joseph Bonaparte[1] m'a conduite à table, et j'ai été placée entre lui et son frère cadet Lucien[2], que j'ai trouvé par sa conversation aimable et spirituel au possible. Je me suis très bien amusée, car quoique son frère Joseph n'ait pas le brillant de l'esprit de Lucien, il est très aimable, doux et poli, et on n'a qu'à en dire ce que l'on veut, je dirai toujours que c'est un homme charmant dans la société. Dans moins d'une heure tout le dîner était fini. Alors l'on s'est rendu de nouveau dans le même salon du matin pour y prendre le café. Le premier consul à table avait

1. Joseph Bonaparte (1768-1844), roi de Naples, puis d'Espagne.

2. Lucien Bonaparte (1775-1840), prince de Carignan.

derrière lui son mameluk qu'il avait mené d'Égypte et n'était servi que par lui. D'un côté, il avait le nonce du pape, le cardinal Caprara [1], et de l'autre côté, un ministre du pays. A table il ne parlait qu'à ses voisins. L'après-dîner il commençait à causer avec les ministres étrangers, toujours debout, surtout quand il entamait la conversation avec notre ambassadeur. Madame Bonaparte commençait sa partie de reversi avec trois hommes, et toutes les femmes du pays attachées au gouvernement qui n'avaient point été invitées à dîner y arrivaient. L'on pouvait se mettre à des parties de jeu, causer, se placer à côté de la partie de madame Bonaparte, tout comme on le voulait, et s'en aller à telle heure qu'on le désirait, même pour aller au théâtre. Cela n'était point remarqué du tout. Voilà de mon temps comment tous les 15 du mois cela se passait à Paris, en commençant le matin à onze heures par la parade ou la revue des troupes, auxquelles Bonaparte ne manquait jamais, puis à midi cercle pour les hommes et présentation des étrangers par leurs ambassadeurs.

Ce n'est qu'à un seul cercle du soir que le premier consul a fait une partie de reversi avec le général Macdonald [2], moi et notre ambassadeur. Il a été très aimable pendant toute la partie, et je lui ai donné le quinola [3] tant que j'ai pu; nous avons été tous gais, et quand il le veut, il sait si bien mettre tout le monde à son aise.

Le 18 de chaque mois, l'on avait aussi établi de mon temps des cercles chez madame Bonaparte, le matin à midi. C'était là que les femmes et les hommes lui étaient présentés, et ensuite le 15 du mois qui vient on était invité au dîner aux Tuileries. Ce cercle du matin ne durait qu'une heure à peu près. Le premier consul presque toujours y paraissait et causait avec les femmes, plaisantant quelquefois, et toujours était très aimable pour moi. Les étrangers et les étrangères de la plus grande distinction n'étaient invités qu'une fois à dîner; pour moi je l'étais toujours avec les femmes des ambassadeurs et des ministres.

1. Giambattista Caprara (1733-1810), cardinal, légat du pape en France.

2. Jacques-Étienne-Joseph-Alexandre Macdonald (1765-1840), plus tard duc de Tarente, maréchal de France.

3. C'est le valet de cœur; celui qui parvient à le donner en renonce forcée gagne la remise.

Voilà encore un grand grief qu'ont eu contre moi mes chers bons compatriotes. Mais ma disgrâce était déjà complète pour deux raisons, encore bien plus fortes que celle-là. La première était la suivante.

Pendant l'été madame Bonaparte, ainsi que le premier consul, habita la Malmaison à quelques lieues de Paris. Cette campagne, que l'abbé Delille avait occupée et où il avait composé son charmant poème sur les jardins, était la demeure favorite de madame Bonaparte et sa campagne à elle, sur le chemin de Saint-Germain-en-Laye. Le consul l'avait achetée pour elle[1]. La maison est restée telle qu'elle était, mal bâtie. Ils l'ont meublée dans le nouveau genre antique, les chambres drapées en casimir et taffetas, tous les meubles de bois d'acajou avec des figures antiques de bronze. Le salon de réception en est petit, la rotonde de même, la chambre à manger, une espèce de galerie avec quelques superbes tableaux suspendus est à côté du salon, et l'on sort de là au jardin de tout côté. En haut est l'étage qu'ils habitent. Madame Bonaparte m'y a conduite. Ils ont une grande chambre à coucher drapée de casimir rouge, tous les meubles de même en forme antique et bronze avec figures antiques, ainsi que le lit à deux. Ils couchent toujours ensemble; à côté est un petit cabinet où il y a un petit lit de repos pour la nuit de celui des deux qui se porte bien, quand l'un des deux est malade. Sans cela madame s'y repose les matins et lit alors là ses livres de botanique. Elle s'est infiniment adonnée à cette science qu'elle cultive. Son jardin à la Malmaison est rempli de plantes curieuses, dont elle connaît par cœur les noms. Elle s'est fait un plaisir de me montrer elle-même tout cela. Le jardin est charmant, il y a une espèce de chaumière où l'abbé Delille a composé son poème.

Le premier consul a son cabinet de travail au rez-de-chaussée, en bas, son bureau au milieu de la chambre et une porte dans un enclos qui forme son jardin particulier, où il se promène seul dans les instants qu'il se trouve la tête fatiguée de travail.

1. Le domaine de la Malmaison appartenait à la famille du Molley; ce n'est qu'en 1799 que Joséphine parvint à l'acheter pour la somme de 325 000 francs.

La Malmaison est à trois lieues de Paris, et l'on y va en une heure et demie. Quand on arrive, l'on entre dans une cour, et le petit perron pour y entrer est comme une tente.

C'est au mois de mai 1802 que je suis allée pour la première fois déjeuner à la Malmaison. Depuis nous y allâmes souvent avec mon mari et mon fils, et la marquise de Gallo. Madame Bonaparte nous y engageait les jours de conseil, où elle savait son mari occupé. C'était presque toujours les vendredis. Elle était en négligé, travaillait à son métier, se levait, allait au-devant de nous et nous embrassait avec la marquise sans aucune cérémonie. J'y allais aussi quelquefois seule avec mon mari, cinq ou six fois pendant cet été.

Cette année-là ils y ont fait construire un théâtre, petit, mais bien gentil, attenant à la maison. Il y avait très peu de loges, pas séparées, celle du premier consul se fermant par un rideau, et le parterre était tout rempli de soldats de la garde nationale qui étaient de service à la Malmaison.

Ce sont madame Louis Bonaparte, madame Murat[1], sœur du premier consul, ses frères, son secrétaire, ses généraux, ses adjudants, leurs femmes, les préfets, leurs femmes, leurs filles qui y jouent. Pour Lucien Bonaparte, Talma ne joue pas mieux la tragédie que lui. Dans les loges sont les trois consuls, les généraux et les ministres d'État, très peu de leurs femmes, madame Bonaparte avec ses dames, madame Gallo et M. Gallo son mari, ambassadeur de Naples, moi, mon mari et mon fils. Nous n'étions que cinq d'étrangers qui y étions invités.

Nous y arrivions avec les Gallo à six heures au salon de madame Bonaparte. Les généraux aides de camp venaient nous recevoir à la voiture et nous conduisaient au salon. L'on prenait le thé avec madame Bonaparte, l'on causait; le consul y venait quelquefois aussi, d'autres fois il venait tout droit au théâtre, et nous y allions quand on nous disait que le premier consul était dans sa loge; madame Bonaparte y allait et nous la suivions et nous nous plaçions dans les autres loges comme nous voulions. Après le spectacle, ayant mangé des glaces, chacun s'en allait chez soi sans même dire adieu à

1. Caroline Bonaparte (1782-1839) avait épousé Joachim Murat (1767-1817), général, plus tard roi de Naples.

madame Bonaparte ; pour le premier consul on ne l'y voyait même que dans sa loge.

Voilà donc encore un crime pour moi devant tous mes compatriotes d'y avoir été avec toute ma famille, sans que même notre ambassadeur, comme tous ceux des autres cours, y fussent invités.

Mais tout cela n'est encore rien auprès de l'envie que j'ai excitée et que les Russes n'ont jamais su me pardonner, c'est qu'en ce moment que le premier consul a été déclaré consul à vie et que le ministre Portalis[1] a achevé son grand ouvrage pour la restauration de l'Église catholique, il y a eu une grande procession à l'église de Notre-Dame au faubourg Saint-Germain, en avril, le jour des Pâques[2].

Pendant un temps infini le premier consul avait travaillé avec ce brave et honnête M. Portalis, et, ayant fini ce grand ouvrage, M. Portalis a été nommé ministre des cultes. Ce moment à Paris a été bien intéressant, et comme le premier consul allait à l'église ce jour-là pour la première fois en grande procession, c'était la première messe qu'on chantait en France, depuis la révolution. Tout le monde a été empressé de bien voir toute la cérémonie. Par toutes les rues où le cortège passait il y avait une foule de monde et les troupes sous les armes. Madame Bonaparte, qui dans toute occasion où elle pouvait me faire plaisir et me démontrer son amitié n'y manquait jamais, m'avait fait dire la veille de venir chez elle le lendemain à dix heures du matin avec mon mari et mon fils, qu'elle me procurerait le plaisir de bien voir la cérémonie à l'église. J'en ai donc profité avec empressement. Après y avoir déjeuné, elle est partie avec sa famille en grand cortège, dans des voitures de cour, livrée verte galonnée sur toutes les coutures en or. C'était la première fois que cette livrée avait paru, et de même chez tous les ministres. Les uns l'avaient en or, les autres en argent. Les voitures et les attelages étaient superbes. J'ai suivi madame Bonaparte dans ma voiture de remise à deux chevaux avec mon mari et mon fils. Ainsi, je n'avais pas du tout l'air d'être de sa suite, car je

1. Jean-Étienne-Marie Portalis (1746-1807), jurisconsulte, ministre des cultes.

2. Le 18 avril.

n'étais pas, comme on l'a dit, dans une de leurs voitures avec des dames de sa suite, mais sa bonté, son amitié pour moi m'ont procuré le plaisir d'être placée à merveille, de voir mieux que les autres étrangères toute la cérémonie qui était vraiment superbe, car madame Bonaparte m'avait fait placer dans sa tribune. Ma voiture, qu'on ne laissait pas approcher tout de suite de l'église, nous avait arrêtés un instant, alors tous les aides de camp, et même Jérôme Bonaparte [1], ont été envoyés par sa belle-sœur pour me faire monter à sa tribune et percer la foule.

Si j'écrivais ce journal pour être lu par des femmes, je leur demanderais si leur ambition et leur amour-propre n'en auraient point été flattés. Les femmes des ambassadeurs, des ministres, toutes les étrangères étaient placées en bas, et me voyant dans la tribune avec madame Bonaparte, sa famille et ses dames du palais, jamais mes compatriotes ne me l'ont pardonné, et un homme de beaucoup d'esprit d'entre eux m'a lancé mille sarcasmes. Je n'en ai pas été étonnée, car je n'avais pas eu encore le temps d'oublier le comte Stackelberg à Stockholm. C'était mon sort partout, excepté à Berlin où j'ai été amie intime du roi défunt, de la reine et de la princesse royale, et tout le monde m'y laissait en repos. Mais au reste, je me suis trop amusée à Paris et j'y ai passé des jours trop heureux pour garder rancune à ceux qui y ont eu des désagréments.

Mais revenons à la cérémonie du jour de Pâques de l'année 1802.

Le premier consul a été reçu par le clergé et a marché par l'église jusqu'à la place qui lui était préparée sous un dais, et les deux autres consuls un peu derrière à ses deux côtés, aussi sous le même dais. L'archevêque de Paris, monseigneur de Blois, vieillard respectable, a officié la messe et quatre jeunes personnes ont quêté, du nombre desquelles était madame Louis Bonaparte, et le soir il y a eu le premier cercle aux Tuileries. Ce jour-là, vraiment je me suis bien amusée.

Ce qui m'a bien frappée pendant la cérémonie, c'est de voir tous les généraux républicains, en grande tenue, obligés

1. Jérôme Bonaparte (1784-1860), plus tard roi de Westphalie.

d'écouter bien attentivement toute la messe sans y mettre le moindre intérêt. Presque tous ceux que j'ai connus n'avaient pas l'air de posséder la moindre notion de la religion bien chrétienne; il leur manquait aussi la manière de s'exprimer à ce sujet. Il y en a un qui m'a dit dans ce temps-là : « Si Bonaparte a réussi à nous faire faire cette arlequinade, il est sûr maintenant de faire tout ce qu'il veut. » Et la suite de ce qui s'est passé en France dans les deux années pendant lesquelles je suis restée à Paris, depuis l'a bien prouvé. D'abord, il s'est fait déclarer consul à vie, puis l'arrestation de Moreau[1], fameux général détenu pendant trois mois au Temple, l'expédition de troupes pour s'emparer du pays de Hanovre pendant la guerre avec l'Angleterre, les troupes envoyées en Empire dans le pays de Bade, pour prendre le duc d'Enghien[2], le mener à Vincennes au château de nuit, la même nuit sans aucune procédure lui faire faire son procès à Vincennes, le condamner à mort et le faire fusiller. Cette dernière action, je suis fâchée de le dire, ternit sa gloire, et c'est une tache irréparable, de laquelle jamais il ne s'est débarrassé.

L'on prétend qu'aucun Français n'a voulu tirer sur le duc et que ce sont des grenadiers italiens qui l'ont fait. Le prince est mort avec un courage héroïque. Son arrestation a si peu transpiré dans Paris que ce n'est que le soir du jour où il était mort le matin, que nous l'avons apprise. Le commandeur La Forest[3] est venu chez nous de chez M. de Talleyrand. J'avais chez moi plusieurs dames des ci-devant, auxquelles il l'a dit aussi à l'oreille, mais malgré leur effroi, et c'était un ami à eux qui le leur disait, elles ont continué à jouer au biribi, leur jeu favori. Je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, car même dans ce moment-là la légèreté du caractère français a pris le dessus.

A Paris, oh! combien de fois, pendant mon séjour, j'ai eu des occasions de faire mes réflexions tout bas! J'en ai déjà rapporté une plus haut sur les ci-devant et Bonaparte, et

1. Jean-Victor-Marie Moreau (1763-1813), général; en 1800 Joséphine le fit épouser à son amie, une créole, mademoiselle Hulot.

2. Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien (1772-1804).

3. Antoine-Aimé-Charles Mathurin, comte de La Forest (1756-1846), diplomate français.

j'affirme qu'elle est réelle. Une autre encore que je vais citer est que les émigrés, entre autres le comte de Choiseul-Gouffier[1], que j'ai connu chez nous à la cour de notre grande Catherine, qui lui a offert asile, l'a comblé de grâces, de bontés (ses deux fils ont été placés, lui a été fêté, couru, en intrigue avec la plus aimable femme de Russie, quoique plus jeune[2]) étaient des ingrats et des intrigants. J'ai vu ce même comte de Choiseul à Pétersbourg chercher chicane à tous les malheureux Français, ses compatriotes, être indifférent aux besoins de Laval de Loubrerie[3], se rappeler que celui-ci avait été à Constantinople du temps que lui-même y était ambassadeur et qu'il écrivait son voyage sur la Grèce. M. de Laval était un homme franc; M. de Choiseul ne pardonne jamais la franchise. Laval a dit que ce n'était pas lui, Choiseul, qui avait dessiné les vues qui avaient paru dans son ouvrage. Choiseul l'a su et de la vie ne lui a pardonné d'avoir divulgué la vérité. Choiseul arrive à notre cour émigré, mendiant la protection de la Russie et quasi son pain, voit un compatriote dans la misère et cherche, au lieu de le soulager, à lui faire du mal, l'introduit par son amabilité française près d'une actrice sa compatriote, maîtresse d'un de nos ministres, et cherche à faire perdre une place que j'avais eu le bonheur de faire avoir à Laval. C'est un fait sûr et certain. Ce même Choiseul arrive à Paris de mon temps, vient chez tous les Russes et chez nous, entre autres, pleurer en parlant de la reconnaissance

1. Le comte Marie-Gabriel-Auguste Florent de Choiseul-Gouffier (1752-1817), sa femme née La Vauguyon, sœur de la princesse de Bauffremont, ambassadeur de France à Constantinople (1784), auteur d'un livre illustré sur ses voyages en Grèce, archéologue. Il émigra en Russie. Catherine II racheta sa vaisselle d'argent, lui octroya 2 000 ducats de pension et à son fils aîné une lieutenance dans les gardes; son second entra au corps des cadets (1793). Il fut nommé directeur de l'Académie des Beaux-Arts à Saint-Pétersbourg; Paul I[er] le chargea de la direction générale des bibliothèques de l'empire et lui fit don de 2 000 paysans. Il reparut à Paris en 1802.

2. La princesse Prascovie Galitsine, femme du prince Michel Andréiévitch Galitsine, conseiller privé (1765-1812). La princesse (1770-1828) était la fille du comte André Schenvaloff.

3. Son nom véritable était Loubrerie; il vint en Russie de Constantinople, s'y fit appeler Jean de Laval de la Loubrerie (1761-1846); entré au service russe au collège des affaires étrangères, il épousa sous Paul I[er] une demoiselle Kozitski, très riche promise, et reçut le titre de comte de Louis XVIII, à qui il avait prêté de l'argent lorsque, comme comte de Provence, il demeurait exilé à Mitau.

pour ma patrie, en fait de même chez notre ambassadeur, mais n'a rien de plus pressé que de redire chez M. de Talleyrand tout ce qu'il entend chez le comte Morkoff. Tels pour la plupart sont tous les Français que nous avons obligés, tirés de la misère et nourris. Nous en avons eu beaucoup. Mais il n'y en a que deux que je ne placerai pas dans ce nombre, ce sont : le duc de Richelieu [1], qui même de mon temps était venu à Paris pour voir ses parents et était retourné chez nous où il sert avec honneur, et le marquis d'Autichamp [2].

Pour en revenir au duc d'Enghien, la force de Bonaparte était si grande, ainsi que la crainte qu'on en avait, qu'on ne faisait que chuchoter sur sa mort, et la première fois que Bonaparte a paru à l'opéra dans sa loge après cela, on ne voulait pas l'applaudir, mais la police y a mis le holà, et cela s'est passé comme à l'ordinaire. »

(A suivre.)

1. Armand-Emmanuel-Septimanie du Plessis, duc de Richelieu (1716-1822), général-gouverneur du midi de la Russie, ministre sous Louis XVIII.

2. Jean-François-Thérèse-Louis de Beaumont, marquis d'Autichamp (1738-1831), général russe.

LE PARDON PRÉMATURÉ[1]

III

Pendant trois jours, elle crut qu'il avait quitté Madrid et elle alla deux fois au bureau de poste sans le rencontrer. Mais le quatrième jour, elle venait à peine de laisser doña Rita à la porte de sa couturière qu'elle l'aperçut. Il la salua et, comme la première fois qu'il l'avait abordée, se mit à marcher près d'elle sans lui en demander la permission. Elle était à la fois agréablement surprise et très malheureuse, et ne savait que lui dire.

— Niña, — murmura-t-il enfin d'une voix altérée — voilà trois jours que je souffre. Je cherche à vous fuir. Pourquoi la fatalité m'a-t-elle remis encore sur votre chemin ?

Elle sut prendre un petit ton tranquille et raisonnable.

— Vous n'avez aucune raison de souffrir à cause de moi, — dit-elle ; — je vous ai rendu le service que vous me demandiez et n'ai parlé de vous à personne.

Imprudente elle ajouta :

— Que pouvez-vous me reprocher ?

Il la regarda avec tristesse et parut longuement réfléchir.

— Au fait, — dit-il enfin, — je ne puis m'étonner... vous comprendrez seulement quand j'aurai pu avoir avec vous une

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 juillet.

longue conversation... Anita, — supplia-t-il, — soyez bonne... ayez pitié... permettez que je vous parle.

— De quoi voulez-vous encore me parler?

Et la surprise qu'il y avait dans ses larges yeux franchement ouverts n'était point tout à fait une feinte. Elle ne pouvait croire que Vicente, en dépit des curiosités de l'autre jour et de son emportement, fût amoureux d'elle au point de la supplier ainsi. Peut-être voulait-il seulement la prendre encore pour confidente, l'entretenir de ses ennuis et réclamer d'elle un nouveau service? Elle soupira. Cette journée était terrible. Du trottoir surchauffé montait vers le visage une ardeur de fournaise. Les rares passants, tout empourprés, marchaient avec lassitude, tournant la tête à droite et à gauche comme des gens qui ne peuvent respirer et cherchent vainement un peu d'air. Anita se rappela qu'elle était chargée par doña Rita de faire deux courses et trois visites, et comprit qu'elle n'aurait pas aujourd'hui la force nécessaire.

— Voulez-vous, — proposa-t-elle, — que nous entrions un instant au musée du Prado? Nous nous reposerons un peu, vous me montrerez cet *Enterrement du comte d'Orgaz* que vous deviez me faire voir l'autre jour, et vous me direz ce que vous voulez.

Sans répondre précisément à ce qu'elle venait de dire, Vicente s'écria :

— Oui... oh! oui... c'est aujourd'hui, c'est tout de suite que nous devons nous expliquer. Je ne puis demeurer ainsi plus longtemps.

Une voiture nonchalante rasait le trottoir. Un mouchoir mouillé, noué aux quatre coins, battait les tempes et la nuque du cocher congestionné, et le cheval, que venait d'arroser abondamment une éponge généreuse, luisait comme une bête de bronze et ne remuait guère plus que s'il eût été fait de ce métal.

— Montez, — dit impérieusement Vicente à sa compagne sans même prendre la peine de faire complètement arrêter le lent véhicule.

Elle hésitait, mais la saisissant par le bras et la poussant rudement de ce côté, la soulevant presque, il la força d'obéir. Et quand elle fut tombée sur les coussins brûlants :

— A la Bombilla, — ordonna-t-il au cocher. — Et tâche que ton cheval s'anime un peu. Je suis pressé.

Le sursaut d'un réveil brusque affola pour trois minutes l'homme et la bête; celui-là envoya un coup de fouet formidable, celle-ci partit comme si vingt mouches enragées lui eussent à la fois mordu les oreilles, et, dans le tapage de la ferraille et le grincement du cuir chaud, Anita cria :

— Où est-ce? Où me menez-vous? Je ne veux pas.

— Mon Dieu, niña, — dit tranquillement Vicente, — que vous êtes donc loin encore de ce que je supposais! Êtes-vous encore Tolédane et arriérée à ce point qu'une simple promenade avec un ami vous mette ainsi hors de vous?

— Mais je ne sais pas où vous me conduisez, — dit-elle plus calme, un peu vexée, et comme s'excusant. — Qu'est-ce que c'est que la Bombilla?

— C'est à deux pas d'ici, petite fille, aux portes de la ville, des jardins, des avenues et un peu de campagne. Il y a quelques cabarets. Le peuple de Madrid y va boire le dimanche. En semaine il n'y a personne. Nous serons tranquilles et nous respirerons un air moins lourd que celui-ci. Est-ce donc si abominable?

Il continuait de la railler et elle sourit pour lui montrer qu'en somme elle ne le désapprouvait point. D'une allure plus lente qu'au départ, la voiture traversait les quartiers élégants où des tentes de coutil, rayées de jaune, de rouge et de gris, abritent les beaux magasins et découpent sur le trottoir des ombres inégales. Bientôt elle atteignit les faubourgs. L'enfer se réverbérait aux murs éclatants des hautes maisons d'un brun rougeâtre, parées de mille haillons pendus comme des bannières de procession pour saluer la déesse Misère. Une odeur forte s'exhalait des humbles épiceries. Les mouches tourbillonnantes semblaient aussi nombreuses que les grains de la poussière qui flottait au-dessus du Manzanares desséché, comme une aride et terrible vapeur.

« Est-ce bien moi qui suis là? — songeait Anita, — et près de celui-ci? »

Des souvenirs tournaient autour d'elle... C'était un matin de son adolescence, un matin de Pâques, à la sortie de l'église cathédrale. Elle portait une robe rose, avec une ceinture de

satin noir trop haute et trop serrée qui faisait saillir sa gorge naissante. Elle était pleine de prétentions et de timidité comme les petites filles qui ne savent encore au juste ce qu'elles sont. Et Vicente, qui passait avec quelques amis, avait dit tout haut en la regardant : « Celle-ci sera bien jolie. » Déjà il avait la réputation d'un amateur de femmes et d'un mauvais sujet, et son opinion avait rempli Anita d'un plaisir si vif qu'elle tressaillait encore à le retrouver au fond de sa mémoire. Elle pensait aussi à l'Andalouse, à ses coquetteries le soir de la fête chez doña Teresa ; à la façon triomphante dont, au balcon du patio, elle reposait son bras sur le bras de Vicentito. L'impudente femme ! que dirait-elle en voyant son amant si ému près de l'insignifiante petite veuve ? Et se rappelant et se demandant ces choses, Anita se rappelait aussi les paroles de Lelo et elle songeait avec orgueil : « Aucune femme de ma famille, aucune de mes amies tolédanes n'oserait ce que j'ose en ce moment. Elles sont sottes et craintives. Moi, je suis libre. »

Les maisons se faisaient plus rares. Par plaques jaunes et nues la campagne torride commença de flamboyer. Puis on entra dans l'ombre des grands arbres, brûlante et bleue. De hauts talus couverts d'une herbe sèche bordaient les allées. Dans les fossés, la terre grise se craquelait comme les poteries mises au four. Çà et là des maisons blanches et basses, peinturlurées d'enseignes qui vantaient le vin frais, les glaces et le lait de chèvre, somnolaient, portes et fenêtres closes.

Devant l'une de ces maisons, plus importante que les autres, élevée d'un étage et agrémentée d'un balcon de bois qui donnait sur un petit jardin, Vicente ordonna au cocher de s'arrêter.

— Tu pourras dételer ton cheval, — lui dit-il, — et te reposer près de lui. Nous repartirons dans deux heures seulement, à la fraîcheur.

Preste, l'homme obéit, retrouvant des forces à l'idée du bon sommeil dans l'écurie obscure, et il avait glissé de son siège, détachait les brides de cuir toutes ruisselantes de la sueur de la bête, avant qu'Anita mécontente eût le temps d'émettre une protestation.

— Entrez, niña, — dit Vicente sans plus lui donner le temps de réfléchir. — Vous allez enfin pouvoir vous rafraîchir.

D'un coup sec frappé sur la porte avec le manche de sa canne, il appelait le cabaretier et celui-ci arrivait bientôt, tout somnolent encore, l'œil vague et la parole confuse.

— Qu'est-ce que c'est? qu'y a-t-il? En voilà une façon de vous réveiller en sursaut... Oh!... don Vicente. C'est vous!... Je suis votre serviteur... Daignez entrer, je vous en supplie.

Il regardait Anita et, glissant derrière elle, il adressa à Vicente un sourire qui le félicitait et un clignement d'œil enthousiaste.

— Bonjour, Quiterio, — dit familièrement le jeune homme. — Fais-nous servir là-haut des glaces et des biscuits, des massepains aussi, si tu en as de bien frais, et du vin doux d'Alicante. La señorita choisira. Venez, Anita, il y a au premier étage un salon fort modeste mais agréable où vous ne serez pas trop mal. Voulez-vous venir avec moi?

L'hôte avait disparu. Comme sur la ville tout à l'heure et sur la campagne, un enchantement silencieux et chaud pesait sur cette maison. La jeune femme et son compagnon traversèrent la grande salle déserte dont les quatre murs étaient masqués par des tonneaux cerclés de cuivre, luisants et propres, étagés savamment, et où flottait l'odeur de l'anis. De vieux bancs usés et polis s'alignaient devant les longues tables. Dans un coin, les mouches bourdonnaient autour d'une carafe de vin sucré, et quelquefois, l'une d'elles, prise au piège, se noyait avec le grésillement vif d'une allumette en flamme plongée dans le liquide.

— Je suis sûr, Anita, — dit en riant Vicente, — que jamais encore vous n'êtes entrée dans un cabaret. Vous faites la grimace. Celui-ci n'est point misérable cependant. Ah! oui, c'est l'odeur qui est trop forte, l'odeur du vin et de l'anis... mais là-haut vous respirerez seulement les jasmins du balcon. J'y suis venu l'autre jour avec des amis. C'est un enchantement.

Il n'était plus suppliant et nerveux, mais plein d'assurance; dans l'ombre de l'escalier roide où il la précédait, se retournant sans cesse et se penchant vers elle, elle crut le voir sourire. Et elle ne sentit plus de trouble, ni de plaisir, ni l'orgueil puéril d'être l'amie supérieure à qui l'on se confie : elle eut peur seulement et envie de fuir; une fois là-haut, elle traversa avec répugnance l'étroit salon au carrelage peint et luisant; elle

osa à peine s'approcher de ce balcon de bois où se suspendaient les jasmins.

La fenêtre était large ouverte ; l'ombre de trois platanes, si proches que leurs feuilles s'écrasaient contre le mur de la maison et se déchiraient à l'angle de son toit de tuile, rendait la pièce obscure. Il y avait peu de meubles et tous inconfortables. Un guéridon ovale supportait une coupe de cristal rose montée sur pied de bronze. Au fond de la pièce une double porte aux panneaux vitrés, entr'ouverte, laissait deviner une autre pièce, petite et qui semblait ne prendre jour que par cette ouverture.

— Qu'y a-t-il là ? — demanda Anita, prête en ce moment à s'inquiéter de tout.

Vicente semblait connaître cette maison dans ses moindres détails ; il dit cependant :

— Je ne sais.

Et s'approchant de la porte, il l'ouvrit entièrement. Il y avait là une alcôve profonde meublée seulement d'un lit que recouvrait, très propre, bien tiré, et garni de volants, un grand morceau d'indienne rouge à dessins jaunes et noirs.

— Vous voyez, — dit Vicente, — la pièce doit servir de chambre à notre ami Quiterio, quand il reçoit quelque voyageur de marque ; mais il n'y a dans cette cachette nul espion et nul assassin et nous pouvons être tranquilles.

Elle commençait cependant de l'être fort peu. Et quand Vicente fut venu s'asseoir près d'elle, elle s'écarta de lui doucement. Il soupira et sans mot dire, sans même regarder la jeune femme, les épaules voûtées par un accablement subit, la tête basse, il fixa ses yeux devant lui d'un air de tristesse profonde. Et le silence se prolongea deux minutes, trois peut-être, peut-être cinq, au point qu'Anita ne le put supporter davantage et qu'elle dit tout à coup :

— Eh bien ?

— Que voulez-vous ? — demanda Vicente, soulevant avec peine sa tête pesante et l'enveloppant d'un regard morne.

— Mais c'est à moi de vous demander : que voulez-vous ? Vous avez à me parler, parlez donc, — dit-elle avec une sorte de colère.

— Ce que j'ai à vous dire, vous le savez mieux que moi, —

dit Vicente, feignant de s'emporter à son tour. — Je souffre, voilà tout, seulement vous voulez connaître les détails de cette souffrance... pour vous en amuser, n'est-ce pas? Attendez un peu... je vais vous les dire tous... tous... et vous en pourrez rire à votre aise... Oh! songer qu'elles sont toutes ainsi, avides de connaître le mal qu'elle nous font et de s'en divertir!... Celle-ci même, que toujours j'ai placée si haut au-dessus des autres, celle-ci...

— Mais c'est vous qui, le premier, m'avez confié vos ennuis, — dit-elle tout interdite.

— Il ne s'agit plus de mes ennuis et vous le savez bien. Je n'ai plus pensé à... à cette malheureuse dont je vous avais parlé, j'ai oublié jusqu'à ma pitié pour elle, depuis le jour où je vous ai revue. Alors j'ai senti que mon amour pour vous, cet amour que je cache depuis des années et dont vous n'avez jamais rien su, j'ai senti que cet amour ne pouvait se contenir davantage. Je souffrais trop... Il me fallait vous le dire, et cela est atroce, puisqu'il est trop tard maintenant, puisque vous avez un amant.

Elle l'avait laissé se rapprocher d'elle, lui appuyer sa main sur le bras. Elle lui échappa tout à coup, fut debout d'un seul bond.

— Oh! — cria-t-elle, — quelle honte!

Et tandis qu'elle s'indignait, la stupeur d'être devinée se peignait clairement sur son jeune visage, malhabile encore à se composer.

— Pourquoi m'insultez-vous ainsi?

— Je ne vous insulte pas, — dit Vicente, — je ne vous blâme même point. Je trouve très brave et très beau que vous ayez eu le courage d'envoyer promener les pauvres préjugés dans lesquels vous avez été élevée. Il y a longtemps que je vous juge supérieure à ces misères et disposée à goûter la vie dans tout ce qu'elle a d'ardent et de délicieux. Je vous estime bien plus de vous montrer ainsi intelligente, fine et brave, que de demeurer toujours une petite fille opprimée. Non... non, nul n'a de reproches à vous faire. Moi-même je n'ai qu'à m'incliner. Vous êtes libre.

Elle savait que bien souvent les hommes emploient le mensonge pour en arriver à leurs fins et paraissent approuver hau-

tement ce qu'il y a de plus blâmable. Mais parce qu'elle avait entendu déjà ces paroles dans la bouche du fiancé choisi par sa mère, elle ne s'en méfia point comme elle aurait pu le faire. Le mauvais orgueil l'envahissant de nouveau la contraignit au contraire de les trouver naturelles et justes.

— Seulement... — continua Vicente en l'obligeant à se rasseoir près de lui... — seulement j'ai beau vous approuver avec mon intelligence... avec ma raison... je souffre dans mon cœur et dans ma chair... je souffre... je suis jaloux et torturé... ah! pourquoi ne suis-je pas celui que vous avez choisi?... Depuis si longtemps je vous aime... si vous saviez!... Le dimanche à Tolède, à la sortie de la grand'messe, dans le cloître de l'église cathédrale, n'avez-vous jamais su comprendre mon regard qui s'attachait à vous seule? Mais j'osais rarement m'approcher... Votre mère avait l'air de ne point m'aimer. Vous-même paraissiez me redouter. Et puis, je me disais... elle est obéissante et froide... la passion toujours lui demeurera étrangère... De cela aussi je souffrais... j'en souffrais autant peut-être que de mon mal d'aujourd'hui... Mais non... je ne sais ce que je dis... mon mal en ce moment... la torture furieuse de ma jalousie, rien ne peut lui être comparé... Vous comprenez... votre fiancé... cela m'est égal... il vous est imposé... c'est le devoir... la haine, peut-être... l'ennui, à coup sûr. Mais votre amant... votre amant... l'homme vers qui vous êtes allée librement... Oh! Dieu! si je savais son nom... je... je... Voyez-vous, votre silence était sage... il vaut mieux ne rien me dire de lui... me laisser à mon incertitude... à ma torture... à mon pauvre amour dont vous n'avez que faire et qui me rendra fou...

Il parlait d'une voix haletante, et tout en épiant l'attention anxieuse avec laquelle elle l'écoutait, il songeait : « Je ne puis encore savoir si véritablement elle appartient à un autre... non!... mais ce que je puis bien affirmer c'est que, quoi que cet autre soit pour elle, elle ne l'aime pas... »

Et doux, incohérent, brisé, il murmurait encore :

— Si pourtant vous vouliez ne point le dédaigner, cet amour, niña? Vous n'en pouvez connaître aucun qui ait la profondeur de celui-là. Je ne mettrais nul obstacle à ce que doit être votre vie. Mais vous sauriez que je suis là... toujours

attentif à vos peines... lié à vous jusqu'à l'éternité, dans le pardon du Ciel ou dans la damnation.

Éblouie d'un espoir merveilleux, lasse de ses tourments détestés, elle songeait, prête à pleurer d'allégresse :

« Est-ce vrai?... est-ce vrai?... n'est-ce pas là, enfin, celui qui doit être tout mon amour? »

Et, se laissant doucement attirer, elle rapprochait du jeune homme son petit visage, entr'ouvrait ses lèvres rouges, s'abandonnait déjà, croyant que désormais, autour d'elle, la vie aurait cette douceur chaude de l'air qu'on respirait en ce moment et cette odeur de jasmins.

Mais elle s'écarta brusquement. Avec un grand fracas de verres heurtés, Quiterio montait l'escalier. Il frappait à la porte, et, dans ce moment même, une cuiller, glissant du plateau encombré, dégringola de marche en marche jusqu'au carrelage de la salle basse où elle rebondit avec un tintement sonore. Vicente se leva très calme.

— Entrez, — dit-il... — Tu nous as fait bien attendre, ami Quiterio. L'eau est-elle fraîche, au moins? Parfait. L'alcarazas ruisselle comme une belle fille qui sort du bain. Pose tout cela sur le guéridon et emporte ton plateau qui nous encombrerait.

L'homme s'en fut aussitôt, les yeux baissés, plein d'insolence dans sa prestesse et son excessive discrétion.

— Mon amour... mon cher amour, — dit Vicente, — laissez-moi vous servir.

Elle ne voulut prendre que de l'eau, trempa seulement ses lèvres dans le verre qui lui était présenté. Et ce qui restait, Vicente le but à la place même où elle avait posé sa bouche, avidement. Ensuite, il voulut la reprendre dans ses bras. Un petit souffle qui se levait faisait mouvoir doucement les feuilles des platanes. On commençait d'entendre des sonnailles sur les routes. Une femme chantait au loin d'une voix rauque et langoureuse.

— Anita, m'aimerez-vous? Voulez-vous m'aimer? Oh! laissez-moi vous dire cela qui est la vérité : l'homme auquel vous avez fait l'aumône délicieuse de vous-même ne vous comprend pas, j'en suis sûr, et je suis sûr aussi qu'il ne vous aime pas. S'il vous aimait, il saurait être votre maître et faire en sorte que vous ne puissiez écouter aucun autre homme que lui-même.

Vous ne seriez pas ici toute désemparée, avec ce visage tourmenté qui semble implorer le secours d'un ami. Je suis sûr que vous avez de grandes peines, niña... il faut me les dire... vous verrez comme tout de suite nous nous sentirons près l'un de l'autre.

Elle soupirait, confiante :

— Oui!... oh! oui... si vous saviez... je vous dirai... tant de choses m'ont rendue malheureuse.

La main hardie de Vicentito enveloppait ses épaules d'une caresse lente, pesait sur ses petits seins. Un instant, il demeura silencieux. Puis il dit, et sa voix n'était plus la voix tendre de tout à l'heure :

— Vous devriez enlever votre chapeau... il est grand et lourd... cela vous reposerait.

— Oh! non... (et parce qu'il avait paru ordonner, elle suppliait), nous devons bientôt repartir.

— Enlevez-le, — dit-il impérieusement.

Lui-même déjà retirait une des longues épingles. Anita vit son visage dur, ses yeux brillants ; il lui parut qu'il regardait du côté de l'alcôve, dont la porte demeurée entr'ouverte montrait l'ombre discrète. Elle recula, et comme d'un geste brutal il voulait la ressaisir, éperdue, retrouvant toute l'épouvante avec laquelle elle était entrée dans cette chambre, elle se jeta dans l'escalier, traversa la salle encore déserte du cabaret et se trouva sur la route où elle se mit à courir.

Deux femmes assises au seuil de la première auberge rirent ironiquement en la voyant passer. Alors, elle se calma, prit une allure qui n'attira l'attention de personne et alla droit devant elle jusqu'à trouver un autre chemin où deux lignes de rails luisants s'allongeaient dans la poussière. Elle pensa que là évidemment passait quelque tramway qui la ramènerait à la ville. Ses tempes battaient à grands coups douloureux.

Elle n'attendit pas longtemps. Une trompe aigre déchira l'air. A l'angle du chemin des vitres miroitèrent aux côtés du véhicule. Des rideaux de coutil rayés de jaune et de rouge se gonflaient comme des voiles au vent d'une marche rapide ; Anita regarda derrière elle la longue avenue plantée d'arbres au bord de laquelle commençaient de s'animer les auberges blanches : Vicentito n'était pas là ; il ne l'avait pas suivie.

— Eh bien, — dit le conducteur, voyant qu'après lui avoir fait signe, elle hésitait, — est-ce bien à Madrid que vous voulez aller?

Elle inclina la tête.

— Montez vite alors.

Des mains se tendirent vers elle pour l'aider à gravir le marchepied. Et la trépidante machine l'emporta, déçue, déchirée, songeant que Vicentito ne voudrait jamais la revoir et qu'elle venait peut-être de laisser échapper le bonheur de sa vie.

Elle fut souffrante et lasse pendant la dernière semaine de son séjour à Madrid. Ses joues pâlissaient. Une cernure violette faisait ses yeux plus beaux. Elle parlait peu.

— Il est temps, — disait à ses sœurs doña Rita — que cette enfant retrouve son fiancé. Elle se meurt pour lui. Le mariage de ces deux enfants si tendrement épris sera beau comme un conte.

***

— Te voici de retour! ma petite fille!... Te voici!... oh!... les jours que je viens de traverser!... je ne pouvais plus m'occuper à rien. Ta pensée demeurait sur moi. Elle m'écrasait et elle était cependant comme l'air qu'on respire, la substance nécessaire à ma vie... Il y avait cela et rien d'autre... Oh! Dieu... que deviendrai-je quand tu seras partie pour ne plus jamais revenir?

Assis au bord du divan bas, dans l'atelier dont les fenêtres ouvertes laissaient entrer la nuit tolédane avec sa lune blanche, son odeur de roses, d'encens et de thym, ses cloches sourdes, ses chants, ses lointaines guitares, Alonso tenait la jeune femme entre ses genoux, et, renversant sa tête flétrie, il levait sur elle des yeux de dément en extase, cependant que droite, cambrée, se détournant un peu, elle laissait sans y prendre garde s'accentuer la moue de sa bouche. Il l'attendait ce soir et elle l'avait suivi, parce qu'elle n'aurait su vraiment quelle raison donner pour ne pas le faire; mais elle n'était

point joyeuse ni attendrie et n'éprouvait nulle autre émotion qu'un peu d'impatience.

— Tu m'as écrit, — continuait l'amant bienheureux. — Tu as été gentille et fidèle et je te remercie. Si tes lettres étaient courtes, je ne t'en veux pas. Je sais que tu devais avoir peu de temps pour les faire. Mais pourquoi être restée silencieuse cette semaine? Pourquoi ne m'avoir pas précisé ton arrivée dans un dernier billet? Je t'attendais comme la lampe qui brûle devant l'Image en cire de Notre-Seigneur attend l'aumône de l'huile. J'allais chaque matin rôder près du couvent des nonnes gaétanes, sur le chemin du pont d'Alcantara où passent les voyageurs qui viennent de la gare. Je croyais te voir chaque jour, et chaque jour ma déception me désolait. Pourquoi m'avoir laissé dans cette incertitude, paresseuse... coquette... mauvaise gitane... ma bien-aimée?

Avec un soupir elle se dégagea de son étreinte, s'assit sage ment près de lui.

— J'ai eu bien à faire, tu sais... Et puis à la fin j'ai été un peu souffrante... Mama et mes tantes ne m'ont pas quittée.

— Raconte-moi, — dit-il, — raconte-moi si les jours que tu vivais là-bas étaient bien tels que je les imaginais? à quelle heure te levais-tu? que faisais-tu le matin? Et l'après-midi? il fait chaud, n'est-ce pas, à Madrid?... On ne peut sortir... A quoi... à qui pensais-tu?

La reprenant contre lui, il la regardait dans les yeux et elle avait peur des questions qu'il lui posait et qui pouvaient devenir plus précises.

Un seul jour, parmi tous ceux qu'elle avait passés à Madrid, comptait désormais pour elle, et la ville aux belles rues et aux boutiques élégantes ne lui avait laissé qu'une seule image ; celle d'une auberge qui sentait l'anis, d'une chambre au carrelage peint et luisant, d'un balcon de bois qu'enveloppaient les branches hautes des platanes. Elle ne pouvait parler de cela et rien d'autre, lui semblait-il, n'était demeuré dans son souvenir.

Elle dit d'une voix faible qu'il jugea pénétrée de tendresse :

— Il ne faut pas m'interroger sur le temps que j'ai passé là-bas. Tu sais bien que j'y étais seulement pour préparer mon

mariage avec Lelo... Cela nous ferait de la peine à tous les deux.

— Oh! c'est juste... — gémit-il, — c'est juste... mais, au moins, dis-moi... (il se roidissait dans un grand effort pour écarter la vision de l'avenir prochain et détesté...) mes lettres?... à quel moment allais-tu les chercher?... que disais-tu à ta mère? Les aimais-tu?

— Je les aimais beaucoup.

Une joie profonde rayonna sur le visage maigre et tourmenté.

— Mon amour, est-ce que tu sentais combien j'avais la fièvre en les écrivant?... comme je tremblais de désir? comme je t'aimais?

— Je sentais tout cela.

— Et tu n'as jamais été surprise en les lisant?... Qu'est-ce que tu aurais pu raconter, ma pauvre petite?

— Je n'ai pas été surprise. Je les lisais, tes lettres, dans une église de faubourg... à genoux... les tenant entre mes mains jointes... Il n'y avait personne... Les cierges m'éclairaient...

— Sacrilège, — disait-il avec douceur, confus et ébloui qu'elle eût pris l'attitude de l'adoration pour lire ces lignes dans lesquelles il pensait avoir mis tant de coupables choses. — Sacrilège!...

... Plusieurs fois dans la soirée il se rappela ces paroles. Une église, avait-elle dit... des cierges. Comme il l'avait fait souvent pendant sa solitude douloureuse, il songea que leur amour touchait à sa fin et que le temps de son repentir était proche. Déjà, les bras croisés sur sa poitrine, la tête penchée comme font les moines qui se rendent à l'office, il se vit dans ce couvent de Ségovie où il ferait, après que sa maîtresse ne lui appartiendrait plus, une si dure pénitence. Alors son amour ne serait plus pour lui qu'un souvenir adorable et déchirant; seuls lui rappelleraient la réalité de ses coupables délices les macérations et les jeûnes et les travaux les plus rudes, et les prières où l'on demeure à genoux sur le sol dur jusqu'à défaillir de fatigue.

Quoiqu'il s'efforçât maintenant, à toutes les heures du

jour et de la nuit, de se préparer à cela, il fut pris de désespoir. Et se jetant de nouveau sur elle, la pressant et la meurtrissant, il la supplia :

— Tu reviendras demain et jeudi... et tous les soirs... Ma bien-aimée, mon sang précieux, ne m'enlève rien des heures que tu peux me donner encore... les derniers jours avant ton mariage... vois-tu, il me semble que ce sont mes derniers jours de vie.

— A moi aussi, — disait-elle, songeuse, respirant les parfums que le vent nocturne faisait lever des jardins profonds. — A moi aussi il semble que ce sont là mes derniers jours.

Trois fois encore, elle retrouva son amant sur la terrasse où les œillets, brûlés dans le bouton par l'ardeur du soleil, poussaient à peine deux pétales jaunis et n'avaient plus de parfums. Mais dans quelques masures avoisinant la casa de Montalbo de pauvres gens, épuisés par la chaleur, empoisonnés par les eaux malsaines, tombèrent malades de fièvres que le médecin de l'hôpital déclara fort inquiétantes. Doña Rita aussitôt s'affola et, craignant la contagion pour sa fille, exigea que celle-ci se vînt pour quelque temps installer chez elle. Anita dut obéir. Pascuala et les deux autres servantes suivirent leur jeune maîtresse. La grande maison eut sa porte close, ses fenêtres muettes comme si déjà le mari d'Anita l'eût emmenée au loin. Et devant cette maison Alonso, chaque soir, se força de revenir. Le ciel était clément qui le préparait ainsi, pour qu'il en eût moins de déchirement, à la séparation définitive. Il lui marquerait sa reconnaissance par l'excès de sa soumission.

Désormais il ne fit plus rien pour revoir la jeune femme. Il ne voulut pas même rendre visite à doña Rita. Ses méditations déchirantes chaque jour le rapprochaient de la sagesse...

La petite veuve avait retrouvé sa chambre de jeune fille et la partageait avec Rosa qui maintenant y était installée. De nouveau il lui fallait subir le voisinage des tantes acariâtres, les observations constantes de doña Rita, les discours de don Alvaro, les cris de Kotorra, le désordre, les disputes et tout le tumulte de cet intérieur bruyant et poussiéreux.

Dans un cauchemar, elle crut revivre l'existence d'autrefois. Le péril alors ne fut plus le mariage avec Lelo, mais le foyer

paternel où le moindre événement pouvait la contraindre de revenir. Et pendant les repas, où les reproches aux servantes et les cris de Kotorra l'assourdissaient, elle se prenait quelquefois à penser sans déplaisir à ces pays inconnus où devait l'emmener Lelo, et aussi à cette maison de Pasages où quelquefois l'été ils viendraient se reposer et dont il lui parlait dans ses lettres avec tendresse et humilité :

« Elle est bien vieille, disait-il, et la marée haute vient battre ses murs. Il manque des tuiles au toit, le carrelage de la terrasse est tout écaillé ; mais des fenêtres on voit le golfe rond et les montagnes vertes avec leurs vignes et leurs pommiers. Les chaises sont boiteuses. Les armoires sentent les fruits et la cire... Dans la chambre qui sera « notre chambre » et qui a gardé son vieux plafond aux caissons peints et dorés, il y a une petite glace très ancienne, un peu trouble, mystérieuse comme vos jeunes yeux dans lesquels vous n'avez rien voulu me laisser voir... »

Quelquefois maintenant, il lui prenait envie de les relire, ces lettres ; depuis qu'elle était chez doña Rita, elle les gardait dans un coffret de velours cramoisi orné de clous et de ferrures découpées, qu'elle avait retrouvé au fond d'une armoire et qui venait sans doute de quelque aïeule. Elle allait doucement les prendre là, tandis que don Alvaro et les trois sœurs somnolaient dans le salon frais, à l'heure où la ville torride, ramassée, crispée sur son rocher nu, est mangée de soleil jusqu'au fond de ses ruelles qui, pour se défendre, se resserrent vainement. Elle les reprenait le soir, à l'heure où il lui était advenu d'aller rejoindre un homme dont les baisers les plus fous la laissaient indifférente ; et quelquefois elle demeurait un moment les yeux clos, pressant contre sa joue les feuillets couverts de l'élégante écriture. Mais bientôt elle évoquait le visage ironique, le regard sans émotion, l'insupportable sourire. Un regret lui gonflait le cœur. Et s'irritant de la peine inexplicable qui venait l'oppresser, elle répétait encore comme une enfant rageuse et obstinée.

— Il ne m'aime pas... Et moi je le déteste... je le déteste... Oh ! comme je le déteste !

Sur les lettres rejetées pêle-mêle, le couvercle du coffret se fermait bruyamment. Et l'odeur du jasmin se répandait

alors dans la chambre, des feuilles baignées de soleil enveloppaient un balcon de bois; une main hardie, une bouche insidieuse, un tendre regard, dispensaient l'émoi redoutable...

*
* *

Rosa ce matin-là était allée seule faire ses dévotions à la Vierge du Sagrario. Elle sortait de la cathédrale par la porte des Lions. Sa mantille, posée bien en arrière sur son chignon pointu, découvrait son visage poudré, ses pommettes trop roses et ses lèvres peintes. Des mitaines blanches, très ajourées, moulaient exactement sa main qui était petite, et son bras maigre. Elle portait coquettement, comme on tient une fleur, son livre de prières. Son ombrelle était bleue et sa robe de foulard souple à larges pastilles.

Elle marchait avec lenteur, toute fatiguée encore d'être trop longtemps restée à genoux sur les dalles fraîches. Sa prière suppliante s'était muée en un rêve. Déjà elle se voyait dans une maison dont elle serait la maîtresse, guettant le retour d'un mari, et morigénant les servantes. Elle souriait tout en marchant, elle baissait les yeux, et l'atmosphère irréelle de l'église où scintillent les images puissantes et miraculeuses se continuait autour d'elle.

Des cris aigus rompirent l'enchantement. Quatre polissons aux pieds nus, aux mains sales, aux culottes crevées, l'entouraient, suppliants et hardis, réclamant l'aumône de quelques centimes. Elle les repoussa; ils insistèrent; et Rosa les menaça alors, eux et leurs parents, du fouet, de la prison et des gardes civils.

Les enfants éclatèrent de rire; ils lui dirent mille injures, raillèrent à grands éclats de voix son visage maigre et peint, son air de componction, ses yeux baissés de vieille béate sournoise; et elle commença à prendre peur quand l'un de ces mauvais garçons, pirouettant autour d'elle, la heurta au coude si violemment qu'elle laissa échapper son livre de prières.

Quelqu'un aussitôt le ramassa et le lui tendit. C'était Vicente Coronel qui sortait d'une ruelle voisine. Menaçant, il leva la main et tous les polissons s'enfuirent avec des cris perçants

qui se muèrent en rires de bravade dès qu'ils furent hors de portée. Vicente les suivait des yeux; la colère faisait ses traits plus durs et plus beaux. Rosa rougit beaucoup :

— Oh! — dit-elle, — don Vicente, combien je vous remercie. Et quelle folie j'ai faite de vouloir sortir seule!

— C'est une grande imprudence. Une jeune fille, — dit-il galamment, — devrait toujours être accompagnée.

Avec politesse il s'informa de la santé de ses sœurs, de son beau-frère et de sa nièce, et parut fort étonné d'apprendre qu'Anita habitait en ce moment la maison paternelle. Mais cessant aussitôt de parler de la jeune femme, il n'entretint plus Rosa que d'elle-même. Elle lui apprit fièrement qu'elle arrivait de Madrid et il lui demanda avec beaucoup d'intérêt quelle était son opinion sur cette ville brillante.

— La vie qu'on mène là-bas, — dit-elle, — est de la vie. Ici ce n'est qu'une mort pendant laquelle on continue à souffrir.

Rêveuse, elle soupira. Il l'assura aussitôt qu'il comprenait sa mélancolie. Il la regardait d'un air de plaisir et lui témoignait une courtoisie mêlée de tendresse qui la bouleversait; quand elle le quitta après dix minutes de causerie, elle était toute pénétrée par le pressentiment d'un bonheur beau comme un miracle.

Pendant le repas, elle ne put parler que de cette rencontre, et à chacune de ses phrases elle provoquait les plaisanteries gaillardes de don Alvaro pour la joie secrète d'en rougir et de s'indigner.

— *Vamos!... hombre!...* que vas-tu penser?

— Je pense, señorita, que tu étais mise avec bien de la recherche pour sortir seule. Je pense aussi que ce Vicente Coronel est un grand polisson.

Eulalia demeurait sombre et faisait sur chacun des plats qu'on servait une réflexion désagréable. L'omelette fut remplacée par le « pisto »[1] rouge et vert; le poulet au safran vint ensuite, puis le dessert de gâteaux secs et de fruits. Rosa parlait toujours de son aventure. Elle réservait une nouvelle qui devait faire grand effet, et elle l'annonça enfin d'un ton négligent, en prenant dans l'assiette de cristal taillé un petit gâteau en forme de demi-lune.

1. Plat de tomates et de piments doux.

— Il m'a demandé en me quittant la permission de nous venir voir...

— Bien, — s'exclama Alvaro en faisant trembler la table sous son poing jovial, — ça va bien.

— Et il viendra demain peut-être, après-demain au plus tard, — acheva la demoiselle en émiettant doucement le gâteau entre ses doigts osseux.

Eulalia, feignant de ne rien entendre, agaçait d'un morceau de sucre, tour à tour offert et prestement retiré, la perruche agrippée à la nappe.

— Fille!... — s'exclamá doña Rita.

Elle regardait Rosa attentivement et avec surprise, cherchant ce qui en elle avait pu séduire le beau garçon et ne comprenait pas.

— Fille!... il est charmant... c'est vrai... Mais c'est dommage qu'il y ait entre vous deux une telle différence.. Il a vingt-huit ans, je suppose, et toi...

L'autre l'interrompit :

— Qui va parler de cela?... Entre nos deux fortunes aussi, il y a de la différence. La pensée me vient-elle de le lui reprocher?

Vivement elle changea la conversation.

— Regardez Anita, comme elle est pâle. Depuis que nous sommes à table, elle n'a pas prononcé une parole et elle ne mange rien. Tu es souffrante, niña?

— La chaleur, — soupira la jeune femme, — un peu de fatigue.

— Et pas de lettre de Lelo depuis trois jours, — dit doña Rita d'un air très fin. — Allons, enfant, courage. Ne te tourmente pas ainsi. Tu comprends bien que rien de fâcheux ne peut lui être arrivé. Et puis songe que cette séparation douloureuse va prendre fin. Il sera ici dans les derniers jours de septembre. Un mois est vite passé.

— Très vite, en effet, — dit Anita.

Elle regardait sombrement devant elle : qu'il serait court ce dernier mois!



Le soleil descendait derrière les collines. Une fraîcheur légère commençait de circuler sous le ciel dur. Dans le patio, près du bassin desséché où roussissaient quelques herbes, les señoras s'occupaient à des travaux de couture et de broderie. Un chat blond et brun, couleur de pain brûlé, circulait au milieu d'elles. Dans ses oreilles, à l'aide d'une grosse aiguille, une servante avait passé deux pompons de soie rouge qui s'agitaient au moindre émoi des cartilages déchirés.

Assise près de sa mère, ses cheveux relevés très haut aujourd'hui à cause de la chaleur et découvrant son front lisse et un peu bas, sa nuque mince, Anita brodait de roses fines et de feuilles ajourées un petit mouchoir. Au pas sonore de Vicente Coronel sur les dalles du couloir, elle fit un geste brusque et l'aiguille qu'elle tenait vint déchirer le bout de son doigt. Aussitôt elle l'entortilla dans le linon même qu'elle tenait et l'ouvrage charmant fut gâté d'irrémédiable façon.

Personne toutefois ne remarqua son trouble, car celui de Rosa attirait toute l'attention. Elle s'était levée, mais n'osant courir au-devant du visiteur, elle se retenait des deux mains au dossier de sa chaise. Elle était rouge, ne formulait pas la fin de ses phrases, cherchait ses mots et ne pouvait que balbutier. Le sourire particulier que lui adressa Vicente, fort amusé, acheva de l'affoler. Avant même qu'il ne fût assis, elle courut à la cuisine pour commander le chocolat. Et dans le couloir, s'appuyant au mur, haletante et radieuse, les deux mains sur son cœur agité, elle prit le temps de se remettre.

Le visiteur adroit demeura peu de temps; mais cela lui suffit pour conquérir doña Rita, chez qui jamais encore il n'avait été reçu. Il se montra sérieux et sut faire une allusion discrète aux remords que peuvent laisser à un homme les déportements de la première jeunesse; agréablement il entretint ces dames de son récent voyage à Valence, parla des photographies magnifiques qu'il en avait rapportées; Rosa, qui l'écoutait avec un intérêt passionné, témoigna d'un grand désir de les voir, et il promit de les lui montrer dès la fin de la semaine, si ses

occupations nombreuses lui en laissaient le loisir et si doña Rita l'autorisait à se présenter encore chez elle.

Il ne marqua à Anita nulle attention et évita même de lui adresser directement la parole. Au moment de prendre congé seulement, lui pressant la main avec force, il la regarda d'un air tendre et désolé.

Un hasard diabolique acheva de le servir. Le jour qu'il apporta ses photographies, il apprit que la señorita Rosa, souffrant de rhumatismes aigus contractés dans les pièces carrelées et trop fraîches, gardait le lit. Et l'intérêt qu'il prenait à la santé de la demoiselle lui fut un prétexte excellent pour revenir chaque jour.

Il se souciait peu de l'agitation dans laquelle tant de sollicitude mettait la malheureuse. Elle oubliait son mal pour penser à lui seul et ne parlait que de lui. Comme elle avait à son lit des rideaux de tulle fin et qu'elle portait des camisoles brodées, elle eût souhaité que Vicente la pût surprendre dans ce décor galant, et dans ce galant négligé. Elle n'osait pourtant pas demander qu'il entrât dans sa chambre; des cerceaux soulevaient, au-dessus de ses jambes douloureuses, le drap léger dont le contact lui eût arraché des cris, et elle craignait justement que cet appareil ne fût d'un effet ridicule.

Vers le milieu de la journée, sortant de l'assoupissement où l'avait plongée le repas d'une heure, elle demandait aussitôt : « Est-il venu aujourd'hui? ». — Généralement on lui répondait : « Il est là. »

Il était là en effet, dans le salon obscur, près d'Anita. Doña Rita, tout occupée de sa malade et ne se pouvant continuellement déranger pour un hôte quotidien, chargeait sa sœur et sa fille de le recevoir, mais tout enragée à l'idée que Rosa pût épouser un homme aussi séduisant, Eulalia trouvait les meilleurs prétextes pour aussitôt sortir en ville ou remonter dans sa chambre; l'idée que sa sœur, jalouse, souffrait en apprenant le tête-à-tête des deux jeunes gens, lui était une légère, mais très réelle consolation.

La première fois qu'ils s'étaient retrouvés seuls, Vicente avait pris les deux mains d'Anita et l'avait regardée longuement.

— Enfin!... — avait-il soupiré.

Et tout aussitôt :

— Pourquoi être partie ainsi? Que faisais-je de mal? qu'avais-je dit?

Il était sincère, étonné encore et plein de chagrin, et ce fut elle qui, par l'attitude confuse qu'elle avait prise, ses yeux émus et sans reproches, sembla demander pardon. Alors il lui avait parlé de son désespoir en la voyant s'enfuir, des reproches qu'il s'était faits, quoiqu'il n'eût en vérité rien à se reprocher, et de son amour. L'heure qui les avait réunis là-bas, dans l'auberge blanche de la Bombilla, se continuait autour d'eux; rien ne s'était passé entre cette minute-ci et cette autre minute où, de la belle bouche sans franchise, coulaient comme aujourd'hui les paroles insidieuses, où la vie semblait prendre le bon parfum et toute la douceur de l'air que l'on respirait.

— A quoi me réduisez-vous? — disait Vicente. — Quelle comédie m'a-t-il fallu jouer pour parvenir à me rapprocher de vous! Votre tante s'imagine que je veux l'épouser. Il me faut bien le lui laisser croire. J'en suis honteux, mais bien moins que je ne devrais l'être, car je ne sens plus rien de ce qui n'est pas mon amour. N'est-il pas criminel de réduire un homme à l'état où je suis?

Son beau visage savait pâlir et s'immobiliser dans l'expression d'une douleur profonde. Mais bientôt la colère l'envahissait et il ne craignait pas de reprendre ses manières insolentes.

— Dites!... vous le redoutez donc, l'amant dont vous alliez chercher les lettres à la poste de Madrid? C'est à lui, n'est-ce pas, que vous voulez être fidèle? Mais pourquoi?... Vous ne l'aimez pas, j'en suis sûr, vous ne l'aimez pas. Alors?... Comment une femme intelligente et hardie comme vous l'êtes, ayant commis une erreur, peut-elle avoir la sottise de s'en tenir à cette erreur? Le temps de l'amour est rapide.

Elle dégageait son poignet des doigts chauds qui le serraient trop fort. Elle se renversait un peu sur sa chaise pour que son visage disparût dans l'ombre des rideaux. Le grand bruit qui se faisait au-dessus, dans la chambre de la malade, dont en ce moment on préparait le goûter, lui semblait être, à ses oreilles, le bourdonnement de son vertige. Devant elle, le chat couleur de pain brûlé rôdait à travers la pièce et le pompon de soie rouge pendait comme un caillot

sanglant à son oreille déchirée. Du côté du Tage, on entendait le bêlement lointain des chèvres dans les étables surchauffées.

— Ne voudrez-vous pas un jour avoir pitié?... avant qu'il ne soit trop tard... avant que votre vie ne soit opprimée par ce nouveau mariage que vous détestez... car vous le détestez, ce mariage, et cela aussi je le sais. Je vous ai rencontrée une fois avec votre fiancé. J'ai vu vos yeux indifférents... J'ai entendu votre rire qui n'était pas heureux. Cependant cet homme doit vous emmener loin de votre famille, loin de votre pays, loin des hommes de votre race qui pourraient vous comprendre et vous consoler. Vos années passeront... Ah! combien de fois, quand le soir tombera sur une ville froide de Norvège ou d'Allemagne, où vous grelotterez derrière vos doubles fenêtres, regretterez-vous d'avoir laissé s'enfuir vainement le temps de l'amour et de n'avoir pas même un souvenir heureux! Anita, ne le savez-vous pas?... Les femmes qui ont su durant leur jeunesse accumuler beaucoup de souvenirs gardent leur prestige et restent des femmes jusque dans l'âge le plus avancé, alors que les autres deviennent simplement des vieilles... Vous n'êtes point une sotte, cependant; vous êtes ardente et brave... voulez-vous perdre votre jeunesse?... Le voulez-vous?... Regardez-moi,

Elle obéissait. Elle se rappelait son enfance, le bassin où tremblait le reflet doré d'une vigne, la résolution de vivre avant qu'il ne soit trop tard. Et ses yeux qui demeuraient pris dans les yeux ardents du jeune homme s'emplissaient lentement d'un trouble désespéré.

— Je vais mourir de ma joie... vous m'aimez. Pourquoi votre bouche se refuse-t-elle à le dire?... au nom de quoi luttez-vous encore?... Vous n'avez plus de religion... vous n'êtes pas amoureuse... et vous savez très bien qu'à vaincre les préjugés stupides qui ne reposent ni sur la foi ni sur l'amour, il ne peut y avoir de honte, mais seulement de l'intelligence et de la bravoure.

Il la tenait dans ses bras.

— Niña...

La porte s'ouvrait avec tant de violence que bondissant contre le mur, elle menaçait de se rabattre sur l'arrivante. Doña Rita se précipitait dans la pièce.

— Anita, as-tu vu Rosario?

— Non, mama.

— Et Mercédès?

— Non plus... Elles sont au lavoir, je crois.

— Ta tante réclame un *bollo*[1] dans son eau fraîche. Je ne sais même plus s'il en reste à la maison. Où sont-ils? Peux-tu me renseigner?

— Mais non, mama.

— Oh! Dieu!... songer que je ne puis trouver aide auprès de personne et qu'il me faut porter à moi seule tout le souci de ma maison! Où vais-je les chercher maintenant, ces *bollos*?... Où?... Va... va, pauvre femme, personne ne plaint ta peine et tu te reposeras seulement à l'heure de mourir.

Et tandis que dans la salle à manger voisine elle forçait les placards et bousculait les tiroirs, Vicente disait bien haut et gravement :

— Le bon exemple donné par les mères est pour les filles la dot la plus précieuse. Heureux votre mari, Anita, si vous savez vous occuper de votre maison autant que le fait doña Rita!

Pendant huit jours, il vint ainsi et Anita, qui redoutait sa venue, qui chaque soir, dans sa chambre, tandis qu'Eulalia près d'elle commençait de ronfler, se mourait du remords de sa faible défense, ne manqua pas une fois cependant de se trouver là quand il arrivait.

Elle ne relisait plus les lettres de Lelo, elle ne pensait plus à la petite maison de Pasages, humble et trempant dans la mer.

... — Niña... au numéro sept du *callejon* des Beaux-Enfants, tout près du couvent des Royales, il y a la porte secrète du vieux palais des Aldobran. Depuis mon retour de Valence, depuis que votre pensée me tourmente, j'ai loué là deux chambres qui sont restées, avec leurs murs ciselés et les fleurs vives de leurs carreaux, telles qu'un artiste maure les décora. Je les ai meublées de mon mieux. Le reste de l'édifice est abandonné et l'on croit généralement impraticable la porte

1. Blanc d'œuf battu et durci, mélangé avec beaucoup de sucre.

dont je vous parle. Une femme qui viendrait là serait, si elle était remarquée au passage, remarquée seulement pour sa dévotion, car on croirait qu'elle va dire ses prières dans la chapelle voisine.

Dès qu'il lui eut dit cela, il ne lui parla plus d'autre chose.

— Je passe dans cette maison toutes les heures où je ne suis pas ici. Je ne veux plus voir personne. Je deviens sot au point que j'évite tous mes amis... Je ne puis vivre que là-bas où je vous attends. Les fenêtres étroites sont placées si haut qu'elles encadrent seulement un peu de ciel que traverse par moments le vol d'un pigeon doré. Je compte ces apparitions légères et rapides ; je veux être superstitieux et les considérer comme des promesses de bonheur...

Comment eût-elle pu se défendre et quel conseil l'eût secourue?... Depuis ses fiançailles, une fois seulement et d'un cœur bien tiède, elle s'était approchée du confessionnal. Elle ne croyait plus... elle ne savait plus. Dieu ne se manifesterait que pour son châtiment, et, contre celui-ci, elle se dressait d'avance, rebelle et cabrée, comme elle l'avait fait devant le dédain de son fiancé. Elle ne voyait pas ce que serait l'avenir après cette seconde faute, ce que serait l'éternité; mais elle n'avait plus peur de rien ! Tout ce qui lui importait maintenant, c'était de connaître un peu de bonheur.

Et c'est très vrai qu'elle crut surtout être brave, le jour qu'elle suivit son désir et qu'elle connut enfin ce callejon désert, cette porte secrète et sûre, ces deux chambres où Vicente osait l'attendre...

Elle le quitta à l'heure où les servantes sortent des maisons pour aller recueillir un peu d'eau au mince filet que laissent tomber deux ou trois fontaines. Elles viennent s'asseoir en cercle sur les petites places où tentent de verdir les acacias maigres. Un dernier rayon fait miroiter leurs cheveux lisses et leurs chignons tressés ; leurs vives paroles s'élèvent parmi des rires et devant elles les hautes amphores de terre, rangées l'une derrière l'autre en file interminable, processionnent comme autant de carmélites en robe brune; là-bas le filet argenté est la rafraîchissante grâce dont l'une d'elles s'emplit et que toutes ambitionnent de recevoir. Cependant le soleil

continue à descendre, et les toits de tuiles, et les plus hauts balcons, et les clochers carrés, s'empourprent avec violence comme si tout le sang versé jadis dans cette sombre ville remontait brusquement à son front magnifique.

Il semblait à Anita qu'elle voyait ces rougeurs pour la première fois, que jamais elle n'en avait considéré d'aussi vives, et qu'elles étaient toutes le reflet terrible de son visage empourpré, sur lequel elle eût voulu que l'on clouât ses deux mains, pour qu'elles n'eussent plus d'autre tâche que de la dérober à tous les regards.



Dans le cloître de l'église cathédrale, don Alonso se promenait le front bas et le cou tendu. C'était un dimanche. Un orage terrible se préparait au fond du ciel de cuivre. L'air pesait aux épaules comme deux poings appuyés.

Quand les premiers fidèles commencèrent de sortir de la grand'messe, don Alonso s'arrêta, et quand il vit venir doña Rita, ses deux sœurs et sa fille, il reprit vers elles sa marche saccadée.

Une préoccupation violente le tourmentait sans doute, car, s'étant incliné, il répondit tout de travers aux questions aimables qu'on lui posait sur la santé de doña Blanca et des enfants. C'est lui qui avait abordé ces dames et il semblait maintenant ne plus savoir que leur dire. Depuis un mois, depuis que les rendez-vous nocturnes sur la terrasse étaient devenus impossibles, Anita ne l'avait pas revu. Elle ne s'était souciée ni de ses pensées ni de sa souffrance. Et à le considérer maintenant qui détournait d'elle ses yeux, la face pâle, l'air souffrant et vieux, elle sentait un remords profond et une crainte aussi qui lui serrait la gorge.

En lui prenant la main, il lui glissa entre les doigts un petit billet. Et presque tout de suite il s'en fut, à peine poli dans ses adieux trop brefs, laissant doña Rita et ses sœurs fort étonnées.

— C'est un homme aimable, — dit doña Rita; — mais décidément il travaille trop en ce moment et cela le laisse tout hébété.

Anita songeait avec ennui.

— Va-t-il me demander de le revoir encore?

Depuis la veille elle était rentrée dans sa maison, tout danger de contagion ayant été reconnu illusoire, puisque les malades n'étaient nullement atteints de fièvre typhoïde. Elle avait retrouvé sa chambre vaste, son jardin profond, la sainte de mosaïque sous le promenoir aux colonnes régulières et cette porte par laquelle sortait la Conchita, pour aller rejoindre son amant. Alonso était-il déjà au courant de cela? S'acharnait-il à la reprendre malgré l'indifférence qu'elle lui montrait? Elle ne voulait plus... elle ne voulait plus... mais que lui dirait-elle?

Elle était si loin de lui maintenant, si loin de tout! Une pensée brûlante l'obsédait. Qu'elle s'occupât à broder, à lire, ou, quand tombait l'ardeur du jour, à faire quelques achats dans la calle del Commercio, elle n'était pas la femme qui tenait cette aiguille, qui se penchait sur cette aventure, qui désirait ce ruban aux belles couleurs. De l'aube au soir, et tout le temps que duraient ses longues nuits sans sommeil, elle demeurait maintenant dans la chambre secrète d'un vieux palais à l'abandon. Sous des courtines teintes de pourpre et de bleu fané était son trouble refuge, le lieu d'une joie qu'elle voulait croire excessive et qui cependant laissait à son cœur un goût d'inquiétude. Rien d'autre que cela ne valait sans doute qu'elle y prêtât son attention.

Elle oublia le mécontentement que lui avait causé la rencontre d'Alonso, pendant le repas qui réunit à une heure toute la famille à la table dominicale. Le lendemain devait avoir lieu le baptême du dernier né de Frederica Sigüenza, l'amie d'enfance d'Anita, la sœur de ce Fernandito qui, un beau jour d'été, avait trouvé la fillette en pleurs près du bassin lumineux. On ne parlait que de cette cérémonie; Eulalia, qui le matin avait bavardé avec une tante de la jeune mère, donnait des détails abondants.

— Ils ont invité beaucoup de monde. La marraine du petit a envoyé une médaille d'or avec sa chaîne et une pelisse garnie de dentelles véritables. Frederiquita a loué deux cuisinières qui s'occupent dès aujourd'hui à préparer des gâteaux et des crèmes glacées. Le goûter sera superbe.

— Les Sigüenza font toujours bien les choses, — déclara don Alvaro.

— Trop bien, — risposta doña Rita. — Je dis et j'ai toujours dit et je répéterai jusqu'à mon dernier souffle que ces gens-là dépensent plus d'argent qu'ils n'en possèdent. Ils ont beaucoup d'orgueil.

— Leurs amis en profitent, — dit Eulalia en riant.

Depuis deux semaines environ, Vicentito n'était pas revenu. Et elle semblait toute rajeunie de la déception amoureuse et du chagrin que la délaissée ne cherchait nullement à dissimuler. Elle se montrait bienveillante à tous et contente de tout.

— J'aime assez — ajouta-t-elle, — que le goûter s'annonce beau et la réunion nombreuse. Notre plaisir en sera plus grand.

Rosa sortit de son mutisme pour demander :

— C'est le deuxième enfant de Frederiquita, n'est-ce pas?

— Le troisième, fille! — dit doña Rita. — Les deux premiers étaient jumeaux, ce qui fait que, mariée depuis quatre ans à peine, la voici déjà à la tête d'une jolie famille.

Elle se tourna vers Anita.

— Elle a seulement six mois de plus que toi. Ah! fille, quand verrai-je tes enfants nombreux se presser autour de cette table? Dieu! quelle joie de les entendre rire, de voir leurs menottes exigeantes se tendre vers tout!

C'est vrai qu'elle adorait les tout petits et elle s'attendrissait jusqu'aux larmes en pensant à eux. De tout le jour, elle ne cessa d'en parler.

Elle disait à sa fille :

— Tes « niñeras [1] » porteront la longue mantille, n'est-ce pas? Et les épingles d'or dans les cheveux.

Et elle disait une heure plus tard :

— Pour habiller les filles, tu feras venir les modèles de Paris, et pour les garçons, de Londres, en Angleterre.

Anita acquiesçait à tout. Croyant déjà entendre les cris de la bande tapageuse, elle soupirait avec résignation. Et sa pensée, se détournant de tant d'ennui, l'emporta une fois de plus vers la chambre rouge et bleue. Elle soupira de nouveau; l'angoisse et la volupté gonflaient à présent sa poitrine.

1. Nourrices.



Vers six heures seulement, de retour chez elle, dans sa chambre dont les trois fenêtres étaient ouvertes sur la mélancolie du dimanche, elle se souvint du billet d'Alonso.

Deux lignes d'une écriture fiévreuse étaient tracées sur un méchant bout de papier quadrillé :

« Anita, j'ai à vous parler. Il faut absolument que vous veniez ce soir. »

Il n'y avait pas un mot de tendresse et le tutoiement amoureux était supprimé. Cela intrigua la jeune femme plus que tout le reste. Elle ne se demanda plus : « Que peut-il avoir à me dire? » Mais bien : « Pourquoi m'écrit-il sur ce ton? » Elle sentait plus de curiosité que d'émotion, et le soir, quand, se penchant à sa fenêtre, elle aperçut dans la rue sombre Alonso qui l'attendait, elle descendit tout de suite.

Sans l'accueillir d'une seule parole, il se mit à marcher près d'elle dans la direction de sa maison. Comme le premier soir où elle était venue là, il la précédait, rapide et silencieux dans l'escalier obscur; mais elle connaissait à présent la route et il ne lui tenait plus la main.

Une seule petite lampe, autour de laquelle tournaient les mouches nocturnes, éclairait l'atelier et le montrait baigné d'une triste lumière jaune, malpropre et tout en désordre. Des bouts de cigares traînaient dans une assiette ébréchée; une vieille veste de maison était jetée sur le divan. Les portraits du roi Carlos et du bienheureux François, sous la poussière qui les couvrait, indiquaient des formes aussi confuses que l'étaient aujourd'hui, dans leur réalité macabre, ce roi en pourriture et ce saint décomposé. Et toutes les chaises étant encombrées de livres et de papiers, Anita dut rester debout. Elle était fâchée qu'Alonso la reçût ainsi et craignît si peu de la choquer par mille détails déplaisants. Sa pitié s'atténua, ses remords devinrent plus légers.

— Qu'avez-vous de si important à me dire? — demanda-t-elle d'un petit ton plein d'humeur.

Debout en face d'elle, les bras croisés, il la regardait. Il était

mal mis, avec une pauvre cravate rouge et noire qui se tordait comme une corde sur sa chemise fripée, et ses cheveux en désordre lui pendaient sur les tempes.

— Depuis hier, — dit-il lentement, — je n'ai pas dormi, pas mangé, j'ai prié seulement, cela m'a fait du bien.

Elle répéta avec surprise :

— Depuis hier!

Elle comprenait mal que le désespoir d'Alonso, si profond, ne datât que d'un jour.

— Depuis hier?

— Oui! — gronda-t-il.

Et les deux mains à son front :

— Quelle honte!... quelle honte!... Et c'est toi... toi... Oh! Dieu! toi!...

Elle pâlit jusqu'à devenir livide, mais elle riposta aussitôt, hardie et méchante :

— Tous mes souvenirs de honte me viennent de vous, et c'est vous qui me les reprochez. La chose est singulière.

Dans sa colère, il ébranla si fort une chaise placée près de lui que toutes les paperasses dont elle était chargée glissèrent sur le sol. Deux livres s'étalèrent, larges ouverts, comme des oiseaux morts.

— De moi, — dit-il, — de moi! oh! malheureuse!

Et il se mit à marcher en frappant le sol du pied avec une telle rage qu'Anita suppliante mit un doigt sur ses lèvres.

— Taisez-vous! — dit-elle, — taisez-vous, on va vous entendre... Parlez-moi doucement... Je ne comprends pas.

— Vraiment! — s'exclama-t-il, — tu ne comprends pas! Tu es donc aussi sotte qu'éhontée? Oh! qu'elle soit devenue cela, elle... elle... Anita!... Et moi qui me mourais du remords de l'avoir entraînée dans le mal! Mais je pensais : elle oubliera; sa vie sage effacera le mauvais souvenir. La pénitence que je m'imposerai, je l'offrirai à Dieu pour elle encore plus que pour moi, et devant lui c'est moi qui prendrai tout le poids de la faute que j'ai fait commettre à cette innocente... Cette innocente!...

Son rire affreux déchirait sa gorge.

— Cette innocente... oui, peut-être, il n'y a pas longtemps, mais aujourd'hui, le scandale de toute la ville... N'est-ce point

d'elle qu'au milieu d'un café, dans l'odeur de l'absinthe et de la fumée, des mauvais sujets ne craignent point de parler en se mourant de rire parce qu'ils ont reçu les confidences d'un misérable?... N'est-ce point d'elle?... Oh! ma petite fille, jure-moi cependant qu'ils ont menti... Vicente Coronel...

Dans le visage d'Anita la bouche même s'était décolorée. Elle cria :

— Qu'est-ce qu'il a dit? A qui a-t-il dit?

— Tout... Et à toute la ville, puisqu'il n'avait point même demandé le secret à ses confidents... puisque celui-ci l'a répété à qui voulait l'entendre, puisque je l'ai entendu, moi qui étais assis à une autre table... moi... à qui les paroles infâmes n'étaient pas destinées.

Elle s'en alla vers la terrasse, et puis elle revint sur ses pas et se mit à marcher du divan à la fenêtre... Quand elle arrivait là, elle s'appuyait un instant contre le mur blanc et repartait aussitôt.

Alonso continuait, impitoyable :

— C'était au Café Neuf, sur le Zocodover; deux prêtres qui entendaient comme moi se sont levés et sont sortis de la salle. Et des muletiers, qui avaient interrompu leur partie de cartes, prêtaient l'oreille et riaient tout bas. Je te dis que les autres ne baissaient pas même la voix. Et tous s'émerveillaient de surprise : « Qu'en dites-vous?... Anita, la petite veuve... la petite fille, la petite sainte... Heureux mari celui qui la doit venir chercher dans quelques jours!... » Cette phrase, je te la répète... mais le reste je ne puis pas... non! ce serait ta punition et ma vengeance... je le voudrais... mais je ne puis pas... Et que pouvais-je dire, moi? que pouvais-je faire d'autre que d'entendre ces abominations? Mon chagrin et mon dégoût me sortaient au visage si visiblement, qu'en m'apercevant dans une glace j'ai eu peur. J'ai mis mes coudes sur la table et je me suis caché dans mes deux mains. Je suis resté là je ne sais pas combien de temps. Les amis du Coronel parlaient et riaient toujours... Ensuite ils sont partis peut-être... Je ne sais pas. Je sais seulement que tout d'un coup, Paco Vargas m'a frappé sur l'épaule en me disant : « Vous dormez, don Alonso?... » J'ai répondu : « Non! mais je suis bien malade » et je suis sorti, sans plus répondre à ce qu'il me disait, sans rien

voir, plus imbécile que ceux qui tournent en rond, là-haut, dans les salles grillées du « manicomio » [1]...

Elle ne l'écoutait pas et il eût pu lui dire les pires injures. Elle continuait sa promenade égarée. De temps en temps elle s'arrêtait, s'inclinait un peu comme tordue par une douleur insupportable, mais elle ne pouvait pas pleurer.

Elle s'assit enfin sur la marche de la terrasse. Son cou se tendait entre ses épaules remontées. Elle hochait la tête, et elle répétait à voix basse comme si elle avait peur que l'on entendît ses paroles :

— Il a dit... *Dios mio !*... Il a dit... Et tout le monde sait maintenant... tout le monde.

Se détournant un peu d'elle, Alonso joignit les mains, ses lèvres s'agitèrent sur une suppliante prière.

— Ma petite fille... — dit-il ensuite très doucement en se penchant vers la désespérée, — ma pauvre petite !

Il n'avait plus de colère et elle le regarda, surprise de sa douceur.

— Ma petite fille... je me suis laissé emporter... Je viens d'en demander pardon à Dieu. A ton tour pardonne-moi... Je t'ai parlé en amant... mais je ne suis plus ton amant, Anita...

Il s'assit près d'elle, prit dans la sienne, sans la serrer trop fort, la petite main froide.

— Pendant ton séjour à Madrid... et depuis que tu es revenue, Anita, j'ai commencé d'entrevoir la fin de notre amour... J'ai tant souffert de ton absence, tant souffert de te retrouver froide et distraite, que je ne puis maintenant rien sentir de plus douloureux. Je ne suis pas jaloux, je ne puis plus l'être. Ce sont les remords qui me désespèrent... Ta première faute t'a mise sur le chemin de l'autre, et de toutes les autres. Je voulais seulement te demander pardon, t'avertir du danger, te conjurer de redevenir telle qu'avant... être une fois encore ton ami d'autrefois... Et je me suis laissé emporter par la colère. Pour cela aussi, pour toutes les paroles que je t'ai dites méchamment, pardonne-moi. Ensemble nous allons voir...

1. Maison de fous.

Tout d'un coup elle se cramponnait à lui :

— Tout le monde sait... Emmène-moi... sauve-moi.

Mais la bouche qui suppliait demeura crispée sur sa prière. Par la porte de l'escalier, sans bruit, doña Blanca venait d'entrer dans la pièce, calme, bien coiffée, habillée avec soin de sa robe des dimanches. Elle ne montra aucune surprise, tandis qu'Anita, dressée brusquement, demeurait debout devant elle, roidie par le frisson glacé qui des tempes aux talons lui courait sous la peau. Elle dit seulement à son époux :

— Tu as donc voulu la revoir?

Et elle lui sourit avec une tendresse infinie parce qu'elle voyait dans ses yeux de l'humiliation, du désespoir, un repentir plus vif et plus grand qu'il ne lui en avait encore témoigné.

— Je ne pouvais espérer, — dit-elle, — que ta guérison irait sans rechutes. Le Père Bartolomé me l'a laissé entendre... J'ai commencé de me méfier quand tu es sorti. Puis j'ai entendu que tu revenais avec elle. Alors, je me suis habillée pour la recevoir.

Et se tournant vers sa rivale :

— Anita, il m'a tout dit et j'avais cru déjà deviner bien des choses. Mais je suis timide... et puis je pensais qu'il ne m'aimait plus et cela m'enlevait tout courage pour me défendre. Ce que j'ai pu souffrir a passé toute mesure. Sans Dieu qui m'aidait... sans les enfants, je serais morte peut-être. Mais un jour, sans que j'aie rien fait pour mériter ce miracle, Alonso est venu près de moi... Il m'a tout dit... Il m'a dit aussi qu'il avait conscience de son égarement et ne sentait plus d'amour pour vous. Il m'a demandé pardon... je vous pardonne à vous aussi. Mais il ne faut plus revenir.

La jeune femme ne pouvait répondre. Ce fut encore Blanca qui fit l'effort de parler après un long silence.

— Bonsoir, Anita!... Retournez dans votre maison.

Sans un mot qui marquât la colère ou la honte, sans un geste, Anita marcha vers la porte; mais la rue nocturne qu'elle devait traverser lui apparut soudain toute grouillante de la foule confuse qui désormais aurait le droit de l'insulter. Elle se retourna avec angoisse.

— Elle a peur sans doute, — dit doña Blanca. — Avais-tu l'habitude de la reconduire? Nous le ferons ensemble.

Alonso s'approcha de sa femme :

— Oh!... Sainte!... — balbutia-t-il.

Un moment, il demeura le front sur son épaule. Anita, sans les voir, les regardait avec tranquillité. Puis tous trois descendirent l'escalier. Dans la rue, côte à côte, ils marchèrent en silence. Et à la porte de la casa Montalbo, gravement, ils se souhaitèrent la protection divine et une heureuse nuit.



Anita d'abord pensa ne point se reconnaître dans sa propre maison. Rôdant dans le couloir et les salles obscures, au hasard des portes ouvertes, elle ne retrouvait pas l'escalier et ne songeait même point qu'il dût exister. Elle n'avait plus conscience que d'une seule chose : il lui fallait ne point faire de bruit, se cacher. Et pour un meuble heurté dans l'ombre, pour le grincement d'un carreau de faïence oscillant sous ses pas dans son alvéole de ciment, elle demeurait de longues minutes haletante, prête à tomber, crispant sa main sur la muraille dont la peinture tendre s'écaillait et lui entrait dans les ongles.

Autrefois... hier... il y a vingt ans... elle ne savait plus, il lui semblait que le plus profond de sa honte existait seulement et demeurait caché dans une chambre tendue de rouge et de bleu fané. Personne ne pouvait savoir ce qu'il y avait là. Elle seule, quand elle entrait, savait quelle confusion devait lui monter au front. Elle seule, car celui qui l'attendait ne paraissait point même se douter qu'elle dût être méprisable. Ne lui témoignait-il pas d'une passion si vive, qu'il perdait toute mesure pour la clairement juger et que, revenu de ses transports, il semblait n'avoir de clarté dans l'esprit que pour louer bien haut la conduite de sa jeune maîtresse, admirer ce qu'il appelait son courage et ses audaces délicieuses? Maintenant la porte de la chambre rouge et bleue était grande ouverte, et la ville entière ricanait sur le seuil. Elle connaissait tous les visages de la foule qui se pressait là. Elle mettait un nom sur chacun : Juana Gueiva;... don Bartolomé... doña Tita Ramirez et ses trois filles... doña Balbina... doña Angustitas.

Elle se répétait : « Celui-là aussi sait, ou va savoir... celle-là aussi... » Et les bouches ironiques, pleines de rires et d'insultes, se multipliaient autour d'elle : don Fermin... les Tejeda, les Diaz de Villalobos, don Ildefonso, doña Catalina, doña Teresa... Quand elle pensa à celle-là, elle ne vit plus personne et ne la vit même pas : elle vit seulement Lelo... Lelo! Et elle serra ses tempes entre ses deux mains.

A l'idée que le jour se lèverait dans quelques heures, elle avait envie de crier et de demander grâce. Quand enfin elle se retrouva dans sa chambre, elle se laissa d'abord glisser à genoux aux pieds de la Vierge de satin blanc qui pleurait sur la commode ventrue et pressait sa main fine sur son cœur d'où sortaient des flammes et du sang. Mais elle ne se sentit point de confiance et ne fut émue d'aucun repentir. Après avoir répété plusieurs fois : « Mon Dieu, ayez pitié... Vierge pure, acccueillez-moi... secourez-moi... » elle fut plus seule et plus perdue encore.

La veilleuse brûlait doucement dans le vieux reliquaire de cuivre et les arabesques du métal ciselé se détachaient en noir sur sa flamme rayonnante et ronde. Les ferrures des armoires, la saillie d'un fruit lourd ou d'une courbe polie aux bras ou au dossier des fauteuils trop sculptés, animaient de taches pâles la pénombre de la pièce. Du lit ouvert, de ses draps de toile simples et beaux, montait une odeur de verveine, et de la campagne lointaine, où près des ceps tordus et des oliviers maigres mûrissaient en ce moment les plantes aromatiques, venait un souffle agréable qui gonflait les rideaux de damas vert tirés devant les fenêtres ouvertes.

Anita eût voulu fuir cette chambre, cette atmosphère et ces objets. N'est-ce point ici qu'elle avait connu les mauvais rêves troubles, avait souffert plus qu'on n'en peut souffrir de faiblesse et d'ennui? Elle se rappela le soir où, tout étonnée encore des paroles de Lelo, elle avait pensé tenir dans ses mains sa liberté rayonnante comme un trésor dont il faut faire le plus bel emploi? Alors elle avait détesté sa prudence, et le vide de son cœur, et ses vaines sagesses... mais elle se détestait cent fois plus aujourd'hui qu'elle ne l'avait fait ce soir-là.

Lelo!... Elle le revoyait, malgré que, le col roidi, les yeux

clos, comme si réellement il eût été là, elle s'efforçât de se détourner de lui. Elle revoyait le fleuve d'or, la ville d'or, le taureau noir devant qui les enfants s'écartaient à grands cris... Pourquoi lui avait-il parlé ainsi?... Pourquoi?... Mais elle ne lui en voulait plus. Elle seule aujourd'hui méritait toutes les colères et les mépris les plus grands. Elle pensait seulement avec terreur et humilité qu'elle devait fuir avant que son fiancé ne fût de retour. Et elle répétait à mi-voix sur un ton de plainte monotone :

— Je veux m'en aller... m'en aller... m'en aller.

La honte l'étouffait. En comparaison de ce mal, la trahison infâme de Vicentito, l'irrévocable adieu que tout à l'heure il lui avait fallu dire à Alonso, la touchaient peu, S'apercevant de cela, elle songea tout à coup qu'elle n'avait dû aimer vraiment aucun de ces deux hommes. La bassesse de son chagrin sans beauté acheva de la déchirer. Elle répétait encore :

— Je voudrais m'en aller... m'en aller...

Et elle n'imaginait point de pays accueillant ni de ville inconnue, mais seulement une dalle plate entourée de carreaux vernissés et sur laquelle se fane un petit bouquet.



Pascuala, au matin, la trouva au pied du grand lit, ramassée sur elle-même, habillée encore et les cheveux en désordre. Elle avait les bras allongés, les mains jointes, la tête renversée en arrière et toute l'attitude suppliante et désolée d'une petite fille morte de détresse et de froid, que la vieille femme avait vue un jour peinte en jaune et en gris sur un fond de neige blanche, dans un tableau très émouvant.

Elle s'épouvanta d'abord; puis, rassurée en voyant Anita ouvrir les yeux et se mettre debout, demeura fort étonnée,

— Fille!... qu'est-il arrivé?

— Rien!... J'ai dû m'endormir en disant ma prière. J'étais lasse.

— Tu n'es pas malade?

— Non... Pourquoi serais-je malade? Ai-je donc mauvaise mine?

Elle allait et venait à travers la chambre, rattachait ses cheveux, parlait beaucoup et s'efforçait d'être fort animée. Pascuala finit par s'égayer avec elle de ce brusque sommeil et de cette fatigue d'enfant.

— A cinq ans, fille, quand le soir venait, tu t'endormais ainsi, n'importe où. Tu tombais le nez sur la table, ou tu te laissais aller tout de ton long au milieu de tes joujoux. Tu n'as pas beaucoup changé depuis lors, fleur de mon âme, petite rose fraîche.

Elle lui enleva les vêtements de la veille, l'aida dans sa toilette et la coiffa avec soin.

— C'est le baptême aujourd'hui. Il y aura beaucoup de monde chez doña Frederica. Je veux que tous les hommes meurent de rage en enviant l'homme qui t'aura un de ces jours prochains, ma fille... A quoi penses-tu?

— A rien.

Droite, les yeux fixés devant elle sur le pâle visage que reflétait son miroir et qu'elle ne voyait pas, elle pensait cependant à tous ces gens qui devaient se réunir chez Frederica et qui peut-être savaient déjà... Jamais elle ne supporterait leurs regards. Une défaillance la prenait à l'idée que l'un ou l'autre pourrait sourire en la regardant... Mille chuchotements sifflaient autour d'elle. Elle se leva, et ses deux mains froissaient sur sa gorge le peignoir de linon.

— Oh! fille — s'exclama Pascuala mécontente et désolée. — Pourquoi te remuer ainsi? Ton chignon qui s'annonçait si beau! Tout est à recommencer maintenant. Tu es insupportable.

Elle la bouscula un peu, et, lui appuyant les mains sur les épaules, la força de retomber sur sa chaise. Anita ne bougea plus. Sans parvenir à le trouver, elle cherchait quel stratagème l'empêcherait de se rendre chez Frederica : il n'en était qu'un, mais pouvait-elle l'employer et, après avoir témoigné de tant d'entrain, se dire tout à coup malade? Elle ne trouvait rien d'autre, sa tête tournait. A tous moments des sanglots lui gonflaient la gorge et son besoin que l'on eût pitié d'elle était infini.

Elle se dit enfin que le soir elle souffrirait moins peut-être et saurait quelles résolutions prendre à l'égard d'elle-même. En attendant, elle irait à cette fête. Elle se composerait une

attitude et serait très gaie pour qu'on ne lui supposât aucun souci, un peu arrogante pour que personne ne s'avisât de l'humilier. Et toute la matinée elle s'occupa à tendre ses forces et à se recueillir.

Doña Rita, quand elle la vint chercher, s'étonna de sa mauvaise mine. La jeune femme en accusa la nuit singulière qu'elle avait passée et dont elle parla en riant. Elle rit aussi parce qu'en mettant son chapeau elle s'écorcha le front avec son épingle, et elle rit parce qu'elle déchira son gant en le tendant sur sa main trop nerveuse et qu'elle rompit la broche d'or de sa plus belle agrafe.

Doña Rita avait bonne envie de la morigéner pour tant de gaieté étourdie, mais elle en comprenait trop bien la cause et elle la dit à Pascuala qui s'attendrit avec elle.

— Son fiancé va bientôt revenir, n'est-ce pas? Et le mariage est prochain. Il est tout naturel que la joie lui fasse un peu perdre la tête.

Frederica habitait dans la rue escarpée qui monte à l'Alcazar. Une grande animation régnait dans sa maison. Comme la cuisine était au rez-de-chaussée et la salle à manger au premier étage, on rencontrait dans l'escalier des jeunes servantes qui, riant et s'interpellant, penchées au-dessus de la rampe, se demandaient l'une à l'autre si l'on pouvait monter les glaces et si le chocolat était bientôt cuit. Elles avertirent doña Rita que le bébé était déjà revenu de l'église et que la jeune mère dans sa chambre lui donnait le sein.

Le grand salon, animé et bruyant d'une foule confuse, demeurait sombre, car il était quatre heures à peine et la chaleur persistante forçait de tenir les volets clos : un seul rayon de soleil le traversait, oblique et mince comme la hampe inclinée d'un drapeau magnifique où se suspendait, en frange lumineuse, l'impalpable réseau des mille poussières dansantes. D'une pièce voisine ouverte sur le patio venait un bruit d'eau légère, un parfum de roses et d'herbes chaudes.

Anita entendit qu'on la saluait. Elle vit des visages s'approcher, des mains se tendre. Et elle s'arrêta, prête à reculer, à se sauver peut-être. Doña Rita, tout de suite, comprit la cause de son hésitation.

— Tu voudrais saluer ton amie d'abord et voir le bébé, n'est-ce pas? Va donc, niña, tu nous rejoindras ensuite.

Et solennelle, elle entra dans le salon pendant qu'Anita montait au second étage.

Elle trouva Frederica seule dans sa chambre, tenant le nouveau-né sur ses genoux. Mal rétablie de ses couches récentes, trop lasse encore pour recevoir elle-même ses invités, elle s'agaçait de ne pouvoir surveiller rien, et dès qu'elle aperçut son amie, avant même de lui présenter le petit enfant, elle la questionna : Y avait-il déjà beaucoup de monde? Commençait-on à goûter? La table présentait-elle un bel aspect? Et les femmes de chambre n'avaient-elles commis encore aucune maladresse?

— Mais j'arrive à l'instant, Frederica. Je ne suis pas entrée dans la salle à manger. Je n'ai encore vu personne.

Elles s'embrassèrent. Frederica souleva vers les lèvres fraîches de son amie le poupon qui s'empourprant subitement se mit à pousser des cris désespérés; sa petite figure convulsée n'était plus qu'une bouche ouverte du front au menton et de l'une à l'autre oreille dans l'auréole des mille plis que formait la peau molle. Un peu du lait qu'il venait de prendre coula sur sa bavette et tacha sa belle robe de mousseline brodée.

— Vais-je le changer? — dit la jeune mère avec lassitude. — Cela m'ennuie. Et toutes les servantes sont occupées en bas. Qu'importe! Il doit dormir à présent et cela séchera pendant ce temps.

Elle était nonchalante jusqu'à la négligence, passive et très douce. En ce moment, elle croyait sincèrement que tout allait mal au salon comme dans la cuisine et que sa réception serait manquée puisqu'elle n'était pas là. Valide, elle n'eût cependant pas quitté son fauteuil pour veiller elle-même à ce que fût exécuté un seul des ordres innombrables qu'elle aimait à donner. Pour porter le bébé dans son berceau, écarter les mouches qui déjà se posaient sur la petite bouche humide, fixer les rideaux de tulle, elle sembla faire un grand effort et elle soupira profondément. Ensuite elle supplia Anita de s'asseoir un instant auprès d'elle.

— Cela me fait plaisir de te voir. Je m'ennuie ici, tu penses, pendant que les autres s'amusent en bas. Je ne te vois plus jamais. Comment vas-tu?

— Très bien.

— Tu es pâle, tu as la couleur blanche des amoureuses. Il paraît que ton fiancé est aimable et très intelligent.

— Très intelligent, en effet.

— J'ai bien envie de le connaître. Je n'ai pu aller à la réception qu'avait donnée ta mère, ma grossesse me rendait trop souffrante. Il va revenir bientôt, je crois... un de ces jours?

— ... Oui.

En pensant à ce retour prochain de Lelo, elle ne pouvait plus parler.

— La date du mariage est-elle fixée?

Elle fit signe que non.

— Et tes toilettes? sont-elles prêtes? sont-elles belles? C'est drôle, nous nous sommes mariées presque en même temps, et voilà que tu vas retrouver encore ces émotions. Voilà qu'un homme nouveau entre dans ta vie. Et tu vas connaître de nouveau l'amour dans toute sa force qui dure seulement quelques mois. Je pense à toi souvent. Je me demande quelquefois si je voudrais être à ta place. Mais j'aime bien Antonio. Un autre ne le vaudrait peut-être pas.

Elle rêva. Près d'elle le lit conjugal qu'elle venait de quitter et où tout à l'heure elle se recoucherait, ouvrait des draps sans fraîcheur. Un faux-col d'homme traînait sur la toilette près d'une serviette mouillée et d'une cuvette remplie d'eau savonneuse. Dans son berceau le bébé s'agita, gémit. Anita se leva pour aller le bercer et quand il se tut, parlant tout bas pour ne point le réveiller, Frederica demanda :

— As-tu vu Fernandito?

— Comment!... ton frère?

— Mais oui, Fernandito. Voilà deux jours qu'il est revenu des Amériques, sans nous prévenir. Il a voulu nous faire cette surprise. Ma mère a failli en mourir de joie. Pense donc! depuis cinq ans que nous ne l'avions revu!

— Cinq ans déjà! Il a beaucoup changé?

— Beaucoup, — dit la jeune sœur orgueilleuse. — C'est maintenant un très bel homme. Il est grand et bien fait, ses yeux sont admirables. Et ce qu'il a pu voir et apprendre pendant tous ses voyages, tu ne saurais l'imaginer. Quand il

commence à raconter, nous restons tous sans plus pouvoir ouvrir la bouche, ensorcelés.

— Est-il pour longtemps ici? Doit-il repartir?

— Je ne sais encore. Il n'aime pas dire ses projets. Il est devenu prudent et beaucoup plus raisonnable que son âge.

— Demeure-t-il chez ta mère?

— Ni chez elle, ni chez moi. Là-bas comme ici il y a trop d'enfants et les chambres que nous pouvions lui donner sont petites et obscures. Il a loué dans l'ancien quartier juif, tout près de la synagogue, un appartement chez la fille de sa nourrice, dont le mari est maintenant jardinier. Il a trois belles pièces, une porte pour lui seul, un très grand jardin, un mirador qui surplombe le Tage. La maison est ancienne et si curieuse que les étrangers vont la visiter; je n'y suis pas allée encore. Si tu veux, nous irons ensemble un de ces jours.

— Si tu le veux.

Anita maintenant était distraite.

— Adieu, je vais le voir. Me reconnaîtra-t-il?

— Il te trouvera plus jolie. Prends garde. Il est galant et sait *echar flores* [1] mieux que personne.

— Je lui répondrai.

Déjà elle était à la porte. Elle voulait sourire.

— A bientôt, Frederica.

— A bientôt.

Elle descendait lentement l'escalier.

Fernandito!...

C'est Dieu sans doute qui ramenait vers elle en ce moment ce compagnon charmant de son enfance. Lui seul peut-être pourrait la sauver. Jadis (pendant leurs jeux et avant ce baiser dont elle ne voulait plus se souvenir), il avait avec elle des manières de grand frère. Il aimait à conseiller et montrait beaucoup de sagesse. Ah!... qu'elle serait docile à ce qu'il voudrait bien lui dire!... Elle lui raconterait... pas tout sans doute; mais elle saurait lui faire entendre qu'elle avait de grands chagrins : son mariage futur ne lui plaisait pas; sa mère la comprenait mal, son père était sot, ses tantes sans bonté. Il fallait qu'elle quittât Tolède et l'Espagne. Dans les

1. « Jeter des fleurs », faire des compliments à une femme.

romans qu'elle aimait à lire, des femmes souvent allaient seules à travers le monde, visitant les villes immenses et s'attardant dans les pays séduisants... Elle le dirait bien à Fernandito : ses idées maintenant étaient aussi hardies et aussi libres que les idées de ces héroïnes. Elle comprenait tout et elle était affranchie de tout. Seulement pour l'instant, elle n'eût peut-être pas su prendre un billet de chemin de fer ou toucher elle-même l'argent de ses rentes. C'est pour cela qu'elle avait besoin de conseils. Et son plan s'échafaudait. Fernandito arrivait des Amériques. Bientôt il y retournerait : c'était loin, les Amériques, bien loin... S'il voulait encore être son grand frère... s'il voulait dire aux familles qu'il connaissait là-bas : « C'est ma seconde sœur... une petite veuve... Je l'ai amenée d'Espagne où elle s'ennuyait trop... » à tout jamais elle serait délivrée de la terreur de revoir Lelo. Avant qu'il ne revînt, elle aurait gagné Barcelone ou Bilbao ; là elle s'embarquerait après avoir écrit à sa mère ; sans doute elle ne lui dirait pas adieu pour toujours ; elle reviendrait quand tout serait oublié, quand elle serait vieille, et plus courageuse...

Résolue maintenant, ne redoutant personne, répondant vaguement à ceux qui la saluaient, elle traversa le grand salon. Et dans la seconde pièce, qui donnait sur le patio et où flottait un bruit d'eau légère, un parfum de roses et d'herbes chaudes, elle retrouva son ami.

Debout au milieu d'un groupe de jeunes femmes, il parlait de ce pays où il vivait maintenant. Son visage fin et brun était rasé comme le blond visage des Américains. Joli garçon, grand, correct, impeccablement mis, une pépite d'or brut à son épingle de cravate, il s'exprimait dans un castillan très choisi, mais lui donnait, sans rien faire pour s'en corriger, l'accent de là-bas.

Les jeunes femmes se pressaient autour de lui. Pour elles, qui vivaient recluses dans leur cité morne, il incarnait, ce jeune homme arrivé des pays inconnus, le beau voyage, l'aventure, les amours étrangères, tout ce que jamais, sans doute, les plus folles d'entre elles, et les plus avides, ne pourraient connaître ; et elles l'écoutaient, attentives au point d'oser à peine agiter leurs éventails. L'une, debout tout près de lui, appuyait sa main sur la même chaise où il mettait la sienne ; quelques

autres, assises en cercle sur des sièges bas, semblaient presque à genoux, et deux autres encore, plus orgueilleuses et ne voulant point marquer à ce jeune homme trop d'attention, appuyées des reins et des épaules au battant de la fenêtre ouverte, le regardaient de loin avec des yeux qui étaient peut-être les plus ardents.

Souriant, un peu fat, et tout exalté de tant d'hommages, il les entretenait des femmes d'Amérique, de leur existence libre et de leur surprenante éducation; il les vantait fort, semblait-il, souriait mystérieusement à certains souvenirs; et les visages tendus vers lui se contractaient de déplaisir. Mais ayant remarqué cela, il ajouta, après un long regard promené sur celles qui l'entouraient :

— Elles ne savent cependant pas aimer comme les femmes de notre pays. Près des plus belles et des plus singulières, j'avais la nostalgie des Tolédanes.

Alors, chacune s'émut et rougit comme s'il avait dit cela pour elle seule. Et elles soupirèrent, délivrées de l'amère jalousie des étrangères, songeant qu'elles avaient, puisqu'on parlait ainsi d'elles, la plus belle réputation qu'une femme puisse avoir.

C'est à ce moment qu'Anita entra dans le petit salon. Elle eut le plaisir de voir le beau causeur s'interrompre brusquement et venir vers elle en s'exclamant :

— Anita... petite amie... quelle joie de vous revoir !

Lui tenant les deux mains il la regardait avec curiosité, Depuis deux jours qu'il était revenu, il n'avait guère quitté les cafés du Zocodover et sans doute les mauvais bruits qui commençaient à courir sur la jeune femme lui étaient-ils déjà venus aux oreilles. Plus qu'il ne l'avait fait encore, il s'en étonna en la regardant. Elle n'avait pas changé. Rien de ses hardiesses et de ses désordres ne paraissait sur son visage demeuré enfantin, dans ses yeux toujours ingénus ; comme aux jours de son adolescence ses joues rondes étaient à peine pâlies de poudre, et sa coiffure restait la même, luisante et frisée.

— Que de choses depuis que je suis parti là-bas! Votre mariage, la mort de votre mari... et vos fiançailles nouvelles, que l'on m'a apprises hier et dont je vous félicite.

— Oui... — soupira-t-elle, — que de choses!

Une ombre passa dans ses yeux purs. Elle était plus pâle que tout à l'heure en entrant dans la pièce. En disant sur ce ton pénétré cette insignifiante petite phrase, elle semblait faire allusion à des peines profondes et qui ne pouvaient être qu'amoureuses. Aussitôt Fernandito se montra empressé comme le sont les jeunes hommes auprès des femmes dont la vie peut cacher des secrets voluptueux. Et tout de suite il se remit à la tutoyer comme au temps de leur enfance.

— Dis-moi, Anita, malgré tous ces événements, pendant ces longues années, as-tu quelquefois pensé à moi?

— Bien souvent, — dit-elle avec un élan sincère.

— Sais-tu que tu es très jolie? Si ta mère a toujours autant de sévérité, elle doit avoir fort à faire pour te garder des galants.

Anita ne sourit pas.

— De ton côté, Fernandito, — demanda-t-elle gravement, — m'as-tu gardé un peu d'amitié?

Ses yeux suppliants semblaient implorer une tendre réponse; Fernandito s'en étonna, se persuada aussitôt qu'elle avait de l'amour pour lui et en sentit beaucoup d'ennui. Sans doute elle était charmante. Le souvenir de leur enfance, l'émoi goûté près d'elle, un jour, au bord de la fontaine, et tout ce que l'on racontait aujourd'hui de ses désordres amoureux n'étaient point pour la lui faire dédaigner. Mais, prudent comme l'avait dit sa sœur, et raisonnable, il se souciait peu d'un scandale et redoutait Lelo qui, dans quelques semaines, serait de retour. Aussitôt il montra plus de froideur.

— Je t'ai gardé beaucoup d'amitié, — dit-il tranquillement. — Souvent, quand je pensais à ma sœur, je te voyais auprès d'elle... Mais dites-moi, niña, votre fiancé est-il ici?

Déjà, il ne la tutoyait plus.

— Mon fiancé est à Paris, à l'ambassade, — dit-elle avec malgré tout un peu d'orgueil.

— Doit-il revenir bientôt?

— Dans quelques jours... je ne sais pas au juste.

— Cette absence doit vous sembler longue.

— Très longue, — soupira-t-elle.

Et elle pensa que le moment était venu de l'appeler à son secours. Mais du groupe des jeunes femmes s'élevèrent des voix impatientes.

— Fernandito...

— Vous nous abandonnez ainsi?

— C'est très mal de faire la cour à une fiancée.

— Occupez-vous plutôt des filles qui n'ont pas encore d'amoureux.

Des rires sonnèrent.

Sur le seuil du premier salon doña Rita parut. Ayant longuement dit bonjour à ses nombreux amis, elle venait seulement d'apprendre le retour du voyageur, et elle se précipitait, exubérante et maternelle.

— Fernandito, — dit rapidement la petite veuve, prenant tout à coup une résolution désespérée — j'ai à te parler. Ce ne peut être ni chez moi ni chez ma mère, nous ne serions pas seuls.

— Mais alors, comment la chose est-elle possible?

— J'irai chez toi.

Il demeura stupéfait. Mais avant qu'il n'eût eu le temps de s'exclamer, doña Rita était sur lui et l'enveloppait de ses deux bras.

— Fils... c'est toi! quelle joie de te revoir à Tolède! Voyons cette moustache?... Il n'y en a pas!... Oui, je sais... la mode des Amériques... Elle me déplaît... Mais c'est égal... quel bel homme tu es devenu! N'as-tu pas laissé là-bas une petite fiancée digne de toi? Non. Tu as raison. C'est dans son pays qu'il faut prendre femme. Comme ta mère est heureuse et comme je me réjouis!

Elle le pressait, l'étourdissait et voulant le garder un long moment près d'elle, elle lui demanda de l'accompagner à la salle à manger et se fit servir par lui du vin muscat et des petits gâteaux. Anita s'était éloignée. Malgré ses résolutions courageuses elle redoutait qu'on lui parlât, et elle demeura longtemps seule, au bout du long vestibule, derrière un paravent de toile peinte qui la cachait entièrement. Il y avait dans ce coin une fenêtre d'où l'on apercevait la cour de la maison voisine. Des servantes la traversaient à tous moments et ces filles agitées allant, venant, entre ces hauts murs rapprochés, puisant de l'eau, portant sur l'épaule du linge mouillé et lourd, peinant et criant, ne semblaient point à Anita des créatures vivantes, mais des formes enfantées par son imagination douloureuse.

Au moment du départ elle retrouva Fernandito. Il ne la cherchait point; elle l'arrêta comme il passait devant elle.

— Fernando... quand pourrai-je aller chez toi?

Cette insistance prouva bien au jeune homme que l'on ne s'était pas trompé en lui parlant comme on l'avait fait et que la petite veuve était maintenant une moins que rien. Le succès qu'il avait auprès des femmes était évident, mais celle-ci ne dissimulait vraiment point assez combien il lui plaisait et il la jugea sévèrement. Habitué à l'indulgence pendant ses voyages, il retrouvait, en reprenant contact avec son pays et dès qu'il était question des femmes de sa race, toute l'intransigeance de ses ancêtres durs et stricts. Cependant, il n'osa rien laisser voir de tout cela. Un prestige trop grand s'attachait à sa réputation d'homme qui vient d'ailleurs et qui pense et juge différemment des autres hommes. Et quand Anita lui proposa :

— Après-demain?

Il répondit, employant la courtoise formule castillane :

— Si vous le voulez, niña. Je serai heureux de vous offrir cette maison qui est la vôtre.

Par un scrupule de sa conscience qu'il ne parvenait point à vaincre, il ajouta pourtant :

— En vérité, vous ne craignez pas?... vous ne voulez pas attendre que ma sœur soit en état de vous accompagner?

— Je... je voudrais vous voir seul, — dit-elle, sans réfléchir qu'elle achevait de donner d'elle à son ancien camarade la plus détestable opinion.

Elle trouva, en rentrant chez elle, une lettre de Lelo. Mais sans force pour l'ouvrir, redoutant ce papier qu'il avait touché, elle plaça l'enveloppe intacte au fond de son tiroir le plus désordonné et accumula sur elle, comme on met des pierres sur le piège d'où pourrait s'échapper une bête prisonnière, des rubans, une chemise brodée, et, pressés en tampons, de petits mouchoirs de dentelle.

ANDRÉ CORTHIS

(A suivre.)

LES ÉTRANGERS EN SUISSE

La Suisse a la réputation d'être une nation heureuse; et voici que la menace un péril, né de sa propre beauté et de ses mœurs hospitalières. Il y a une « question des étrangers ». Le peuple ne l'aperçoit pas; la bourgeoisie intellectuelle la dénonce : mais en raison du grand intérêt national qu'elle présente, des résistances obstinées qu'on prévoit, il ne semble pas qu'elle puisse être facilement éludée ni résolue.

Ceux qui jettent le cri d'alarme ne se préoccupent que des étrangers fixés en Suisse; pour eux, les touristes, hôtes intermittents, n'ont ni la prétention, ni le pouvoir d'exercer une influence sur les institutions et les mœurs. Nous aurons à examiner si ces passants ne laissent en effet d'autres traces de leur séjour qu'un profit matériel pour les populations : bornons-nous d'abord à dire les appréhensions des « prophètes ».

Les étrangers fixés sur le sol de la Suisse y apportent leurs croyances, y font école de vice ou de vertu, de dogmatisme ou de frivolité. Ils sont, suivant le mot de M. Edmond Boissier, membre du Grand Conseil de Genève, « dénationalisants ».

Depuis Calvin, il n'y a guère eu en Europe une révolution politique ou religieuse, une conspiration avortée ou triomphante, qui n'ait jeté en Suisse les protagonistes d'un parti vaincu, persécuteurs d'hier ou libérateurs de demain, aventuriers suspects ou penseurs illustres, parlementaires régicides d'Angleterre, covenantaires d'Écosse, presbytériens ou Jaco-

bites, réfugiés de la Révocation; plus tard les émigrés français, les survivants du 10 août et des journées de septembre, les débris de la Gironde, les vaincus de thermidor et de prairial. Après 1815, ce furent les bonapartistes, les bandes de Mazzini; après 1848, les révolutionnaires de Lombardie, les insurgés badois et palatins, les victimes du 2 décembre, les congressistes de l'Internationale; après 1871, les combattants de la Commune, les Vieux Catholiques, les nihilistes, les Jeunes-Turcs fuyant le régime hamidien, les israélites russes échappés aux *pogroms*.

La Suisse n'a pas eu à se repentir de son hospitalité. A la suite même des invasions révolutionnaire et impériale, sa nationalité, loin de s'affaiblir, est devenue plus forte. Elle a adapté plutôt qu'adopté les idées qui lui venaient de France, rejetant, par un instinct sûr, ce qui répugnait à ses goûts et eût été dangereux pour son tempérament.

Ainsi donc, jusqu'à une époque très rapprochée de nous, il n'y a pas eu en Suisse de « question des étrangers ». Mais depuis trente ou quarante ans, on n'y vient plus seulement pour conspirer, pour sauver sa liberté ou sa vie. On s'y installe pour participer au nouvel essor économique; et les Alpes ne sont plus seulement l'objet d'une admiration passagère, elles fixent des visiteurs de plus en plus nombreux. Les chiffres suivants permettent de mesurer la progression de l'envahissement. En 1850, le nombre des étrangers résidents était de 71 570; de 229 653 en 1890; de 383 424 en 1900, de 552 011 en 1910. En 1850, il y avait un étranger pour 32 Suisses; en 1890, un pour 12; en 1900, un pour 8; en 1910, un pour 6. L'augmentation n'est pas seulement régulière, elle s'est accélérée; et si elle suit la même marche, il y aura en 1920 un étranger pour quatre Suisses; en 1930, un pour trois.

Si l'on ne s'en tient pas à cet aperçu d'ensemble, il apparaît que plusieurs cantons, — et, parmi eux, ceux qui détiennent l'hégémonie intellectuelle et politique, — ont été surtout envahis. Dans ceux de Zurich, de Thurgovie, de Schaffouse et des Grisons, il y a un étranger pour quatre Suisses; dans celui du Tessin, un sur trois; dans ceux de Bâle et de Genève, deux pour trois! A Lugano, la population étrangère est supé-

rieure à la population indigène[1]. En aucun pays d'Europe, l'invasion cosmopolite n'est aussi forte : sur cent habitants, il y a un étranger en Hollande, trois en Belgique et en France, douze en Suisse.

Les pays qui fournissent à la Suisse les plus forts contingents d'immigrés sont ceux qui lui sont unis par la communauté de langue. Sur les 552 011 étrangers établis, il y a 219 530 Allemands, des Allemands du Sud surtout, principalement dans les cantons de Bâle, Berne, Zurich, Thurgovie et Saint-Gall. Lors de son dernier voyage, Guillaume II fut accueilli avec enthousiasme à Zurich : il y retrouvait 40 000 de ses sujets. Les Italiens sont au nombre de 202 809, attirés par la construction des voies ferrées et l'affermage des travaux agricoles : ils résident dans le Tessin, le Valais, les Grisons. 63 695 Français sont établis dans les cantons de Genève, de Vaud et de Fribourg.

La qualité sociale de ces étrangers donne la mesure de leur influence. Ainsi les 8 457 Russes appartiennent presque tous à une élite intellectuelle, et les étudiants russes sont beaucoup plus nombreux que les étudiants suisses. L'Université de Lausanne compte 457 Russes et 300 Suisses; celle de Genève 671 Russes et 210 Suisses; et l'on sait que le *Polytechnicum* de Zurich recrute largement ses élèves en France et en Allemagne. La jeunesse nationale, pépinière des jurisconsultes, des magistrats, des savants et des députés, se trouve ainsi associée, dans la communauté des hautes études, à une jeunesse exotique dont une partie est venue pratiquer en Suisse une sorte de retraite révolutionnaire.

Le peuple est intéressé trop directement à cet état de choses pour s'inquiéter. Il n'est pas une branche de l'industrie ou du commerce qui ne trouve d'immenses débouchés dans la clientèle étrangère. Les propriétaires ont la satisfaction de vendre leurs terrains, de louer leurs maisons, plus facilement et plus cher. Les architectes, les médecins, les professeurs, les peintres, les musiciens, trouvent chez les étrangers une clientèle plus rémunératrice. La Suisse presque tout entière vit de l'étranger, et ne se résignerait pas à n'en plus vivre.

1. Edmond Boissier, *De l'Assimilation des Étrangers*, p. 6.

C'est donc une faible minorité, qui a reconnu le danger. Ce sont des hommes que la supériorité de l'éducation, l'indépendance qu'assure la fortune, ou la nature spéciale des occupations professionnelles, ont mieux préservés des contacts avec l'étranger; et cette élite qui, par un effort de volonté patriotique, sait repousser les séductions du bien-être matériel, lorsqu'elle découvre qu'elles peuvent être funestes un jour à la patrie. Ce sont aussi les statisticiens officiels, qui ont vu s'aligner avec une précision inquiétante, les chiffres croissants de l'immigration : chanceliers d'États, fonctionnaires communaux, qui connaissent l'état social des étrangers; le commentateur officiel du dernier recensement fédéral, n'a pas dissimulé ses appréhensions.

A la tête de ce mouvement, qui date de quelques années à peine, et qui est demeuré jusqu'ici fort discret, se distinguent les derniers descendants de ces familles patriciennes, qui ont détenu jadis les gouvernements des grands cantons, particulièrement celui de Genève. Ils ne considèrent pas que leurs noms historiques leur confèrent des droits à la direction de leur État ou de leur ville; mais le devoir de suivre les affaires leur semble prescrit comme à leurs ancêtres. Ces hommes ne peuvent se comparer aux représentants d'une aristocratie dépouillée de ses privilèges. Ces « bourgeois » ont, à l'heure actuelle, plus que le peuple, le respect de l'intégrité nationale. Ils veulent que se perpétuent certaine conception de la famille, certaines fêtes traditionnelles et coutumes locales; ils souhaitent que, dans l'avenir le plus reculé, leurs descendants entendent encore dans les mêmes vallées les mélodies séculaires où s'exhala l'âme des aïeux.

L'initiative de la protestation est venue de Genève; c'est à Genève que l'invasion a toujours été la plus considérable, la plus heureuse pendant longtemps, la plus menaçante aujourd'hui. Et c'est aussi à Genève que ces descendants des vieilles familles sont sinon les plus nombreux, du moins les plus réfractaires aux transformations que leur ville natale a subies. On y trouve encore des représentants du type si fortement dépeint par Rousseau ; ils se distinguent des nouveaux venus par la forte conviction du religionnaire; le respect de la jus-

tice qui répugne aux accommodements; un zèle parfois chagrin, mais réel, pour la chose publique, dont aucune défaite, aucune désillusion, ne parviennent à les désintéresser. Ce sont des hommes traditionalistes et grondeurs, ennemis nés du cosmopolitisme.

M. Paul Pictet, président du conseil municipal de Genève, M. Edmond Boissier, membre du Grand Conseil, qui sont à la tête du Comité d'initiative, sont des esprits infiniment plus « modernes », qui ne regrettent pas tout le passé. Ils appartiennent au *parti démocratique*, qui s'oppose au parti radical, mais ne correspond nullement à ce qu'on désigne en France sous le nom de parti réactionnaire. Ils ne songent pas à restreindre le droit d'établissement des étrangers. « Que ferions-nous sans eux, dit M. Edmond Boissier? Sans eux, nous ne pourrions plus construire de maisons, de routes, ni de chemins de fer. Sans eux, nous ne pourrions bientôt plus cultiver nos champs. » Et M. Pictet est du même avis. Leur programme est modeste : puisqu'on ne peut ni diminuer le nombre des étrangers, ni espérer un accroissement de la natalité suisse, il n'est qu'un moyen : c'est de transformer les étrangers en Suisses par la naturalisation obligatoire : obligatoire, parce que la naturalisation facultative n'a pas produit de résultats suffisants, en raison des difficultés que les cantons lui opposent, et de l'indifférence des étrangers eux-mêmes.

On sait qu'en Suisse, pays fédéral, la naturalisation est une opération beaucoup plus complexe que dans un pays centralisé. La qualité de citoyen suisse ne peut s'acquérir que si le candidat a préalablement obtenu dans une commune de son choix, le « droit de bourgeoisie ». Avant de se livrer officiellement à cette recherche, celui-ci se heurte à une première obligation, qui est une sorte de crible des candidatures; il doit obtenir l'autorisation du Conseil fédéral. Cette formalité accomplie, ses tribulations commencent.

Les « bourgeois » de la commune suisse répugnent généralement à s'adjoindre des étrangers, par voie de cooptation. Ils ne se soucient pas de les associer au Gouvernement, surtout de partager avec eux les revenus de la « commune bourgeoise », ni de leur devoir l'assistance, s'ils deviennent pauvres ou infirmes. De là, des obstacles que les communes, absolument

souveraines, opposent à la naturalisation. Il pourrait arriver à un candidat d'errer indéfiniment de ville en ville, de village en village : il trouvera dans toutes les boutiques une déférence empressée, dans les auberges un accueil sympathique, mais la plus grise mine auprès des autorités communales. L'exhibition de son autorisation fédérale n'éblouira personne : c'est un simple permis d'exploration.

Puisqu'il doit participer aux revenus de la « commune bourgeoise », il est juste qu'il paie une taxe compensatrice; pour qu'il ne puisse tomber à la charge de la commune, qui le cas échéant, lui devrait l'assistance légale, il lui faut prouver qu'il est en état de subvenir à ses besoins; puisqu'il participera au gouvernement de la commune et du canton, il doit présenter des garanties de moralité civique et privée, justifier d'une résidence antérieure suffisamment prolongée. Ces conditions varient à l'infini de canton à canton, et dans chaque canton, de commune à commune. Ainsi le montant de la taxe communale est de 200 francs dans le Tessin ; à Fribourg, il oscille entre 800 et 2 500 francs. Pour devenir bourgeois de Berne, on doit prouver qu'on possède une fortune d'au moins 10 000 francs; le minimum est de 4 000 dans le Tessin, à moins d'avoir épousé une Tessinoise. La période préalable de séjour dans la commune, — indépendante du séjour de deux ans en Suisse imposé par la Constitution fédérale, — est d'un an à Neuchâtel, de deux ans dans les Grisons, de cinq dans le Valais, de vingt à Schwytz; à Glaris et ailleurs, c'est le régime du bon plaisir.

Lorsque le candidat à la naturalisation a obtenu le droit de bourgeoisie dans une commune, il lui reste à conquérir le droit de cité cantonal. Dans la plupart des cantons, c'est le Grand Conseil, ou *Regierungsrat*, qui décide de l'admission. A Genève, assure M. Paul Pictet, qui est fort bien placé pour le savoir, certains membres « votent toujours oui, les autres toujours non ; » d'autres rejettent une candidature, quand la consonance du nom ne leur agrée pas[1].

Mais c'est bien autre chose dans les petits cantons, où se pratique le Gouvernement direct. Là, ce n'est pas le Grand

1. *La Question des Étrangers*, Rapport de M. Paul Pictet, présenté le 2 septembre 1911, à Glaris, à l'Assemblée générale de l'*Union des villes suisses*, pp. 6-7.

Conseil qui décide, c'est le peuple assemblé en *Landsgemeinde*, le premier dimanche de mai, sur une place publique ou dans une prairie. Il faut affronter les hasards d'une discussion publique, où le premier venu peut incriminer vos mœurs, ou mettre en doute votre tempérance. A tout prendre, il est encore moins tentant de se soumettre au jugement aristophanesque d'une multitude, qu'aux sentences fantaisistes d'un Grand Conseil.

Ainsi, sous des modalités diverses, se manifeste clairement le constant souci du peuple suisse, ou plutôt de la commune suisse, de rester maître chez soi ; de conserver, sinon l'intégrité de ses mœurs, du moins la direction de ses affaires, et la possession de ses biens ; d'accueillir avec la faveur la plus large les étrangers en qualité d'hôtes, et de leur accorder, sous les conditions les plus pénibles, le titre de citoyen : tout le monde n'y peut pas prétendre ; nul, à l'avance, ne peut se flatter de l'obtenir.

Suivant M. Edmond Boissier, l'étranger n'aurait d'ailleurs aucun intérêt à demander la naturalisation. Jouissant à peu près des mêmes droits, il trouve souvent plus agréable de s'établir dans la situation commode de « citoyen du monde ». La naturalisation obligatoire, fédéralement régularisée, est donc le seul moyen de soustraire l'étranger à sa propre indifférence, et en dissipant le chaos des législations cantonales, de le libérer des obstacles que lui suscite l'hostilité des populations.

Ce projet, à première vue, semble un peu naïf. Se peut-il qu'un Français, un Allemand, qui apporte avec lui ses traditions, sa conception de la vie, de la famille et de l'État, s'en trouve subitement dépouillé, le lendemain du jour où la Confédération l'aura déclaré citoyen suisse ; que pour lui, ce don si imparfait de lui-même, obtenu par contrainte, supplée à la communauté des longs souvenirs ?

Non sans doute. Mais les défenseurs de l'intégrité nationale ne proposent pas de naturaliser en bloc tous les étrangers établis sur le territoire suisse. La naturalisation ne serait obligatoire que pour l'enfant né en Suisse, dont un des parents serait lui-même né en Suisse, ou établi en Suisse depuis dix ans. Suisse dès sa naissance, les souvenirs du pays

d'origine de sa famille ne lui seraient plus transmis que d'une façon affaiblie, par l'un de ses parents ou grands-parents; à supposer que leur nationalisme obstiné voulût le disputer à sa nouvelle patrie, celle-ci y opposerait victorieusement l'enseignement de ses écoles obligatoires.

D'autre part, pour adoucir l'hostilité prévue des cantons et des communes, le projet ne porte pas atteinte aux droits de la commune bourgeoise[1]. Le petit-fils d'étranger recevra bien, dans la commune où son père est établi, le droit de cité communal, puis le droit de cité cantonal, mais non le droit de bourgeoisie. En même temps le projet ne contrarie pas le vœu unanime des populations qui veulent vivre de l'étranger : au contraire, on retient celui-ci en l'assimilant, et cependant on ne l'assimile que lorsqu'il est mûr pour l'assimilation.

Sans prendre de décision ferme, le Conseil national, dans sa session de 1910, a reconnu la gravité de la situation. La campagne, qui n'en est encore qu'aux préliminaires, a été jusqu'ici peu remarquée. Les premiers concours sont venus des milieux intellectuels, l'*Association des juristes*, celle des étudiants, la *Société d'Utilité publique*, l'*Union des villes Suisses*, groupement de fonctionnaires, chanceliers d'États ou secrétaires de communes. Une commission spéciale a rédigé le texte d'une pétition au Conseil fédéral, qui sera le point de départ de cette agitation, qu'on peut prévoir longue et difficile; d'ailleurs l'attention publique est actuellement détournée vers d'autres objets, tels que la nomination directe du Conseil fédéral par le peuple, et le projet de referendum sur la représentation proportionnelle. Mais en supposant que la campagne se termine par une victoire, il reste à examiner si la solution proposée aura réellement pour effet de sauvegarder l'intégrité nationale.

Tout d'abord, en dépit des difficultés réelles de la naturalisation et de l'indifférence qu'on attribue aux étrangers, le nombre de ceux qui l'obtiennent n'est pas aussi faible qu'on pourrait le croire : 4 243 en 1912; 5 709 en 1913; il y a eu une naturalisation nouvelle pour quatre étrangers nouveaux. Le Bureau fédéral de statistique évalue à 3 400 le chiffre annuel

1. La « commune bourgeoise » suisse est distincte de la commune administrative; elle reste maîtresse de ses biens et de ses revenus.

des enfants étrangers, dont un parent est né en Suisse; en y ajoutant, pour être exact ceux dont un des parents y est établi depuis dix ans, le chiffre total ne dépassera probablement guère 4 000; or, nous venons de dire que sous le régime actuel, le nombre annuel des naturalisations est supérieur à 4 000. Le futur régime ne donnera donc pas à la population suisse cet accroissement énorme que l'on attend de lui.

Au reste, ces 4 000 ou 5 000 naturalisés de ces dernières années, d'où proviennent-ils? Des étrangers nouvellement établis, de la première ou de la seconde génération? Les partisans d'une réforme ont écarté eux-mêmes cette hypothèse : l'étranger, suivant eux, hésite longtemps à demander la naturalisation qui lui apporterait plutôt des charges; il ne s'y décide que lorsqu'il est acclimaté, et rien ne détermine mieux l'acclimatation que la naissance dans le pays. Si bien que si l'on pouvait classer les naturalisés d'aujourd'hui d'après la durée d'établissement de leurs familles, on s'apercevrait que vraisemblablement la grande masse d'entre eux appartient à la troisième génération, c'est-à-dire précisément à celle qu'on veut naturaliser par la contrainte, à celle dont on attend la régénération nationale.

Évidemment, les réformateurs n'ont voulu assimiler que les éléments déjà longuement préparés; et en cela, ils ont très sagement agi. Malheureusement il se trouve qu'ils n'assimilent qu'une fraction insuffisante de la population étrangère, et justement celle qui s'assimilait toute seule. De plus grandes commodités pour les candidats, une élimination utile d'une petite minorité d'étrangers trop nouveaux : voilà les avantages réels, mais accessoires, de leur proposition. Admettons qu'ils transforment en « bons Suisses » la postérité des envahisseurs, et qu'ainsi aucun de ces derniers ne laisse après lui des continuateurs de son action « dénationalisante »; mais la masse des nouveaux étrangers, celle des célibataires, des familles stériles, cette masse continuera d'exercer son influence; et peu importe qu'elle ne se perpétue pas héréditairement, si elle se renouvelle constamment. Le projet n'a donc été sage qu'à la condition d'être inutile; tout ce qu'il apporte dans la situation, c'est la clarté; mais une clarté qui dissipe toute illusion, et semble interdire toute espérance.



En réalité le danger est bien plus grand encore que ne l'imaginent ceux qui l'ont aperçu, et qui considèrent les touristes « comme une quantité négligeable ». Ceux-ci ne font que passer, dit M. Edmond Boissier; ils ne peuvent donc agir sur la vie nationale. Mais, qu'est-ce donc qu'un étranger résident, sinon un touriste qui s'est fixé? On ne s'établit pas dans un pays sans en avoir d'abord subi l'attrait, ou y avoir rencontré l'occasion d'y organiser sa vie : le nombre des résidents s'est accru en même temps que le nombre des nomades.

Peu importe du reste. Ces visiteurs nomades qui affluent en Suisse pendant trois mois, nous paraissent beaucoup plus dangereux que la population résidente. Ils ne s'acclimatent jamais : leurs mœurs étrangères s'étalent dans toute leur naïveté, toute leur exubérance. Ils disparaissent; mais d'autres reviennent, de plus en plus nombreux chaque année; ce sont des troupes toujours fraîches qui se relèvent pour attaquer les mœurs nationales.

Il n'y a guère plus de cent cinquante ans qu'on a commencé de regarder les Alpes. Quand Montaigne traversa la « Souisse », il admira le « très beau plat pays » qui s'étend de Bâle à Schaffouse; seules, les « catharactes du Rhin, écumant et bruiant estrangement » affaiblirent sa bonne impression; elles lui inspirèrent cette remarque, dont Chateaubriand ne devait pas s'aviser plus tard : « cela arreste le cours des bateaux et interrompt la navigation de la ditte rivière ». Quant aux Alpes, elles ne l'ont pas gêné; il a quitté la « Souisse » sans les avoir aperçues. Un peu plus tard, Marc Lescarbot, sécrétaire d'ambassade auprès des XIII cantons, a trouvé très « intéressant » le « grand lac Genevois, à cause des poissons »; il a compté, sur les bords du lac de Zurich, « les arbres porte noix »; mais les « Alpes chenues, hideuses » l'ont épouvanté; elles lui ont gâté la vue de Lucerne. Du moins ne l'ont-elles pas laissé insensible; mais voici qu'à la fin du XVII[e] siècle, Addison leur adresse la suprême injure : elles sont ennuyeuses, *very tedious*! On les ignore en France jusqu'à l'apparition de la *Nouvelle Héloïse*

qui révèle à Paris la douceur du pays de Vaud et la sauvagerie vertueuse du Bas-Valais. Tous ceux qui ont un cœur sensible, et cent mille livres de revenu brûlent de voir ces heureuses contrées où Saint-Preux égara ses rêveries voluptueuses; et comme « l'air y était plus pur et plus subtil, que l'on s'y sentait plus de facilité dans la respiration »[1], Tronchin exploita le succès du livre au bénéfice de sa patrie, en recommandant la Suisse aux malades. Les belles dames espérant y guérir leurs « vapeurs », s'acheminèrent, en chaise, vers « le plus beau pays du monde ». Le chevalier de Lantier, petit poète qu'on appelait l' « Anacharsis des boudoirs », a raconté une de ces explorations idylliques dans son fade roman des *Voyageurs en Suisse*. Près de Brigue, des enfants, à qui on jette des pièces de monnaie, refusent de les ramasser; on couche « sous la garde des bergers, plus fidèle et plus sûre que celle qui environne les rois ». Mais Gœthe, qui parcourut le Valais en 1779, avec le duc de Weimar, n'a cure ni de Rousseau ni de Gessner; et dans ses lettres, écrites le soir avant de gagner son lit, il se plaint d'en être réduit au régime du pain, du fromage, et du vin rouge; il n'a jamais éprouvé de difficultés à faire accepter son argent.

La Suisse était devenue à la mode, mais pour une élite intellectuelle, aristocratique ou frivole, qui du reste ne s'aventurait guère au delà des territoires de Genève, Neuchâtel, Lausanne et Sion. Mais, après la Révolution et l'Empire, la Suisse étant parcourue par de grandes routes carrossables, le champ de l'exploration s'étendit. Byron, lassé d'Isabella Milbank et de l'invariable rosbif anglais, crut un instant trouver en Suisse une nouvelle patrie; et, sur ses traces, les Anglais arrivèrent, enthousiastes, pratiques, envahissants, raillés des Français qui ne leur pardonnaient pas de savoir voyager mieux qu'eux. Les Alpes n'étaient plus *very tedious*, elles étaient *very beautiful*. Les voyageurs insulaires éblouissaient de leur libéralité les servantes et les guides, s'approchaient du pâtre de l'Oberland qui modulait insoucieusement le refrain mélancolique du *Ranz des vaches* : *liauba, liauba... pô arria...* Ils le priaient par signes de recommencer, et

1. *Nouvelle Héloïse*, partie I, lettre XXIII.

rémunéraient royalement sa complaisance. Ils trouvaient les enfants gentils, avec leurs yeux de faïence, leurs cheveux embroussaillés; ils jouaient avec eux, les caressaient, leur jetaient des sous. On devine les réflexions que faisaient après leur départ ces pauvres aubergistes qui, jusqu'alors, avaient reçu de loin en loin quelque rare voyageur; ces paysans, ces gardeurs de bestiaux et ces jeunes filles envers qui les « mylords » s'étaient montrés si généreux. On les voit supputant les gains de ces quelques semaines, les comparant à ceux de toute l'année. Quel bienfait pour le pays, si cela pouvait durer! Il faut que cela dure. Ainsi naquit l' « industrie des étrangers », qui, un demi-siècle plus tard, devait être l'industrie nationale.

Le « progrès » est déjà manifeste, quand Alexandre Dumas vient répandre en Suisse sa bonne humeur étourdissante; battant les œufs dans les auberges, embrassant les paysannes, faisant des pêches miraculeuses, toujours dispos après les courses les plus folles. De son temps, il y a déjà des baraques en bois au Faulhorn, au Rigi, où l'on sert un beau soir vingt-quatre mauviettes pour vingt-huit convives; une table d'hôte à Interlaken, où « baragouinent » toutes les nations de l'Europe. Le régent Kœrli a frayé les cascades du Giessbach, et, laissant son école, y a construit une auberge; ses filles y chantent des tyroliennes qui ne sont pas absolument désintéressées. Et quand le bon Dumas eut conté ses aventures, réelles ou imaginaires, et charmé ses lecteurs en leur persuadant qu'il les instruisait, des Français, étudiants, fils de famille, « artistes » s'engagèrent à sa suite, sac au dos. Ce n'est pas encore la grande invasion. Pour le plus grand nombre des Français, qui, de Dumas ne connaissent que les romans, la Suisse, capitale Berne, n'est encore qu'un pays plus petit que les autres; ses cantons ne diffèrent de nos départements que par des découpures plus compliquées. La verve joyeuse de Tœpffer n'entraîne encore vers la Suisse que quelques collégiens qui ont reçu « en prix » les *Voyages en zig-zag*.

Mais dès la création des chemins de fer, les gens demi-aisés, Allemands et Français y pénètrent plus nombreux. Partout où ils vont, les hôtels poussent comme des champignons. La première voie à crémaillère, construite au Righi (1869-1871) rend la haute montagne accessible à une nouvelle et importante caté-

gorie, celle des mauvais marcheurs, des personnes âgées ou infirmes. L' « industrie » était jusque-là dans l'enfance ; désormais elle va grandir. Chaque année, on inaugure une ligne nouvelle ; on prolonge le Jura-Simplon jusqu'à Brigue ; on perce le Gothard ; les locomotives halètent sur les pentes du Pilate, du Gornergrat, du Salève, de la Schynige-Platte ; des funiculaires strient les flancs de Glion, de Murren et du Giessbach, en attendant qu'on creuse des tunnels sous les glaciers de la Jungfrau. On « aménage » les grottes les plus secrètes ; et le temps approche où il n'y aura bientôt plus de mystère nulle part, ni pour personne.

On n'attend plus tranquillement le caprice de l'étranger ; on va au-devant de lui avec des affiches polychromes, des guides-manuels, des insertions dans les journaux. Les contrées que l'étranger dédaigne encore s'en plaignent comme d'une injustice. On pouvait parler, aux environs de 1880, d'une « Suisse inconnue » ; dix ans plus tard, c'était la Suisse envahie.

Il semblerait que ces appels tapageurs dussent se neutraliser, comme les innombrables prospectus du « vin de la propriété ». Que nous sommes loin de compte ! La réclame a eu la sagesse de se discipliner ; toutes les rivalités, au lieu de se combattre, se sont groupées, pour pousser une clameur formidable et impersonnelle que l'étranger entendra mieux. L'essentiel, c'est de l'attirer : une fois venu, il se dirigera où il lui plaira. L' « industrie » est une Société en participation. Elle est parvenue à ses fins : elle a vulgarisé la Suisse. Avec l'aristocratie de la richesse qui y sème l'or, est accourue une foule demi-aisée, demi-besogneuse, qui y répand la masse plus abondante de ses pièces de monnaie. Mais si les moyens de locomotion sont moins chers et plus commodes, l'énormité de cette affluence a relevé les prix du lit, de la table, et des moindres services : en somme, le « voyage en Suisse » est plus coûteux peut-être qu'au temps de Dumas et de Tœpffer, et nous allons voir qu'il a perdu une bonne partie de ses charmes.

En 1880, on pouvait évaluer le nombre des touristes à un million ; aujourd'hui, c'est trois millions, peut-être davantage. L'alignement superbe et monotone des grands hôtels a transformé l'aspect des villes ; sur les bords des lacs, leurs constructions exotiques masquent le pittoresque des vieux villages.

Dans les hautes vallées, des bourgades, chétives naguère, étincellent aujourd'hui d'un faste forain ; on y débarque devant la haie correcte des portiers galonnés et criards. Sur le flanc des montagnes qui dominent les lacs de Lucerne et de Thoune, des Palaces, des Kurhaus gigantesques, coiffés de dômes et de coupoles, entourés de dépendances compliquées, s'imposent de loin, obsédants, fascinateurs. D'une rive à l'autre, leurs phares mobiles envoient sur les promeneurs attardés, sur les dormeurs qui n'ont pas clos leurs contrevents, en un long pinceau coloré, toutes les gammes de leurs feux changeants. Ailleurs, des médecins-hôteliers dirigent, sur les hauteurs, des « Neurasthénic-Palaces » où l'on mange très peu, où l'on paie fort cher, et où l'on observe des disciplines très rigoureuses ; Interlaken, foire de l'Europe, est devenue une ville ahurissante, par ses constructions en pierre ou en bois, qui menacent d'envahir tout le Bœdeli. Et récemment, la mode des sports d'hiver, luge, ski, bobsleigh, a créé une seconde saison [1].

On a dit que l'hôtelier suisse est le premier hôtelier du monde : je ne contredis point à l'éloge. Dans les autres pays, l'industrie hôtelière n'est qu'une industrie comme les autres : en Suisse, c'est une industrie nationale. La *Société suisse des Hôteliers*, fondée en 1882, groupe aujourd'hui 1 200 hôtels, dont 300 de premier ordre ; les capitaux engagés dans ces établissements ont une valeur d'environ un milliard. Son *École professionnelle d'hôteliers* enseigne par quels moyens on attire le succès, mais aussi par quels soins laborieux on le mérite. Le « programme d'études » est curieux. L'hôtelier moderne doit être polyglotte, comptable, géographe, hygiéniste, presque économiste ; pour composer ses menus, il doit être en état de discerner chaque jour quelles sont les provisions de bouche « qu'il faut absolument liquider ». Et le service, l'art de dresser une table, la réception des étrangers, la manière de les loger, nous nous imaginons volontiers que tous ces exercices peuvent être exécutés par le premier venu. Quelle erreur ! L'état de perfection où nous les voyons parvenus, est le

1. En 1911, sur 100 touristes étrangers, il y avait 31 Allemands, 18 Français, 14 Anglais, 12 Américains, 6 Russes, 5 Belges et Hollandais, 4 Autrichiens, 3 Italiens, 2 Espagnols, et 5 des autres pays.

résultat d'une éducation théorique, que complètent des « exercices pratiques ». Cette aisance déférente de l'accueil, ce discernement subtil de l'état social du client, l'adaptation du personnel aux habitudes connues des nationalités, tout cela doit paraître spontané, naturel; nulle dissonance ne doit choquer, nulle gaucherie ne doit apparaître. Que de soins assidus, que de répétitions minutieuses pour produire cette illusion parfaite!

Malgré tout, les touristes ne sont pas absolument satisfaits des hôteliers suisses. Ils se plaignent de payer cher un bien-être douteux : essayons de distinguer ce qui doit être retenu parmi leurs récriminations.

L'hôtel des hautes altitudes n'est pas aussi cher qu'il le paraît, quand on songe aux capitaux qui y sont immobilisés pendant les trois quarts de l'année. S'il n'est pas toujours très confortable, il n'y a rien là non plus qui doive surprendre. Lorsque, toutes ses chambres occupées, il voit arriver, au déclin du jour, de malheureux touristes affamés et las, le cœur du bon hôtelier s'attendrit. Il ne se résigne pas à les renvoyer dans la nuit; il se risque à loger sous la même clef, séparées par de minces paravents, des familles de nationalités diverses. Un jour, touriste imprévoyant, j'arrivai dans une de ces maisons envahies. J'insinuai, croyant émettre une prétention énorme, que je me contenterais d'un coin du vestibule. Le vestibule! il était retenu par « quatre messieurs allemands ». Enfin, le propriétaire, devant ma mine consternée, sortit avec moi sur la terrasse babylonienne, où s'alignaient, destinés aux « chambres » improvisées, une multitude inusitée d'objets de toilette, de ceux qu'on n'a pas coutume d'étaler à tous les regards. Il me conduisit à une sorte de kiosque en bambou, que je croyais destiné à la vente des journaux, et qui était le bureau télégraphique. Si je consentais à céder la place, le lendemain matin, à six heures, heure d'ouverture du service, ce réduit était à moi. Y mettre un lit était chose impossible; mais on y pouvait jeter un matelas par terre, en le repliant un peu. Mon Dieu! je dormis très bien sous l'appareil Morse, peut-être mieux que les quatre messieurs allemands.

Les hôtels suisses ne font pas les bénéfices exagérés qu'on imagine. D'après la statistique de l'*Union des Hôteliers*, le

rendement le plus favorable aurait été de 4,7 p. 100, en 1905. Il se peut qu'il soit plus élevé, car l'exactitude est difficile en pareille matière; mais l'écart entre le prix de revient et le prix de séjour paraît raisonnable. Cela ne veut pas dire que les touristes aient tort de se plaindre. Tout ce qui frappe les yeux au risque de les faire un peu souffrir, tout ce qui peut produire une impression de faux luxe sur la masse, l'attirer et l'éblouir, a préoccupé la grande industrie hôtelière. Il n'y a pas de mal à enlaidir un peu le paysage; ni même parfois à diminuer le confortable intérieur : ce qui importe, c'est que l'établissement « marque bien », et fournisse un joli « motif » pour les affiches de gare et les cartes postales. Et dans le grand « hôtel moderne », la division du travail, la complexité du service, les nécessités somptuaires ont fait apparaître toute une légion de fonctionnaires, dont quelques-uns sont préposés à une attitude hiératique autant qu'à une fonction réelle : maître d'hôtel, garçon de table d'hôte, valet de chambre, sommelier, chasseur, « liftier », concierge : lors de son départ, sa note payée, le touriste perplexe passe en revue la ligne impeccable de ces importants personnages, dont il s'agit de rémunérer les services avec un exact discernement de la hiérarchie.

Le prix de revient est enflé de ces frais de réclame et de ces frais de représentation, dont l'exagération exaspère doublement les véritables touristes, contraints à la fois de les subir et de les payer. De sorte que personne n'est content du marché, ni les étrangers qui paient trop cher, ni les hôteliers qui ne gagnent pas assez.

Il y a, il est vrai, pour les petites bourses, la « pension de famille », le joli chalet aux contrevents verts, avec ses galeries de bois ajourées, et ses fenêtres à petits carreaux, dressé coquettement dans la fraîcheur des alpages. Là, on vit à bon compte; le personnel se compose d'un portier et de quelques servantes. Tout y est simple, mais ordinairement trop simple. Le lit est une étroite couchette, la literie d'une exiguïté telle que pour tenir ses pieds au chaud, on est dans l'obligation de laisser sa poitrine au froid : les draps n'offrent qu'une protection alternée. Quant à l'architecture de ces maisons de bois, elle est des plus sommaires. Sans élever trop haut la main, on

touche les solives du plafond, et dans sa chambre close, chacun est comme dans un vaste dortoir, divisé de distance en distance par des cloisons minces; si bien que rien de la menue existence de ses voisins ne demeure étranger au touriste. Souvent la préparation du couvert, le tintamarre de la vaisselle lui parviennent, surtout s'il est logé au rez-de-chaussée, avec une netteté gênante; enfin, les repas sont coupés d'entractes interminables, en raison de l'insuffisance du personnel et de l'organisation.

Les tenanciers de ces établissements à bon marché ne sont pas des professionnels. Les uns sont des aubergistes de village qui ont agrandi leur auberge; d'autres, plus nombreux, sont des gens de condition bourgeoise, veuves, femmes du monde, qui ont entrepris une « pension », en raison de revers de fortune ou de l'inaptitude du mari à tenir un emploi. Ainsi improvisées hôtelières, ces personnes ne sont pas propriétaires de leur maison; elles l'ont louée généralement assez cher, et leur pénible génie s'attache à récupérer leurs avances, par de petites lésineries maladroites. En réalité, sauf en certains endroits que le touriste chanceux note avec soin, le bon marché des « pensions de famille » est relativement fort coûteux. En langage industriel, on pourrait dire que l' « unité de jouissance » y est plus onéreuse qu'ailleurs.

Mais ce qui excède le touriste, bien plus que les méfaits de l'industrie hôtelière, c'est l'exploitation dont il est la victime de la part de la population tout entière. L'Oberland en est la terre classique : l'étranger peut avoir l'illusion de s'y promener libre, tant qu'il n'est pas dans le voisinage trop direct de ce qu'il est venu admirer; mais dès qu'il approche des lieux consacrés, un groupe de deux enfants se détache : l'un présente une petite corbeille de fraises, l'autre un bouquet d'édelweiss. Le promeneur se débarrasse lestement de ces moustiques; mais, plus loin, sur le seuil d'un autre chalet, dans l'anfractuosité d'un rocher, il en trouve d'autres tout pareils, avec les mêmes joues roses, les mêmes cheveux blonds, qui esquissent les mêmes gestes. Ce ne sont pas des mendiants : ce sont des enfants de paysans, au sourire intéressé, à la supplication banale. Même dans les rues du village célèbre,

ou dans les sentiers étroits de la montagne, vous n'êtes pas assuré de suivre votre chemin, tranquille. Ne vous attardez pas à contempler. Ne demandez pas à ces polissons le renseignement le plus futile; ne paraissez même pas les apercevoir; votre regard, fût-il empreint de l'indifférence la plus affectée, leur ferait tendre les mains ou les attacherait à vos trousses. Ces petits drôles que vous aurez eu la naïveté de voir et d'écouter, disposent désormais de vous, vous précédent ou vous suivent, grommelant, gesticulant des indications, s'arrêtant si vous vous arrêtez, courant si vous courez, barrant même parfois la route à votre voiture, pour éventer les chevaux : il faut les menacer de votre bâton pour les mettre en fuite.

Ce qui est plus déplaisant encore, c'est la mendicité de la population adulte. Des jeunes gens vous saluent d'une salve d'artillerie; un chœur de jeunes filles entonne le *Ranz des vaches* en votre honneur. A un col, au détour d'un sentier, sur une simple route même, une longue modulation retentit tout à coup, éveille des échos multipliés, vous fait tressaillir, comme une voix momentanément prêtée à la nature. Tout serait bien, si un homme ne se montrait pas. Mais il s'est dressé devant vous : c'est un montagnard en veste brune, bien nourri, dans toute la force de l'âge; et ce citoyen aux bras vigoureux, aux jarrets solides, vous tend son feutre tyrolien transformé en sébile, tenant toute droite, comme au port d'armes, sa longue trompette de bois. On a besoin de faire appel à toute sa bonne éducation, pour ne pas crier des injures à tous ces misérables qui ont gâté votre plaisir, et détruit votre bonne humeur. Cela leur arrive plus d'une fois; mais, dans leur carrière lucrative, les affronts sont des risques prévus, subis avec une sorte d'insensibilité professionnelle. Je ne parle que pour mémoire des « cantoniers » qui concassent ostensiblement leurs cailloux dès que vous êtes en vue, s'interrompent à votre passage pour vous saluer d'un *Guten Tag* douloureux; de ces obligeantes vieilles qui vous ouvrent des barrières. J'ai gardé le souvenir d'une de ces apparitions shakespeariennes — c'était sur la route descendant du Righi à Weggis, — qui, après avoir rempli son office, découvrit sa tête chauve pour me présenter son chapeau!

Il faut voir aussi ce que les propriétaires ont fait de la nature alpestre. Dans le voisinage des grandes chutes d'eau, on a créé des chemins d'accès qui sont en réalité des moyens de défense; on a utilisé les obstacles naturels, on en a établi d'autres, de façon à canaliser les admirateurs vers l'entrée officielle. Parfois, le touriste ingénu s'engage tout joyeux dans un sentier; et au bout d'un quart d'heure de marche, il découvre qu'il est pris dans une souricière fiscale; il aboutit à un « bureau » où il lui faut prendre son « billet », puis à une barrière où on le « poinçonne ». Il ne faut pas croire qu'après ces formalités, il soit libéré de toute sollicitation : il n'est qu'une victime mieux désignée à l'entreprise de nouveaux parasites, qui prétendent lui imposer leurs caprices et gouverner son admiration. Le soir, grand spectacle paré et masqué; illuminations « féeriques » des cascades, dont les différents étages se teignent successivement de vert ou de rouge, devant une assistance choisie et payante.

Il faut ajouter à ces tribulations, celles qu'une partie des habitants infligent à l'étranger, dont la fonction est de « faire aller le commerce ». En vain vous essayez, en dépouillant le chapeau tyrolien, l'alpenstock et les jambières, de vous donner des airs de Suisse qui se promène dans son pays, vous n'en imposerez pas au débitant de boissons, à la vendeuse de fruits, au marchand de *delicatessen*, pas plus qu'à l'horloger et au coiffeur. Vous paierez toutes choses deux ou trois fois plus cher que l'habitant, en votre qualité d'hôte.

Ainsi, l'étranger de passage reçoit, dans les plus belles régions de la Suisse, un traitement coûteux, indiscret, tyrannique. Dans ces villages renommés, où la mendicité est officiellement interdite, mais où rien n'est gratuit, ni l'indication de la route, ni la salutation du passant, pas même le sourire de l'enfance, il est excédé de ces prévenances maladroites, de ces offres tenaces, de ces embuscades sournoises. Il enrage de lire sur la figure de tous ceux qui prétendent deviner ses désirs, et le plus souvent les contrarient, une sorte d'estimation de sa valeur marchande, et de n'être honoré que s'il est sottement prodigue. Il finit par vouer aux Dieux infernaux les « enfants aux fraises », les ouvreuses de barrières, les joueurs de cor alpestre et les propriétaires de cascades.



En énumérant les déboires infligés aux admirateurs de la Suisse, nous avons montré le mal fait à la Suisse elle-même par la multitude de ses visiteurs. La loi suprême de l'industrie des étrangers, c'est d'obéir aux goûts de la majorité, et c'est de goût que la majorité est le plus dépourvue ; de satisfaire à ses caprices, et ces caprices sont vulgaires ; de s'adapter à sa moralité, et sa moralité est médiocre. Le constant souci de s'accommoder à la vulgarité d'une multitude cosmopolite, n'est pas le stimulant ordinaire des vertus démocratiques. Ne pas molester l'étranger dans ses goûts, ne rien faire qui puisse l'écarter du territoire et l'obliger de fuir vers des plages plus hospitalières au plaisir : une telle obsession incline peu à peu à des capitulations, et celles-ci finissent parfois par être reconnues honorables, quand elles se découvrent fructueuses.

Il est certain que la passion du jeu a toujours été assez vive dans la Suisse française. Le pharaon, plus tard le brelan, la bouillotte, au XVIIIe siècle, faisaient fureur à Genève et à Lausanne ; mais cette passion restait clandestine ; c'était le « péché » ; les Magnifiques Seigneurs de la République réprimaient ses écarts ; les ministres ne se bornaient pas à anathématiser le jeu du haut de la chaire, ils exerçaient sur les joueurs une surveillance rigoureuse. Le Modérateur du Consistoire les faisait comparaître pour recevoir d'âpres censures, et le Conseil des Deux-Cents pouvait les condamner à une amende. On connaît l'aventure des tantes de Rousseau : un certain dimanche d'été, après le sermon de l'après-midi, elles avaient fait une innocente partie de cartes dans l'allée de leur maison de la Cité ; elles furent mandées devant le pasteur et l'ancien de leur quartier, qui les exhortèrent à ne plus provoquer pareil scandale.

Cette austérité intransigeante s'est maintenue jusqu'au milieu du dernier siècle ; elle n'a commencé de fléchir que lorsque les touristes ont fait leur apparition. Les premiers symptômes se produisirent à Saxon, où le gouvernement du Valais avait toléré l'établissement d'un casino. Le scandale se prolongea longtemps, et il fallut une loi fédérale pour en avoir

raison. En 1873, on inséra dans la Constitution nouvelle cet article catégorique : « Il est interdit d'ouvrir des maisons de jeux. Celles qui existent actuellement devront être fermées le 31 décembre 1877. » Le casino de Saxon disparut. Légalement interdit, le jeu, au bout de quelques années, reparut.

La statistique date de 1880 la grande invasion des touristes. Dès 1882, grâce à la complicité des municipalités et des cantons qui les déclaraient « inoffensifs » (*harmlose Spielerei*) les « petits chevaux » s'introduisaient aux Kursaals d'Interlaken, de Lucerne et de Montreux. Un peu plus tard, à Genève, dans la vieille cité puritaine de Calvin, on bâtit un de ces vastes établissements de plaisir, dont la banale architecture se retrouve dans toutes les villes d'eaux : arcades de guinguette, ornées de girandoles, « terrasses et charmilles », portique de temple grec. salle de spectacle, salle de bal, restaurant, écurie de petits chevaux; enfin « cercle des étrangers » où apparurent deux tables de poker, quatre de baccarat, entourées d' « allumeurs », et d' « allumeuses ». Aux plaintes qui lui parvenaient, le Conseil d'État de Genève opposa la décence et la régularité des opérations; puisque le Kursaal était surveillé par la police, il devenait sans danger; il ne s'agissait que de s'entendre. Bientôt, l'audace des entrepreneurs et des croupiers grandit, d'une « saison » à l'autre; ils s'établirent successivement à Bade, à Berne, à Lugano, à Thoune. C'est qu'ils connaissaient merveilleusement l'état d'esprit des populations. Ils savaient qu'on ne les voyait pas d'un mauvais œil, qu'on leur savait gré de leur initiative, qu'on les considérait comme des auxiliaires, presque indispensables, de l'industrie des étrangers; que les municipalités leur étaient favorables; que les cantons, fidèles interprètes du sentiment public, sévissaient contre eux sans enthousiasme; enfin que le Conseil Fédéral se disposait à capituler.

Le Conseil Fédéral, en effet, après avoir obtenu des cantons quelques sanctions dérisoires, en était venu à « interpréter » l'article 35 de la Constitution. Quelle avait été la genèse de ce fameux article? Le scandale de Saxon, où l'on jouait « un jeu d'enfer ». Mais jamais il n'avait été question

d'interdire les jeux de hasard. Il fallait pénétrer l'esprit et non voir la lettre de la Constitution. Si les enjeux étaient modérés, si les étrangers y étaient seuls admis, si une partie de leur produit était affectée à des œuvres d'assistance, on pouvait parfaitement tolérer les jeux, distraction innocente des foules jusqu'à l'heure du couvre-feu. Une conférence intercantonale consacra cette tolérance (1898), et deux ans plus tard, le Conseil National repoussait la proposition de MM. Virgile Rossel et Calame-Colin, qui invitait le Conseil Fédéral à assurer « la stricte exécution de l'article 35 ». Évidemment, « la situation n'était plus la même » : le tourisme « négligeable » avait alors doublé ses effectifs de 1880.

La course lente des petits chevaux était décidément trop innocente ; elle se démoda ; il n'y eut plus que le Kursaal de Lucerne pour s'y entêter. On lui substitua le « billard lumineux », ou « boule », qu'on appela familièrement la « roulette suisse » ; elle avait l'avantage de fournir 180 parties à l'heure. Au Kursaal de Genève, établissement « contrôlé », des étudiants, des enfants même, perdirent de telles sommes, qu'ils ne purent payer leur pension ; le va-et-vient nocturne des joueurs et des filles, leurs bruyantes sorties matinales, devinrent fort désagréables aux habitants du quartier des Paquis. En 1910, l'Église nationale protestante, le vicaire général de l'Église catholique, le recteur de l'Université, les quatre doyens, quarante et un professeurs et vingt membres du Conseil municipal de Genève, dans une requête aux autorités fédérales, réclamèrent le respect de la Constitution. Tout ce qu'ils purent obtenir, ce fut la fermeture du Cercle des étrangers ; quant à la « roulette suisse », le passant pour y accéder a moins de barrières à franchir que pour voir une cascade de l'Oberland.

Les adversaires irréductibles du jeu, parmi lesquels MM. Otto de Dardel, de Neuchâtel ; Guillaume Fatio, directeur de la Caisse d'Épargne de Genève, sont naturellement couverts de railleries ; tous ceux qui sont intéressés au maintien de la roulette les traitent de « mômiers ». Pour leur donner une apparence de satisfaction, le Conseil Fédéral a ouvert récemment une enquête, d'où est sorti un historique édifiant et un manuel précieux des jeux de hasard. Le rapporteur,

conseiller chargé du Département de la Justice, pose d'abord en principe « qu'il ne saurait être question de revenir à l'interdiction des jeux de hasard ». Il faut appliquer l'article 35, évidemment; mais « d'une façon aussi éloignée d'une inutile pédanterie que d'une tolérance excessive ». Il fait une étude comparée des « petits chevaux » et de la « boule » : il incline à préférer celle-ci, à l'adopter, à la recommander en quelque sorte. Il constate que jusque alors, les cantons intéressés « ont fait preuve d'une indulgence excessive » : il n'en est pas moins d'avis de confier à ces cantons, ainsi frappés d'une suspicion légitime, la réglementation de ces jeux dont ils n'ont cessé de protéger les écarts.

Qui a inspiré cette argumentation subtile qui distingue entre le jeu innocent et le jeu dangereux, ces considérations de philosophie pratique sur le juste milieu à rechercher « entre le pédantisme inutile et la tolérance excessive »? Comment en est-on arrivé à parler de mesure là où le texte impératif de la loi proclame la suppression? Comment l'autorité fédérale, gardienne de la Constitution, a-t-elle pu se dessaisir en faveur des cantons intéressés, d'une de ses prérogatives essentielles, quand la loi les avait préjugés incapables de l'exercer, et qu'une longue expérience a prouvé cette incapacité, de l'aveu de l'autorité fédérale elle-même? Enfin, où le Conseil Fédéral a-t-il puisé cette assurance qui lui permet d'écarter par le dédain, presque par la raillerie, la protestation des corps les plus respectables, les mieux situés pour voir, les plus qualifiés pour juger la démoralisation qui s'étend des étrangers aux nationaux? Il n'y a aucun doute : il cède à la coalition des intérêts; à chaque bond de la statistique des visiteurs nomades correspond un redoublement d'ingéniosité dans l'interprétation d'une loi que son laconisme devait préserver de tout commentaire. Il est logique dans ses variations, et politiquement sage, si la sagesse politique consiste à gouverner selon les mœurs.

Quoi qu'il en soit, les protestataires viennent de recueillir 102 026 signatures d'électeurs, qui demandent la stricte application de l'article 35. Ce chiffre étant de beaucoup supérieur à celui qu'exige la Constitution fédérale, le référendum est de droit; le sentiment du peuple suisse sera bientôt connu.

L'industrie hôtelière suisse aspire à occuper le premier rang parmi toutes les autres industries ; elle se plaint que l'État fédéral prodigue à l'agriculture une protection abusive. Hélas ! l'agriculture a singulièrement besoin d'être protégée.

A l'époque de la « saison », les champs sont désertés pour le service des étrangers, et cette désertion n'atteint pas seulement les grandes régions alpestres, où la population tout entière est domestiquée au service des touristes, mais aussi les cantons qu'ils favorisent moins de leur visite. Les adultes des deux sexes estiment la récolte des pourboires infiniment plus fructueuse que celle des vignes, des orges et des foins ; ils trouvent aussi la peine moins dure, le métier plus reluisant. Et quelle gloire de revêtir l'habit noir du valet de chambre, la redingote verte du chasseur, surtout l'ample habit bleu de ciel du concierge, plus magnifique que celui d'un de nos préfets en tenue de gala, avec ses parements dorés, et ses boutons de métal, larges comme des écus ! Les jeunes filles qui sont souvent de petites familles bourgeoises, recherchent de préférence l'Oberland, où elles s'improvisent sommelières, femmes de chambre. Leur toilette est pimpante et compliquée : des fleurs dans les cheveux, les bras nus jusqu'au coude, la chemise bouffante, le corsage de velours noir, étoilé de boutons étincelants, orné de deux ferrures en filigrane d'argent qui s'attachent par derrière sur les épaules, pour redescendre, scintiller et bruire sur la poitrine. Les touristes en admirent la « couleur locale », sans se douter que ces Bernoises d'opérette ne portent presque plus dans leurs villages ces costumes, devenus un signe de rusticité. Plus d'une est de Vaud ou de Neuchâtel ; on ne s'est pas soucié, par un vain scrupule, de vérifier leur origine ; tout ce qu'on exige d'elles, c'est d'être gracieuses et agiles, de porter crânement la livrée qu'on leur impose.

L'industrie hôtelière s'enorgueillit d'avoir « procuré du travail » à 33 480 Suisses. Ce sont donc 33 480 personnes arrachées au travail réellement productif, à l'agriculture et à l'industrie ordinaire : il n'y a pas de quoi s'en vanter. Au temps des vendanges, dans le pays de Vaud, il faut faire appel à la main-d'œuvre savoyarde ; et le cas des Grisons est plus topique encore. Sur la route d'Ostie à Rome, dit Montaigne

dans ses notes de voyage, «je trouvai, quand j'y vins, plusieurs troupes d'homes de villages qui venoient des Grisons... gaigner quelque chose en la saison du labourage, des vignes et de leurs jardins, et me disent que tous les ans c'était leur rante ». On ne rencontre plus aujourd'hui de caravanes grisonnes sur le chemin d'Italie; mais, en revanche, on aperçoit, au printemps, se dirigeant vers la Haute Engadine par le col de la Maloja, une interminable procession de familles et de troupeaux bergamesques. C'est l'exode d'une population, venue de Brescia, Soriana, Brembana, qui vient faire dans les Grisons la besogne à laquelle ses habitants, occupés à servir les touristes, sont devenus impropres; elle vient y nourrir ses troupeaux dans les alpages affermés; elle y vient moissonner, faner, cueillir les fruits.

Il y a toujours eu dans l'âme du peuple suisse un fond de moralité sérieuse, mais que le tourisme travaille inconsciemment à ébranler. On s'est ouvert peu à peu à la conception des deux morales, l'une pour les étrangers, l'autre pour les nationaux, ce qui est le secret d'adopter pour soi la plus mauvaise. Sans insister trop, ce n'est pas seulement le jeu qu'à Interlaken et ailleurs, tolèrent les municipalités complaisantes. A Genève, les music-halls pullulent; on y a importé la boxe; les cinématographes y étalent les affiches les plus osées; j'en ai vu une de ce genre, rue de la Coraterie, qui voisinait avec l'honnête enseigne d'un restaurant de tempérance pour femmes seules. Pendant toute l'après-midi, et toute la soirée, sur la « terrasse » du *Café du Nord* et de son concurrent plus moderne *la Couronne*, des orchestres de violons et de violoncelles enivrent le populaire d'une musique agréable et facile; dans les rues du quartier bas, de petites filles offrent aux passants des bouquets de violettes. Oh! tout cela n'a rien d'extraordinaire, quand on vient de France : mais ce que nous voulons dire, c'est que depuis un demi-siècle, et rien que dans ces dix dernières années, les mœurs ont singulièrement « évolué » en Suisse, et surtout dans la « Rome protestante ». En 1757, d'Alembert pouvait écrire que Genève était « à deux cents ans de nos mœurs[1] ». Elle n'en est peut-être plus aujourd'hui qu'à la durée d'une génération.

1. Tome VII de *l'Encyclopédie*, article GENÈVE.

Oui, ce sont bien les touristes, observateurs frivoles des mœurs de la Suisse, qu'ils n'ont ni le temps, ni l'occasion, ni le désir d'étudier, qui ont gâté celles-ci par leur seule présence, et qui les gâtent chaque année davantage. Ce sont bien eux qui ont découragé le labeur régulier par la hantise du gain démesuré et facile; ce sont les créateurs inconscients des maisons de jeux, les importateurs de la galanterie tarifée dans les plus humbles villages. C'est à cause d'eux que la nature a été truquée; c'est sur leur passage que s'est éveillé un appétit incroyable de domesticité jusque dans les régions légendaires de la démocratie pure. C'est surtout cette accommodation si raffinée aux habitudes des touristes, cette souplesse prévenante, insinuante et provocante, adaptée à leurs vains caprices et à toutes leurs extravagances, qui laissent des marques profondes dans le caractère national. Et c'est pourquoi songeant à ce que fut la Suisse, à ce qu'elle est encore, ses visiteurs les plus passionnés s'attristent à la pensée de ce qu'elle sera plus tard, à la crainte qu'elle pourrait un jour n'être plus.

Son patriotisme est réservé et fier, silencieux et vivace. Comme aucun parti n'y met en cause le principe du Gouvernement, l'action gouvernementale n'est jamais distraite de l'utilité publique; et dans cette libre atmosphère, où ne flotte le souvenir d'aucune oppression récente[1], l'autonomie des cantons s'oppose à ces bouleversements que l'avènement subit d'un parti apporte ailleurs au régime économique d'un pays tout entier. La Suisse, où le peuple gouverne lui même, est un laboratoire social, où chaque canton expérimente à ses seuls risques; une loi fédérale, lorsqu'elle intervient, n'est ordinairement qu'une synthèse de législations partielles bien assises; plus rarement elle impose à tous les cantons un principe déjà reconnu par leur majorité; ce n'est alors qu'une mesure régulatrice qui les astreint à étendre sur la masse des travailleurs ce minimum de protection sociale, sans lequel les sources vives de la puissance populaire seraient menacées de tarir.

La Suisse est dépourvue des séductions qu'une civilisation

1. Peut-être faudrait-il en excepter certains petits cantons, comme celui de Schwytz, où j'ai trouvé très vivants encore les souvenirs du Sonderbund.

raffinée procure à un peuple léger, spirituel, vibrant à l'éloquence, passionné d'héroïsme. Mais elle est encore préservée de tous les excès morbides de cette même civilisation qui produit dix snobs pour un homme de goût, et cent mille ignorants des affaires publiques pour un homme d'État supérieur. A l'écart des convoitises et des haines internationales, ce petit pays jouit de la considération universelle. Son territoire est un lieu d'asile pour tous les proscrits, princes dépossédés ou apôtres errants. Il est aussi, comme on l'a dit, le « home » des grandes institutions internationales, la terre élue des missions pacificatrices.

Ces magnifiques leçons, nous sommes menacés de les perdre, avec la corruption prédite de la démocratie suisse. « La Suisse est près de sa fin, écrivait récemment le Dr L. A. Schmid[1]; c'est déjà une colonie étrangère... en l'an 2000 elle ne sera plus, comme la Pologne, qu'une expression géographique. » Tous les amis de la Suisse, dont nous sommes, écartent instinctivement cette perspective désolée. Sa disparition serait dommageable aux grandes causes de l'humanité, qui repoussées de tous les prétoires du monde, ont été librement plaidées sur son sol.

JOSEPH CERNESSON

1. *Revue suisse d'utilité publique*, 1912.

LA FRANCE VEUT-ELLE AVOIR UNE MARINE?

Les manœuvres navales viennent de se terminer; jamais, semble-t-il, l'opinion publique n'y avait pris autant d'intérêt. La presse a célébré la science des chefs et l'entraînement des équipages; bientôt le cinématographe, auquel fut consacrée toute une phase des manœuvres, représentera à travers la France les prouesses de nos cuirassés, de nos torpilleurs et de nos sous-marins. Puis les félicitations officielles, plus touchantes que jamais, sont venues s'ajouter à cette publicité pour donner au peuple français l'opinion que ses deniers n'avaient point été gaspillés et qu'aujourd'hui, sur la Méditerranée, le pavillon français flottait en maître.

Au lendemain de la revue à grand spectacle du 4 septembre 1911, l'explosion de la *Liberté* venait brutalement rappeler les pouvoirs publics au sentiment des responsabilités. A la suite de nos dernières manœuvres, les journaux anglais ont dénoncé la crise du commandement qui menace d'affaiblir notre flotte, justifiant ainsi la déclaration toute récente du ministre de la Marine britannique, que la flotte anglaise ne comptait que sur elle-même et n'aurait recours à aucun allié pour assurer la sécurité de l'Empire.

Ces critiques peuvent surprendre en France où la situation morale de nos officiers de marine n'est pas connue. Pour beaucoup d'entre eux, en effet, le silence est un devoir; pour

d'autres, c'est une question d'amour-propre, mais quand on entend leur confidences, on ne peut douter de la gravité du mal qui mine lentement notre organisme naval et compromet notre défense nationale.

C'est surtout dans les rangs subalternes que sévit la triple crise des effectifs, de la vocation et du recrutement. Alors que l'augmentation de notre flotte exige un nombre de plus en plus grand d'officiers, les candidats à l'École Navale deviennent de moins en moins nombreux. En 1902, on comptait 479 candidats ; en 1912, ils n'étaient plus que 223, et ce chiffre a subi encore un fléchissement en 1913, malgré toutes les mesures prises pour s'assurer le bienveillant concours des candidats malheureux aux autres écoles ; officiellement, le concours a fait place en 1913 à un examen sans chiffre d'admission limité. Au même moment, les mesures prises pour ranimer l'attrait de la carrière militaire attiraient pourtant 200 candidats de plus à Saint-Cyr.

D'autre part, les cadres actuels se vident ; en 1912, d'après un rapport officiel, la Marine a vu partir 101 officiers de vaisseau alors qu'elle n'en gagnait que 75 ; l'effectif total a diminué en une seule année de 26 unités alors qu'il aurait dû croître de 60 pour gagner en dix ans les 600 officiers qui sont nécessaires pour faire face aux nouveaux besoins de notre flotte. Démissions d'autant plus sensibles qu'elles viennent des officiers les plus jeunes ou les plus brillants : telle promotion d'enseignes a vu son effectif diminuer d'un quart en quelques années, tandis que l'on constatait le départ prématuré de presque tous les officiers qui s'étaient fait un nom en canonnage, télégraphie sans fil, navigation sous-marine, aviation, éducation physique, et même en littérature, sans compter ceux qui se contentaient de se ranger parmi les officiers les plus distingués, tout en ne s'étant pas signalés par des travaux particuliers. Enfin les mariages, qui sont pour les officiers de marine une sorte de démission, se multiplient, montrant le désir qu'ont les jeunes officiers de chercher, auprès d'un foyer, des satisfactions qui puissent remplacer celles que leur carrière ne leur procure plus.

Ainsi ce corps qui donna à la France tant de célébrités dans

toutes les branches des connaissances humaines est menacé dans la qualité encore plus peut-être que dans la quantité de ses effectifs.

Le ministre de la Marine, lui-même, dans une interview récente, reconnaissait « l'énervement des officiers combattants ». Avant lui, la commission chargée par M. Delcassé d'étudier la réorganisation du personnel militaire de la flotte, et que présidait l'amiral Germinet, avait conclu ainsi son rapport au ministre :

La question est trop grave pour ne pas être abordée. Les statistiques sur les entrées à l'École Navale, les démissions, les retraites prématurées et, mieux encore, les enquêtes ou observations relevées dans l'exercice des commandements les plus importants, suffiraient à renseigner les plus incrédules sur l'existence d'une désaffection lente, mais sûre, de cette magnifique profession de la mer, dans le corps même des officiers et, par répercussion, dans le pays tout entier. Si, comme le pensent certains officiers, les causes initiales de la crise étaient uniquement d'ordre financier, mieux vaudrait mettre en chantier un cuirassé de moins et résoudre les difficultés inhérentes au personnel, pour accroître la valeur morale de l'ensemble de la flotte. Mais il s'en faut que l'origine de la maladie organique qui affaiblit le corps des officiers soit purement financière, elle représente tout un ensemble complexe de causes variées qui justifieraient précisément un examen méthodique et minutieux en vue d'en faire disparaître les effets pour la marine future... Ceux qui croient fermement que les connaissances techniques les plus complètes ne compenseront jamais, dans le métier de la mer, les défaillances du moral, voient avec tristesse le nombre des indifférents et des mécontents grandir dans la marine française... On est bien forcé de le reconnaître : le nombre d'officiers qui quittent la carrière en pleine force d'âge et de travail est considérable. Pour être attaché à une mission quelle qu'elle soit, il est nécessaire d'avoir foi en elle. La foi dans la Marine, disons-le avec tristesse, mais avec franchise, trop d'officiers l'ont perdue.

Depuis le temps où l'amiral Germinet signait ce douloureux aveu, la situation n'a fait que s'aggraver, et, tout dernièrement, la désignation d'officiers pour suivre les cours de l'école de canonnage a mis en lumière cette désaffection à l'endroit d'une profession dont on a enlevé systématiquement tous les avantages pour ne lui laisser que des responsabilités de plus en plus lourdes.

On n'a pu trouver que trois officiers de bonne volonté pour suivre les cours de cette école; les autres désignations ont dû être faites d'office et elles ont soulevé un tel mécontentement que le ministre a prescrit une enquête sur les causes de cette répulsion pour des fonctions d'une importance capitale à bord de nos bâtiments.

Constatation analogue dans le rapport sur le budget de 1913, par M. Chautemps :

Un découragement profond règne chez les officiers de marine; les départs prématurés se font de plus en plus nombreux, surtout parmi les jeunes qui peuvent encore embrasser d'autres carrières. Chez les lieutenants de vaisseau un peu anciens, le manque d'entrain est pour ainsi dire général et chacun ne songe qu'à trouver le poste tranquille qui lui permettra d'attendre sa retraite, soit le grade supérieur, ou bien encore certains aiguillent vers un emploi à côté (contrôle, fabrication des poudres, laboratoire central, aviation)... Il est grand temps d'aviser pour rendre à l'officier l'allant, l'entrain et l'esprit de sacrifice qui lui sont nécessaires et qui l'amèneront, suivant le mot de Colbert, à « servir gaiement ».

Or rien n'a été fait et, depuis l'abandon du projet de loi des cadres, déposé par M. Baudin, s'est accru le scepticisme avec lequel les officiers, trop constamment déçus, accueillent les félicitations et les gages de sollicitude qui marquent la fin des manœuvres ainsi que les déclarations encourageantes que les ministres ont coutume de faire depuis quelques années, au moment des examens d'admission à l'École Navale.

Crise d'autant plus redoutable qu'elle survient au moment de l'introduction de croiseurs allemands en Méditerranée, de l'augmentation des flottes austro-italiennes. Et quel risque courrait l'Entente cordiale si rien ne venait modifier l'opinion que se font les Anglais de l'efficacité de notre concours dans cette mer.

Le pays, pour avoir « la marine nécessaire à sa politique », s'est imposé de lourds sacrifices; mais l'œuvre de relèvement est menacée par l'imprévoyance des pouvoirs publics, car il est inutile d'avoir construit une flotte, qui a coûté près de deux milliards, si l'on ne prend les mesures nécessaires pour la doter d'un personnel qui sache en obtenir le meilleur rendement possible. Or le Parlement ne s'est attaché qu'à la

reconstitution du matériel; le personnel l'a laissé indifférent; il semble qu'on n'ait pas compris qu'il y avait là un merveilleux facteur de multiplication des forces que ne saurait négliger un pays dont l'effort financier est nécessairement limité par ses charges militaires et sociales.

A l'étranger, la progression des armements maritimes a provoqué partout des crises d'effectifs, mais on s'est hâté d'y remédier, estimant comme le ministre de la Marine des États-Unis que « ce serait folie de dépenser des centaines de millions pour la construction du matériel de la flotte et de refuser les quelques millions indispensables à la formation et à l'entraînement du personnel qui doit en être l'âme ».

Dans la guerre maritime, le matériel confié au personnel à tous les degrés de la hiérarchie est d'une grande valeur, et l'influence de ce personnel sur l'efficacité de la flotte devient de plus en plus importante à mesure que s'accroissent le tonnage des bâtiments, le calibre des pièces, la complexité des appareils. Si de l'amiral commandant en chef dépend l'utilisation d'une force qui a coûté au bas mot deux milliards, chaque capitaine de vaisseau met en œuvre un matériel valant de 40 à 80 millions, chaque lieutenant de vaisseau de 2 à 10 millions. Un signal, une fausse manœuvre peuvent paralyser ces éléments de nos forces. Il est inutile, par exemple, de doter notre armée navale d'une escadre rapide si les millions consacrés à l'acquisition d'une supériorité de vitesse sont confiés à des chefs hésitants. De même, l'importance de plus en plus grande du réglage du tir, la rapidité avec laquelle se dénouent les événements sur mer, exigent chez les commandants, les officiers canonniers et torpilleurs, de plus en plus de sang-froid, d'esprit militaire. En temps de paix cette influence du chef n'est pas moindre, car l'efficacité de la force qui lui est confiée dépend de l'entraînement qu'il lui aura fait subir, de l'enthousiasme qu'il aura su faire naître chez tous ses collaborateurs. Une autre caractéristique de la guerre navale, c'est qu'au combat le chef n'a plus aucun moyen d'action sur ses sous-ordres, isolés sur leurs bâtiments et dans leurs compartiments étanches. L'amiral ou le commandant ne pourront le plus souvent se porter à temps au point où se

produiront des défaillances; ils ne pourront même pas faire parvenir leurs ordres, aussi ne doivent-ils compter que sur la préparation du temps de paix et l'initiative des divers chefs auxquels ils sont, en quelque sorte, obligés de déléguer leur autorité. Il faut donc qu'une communion complète de sentiments et d'idées militaires règne entre tous les chefs à tous les degrés de la hiérarchie et que tous fassent preuve des mêmes qualités. Les incidents du combat[1], les fatigues du temps de guerre amèneront sur la plupart des bâtiments des officiers en sous-ordre à remplir momentanément des fonctions supérieures, à en supporter toutes les responsabilités et peut-être même à prendre de graves initiatives pouvant intéresser la conduite de l'armée entière. En temps de paix, d'ailleurs, il est mille circonstances critiques où l'officier de quart doit agir avec habileté et décision en attendant que puisse se produire l'intervention du commandant.

On voit donc combien reste vraie cette autre phrase de Colbert que citait le rapporteur du budget de la Marine : « Tout ce qui s'est fait et tout ce qui se fera à l'avenir pour la Marine est inutile si l'on n'a pas de bons officiers. »

***

Comment, avec les éléments remarquables dont la marine française disposait, une telle crise a-t-elle put éclater? Tous ceux qui ont suivi nos manœuvres navales peuvent en témoigner : il est peu de professions où l'on rencontre autant de chefs, en général bienveillants, dont la supériorité est telle que leur obéir est chose facile et douce; des camarades sûrs et agréables qui, pour avoir beaucoup vu, ont beaucoup appris et beaucoup réfléchi. On y trouve un milieu sain, tout de travail et de dévouement, et rien n'est meilleur pour la paix du cœur ou de l'esprit que cette vie quasi monastique qui permet de s'isoler loin de l'agitation des affaires et des compromissions de la politique. De nos jours encore le métier de

1. Au cours de la guerre de l'Indépendance américaine nos pertes en capitaines de vaisseau atteignirent les chiffres considérables de 22 tués, 26 blessés, 12 morts des maladies de mer.

marin a tout pour attirer les jeunes gens avides d'action. Ils pourront, à vingt-cinq ans, avoir parcouru les deux hémisphères, avoir pris contact avec les principales races qui peuplent la vaste terre, s'être mêlés à la cohue des villes jaunes ou des cités américaines, avoir admiré les vestiges des civilisations disparues, les ruines d'Angkor comme celles d'Aradnapura, le Parthénon, le Colisée ou les Pyramides, les merveilles naturelles comme les grottes de Fingall ou la baie d'Along, les forêts de Kandy comme celles des Antilles. Au surplus, l'officier de marine voit s'ouvrir devant lui un immense champ d'action intellectuelle : mathématiques, électricité, chimie, balistique, astronomie, histoire, sollicitent sa curiosité, car il est peu de sciences auxquelles il puisse rester étranger, sans compter, par-dessus tout, la lutte contre les éléments et la conduite d'une race d'hommes sans pareils. Être un savant, un homme d'action, un pasteur d'hommes, telles sont les magnifiques perspectives qu'offre cette profession à ceux qui se sentent la tête solide et le cœur bien placé. Pour expliquer la désaffection profonde de nos officiers à l'endroit d'une carrière qui jadis les enthousiasmait, il faut donc qu'un ensemble de causes extérieures ou intérieures aient créé au corps des officiers de marine une situation telle qu'elle leur fasse oublier tous les attraits ou même les avantages que leur métier peut encore posséder.

La question du recrutement des officiers canonniers permet de mettre en lumière ces causes. Le ministre a naguère invité tous les commandants de bâtiments à rechercher :

1° Les motifs du peu d'empressement des enseignes de vaisseau à demander leur admission à l'école de canonnage;

2° Les mesures qui paraissent pouvoir être prises en vue de modifier cette situation et qui seraient de nature à réduire dans l'avenir le nombre des désignations d'office pour la dite école.

Cette sorte de referendum, dont on pouvait attendre d'excellents résultats, a fait éclore, dans les carrés de nos bâtiments et dans la presse maritime, des récriminations dont l'unanimité décèle la crise qui sévit chez les officiers de marine, crise particulièrement significative, car jamais on ne put constater

jusqu'ici un tel mécontentement à un âge où les désillusions ne sévissaient guère autrefois. Le passage à l'école de canonnage, si désagréable soit-il, ne suffirait pas à provoquer cette abstention générale des enseignes de vaisseau, s'ils ne voyaient la situation faite à leurs devanciers et si le brevet d'officier canonnier ne devait leur enlever toute possibilité d'occuper les emplois qui ont encore conservé quelque attrait ou qui permettent d'échapper ainsi au joug qui pèse sur ceux qui, pour vivre, se résignent à supporter toutes les déceptions d'une carrière manquée.

Cette répulsion pour l'école de canonnage s'explique par la façon dont sont traités la majorité des officiers de marine des grades subalternes, surtout à bord des grands bâtiments. C'est bien ce qu'avait constaté le rapport Germinet : « La vie de bord, de plus en plus à charge, est considérée comme anormale et la plupart des officiers font tous leurs efforts pour échapper d'une façon ou d'une autre à cette sujétion. »

Les règlements qui régissent les embarquements et les permutations, sont hérissés de défenses qui déconcertent les meilleures volontés. Un officier qu'un précédent embarquement a conduit à Brest est-il désigné pour un bâtiment stationné dans la Méditerranée, et laisse-t-il derrière lui des intérêts d'argent, des enfants à élever ou un foyer dévasté par la maladie? Toute permutation lui est interdite en pratique et il doit tout abandonner pendant deux ans et souvent davantage, car les officiers restent parfois trente et trente-deux mois sans être remplacés par suite de la pénurie des cadres. Un officier a été désigné pour l'école de canonnage après quarante-six mois d'embarquement consécutifs. La période d'embarquement terminée, un officier pourrait se croire en droit d'avoir quelque repos pour se remettre de ses fatigues, régler ses affaires d'intérêt et vivre un peu comme tout le monde. Il n'en est rien; après un mois de « résidence libre », à solde réduite, il lui faudra reprendre la mer. Il y a quelques années encore, pour les officiers subalternes, cette période de « résidence libre » était au minimum de trois mois; faute de personnel, on l'a réduite, sans compensation d'aucune sorte.

Enfin les déplacements imprévus des escadres, la nécessité d'assurer un service très chargé contribuent à rendre pénible

cette vie instable qui n'a d'autre terme que la retraite prématurée, la nomination aux grades supérieurs, ou l'obtention de quelque poste d' « embusqué », aussi rare qu'envié. Un officier ne peut savoir où il sera le lendemain; avec une désinvolture irritante, on le fera changer de bâtiment, de fonctions; on invoquera la pauvreté des effectifs, on usera de tous les expédients possibles; on ne lui accordera aucune des garanties prévues par les mêmes règlements dont il aura subi toutes les obligations. A mesure qu'augmentaient le nombre des canons et la complication des appareils, on a diminué l'effectif des officiers de marine embarqués à bord de chaque bâtiment, quitte à leur demander, en temps de paix, un travail écrasant qui use les meilleures volontés, et à prévoir pour eux en temps de guerre un service qui dépasserait la limite des forces humaines comme les dernières manœuvres en ont fait la preuve. Quatre enseignes de première classe, trois de deuxième doivent remplir sur un bâtiment comme le *Jean-Bart* les mêmes fonctions qu'assumaient, il y a six ou sept ans, sept enseignes de première, six de deuxième sur un bâtiment comme la *Gloire* dont le tonnage est exactement la moitié de celui du *Jean-Bart*.

Tel est le résultat de l'imprévoyance du Département aussi bien que du Parlement qui n'ont pas marchandé les crédits destinés au matériel, mais qui ne se sont pas occupés du personnel nécessaire à le mettre en œuvre. Les officiers se réfugient sur les petits bâtiments, les seuls où ils puissent trouver quelques-unes des satisfactions morales que procurait jadis la carrière d'officier de marine, sans compter certains avantages matériels qui ne sont point à négliger.

Plus grave que ces multiples désagréments qui ne provoqueraient guère qu'un mécontentement superficiel, la cause essentielle de la lassitude croissante que l'on constate est la diminution du rôle et du prestige de l'officier de marine. Certains chefs paraissent complètement ignorer la situation et les aspirations des jeunes générations d'officiers. Quelque peu désorientés par les transformations rapides du matériel, effrayés par le retentissement que donne la presse aux moindres accidents, ils professent pour leurs navires un culte exclusif. Ajoutez l'influence d'une longue période de paix qui

fait prévaloir l'importance du matériel. Les officiers subalternes sont entièrement consacrés à l'entretenir : c'est la politique dite du « sombrero » qui consiste à mettre sa responsabilité à couvert en exigeant la présence d'un officier partout où peut arriver la moindre histoire.

Si la Marine se plaint de la pénurie de ses cadres d'officiers subalternes, elle ne doit pas oublier qu'elle la doit à leur utilisation défectueuse. En faisant jouer aux officiers le rôle des sous-officiers, et en plaçant ces derniers sous la tutelle constante des premiers, elle leur a enlevé tout esprit d'initiative ou de responsabilité, elle en a fait des automates que désempare l'absence du chef. Sur certains bâtiments, c'est un empiétement continuel du supérieur sur le rôle et l'autorité de l'inférieur et le désir d'occuper tout le personnel et tous les instants dont il dispose. Pour apprécier la valeur de ce système il suffit d'en comparer les résultats avec ceux qu'obtiennent les commandants qui savent exciter le zèle de leurs officiers en leur laissant une large initiative contrôlée, et qui ne craignent point d'entendre dire qu'à leurs bords les officiers trouvent le temps de se livrer aux mille études dont la connaissance prépare l'officier de marine à son rôle de guerre. Les bâtiments qui ont de tels chefs, se placent en toutes circonstances en tête de l'armée navale et, à la fin de leur période d'embarquement, leurs officiers demandent à rester à bord. Les bâtiments ne sont évidemment point ceux ou tel enseigne de huit ans de grade ne peut hisser une embarcation hors de la présence d'un lieutenant de vaisseau, où tel autre enseigne, après avoir été chef de quart sur un grand bâtiment, en campagne lointaine, se trouve placé à la mer sous les ordres d'un lieutenant de vaisseau et d'un autre enseigne, et perfectionne son éducation maritime en vérifiant de minute en minute, pendant tous ses quarts, la distance du bâtiment qui précède.

Nos jeunes officiers souffrent aussi d'une spécialisation à outrance. Au lieu d'être des chefs militaires, ils deviennent peu à peu des techniciens de l'hydrographie, de l'astronomie, des évolutions, des compas, enfin de l'artillerie. Colbert qui, au début, avait tant poussé dans cette voie en aperçut les dangers et tenta d'y remédier, mais il semble qu'il était

trop tard et, depuis la fin du XVII[e] siècle, les idées militaires saines, les qualités de commandement, furent l'apanage de quelques personnalités que l'esprit des officiers sous leurs ordres paralysait sur le champ de bataille. Or, depuis quelques années, on voit une spécialité tenter d'asservir la tactique à ses conceptions[1] et de transformer la moitié de nos officiers de marine en contremaîtres. Certes il serait peut-être bon que la marine pût faire exécuter ses moindres besognes par des chefs d'équipe recrutés dans nos grandes écoles ; mais il ne faut pas se laisser hypnotiser par l'intérêt de telle ou telle spécialité si importante soit-elle ; l'intérêt général de la marine, l'efficacité intégrale de la flotte doivent tout primer. C'est une tendance des spécialistes de faire abstraction des contingences et de vouloir asservir l'organisme naval au plan idéal que leur font entrevoir leurs conceptions particulières. Or quelle que soit l'importance de l'artillerie à bord de nos bâtiments, on ne peut exiger, par de simples règlements, que des jeunes gens attirés dans la marine par le prestige du commandement se plient, pendant des années, sans aucune compensation, à des besognes qui, dans l'industrie privée et dans nos arsenaux, sont confiées à des agents d'exécution très subalternes. La répulsion pour le service de l'artillerie serait bien atténuée si l'on n'avait commis l'erreur de vouloir trop prolonger la durée de cette spécialisation et créer de la sorte à l'officier breveté canonnier une situation à part dans le corps des officiers de marine. L'enseigne qui s'est laissé prendre dans cette ornière n'en peut plus sortir alors que ses camarades brevetés torpilleurs, une fois leur stage, leur « corvée » de deux ans terminée, pourront commander des sous-marins, des torpilleurs. Il sera

1. Si nous voulions montrer l'influence de la spécialisation sur les idées militaires, nous citerions la conception du combat à grande distance, hors de portée des torpilles, où l'on attendra le dénouement d'un tir que l'on s'efforce de ramener aux conditions des exercices de polygone, au lieu de provoquer ce dénouement en se portant à une distance telle que tous les coups portent et que toutes les armes soient utilisées dans une concentration de toutes les forces dont on peut disposer. On doit cependant rendre justice à l'influence heureuse qu'ont exercée les officiers canonniers sur la rénovation de notre marine et son entraînement au combat. Les défauts que nous constatons proviennent uniquement d'une spécialisation trop étroite t trop prolongée, dont ils ne sont pas responsables.

condamné pendant tout le temps qu'il sera enseigne aux besognes méticuleuses, aux démontages minutieux, sans compter une paperasserie fastidieuse. Il aura un calepin spécial où les gardiens des dogmes, constamment aux aguets, inscriront ses moindres défaillances, non sans qu'elles aient été, au préalable, publiées en termes généralement dénués d'aménité. Une fois lieutenant de vaisseau, seul de ses camarades il ne sera pas chef de service et, sous les ordres d'un officier du même grade, il continuera, comme devant, sa besogne de spécialiste jusqu'au jour où il sera appelé à diriger l'artillerie d'un bâtiment, parfois au milieu de l'hostilité provoquée par les accaparements de sa spécialité et de ses devanciers.

La spécialité du canonnage tend à former un corps à part ayant ses chefs, ses règlements et même ses revendications relatives au service à bord, — revendications analogues à celles des mécaniciens il y a une quinzaine d'années. — Ceci est d'autant plus dangereux que le corps des officiers de marine a un rôle essentiel : le commandement; ses soins devraient être consacrés au développement de ses réflexes militaires et nautiques; c'est l'attrait de cette carrière et, si haut qu'on place le culte du matériel, on ne doit pas perdre de vue que la spécialité de l'officier de vaisseau n'est qu'une occupation accessoire, temporaire, une période du cycle qui doit le préparer à son rôle final : être un chef dans le combat sur mer. Pour jouer ce rôle, il est d'ailleurs nécessaire que l'officier ait fait un stage dans les diverses spécialités dont il est chargé de coordonner les efforts; il faudrait qu'il ait été canonnier, torpilleur, il faudrait qu'il ait pu être mécanicien, pour se rendre compte de ce qu'il peut demander à chacun, mais ce ne doivent être là que des stages assez courts.

On a pensé qu'un séjour à l'École supérieure suffirait à préparer les officiers au commandement; mais à l'âge ou s'opère actuellement cette transformation d'officier de spécialité en officier de marine, on dépouille difficilement le vieil homme. Ce qui a fait la valeur maritime de nos grands chefs, c'est leur préparation continue depuis leur jeunesse à l'exercice des fonctions suprêmes, car la décision judicieuse, la manœuvre habile, au combat comme à la mer, n'est que le résultat d'une longue et constante éducation

des réflexes à laquelle le soin absorbant du matériel ne permet pas de se livrer[1]. L'un des remèdes à la crise des officiers de marine en général, à celle des officiers canonniers en particulier serait donc de donner libre cours à ces aspirations d'initiative, de responsabilité et de culture générale, qui se manifestent avec tant d'intensité parmi nos officiers. En particulier il faut ouvrir aux officiers canonniers l'accès à tous les postes. Sinon on accélérera les démissions ou l'émigration vers les corps auxiliaires, qui se manifeste aujourd'hui.

Il existe un autre motif de découragement qui est la cause essentielle des effets regrettables de la spécialisation, c'est la stagnation dans les grades subalternes.

A tous les degrés de la hiérarchie nos officiers sont trop vieux pour les fonctions qu'ils remplissent. Tandis que les capitaines de vaisseau, à l'étranger, sont promus entre quarante et quarante-sept ans, les capitaines de frégate entre trente-deux et quarante-deux, les nôtres sont, à grade égal, de dix ans plus âgés. Nombre d'officiers supérieurs n'auraient plus la résistance nécessaire pour surmonter les fatigues du temps de guerre; ils ont été prématurément usés par un métier subalterne qui épuise vite les organismes les plus robustes. Comme l'a bien fait remarquer l'amiral Darrieus : « Lorsqu'on laisse s'étioler dans les grades subalternes de jeunes officiers, pleins d'entrain et de vigueur, on stérilise sans s'en rendre compte, les plus précieux germes de la force morale. Si ces mêmes officiers s'éternisent par surcroît dans

1. Il ne suffit pas en effet pour remplir les multiples tâches de l'officier de marine d'avoir appris quelques principes, quelques manuels ou quelques règlements; il faut se les être assimilés de longue date, par une étude approfondie. Depuis quelque temps, par exemple, nous voyons critiquer les connaissances insuffisantes des préfets maritimes relativement aux multiples problèmes économiques que soulève le commandement d'un grand arsenal; il n'est pas difficile de prévoir que le jour où les amiraux seront recrutés parmi des officiers par trop spécialisés dans les questions purement nautiques ou militaires, ce commandement passera en d'autres mains au grand détriment de l'efficacité de la flotte dont l'arsenal ne doit être que le serviteur dévoué, le collaborateur indispensable. D'une façon générale, pour conserver son autorité, le corps de commandement ne doit pas empiéter sur le domaine des spécialistes dont il guide et coordonne les efforts; il ne doit pas négliger sa culture générale pour se consacrer à certains détails, sinon il tombera au rang des spécialistes qui, plus puissants que lui politiquement, prendront sa place qu'ils envient.

les emplois en sous-ordre, on tue lentement, mais sûrement en eux le goût des initiatives et des responsabilités. » D'ailleurs lorsqu'on élabora, en 1832, le statut qui régit encore l'avancement actuel des officiers, les généraux élevés à l'école des guerres de la Révolution et de l'Empire voulurent éviter cette stagnation dans les grades inférieurs. Dans son rapport à la Chambre des Pairs, le général de la Roche-Aymon, qui avait vu de près l'organisation des armées prussiennes, en expliquait ainsi l'infériorité : « Toutes les armées étrangères qui ont combattu contre la France, disait-il, ont payé par des revers souvent inouis leur système d'avancement. On y comptait sur des vétérans et, au moment du danger, on ne trouvait plus que des invalides. Il y avait bien des bataillons, des escadrons, mais privés d'esprit militaire; faute d'avenir, leur ensemble n'était maintenu que par la nécessité, la patience et la résignation. »

Actuellement dans la marine française le vieillissement se traduit chez les enseignes par un mécontentement qui ne tarde pas à dégénérer en apathie. Chez les lieutenants de vaisseau, au bout de quelques années de grade, on constate les mêmes symptômes, puis, lorsque après avoir dépassé la quarantaine, ils arrivent à commander quelque torpilleur d'escadre, il n'ont plus cette audace qui est absolument indispensable pour exécuter les charges à fond, qui, seules, permettent d'utiliser ces petits bâtiments aussi complètement que le font les Allemands ou les Anglais.

Napoléon avait d'ailleurs reconnu les inconvénients du vieillissement des cadres de la Marine; il écrivait à son ministre, le 14 juin 1805 : « Il ne faut pas se le dissimuler; il faudra que je choisise désormais mes amiraux parmi de jeunes officiers de trente-deux ans et j'ai assez de capitaines de frégate qui ont dix ans de navigation pour en choisir six auxquels je pourrais confier des commandements. Présentez-moi une liste de choix de six jeunes officiers de marine, commandants des vaisseaux ou des frégates, ayant moins de trente-cinq ans, les plus capables d'arriver à la tête des armées. Mon intention est de les avancer et de les pousser par tous les moyens. » Actuellement nos officiers de marine se voient confier l'utilisation de nos grandes unités après avoir

dépassé largement la cinquantaine, puis, au déclin de la vie, ils obtiennent enfin le commandement de nos escadres. Le métier de commandant est des plus exténuants ; le choix ne peut s'exercer que sur les officiers qui ont su rester bien portants malgré tout : la culture physique devient, dans notre marine, la voie la plus sûre vers les hauts commandements.

D'ailleurs quelle est de nos jours, pour la plupart des officiers, la préparation au commandement d'un grand bâtiment, tâche qui demande tant de doigté et de coup d'œil? Comme lieutenant de vaisseau, pendant une période de treize à dix-sept ans, un ou deux commandements de petits bâtiments auront coupé la monotonie du service de quart. Pendant tout le reste de ce long stage, le lieutenant de vaisseau aura rempli à peu près les mêmes fonctions quelle que soit son ancienneté; elles ne seront pas différentes de celles des enseignes dont il devra encore subir au carré l'exubérance parfois gênante à son âge. Bien rarement pendant son quart sur certains bâtiments, un lieutenant de vaisseau, ayant le même âge que les commandants anglais pourra commander à la barre : « 10 degrés à droite », sans que le commandant ne surgisse pour mettre 20 ou 0.

Comme capitaine de frégate il manœuvrera à nouveau un contre-torpilleur et dirigera une escadrille, puis il veillera, à la propreté du cuirassé qu'il devra conduire au combat lorsqu'il aura orné enfin sa manche de cinq galons d'or.

De ce vieillissement des cadres supérieurs résulte la difficulté de pourvoir au commandement suprême de nos escadres. Nos manœuvres l'ont prouvé : l'utilisation de notre flotte repose en ce moment sur un seul homme, l'amiral de Lapeyrère, et l'on reste effrayé en songeant au vide que laisserait sa disparition. Tels sont les résultats d'un système qui nomme des amiraux à un âge tel qu'ils ont à peine le temps d'avoir bien en mains la conduite de leurs escadres lorsque l'impitoyable limite d'âge vient priver la marine de leur expérience, de leurs talents et surtout de la confiance qu'il ont su inspirer à leurs officiers, à leurs équipages. Depuis vingt ans l'âge moyen d'accession au grade suprême de la hiérarchie navale a subi un recul de quatre années, particulièrement sensible au déclin de la vie, après quelque quarante années de

fatigues et de soucis. Cependant nos amiraux actuels ont eu une carrière relativement rapide; presque tous avaient déjà commandé comme lieutenant de vaisseau quelque petite unité à l'âge ou les officiers d'aujourd'hui reçoivent leur troisième galon; certains d'entre eux ont reçu leurs deux étoiles à l'âge que les statistiques assignent aux générations actuelles d'enseignes pour atteindre le grade d'officier supérieur. On se demande avec anxiété comment dans quelques années se recruteront les chefs d'escadre ayant l'entrain et l'expérience du commandement qu'exige le maniement d'une flotte comme la nôtre. En quittant le commandement de l'escadre de la Méditerranée, l'amiral de Jonquières pouvait rappeler avec fierté que pendant quinze ans, il avait exercé le commandement de bâtiments de guerre; pendant quinze ans, sous toutes les latitudes, dans toutes les circonstances possibles, il avait été le « Maître après Dieu ». Quel sera celui des chefs de demain, qu'auront mûri autant de responsabilités et de dangers victorieusement surmontés et qui pourra présenter de telles garanties à son pays et à ses hommes?

L'Empereur d'Allemagne a déjà pu qualifier notre marine de marine de vieillards, mais d'année en année ce jugement devient de plus en plus vrai. La stagnation dans les grades inférieurs, cause d'infériorité pour notre commandement, est, à coup sûr, la cause essentielle du fléchissement des vocations. A l'âge où l'on envoie nos enseignes user leurs culottes sur les bancs des multiples écoles de la Marine, nos amiraux avaient déjà senti s'exalter leur personnalité dans des missions délicates, dans des circonstances difficiles et, parfois même, ils avaient leur page de gloire.

Le métier de la mer a donc beaucoup perdu de ses charmes; toutefois il serait encore l'un des plus enviables si l'on n'avait trop exploité les bons sentiments du corps d'officiers en ne faisant rien pour compenser l'augmentation des charges, la diminution d'attrait de leur carrière.

Autrefois l'officier de marine n'avait guère d'autres débouchés que la marine marchande, tandis qu'aujourd'hui il est préparé à entrer dans n'importe quelle industrie pour peu qu'il ne craigne point le travail. Or pour attirer et retenir les voca-

tions, la Marine n'offre plus assez de satisfactions, ni assez d'honneurs, elle brime par trop ceux qui lui consacrent leur temps, leurs connaissances et, à l'occasion, leur vie. Elle fait preuve en toutes circonstances d'une mesquinerie décourageante et tandis qu'avec les charges, les avantages qu'elle offrait auraient dû croître, il n'est pas de carrière où ils aient décru aussi rapidement, au point de placer les officiers subalternes dans une situation pécuniaire et morale absolument différente de celle qu'ont connue les chefs d'aujourd'hui. En s'industrialisant, la Marine a perdu son attrait d'autrefois et cela tandis que s'accroissaient le prestige et les bénéfices de l'ingénieur. Rien d'étonnant alors que les jeunes gens, tant qu'à remplir les fonctions de contremaîtres, préfèrent être ingénieurs dans l'industrie où ils n'ont point à subir les multiples sujétions de tous genres que la Marine a seule su conserver de son passé.

Le goût du travail qui règne chez les jeunes trompe beaucoup d'officiers anciens; les cafés, les établissements de nuit sont presque désertés et les journaux des ports ont souvent enregistré les doléances des tenanciers qui n'ont point manqué d'attribuer à l'opium cette abstention presque générale. En réalité les jeunes officiers restent chez eux ou à leurs bords pour travailler. L'École des officiers électriciens-torpilleurs est très recherchée; on y travaille peut-être plus qu'à l'École de canonnage, mais elle offre par contre la perspective de débouchés d'autant plus appréciés que les jeunes officiers entendent les plaintes de leurs aînés qui se sont laissé vivre et ont trop tardé à briser leurs chaînes. Ainsi se prépare l'émigration des officiers les plus aptes à conduire les hommes. Les jeunes générations connaissent l'importance que l'on attache à l'argent, la déchéance de l'uniforme du ci-devant « Grand Corps », ils sont désillusionnés par un métier dur et astreignant qui éteint petit à petit leur entrain, leur enthousiasme; mais avant de quitter une carrière qui pourrait être si belle, avant de renoncer pour toujours à leurs rêves de gloire, ils attendent encore que soit tranchée la question de la loi des cadres. Son abandon définitif nous priverait donc des éléments les meilleurs. Les autres, ceux qui ne sont pas capables de se refaire une vie, se réfugieraient dans le scepticisme

ou le fonctionnarisme et la Marine française s'acheminerait vers d'irréparables désastres. Certes on trouvera toujours des officiers pour combler les vides de nos cadres; on en trouvera parmi ceux que leurs facultés condamnaient aux situations médiocres; il suffira pour cela de continuer à diminuer les conditions requises pour obtenir l'épaulette. Cet affaissement de notre commandement ne sera même pas sensible en temps de paix; pour sauver la face, on fera des exercices moins périlleux, on conservera le pourcentage des tirs en les effectuant dans des conditions plus faciles, mais c'est au jour du combat qu'éclatera l'infériorité de ceux qui doivent donner la vie à cette flotte qui nous a coûté si cher. Alors on s'apercevra que l'on a gâché des forces inestimables, et il sera trop tard; les leçons des combats de Prairial, d'Aboukir et de Trafalgar trouveront dans de nouvelles défaites une sanglante confirmation. Il ne suffira pas alors d'insulter les vaincus : un corps d'officiers est ce que le fait la nation, et les responsabilités devront retomber sur ceux dont l'indifférence ou la haine aura laissé croupir des hommes d'élite dans une situation déprimante.



L'abaissement du prestige de l'officier de marine a contribué aussi à éteindre les vocations. Il n'est pas jusqu'aux cérémonies officielles qui ne contribuent au mécontentement général par le sans-gêne et la désinvolture avec lesquels sont traités des hommes dont le rôle sera si grand à l'heure du danger. Tout a été dit sur les résultats de cet affaiblissement voulu du prestige militaire, mais les officiers de marine en ont subi plus particulièrement les effets et en même temps que la considération attachée à leur uniforme ils ont vu leur autorité diminuer à mesure que l'on répandait à profusion les galons sur les manches de tous ceux qui leur étaient jusqu'ici subordonnés dans la préparation et l'accomplissement de leur tâche militaire.

Il y a quinze ans encore, la Marine avait pour recruter ses commandants, ses chefs d'escadre, une monnaie qui en France

n'a pas de pareille : le prestige qui entourait les épaulettes timbrées d'une ancre. A ceux sur qui pèsent les responsabilités du combat, elle accordait une préséance qui n'était d'ailleurs que la reconnaissance des devoirs particuliers que leur imposait le commandement; elle ne faisait qu'appliquer le mot de Jeanne d'Arc à ses juges : « Ceux-là seuls qui furent au danger ont le droit d'être à l'honneur. » Ces prérogatives et ces signes extérieurs de la fonction se réduisaient, il est vrai, à peu de choses : le corps des officiers de marine portait le sabre et les épaulettes, il avait le pas dans les cérémonies sur les officiers assimilés, ses auxiliaires; mais il avait surtout une prépondérance morale que l'on a systématiquement détruite. Pendant ces quinze dernières années ce fut une ruée vers les grades et les prérogatives du commandement de tout ce qui occupait dans la marine un emploi, si minime fût-il. Sous prétexte d'égalité, en présentant habilement quelques défauts du *Grand Corps*, les corps auxiliaires ont obtenu l'égalisation des préséances, l'augmentation de leurs cadres supérieurs, l'écharpe et les épaulettes étoilées pour leurs « hauts fonctionnaires » devenus officiers généraux, les épaulettes pour tout le monde; les commissaires ont troqué leurs galons blancs contre des galons d'or, tandis que leurs commis, leurs dessinateurs, leurs contremaîtres arboraient ces mêmes galons blancs. Puis on a multiplié le nombre et les effectifs de ces corps auxiliaires dont certains des membres se sont réveillés, un beau matin de cette année, avec deux, trois ou quatre galons tout neufs sur les manches, en abandonnant leurs cartes d'électeurs comme ce fut le cas du fondateur des syndicats d'ouvriers des arsenaux. On a même donné le rang d'officier à des gens qui demandent à dîner à l'office quand ils sont embarqués comme passagers pour quelque réparation à bord de nos bâtiments.

A voir cette multiplication des galons on se croirait en Haïti quand on visite les arsenaux de la Marine française. Le prestige de l'*Officier* n'a pas manqué d'être atteint et nos marins ne savent plus exactement à quoi s'en tenir sur la signification des galons depuis que tous les fonctionnaires, si minces soient-ils, arborent les insignes d'une autorité qu'ils ne possèdent pas. L'assimilation à outrance a conduit en effet à donner les insignes du grade à des agents chargés d'exécuter

les ordres des officiers, quel que soit leur grade, et l'on a abouti à ce paradoxe d'obliger ces officiers à manifester « les marques extérieures de respect » à leurs subordonnés. D'ailleurs étant donnée l'idée de supériorité hiérarchique qui s'attache encore au galon, en France, on n'a pas tardé à confondre ces distinctions honorifiques avec les grades effectifs dont ils étaient les insignes et il en est résulté une situation extrêmement préjudiciable à la bonne marche du service et à l'exercice de l'autorité.

Tandis que les officiers de marine n'obtiennent leur troisième galon qu'après dix ou onze ans de grade d'officier, ils voient, par contre, leurs camarades des corps assimilés y parvenir, les mécaniciens après six ans et demi, les médecins et pharmaciens, cinq ans, les commissaires cinq ans, et même trois s'ils sortent du corps des commis, les ingénieurs et les administrateurs de l'inscription maritime, quatre ans; enfin les officiers des équipages de la flotte (anciens adjudants principaux), dans ce même intervalle à peu près (douze ans), obtiennent successivement deux, trois et quatre galons. Les officiers de marine voient donc les officiers des corps auxiliaires promus le même jour qu'eux à l'épaulette, passer devant eux au bout de peu de temps et, par suite de l'égalisation des préséances, rester leurs supérieurs pour ce qui est des honneurs et prérogatives pendant vingt ou vingt-cinq ans. Cette situation blessante pour les officiers qui supportent les responsabilités du commandement est encore aggravée par l'existence du grade de capitaine de corvette (quatre galons) chez les officiers des autres corps alors qu'il n'existe pas chez les officiers de marine. Ceux-ci restent lieutenants de vaisseau pendant dix-sept ans alors que l'obtention du quatrième galon se produit, à l'ancienneté, au bout de trois ans et demi pour les officiers des équipages, huit ans pour les mécaniciens, neuf ans pour les ingénieurs, dix ans et demi pour les médecins, douze ans et demi pour les administrateurs de l'inscription maritime, et quatorze ans pour les commissaires. En dehors des avantages pécuniaires qui en résultent et que le relèvement des soldes a encore augmentés, un simple coup d'œil sur les tarifs de soldes des différents corps montre encore d'une façon indiscutable le traitement défavorable des officiers de

marine, surtout si l'on remarque que les différences déjà constatées pour ce qui est des grades se répercutent sur les soldes.

	Officiers de marine. — Francs.	Officiers des équipages. — Francs.	Officiers mécaniciens. — Francs.	Ingénieurs. — Francs.
Enseignes de vaisseau et assimilés :				
1er échelon	3 546	3 942	4 158	4 446
2e —	3 870	»	4 536	4 770
3e —	4 194	4 752	4 914	5 094
4e —	4 608	»	5 184	5 508
Lieutenants de vaisseau et assimilés :				
1er échelon	4 698	5 436	5 310	5 598
2e —	5 292	»	5 688	6 192
3e —	5 850	5 994	6 282	6 750
4e —	6 516	»	7 020	7 416
Capitaine de corvette.	(n'existe pas)	7 326	7 146	7 686

Telle est la situation faite dans la marine aux officiers dont dépend l'efficacité de notre flotte. Au surplus, pour les officiers assimilés l'embarquement est une exception ; pour l'officier de marine et l'officier mécanicien, c'est la règle. Aussi, tandis que le nombre des candidats à l'École Navale diminuait au point d'être à peine le double du chiffre des admissions, l'École du commissariat avait, en 1912, 45 candidats pour 6 places et 58 en 1913, pour 7 admissions. Le corps du Commissariat est composé d'officiers distingués, mais il serait à souhaiter que l'élite de notre jeunesse ambitionnât de conduire notre flotte avec le même empressement qu'elle témoigne à la gérer. Et pour tant de services, tant de sacrifices et de fatigues on n'accorde aux officiers de notre marine que l'honneur de marcher au dernier rang, après les fonctionnaires civils, derrière les cercueils de leurs camarades morts à la tâche, l'humiliation de voir, dans les cérémonies officielles, l'Amiral commandant l'Armée navale de la République, incliner ses plumes blanches devant un préfet qu'une bourrasque politique suffit à jeter dans le néant d'où la faveur d'un ministre l'a fait sortir.

Seuls, les officiers de marine voient leurs fautes ou leurs erreurs professionnelles prévues et punies par le Code de Justice maritime. Et quand une nouvelle catastrophe dévoile

les négligences du service des Poudres, on peut constater que rien ne permet d'en punir les responsables tandis qu'automatiquement, les officiers survivants qui ont tenté d'atténuer la catastrophe sont traînés sur les bancs du Conseil de guerre. Aujourd'hui honneurs, avancements, soldes sont allés à ceux qui, tranquillement, viendront lire les bulletins de victoire ou de deuil avant de rentrer à leur foyer paisible, les seuls Français valides que la guerre n'atteindrait pas. A quoi bon donc aller risquer sa vie chaque jour derrière nos canons, sous les panneaux de nos sous-marins, devant les feux de nos chaufferies si la possession d'un rond de cuir au fond de l'arsenal suffit à acquérir plus rapidement ces mêmes galons auquel le sang des morts de l'*Iéna*, de la *Liberté*, du *Vendémiaire* et du *Pluviôse*, ont donné tout leur éclat? Certes le rapporteur du budget de 1914, M. Maunoury, pouvait dire que le personnel combattant « avait droit par son abnégation, son courage, sa valeur morale et intellectuelle à la reconnaissance émue de la patrie », mais ni les toasts présidentiels, ni les déclarations des ministres, ni les discours parlementaires ne peuvent effacer l'impression pénible que laisse la constatation des faits. Pour montrer l'intérêt que l'on porte réellement à ceux qui se font tuer, il suffit de montrer à quelles économies monstrueuses on a recours pour compenser certaines libéralités électorales, — les quelques deux millions par exemple que coûte la concession d'un congé annuel de 15 jours aux ouvriers des arsenaux. — Quelques jours après que le monde parlementaire eut apporté, une fois de plus, à la Marine l'expression de sa sympathie, le 25 septembre 1911, la *Liberté* sautait; plusieurs centaines de marins y trouvaient la mort et, parmi eux, l'élève-officier Robert. Il laissait, comme tant d'autres, une veuve à laquelle fut refusée la pension prévue par la loi du 20 avril 1905, sous prétexte que la *Liberté* n'avait pas péri corps et biens. Madame Robert se pourvut devant le Conseil d'État qui, ces jours derniers, a cassé la décision ministérielle. La Haute Assemblée a estimé avec quelque raison que les débris humains méconnaissables que l'on put recueillir après l'explosion, et le cahos de ferraille qui s'élève pour longtemps encore au milieu de la rade, permettaient de considérer la *Liberté* comme perdue corps et biens. C'est alors qu'on a

pu voir les bureaux de la Marine répondre officiellement, au nom du ministre, aux demandes de pensions des autres veuves, que cette décision concernait uniquement madame Robert et que, par ailleurs, tout recours au Conseil d'État des autres postulants ne pouvait être accueilli, les délais réglementaires étant expirés. Comment nos chefs pourront-ils demander à leurs hommes le sacrifice de leur vie s'ils savent qu'on traitera de la sorte ceux qu'ils laisseront derrière eux, sans appuis et peut-être sans pain? Et lorsque la Marine voudra recruter ses matelots, les veuves que le désastre de la *Liberté* a laissées aux quatre coins de la France, pourront dire à ceux qui veulent partir : « Si la rafale de feu passe sur vos cuirassés, il ne subsistera de vous que des débris qui ne pourront être identifiés, et au deuil viendra s'ajouter la misère pour ceux que vous aimez et que la Marine repoussera comme l'on chasse des mendiants importuns. » Cependant, on donnait aux ingénieurs des Poudres le rang et les honneurs d'officier, on accélérait leur avancement, on augmentait leurs soldes; aussi sans exagérer leur responsabilité dans cette catastrophe ne peut-on s'empêcher de souligner avec tristesse la façon dont sont traités ceux qui sautent et celles qui les pleurent? Pour les questions qui concernent le personnel, le Parlement ne s'est jamais occupé que des corps auxiliaires de la Marine, et n'a fait qu'accroître les dépenses accessoires de tout ordre sous la pression d'influences électorales. De cette façon de considérer le budget de la Marine comme une caisse de propagande politique, il résulte qu'ayant consacré depuis vingt ans à notre organisme naval des crédits à peine inférieurs à ceux que l'Allemagne affectait à sa flotte, la nôtre ne peut même pas songer à affronter seule les escadres germaniques sans risquer de courir à la défaite.

L'ingérence de la politique dans notre Marine y est telle que les nécessités militaires sont trop souvent reléguées au dernier plan et que la répartition des crédits est surtout faite de manière à satisfaire la clientèle des grands fiefs électoraux qui jalonnent notre littoral. Il suffit de se reporter à la situation faite aux officiers de marine et aux différents corps auxiliaires pour constater que les avantages d'avancement et de soldes sont nettement répartis suivant les influences et relations poli-

tiques que peuvent avoir ces divers corps ; la même constatation apparaît dans la comparaison des diverses spécialités de marins, d'employés ou d'ouvriers des arsenaux. On aboutit de la sorte à cette conclusion paradoxale que le personnel de la Marine est d'autant mieux traité qu'il est moins militaire[1] et qu'il aura une part moins directe sur l'issue de la bataille, unique raison d'être pourtant de notre organisme maritime.

Tandis que le projet de loi des cadres des officiers de marine, minutieusement élaboré par M. Baudin et adopté par le gouvernement, était abandonné par M. Monis, les mesures concernant les ingénieurs du génie maritime et de l'artillerie navale étaient votées par le Sénat dans son ultime séance. D'après ces lois, le corps du Génie maritime comptera 13 officiers généraux, 89 officiers supérieurs, pour 114 officiers subalternes ; celui des ingénieurs d'artillerie navale offrira à 58 officiers subalternes la perspective de 42 emplois d'officiers supérieurs et de 5 autres d'officiers généraux. Une semblable proportion appliquée au corps des officiers de marine nous conduirait à avoir pour nos 1400 officiers subalternes, 160 amiraux au lieu des 45 que nous possédons !

Devant l' « énervement des officiers combattants », après qu'eut été retiré le projet de loi Baudin[2], M. Gauthier s'est décidé à en présenter un nouveau qui ne conserve presque rien, jusqu'à présent, du précédent et se contente de donner une nouvelle extension au corps des officiers des équipages recrutés parmi nos premiers maîtres, en diminuant chaque

1. C'est ainsi que, dans le projet de budget de 1913, on pouvait constater une augmentation générale des crédits affectés aux différents corps d'officiers de la Marine, tandis que le corps des officiers de vaisseau seul voyait les siens diminués. D'ailleurs il en est de même parmi nos marins dont les différentes spécialités ont un avancement d'autant plus rapide qu'elles sont moins militaires : à la date du 1er avril 1914, pour obtenir les modestes galons de quartier-maître, il suffisait de 201 points aux fourriers, 245 aux commis aux vivres, 272 aux boulangers-coqs, tandis qu'il en fallait 293 aux canonniers, 380 aux gabiers et 386 aux fusiliers.

2. Le projet de loi des cadres des officiers de marine déposé par M. Baudin reposait sur les conclusions du rapport Germinet ; la création du grade de capitaine de corvette, de débouchés pour les officiers fatigués, l'abaissement des limites d'âge permettaient de porter remède au ralentissement de l'avancement et au vieillissement des cadres, tandis que la création de « maîtres principaux » assurait une meilleure utilisation de nos officiers subalternes et de nos gradés.

jour les conditions requises pour l'accession à l'épaulette. Ce projet semble n'être qu'un expédient destiné à calmer les inquiétudes de ceux que préoccupe l'efficacité de notre flotte; il ne peut manquer de créer une situation extrêmement dangereuse dont les symptômes n'apparaîtront que trop tard pour qu'on y remédie; en tous cas il n'a fait qu'accroître le mécontentement des officiers de marine dont beaucoup n'ont voulu voir, avec M. Baudin, que « l'idée fixe d'une destruction systématique ».

C'est en effet le triste sort de la Marine d'être depuis quinze ans le champ d'expériences et de luttes des différents chefs de cabinets. Il en résulte une instabilité, une anarchie qui, en dehors de toute autre considération, ne peut que frapper au cœur ceux qui savent que ce n'est pas seulement leur carrière, mais leur honneur et leur vie qui se jouent de la sorte. Le rapport de la Commission Germinet avait nettement montré les résultats de cette instabilité sur la crise qui nous préoccupe :

Lorsqu'on étudie l'histoire contemporaine de notre organisme naval on ne peut pas ne pas être frappé de l'absence de méthode qui caractérise la période qui commence à la guerre de 1870 et se continue jusqu'à nos jours.

La loi de 1896 constitue la charte sur laquelle vit aujourd'hui le corps des officiers de marine; elle en a fixé les cadres. Or la fixation des effectifs de ces divers cadres est restée à ce point étrangère à l'organisation générale de la flotte à laquelle cette loi ne fait pas la plus petite allusion que, depuis cette date, les programmes navals les plus variés ont été discutés, tour à tour rejetés, sans qu'une modification au statut de 1896 ait été envisagée.

En perdant de vue le statut du personnel qui est essentiellement fonction de l'importance de notre flotte, la Marine française a semé, il y a longtemps déjà, les germes de la crise morale qui sévit sur son corps d'officiers.

Certes on doit reconnaître que le Parlement a beaucoup fait pour la reconstitution matérielle de notre flotte, mais il n'a pu résister aux influences politiques lorsqu'il s'est agi de s'occuper du personnel qui doit être l'âme de cette flotte et, là est la raison essentielle de son indifférence à l'égard des officiers de marine qui, à cause de leur profession même, se mêlent peu aux éléments civils.

Seuls de tous les citoyens français les officiers sont, depuis 1872, exclus de la participation aux affaires publiques et à mesure que le bulletin de vote forçait l'attention ou la bienveillance du pouvoir, ils ont vu diminuer leur prestige et leur rôle, méconnaître leurs intérêts professionnels et donner aux contingences électorales une influence prédominante sur les questions militaires. Dans l'esprit des législateurs les chefs suprêmes de l'armée et de la marine étaient les représentants seuls autorisés des intérêts professionnels et des droits publics dont l'officier abandonnait complètement la défense ou l'exercice entre leurs mains. Tant que ces chefs ont eu assez d'influence pour faire entendre leur voix, le bulletin de vote et la participation aux affaires publiques pouvaient être inutiles sinon nuisibles; il n'en est plus de même aujourd'hui où, devant le flot grossissant des influences électorales, ces chefs ne peuvent ou ne veulent plus se charger de défendre les intérêts de ceux « dont la valeur et le dévouement procurent leurs succès et préparent leur gloire » suivant l'expression si juste qu'on a fait disparaître du règlement sur le service intérieur de l'armée.

Du statut initial l'officier et le marin de métier n'ont plus conservé que les obligations à mesure que s'écroulaient les garanties. Ainsi s'explique l'évolution des idées chez les officiers, l'adhésion de quelques-uns au mouvement associationiste dont ils constatent journellement les résultats à côté d'eux. Dans la Marine, certains corps assimilés se sont préoccupé de défendre leurs intérêts ou leurs aspirations en agissant directement sur le Parlement ou l'opinion; grâce à leur relations, à des camaraderies d'école très puissantes, à leur union, à leur ténacité, et aussi à leur argent, ils ont obtenu d'indéniables améliorations. Un semblable mouvement parmi les officiers militaires serait l'aboutissement fatal de l'indifférence prolongée des pouvoirs publics et du mécontentement qui en résulte; il pourrait être extrêmement dangereux au point de vue politique et disciplinaire, à moins d'aboutir à quelque groupement du genre de l'*Association des officiers de vaisseau*, dirigée par d'anciens chefs de la marine comme l'amiral Gervais, qui n'ayant pas d'intérêt personnel, pourraient jouer un rôle heureux dans la solution de certaines questions d'intérêt

professionnel tout en sauvegardant la discipline. Il importe en tout cas de soustraire notre organisme naval aux influences politiques, de lui rendre en même temps la stabilité et le sens de la hiérarchie des fonctions, sans lesquels on ne peut avoir une flotte sérieuse. La Marine possède d'ailleurs un organe compétent, stable et responsable, c'est l'État-Major général, dont le chef devrait jouer le rôle de conseiller technique du ministre que lui ont enlevé depuis une quinzaine d'années les chefs de cabinets passagers, et irresponsables, plus ou moins compétents, et soumis à toutes les influences de la politique.

Si le chef d'État-Major devait être le véritable chef du cabinet militaire du ministre, il serait à souhaiter d'autre part que les bureaux parlementaires pussent compter parmi leurs membres quelques-uns de ces hommes qui, dans toutes les branches de l'activité nationale, se sont acquis une autorité légitime pour leurs talents, leur expérience et leurs services. La marine militaire, ignorée ou méconnue, tenue à l'écart de la représentation nationale, y trouverait une garantie.



La crise qui sévit sur notre marine est donc bien aussi grave que le pensent les journaux anglais; elle menace de paralyser l'efficacité de notre flotte et de nous interdire l'accroissement de nos forces qu'exige la progression des armements de la Triplice en Méditerranée, mais il est encore temps d'y porter remède si le Parlement sait se placer au-dessus de certaines contingences pour ne considérer que la France qui donne son or pour être défendue et non pour payer les services électoraux de ceux qui seront à l'abri quand nos cuirassés feront flotter nos couleurs dans l'atmosphère des batailles.

Il est de toute urgence d'agir vite si la France veut compléter « l'œuvre de rénovation navale qui lui donnera la Marine forte et bien entraînée, nécessaire à sa politique », suivant l'heureuse expression qu'employait M. Delcassé en transmettant au président de la République le rapport de la Commission Germinet, dont les conclusions s'imposent :

A une époque où la loi de l'offre et de la demande a plus de force que jamais, la Marine ne peut espérer que ceux qu'elle veut garder à son service, après les avoir formés à grands frais, lui resteront fidèles, si elle ne leur donne pas une situation qui les dédommage des sacrifices de toutes sortes que leur impose la vie de bord.

Il est grand temps que nous arrêtions un exode qui nous acculera bien vite à des difficultés plus grandes encore que celles auxquelles l'armée de terre s'est heurtée pour constituer ses cadres. Mais ce nouvel état de choses ne suffira pas à donner à nos cadres la valeur et la vitalité nécessaires, il faut que la Marine veille avec sollicitude sur la situation de ceux qui se dévouent pour elle.

Quant à nous, qui sommes profondément convaincu qu'une flotte puissante est nécessaire à la France pour maintenir son influence dans le monde, nous espérons que l'opinion publique écoutera le cri d'alarme lancé par le grand amiral que la France vient de perdre. Il faut qu'au moment où sonnera le branle-bas de combat, tous derrière leurs pièces, officiers et matelots, aillent gaiement à la victoire. Sinon, il est inutile de gaspiller nos millions à construire des cuirassés qui ne seront, à la bataille, que des corps sans âmes; il vaut mieux en faire l'économie pour l'honneur même du pavillon.

X.

LA

PHILOSOPHIE DE VERSAILLES

I

Thérèse-Victoire, marquise de Clavigny, incarnait toutes les grâces d'autrefois. Au surplus elle affectait de ne les aimer point. Son goût naturel la portait ainsi à un certain modernisme, propre aux gens de bon ton, auxquels l'infatigable exercice des antiques bienséances a causé quelque lassitude. Malgré la pratique de quelques idées extrêmes auxquelles elle donnait parfois la vigueur de l'application, elle eût été fort empêchée de se conduire, en ces diverses circonstances, autrement qu'en Française à qui n'est étranger aucun raffinement de sentir. Après des incursions dans tout ce qui, par son essence, s'opposait à elle, on la retrouvait le lendemain très à l'aise dans les lieux qui soulignaient son origine, qui berçaient son nom comme un madrigal et dont elle médisait avec une élégante ingratitude.

Présentement, dans le Versailles de ses pères, elle se promenait un matin sur la terrasse de l'Orangerie avec le vieux général Fauché de Bussière. Ils étaient en grande conversation :

— Depuis — fit la jeune femme — que les artistes et les plus beaux poètes ont multiplié leur ode nostalgique

à « l'automne versaillais » au point de nous interdire à tout jamais ces faciles rapprochements entre la fin de la monarchie et les feuilles qui tombent, je ne peux plus supporter de marcher dans ces « nefs de cathédrales à l'heure de cuivre et d'or fané ». Je ne veux plus souhaiter, devant ce paysage, qu'on le laisse « mourir en beauté ». Tous ces jolis mots sont désormais des mots en *chromo*, des mots qu'on a usé dans les dîners! Cela n'est point sans me peiner. Mais enfin cela est. Dans cette grande œuvre de vulgarisation qui met à la portée de toutes les bourses les émotions quintessenciées, il n'y a plus de place pour moi, la dernière femme qui aimait encore Versailles sans pousser des clameurs d'extase.

— Alors, Madame, vous venez ici au printemps, aux jours où rien n'incline votre esprit à « faire des retours » sur vous-même?

— Oui. L'avenir germe dans les quinconces, dans les orangers que les lourds chariots amènent à la lumière des terrasses. Il germe dans les vieux grenadiers noueux qui bourgeonnent. On prépare la fête des parterres, on fait la toilette des statues. Lentement, après un long sommeil d'hiver, les eaux commencent à jaillir des masques de plomb et je gage que les grenouilles du bassin de Latone, portées par cet espoir insensé qui frémit dans toute la nature, sont assez sottes pour redemander un roi... Tenez, vous-même, général, — ajouta la marquise, — vous avez l'air régénéré, je dirais presque amoureux de vivre.

Le général mit instinctivement la main à sa moustache blanche, puis en souriant il désigna de loin un baby anglais qui s'était échappé des bras de sa gouvernante et qui courait de buisson en buisson. Avec de jolis mouvements de nuque on le voyait se ramasser, puis — avec mille précautions pour ses boucles blondes — pénétrer dans ces pyramides de verdure par les interstices des ifs taillés, tel un papillon repliant ses ailes pour plonger dans le cœur d'une rose. Enfin on entendit une petite voix aiguë et triomphale s'écrier : *Darling, come here! that is my house!...*

— Je suis resté garçon, — continua le général. — Toute ma vie j'ai couru d'une guerre à l'autre, puis d'une garnison à

l'autre. A présent je suis niché ici et je dis comme cette petite fille dans la pyramide : « Voici ma maison ! » Versailles est la seule ville des environs de Paris où l'on trouve encore une société aux idées *étroites*, car il n'y a rien que j'aime comme « cette association de malfaiteurs » qu'on appelle : le sabre et le goupillon. Et vous, Madame, êtes-vous toujours passionnément éprise « du contraire de tout ce qui existe » ?

— Résolument, — répondit-elle, sans conviction d'ailleurs.

Puis elle demanda :

— Vous vivez tout seul ?

— ... Non j'ai une jeune affection autour de moi...

La marquise fit un geste discret.

— Vous aimez Versailles — reprit-elle — comme certaines figures de la Renaissance, gens de guerre et de haute mine, lorsqu'ils avaient déposé leur épée, devenaient des dilettantes. Dans le silencieux cabinet d'amateur où les armes reposaient sur les coffres et où, entre deux gros bouquins reliés en parchemin, ronflaient des chiens familiers, leurs mains caressaient des vieilles monnaies, des torses de sveltes statues et ils ciselaient des vers grecs !

— Oui, j'aime tout cela. Je lis Suétone et je dévore *Don Quichotte*. Je ne me donne pas le ridicule de peindre ici publiquement des jets d'eau en aquarelle, mais je suis en train d'écrire un essai : « L'influence des grands guerriers de France sur le mouvement de l'art et des lettres ».

— Ils en eurent donc une ?

— Eh ! voilà précisément ce que je ne sais pas ! Si par impossible je n'en trouvais pas les preuves, j'y suppléerais par la conviction.

La marquise se mit à rire.

— Vous êtes charmant ! Quant à moi, si éprise que je sois de mon siècle — le plus grand de tous, — je viens ici pour oublier qui je suis et pour apprendre à respecter le génie despotique dans ce grand jardin de l'Olympe. Puis encore, entre temps, pour écouter ce que disent les passants quand, pour la première fois, ils débouchent sur cette terrasse et qu'ils se trouvent en face d'une des choses les plus parfaites qui soient sorties du peuple français. J'ai là un petit calepin où je note tout ce que j'entends. Je vais vous le lire...

— Pourquoi — fit le général — me citer ces paroles d'imbéciles? Enfin si vous y tenez!

Il se dirigea vers un groupe de chaises abandonnées, tout au bout de la terrasse, pour s'y installer avec la jeune femme. On y dominait le parterre de l'Orangerie, enfermé dans le verdoyant lointain des bois de Satory.

— Le mot du passant, — reprit la marquise, — cela est plus beau que vous ne vous imaginez! Rien ne nous approche davantage de la foule que de la voir surprise par l'imprévu d'un tel spectacle. Il me semble qu'à ce moment culminant nous savons vraiment ce qu'elle pense devant la beauté.

— Ce qu'elle pense! Elle *pense* donc? Je ne le croyais pas!...

— Parfaitement. J'ai surpris ainsi des milliers de sentences, de cris spontanés, recueillis de gens appartenant à tous les mondes et à toutes les nations!

— Quel fut alors, Madame, le cri qui vous a le plus frappé?

— Celui d'un homme de peu, de fort peu. Un de ses compagnons, après avoir jeté un regard étonné sur tout ce que nous avons devant nous, lui demanda : « Dis donc, est-ce qu'on sait qui a fait tout ça? ». Et l'autre prononça alors « Oui, c'est les esclaves! ».

» Ce mot, ne le trouvez-vous pas parfait? Il résume la tyrannie légendaire, mais surtout il souligne ce formidable paganisme qui a présidé à tout ce qui vibre et chante dans chacune de ces pierres. Aussi ce n'est pas le moindre attrait de ces lieux que cette éclosion de l'immortelle âme antique.

» Dans ces temps de Bossuet et de Fénelon, ces temps de piété stricte et de jansénisme, ne repousse-t-elle pas loin de ces déesses nues la religion d'État? Cette religion que l'on suit avec ferveur, on la craint plutôt qu'on ne l'aime; ses dogmes pèsent lourdement sur ces consciences d'épicuriens, car elle ne leur offre que « des devoirs à remplir et des châtiments à redouter »! La chapelle est élevée en retrait. Vue du côté jardin, elle semble reléguée à une extrémité, comme un organe somptueux, appelé à un service incessant, mais, somme toute, subordonné à Jupiter omnipotent.

» L'autre religion s'édifie ailleurs. Partout ailleurs, comme

aussi les vrais intérêts. C'est à eux que l'on court, c'est devant eux que l'on se prosterne. Un monothéisme qui partage ses dévotions entre la chambre de parade et la victoire et qui créa cette rare et incomparable unité, peut-être à jamais détruite : *La Poésie dans la Discipline.*

» Comme cent cerveaux, capables de régner, obéissent à un seul — en vertu d'une loi si forte en fait, si fragile en apparence — cent artistes capables de créer par eux-mêmes une harmonie, se soumettent à un plan unique ! Et ils consentent à s'effacer, à disparaître, noyés dans l'anonymat, devant une création où un seul nom est prononcé : le Roi, et qui n'évoquera qu'une seule idée : sa gloire ! Ces artisans, ces nobles créateurs, préfèrent tomber dans l'oubli pour laisser parler seul le chef-d'œuvre collectif ! Qui l'a créé ? « C'est les esclaves ! » a expliqué l'ouvrier. Il vit dans un temps où l'indépendance de mille talents et de cent mille médiocres créent une anarchie du goût qui est la liberté. Il n'avait pas lu l'histoire de Rome, mais ce mot de servitude, à travers vingt siècles, avait couru de bouche en bouche et bondi, de misère en révolte, jusqu'à lui !

— Si bien, — compléta le général, — qu'aucun de ces millions de visiteurs ne murmure devant ce miracle le nom de ceux qui l'ont fait ! Le peuple a perdu contact avec le luxe représentatif, qui, jusqu'aux dernières années de l'Empire, signifiait pour lui respect et divertissement. Car je vais vous dire une chose très grave : Il n'y a pas de respect sans mise en scène. Je vous défie de me démontrer le contraire. Nos Diogènes de sous-préfecture qui croient au triomphe de la redingote noire et du cordon de pince-nez posé derrière l'oreille, devraient méditer ce que les anciens, les malins, savaient si bien. Tenez, Madame, — continua le général en levant sa canne à béquille vers la pièce d'eau des Suisses où des gens du peuple pêchaient à la ligne, — vous connaissez cette statue équestre, là-bas au versant du bois ? Non ? Vous n'y êtes jamais allée ?

— Si, général. Un soir. Reléguée « au bout du monde » dans un abandon si complet, cette étrange figure m'avait intriguée et à travers un chemin de hasard je m'approchai du marbre solitaire. La statue m'apparaissait monstrueuse. Déformées et contorsionnées, ses proportions étaient un défi à la nature,

toute sa surface couverte d'ordures, et... de littérature, ce qui, en la circonstance, était la même chose... Des vauriens couchés dans les hautes herbes, jamais fauchées, jouaient aux cartes. D'autres semblaient se partager un butin. A mon arrivée ils dressaient leurs bustes de leurs litières broussailleuses, comme des bêtes surprises à quelque besogne obscure. En frissonnant je me sauvai bien vite de ce lieu sinistre. J'avais entrevu Louis XIV du Bernin, *le Louis XIV des apaches*... Ceux-ci, ignorants de sa laideur s'en étaient emparés comme de leur bien et ils devaient descendre des hauteurs du « dernier bois où l'on tue » pour y jouer à son ombre au jeu de massacre.

— Mais ils ne se risquent pas ici, Madame. Le vrai peuple vient chaque dimanche en pèlerin versaillais avec un obscur instinct de jouir d'un héritage.

— Mon Dieu, oui. Les gens mesurent les distances des pelouses et la hauteur des jets d'eau. Les grands enfants se massent en foule aux bords des bassins, et c'est à qui découvrira la plus grosse carpe... Parfois, telles de maussades divinités, des femmes déjà lasses posent devant des vérascopes, écoutent des cours d'histoire sommaire que les époux primaires, souvent doctrinaires, leur font en cheminant... La plupart de ces femmes conservent un penchant marqué pour la mièvrerie, car c'est là, vous le savez, un signe de culture très ancienne chez nos peuples d'Occident. Mais j'ai remarqué surtout l'indéracinable sentiment de « solidarité avec la nature » : dès l'instant où les dames embrassent d'un seul coup d'œil ce siècle de génie et de gloire, elles n'ont qu'un cri, toujours le même : « Le hameau ! le Petit Trianon ! » Avec passion, elles veulent le moulin, avec impatience elles réclament la laiterie, la ferme, la basse-cour ! J'ai vu de fortes femmes, Général, épouses de braves ouvriers, de militants, de la race de celles qui vinrent ici aux journées d'octobre... Eh bien ! quand elles apprennent que « la reine Marie-Antoinette avait eu des vaches et qu'elle faisait son beurre elle-même », elles s'attendrissent à un tel point qu'un roi à cette minute — quel qu'il soit — n'aurait qu'à se montrer pour se faire applaudir !

— Oui, voilà qui est singulier. Qu'on supprime demain

toutes les splendeurs de Versailles, l'on sent que leur disparition ne laisserait à ce peuple aucun vide. Mais pour Dieu! que l'on ne s'avise jamais de lui démolir son petit hameau de Trianon; le peu qui survit, dans son cœur, du penchant pour les bons rois, en serait mort bien vite et pour toujours. Le moulin, la vache, le beurre, il n'en faut pas plus pour concilier les suffrages des nouvelles couches à la reine la plus hautaine de son temps. Mais par exemple, on en veut au parc de Le Nôtre...

Un homme en redingote noire, solennel sous un ciel de feu, s'arrêta précisément près du couple et puis il s'écria, outré, en se tournant vers un compagnon : « Mais c'est le *Jardin des supplices!* On a torturé les arbres! »

— Tenez, — dit le général, — ce mot contient toute la psychologie de la fausse conception de liberté. Cet homme doit approuver pleinement qu'on crucifie les pêchers contre un espalier, qu'on déforme les arbres fruitiers en pyramides. Il doit approuver qu'on stérilise des fleurs, qu'on arrête la croissance des uns, qu'on surchauffe le tempérament des autres. C'est là utile besogne de commerce et de prospérité matérielle. Ce qu'avec la plupart des gens de son éducation « civique », il déteste dans la discipline imposée aux arbres du jardin à la française, c'est que, précisément, elle ne s'excusait pas par un rapport matériel. Encore que ce parc eût produit une expression nationale que l'Europe entière avait reconnue, admirée et imitée, l'ignorance en suspecte l'unité comme la néfaste intervention du régime autocratique dans les affaires de la Nature.

A ce moment, une jeune femme, toute de blanc vêtue, s'approcha du général. Un vrai printemps en fleurs. La marquise devina que c'était elle qui prolongeait les jours du vieux soldat comme les bayadères charmaient les patriarches d'Orient... « Les lèvres de ma bien-aimée sont pareilles au miel... »

— C'est ma lectrice, — fit le général en se levant. — Orpheline de père et de mère, et élevée admirablement au couvent des sœurs Augustines, elle est la nièce d'un...

La marquise se retira discrètement.

II

« JOIE DE MES VIEUX JOURS... »

Nul endroit dont on puisse dire, plus justement, que de Versailles, qu'il est le paysage *bien né*. Chaque arbre a pour parrain une pensée hiérarchique, chaque perspective une origine de parchemins. Des tapis précieux sont jetés à nos pieds. Chaque statue semble porter sa couronne, chaque salle de verdure attend la venue d'un souverain. Les charmilles, les retraits sombres où surgissent les dieux couronnés de pampre, sont autant d'autels discrets où des princes doivent célébrer l'amour. On ne sait quelle solennité se répand sur le promeneur solitaire, marchant lentement sous les voûtes de feuillage. On ne sait quel orgueil le fait se dresser soudain lorsque ses pieds foulent les vastes pelouses. Qu'il monte, degré par degré, les escaliers géants qui s'achèvent dans le ciel ou qu'il les descende vers les parterres odorants, le passant grandit, gagne un peu de *surhumanité*, comme si tant de prestige apparent donnait aux corps terrestres des ailes invisibles.

Aux plus longs jours de l'année, quand, après le coucher du soleil, le flamboiement des vitres du château s'éteint comme s'éteignent des lingots d'or et d'argent sortis de la fournaise, les façades, les bassins, le ciel sont baignés de nacre. Sur la grande terrasse on parle bas. Souvent, telles des muses antiques, des femmes blanches sont assises sur les marches de marbre, les bras étendus, les regards perdus au delà des peupliers qui limitent le parc royal, comme si, éternellement curieuses de l'Inconnu, elles voulaient suivre le char d'Apollon.

Le général, l'ami de la marquise, lui aussi, était assis, taciturne, auprès de sa lectrice, la chère maîtresse de sa jeunesse renouvelée. Depuis longtemps elle était demeurée là, muette elle aussi, comme la jolie esclave enchaînée au silence. Mais soudain elle s'étira, puis, avec une douceur extrême :

— Mon bon ami, — dit-elle, — je hume mille parfums enivrants qui nous viennent des orangers. Cela ne vous déplaira pas que j'aille, en quelques instants, et pour dégourdir mes jambes, faire très rapidement le tour des parterres, tenez là-bas

jusqu'à la statue du Gaulois blessé? Je reviendrai par la rampe opposée et ainsi pas une minute je ne perdrai de vue votre chère silhouette, ni vous la mienne...

Le général magnanime eut un geste de galant homme et la jolie esclave partit d'un pied léger. A chaque tournant elle s'arrêta, levant ses yeux vers son bienfaiteur et lui jetant du bout des lèvres un baiser attendri.

Au bas de la terrasse elle ôta le gant de sa main droite, s'approcha d'un vase de marbre et frôla d'une caresse furtive les déesses nues et aussi les héros.

Puis soudain elle disparut. Tout près, dans un chemin dérobé, elle hâta ses pas, se jeta sur la bouche d'un homme qui dans l'ombre l'attendait, quelque joli officier « allant incognito par la ville » comme on disait sous le Grand Roi.

Là elle se grisait de baisers rapides, de paroles précipitées. Vite une dernière étreinte, une promesse, un serment, le rendez-vous!...

Puis elle courut vers le grand parterre : elle réapparut à pas lents, se baissant avec méthode pour cueillir des fleurs d'orangers qui tombaient sur le sol en une molle pluie odorante. Dans tous ses mouvements son écharpe bleue la suivait, tel un docile serpent. Doucement, un à un, elle remonta les degrés sous les regards des familles charmées de tant de grâce. Sur une seule ligne de l'immense escalier qui semblait mener dans le palais mouvant de Dieu, ces silhouettes s'attardaient dans l'auguste crépuscule.

Les mains pleines de sa charge parfumée, elle alla vers le vieux général, se pencha sur lui et longuement, en Muse souriante, à la face de cette demeure de gloire, d'amour et de ruse éternelle, elle fit respirer au vieillard la double enivrance de sa jeunesse et de ces fleurs virginales.

III

EN REGARDANT PASSER LE ROI

Quand Thérèse-Victoire eut terminé au Musée sa visite de politesse à un portrait de sa *cousine damnée*, madame de Montespan (qu'elle aimait parfois à interroger sur le secret de plaire), elle pria le gardien de bien veiller sur cette dame et sur

tout ce qu'elle portait sur elle de rare et de précieux. Puis, de son pas élastique de déesse marchant sur les nues, elle descendit au rez-de-chaussée dans les appartements du Dauphin où s'alignaient, parées de leurs atours, les souriantes images des princes et princesses de la Maison de France.

Devant un portrait de Marie Leczinska, un jeune homme se tenait attentif. Sa mise était celle d'un citoyen de bonne compagnie. La marquise le reconnut aussitôt pour Fructidor Colinet, le modeste paléographe. Elle l'avait connu l'an passé, égaré dans un château historique où ils avaient séjourné ensemble. Fils d'un petit percepteur de campagne, il y avait exercé, avec des idées avancées, un métier si rétrograde que cet apparent conflit entre ces deux courants semblait une cause incessante de difficultés pour sa conscience. Maladroitement il avait conçu à l'égard de madame de Clavigny des ambitions passionnelles que la cinglante politesse de la jeune femme avait eu beaucoup de mal à calmer.

Au surplus, elle-même était alors fort éprise d'un amant, monsieur de Neufchâtel, auquel elle était fidèle d'autant plus qu'il la trompait avec conviction pour une fille de l'Opéra, la Catanzaro. Un voyage aux Indes avait mis fin à des entreprises sentimentales destinées dès le début à demeurer stériles.

Voici donc madame Victoire de nouveau en face du petit Colinet, après une longue absence.

Voulant lui laisser, dans cette rencontre, la priorité de la découverte et le choix de l'attitude, elle se campa près d'une fenêtre, en face d'un Mignard, madame de Soubise, une sienne parente, figure angélique et qui, dans le premier quartier du règne de Louis le Grand, avait mené une affreuse existence de bâton de chaise.

Le paléographe, au bruit des pas, avait jeté un coup d'œil vers la visiteuse. La reconnaissant à son tour, il demeura blotti comme un lièvre pris sous une motte de terre. Debout dans l'angle de la salle, il semblait penché sur les énigmes que recélaient les portraits de la cour.

Dehors les parterres brillaient au soleil du matin de mille riantes couleurs. Longue frise de lumière rose et pourpre, les géraniums lierre s'étageaient en pyramides tressées et débordaient des vases de bronze vert et de marbre veiné.

Fructidor, embarrassé par cette rencontre, demeurait toujours planté devant le même tableau. Mais soudain, anxieux d'un voisinage qui, en lui, renouvelait trop de souvenirs, il voulut s'échapper en sournois sur la pointe des pieds.

La voix de madame de Clavigny le cloua subitement sur place :

— Monsieur Colinet!

Il se retourna, très rouge, ôta son chapeau et essaya encore de se dérober.

Mais déjà la marquise était près de lui, les mains tendues. Vite elle le reconquit à la confiance en l'entraînant vers une banquette du Musée. Longuement elle lui parla du récent passé, de son voyage aux Indes aussi, mais conservant toujours un peu du secret de sa vie sentimentale dont, semblait-il, elle n'était point libérée.

Colinet, lui, avait à peine changé. On lisait toujours sur sa façade qu'il était le fils du percepteur; mais ses yeux avaient gagné en éclat et en intelligence comme aussi sa mise en élégance. Il ne portait plus des cols de séminariste, ses mains étaient gantées et il avait coupé sa barbe, sa barbe en fer à cheval! Tout de suite il avoua qu'il venait continuer sa « cure de Vieille France », comme on prend un verre de Vichy à ses repas au retour d'une saison. Oui, courbé sur les manuscrits du passé, il n'avait associé à sa sèche science ni la vivifiante expérience de la vie qui conserve partout des gestes d'autrefois, ni les reflets de l'art et de l'image dont mille détails précieux bavardent avec la postérité! Tout cela lui révélait des intimités insoupçonnées, des grâces et des défaillances éternelles qui tour à tour déconcertent, ravissent et réhabilitent, pour qui a des yeux attentifs et assez de liberté pour vouloir s'en servir.

Thérèse-Victoire fut satisfaite de ces sentiments.

— Oui, — dit-elle, — mais sachons aussi aimer passionnément notre temps, le seul après tout qui ait pris la peine de nous donner le jour! Et surtout, pour Dieu! ne croyons pas qu'à chaque époque nouvelle une humanité nouvelle surgisse, différente de la nôtre. Qu'on ne me parle pas de la « fièvre moderne », de l'effroi des routes causé par nos automobiles. Là, à côté, il y a un tableau de J.-B. Martin qui me donne le vertige.

C'est une sortie du Roi, vers 1678, près du château de Clagny : Louis XIV « assis entre la Brune et la Blonde » sur la banquette de devant, conduit lui-même un carrosse bas, attelé de six chevaux bais. Il s'avance dans un ouragan. Ces dames sont dignes et compassées. Sur eux un *ciel* de cuir noir s'étend, à coins dorés comme le plat d'un vieux livre. Des glands d'or tremblent autour du baldaquin, des rideaux de soie cramoisie frémissent le long des portières. Le Roi, grosse tête, teint de brique, petit fouet, petit chapeau, l'œil d'un viveur qui chasse, a l'air de jouer au guignol sur le devant de ce bibelot roulant.

» Mais autour de lui quelle atmosphère de hâte fébrile! Devant la voiture, des coureurs à pied, la cravache levée, se précipitent en avant parmi les chiens qui aboient. Nu-tête, les cheveux flottant au vent, des seigneurs caracolent. Leurs montures s'affolent par le vacarme des trompettes et des cimbaliers qui suivent éperdus. Des dragons escortent la voiture royale. C'est une mêlée d'or et de couleurs, un mouvement en avant d'une véhémence extrême. Des oriflammes claquent dans la poussière que soulève la folle galopade.

» Plus loin un autre carrosse suit, penché comme un navire qui sombre, embourbé au fond d'un ravin! Six chevaux blancs, excités par des piqueurs, essayent de sortir les roues des ornières. A l'approche de la voiture les passants se sont sauvés dans les fossés, tenant leurs enfants, leurs chiens avec des gestes d'effroi... Place, place pour le Roi!...

— Et c'est la traversée des autos dans les campagnes...

— Oui, avec seulement un peu de gloire en plus... Sur un autre tableau, le Roi rentre. Il débouche sur la Place d'Armes, devant le château, entre deux haies de gardes rangés dans une ligne impeccable. Mais on est tout surpris de voir qu'à gauche des porteurs ont planté là leurs maîtres, une chaise est renversée, mise en pièces, un seigneur gémit sous les décombres. A deux pas plus loin, des laquais se lardent de coups de couteau. Une dame, abandonnée dans sa chaise, se montre à la portière et semble marquer les coups comme assise dans une loge de théâtre... A droite, des gens sont vautrés sur un gazon pouilleux. Aucun ne lève la tête pour voir passer « Dieu et Jupiter, le plus puissant roi de la terre » qui les frôle de son char

triomphant. Ils jouent aux cartes, jouent aux quilles, se grisent. Une petite fille court après un papillon...

» Quel beau tableau d'un pouvoir absolu, passant — sans seulement l'apercevoir — au milieu de l'anarchie!

» Tenez, en regardant ici même ces vieux portraits, nous lisons dans leurs traits nos plus actuelles préoccupations. Cette dame là-bas, cette princesse de 1750, les mains négligemment posées dans son manchon, n'est-elle pas la même qui apparaît chaque jour à l'heure du thé et qui, avec un sourire obligeant, raconte le dernier scandale « côté cour et côté jardin »? Moi, j'ai l'impression fort précise d'une société de l'ancien régime sensiblement pareille à la nôtre. En tout temps il y eut aussi des gens qui se croyaient en décadence et qui ne cessaient de soupirer : « Tout s'en va! la vertu est un mythe!... »

— La plupart des artistes se laissèrent entraîner sur cette pente facile et établirent une série de documents de mœurs fantaisistes sur lesquels on jugea de bonne foi — et jugera encore longtemps — la société.

« Heureusement qu'il nous reste le rouet et la miche de pain de Chardin, les yeux étincelants de vérité des bonshommes et des femmes de Latour, l'expression la plus vivante du XVIIIe siècle, du bon rire de sa famille patriarcale. Sans eux que saurions-nous de cette *France silencieuse*, de cette patrie de bon ton et de simplicité, gracieuse jusque dans les chaumières, sensible, souriante et mesurée, à nulle autre pareille!

— Oh! monsieur Colinet, — s'écria madame de Clavigny, — comme vous en parlez avec âme!

Les deux visiteurs, après qu'ils eurent échangé leurs impressions dans le calme de ce beau logis ensoleillé, demeurèrent longtemps muets. En face d'eux une toute jeune princesse, la dauphine Marie-Josèphe, se tient dans son cadre, touchante victime d'un luxe inexorable. Elle porte une robe de soie blanche à ramages d'or, entremêlés de branches où pendent des cerises écarlates. Fardée sans nécessité, ses yeux ont une fraîcheur enfantine et ses regards, voilés d'inquiétude, se tournent vers le cabinet où s'éteignaît dans l'impiété certaine monseigneur le duc d'Orléans. Une boucle tombe sur sa gorge juvénile gonflée sous le carcan de son *corps* baleiné.

Enfin, Colinet, sortant de ses rêveries, demanda :

— Comment êtes-vous ici, Madame, plutôt qu'au Japon ou dans le dernier modèle de l'aéroplane?

Madame Victoire leva ses yeux, si enthousiastes et si désabusés, sur les lambris clairs du Cabinet et prononça :

— Je suis à Versailles pour confesser mes aïeux. Et puis, depuis des jours et des jours, ce riant logis du rez-de-chaussée me hante et m'attire.

— Est-ce pour le Régent, ce prince tant calomnié? Il y est mort au plus beau de la fête sur le sein de la Talanis, duchesse, jolie fille et encore un peu moins...

— Non. Ma mémoire aime à laisser tomber les mauvais rêves comme on laisse tomber un mauvais livre. Ils ne remontent plus vers moi. Je sais la place où dans la Grande Galerie se tenait le roi de Prusse quand — un peu malgré lui — on le couronna empereur. Mais chaque fois que je marche sur ce parquet...

— ... Il a été remplacé...

— ... que je marche sur ce souvenir, j'évoque à la même place l'arrivée des ambassadeurs de la République de Venise venant se prosterner devant notre roi pour lui faire des excuses, et cela console mon âme française. Non, ce qui m'attire dans ce logis c'est que, seul peut-être dans tout ce palais démesuré, il entendait des sons d'une beauté parfaite que je ne connais pas, que jamais sans doute je ne connaîtrai et qui sont le reproche de ma vie et la peine de mon cœur...

Sur ces paroles la marquise désigna le portrait de Marie-Josèphe de Saxe et du dauphin, son époux, qui se trouvait en face des fenêtres et dit :

— A peine séparée par de minces cloisons de bois de cette formidable machine qui se nomme les devoirs de la Couronne, subordonnée encore à chaque minute au plus fastidieux esclavage de l'étiquette, une existence se déroula ici dont le problème — même à l'abri de tels dangers — me paraît presque insoluble : le bonheur d'une intimité conjugale. Lentement — j'allais dire péniblement — il fut réalisé ici malgré la richesse et le prestige de la naissance, après une longue période de deuil qui semblait ne vouloir prendre jamais fin et pendant laquelle Marie-Josèphe eut à lutter contre le sentiment le plus

touchant : la constance obstinée d'un veuf au souvenir d'une morte.

» Vous souvenez-vous ce que Louis XV dit de son fils à la du Hausset : « Il est paresseux. Il n'a aucun goût. La chasse, les femmes, la bonne chère ne lui sont de rien. Il est fait pour vivre en philosophe avec des gens d'esprit. Il aime le bien. Il est véritablement vertueux et a des lumières. »

— ... Enfin un imbécile, compléta Colinet. Il ne l'affirme pas mais autant dire qu'il le pense,..

— Je le crois. Dans la bouche du roi c'est le témoignage certain d'une nature d'élite, sobre, discrète avec une admirable vie intérieure... qu'un sage amour avait unie. Amour tardif, sans passion, mais d'une qualité si parfaite que, selon Joubert, il *rend un son de cristal*... Avec tendresse ils s'aimaient, sachant créer des solitudes à leurs rêves, point trop mêlés aux tempêtes ni aux intrigues, ne sentant pas la pesanteur de leur destinée exceptionnelle, quand les lamentations d'Eurydice et d'Iphigénie emplissaient le beau logis clos de leurs accents immortels...

— Ils sont morts jeunes.

— Voilà...

IV

LE CRIME DE M. HUBERT ROBERT

La marquise de Clavigny, en sortant de l'Attique du Midi, eut la fantaisie d'emmener M. Colinet déjeuner en camarade convalescent dans *Petit Tourment*, un pied-à-terre qu'elle s'était installée dans une ancienne maison de louvetier dont les fenêtres donnaient sur un vestige de l'Ermitage de madame de Pompadour. Après le repas, la marquise proposa une promenade dans le parc. Le « camarade convalescent » accepta et évita de parler sentiment... En traversant le bosquet d'Apollon il en blâma hautement l'artifice et s'ouvrit à sa compagne du malaise qu'il ressentait de ce mensonge théâtral. Il rappelait tous les caprices d'un temps faussement « épris de nature » qui avaient bouleversé ce parc et déplacé sans cesse

les statues dont la magnifique quiétude semblait pourtant devoir ne jamais être troublée.

— Oui, — fit la marquise, — c'était aussi l'époque du grand conflit entre le jardin français et le jardin anglais. Toute la puérilité des arguments en faveur de la *liberté* des arbres, nous l'entendons déjà sous Marie-Antoinette dans la bouche des beaux esprits et nous la voyons fleurir sur la palette des artistes !

» Ces hommes de talent, ce sont les fossoyeurs de la monarchie et de son art ordonné. Parmi ceux-là, le plus empressé est Hubert Robert. Partout où un passé tombe en ruine, où un pont s'écroule dans la poussière, un viaduc ploie sous son fardeau de lierre, prêt à s'anéantir, partout où est la destruction, partout où l'on entend les craquements des voûtes et des colonnes fléchissantes, ce peintre accourt, ce poète se précipite pour noter l'agonie de son temps, son temps de bergers que les muses avaient fleuri et aimé tant et tant!...

» Et il peint, et il compose avec ardeur l'image de la délicieuse mort, couronnée de roses et de lianes! Toute l'élite d'alors — comme aussi celle d'aujourd'hui — s'arrachait ses œuvres. « Il est si sensible, si adorable »! Un musicien sans pareil jouant un air de flûte, assis sur la dévastation et souriant aux temples écroulés ! Quel poème de douceur pastorale, quelle mélancolie champêtre !

» Eh bien! là-bas au château, dans une salle de l'appartement des Bains, allez voir deux toiles de « l'amant des Ruines » ! Il n'est rien de plus poignant! Et vous vous écriez : Mon Dieu! quelle œuvre de dévastation s'accomplit donc là! Voici le grand Parterre, voilà le bosquet d'Apollon, souillés, envahis, massacrés! Dans quelle affreuse phase de la Terreur sommes-nous donc? Quelle populace sacrilège a envahi ce domaine pour y jeter la plus barbare des désolations?

» Partout les magnifiques arbres semblent violemment abattus par un cyclone. Les bosquets éventrés laissent voir, par-dessus cette hécatombe, tout le Parc de Versailles ravagé, gisant à terre. Seules sur ce champ de bataille émergent les images des Déesses et des héros, des beaux vases, privés de leurs ombrages. Elles se détachent sur le ciel, indestructibles figures d'immortalité.

» Par endroits un vieil arbre, pareil à une colonne brisée, dresse sa silhouette, son manteau de lierre à demi arraché, les racines à nu, sortant de la terre soulevée. Partout enfin un peuple de gueux grimpe sur les derniers troncs restés debout, la hache en l'air, cognant dans un rythme de « Ça ira, ça ira »... D'autres scient, coupent les branches charpentières, tirent, espacés en une longue file, sur une corde, tels les émeutiers des guerres civiles, qui déboulonnent des obélisques de victoires, et font tomber les statues de leurs rois. Des gamins sordides jouent à la bascule sur des fragments de sculpture. Une Minerve, allongée et tronquée, gît dans la boue. Contre une tête de Junon un chien aboie...

» C'est alentour l'acharnement d'une part, l'indifférence de l'autre. Je dirais presque du divertissement! Des gens mangent, boivent et rient. Des pages du Roi assis sur un piédestal mutilé, des gardes du corps bavardent, se moquent et regardent faire. Derrière un groupe de jeunes dames, un nègre se tient debout, un petit Zamore goguenard et qui trahira sa maîtresse.

» Au loin, du peuple venu du voisinage est monté sur un tas de décombres. Seule une femme, les coudes appuyés sur le socle d'une statue de Bellone, semble perdue dans une contemplation désolée. On la voit à peine. Il me semble pourtant que c'est l'âme de ces jardins. Elle pleure en silence la mort de deux siècles de grâce...

. . . .

» Où, me demandez-vous, où sommes-nous donc, en quel temps affreux? Est-ce les dernières heures des journées d'octobre, le règne des « brigands ivres »? Non. Nous sommes en 1773 tout simplement et ce que nous voyons est dans sa double expression, réelle et peinte, l'œuvre du « délicieux poète », de notre Hubert Robert, l'organisateur de la destruction du Parc de Versailles! Transformer celui-ci d'étape en étape en Jardin anglais où « Sa Majesté la Reine pouvait, en maints endroits, se croire transportée dans la Suisse saxonne, dans les forêts autrichiennes et aux points les plus pittoresques des Alpes Suisses », voilà ce qu'il voulait.

» Le cadre de ces toiles, à mes yeux, s'élargit à un drame immense. Il prend le singulier prestige d'une sorte de prophétie. Jusqu'à la cruauté ces personnages semblent révéler les

symboles de l'agonie toute proche, engloutissant dix siècles de culture et de despotisme.

— Oui. Le dernier berger est assis sur les ruines de son pays et joue sur sa flûte d'argent son air doux et charmant, présage de mort et de sang...

— Le jardin anglais, issu des idées libératrices, est tout aussi artificiel que le jardin supplicié, mais au surplus il prétend faire croire à un état spontané qui est le fruit de mille compromis.

V

LA RÉPÉTITION DE BALLET AU PETIT THÉÂTRE DE TRIANON

Cette conversation de tout repos avait amené les promeneurs, sans qu'ils s'en fussent aperçus, dans cette forêt vierge qui s'étend entre le Grand Trianon et le « Petit Château », aux vastes allées désertes. Leur tracé est presque perdu. Un grand mur moisi limite le domaine, un grand mur aux couleurs safran et émeraude, écroulé sous le lourd vêtement d'un lierre deux fois centenaire. Chaque jour des pierres tombent dans le fossé, englouties par les orties et mille verdures parasites. Aux étoiles des carrefours les perspectives infinies s'ouvrent et se perdent loin, loin, dans la pleine campagne, au soleil des blés mûrissants.

A l'approche des visiteurs, des couples surpris se dressaient à demi corps des hautes herbes, tels des personnages bucoliques dans les pages d'un livre orné. Les gens nourris d'images pouvaient aussi s'imaginer que sur la crête du mur quelques friponnes se sauvaient d'un couvent à l'aide d'un petit monseigneur, songer à quelque ravissant conte galant, composé par Eisen ou Moreau le jeune, pour délasser un fermier général ou monsieur le Duc de Penthièvre.

Ils erraient au hasard des pas, lorsque, se trouvant derrière les statues de plomb doré du *buffet*, Fructidor, avec cette hardiesse dont la soudaineté l'étonnait parfois lui-même, s'arrêta et dans cette solitude demanda à madame Victoire :

— Qui occupe en ce moment votre cœur?

La marquise se fit répéter deux fois la phrase afin de bien montrer à l'indiscret à quel point il avait *manqué*. Mais, voyant qu'il ne pouvait comprendre la leçon, elle le regarda dans les yeux et répondit avec simplicité :

— Un prédicateur.

Colinet eut un involontaire recul.

— Non! — s'écria-t-il.

— Pourquoi pas?... Tenez, monsieur Colinet, vous me rappelez parfois — en beaucoup plus petit — le tzar Pierre le Grand pendant son séjour à Versailles. La Cour est charmée de lui trouver tant d'intelligence avec si peu de manières, si peu d'élégance avec tant de bonhomie. Et puis tout à coup, à Saint-Cyr, voyant que madame de Maintenon, — veuve toute récente de Louis XIV — couchée dans son lit, se dérobe à sa curiosité, il entre dans sa chambre, botté et crotté, tire les rideaux des fenêtres, les courtines du lit et se campe devant elle pendant de longues minutes sans dire une parole, comme si, au jardin des animaux, il écartait des couvertures pour voir digérer un serpent. Puis il s'en retourne satisfait.

La marquise répéta avec le calme souriant d'une bravade :

— Je dis qu'à présent tous mes suffrages vont à un prédicateur. C'est un jeune prince de la Maison d'Autriche, entré dans les ordres. Un ascète, un Pascal. Je l'aime saintement, bien entendu.

— Il est beau?

— Comme un moine de Ribera. Mais je l'aime moins pour cette raison toute terrestre que parce que tout nous sépare, nos opinions, nos familles, ses vœux, nos existences, que jamais je ne souffrirai autrement de lui que par des montagnes d'impossibilité. Cela ne vaut-il pas mieux que si c'était par des trahisons ou par des lassitudes? Qu'est l'Amour sans obstacle? Une voie bête, une route départementale...

» Oui, ce prêtre est admirable, je l'ai entendu prêcher pour la première fois à Saint-Julien-le-Pauvre. Ses idées sont infinies comme les horizons de mer. Il me semble qu'il a fait tourner sur ses gonds les lourdes portes d'une basilique pour y laisser pénétrer avec le jour le souffle de la vie fertile. Ses idées dépassent...

— Il sera excommunié.

— Je le crains. Enfin voilà. Tout cela c'est du domaine intangible.

— S'il en est ainsi...

— Je vois que vous respirez.

— Vous ne me laissez guère le temps... Hier on vous croyait à Bénarès avec les fakirs et vous voilà à Saint-Julien! Demain où serez-vous?

Soudain, après avoir tourné dans le labyrinthe des charmilles, ils se trouvèrent à l'entrée d'une cour devant le petit théâtre de Marie-Antoinette. L'herbe poussait entre les gros pavés. Une porte était ouverte sur l'antichambre de la reine. Ils y pénétrèrent. Contre les murs, tendus d'un papier rayé, des meubles Louis-Philippe étaient rangés, bleus et or, des meubles sages et un peu sots, fanés à l'ombre d'un lent ennui sans avoir tressailli d'aucune orgie, ni de drame aucun.

— Cela est d'une tristesse sans nom, — murmura la marquise, — cette moisissure qui marche, qui monte et dévore en silence entre ces cloisons. Elles ont vu Jean-Jacques révolté et Marie-Antoinette comédienne! Ne voyez-vous pas là encore, monsieur Colinet, nos plus actuels penchants? En tous temps, je crois, il ne suffit point aux femmes d'être les premières de toutes sur le théâtre de la vie, par la naissance, la fortune, la beauté et l'esprit. Toujours il leur manque quelque chose : se déguiser en n'importe quoi pour monter sur le plateau.

— C'est la rançon de la satiété.

— Cette petite loge en face, — continua madame de Clavigny, — a vu l'auteur du *Contrat Social*, déjà roulé, par bravade pour la société dégénérée, dans un caftan crasseux, les cheveux sans poudre, un bonnet à poil sur son visage mal rasé. Cette autre loge, agrandie par Louis-Philippe pour y caser sa nombreuse famille, était celle du Roi et c'est de là que partirent les sifflets quand parut devant le trou du souffleur la fille de Maria-Thérésa la Grande!...

Soudain il semblait aux visiteurs que tout n'était point mort sous ces lambris. Des sons encore confus de vieilles

ariettes filtraient à travers les boiseries. A chaque tressaillement, un peu de poussière rousse tombait le long des couloirs minuscules dont le vers infatigable creusait les parois.

La marquise poussa une porte qui gémit. Sur le petit théâtre, plongé dans une demi-obscurité, on répétait une scène de ballet pour une fête de charité qui le soir même devait avoir lieu dans le parc. Un jour froid, d'une tristesse infinie d'eau stagnante, venait d'un seul côté. Il se glissait à travers la verdure des quinconces, à travers les toiles d'araignée. Il tombait des vieilles vitres aux reflets irisés.

Sur la scène une femme en blanc accordait sa harpe, une autre, l'écharpe jetée autour des épaules, se penchait sur elle, le chapeau bergère pendu à son bras. Sur un tabouret, près d'une épinette, des colifichets traînent, roses, rubans, éventail, comme on les voit sur les tableaux du divin Frago. Lentement Colinet se découvrit.

— Il me semble qu'on descelle une tombe, — fit-il tout bas.

Les accords métalliques venaient à présent à eux comme des sons d'outre-tombe, d'une tendresse et d'une douceur chuchotante. A cet instant un quatuor, caché par un portant, commença le finale du ballet d'*Orphée* dans « l'Ile bienheureuse » et la femme aux épaules nues, levant son écharpe se mit à danser un pas.

— Quelle est cette artiste ? — demanda le paléographe qui n'allait jamais à l'Opéra.

Madame Victoire se laissa choir sur une banquette. Le buste en arrière elle monta lentement son face-à-main à la hauteur de ses yeux. Puis elle prononça avec calme :

— C'est la Catanzaro.

— Ce nom ne vous émeut donc plus ? — fit Colinet surpris de cette sérénité. — A chaque auberge de Bretagne où l'an dernier nous nous arrêtâmes, vos regards la cherchaient avec avidité... car ce fut bien avec elle que votre amant infidèle fuyait à l'aventure...

— Tout cela n'est plus, monsieur Colinet.

— Les morts vont vite chez les grands de la terre...

— Vous dites une sottise. Chez tous les êtres, quels qu'ils soient, la constance n'a de prix que par la réciprocité.

La marquise, alors tout à ce spectacle qui semblait la charmer, ne se lassa point de regarder la danseuse sicilienne. Les pieds ailés de Matilda glissaient sur le plancher, réveillant les poussières de jadis sur un rythme du ballet d'*Orphée*. Au plafond des génies souriants cambraient leur corps doré, de leurs bras nus ils relevaient des rideaux de stuc sur cette rampe sans chandelles, dans cette salle abandonnée...

Enfin les violons s'arrêtèrent, la harpe cessa de frémir. La belle Catanzaro releva son écharpe jaune et, en une grâce toute évaporée, elle s'évanouit derrière un portant, comme un son se meurt dans les frises d'un salon de musique.

Plus personne, un silence de tombe. Les souris rongeaient le bois poudreux.

— Ici, — répéta la marquise comme dans un songe, — ici on a sifflé Marie-Antoinette...

Derrière elle une porte grinça. Fructidor était sorti. La voici toute seule. Elle se leva, erra dans les couloirs, traversa le logement de l'architecte, petites pièces aux boiseries grises que le travail invisible des vers minait sans trêve. Puis elle se sauva vers la porte. Le vieux plancher craquait sous ses pas précipités...

Dehors le paléographe attendait sur le gros pavé de la cour du théâtre où l'herbe poussait. Là, Thérèse-Victoire vint le rejoindre. Elle s'arrêta et eut un geste de désenchantement. Puis se retournant vers les murs moisis, vers le poignant abandon des choses si éblouissantes autrefois, elle murmura dans un grand chagrin, refoulé au fond du cœur :

— Ne pleurons pas les jours enfuis...



Après le départ de Fructidor qui allait travailler une heure à la bibliothèque, Thérèse-Victoire se promena seule dans les parages de la « Salle de bal » en rocaille où elle s'était égarée. Contre une grille fermée elle surprit un furtif rendez-vous de deux amants qui ne laissait point de la gêner grandement. C'était encore la lectrice du vieux général avec le jeune officier. Elle feignit de n'en rien voir et lorsque après dîner

elle retrouva le paléographe sur la terrasse, elle dit à ce propos avec son ironie désabusée :

— Hier le jardinier de Trianon insista pour me faire baptiser une rose étrange, mauve et blanche qu'il venait de créer et qui grimpe contre un cèdre centenaire. Mais me trouvant prise au dépourvu il m'accorde vingt-quatre heures pour y réfléchir. A présent j'ai trouvé. La rose s'appellera : « *La joie de mes vieux jours* ».

— La rose grimpante aura raison du cèdre et elle le tuera.

— Je le crois. Quel danger pour un homme d'âge de trop méditer devant l'éclat de cette lame à double tranchant où il lit ces mots : « Le cœur ne vieillit pas. »

VI

LE CONCERT NOCTURNE

La marquise gardait le silence. A ses pieds, dans un vaste demi-cercle, des ombres accroupies allumaient des quinquets de suif autour d'un bassin. C'était bien pour ce soir la fête de charité. Déjà des motifs lumineux se dressaient partout. Au fond, contre la grande pièce d'eau, une carcasse de portique était posée sur des pontons. Pendant la promenade vénitienne l'on y devait tirer un feu d'artifice.

— Vous n'assistez pas à cette fête? — demanda Colinet.

— Si, derrière le mur des quinconces. Le feuillage des charmes, mêlés aux lauriers qui luisent d'un si bel éclat d'acier, m'escamotera toute la laideur des humains qui au delà d'un tourniquet s'assemblent pour cultiver l'Idéal. Rien n'est beau comme d'entendre chanter dans l'ombre des êtres que l'on ne voit pas... Rien n'est grisant, comme d'entrevoir à travers ce rideau les lueurs d'une fête qu'on soupçonne. Venez, nous allons nous asseoir sur le gazon, le long des haies qui surplombent le bosquet d'Apollon, à cette heure réservée aux *cartes roses*. C'est là où commence la fête, avec Glück et quelques violons, comme au temps de « l'éternelle jeunesse ».

Madame de Clavigny invita le fils du percepteur à goûter avec elle ces plaisirs à la dérobée. A tant de simplicité celui-ci

ne résista point. Avec sa grâce nonchalante la marquise se laissa choir sur l'herbe fraîche, parmi le menu peuple vautré des servantes, des artilleurs, des boutiquiers. Colinet l'imita, un peu confus pourtant de ce sans-gêne qui, pendant un instant, rapprochait « les merlettes sur fond de gueule » de si humbles gens. Car Fructidor appréciait mieux qu'auparavant la valeur de la stabilité des castes...

Sur le velours des pelouses ce fut, à côté d'eux, une hâtive descente de jeunes femmes en blanc, quelques-unes très belles sous les turbans triomphants d'où s'élançaient des aigrettes, pareils à des jets d'eau. En passant le long des escaliers leurs jupes ondoyantes agitaient les quinquets de suif et ces flammes vacillantes semblaient défaillir au contact de tant de grâce. A présent, au fond du bassin de Latone un croissant de Diane, formé de ces petites lumières, s'étalait en une double courbe mince, mirant dans l'impassible surface de l'eau son éclat de faucille. De place en place des pyramides en treillages, arbres lumineux des fêtes royales, éclairaient les masques graves des statues. Dans leur silence les marbres se dressaient, d'une pureté si grande à cette minute qu'ils semblaient d'une matière translucide et à jamais immaculée dans l'écrin noir des ifs.

Tout à coup dans la fièvre des chuchotements, une voix se mit à chanter *Alceste*... Le bruissement d'une cascade accompagnait en sourdine ces nobles accents et cette eau tombait d'un rocher, éclaboussant en une pluie perlée les chevaux de la Grotte de Thétis.

Derrière le rideau des marronniers, la fête s'achevait en apothéose pour l'interprète de Glück, une forte femme dont on disait : « Ce paquet est sublime ». Car voilà le ver du fruit... A la faveur d'une éclaircie on pouvait l'apercevoir descendant pesamment les degrés du bosquet d'Apollon. Elle marchait dans le double mirage de l'eau, où couraient mille petites flammes, et de la lune en sa plénitude dévoilée.

VII

LE RÉVEIL DE LA COLONNADE

Mais voici que les invités, quittant le bosquet, se rendaient à pied à la Colonnade, en un long cortège improvisé à travers

les allées du parc. Déjà resplendissante de lumières, de lustres suspendus et de girandoles, courant entre les arceaux de marbre veiné, la Colonnade attendait les spectateurs pour le ballet qu'on y devait danser. Mais cette foule parée dut passer entre une double haie de curieux, grossie d'un grand nombre de menu peuple des faubourgs, qu'avait attiré la lumière comme autant d'éphémères. Des voyous imberbes, coiffés de casquettes, descendus de leurs repaires de Satory, étaient montés sur des chaises, la cigarette collée aux lèvres. Quelques-uns se mirent à apostropher une femme dont ils apercevaient, sous un manteau de dentelles à demi tombé, la gorge nue, constellée de brillants.

Puis enfin, coup sur coup, d'un groupe compact, partaient des sifflets, des injures ignobles. Arrêtés devant les guichets du contrôle, les invités surpris ne pouvaient point échapper à ces mots qui volaient comme une grêle de pierre. Et ces belles dames en grande parure, ces beaux messieurs, ces dignitaires du Tout-Paris, passèrent tous ainsi sous cette voûte d'acier. Des menaces, des ordures grossières pleuvaient comme autant de cris d'envie et de haine sur leur impassible dédain. Un général en tenue, voulant intervenir, fut hué. Il réclamait des gardes, appelait la force armée. Mais de garde, il n'y en avait point.

Et cela était douloureux à l'excès : ce général qui commandait à toute une division et qui, à cette minute, fut impuissant à imposer le silence à une poignée de polissons.

Madame de Clavigny et Colinet avaient, de loin, discrètement suivi ce cortège. Pareil à un serpent lumineux il traversait le grand tapis vert jusqu'à la statue de « Didon sur son bûcher ». Là se trouvait le guichet d'entrée pour la Colonnade et là l'attendait la populace.

Quand les deux promeneurs y furent arrivés à leur tour, les gros mots volaient déjà de partout. Fructidor, d'abord surpris, assista muet au défilé des invités. Ils passaient sous les arcs étincelants, pressés de prendre place sur les gradins du théâtre improvisé. Madame Victoire s'était blottie à l'ombre d'un socle pour n'être point reconnue.

Par une brèche ouverte dans le treillage qui maintenait les charmilles dans la grande allée sombre, on pouvait, comme au

bosquet d'Apollon, apercevoir la Colonnade illuminée. Assises en cercle sur les degrés, les belles mondaines formaient une vague mouvante d'aigrettes et de panaches. Tout un scintillement d'étoiles, de blancheurs et de nuques constellées, s'agitait parmi les éventails.

Près du guichet, une dame importante se tenait debout les jambes écartées dans une flaque d'eau. Les deux mains retenant sa jupe de dentelle d'or, elle rejeta son masque de tyran domestique au nez puissant, aux sourcils épais, peint au pastel par Perronneau et s'écria :

— Ah ça mais! Qu'attendent-ils donc pour commencer? Le Régent et madame de Parabère?

Mais voici que du fond de l'allée, dans la demi-obscurité piquées de lumières, surgirent brusquement d'étranges silhouettes.

A peine voilées de crêpes et pareilles à des sylphes égarées du *Songe d'une nuit d'été*, une à une, les danseuses du ballet *Castor et Pollux*, de Lulli, apparurent. Elles étaient drapées à l'antique, roses et blanches sous le fard luisant. Par-ci par-là, une éclaircie, perçant la grande voûte, traçait sur elles des cercles phosphorescents. De longues branches translucides se penchaient vers les vases solennels. Sur ces poupées vivantes qui marchaient dans l'ombre, la lune soudain darda ses regards, et frôla leurs voiles flottants et leurs épaules nacrées...

Silencieuses, en un mystère adorable, les danseuses avancèrent cherchant leur chemin. Souriantes et étonnées elles portent leur main à leur sein nu, d'autres avancent les bras en tâtonnant avec des gestes de ballet. Des bijoux flamboient, des paillettes, des yeux, perles noires. Des lèvres rouges brillent à l'ombre comme des cerises écarlates.

Visions errantes et délicieuses de papillons lâchés dans les ténèbres, elles s'avancent hésitantes et nuageuses parmi le brouillard blanc et soufre de leurs jupes légères. Leurs petits pieds se heurtent contre des chaises abandonnées...

Dans l'intérieur de la clôture, derrière les piquets provisoires, des soldats du génie, commandés à la garde, circulent, le fusil sur l'épaule, faisant des pas, puis s'arrêtent, étonnés, devant ce cortège de fées qui passe... Enfin, tel un Homère aveugle

guidé par l'Amour, un homme apparut fermant le défilé, sereine figure de vieillard grec aux boucles blondes, les pieds chaussés de cothurnes, noblement drapé dans son péplum immaculé. C'était un acteur fameux qui venait porter à ces bois enchantés le prestige des alexandrins. Ayant traversé en costume antique tout le parc à pied, depuis l'hôtel où il s'était habillé, il semblait vraiment, dans ce décor lunaire, la statue vivante passant en revue les marbres alignés...

Une danseuse, petit chérubin, le carquois d'argent pendu à ses côtés, le tenait par la main cherchant avec lui la « porte des artistes » de cette salle de spectacle où l'on allait jouer sous les étoiles. Et le fantôme, subitement inquiet, remonta le bandeau qui barrait son front, rejeta ses boucles égarées et s'écria de sa voix de tonnerre :

— Ah ça mais, friponne, où me mènes-tu?...

A cet instant le ton pressant d'une cloche retentit, venant de la terrasse. Un phare aveuglant projetait au loin des éclairs. Soudain, précédée de jeunes gens qui agitaient des lanternes comme les coureurs de jadis, une automobile dévalait des hauteurs du parc. Au mépris des sévères consignes elle traversait les parterres, montant sur les pelouses, écornant les buis taillés et s'arrêta enfin dans un grand vacarme devant les pyramides lumineuses des guichets.

— C'est sans doute le Régent et madame de Parabère, — fit Colinet.

Mais à ce moment la portière s'ouvrit. Le jeune vicomte de Neufchâtel parut, enfiévré d'orgueil et de soins empressés. Puis tout de suite, dans un nuage de tulle rose et argent, poudrée à frimas et en grande parure de ballet du roi, Matilda Catanzaro. S'appuyant sur le bras de son amant, elle sauta lestement par terre.

— Ah... — fit Thérèse-Victoire en portant dans l'ombre la main à son cœur.

La Catanzaro fit une entrée triomphale, toute la salle était debout pour la voir.

Aussitôt le ballet commença. Les violons attaquèrent une pavane solennelle. Des cuves de marbre se mirent à lancer leurs jets irisés et une pluie de perles tomba sur les grands marabouts. Pour la première fois depuis la mort de Louis XVI

le vieux Versailles des Rois ressuscita au bosquet de la Colonnade, dans la volupté constellée de la fête nocturne.

VIII

LES SANDALES D'ARTHÉMIS

— Venez, — fit madame Victoire à son compagnon d'un jour. — Venez loin d'ici...

Le couple s'enfonça plus avant dans l'allée. Ils semblaient marcher dans une sombre basilique. Le bruit de la fête s'assourdit peu à peu et bientôt ils se trouvèrent devant la grille fermée du bosquet de la Reine, là même où Oliva avait attendu le niais Cardinal...

La jeune femme appuya ses mains sur les barreaux de fer, fouillant du regard ces ténèbres frissonnantes. Enfin elle dit :

— Voyez donc, comme au milieu de ce parc, frôlé par tant de caresses lunaires, ce coin est demeuré impénétrable! Ne vous semble-t-il pas hostile, lourd de trop de secrets? Sous le coup d'un éternel malaise, il est comme abandonné! Jadis un labyrinthe où l'on menait les seigneurs crédules pour les voir errer sans fin, plus tard lieu d'un rendez-vous dont on ne sait encore ce qui l'emporte, du tragique ou du ridicule...

» C'est le bosquet de la duperie. Quels fantoches nous sommes quand nous prétendons être aimés et que nous ne le sommes point! Crédulité enfantine ou vanité sans bornes, c'est plus qu'il n'est besoin pour être à la merci des insensibles...

Puis s'interrompant :

— Écoutez! N'entendez-vous pas? il me semble qu'on chuchote derrière ces haies...

— Ce sont des feuilles, Madame. Ne jouons pas l'enfant dans *le Roi des Aulnes*...

— Ah? Vous ne croyez pas aux fantômes, vous, monsieur Colinet! Vous êtes un enfant de la raison. Pourtant, c'est peut-être de ce bosquet que partit la Révolution, de ce chuchotement d'Oliva! Et ce chuchotement est devenu le mur-

mure qui écarta les calomnies, puis une clameur qui emporta le dernier prestige, enfin le vent de la tempête! Les fantômes de Versailles, je les ai vus, Monsieur, un soir au crépuscule. La pluie était tombée tout le jour. Les masses d'arbres se figeaient, noires et pesantes. Pareil au sable mouvant de la mer quand les vagues lentement se retirent, les grands espaces des terrasses étaient lisses d'un lustre mat et comme gorgés de tant d'eau. Pas une âme dans cet immense domaine! Rien que la marche insensible de la nuit qui descendait sur le parc abandonné. Goutte à goutte, de feuille en feuille, les marronniers laissaient tomber leur charge perlée.

» L'atmosphère était malsaine et pourtant délicieuse; elle charriait la traîtrise des marécages d'autrefois, des fraîcheurs, des essences de terre et de feuilles pourries. Des flaques rousses et verdâtres s'étaient formées aux creux des vases de marbre. Les statues avaient ces moiteurs luisantes et grises, qui prêtent aux sculptures la demi-transparence des albâtres. Rien ne peut décrire la morne rigidité des Dieux païens.

» Or soudain, tournant l'angle d'une allée, je vis devant moi le grand bassin de Neptune. D'étranges vapeurs spectrales s'élevaient de la surface de l'eau, de lentes spirales, pareilles à des figures vêtues de longs voiles. Ces formes, tournoyantes et souples, se répandaient, fusionnaient. Il en venait toujours et toujours, de partout à la fois, de tous les bassins d'alentour, des vasques de l'allée des Marmousets où ils s'élevaient comme des fumées sacrées sur l'ovale des autels. Les riants groupes des enfants, ils les enveloppaient, se rejoignant, ondoyant, fléchissant. Les brouillards montaient, encens de gloire et de fêtes d'antan...

» Ils sortaient des buissons, planaient au lointain sur les grandes pelouses humides. Lentement, ils longeaient les murs de charmes, s'insinuaient dans les taillis, passaient au travers les grilles qui, à cette heure, fermaient les bosquets sombres. Et c'était, croyez-moi, un mystère mouvant et glacé dans le parc mortuaire, je ne sais quelle apparition inoubliable de l'au delà.

» Je parcourus tout le parc, pleine d'effroi et de délices... Frissonnante je hâtai mes pas au contact des vapeurs qui

s'écartaient à mon passage et qui suivaient mes traces. Les branches noires des marronniers se penchaient mollement sur les grandes allées solitaires. Je rentrai haletante de cette revue nocturne... Le lendemain tout s'était évanoui. Le soleil triomphait sur le ciel, mille oiseaux chantaient dans la verdure translucide, sur les parterres remplis de fleurs, parmi les héros et les déesses...

— Cette vision ne rachète pas l'autre, — fit le paléographe. — Mademoiselle de la Vallière, cette repentie qui avait une clairvoyance presque douloureuse pour le bilan final des existences de parade, s'était, encore en pleine gloire, fait peindre entre ses deux enfants, tenant dans sa main, non une fleur, ce qui eût indiqué une joie de printemps, mais une paille avec, au bout, une bulle de savon! Quelle désespérance cachée dans ce globe irisé qui dans un instant allait éclater et se réduire à néant.

— Vous parlez comme un janséniste de Port-Royal. Mais peut-être avez-vous raison. Une femme de ma condition, issue d'une vieille France intransigeante et que le poids des idées imposées a fait trahir successivement tant de devoirs traditionnels, une telle femme est mûre pour toucher le fond des choses. Oui, le fond des choses, ce magnifique secret de cruauté et de sauvagerie que nos craintes amoindrissent, que nos désirs corrigent, et que nos espérances voilent par des gerbes de sophismes et de fleurs de rhétorique! Ainsi j'ai vu en moi, ou autour de moi, s'écrouler graduellement les illusions qui s'attachaient au couvent, à la famille, à l'église, à la science, à l'amour! Que dis-je, même à l'amitié! L'art seul m'est resté fidèle, mais dans cette liaison de tout repos n'est-il pas demeuré le trop impassible compagnon de mes sérénités? C'est à ce point qu'au sortir de ces joies je me sens le spectateur glacé qui quitte un théâtre. C'est la bousculade du vestiaire, le rappel brutal avec la lutte pour soi; une fois dehors, la course à la voiture dans la nuit, au froid, à la pluie qui tombe et nous désenchante! Et nous voilà transis et comme abandonnés, n'emportant même pas ce petit refrain de jadis que nos aïeux fredonnaient en rentrant de la Salle Ventadour! Toutes ces fictions se sont évanouies au contact de la rue comme celles de ma société ont fait faillite

au contact de ma réflexion. Il ne me reste ainsi que ma belle façade louis-quatorzième. Derrière ses vitres on vécut un fastueux compromis et l'on dansait solennellement avec madame la Gloire. Puis avec mademoiselle Camargo. Enfin avec madame la Mort. Et ce n'était pas ce qu'il y avait de plus mal dans l'aventure... « Nous savions y faire », disait le peuple.

» On jeta d'abord la vaisselle plate dans les creusets du fondeur pour faire la guerre, puis les brigands un beau jour vinrent chercher le reste pour le jeter par la fenêtre... Et de ce palais, aujourd'hui à nouveau si heureusement approprié, s'enfuit à jamais son âme et sa seule raison d'être : la loi d'un seul. En réalité on aura beau multiplier les soins autour de lui, le gratter, le frotter, recouvrir ses murs, recueillir des dons. Il est dévasté. C'est une cathédrale sans le Saint-Sacrement. La charrue, un jour, passera sur ses pierres écroulées...

Madame Victoire, à ces mots, se détacha de la grille du bosquet et se mit à marcher à pas lents dans la grande allée sombre.

— Là-haut au palais, — continua-t-elle — tout le long du corps de logis, des clefs de voûtes s'alignent au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée. Ce sont des masques et ils représentent toute l'épopée humaine. Elle est inscrite sur cette façade sans qu'aucun passant ne les remarque jamais! Débutant du côté midi — où est la chaleur et la vie — avec un masque de petit enfant, la série se poursuit, en une gradation insensible, des marques que la jeunesse, la force épanouie et le lent déclin impriment à nos visages, pour finir enfin au nord. Oh! le masque ravagé de centenaire glacé, de mort figé dans les mille rides de sa décrépitude dernière!... Quand le soleil descend si noblement derrière les lointains peupliers, il embrase cette rangée de masques et c'est comme si, dans son flanc incrusté, ce palais flamboyant montrait la prophétie de son destin et de la fatalité.

» Eh bien! la vieille France qui est en moi, elle est comme ce château : sans loi, sans roi, avec seulement un service de garde-meuble disposant des fauteuils dorés pour des fantômes.

» Que vais-je faire à présent de ma jeunesse ? J'aime l'avenir et c'est le passé seul qui s'attache à mes pas partout où je pose mon pied. Que vais-je mettre derrière ma façade creuse, comment vais-je la mettre d'accord avec le temps qui marche, marche qui a piétiné nos couronnes, fauché nos lauriers, fané nos jolis paniers ?...

La marquise à ces mots s'arrêta surprise près d'un grand vase spectral qui surgissait des ténèbres. Le voyant se dresser au fond d'une charmille, elle eut presque peur de sa masse blême. Ses nerfs se détendirent, elle s'abandonna soudain sur le bord du socle. La tête dans ses bras repliés, elle pleura longtemps... Non loin les violons scandaient les pas de Matilda Catanzaro...

. . . .

Fructidor sur qui tombait, avec la langueur de cette nuit, toute la tristesse aussi de ce cœur déçu, garda le silence. Il leva les yeux, regarda à son tour le grand vase de marbre. En vérité il lui découvrit une personnalité et comme une vie supérieure à sa destination. Brusquement il se trouva aussi à lui-même comme une mission de mettre à la raison cette cruelle dame et même de la ramener à sa maison spirituelle, au sensible et patriarcal logis de la vieille France qu'elle avait peut-être méconnue, brebis aventureuse ayant perdu le chemin du retour.

La petite raideur provinciale de Colinet se mit à fondre devant cette nécessité comme l'argenterie du roi avait fondu devant les besoins de la guerre ! Et il ne lui restait plus qu'une âme très probe et très simple, respectueuse des choses d'autrui, respectueuse de leur essence et de leur origine. Il voulut ainsi tout remettre à sa place, puis s'en retourner à la sienne. Le vase de marbre lui fournit ses premiers arguments et il parla ainsi tout doucement de sa voix émue mais tranquille et débonnaire :

— La Providence...

— Dites : « Dieu », — interrompit la marquise toujours courbée sur le rebord de marbre.

— ... La Providence, dans son impénétrable dessein, a mis sur votre route un prédicateur laïque que vous devriez bien

écouter. Il vous donnerait de la santé et du contrepoids. Ce prédicateur vit dans ce pays, ici, à Versailles. Là où galope aujourd'hui notre noblesse, vous ne le trouverez point, non plus que dans cette débandade épileptique que votre société nomme « la vie indépendante ». Ici seulement vous trouverez, en atmosphère, en lignes et en plastique, ce que vous devriez être, Madame, en âme et en esprit : une Française parfaitement conforme à ses origines. Pour juger cet état, faut-il tant de science ?

» Menez-moi devant l'étalage de la première petite mercière qui vend des images et cet étalage trahira toute son époque, ses goûts, ses forces, ses faiblesses. Tenez, Madame, ce vase de marbre n'explique-t-il pas le siècle de Louis XIV tout entier ? Quand je vous aurai dit ce que j'entends par cet idéal-là, vous saurez en même temps ce que vous devriez retrouver : un but unique à qui vous sacrifieriez tous vos instants et à qui vous réserveriez toutes vos attentions : un but élégant et sain, ordonné et simple. Telle fut précisément la mystérieuse et continuelle préoccupation d'art de ce temps-là et tout ici le proclame, depuis le limpide tracé des buis jusqu'aux trophées du faîtage ! C'est une besogne éminemment française, mais aussi un si grand chef-d'œuvre de raison aisée que la nation paraît, hélas !, s'être épuisée dans cette formule pour quelques siècles... Parallèlement à la vie publique, soumise à tous les hasards du destin, cette formule régentait tout ce qui en survit d'immortel. Ainsi ce grand vase de marbre, je le vois bien, n'est plus en cette minute un récipient de fleurs, le serviteur banal d'une décoration d'ensemble. Il nous inspire je ne sais quel respect, il revêt je ne sais quel prestige qui atteint à la divinité ! Mais d'où vient donc ce rare privilège, se répandant jusqu'à des objets de second plan dans une allée déserte ? De cet idéal unique. La cohésion de mille forces anonymes se surbordonnant à la volonté d'un seul, voilà qui communique quelque chose de sacré à tout ce qui en est issu. Cette vertu se répand jusque sur les maîtresses royales et lorsque nous lisons que « rien n'était plus édifiant comme d'apercevoir dans la chapelle madame de Montespan du côté de l'Évangile et mademoiselle de Fontange du côté de l'Épître, prier avec une profonde ferveur, penchées sur leur

livre, levant les yeux vers Dieu, pleins d'extase, de larmes et de piété », nous savons par cent témoignages certains que cela n'était point une comédie de leur part, mais que, malgré elles, ces femmes se trouvèrent entraînées dans le sillon de la divinité.

Madame Victoire à ce moment releva son visage, surprise de ces aperçus dans la bouche du « petit Fructidor ». Elle essuya ses larmes, puis elle dit :

— Vous avez fait du chemin depuis un an, monsieur Colinet.

— Oui, mais je m'arrêterai là...

— Imprudent! qu'en savez-vous! Un être qui pense ne s'arrête jamais!...

Les promeneurs étaient arrivés sur la grande terrasse. Au loin, la colonnade semblait comme une couronne d'or et de feu, posée dans le velours bleu des ténèbres.

La marquise s'assit sur une marche des grands degrés et noua ses mains autour de ses genoux en ce beau geste de muse lasse qui lui était familier.

— Comme vous, — s'écria-t-elle — je sens le pouvoir divin de cette atmosphère. Comparer Versailles à un décor me semble à cette minute une sorte de blasphème. Qu'on nous exhume mille histoires scandaleuses sur les rois et les princes, une vérité reste : elle est si indéniable que même les sots — dont l'énergie est immense — ne pourront la renverser jamais. Les gens qui ont fait tout cela, qui ont voulu tout cela, qui ont vécu dans tout cela, ils étaient peut-être des monstres : ce n'étaient pas des *muffles!* Je me sers de ce mot à dessein, parce qu'il n'y en a pas d'autres. Tout en effet semble conspirer ici pour démentir les calomnies de l'histoire et pour nous crier : N'amplifiez pas les cancans ridicules, ne prêtez pas une oreille complaisante aux « poètes hostiles » qui magnifièrent des crimes, ni aux chercheurs de tares, ces pharisiens de la vérité!

« D'abord, où est la vérité? Quel dieu pourra nous le dire? Et que sont les paroles et les petits papiers à côté de cette histoire en bronze et en marbre qui est devant nous, et dont nous touchons de nos mains la sublime réalité! Non, non, on

ne peut créer ces lignes, ces sourires olympiens, ces gestes augustes des déesses avec une âme grossière! On ne peut agir, aimer, haïr avec vulgarité quand on a vraiment aimé ce paradis de sérénité.

IX

VIEILLE FRANCE

A ce moment on eût dit qu'à l'horizon on allait encore célébrer le mariage d'un Dauphin. Sur la grande pièce d'eau, la double image d'un arc de triomphe s'était soudain dressée, profilant sa silhouette sur le vert sombre du paysage nocturne. Puis, coup sur coup, des fusées multicolores s'élancèrent vers le ciel. Leurs étincelles tombèrent en grappes molles, en longues gerbes d'or, sur le miroir frissonnant de l'eau.

Thérèse Victoire regarda en silence cette chute d'étoiles, ce somptueux horizon où scintillaient ces portiques en pierres précieuses. Lentement, elle se leva des marches du grand escalier et alla vers le parterre du nord à la fontaine de Diane, devant la statue de Desjardins. Par-dessus tout elle vénérait cette déesse pour sa grâce aisée, affranchie de toutes les lois. Comme une dévote elle s'approcha de son image, et, avec une ferveur délicieuse, elle posa une dernière fleur à ses beaux pieds nus.

— Je l'aime, — dit-elle avec superstition. — Nulle sainte ne me donna jamais de plus grave exemple et, mieux que toutes vos raisons peut-être, elle saura maintenir en moi, la règle et le courage.

— Pourquoi?

— Elle est la *noble maîtresse de sa liberté*. Peu de femmes savent ce grand art de vivre jeune et libre dans la dignité. Vite elles tombent la proie des forts et souvent des pires... Garder la mesure sans loi, l'ordre sans maître, voilà ce qu'elle m'apprend, la chère déesse qui court, l'arc levé, le visage fin et pur, les jambes vaillantes dans ce beau mouvement en avant qui mène vers l'avenir et le renouveau! Si je pouvais lui ressembler!

— Quelle belle duchesse de Bourgogne, vous eussiez faite ! — dit Colinet avec mélancolie. — Quel ornement d'une Cour dans le sourire enjoué et spirituel des beaux jours ! Mais vous avez voulu être très moderne. Vous avez été atteinte de « *Revendication de droit à la vie* » et cela est terrible pour les femmes de votre rang qui déjà avez le superflu en toutes choses ! Laissez cela à nous autres, les petites gens, qui ne sommes rien et qui voulons être ! « Aller en avant », pour vous c'est un décret de mort. Vous le faites avec les gestes du passé et vous manquez de souffle. Retournez en arrière, gardez le trésor de tant de nobles choses dont la nation pourra un jour avoir besoin pour y puiser, lorsque, une fois de plus, elle aura, par la fatalité de l'histoire — commune à tous les peuples — roulé jusqu'au bord du fossé.

La marquise secoua la tête.

— Non, je ne serai pas une duchesse de Bourgogne. Je suis une duchesse de Berry sans Révolution. Elle administra mal sa liberté, mais elle fut persécutée. C'est une immense bonne fortune pour sa mémoire et voilà ce que j'ai en moins...

Un saut de carpe, tout à côté, fit tressaillir la promeneuse, agitant le grand bassin et le secouant d'un frisson de vif-argent. Sous les regards de la lune, l'eau semblait un plateau de cristal à reflets bleuis. Des éclats d'émeraude brillaient sur les épaules des naïades couchées. Le palais aux yeux innombrables reposait dans sa calme magnificence. La face tournée vers lui, Thérèse-Victoire prononça :

— Ceux-là, où sont-ils, tous ?...

— La mort, — fit Colinet — balaie les lourdes humanités. L'or demeure au fond de leurs cendres. Dans certain château breton, les exemples me sont venus des hommes. Ici, elles me viennent des choses qu'ils ont laissées. Chaque heure, ces leçons grandissent en moi et se clarifient, peut-être précisément au contact de votre doute sur vous-même. A vous voir, Madame, j'ai appris à respecter ce que, peut-être, vous ne considérez pas assez : les droits de succession.

— Qu'est-ce à dire ?

— Qui sait ? Peut-être bien la ferme volonté d'acquitter ses devoirs vis-à-vis de ceux qui vous ont permis de devenir ce que vous êtes : un être privilégié d'un raffinement de sentir

sans exemple, et jouissant d'un beau prestige de nom dans un bien-être extrême.

— Dans cent ans y aura-t-il encore une aristocratie? A me contempler, j'hésite à y croire...

— Oui, — fit avec loyauté le fils du percepteur. — Tant que le monde sera monde, tant que dans une forêt des chênes domineront d'autres chênes.

» Connaissez-vous les derniers vestiges de ce petit jouet d'enfant de la duchesse de Bourgogne qu'on appelait la Ménagerie, là-bas, aux confins du parc sur la route de Saint-Cyr? Le charmant château est rasé depuis longtemps, mais on a remarqué que, certains printemps, une poussée de fleurs levait sur le tracé des murs, suivant exactement les contours d'un bâtiment disparu nommé « la Volière » et où la princesse de Savoie gardait ses oiseaux rares au plumage multicolore...

— J'ai compris.

— Madame, — fit alors Colinet, enhardi par la langueur de la nuit et de sa compagne, — ne viendriez-vous pas un instant, vous asseoir avec moi dans la verdure touffue que j'entrevois à côté de nous, aux confins du bosquet d'Apollon? Aisément nous y pénétrerons à la faveur de cette brèche dans le treillage arraché. Les lampions sont éteints, les danseuses se sont enfuies, les violons sont muets. Mais nous entendrions le bruissement des feuilles et le murmure de la cascade tombant dans la nuit sur les rochers artificiels...

— Comme vous voilà devenu romantique, monsieur Fructidor, — s'écria la marquise, regardant avec son sourire ironique son petit paléographe. Mais, soudain, dans ses yeux d'or pailleté, s'alluma l'étrange feu qui par moment la montrait faite de cette essence de rois et pétrie de leurs caprices.

Prêtant l'oreille elle entendit plus distinctement des chants adorables se levant à nouveau de la fête vénitienne qui, à cette heure, s'apprêtait sur le grand canal du parc.

— Écoutez, — fit-elle. — Voici la flottile des gondoles illuminées qui va se mettre en route pour la promenade nocturne. Déjà il me semble entendre la voix divine d'Alfredo Manelli, le chanteur dilettante, interpréter *les Stances à la Lune.*

» L'heure est céleste, les parfums sont grisants... Je vou-

drais faire mon entrée parmi ces gens et me faire escorter par ces musiciens...

Fructidor, subitement inquiet, regarda la jeune femme. La tête haute, le buste redressé, la pâleur de son visage de mystère avivée d'émoi, elle semblait prête à partir vers des nuits passionnées au gré de son désir.

— Vous n'allez pas, je pense, — fit-il, — retourner dans cette foule de gens du monde, parmi ces snobs et ces cabotins?

La marquise le fixa avec sérénité. Elle le trouva tout à coup rapetissé, revenu à la taille médiocre qu'il avait eue, lorsque, l'année précédente, il avait fait son entrée dans la cour d'un cloître normand. Il était redevenu le petit Colinet et ses pauvres façons lui semblaient vêtues d'un veston d'alpaga.

— Si, mon ami, — dit-elle. — Si. C'est vers les violons que j'irai. Ma place n'est pas ici; elle est là-bas dans ce monde auquel j'appartiens et vers lequel vos puissants arguments m'ont jetée. Toutes vos raisons peu à peu sont devenues les miennes. Je n'irai plus désormais de l'un à l'autre, de l'explorateur au poète, du monsignore à l'anarchiste! Inlassablement ma fantaisie s'est posée sur les vagues des mers lointaines. J'ai vécu comme un oiseau de mer, j'ai oublié le palais de mes pères au contact des fleurs sauvages sur les terres du caprice et de la liberté. J'ai vécu comme une cigale.

» Mon esprit a dédaigné une caste dont, hautement pourtant, je me réclame. C'est que je suis orgueilleuse de ce que nous fûmes dans le passé et humiliée de ce que nous acceptons du présent. Longtemps, de notre société, j'attendais des exemples, des actes exceptionnels, de quoi perpétuer enfin nos prétendus droits et les justifier. Elle ne pouvait plus les donner. Ou du moins ce que je lui demandais en force, en héroïsme, en génie, elle me le donnait en gentillesses mondaines ou en devoirs pieux convenablement remplis...

— Vous lui demandiez trop.

— Sans doute. Il ne me paraissait point juste que ma société entendît protéger à elle seule à la fois le roi et la religion, réclamer pour elle seule le paradis sur la terre et le paradis éternel! Cela m'amenait à regretter que le peuple se soit lassé à la fois de ces deux grands Pouvoirs et qu'il se soit

séparé des promesses spirituelles : car le voilà réduit à tout espérer de celles des députés...

» Aussi un jour je rêvai d'un état idéal, en tous points conforme à la logique : d'un côté ma société sceptique et épicurienne, jouissant largement de ses privilèges avec un souverain sportsman, clubman, mauvais sujet et par-dessus tout : *charmant!* Et, en opposition, un peuple courageux, bon enfant, soutenant la religion des pauvres, soutenu lui-même par une Église, sans grands besoins, mais secourable, vraiment solidaire des misères humaines, un régime de « curé de campagne » un peu laboureur, un peu soldat, un peu médecin. Quel équilibre je concevais pour la France, dans cette séparation des pouvoirs et quel bien j'en espérais! Déjà je me voyais aller de l'un à l'autre, frondeuse avec le Roi — dont j'eusse été la première à... railler l'insuffisance toujours possible, — m'évadant de nos salons pour me pencher sur les peines d'un peuple à la manière de Greuze, un peu moins *éclairé*, et un peu plus respectueux que celui d'aujourd'hui, mais aussi bien sachant tout de même mener ses affaires!

— Vous aviez simplement, Madame, — fit Colinet, — supprimé la Révolution française...

— Hélas! Plus que jamais à cette heure versaillaise je sens peser sur moi, comme un lourd obstacle à la libération entière de mon esprit, le fait que depuis cent ans les évolutions se sont faites sans nous et les révolutions contre nous, contre notre sang, notre bien et notre existence! Alors à quoi bon nous asseoir aux pieds des savants, ces ouvriers des temps nouveaux, communier avec des philosophes de la négation, nous mêler fraternellement aux artistes et aux lettrés? Notre rôle atavique n'est-il pas de *protéger*, de *présider*, de *distribuer*... en attendant que reviennent pour nous des temps héroïques...

» La sérénité de ces jardins, le calme satisfait de son ordonnance, tout ce génie d'équilibre et d'élégance, que les miens ont aidé à créer, qu'ils ont soutenu et défendu, je les sens redevenir miens. Les déesses m'appellent, les fontaines, les violons... Et je leur appartiens.

— Hélas! je le vois...

— Allons monsieur Colinet. Vous aussi, au fond, êtes « Vieille France ».

— Oui. Mais « Vieille France de Ledru-Rollin »...

Thérèse Victoire, souriante, tendit sa main à Fructidor.

— Et vous, — demanda-t-elle, — que ferez-vous à présent?

— Je resterai le fils de ma terre. J'ai regardé par-dessus le mur. J'ai beaucoup appris, mais je m'en retourne chez mes dieux familiers.

La marquise, soudain tourmentée d'une question qu'elle avait sur les lèvres, baissa ses beaux cils et demanda tout bas :

— Je crois que vous m'avez un peu aimée...

Le jeune homme rougit dans un grand émoi.

— Vous avez mis beaucoup de tact, — fit-il — à me le faire oublier... Dans votre monde décidément, on a la manière...

— Nous nous sommes pourtant, dans nos pensées, rencontrés maintes fois. Toute proportion gardée, vous êtes comme moi « un enfant du doute et de la transition », mais vous aimez aussi les vieux papiers, vous saluez le drapeau. Quand vous aurez des cheveux gris, qui sait...

— J'irai à la messe?...

— Non. Mais peut-être serez-vous indulgent à tout ce que vous aurez détesté. Ne vous révoltez pas à cette idée. C'est ainsi que nous progressons, même avec des paradoxes! Les uns bouleversent, les autres bâtissent. D'autres encore conservent, chacun pense, parle et agit avec son parti pris. Et ces énergies obstinées, si hostiles en apparence, ne font que perpétuer, sous toutes ses formes, les fortes essences d'un pays cher à nos cœurs. Chacun à tour de rôle y trouve sa place, puis la perd, puis la reprend selon son effort.

FERDINAND BAC

POÉSIES

I

RÊVERIE

Le vent chaud a frémi longuement dans un chêne,
Et voici que répond, de la maison prochaine,
Le bruit prestigieux du vent sur la forêt,
Où le jeune Siegfried cherche l'antre secret
Que le Dragon cruel dans la ténèbre habite...

Le vent chaud a frémi dans un pin qui palpite...

Et voici s'élever les trilles de l'oiseau
Que tente vainement, sur son léger roseau,
D'imiter le héros, extasié d'ivresse...

Chaque trille palpite ainsi qu'une caresse.

O Wagner ! Lourd émoi dont se gonfle le cœur.
Altitude sonore. Éclatante langueur.
Immensité des bois dans le parfum des sèves.
Frémissement divin de l'onde sur les grèves
Du lac, où la Naïade invisible, aux aguets,
Jette au passant, troublé soudain, ses appels gais.
Bruits de feuilles. Bruits d'air. Pittoresque Thuringe,
Forêts sans borne. Asile où se complaît la Sphynge.

1er Août 1914.

Jeu des Gnomes grimpant aux rayons de Phébé.
O Wagner, par la Muse et le Mythe absorbé,
Vous êtes la moisson sublime de la vie,
Le flux et le reflux de la mer infinie.
Chacun de vos accents se répercute en nous.

L'on saisit, l'on surprend, l'on admire avec vous
Toute la majesté des vastes solitudes,
L'écho des grands ravins, les pics aux pentes rudes.
On voit passer, rapide, écumant ou serein,
Dans vos notes, le cours de ce géant, le Rhin.

On s'exalte. On vous suit comme on suivrait Orphée.
Votre lyre, ô Wagner, plus que la sienne est fée;
Elle laisse échapper parfois de tels accords
Qu'ils allument en nous d'indicibles transports.
Et vos soupirs d'amour sur nos âmes retombent
Comme au gazon se pose un doux vol de colombes,
Wagner! Et nous voyons, dans le flot de vos sons,
S'agiter tout l'essaim des rêves, les frissons
Des désirs dont l'ensemble est l'aventure humaine.

Vous reflétez l'esprit joyeux ou l'âme en peine,
Maître; sur le pavois des rythmes orgueilleux
Érigez des essaims de Héros ou de Dieux;
Et portez au sommet de votre fier génie
Comme un grand aigle au vol déployé : l'Harmonie.

II

AVEC L'AUTOMNE

Un grand parfum de vent pénètre jusqu'à moi.
La terre est tiède ainsi que le sein d'une amante
Que l'étreinte alanguit et soulève d'émoi.
Plus que le Renouveau cette Automne est charmante.

On sent sous ses baisers frémir les arbrisseaux
Dormant dans leurs décors dont s'animent les combes.
Elle trempe sa main à l'onde des ruisseaux
Et lisse sur le toit les plumes des palombes.

Sur ses lèvres son doigt presse le blond raisin
Dont le suc s'insinue en ses veines divines.
Son souffle caressant jette au bord du ravin
Les colchiques pareils à des amphores fines.

Elle est la calme, elle est l'apaisante saison.
Le cœur sous son égide a moins le mal de vivre.
Elle étale aux confins de l'humain horizon
Tout un jeu de couleurs dont le monde s'enivre.

Elle va! Sur les prés, desséchés et meurtris
Par les traits de l'été, doucement elle verse
La nuée apaisante, et fait, sur les pourpris,
Rougir le pampre mol que l'air tendrement berce.

Elle n'est pas la mort, elle n'est pas l'oubli;
Elle est la pénétrante et grave apothéose.
On lui doit tour à tour l'azur le plus pâli,
Les plus tendres couchants et les plus belles roses.

D'autres pourront chérir ton trouble plus profond,
Printemps, éphèbe fier, Printemps, Dieu de la sève,
Qui déchaînes la vie, et dont l'haleine fond
Les frimas où l'Hiver enveloppe son rêve.

Ils pourront surveiller d'un inquiet regard
Le signe avant-coureur de ta brusque venue :
Cette frêle clarté qui contemple, à l'écart,
Les champs encor glacés et la terre encor nue;

Les coteaux sous le gel paraissant endormis
Mais où déjà la force immuable s'éveille;
Le long de chaque branche, au désert des taillis,
Les bourgeons neufs enduits de leur gomme vermeille;

L'arome précurseur du vent lourd de pollen
Qui flottera bientôt, telle une folle écharpe,
Et dont la frénésie animera soudain
Le sol qu'il frôlera comme on touche une harpe;

Et ce trouble éperdu, cette atteinte du cœur,
Cette neige en torrents fuyant de la colline,
Ce transport dans les seins glissant sa chaude ardeur,
Ce silence de l'âme où l'Amour se devine...

Pour moi je n'aime plus, Automne, que vos jours
Si beaux de tout l'éclat de vos treilles parées;
Que votre écoulement de flots au lent parcours;
Que vos moments si grands dans leurs courtes durées.

Il me faut vos senteurs fraîches comme les fleurs
Qui scintillent, là bas, aux humides parterres,
Et votre voix me touche autant que les odeurs
De l'humus remué dans les champs solitaires.

Et je suivrai vos pas sur le gazon des bois,
Dans la montagne ou bien au creux de la vallée,
Partout où, souriante et sereine à la fois,
Automne, apparaîtra votre image ocellée.

Car vous n'empêcherez jamais le Souvenir,
Vous ne fermerez pas les portes de mon âme,
Vous n'écarterez pas ni ne voudrez bannir
Les espoirs de jadis tissant en moi leur trame.

Vous ne heurterez point, ainsi que le Printemps
Au vent de mai jonchant de pétales les mousses,
L'arbre de mes pensers dont les rameaux penchants
Au sablier des Ans comptent les heures douces...

En fidèle, qu'attire un mystère sacré,
Au fond de vos halliers, au miroir de vos sources,
O chère Automne, avec ferveur je vous suivrai,
Loin d'Éros bondissant, strident, ivre de courses;

Pour que vous abritiez dans votre peplum d'or
Mes songes frémissants et mes amours passées,
Et sur leurs jours sans gloire et leur stérile essor,
Vous laissiez retomber vos feuilles par brassées.

III

IVRESSE DE LA VIE

Il ne pleut plus. On voit sous les arbres tomber
Des gouttes. L'arc-en-ciel réunit dans sa courbe
Le fleuve et le ravin. Le soleil fait flamber
Sur les chemins mouillés le safran de la bourbe.

Des cris de trains au loin perforent l'horizon
Sous un bondissement de fougueuses fumées,
Et l'écho, lentement, répercute le son
D'un cor mélancolique au milieu des ramées.

Tout est jeune, on dirait, dans un monde nouveau.
Le temps semble exalté comme une jeune abeille
Que les roses ont prise à leur doux écheveau
De parfums. Et l'azur est un Dieu qui s'éveille.

O beau jaillissement! Fontaine de clartés!
O torrents d'air vivant qui coulez de la nue!
Carillons qui mêlez vos accents argentés
Aux diverses rumeurs de la vie ingénue!...

Des voix d'enfants chantant : « Nous n'irons plus au bois,
« Les lauriers sont coupés » s'élèvent des prairies,
Et l'on entend, plaintifs et graves à la fois,
Mugir les bœufs couplés gagnant leurs métairies.

L'âme n'a plus d'entrave, et le cœur, sans lien,
S'est tout à coup défait du collier de misère.
Il est libre. Il est libre. Il est libre. Plus rien
Ne le rattache encor aux geôles de la terre.

Il cesse de souffrir du mal de l'Infini.
Il n'interroge plus les terribles ténèbres
D'où le doute, à l'affût, amasse, jour et nuit,
Pour en voiler les cieux, ses nuages funèbres.

Qu'importe le mystère alors que tout l'azur
N'est qu'un saphir divin que le soleil irise?
Quand un si tiède Eurus vient creuser le blé mûr,
Faut-il se souvenir de tout ce qui nous brise?

Oublions ta blessure, Épreuve, et que le sort,
Monde, t'a composé comme une tragédie.
Résistons, un instant, à ta poussée, ô Mort!
Et vivons, un instant, sans te maudire, Vie.

Contemplons! Mêlons-nous au nuage rosé.
Glissons du vol heureux de ces faisanes blanches...
Ah! tout ce frais éclat sur les coteaux posé,
Et tous ces nids d'oiseaux dans l'entrelacs des branches!

PIERRE DE BOUCHAUD

BALZAC EN GUERRE AVEC LES JOURNALISTES

— 1839 —

En juin 1839, paraissait chez l'éditeur Souverain la deuxième partie d'*Illusions perdues*. *L'Estafette* en avait déjà publié le 8 juin, deux chapitres : *Comment se font les petits journaux* et le *Souper*. C'étaient deux brûlots : « Audacieuse peinture des mœurs intérieures du journalisme, avait dit Balzac, et qui est d'une effrayante exactitude. Moi seul étais en position de dire la vérité à nos journalistes et de leur faire la guerre à outrance. » Et après la publication : « Ce n'est pas seulement un livre, mais une grande action, courageuse surtout ; les hurlements de la presse durent encore ».

Comment cette peinture est-elle faite? Les amis et les ennemis de Balzac, vers 1860, assuraient que par une sorte de divination, il avait décrit les mœurs du journalisme sous le second Empire plutôt que sous la Restauration. Et depuis, ceux qui se plaisent à découvrir en lui une intelligence prophétique ont volontiers répété ce propos. Mais avant de croire que Balzac a vu la génération prochaine, il faudrait s'assurer qu'il n'a pas simplement observé tout près de lui. Et on s'aperçoit vite qu'il a en effet observé, pour peu qu'on ait feuilleté la collection du *Corsaire*, du *Miroir*, du *Figaro,* et autres petits journaux dont l'espèce pullulait sous la Restauration.



Dans sa *Comédie du diable*, parue dans *la Mode* (journal légitimiste) du 13 novembre 1830, Balzac déclarait déjà la guerre au journalisme : « Qui donc es-tu, pour te jouer ainsi de moi? demandait Satan. — Qui je suis? dit le damné en quittant sa gaieté et reprenant sa mine de chacal. Je suis un être qui ne te craint pas! quand j'étais sur la terre on m'a crevé les yeux, on m'a arraché la langue et les ongles... ; j'ai assisté au séances des Saint-Simonistes, j'ai eu la croix de Juillet, j'ai sauvé la France ; j'ai été marqué à la tête tous les jours par un bourreau nommé *Timbre* ; j'ai été souvent forcé de calomnier mes amis... ; j'ai tout souffert et je te méprise. — Attends, attends, dit le dieu des enfers : veux-tu être démon au lieu d'être damné? tu feras du mal sans en recevoir. — Tu es mon souverain, s'écria le damné, fais-moi démon... »

Qui Balzac vise-t-il ici? Ce n'est pas seulement la presse en général ; — pour donner à ce passage son sens précis, il faut le rapprocher d'un article de Balzac paru un mois plus tard dans le même journal (18 décembre 1830, *De ce qui n'est pas à la Mode*) : « Ce qui n'est pas à la mode, c'est cette petite feuille ordurière et grasse et qui pue la chandelle, et qui s'appelle le *Corsaire*, c'est ce monsieur qui s'est vu tout seul, partout où l'on s'est battu (pendant les journées de 1830), et ce libérateur de la patrie qu'on n'a vu nulle part. »

Le *Corsaire* désigné ici, c'est le journal qui fut appelé après sa fusion avec le *Satan*, le *Corsaire-Satan*, et la cruauté de ses plaisanteries suffisait à justifier ce double titre. Quant au journaliste que Balzac montre du doigt, c'est Louis Reybaud, le futur créateur de *Jérôme Paturot*. Balzac l'a pris pour type de ces folliculaires qui, après avoir folâtré sur les boulevards et dans les salles de rédaction de 1820 à 1830, criblé le régime de leurs épigrammes et vécu de médisances, se rangèrent après les Journées de Juillet et furent les profiteurs de la nouvelle monarchie. Il devait encore le prendre à partie dix ans plus tard, au lendemain du second volume d'*Illusions perdues*. Reybaud, devenu homme grave, venait de publier ses études sur les *Réformateurs sociaux*. « Habile Marseillais, s'écrie

Balzac dans sa *Revue parisienne* (20 août 1840), qui se donne aujourd'hui pour un homme profond, un défenseur de l'ordre social, un pourfendeur d'innovations! au lieu de gambader, comme Sainte-Beuve, sur ses vieux cadavres (reconnaissons ici, MM. de Port Royal!), il offre en holocauste à l'Académie des sciences morales Saint-Simon, Fourier, Owen, G. Sand et tels autres prodiges d'immoralité. » Mais « quoi que fasse M. Reybaud, il ne pourra jamais faire oublier douze ans de rédaction au *Corsaire*, égout littéraire par où passent les calomnies les plus sales, que le ministère actuel a la faiblesse de protéger, et où M. Reybaud a le courage de travailler encore. Un rédacteur actuel de cet infâme petit journal jugeant Fourier, un inventeur de puffs et de drôleries se faisant homme grave, voilà de ces choses plaisantes! »

Cette fois l'attaque est directe. Balzac avait parlé, dans *Illusions perdues*, de ces journalistes qui se font d'abord la main dans de vilaines besognes, puis opèrent au bon moment la lessive de leur conscience, et vernissent d'une lucrative moralité leur talent mûrissant. Et il fait dire à l'un d'eux, qui a grande allure : « Nous serons, moi Vignon, toi Loustau, toi Blondet, toi Finot, des Aristides, des Platons, des Catons, des hommes de Plutarque. » Il faut se rappeler ce passage pour comprendre qu'il ne s'agit pas, entre Balzac et les journalistes, d'une simple brouille d'amour-propre, d'un échange de taquineries : toutes spirituelles qu'elles aient été, l'intérêt en serait bien atténué pour nous. Balzac attaque, dans la personne des journalistes, les arrivés de Juillet, et il les attaque avec une virulence plus âcre que jamais vers 1840, quand leur évolution est à peu près achevée, et qu'ils se sont solidement établis au pouvoir, ou autour du pouvoir. A. Karr, vers le même temps (*les Guêpes*, août 1840), se moquait du vertueux gouvernement qui venait d'interdire le *Vautrin* de Balzac; n'était-ce pas déjà un scandale pour les rigoristes de voir M. Vivien à la tête de l'administration des affaires ecclésiastiques, lui qui avait publié un *Code des Théâtres* et le *Mercure des Salons*, journal de modes? N'en était-ce pas un autre de voir *le Constitutionnel*, le plus ferme appui de M. Thiers, dirigé par M. Véron, le plus habile et le plus spirituel directeur qu'ait eu l'Opéra, et par M. Étienne, « auteur de *Joconde* et autres pièces à ariettes ».

Vite, un acte vertueux pour rassurer l'opinion! Les gens en place, journalistes repentis, pamphlétaires pénitents, interdiront *Vautrin*.

Mais ce ne sont là que des escarmouches, Balzac avait d'ailleurs pour principe de ne pas répondre directement. Il ne fit guère exception à cette règle, même au plus fort de la bataille. Après la publication de la seconde partie d'*Illusions perdues*, Sainte-Beuve, son ennemi déclaré, commentant son élection à la présidence de la Société des gens de lettres, écrivit que jusque-là Villemain avait défendu la corporation avec bon goût et avec courage d'esprit, et que Balzac, lui succédant, aiderait peut-être au même résultat par des moyens contraires. Cette fois Balzac renâcla sous l'injure : « Si j'étais seul en cause ici..., je mépriserais, selon ma coutume, les attaques, quelque injurieuses et calomnieuses qu'elles puissent être; mais par respect pour ceux qui m'ont élu, je ne saurais laisser imprimer impunément que la lâcheté d'esprit et le mauvais goût, les seuls contraires du bon goût et du courage d'esprit, seront pour la Société des gens de lettres le moyen de connaître les vrais principes de l'indépendance et du bon goût. La seule réponse à faire à de pareilles insertions est de leur procurer la publicité qui leur manque. » Il avait déjà dit dans *Illusions perdues* : « Aucune expression, aucune peinture ne peut rendre la rage qui saisit les écrivains quand leur amour-propre souffre, ni l'énergie qu'ils trouvent au moment où ils se sentent piqués par des flèches empoisonnées de la raillerie. Ceux dont l'énergie et la résistance sont stimulées par l'attaque succombent promptement; les gens calmes et dont le thème est fait d'après le profond oubli dans lequel tombe un article injurieux, ceux-là déploient le vrai courage littéraire. »

Balzac voulait être un fort. Au lieu de disperser sa rancune et sa verve en d'éphémères ripostes, de traîner et de fatiguer sa colère en des polémiques, il faisait le portrait de ses bons amis les journalistes; il l'esquissait déjà en 1831, dans la *Peau de Chagrin*. La fameuse orgie de gens de lettres et d'artistes, qui est comme une réplique réaliste de la *Comédie du Diable*, nous fait faire déjà connaissance avec Émile Blondet, « franc rieur qui se moque de tout, même de ses amis, paresseux plein de talent, jetant un livre dans un mot au nez de

gens qui ne savaient pas mettre un mot dans leurs livres ». Au passage, nous pouvons reconnaître Delacroix, David d'Angers, Henri Monnier, Gustave Planche, Henri de la Touche. Nous trouvons surtout des maximes qui peignent en raccourci la puissance du journalisme, « religion des Sociétés Modernes ». Bien que la scène se passe à la fin de 1829, avant le grand triomphe des journalistes, ils nous sont déjà donnés pour des Panurges, ou d'habiles Crispins, intelligences audacieuses et souples, qui gagneront le pouvoir par une pirouette, profonds à l'occasion, et complètement dépourvus de sérieux. Quand Rastignac veut déniaiser Raphaël de Valentin, l'un des hommes qu'il lui présente est Finot, qui est de l'espèce qu'Albéric Second nommera celle des tripoteurs littéraires, « ignorant comme la mule de don Miguel », mais possédant « des tiers, des quarts, des moitiés, dans je ne sais combien d'œuvres chimiques, historiques ou dramatiques, un métis en morale, ni tout à fait probe, ni complètement fripon », le faiseur littéraire. Ce même Finot reparaît en 1837, dans César Birotteau : c'est un type dont Balzac lui-même avait eu fort à souffrir pendant sa première carrière. En 1838, c'était, dans *Une fille d'Ève*, l'admirable portrait de Nathan, le plus beau portrait de journaliste que Balzac ait écrit. C'était, aussi en 1838, le cynisme et la rouerie de la corporation mis en scène avec un brio étincelant dans la *Maison Nucingen*. Il faut de ces esprits supérieurs, railleurs, qui se sont frottés à tout et qui ne croient plus à rien, pour raconter l'histoire des déconfitures successives et des triomphes d'un financier de proie. Le journaliste connaît tous les secrets, il a vu l'envers de tout : et son mépris de tout est robustement établi ; il s'en accommode d'ailleurs légèrement et depuis longtemps ne donne plus dans le ridicule de l'indignation. En 1839, c'est Claude Vignon, dans *Béatrix* ; Gustave Planche, le critique maudit, l'implacable jugeur, esprit puissant et impitoyable, qui a perdu le don de sympathie, si nécessaire au critique, et qui répand sur tout son amertume empoisonnée, était représenté sous ce nom, comme une des grandes victimes du métier de journaliste ; né peut être pour créer, stérilisé par l'abus de la critique, à moins qu'une manie négative, l'instinct de découvrir en tout talent la tare cachée, ne l'eût prédestiné à ce métier qui flétrit l'âme.

Enfin dans la seconde partie d'*Illusions perdues*, Balzac va se donner pour fin principale la peinture des journalistes. Déjà il tient une bonne partie de son monde; il a dessiné plusieurs des grands rôles. Il peut montrer maintenant toute la bande à la besogne.



A quoi pouvait-on s'attendre de sa part? A ce qu'il dépeignît la conquête du pouvoir par les journalistes après 1830. Voilà le grand sujet qui pouvait tenter un historien romancier. Balzac l'a évité; faute de l'avoir traité, il a laissé la partie belle à ceux qui ont pris contre lui la défense du haut journalisme. Il a réduit son ambition : il nous a bien montré dans *Illusions perdues* quelques figures de grands journalistes que nous connaissions déjà, Nathan, Vignon, mais il les montre de profil et avant le temps où ils auront acquis toute leur grandeur. L'histoire ne se passe pas en 1830, ou, comme dans la *Peau de Chagrin*, à la veille de 1830, mais de 1821 à 1823, et le monde où elle se passe est celui des petits journaux affiliés à la grande presse, distincts d'elle cependant.

Pourquoi cela? Comment se fait-il que Balzac n'ait pas traité largement le sujet que semblait promettre l'état antérieur de son œuvre? Ni le courage ne lui manquait, ni la confiance en ses forces. — Est-ce pour une raison d'art littéraire qu'il n'a pas mis sous la forme resserrée et symbolique du roman l'histoire du haut journalisme conquérant de 1830? On est tenté de le croire quand on connaît ses idées, très délibérées, sur la distinction qu'il faut maintenir entre l'histoire et le roman. On ne saurait trop dire que Balzac s'est soigneusement gardé de faire du roman historique. Il n'était pas d'avis qu'il appartient au romancier de mettre au premier plan les grands personnages, les rôles illustres; qu'il s'agît du passé ou des mœurs contemporaines, quelques brèves évocations, à son goût, devaient suffire. Il s'est abstenu de faire une chronique à clefs, et quand il a voulu peindre Thiers, au lieu de raconter tout bonnement son histoire, il a inventé Rastignac.

Cette explication ici ne vaudrait guère. Balzac pouvait

traiter de grands sujets avec toutes les libertés et les distances que le symbolisme du roman autorise. Et, en fait, dans les romans futurs, de plus en plus, il décrira l'histoire des mœurs privées et publiques sous la monarchie de Juillet. Pourquoi, dans *Illusions perdues*, au lieu du grand journalisme qui va faire la Révolution, se réduit-il à peindre le petit journalisme de 1821? Pourquoi tant de petites histoires, et des jours si rapides sur la grande histoire?

C'est qu'il entend bien dénigrer, avilir la grande et ceux qui l'ont faite. Il étudie, dans ses origines, la puissance du journalisme, pour marquer au front ces triomphateurs qui, bientôt, occuperont le devant de la scène, mais en attendant, font leurs premières armes dans les officines tapageuses de la petite presse. Légitimiste, Balzac reproche aux journaux satiriques d'avoir, par leur perpétuelle ironie, par leurs incessants coups d'épingle, lentement détruit le prestige des Bourbons. Ils pouvaient n'avoir d'autre doctrine que de se moquer de tout : mais rien de plus sûrement destructeur que la raillerie; alliée inconsciente ou complice par légèreté des destructeurs de parti pris, sa responsabilité n'en est pas moins évidente. Et cela, Balzac, théoricien de la Monarchie légitime, ennemi du gouvernement de Juillet, Balzac tient à le dire très haut. Il le fera redire[1].

Et puis, voulant peindre les mœurs de la presse, il se reportait naturellement au temps où lui-même vivait avec les journalistes, en ces années de la Restauration d'où date sa première expérience. C'est alors qu'il a vu de près la cuisine d'un journal; en 1839, il songe à ce qu'étaient, seize ans auparavant, les parvenus d'aujourd'hui, et il trouve sa vengeance à leur dire : « Vous êtes toujours les mêmes! »

« Que d'industries secrètes, disait en 1837 Jules Lecomte dans ses *Lettres sur Paris*, qui firent du bruit; que de révélations incroyables il me serait maintenant facile de vous raconter, pour l'histoire du journalisme en France!... que d'*Illusions perdues*, plus grandes et plus trompeuses que celles de M. Charles de Rubempré, si médiocrement étalées dans son

1. Cette dangereuse puissance de la petite Presse a été vigoureusement mise en lumière par Granier de Cassagnac, dans un article de 1839 que nous citerons ici.

dernier livre par M. de Balzac. » Ceci est de février ou mars 1838; Balzac n'avait encore publié que la première partie de son roman, donnant seulement *Les prémices de Paris*. Cette attaque est d'ailleurs de celles qui l'ont piqué; et elle peut n'être pas pour rien dans sa décision d'étaler la plaie du journalisme.



L'expérience, d'ailleurs, continuait; les souvenirs de jeunesse littéraire de Balzac étaient constamment rafraîchis par le présent. Parmi les journaux acharnés contre lui, le plus amusant peut-être, et non le moins spirituel, est *le Figaro* d'alors, qui avait pour rédacteur principal Albéric Second. Ce n'était vraiment qu'un très petit journaliste, et ses plaisanteries manquent d'envergure; il débutait, selon l'usage, par la médisance, et il se peut que Balzac ait quelquefois songé à lui quand il a composé le caractère de Rubempré. Il est comme lui d'Angoulême; et comme lui, il peut sembler mieux doué du côté de l'esprit que de celui du caractère. Je ne sais comment il se fait que Second, dont la juvénile admiration avait naguère escorté Balzac à travers Angoulême, lui témoignât en 1839 une si malicieuse antipathie. Second cherchait le vent, il avait peut-être trouvé l'accueil de Balzac un peu froid; et il s'amusait à ses dépens sans se croire engagé à fond par quelques railleries. Les fluctuations de son attitude, et le peu de rancune que lui tint Balzac, ne sont point pour surprendre ceux que la lecture d'*Illusions perdues* a initiés aux mœurs du journalisme. Beaucoup de légèreté, une bonhomie équivoque, une perfidie qui pouvait aisément s'adoucir en plaisanterie bénigne : c'est le ton habituel de la petite et de la grande Presse; ceux qui se fâchent ignorent le jeu, ceux qui poussent l'affaire au tragique passent généralement pour des sots, et on le leur fait bien voir. Toujours est-il que Second, imitant et continuant les procédés de la presse satirique sous la Restauration, ne manquait pas une occasion de taquiner Balzac; et il faut lire ces entrefilets ou ces petits articles, souvent spirituels, pour comprendre sous quelle pression

Balzac écrivit *Illusions perdues*. Si l'on songe à sa situation financière en 1839, à ses embarras de toute sorte, à la déconsidération sous laquelle ses ennemis essayaient de l'ensevelir, on peut le comparer à un animal traqué, harcelé, qui brusquement fait tête et fonce impétueusement.

Ç'avaient été d'abord, dans *le Figaro*, de simples *Coups de lancette*, selon la tradition : « M. de Balzac, depuis qu'il a fait la *Fille d'Ève* se croit le premier homme du monde ». (7 février.) Le calembour fait partie de l'arsenal : « M. de B... au théâtre se fait toujours garder une place numérotée. De cette façon il se place lui-même sur le pied des stalles. » Mais le 7 mars, voici deux colonnes sur les *Lectures de M. De Balzac*. On y tourne en ridicule la collaboration de Balzac et de Lassailly, la vie d'inséparables qu'ils mènent depuis six semaines, l'atelier littéraire où le grand entrepreneur a fait fabriquer trente-sept ouvrages depuis le même temps, la lecture de l'*École des ménages* devant les directeurs du théâtre de la Renaissance, MM. de Villeneuve et Anténor Joly, qui l'ont refusé, — enfin le ventre abondant de Balzac et le prodigieux nez de Lassailly. Le 10 mars, mêmes plaisanteries à propos de la lecture faite le 8 de la même pièce, chez M. de Custine. Le 17, *le Figaro* insérait ce prétendu autographe de Balzac :

« Mon cher De Lassailly,

» Que devenez-vous? J'ai faim de votre parole, et j'ai soif de votre présence. Venez vite je vous présenterai à l'un de mes bons amis, le vidame de Pamiers[1]. C'est un vieillard très vert encore. Le cartilage inférieur de son nez indique beaucoup de noblesse, et dans la troisième phalange de son pouce gauche, un œil exercé peut voir facilement la preuve d'un caractère ferme et résolu. Il prend beaucoup de tabac, mais j'ai observé qu'il n'aspire sa prise qu'après l'avoir longtemps vannée, massée, lévigée, marque certaine d'une grande passion pour le veau... Avec lequel je suis, etc...

» H. DE BALZAC »

1. Ce personnage se trouve dans la *Duchesse de Langeais*.

Le 28 mars, sous le titre *Société des Jean-Jean de lettres*, c'est une fantaisie sur la réunion préparatoire de la Société des gens de lettres, qui s'était tenue le 24.

Les 28 avril et 2 mai 1839, il s'agit de *Béatrix*, sur qui A. Second avait déjà lancé ses brocards.

« Sous le masque très diaphane de Camille Maupin; de Béatrix de Rochefide, de Gennaro Conti et de Claude Vignon, le plus rubicond de nos romanciers raconte l'histoire de divers personnages fort en évidence à Paris[1]... Le roman est du reste, comme tous ses aînés, embarrassé d'une myriade de détails, véritables buissons d'épines auxquels le lecteur laisse souvent des lambeaux de courage et de patience. » Puis c'est encore une parodie des portraits de Balzac. « Ce pied (*celui de Béatrix*) qui, pour un observateur véritable, résume tout le grand poème de l'humanité, est un symbole vivant, une représentation terrible, de ce que peut l'incessante tyrannie des hommes sur la résistance passive de l'autre sexe. Toute l'histoire de Béatrix se lisait dans le gros orteil de son pied gauche. Il y avait là bien des pleurs comprimés, bien des sanglots étouffés. On se prenait à se sentir ému, mais jusqu'aux larmes, à la vue du petit doigt de pied surtout, légèrement incliné vers son extrémité supérieure. Et pourtant l'émotion disparaissait bien vite, quand on considérait la forme indécise et légèrement anguleuse du talon... Le talon, on peut le dire, était un miroir fidèle où se venaient refléter tour à tour la coquetterie, l'inhumanité, et mille autres adorables petitesses de cette grande nature, etc... »

Il ne se passe pas de semaine, où, sous la rubrique des *Coups de rasoir*, Balzac ne soit écorché plusieurs fois. Sous le titre, *Les fléaux littéraires*, Second commence le 9 mai la description d'une série d'espèces de gens de lettres. La première est celle des *tripoteurs*, et bien que Balzac n'y soit pas nommé, ce que *le Figaro* avait dit déjà des collaborateurs mis à contribution forcée par Balzac laisse entendre qu'il l'enveloppait sournoisement dans l'attaque : « Son nom est placardé sur tous les murs, estampillé dans tous les journaux. Il est prôné et vilipendé comme homme de génie, et pourtant si

1. Rappelons que Balzac a représenté dans *Béatrix* G. Sand, la comtesse d'Agoult, Liszt et Gustave Planche. Nous reviendrons sur cette question.

toutes ses œuvres étaient soumises à l'analyse chimique, pas un sentiment individuel, pas une pensée originale ne resteraient peut-être au fond du creuset... Son travail est une chose mystérieuse et clandestine dont les procédés souterrains ne seront jamais bien compris... » Un article postérieur désigne de nouveau Balzac parmi ceux qui s'entendent à exploiter le talent des confrères.

Ces attaques pouvaient-elles atteindre Balzac? Il suffit de lire ses lettres à l'Étrangère pour se convaincre qu'elles l'atteignaient. Évidemment il est absurde de prétendre qu'il se contentait de distribuer la besogne; mais qu'il ait songé à monter des sociétés de production théâtrale, quand bien même le livre, suspect, de Gozlan, et les propos de Th. Gautier ne l'attesteraient pas, lui-même a parlé de manière qu'on n'en puisse douter, — et l'on comprend que sa méthode, déformée par une vision malveillante, jointe à ses allures de monteur d'affaires et au régime, clandestin en effet, de son existence, ait prêté le flanc à des jugements comme ceux du *Figaro*. Il écrivait le 26 octobre 1834 : « Enfin Emmanuel Arago et Sandeau vont faire un grand ouvrage en cinq actes, dont j'ai le tiers; un beau sujet qui va faire payer les dettes de Sandeau et les miennes... Si nous gagnons la scène, et que notre société anonyme sous le titre de T. J. San-Drago ait des succès, je serai plus tôt libre, et Sandeau, par moi habitué à gouverner le logis, me permettra de voyager. » L'affaire ne rendit pas; et ce n'est pas le moment de raconter la brouille qui s'éleva entre Sandeau et Balzac; mais voici une lettre de Balzac, du 8 mars 1836, qui permet encore d'imaginer comment Sandeau, ayant quitté Balzac, et d'ailleurs fort mécontent de lui, avait peu de peine à se donner pour lui faire une réputation d'exploiteur : il se plaint à madame Hanska de la paresse de Sandeau : « Quand je lui ai dit : — Jules, voici un drame, faites-le. Après celui-là, un autre; après cela un vaudeville pour le Gymnase, — il m'a dit qu'il lui était impossible de se mettre à la suite de qui que ce soit. » Et Balzac se plaint de même de deux secrétaires, MM. de Belloy et de Grammont. « En France, les associations d'hommes sont impossibles[1]. »

1. Voir aussi la lettre à Ratier, de mai 1831.



Avant de voir comment Balzac a réglé son compte avec les faiseurs d'épigrammes, demandons-nous s'il y a, dans *Illusions perdues*, quelques traits strictement historiques. Le seul personnage réel mis en scène est le fameux journaliste Martainville, le vétéran de la presse royaliste, qui pilote Lucien de Rubempré dans le monde nouveau où l'a introduit son apostasie. Rubempré est tombé dans un piège ; ses confrères royalistes du *Réveil* sont en réalité complices de ses anciens confrères libéraux pour le perdre ; seul l'honnête et fanatique Martainville le protége, et le sert, sans arrière-pensée. Peut-être y a-t-il ici une piste à suivre. Balzac en prenait à son aise avec la vérité historique, et Martainville, mort en août 1830, n'était plus là pour se plaindre si Balzac lui prêtait un rôle par trop inexact, avec une précision par trop effrontée. Mais Balzac nous donne des indications que l'on pourrait vérifier, au prix d'une recherche minutieuse dans les journaux du temps. Il affirme que les journaux libéraux attaquèrent à la fois Martainville et Lucien, que l'un fut nommé le grand Judas et l'autre le petit Judas; qu'en 1824, lors de la publication de *l'Archer de Charles IX*[1], Martainville, fidèle à son amitié, fut le seul qui prit la défense de l'œuvre, et qu'il écrivît en sa faveur « un magnifique article », rendu vain d'ailleurs par le discrédit où était tombé, auprès des ministériels, ce « courageux athlète ». Y a-t-il quelque épisode semblable dans la vie du fameux rédacteur de *l'Oriflamme*, de *l'Aristarque* et du *Drapeau Blanc*? Je n'ose le nier. Et Balzac parle de lui avec un accent d'affection où il entre peut-être de la reconnaissance. Ce petit problème n'est sans doute pas insoluble. Je me contente pour le moment de le signaler. La vie littéraire de Balzac entre 1820 et 1829 est si peu connue qu'elle doit nous réserver de bien amusantes découvertes. Il est en tous cas un événement de la vie de Martainville, et un épisode de la guerre entre ultras et libéraux, que Balzac n'a pas racontés, bien qu'ils se placent justement à l'époque de son roman : omission

1. C'est le titre du roman de Rubempré.

qui est tout à fait dans sa manière. C'est la fameuse représentation donnée par les comédiens anglais à la Porte-Saint-Martin le 31 juillet 1822. Ils jouaient *Othello*. Ils furent sifflés et criblés de cailloux. C'était la protestation de la jeunesse patriote, libérale et classique. Martainville, ultra, « anglophile » et romantique, — accusé, comme Balzac le rappelle, d'avoir livré le pont du Pecq aux Alliés, — fut reconnu dans une loge, insulté, et peu s'en fallut qu'il ne reçût des horions. A la suite de cette représentation, une polémique très vive s'engagea entre *le Miroir*, libéral, d'une part, et de l'autre, *le Réveil*, mais surtout *le Drapeau Blanc*, où Martainville écrivait. Polémique aussi intéressante pour l'histoire politique que pour l'histoire littéraire. *Le Drapeau Blanc* écrivait : « N'est-il pas évident que c'est ici une lutte engagée entre le pouvoir légal et les séides d'une faction habituée à essayer tous les moyens de troubler l'état et d'insulter aux organes de l'autorité? » A quoi *le Miroir* répond, avec assez de bon sens, et d'un ton plus doux, que les acteurs Anglais n'étaient que les *organes* de Shakespeare et de Shéridan. Mais *le Drapeau Blanc* s'obstine (5 août 1822) à traiter *d'assassinat* le fait d'avoir jeté des pierres à de « timides actrices ». La révolution, déclare-t-il, « a déposé ses fureurs » entre les mains de ces jeunes gens mal élevés... La patrie n'a pas d'ennemis plus implacables... Répondez, précepteurs de démagogie, prédicateurs d'insurrections!... » Les comédiens n'ont été lapidés que par *procuration*; c'est le pouvoir qui est atteint; les *Grammairiens* du *Miroir* le nieront en vain.

« Était-il Anglais, l'homme de lettres (Martainville) qui, paisible au fond de sa loge, a été assailli à coups de pierres par ces sanguinaires séides?... De quels rugissements eussent-ils rempli la scène si M. Martainville se fût, sans aucune provocation, armé d'un caillou, etc... » Voilà le ton. Au lieu de raconter ces faits, Balzac s'est contenté de dire : « Dans ce temps-là, si tant est qu'on s'en souvienne, il y avait du courage pour certains écrivains royalistes et pour quelques écrivains libéraux à se trouver dans le même théâtre. On entendait les provocations les plus haineuses... » Une allusion, une évocation lui suffisent. La lumière, selon sa conception du roman, doit tomber en plein sur les faits inventés. Sa ten-

dance est à éliminer toutes les précisions historiques. C'est pour la même raison qu'il a seulement cité ou à peine montré du doigt P.-L. Courier, le général Foy, Benjamin Constant, les grandes figures du parti libéral.

Balzac fait allusion aux lois restrictives de la liberté de la Presse, et en particulier à l'achat des journaux par la Cour en 1823. « Dans un an, dit Finot à Lousteau, le recueil vaudra deux cent mille francs à vendre à la Cour si elle a, comme on le prétend, le bonheur d'amortir les journaux. » C'est un fait bien connu, qui a été longuement raconté par Hatin (*Histoire de la Presse*, t. VIII) ; et le Dr Véron, dans ses Mémoires, résume ainsi l'opération : « Un fonds considérable, que M. de la Bourdonnaye, dans la séance du 12 juillet 1824, évaluait à plus de 2 millions, fut formé à l'aide de capitaux fournis par la liste civile, par les fonds secrets de la Direction générale de la Police, des ministères de l'Intérieur et des Affaires Étrangères, et M. Corbière, aidé par M. Sosthène de la Rochefoucauld, qui consentit à prendre la responsabilité ouverte de l'entreprise, se mit en devoir de réaliser l'opération : *la Foudre*, *l'Oriflamme*, *le Drapeau Blanc*, *la Gazette de France*, *le Journal de Paris* furent successivement amortis. Aux rédacteurs on donnait des pensions et des places, aux propriétaires de l'argent. » Voilà le fait historique auquel Balzac s'est contenté de faire une allusion prophétique, puisque la scène se passe en 1821-22. A vrai dire rien ne l'empêchait de la placer un peu plus tard, et s'il ne l'a pas fait, ne serait-ce pas pour échapper à l'obligation de décrire une opération administrative qui aurait tenu trop de place dans son œuvre ? L'année 1823 a été, pour la Presse, un temps de crise. Balzac prend toujours soin de ne pas mettre au premier plan les incidents célèbres, qui gêneraient sa liberté d'invention.

Ce n'est point par une fantaisie de conteur que Balzac donne pour commanditaires aux petits théâtres et aux petits journaux de 1821 des bourgeois enrichis, des commerçants cossus de l'espèce de Matifat, droguiste rue des Lombards, ou de Camusot, marchand de soieries rue des Bourdonnais. Nous savons par A. Karr (*Livre de Bord*) que le propriétaire du *Corsaire* était l'excellent M. Viennot, lequel tenait un honnête commerce de poêles et de cheminées. Quand Bohain,

après avoir passé deux fois le détroit, eut rétabli ses affaires et fonda *l'Époque*, son bailleur de fonds fut un riche bourgeois, ancien industriel, aux yeux duquel, tout comme à ceux d'un bourgeois de Balzac, on fit briller un splendide avenir politique; si bien que, d'après A. Karr, on disait d'un journaliste en quête de fonds : « Il cherche son Griollet. »

Un des types les plus amusants que Balzac ait peints dans ce monde où il fait bon savoir tirer l'épée, c'est le gérant responsable, Giroudeau, vieux soudard qui se console comme il peut de vivre en un temps où les freluquets spirituels tiennent le haut du pavé; — quand une victime du journal se fâche, c'est lui qu'on montre, à moins que lui-même, avec le plus beau sang-froid du monde, ne révèle pour l'auteur de l'article blessant le redoutable Philippe Bridau, spadassin émérite. Y avait-il des Giroudeau, dans les salles de rédaction de 1820 à 1830? c'est bien probable; en tous cas leur mission défensive n'est point de l'invention de Balzac, et Karr nous donne le nom de F. Desportes, qui s'en acquittait à merveille au *Figaro* d'après 1830; il fut depuis employé de confiance de M. Blanc, directeur des jeux de Bade et de Monaco. Aux environs de 1830, les *Coups de lancette* du pétulant barbier étaient signés mademoiselle Marguerite, et l'on donnait son adresse. Quand l'offensé se présentait, il trouvait Desportes, qui le recevait comme un brave.

Ces petits journaux, après comme avant 1830, étaient, comme ceux que décrit Balzac, des nids à dispute. *Le Figaro* d'après 1830 était très divisé : Roqueplan passait pour subventionné par le Gouvernement, Latouche était bousingot. Le duel était courant, ou la menace du duel; Karr, rédigeant son *Livre de Bord*, trouvait sur ses tablettes : « Hier, 30 avril 1831, il était à peu près certain que je me battrais avec de Latouche (Voir mes articles du *Figaro* du 26 et du 27 avril). Aujourd'hui ça paraît se calmer. »

Mais restons au temps où se passent *Illusions perdues*. Pour peu qu'on ait examiné *le Corsaire* de 1822, il est impossible de n'être pas frappé de la ressemblance qui existe entre l'esprit de ce journal et celui de la feuille où Lucien de Rubempré fait ses premières armes d'écrivain. Ce petit journal, qui porte fièrement l'image d'un brick corsaire, toutes voiles

dehors, partait en 1822 de Poitiers. C'était d'abord un recueil de nouvelles à la main, de petits potins de société indéchiffrables pour nous; de temps en temps, il y paraissait un article de critique, généralement satirique, par exemple sur la *Smarra* de Nodier. A la Bibliothèque nationale, les livraisons 10 et 14 manquent; mais la 15e parle d'un article de la 14e, sur *la Comtesse d'Escarbagnas*, qui avait, parait-il, fâché certain vicomte ridicule, dont on imagine ici le dialogue avec l'imprimeur. Ce vicomte Poitevin n'aurait-il pas quelque parenté avec M. du Châtelet[1] qui, ayant quitté Angoulême, pour courir après madame de Bargeton, la perdre ou la sauver, apprit à ses dépens qu'il ne faut pas se mettre mal avec les petits journaux, et fut si bien reçu par Ph. Bridau?

Voici un échantillon de l'esprit du *Corsaire*, qui fera reconnaître en lui le frère, sinon le modèle du journal de Finot. Ce sont des *Nouvelles de mer* (12 février 1822); nous complétons les noms : qui ne sont indiqués que par des initiales : « Les grandes et les petites puissances de la littérature arment, dit-on, contre notre frêle *Corsaire*. Voici l'état de la flotte que nous aurons à combattre : Le *Constitutionnel* : vaisseau à trois ponts, capitaine T[issot] ou É[tienne] ou Ev[ariste] D[umoulin]. Ces officiers de mérite ont, dans plus d'une circonstance périlleuse, fait preuve de courage; mais ils abandonnent trop souvent la manœuvre aux aspirants, et même aux mousses. Les *Débats* : brick de guerre, sous pavillon anglais, capitaine Duv[icquet]. On s'en est servi plusieurs fois comme *parlementaire*. On croit qu'il ne sera plus employé à cet usage. Le *Drapeau Blanc* : brûlot, capitaine M. Martainville. Le *Courrier Français* : bâtiment de haut bord, un peu lourd dans sa marche, mais pourvu d'un excellent pilote... La *Quotidienne* : mauvaise galère. Le capitaine M. Mel[ly]-Jean [in] a dernièrement laissé sombrer le bâtiment l'*Oreste* (tragédie tombée). Le *Miroir*, brigantin armé en course. Un de ses meilleurs officiers M. Cau [chois]-Lem[aire] a tout récemment été fait prisonnier dans une expédition contre les *Barbaresques*[2]. — L'*Abeille* : flûte de

1. *Illusions perdues*, 1re et 2e parties.

2. Je ne comprends pas cette allusion.

mauvaise construction, gênée dans ses mouvements... — L'*Album* : bateau plat. »

Tous ces journaux sont à quelque degré, comme celui d'*Illusions perdues*, des *Courriers des Spectacles*, tous abondent en épigrammes; quand ils tiennent un ridicule, ils ne le lâchent pas de si tôt. M. Du Châtelet et madame de Bargeton, *l'os de seiche*, ne furent certes pas plus tympanisés par les amis de Rubempré que ne le fut, notamment par *le Miroir*, M. de Marcellus, l'une des victimes de P.-L. Courier. Ce bon royaliste avait eu le tort d'écrire un panégyrique de l'ail, qui est, comme chacun sait, une asphodèle, et appartient donc à la famille du lis.

> L'ail croît à l'ombre des lauriers,
> L'ail est le parfum des guerriers.
>
> . . . .
>
> Horace t'outragea, mais Virgile te loue,
> Il t'égale au doux serpolet;
> Et ta champêtre odeur du berger de Mantoue
> Sut inspirer le flageolet.
>
> . . . .
>
> Délice des Gascons, cher au Dieu de la Guerre,
> Son suc est le lait des héros.
>
> . . . .
>
> Il partage sa gloire; et ce roi magnanime
> Dut à l'ail la palme d'Ivry.

« On ferait des volumes, dit *le Miroir* du 6 janvier 1823, avant d'épuiser l'analyse de tout ce que cette ode ou épode renferme de beautés. Aussi dit-on que tous les gourmets de bouche et de bonnes lettres vont se cotiser pour en multiplier l'impression, autant, pour le moins, que celle des œuvres de M. le vicomte d'Arlincourt... Et quel dommage que la famille si nombreuse des liliacées n'ait pas toute le goût de l'ail, qui a l'honneur d'être son allié. Quels ragoûts que ceux où figureraient la jonquille, le narcisse, la tubéreuse!... »

On a remarqué au passage le nom du vicomte d'Arlincourt, l'auteur d'*Anacondu*, du *Solitaire*, etc..., que les érudits ne sont plus seuls à connaître depuis que M. Marquiset lui a consacré une monographie très bien faite. Ce galant homme,

dont les œuvres nous paraissent aujourd'hui d'un ridicule surabondant, eut ses années de vogue, et Balzac parle, dans *Illusions perdues*, de l'émotion qui étreint Rubempré en voyant à l'étalage des libraires la couverture toute fraîche où brille le nom du glorieux vicomte. Il paya cher son éphémère renommée; en mai 1840, je trouve dans *les Guêpes* d'A. Karr un malicieux récit d'après lequel, chez madame Walewska, le vicomte, qui s'obstinait à survivre, ayant voulu lire quelque chose, ne put obtenir le silence et resta *solitaire*. Il avait connu même l'indulgence du *Miroir*, lequel, tout anti-romantique qu'il fût, reconnaissait, en un long article du 22 janvier 1823, qu'*Ipsiboé* était beaucoup moins ridicule que le *Renégat* ou le *Solitaire*. Sa manie était d'écrire comme M. Jourdain pensait faire sa déclaration d'amour, en recherchant les inversions les plus saugrenues. Balzac n'a pas oublié que les petits journaux se divertissaient à parodier son style. A-t-il pris dans une ancienne collection ces mots que Lucien voit épinglés avec des caricatures sur la tapisserie du bureau de rédaction? « Le *Solitaire* en province, paraissant, les femmes étonne. Dans un château, le *Solitaire* lu... Le *Solitaire* traduit en chinois et présenté par l'auteur, de Pékin à l'Empereur... lu à l'envers, étonne le *Solitaire* les académiciens par de supérieures beautés. » Voici du moins quelques-uns des *Coups de lancette* du *Figaro*, le 9 janvier 1827 : « De la chambre du roi, M. d'Arlincourt le vicomte nommé vient d'être homme gentil ordinaire; de son européen talent les admirateurs compliment lui en font. Les amis de M. D... disent qu'il est fort bon gentilhomme mais les personnes qui ont connu son père, M. Prévôt d'Arlincourt, fermier général, assurent au contraire qu'il n'est et ne peut être qu'un fort gentil bon homme. » Il y avait beau temps, en 1827, que le vicomte donnait à rire aux railleurs, et Balzac n'a pas commis d'anachronisme en rédigeant encore, ou en transcrivant ces mots, qu'il prête à du Bruel, et qu'il fait lire à Finot par Nathan en 1822; on y retrouve une autre victime des petits journaux, une inépuisable mine de plaisanteries : « En voyant combien M. le vicomte d'A... occupe le public, M. le vicomte Démosthène (*Sosthènes de la Rochefoucauld, directeur des Beaux-Arts, qui avait voulu moraliser le corps de ballet à*

l'Opéra, en commençant par le costume) a dit hier : — Ils vont peut-être me laisser tranquille. »

Les journalistes de Balzac attaquent cruellement les femmes. Ceux du vrai *Figaro* n'étaient pas plus courtois ; voici une de leurs méchancetés les plus anodines (12 septembre 1826) : « Mademoiselle Delph(ine) G(ay) est partie pour l'Italie ; nous verrons si les maris sont rares dans ce pays-là. »

JOACHIM MERLANT

(La fin prochainement.)

LE PARTI NATIONALISTE ITALIEN

En Italie, le parti dit « nationaliste » commence à occuper l'attention, et la presse de toutes nuances, à force de parler de lui, le grandit devant le public. On est même étonné que ce parti jouisse d'une telle notoriété, à considérer la modestie des moyens dont il a disposé jusqu'à présent. Une Association, fondée le 5 décembre 1910, qui compte environ 5 000 adhérents, et tient des Congrès annuels ; un modeste organe hebdomadaire, l'*Idea nazionale* ; une bibliothèque d'opuscules populaires à dix centimes ; une représentation parlementaire de cinq à six députés au plus ; une caisse qui doit être fort modeste, et à laquelle on ne connaît pas encore de double fond ; deux seuls épisodes retentissants : l'élection de M. Federzoni à Rome, en octobre 1913, et celle de M. Bevione à Turin, le 28 juin dernier, — voilà, en effet, et pour le moment, tout le nationalisme italien, cadres, moyens de réclame et matériel de propagande.

Ce qu'il est, comme programme ; ce qu'il vaut, comme témoignage sur les tendances de la nouvelle génération italienne ; dans quelle mesure il paraît appelé à exercer une influence sur l'évolution intérieure et extérieure du pays, on se propose de le dire au cours de cette étude. Dès à présent il convient de reconnaître qu'il a grandi à travers des circonstances

singulièrement propices. Dans le pays, c'est la première épreuve du suffrage universel, la réconciliation du parti catholique avec la Constitution, la recrudescence de la propagande révolutionnaire, dont nous venons de voir les effets dans les Romagnes. Au dehors, ce furent la guerre de Lybie et son contre-coup fâcheux sur les relations avec la France; puis les affaires adriatiques, de Trieste, d'Orient, l'imbroglio albanais, etc. — Et ceci pourrait suffire à expliquer qu'on commence à former cercle autour d'un parti jeune, ardent, tranchant, qui ne peut se targuer d'expérience, mais qui se flatte de posséder le principe de la solution de tant de problèmes, sous la forme d'une restauration raisonnée du culte national.



Historiquement, le parti nationaliste italien paraît s'être constitué sous l'influence de causes extérieures, et passe même, selon l'opinion de ses chefs, pour prendre son origine dans la question d'Orient. « La nouvelle génération, me disait M. Federzoni, a tiré des enseignements décisifs de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine et de la révolution Jeune-turque. De ces événements, le premier manifestait que nous n'étions nullement préparés à tenir tête à l'Autriche dans les Balkans; le second suffisait à nous avertir qu'un nouveau partage de l'Empire Ottoman était proche, et qu'il nous fallait agir, ou nous attendre à en être exclus. Aussi, dès cette époque, notre parti naissant a-t-il poussé l'opinion à réclamer du gouvernement l'expédition de Lybie, qui, peut-être, sans notre opiniâtreté, n'aurait pas eu lieu. »

Le nationalisme s'est donc proposé d'abord de réchauffer la tiédeur des dirigeants à l'endroit des intérêts extérieurs de l'Italie, tiédeur à laquelle on doit imputer : « La conquête de la Tunisie par la France, la renonciation de l'Italie à intervenir avec l'Angleterre en Égypte, le désastre d'Adoua et la faillite de la politique éthiopienne, la répartition de l'*Hinterland* tripolitain entre la France et l'Angleterre, l'abandon tacite des provinces *irredente*, bref, l'immobilité absolue de l'Italie pen-

dant les trente-trois ans qui se sont écoulés du Congrès de Berlin (1878) à la conquête de la Lybie[1] ». Sans doute, à cette immobilité on peut trouver des circonstances atténuantes : le jeune Royaume avait besoin de consolider son unité, d'organiser son armée et sa marine, de fonder son crédit. Mais, à présent, il est vraiment *un*, il a des finances satisfaisantes, sa force militaire est en progrès ; il ne manque que d'une conscience plus ferme de ses droits vis-à-vis des autres et de ses devoirs vis-à-vis de lui-même, dans la société internationale.

Observez, ajoute-t-on, qu'il n'existe presque plus d'État ou de peuple, grand ou petit, qui, replié modestement sur lui-même, borne ses ambitions à progresser *in casa sua*. Chez les Slaves, le travail du principe des nationalités mine la Monarchie dualiste, après l'Empire Ottoman ; le même principe, en Allemagne, s'est enflé jusqu'à devenir le pangermanisme ; la France offre ce spectacle inattendu « d'une démocratie radicale-socialiste conquérant de nouvelles colonies » ; l'Angleterre se prépare à dépecer les possessions portugaises en Afrique et le Congo belge ; les États-Unis guettent la proie mexicaine ; les peuples balkaniques frémissent encore d'ambition ; partout les armements se poursuivent... Et l'on voudrait que la seule Italie prît au sérieux les garanties offertes par les traités et le Droit des gens, confiât ses destinées au Dieu de la Paix, s'en rapportât, en somme, à l'équité générale, pour n'être ni oubliée, ni lésée, dans les combinaisons ou les répartitions de l'avenir !

Si le nationalisme italien se bornait à ces réflexions, s'il était simplement la vigie qui signale au pays les menaces extérieures et lui rappelle la nécessité d'être prêt, on pourrait l'assimiler aux Ligues de patriotes qui, de la meilleure foi du monde, s'attribuent un peu partout la même mission. Mais je remarque chez ses adeptes le souci de n'être pas confondus avec de simples ligueurs, et j'avoue goûter la définition assez réaliste que, dans une de leur brochures de propagande, ils donnent tout justement du patriotisme, *vulgo sensu* : « un sentiment spontané, qui ne manque qu'aux individus anormaux, et se manifeste de préférence, soit devant certains

1. *Giornale d'Italia* du 26 mai 1914.

événements caractéristiques (déclarations de guerre, victoires, désastres), soit à certains moments *représentatifs* (anniversaires, inaugurations, solennités diverses) qui ressortissent à l'histoire ou au calendrier du pays ».

Il faut dire plus : la véritable originalité du nationaliste italien, c'est qu'il éprouve le besoin, à tout le moins la coquetterie, de justifier scientifiquement sa façon « nationale » d'envisager toutes choses. Je ne saurais même jurer qu'il ne pousse pas l'ambition jusqu'à présenter ses vues sous la forme d'un corps de doctrine aussi substantiel, aussi ordonné, aussi impératif que peut l'être le système socialiste, d'après Karl Marx et Lasalle. Avec lui, en tous cas, il faut être préparé aux incursions dans les domaines de l'histoire, de la psychologie, de la métaphysique générale, et même de la théologie. Il se différencie par là, très nettement, du nationalisme républicain français, qui semble s'être désintéressé de toute justification doctrinale. Et, dans la mesure où il est possible de l'apparenter à une école ou à un parti, de ce côté-ci des Alpes, c'est bien plutôt avec les monarchistes de l'*Action française* qu'il offre une ressemblance de famille.

Il se distingue aussi du nationaliste slave ou allemand, en ce que celui-ci ne met son ardeur, sa logique et son érudition qu'au service de la thèse nationale qui l'intéresse. En digne Latin, plus imprégné d'ailleurs qu'il le croit de l'esprit de la Révolution, l'Italien, au contraire, ne peut s'empêcher d'énoncer des concepts universels, dans le moment même où il se flatte de ne penser qu'à l'Italie. On dirait même qu'il laisse volontiers à la France la gloire d'avoir défini les Droits de l'Homme, content s'il peut dresser, lui, la charte des Droits de la Nation. — Aussi, intérêt politique mis à part, le nationalisme italien nous paraît digne d'attention par l'effort intellectuel dont il témoigne et qui en justifie la vogue dans les milieux universitaires. Avant donc de juger le nouveau parti à ses actes, arrêtons-nous un instant devant sa doctrine, alliage de nouveautés et d'idées qu'on croyait mortes, de témérités juvéniles et d'aperçus de bon sens.



Et d'abord, qu'est-ce que la *Nation*? — M. Maraviglia n'hésite pas à répondre :

C'est l'*unique* forme de solidarité vraiment *réelle*, dans le temps comme dans l'espace, non seulement entre ceux qui vivent ensemble derrière des frontières déterminées, sous un régime de communauté de langage, de lois et de mœurs, mais entre les générations qui s'échelonnent, des ancêtres les plus lointains aux descendants les plus reculés.

Et M. Rocco, sur qui semble avoir fait une impression médiocre l'institution du Tribunal de La Haye, ajoute :

La société nationale est l'unique agrégat social qui ait à faire valoir des intérêts âprement, continuellement combattus par les autres sociétés nationales, et qu'il lui incombe de défendre *da se*, par ses seuls moyens, *parce qu'il n'existe, au-dessus de la Nation, aucune Société supérieure qui puisse rendre justice à la Nation*[1].

De l'idée d'immanence, qui ressort de la première formule, on déduira que seuls les intérêts nationaux sont nécessaires, et l'on sera bien près de conclure : *L'individualisme, voilà l'ennemi.* — Quant à l'isolement de la société nationale, au milieu de sociétés de même nature et adverses, il semble bien justifier la théorie de la guerre du comte de Maistre, qu'on rajeunit toutefois, et à laquelle on s'efforce de donner des dehors plus scientifiques, en disant « que la lutte pour la vie, loi universelle, est l'unique source du perfectionnement humain et national », et que « la guerre est, après tout, la forme la plus loyale de la lutte entre deux collectivités humaines, et la plus *éducatrice* pour chacune d'elles ».

La répudiation du « pacifisme », ajoute-t-on, n'est nulle part plus nécessaire qu'en Italie, car c'est un fait historique que ce pays s'est unifié pendant que les autres suivaient leur politique d'expansion. Et M. Rocco, dans un langage accessible à tous les prolétariats, va nous exposer sans voiles ce qu'on peut bien appeler la théorie des appétits retardés :

1. Rocco, *Ce qu'est le nationalisme et ce que veulent les nationalistes*, Padoue, 1914.

Notre pays est pauvre, parce qu'une partie du sol est ingrat et que les capitaux manquent. En revanche nous sommes prolifiques. Nous avons dû, jusqu'ici, subir l'injustice de la nature, car nous n'étions pas nombreux et les autres nous dépassaient; nous étions divisés, et les autres étaient unis. Mais aujourd'hui, nous aussi sommes nombreux, nous aussi sommes unis, au point de rattraper, de dépasser même les autres. En conséquence, nous réclamons, nous aussi, notre place au soleil.

Les autres ont *conquis* d'abord, *travaillé* ensuite. Nous, nous avons travaillé d'abord, souvent à l'étranger ou pour l'étranger : il nous reste à conquérir... On dit bien que les autres territoires sont occupés. Mais il n'y a jamais eu de territoires *res nullius*. Les nations fortes ou en voie de progrès conquièrent, non pas des territoires libres, mais des territoires occupés par des nations en décadence.

L'auteur d'une brochure anonyme insiste[1] :

Au point de vue italien, qu'est-ce que la guerre, sinon l'*émigration armée*? — Les socialistes, qui prétendent supprimer la guerre, n'en font que transposer le théâtre en fomentant la lutte de classes à l'intérieur. Ils devraient comprendre, pourtant, que la grosse affaire, chez nous, est un problème non de *répartition*, mais d'*augmentation* de richesses. Et ce problème ne peut être résolu que par la conquête, économique ou militaire

On croirait entendre Bonaparte : « Soldats, je vais vous conduire dans les plaines les plus fertiles du monde... »

Rendons toutefois cette justice au nationalisme italien qu'il n'attend pas la satisfaction de ses ambitions du choc immédiat des armées. Il se rend compte que l'Italie, pour « *primeggiare* » dans le monde, doit aspirer préalablement à des conquêtes pacifiques. Au vrai, le plus urgent est qu'elle pourvoie à sa propre émancipation. Par exemple, M. Domenico Oliva, scandalisé de l'invasion du théâtre italien par la littérature dramatique étrangère, donne à Bologne une conférence applaudie, au cours de laquelle il conjure ses compatriotes de rendre un peu de leur confiance aux bons auteurs nationaux. M. Rocco souhaite que l'Italie « se crée une culture propre, et imprime à son tour, comme déjà au temps de la Renaissance, comme la France d'hier, comme l'Allemagne d'aujourd'hui, son

1. *Il Nazionalismo*, Rome, 1914.

cachet national sur le mouvement intellectuel universel ». Il montre même élargi, fort au delà de la zone littéraire, le front du combat que son pays doit soutenir. — « Il nous faut savoir mener la lutte, dit-il, contre l'expansion industrielle allemande, l'invasion démographique et linguistique des Slaves, le capitalisme français, la brutalité antipathique et dangereuse des pays qui, selon leur intérêt, repoussent ou assimilent notre émigration ». — On n'est pas plus complet.



Mais comment préparer des générations capables de réaliser un pareil programme? Au prix de quel genre d'entraînement, de quelle hygiène morale, probablement aussi de quelles éliminations nécessaires?

Jusqu'ici, scrupuleux logiciens, telle est la question qu'en effet les nationalistes n'ont pas manqué de se poser. Ils sont même en voie de la résoudre de telle façon que, convaincus de la nécessité, pour ne pas dire de la sainteté de la guerre, ils n'hésitent pas à faire l'épreuve de leur puissance combative sur leurs propres concitoyens. Résolus « à reconstituer la conscience nationale », le premier ennemi qu'ils rencontrent, ou qu'il leur plaît de se donner, c'est le *libéralisme* — doctrine ou parti dont les frontières sont assez imprécises, mais qui, en Italie du moins, peuvent se réclamer du nom de Cavour et du *risorgimento*. Le culte de l'absolu, en matière de patriotisme aussi, s'accompagne d'audaces, et au besoin d'injustices, et il est curieux de rapprocher certains passages du catéchisme nationaliste des pages les plus étincelantes de Louis Veuillot sur les libéraux de son temps. En voici un que le grand polémiste français n'eût sans doute pas désavoué :

Aujourd'hui, devant la nouvelle Révolution, le Socialisme, l'État libéral trouve dans sa doctrine plutôt des raisons de céder que de force pour résister. Cette doctrine, en effet, individuelle et non nationale, sert à résoudre les problèmes au point de vue de l'individu, nullement au point de vue de l'État et de la Nation. Elle tranche le problème des relations de la société et de l'individu par la liberté du citoyen; le problème religieux par la liberté du culte;

celui de la lutte des classes par la liberté du travail et de la grève; celui des droits civiques par le suffrage universel, — le tout sans prendre garde si la Nation et l'État trouvent leur compte à ce genre de solutions.

Et M. Corradini qui, dans son dernier discours à l'*Association nationaliste* de Rome, fait ainsi la critique des « idées de 89 », observe qu'en se les appropriant, le parti libéral italien a gardé l'empreinte d'une influence étrangère :

L'Italie a été libérée et unifiée sur le principe du droit individuel, proclamé dans la Déclaration des Droits de l'Homme. Aussi peut-on dire que la Révolution italienne a été dominée par l'esprit de la Révolution française. Or le libéralisme italien ne peut, pas plus aujourd'hui qu'hier, se libérer de ses origines, qui en font plutôt une doctrine des Droits de l'homme que la doctrine des Droits de la Nation.

On ne fait pas plus grâce aux principes de l'école libérale anglaise. Dans le rapport qu'ils viennent de présenter au Congrès de Milan, MM. Federzoni et Maraviglia leur opposent la tradition de Machiavel :

Un des plus grands écrivains d'Angleterre, Macaulay, reproche à Machiavel d'avoir méconnu le principe que les sociétés et les lois sont faites pour accroître la somme du bien individuel, et de s'être préoccupé de l'intérêt de la collectivité, indépendamment de l'intérêt des membres qui la composent, souvent même à son encontre... Voilà bien la pure logique individualiste, à laquelle échappe que la Société nationale a aussi son individualité, et constitue même le plus intéressant des individus!

Aussi catégorique, et peut-être plus convaincant — parce que l'argument, ici, repose sur une constatation historique, et semble forgé tout exprès pour des Italiens — l'auteur d'un opuscule anonyme souligne :

Le libéralisme, en général, représente la réaction de l'individualisme contre les excès de l'État absolutiste et théocratique jusqu'aux philosophes du XVIIIe siècle... Toutefois, dans les autres pays d'Europe, cette affirmation individualiste *avait été précédée de trois siècles d'affirmation nationale*, tandis que l'Italie, en plein XIXe siècle, *s'est trouvée avoir à résoudre le problème libéral, avant d'aborder celui de l'organisation politique de la Nation...*

Aussi, une fois l'indépendance obtenue, la liberté assurée, le parti libéral s'est comporté comme s'il n'avait plus rien à faire. Il a dégénéré en groupes, ou semi-groupes, occupé de questions de personnes, sans idéal, sans programme spécifique, ne comprenant pas que, ce qu'il avait à faire, c'était la prospérité, la grandeur et la puissance du pays.

Ainsi, tout ce qu'on peut concéder à l'école politique qui a pris, en somme, et géré le mieux qu'elle a pu, la succession de Cavour, c'est qu'elle a rendu des services. A présent mieux vaut lui donner congé. Elle a fait son temps. Heureux encore le libéralisme, si, œuvre des classes moyennes, fils de la bourgeoisie, il n'avait engendré à son tour, dans les classes populaires, ce détestable rejeton qu'on appelle le « démocratisme », c'est-à-dire, affirme M. Rocco, « la manifestation extrême de l'individualisme dans le domaine de la politique, cette tendance à concevoir l'État, non comme une entité perpétuelle et immanente à travers les siècles, mais comme la simple représentation, sinon comme le serviteur, des individus actuellement existants ! »

Tout de même, dénoncer comme funestes la Révolution, le libéralisme et la démocratie, c'est un peu méconnaître l'atmosphère dans laquelle s'est préparé l'avènement du principe des nationalités, et M. Marchetti, libéral, auquel on veut bien ouvrir les colonnes de l'*Idea naziònale*, en fait la juste observation :

Le développement historique des idées de la Révolution n'a pas correspondu au développement logique, *id est* à la « pulvérisation » de la collectivité. Au contraire, un des résultats les plus immédiats de la Révolution et de la diffusion de ses principes a été la formation des divers patrimoines nationaux, français, allemand, italien et grec... Le même phénomène s'est produit en 1848, en 1860, et se renouvelle de nos jours. A mesure que la culture et l'éducation politique descendent dans les couches les plus basses et les plus larges de la population, nous voyons naître un esprit national hongrois, serbe, bulgare, tchèque, croate, flamand. La théorie du Droit naturel est la voie au bout de laquelle on distingue nettement les différences ethniques, auxquelles se subordonne l'antique patriotisme dynastique ou communal... Et voilà Jean-Jacques devenu, sans le vouloir, sans le savoir, un précurseur du nationalisme !

Mais M. Coppola, nationaliste, esquive l'argument historique, et ramène l'adversaire à la réalité actuelle :

Voyons, il faut nous entendre sur le sens vrai du terme : *démocratie*. Vous paraissez croire que ce mot continue à signifier la participation progressive d'un nombre toujours plus étendu de citoyens à la vie de la Nation? Soit, c'est le concept classique. Mais la réalité est autre. La réalité, en Italie, et même dans toute l'Europe de notre temps, c'est que, par « démocratique », on entend aujourd'hui un état d'âme individualiste, égalitaire, humanitaire, anticlérical, pacifiste, anti-militariste, socialiste à l'occasion, et, par-dessus tout, *dissolvant* — donc anti-national. Voilà le fait.

Et c'est en vertu de ce « fait », sous le bénéfice de ce commentaire, que la presse nationaliste n'a pas hésité à arborer cette devise — contemporaine de l'introduction, en Italie, du suffrage universel : *Per il Popolo, contro la Democrazia.*

*
* *

Si le parti nationaliste se fût borné à ces exercices de désarticulation des « idées modernes », il est probable que son influence ne se fût pas étendue au delà d'un cercle d'amateurs ou de raffinés, et il serait resté une école de péripatéticiens, sans clientèle politique. Mais, à mesure qu'il a commencé à tirer les conclusions pratiques de ces prémisses, il s'est trouvé en présence de phénomènes actuels et d'opinions vivantes, vis-à-vis desquels il n'a pas manqué de prendre attitude, avec son intransigeance ordinaire, et par là il s'est rendu accessible; il s'est concilié certaines sympathies et a contraint les antipathies elles-mêmes à lui faire de la réclame.

Par exemple, anti-libéral et anti-démocrate, on pouvait s'attendre à ce qu'il se déclarât *a fortiori* anti-socialiste. Il n'a déçu cette présomption ni par son programme, ni par ses actes. Il cherche sincèrement à faire de sa propagande l'antidote des nombreux *tracts* que le socialisme dit « officiel » et le syndicalisme plus redoutable ont répandus en Italie. De telle sorte que le « bourgeois », qu'il avait commencé par scandaliser, est tombé d'accord que cet enfant terrible avait du

bon, en le voyant répandre des brochures rouges qui préconisaient la paix sociale, et affronter la réunion publique avec une crânerie communicative. L'élection de M. Federzoni à Rome, en octobre dernier, contre le compagnon Campanozzi, est une première conséquence de ce revirement, qui vient de valoir aussi à M. Bevione les voix des constitutionnels modérés, dans le IVe collège de Turin.

La logique nationaliste devait ne pas épargner non plus la Franc-Maçonnerie, à laquelle elle reproche de constituer un État dans l'État, d'avoir créé, au sein de la Nation, une sorte de « double hiérarchie », et surtout d'être restée, pratiquement, le point de cristallisation de toutes les tendances démocratiques et socialistes [1]. Et l'on comprend de reste que beaucoup de gens, adversaires par principe ou victimes occasionnelles de l'institution maçonnique, se soient délectés en voyant affiché sur les murs de Rome le manifeste-programme dans lequel M. Federzoni disait :

Adversaire ancien, convaincu, opiniâtre, intransigeant, de la Franc-Maçonnerie, par des raisons de principe et des raisons concrètes, je suis fier d'avoir lutté contre cette secte malfaisante, dont les intrigues empoisonnent l'organisme du pays... Nul n'ignore à quel point serait dangereuse pour le pays la tyrannie des Loges, si, faisant prévaloir le système du bloc radical-socialiste à la française (*sic*), elle parvenait à introduire dans le gouvernement de l'État cet esprit de partialité et d'intolérance, cette recherche maniaque de la basse popularité, ces mœurs enfin de fraternelle complaisance, dont nous venons de trouver la plus haute expression dans le régime de la Municipalité de Rome.

Mais le groupe désigné par les circonstances [2] aux entreprises conquérantes du nationalisme, c'est surtout le parti, ou plutôt l'agglomération des électeurs catholiques, politiquement novices, pleins de bon vouloir, à la recherche d'une orienta-

1. Il faut constater, d'ailleurs, que la franc-maçonnerie italienne traverse une crise d'impopularité. Aux antipodes du nationalisme, le groupe socialiste parlementaire vient, en effet, d'inviter ses membres francs-maçons à se démettre de la qualité d'affiliés à ce groupe, à moins qu'ils ne préfèrent renoncer à être inscrits à une Loge.

2. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin : *L'évolution politique des catholiques italiens.*

tion. En d'autres temps, sans doute, rien n'eût été plus difficile que de concilier, surtout en Italie, deux doctrines dont l'une impose la soumission à toutes les directions de l'Église, et dont l'autre, enchérissant sur les formules de Cavour et même de Mazzini, exalte le principe unitaire intangible de la prééminence et presque de l'omnipotence de la Nation. De ce conflit doctrinal on relève bien la trace dans le compte rendu des conférences contradictoires organisées, il y a deux ans, au *Cercle catholique universitaire* de Rome, et au cours desquelles le professeur Aquilanti, après avoir concédé au nationalisme « qu'il vise à faire prédominer l'idée de devoir sur le concept de l'utile, chancre des démocraties », et qu'il a su « fort bien discerner, dans l'esprit démocratique précisément, un coefficient de désagrégation sociale » concluait néanmoins par ces réserves :

Nous ne saurions nous incliner devant l'absolutisme despotique et tyrannique de la Société civile, incarnée dans la Nation... Si donc les catholiques portent en eux-mêmes un très vif sentiment du devoir patriotique, et s'ils sont par conséquent nationalistes, au meilleur sens usuel, ils ne sauraient cependant se rallier à une doctrine qui, en vertu d'une sorte de *processus* anthropomorphiste de déification, aboutit à faire de la Nation un Moloch, en droit d'exiger le sacrifice des convictions les plus intimes. — Supposez que l'État prétende contraindre un jour l'Église à se plier aux exigences de quelque réédition du gallicanisme, et veuille subordonner, incorporer même, tout problème au problème politico-national, en ce cas, les catholiques se rangeraient du côté du vrai Dieu contre l'Idole, c'est-à-dire — quoique avec douleur — du côté de l'Église contre la Nation.

Mais un tel langage n'emprunte d'intérêt qu'au souvenir des temps difficiles ou à l'éventualité d'un nouveau conflit entre l'Église et l'État, que rien ne laisse présager. Dans l'*Idea nazionale* du 13 novembre 1913, M. Forgès lui oppose cette réponse incisive, pratique, populaire :

En conformité de notre programme national, nous voulons que les catholiques italiens — considérés comme de bons citoyens professant une foi religieuse qui est de tradition, et, pour ainsi dire, de « création » italienne (*sic*) — participent à la vie politique de la Nation.

Nous le voulons, non pas en vertu de l'inerte principe libéral, qui se borne à ne pas refuser aux catholiques, par respect pour la liberté, le droit d'être tels, mais parce que nous reconnaissons dans le catholicisme un facteur historique et idéal de l'Italie.

Nous entendons donner une fonction nationale au catholicisme, non pas que nous nous fassions les protagonistes d'un concept rival de la souveraineté de l'État, tel qu'il est sorti de la Révolution italienne — mais en tant qu'il constitue une force de conservation sociale à l'intérieur et une force d'expansion au dehors... Ainsi, les intérêts de notre politique en Orient ont pu être ressaisis, grâce aux Congrégations religieuses italiennes... Et donc, s'il est possible de confier des missions d' « italianité » à des religieux, comment nier la valeur effective de la religion des Italiens, génératrice de sentiment de hiérarchie, de discipline, de sacrifice, de résistance morale et sociale, et par conséquent coefficient de cohésion nationale?

Hier encore, dans leur rapport préparatoire, déposé sur le bureau du Congrès de Milan, MM. Federzoni et Maraviglia, prenant acte de l'attitude désormais constitutionnelle des catholiques, ne redoutaient pas de déclarer :

A présent, les catholiques ne se différencient des autres partis d'ordre que par quelques affirmations fondamentales et précises : liberté d'enseignement, maintien du droit et des liens de famille, respect de leurs croyances religieuses. Ces affirmations ne sont, sur aucun point, en conflit avec notre idéal national.

Au contraire, nous considérons que l'unité de foi religieuse constitue, pour notre pays, une force puissante, et digne d'être ménagée. Nous ajouterons que l'état d'esprit déterminé par le sentiment religieux prédispose les individus à bien accueillir cet élément transcendant (*sic*) qui forme sans conteste le fond de notre doctrine, et ne peut s'accommoder à aucun degré de la mentalité matérialiste.

Ainsi, pour la première fois depuis quarante ans, dans le moment même ou l'attitude du Saint-Siège vient de libérer leur conscience politique, les catholiques d'Italie s'entendent dire : « Venez à nous, non pas en concitoyens qui se sentent diminués, ou qui aient un pardon à demander, mais en électeurs qui peuvent s'égaler aux plus dignes, puisque supérieurement préparés à servir le pays, au dedans, par les habitudes de moralité et de discipline qui vous sont propres, au dehors

grâce à la puissance d'organisation et d'expansion de vos missions religieuses ». Et le nouveau parti qui leur adresse ce discours n'est nullement, lui, « catholique », ni par la substance de son programme, ni par ses attaches politiques, ni même par les croyances personnelles de ses chefs, dont beaucoup sont libre-penseurs. Seulement ce parti, ou, si l'on préfère, cette cohorte de « jeunes », se compose d'observateurs de faits sociaux qui sont tout en même temps des « chercheurs » de bons matériaux nationaux. A ce double titre, plus clairvoyants que le parti libéral, plus prompts aussi à se résoudre, ils ont discerné dans le catholique italien, réconcilié avec la Constitution, un « brave homme », une force qui ne demande qu'à se mettre naturellement, logiquement, au service de l'ordre, une réserve sur laquelle l' « italianité » peut compter à l'intérieur et à l'extérieur. L'ayant discerné, ils osent le dire; ils dépouillent tout respect humain politique; ils lèvent les épaules, si on les accuse de « cléricalisme » occulte. Comment s'étonner de leur succès? — En France, où l'ostracisme politique dont sont encore frappés les catholiques n'a jamais été si rigoureux qu'en Italie, un parti jeune et énergique qui aurait le courage de leur tenir un pareil langage serait sûr de les rallier.



Les prodromes d'entente entre catholiques et nationalistes, accueillis d'abord avec scepticisme, ont été jugés ensuite sévèrement par les autres partis. Eh quoi! a-t-on dit aux nationalistes, vous appelez au premier rang des cohortes de la Nation ceux qui ont mis quarante ans à se rallier à la Constitution, et vous invitez à prendre ses Invalides la génération qui, malgré la Rome papale, a fait le *risorgimento*! Et vous, dit-on aux catholiques, avant tout soumis aux directions du Saint-Siège, c'est-à-dire d'une autorité d'essence supra-nationale, comment pouvez-vous adhérer, en sûreté de conscience, au parti qui professe un culte non seulement indépendant, mais rival, le culte de la Nation? — Une Italie clérico-nationaliste, s'écrie M. Amendola, à qui l'*Idea nazionale* a ouvert sa libre

tribune, mais ce ne serait plus l'Italie! Et le sujet excite sa verve érudite et fine[1] :

Certes, nous nous réjouissons aussi de l'accession des catholiques à la vie politique italienne, parce que c'est le symptôme le plus rassurant de la vigueur croissante de l'organisme national, qui absorbe et transporte, dans le rythme puissant de sa circulation, tous les éléments en quelque manière connexes à son économie vitale.

Mais donner une « fonction nationale » à la religion catholique, c'est une autre affaire.

Vous commettez d'abord une erreur en exagérant la portée de ce fait que le catholicisme est la religion des Italiens. Ce qui constitue essentiellement l'esprit de notre race, c'est la continuité du génie juridique et « universalisateur » de Rome, associé à un scepticisme qu'on pourrait dire « boccacien » (*boccacesco*). Reste la religion, sans doute, mais elle n'a pas empêché de naître et de s'épanouir chez nous le type du catholique anti-clérical.

Dante apparaît gigantesque en tête de cette lignée d'esprits vraiment italiens, catholiques, si vous voulez, mais libérés de la matérialité de la discipline et de la hiérarchie. Machiavel avait déjà l'intuition, au XVI[e] siècle, que le Pape ne fut jamais assez fort pour constituer l'unité italienne à son avantage, et jamais faible au point de ne pouvoir empêcher que d'autres la constituassent à leur profit. Gioberti a fait la démonstration définitive que la Papauté était incapable d'organiser et de guider la vie nationale, et par là s'est montré le précurseur de Cavour.

Cavour, enfin, qui représente et résume, en montrant la puissance de l'initiative individuelle, toute la tradition de notre pays; Cavour, l'incarnation de cet anti-cléricalisme catholique qui s'identifie, on peut l'affirmer, avec le véritable esprit italien; Cavour a trouvé précisément dans l'anti-cléricalisme la solution créatrice de notre histoire moderne, puisque les seules forces dont il disposât étaient des forces de Révolution. Et il n'eût jamais créé le royaume d'Italie, monument d'équilibre dans lequel sont représentées les raisons des absents et même des hostiles, s'il n'avait fait avec succès, dans le petit État sarde, l'expérience de l'État laïque italien.

Au vrai, ce n'est pas seulement pour l'honneur de la tradition italienne, du moins telle qu'ils la conçoivent, que les libéraux s'efforcent de conjurer la conjonction du nationalisme avec le catholicisme. Ils combattent aussi *pro focis*, car vous entendez bien qu'un déclassement des partis, un ébranle-

1. Numéro du 20 novembre 1913.

ment des situations électorales qu'on croyait acquises, peuvent ressortir de toute cette exégèse. D'un côté ils s'attendaient un peu à ce que les jeunes éléments nationalistes, au lieu de fonder un parti distinct, se contenteraient d'être l'avant-garde, les « bersaglieri » du parti modéré, avant-garde peut-être indocile, mais discrètement ambitieuse. De l'autre, dès avant l'évolution qui a rendu les catholiques au droit commun civique et électoral, ils avaient accoutumé d'escompter une partie de leurs suffrages, et c'est en définitive une clientèle facile à capter, plus facile encore à désavouer, qu'ils sont sur le point de perdre.

Aussi, dans le courant de mai, au Congrès de Milan, le petit groupe nationaliste qui incline vers les opinions libérales, et à qui répugne une alliance patente avec les catholiques, saisit-il le moment où l'on discutait de l'attitude à observer vis-à-vis des autres partis, pour exposer ses appréhensions. L'avocat Bergmann lit un ordre du jour réprouvant la campagne dirigée contre la doctrine du libéralisme « qui a inspiré, dit-il, et dirigé, le *risorgimento* national ». D'autres orateurs, M. Vitale, M. Cortese, l'appuient. Mais aucun d'eux n'a l'oreille de l'assemblée. Ils sont interrompus, traités de « blocards » et de Francs-maçons, houspillés même. Et, bien que, dans l'ordre du jour adopté à la quasi-unanimité, le Congrès se borne à proclamer « l'autonomie du mouvement nationaliste » et à interdire à ses adhérents « d'appartenir à d'autres associations dont le programme et la tactique s'écarteraient des directives du parti », il ne devient plus douteux qu'à compter de ce moment, le nationalisme officiel, sans fermer sa porte à personne, a fait son choix entre les alliés possibles. Comme le disait avec humour un témoin de ces débats, il a préféré devenir, politiquement, la cervelle du catholicisme, que le cœur du libéralisme.

Deux ordres de faits plus récents encore permettent de contrôler cette impression. C'est d'abord la recrudescence d'attaques contre le libéralisme, considéré, cette fois, non plus seulement comme doctrine, mais comme parti :

Non, lui signifie M. Coppola, nous ne nous jetterons pas à l'assaut, contre les radicaux, les républicains, les socialistes, les syndicalistes, les démagogues et les anarchistes de tout acabit, pour tenir

ouverte la route de Montecitorio au *Grand Parti*, qui, pendant la bataille, s'abriterait derrière nos épaules... On a dit que le nationalisme devrait être l'éclaireur, le *bersagliere*, le zouave du libéralisme, et personne n'a ajouté ce mot, qui eût été plus juste et plus sincère, qu'on s'attendait à ce que nous en fussions le *courage*... Mais nous sommes nous-mêmes et nous entendons rester nous-mêmes, c'est-à-dire la nouvelle conscience nationale et la nouvelle moralité politique de l'Italie.

D'autre part les déclarations du Congrès de Milan ont été, en général, bien accueillies dans les sphères dirigeantes et la presse du parti catholique. M. Meda, député, dans une *interview*, a loué cette assemblée « de n'avoir pas hésité à admettre ce que les libéraux ont toujours eu honte d'avouer, savoir qu'en Italie la foi religieuse est une sorte de ciment national, une force centripète qui résiste encore aux dissolvants ». Et le *Corriere d'Italia* ajoute : « Sans exagérer la portée de ces manifestations, nous en prenons acte avec plaisir. Elles sont le symptôme d'une loyauté à laquelle nous n'avons pas été accoutumés par les partis et les hommes qui nous demandaient en cachette notre concours et nos voix ». En ce moment, du reste, le nationalisme reçoit des catholiques mieux que des compliments ; nous venons de le voir, tentant à Marostica la fortune électorale, dans la personne d'un de ses chefs les plus considérés, M. Corradini, bénéficier de l'appui public des autorités diocésaines[1].

On a dit à ce sujet que les *leaders* du Congrès de Milan s'étaient préoccupés d'accommoder leurs doctrines aux intérêts de la tactique électorale immédiate, et qu'ils avaient surtout cherché à concilier aux candidatures de leur parti la sympathie des masses catholiques. — C'est fort possible, et d'ailleurs quoi de plus naturel ? La politique du désintéressement équivaut, en Italie comme ailleurs, au désintéressement de la poli-

1. Les « chrétiens sociaux » font exception, et l'un de leurs représentants au Parlement, M. Ciriani, a déclaré à un journal ne goûter ni la théorie de la guerre, ni l'expédition de Lybie, ni l'absorption de l'individu par la Nation, ni le protectionnisme outrancier. — Mais c'est un groupe qui ne tire guère sa vitalité que de conditions locales, et qui, dans l'ordre des principes, apparenté plus ou moins avec le socialisme, a mérité le nom, peu flatteur au lendemain des émeutes des Romagnes, de « syndicalisme clérical ».

tique, et les nationalistes italiens n'ont rien dans leur doctrine qui les gêne pour prendre la place des partis ou des hommes qu'ils estiment en décadence. Mais ne tenir compte que de ces calculs serait soumettre à une explication insuffisante et superficielle le phénomène de l'attraction que catholiques et nationalistes commencent à éprouver les uns pour les autres.

En psychologie ils se touchent par une tournure d'esprit et par des habitudes qui leur font trouver familières les idées d'ordre, de devoir, de discipline, de hiérarchie, d'effort et à la rigueur de sacrifice. En politique — point important — ils se connaissent les mêmes ennemis : l'anti-clérical, le démocrate professionnel, le radical, le franc-maçon, le socialiste. La question romaine est assez assoupie pour ne pas les diviser, et si, par hasard, quelque circonstance imprévue la réveillait, elle les trouverait sûrement d'accord pour tenir à l'écart l'étranger de toute transaction entre la Papauté et l'Italie. Enfin les nationalistes sont un état-major quasi sans troupes, et les catholiques, depuis leur ralliement, font figure de troupes que contiennent des cadres un peu surannés et d'une expérience douteuse en matière politique. On pourrait se contenter de moins de raisons pour pronostiquer entre eux une entente durable, et la meilleure ressort peut-être de ces lignes, que m'adressait récemment une haute personnalité italienne, étrangère à la politique au surplus :

J'ai foi dans l'avenir du nationalisme et surtout des deux partis réunis, car ce sont les seuls qui savent avec netteté ce qu'ils veulent, et ils le savent parce qu'ils ont des dogmes fondamentaux et une doctrine. Avec un point précis de direction, on peut obtenir beaucoup de nos Italiens, lesquels, appartenant à une vieille et sceptique race, n'aiment pas bouger pour des choses indéterminées. Quand elles paraissent telles en effet, ils préfèrent se laisser vivre, se servant de la *combinazione*, du système du *caso per caso*, pour écarter les petits déboires quotidiens... Bienvenus soient les partis, comme le catholique et le nationaliste, qui nous feront prendre l'habitude de marcher par le chemin droit...

***

Les nationalistes italiens se sont laissé faire et portent trop légèrement une réputation d'hostilité vis-à-vis de la France.

On leur prête de vouloir expérimenter sur la Tunisie d'abord leurs doctrines complaisantes à l' « émigration armée » et saturées de réminiscences de l'Empire romain. L'un d'eux développait devant moi cette idée que, l'esprit de convoitise étant devenu général, il n'y aura bientôt plus de finesse à nier qu'on en ait sa part. Et il ajoutait : « Les Allemands nous ont donné à entendre qu'en cas de guerre heureuse la Tunisie serait le prix de notre concours contre la France. Avez-vous quelque chose d'aussi intéressant à nous offrir, comme prix de notre concours contre l'Allemagne? »

On a tenu publiquement beaucoup de ces propos osés. Ils ne sont, du reste, ni plus osés, ni plus malheureux que tel article contemporain imputable à la presse française. La période de croissance du nationalisme, en Italie, coïncide avec les incidents du *Carthage* et les polémiques consécutives. La première école des adeptes du parti a donc été de défiance et même de malveillance à notre endroit. L'erreur serait de rattacher ces dispositions à un *système*, de croire que le nationalisme, s'il pense toujours à la Tunisie, et s'il en parle un peu trop, mûrit, au sens précis du mot, un plan de conquête, et surtout de l'imaginer capable, en matière d' « équilibre adriatique », des grands renoncements qui pourraient seuls lui permettre d'envisager sous cette forme un « rééquilibre méditerranéen ».

D'abord un parti est toujours un peu le prisonnier de ses origines sentimentales, d'autant, quelquefois, qu'il fait plus d'efforts pour accentuer son positivisme. Or, aux yeux du psychologue averti, le nationalisme n'est, au fond, que de l'irrédentisme évolué ; et il faudrait changer l'âme italienne pour que cette évolution l'entraînât jamais bien loin du point de départ. En 1910, Scipio Sighele, un des fondateurs du parti, fait voter par le Congrès de Florence un ordre du jour ainsi conçu : « Notre but est de conserver à l'italianité les *irredente*, de façon que nous les retrouvions intacts de foi et de langue, pour le jour où nos énergies renouvelées nous permettront de les recouvrer ». J'imagine que la saveur irrédentiste ne fait pas défaut non plus à cette prose imagée et enveloppante dans laquelle M. Arturo Collauti, originaire de Trieste, ouvre le Congrès de Milan, en mai 1914 :

Né sur l'autre côte de l'Adriatique, je suis des malheureux condamnés à mourir sans patrie (*miseri morituri senza patria*), mais non sans foi dans la patrie. A ce titre, je vous apporte le salut de nos frères qui sont éloignés, non absents, de nos frères qui souffrent, combattent et attendent. Et vous, messieurs, faites en sorte, dans la mesure de vos forces unies, grâce à la constance de vos pensées vengeresses (*vindici pensieri*) et à l'énergie de vos œuvres, faites en sorte qu'ils n'attendent pas trop longtemps... L'heure est grave. Làbas, au bord du grand fleuve bleu des Césars, de bien des peuples, de plus d'un État vont mûrissant les destinées...

Il est vrai que M. Federzoni nous avait dit autrefois[1] : « Il a prévalu dans notre parti une évaluation purement réaliste et intégrale des rapports internationaux, en antithèse absolue avec les tendances sentimentales du vieil irrédentisme radical et républicain, qui préconisait l'abandon de la Triplice et le rapprochement de l'Italie des puissances parlementaires de l'Occident ». Mais lui-même a commencé par tourner contre l'Autriche, donc aussi contre la Triplice, la logique de son système d' « évaluation intégrale », puisque nous l'avons entendu tenir ce langage aux jeunes gens du *Cercle catholique universitaire* de Rome :

Je vois les catholiques favorables à une alliance avec les Empires du Centre et sympathiques à l'Autriche. C'est une opinion trop simpliste. Elle se ressent d'une admiration superficielle et outrancière pour la Monarchie voisine, parce que traditionnaliste et hiérarchisée. Par la raison inverse nos démocrates sont souvent anti-tripliciens, et gravitent autour de la France républicaine, maçonnique et radicale-socialiste. Nous répudions ces *a prori*. Le nationalisme, dans le système des alliances, a la prétention de ne s'inspirer que des *intérêts positifs* de l'Italie, sans égard aux préférences que pourraient avoir ses membres pour la physionomie interne de tel ou tel État.

Telle paraît bien être, en effet, la véritable doctrine du parti, doctrine rigide, quant au principe d'égoïsme national qui l'inspire, souple quant aux moyens, et n'excluant, en somme aucune éventualité. Elle n'innove sur celle de Machiavel qu'en ce que le nationaliste contemporain ne répugne pas à des atti-

1. *Idea nazionale* du 1er juin 1911.

tudes d'enfant terrible, comme s'il éprouvait un irrésistible besoin de se dédommager d'un passé de réticences et de précautions.

En fait, si, pendant deux ans, la polémique nationaliste n'a ménagé ni la France, ni l'Autriche, depuis six mois, ce n'est plus guère qu'à cette Puissance qu'elle s'en prend. Je soupçonne fort la clientèle universitaire des Associations et des Congrès nationalistes d'être celle-là même qui, déchaînée contre les procédés de la Monarchie voisine, a obligé le gouvernement, au mois de mai, à faire garder tous les consulats impériaux et royaux d'Italie par la police, la gendarmerie, des fantassins et des cavaliers. Vraisemblablement aussi, à moins qu'un miracle change l'esprit de l'administration autrichienne et que l'Albanie devienne tout à coup le plus pacifique des États constitutionnels, l'antagonisme des sentiments et des intérêts, entre les deux puissances adriatiques, continuera à produire ses fruits naturels. Tandis qu'aucune raison ne s'oppose, que même beaucoup de raisons conduisent à l'assoupissement des malentendus qui ont exercé une influence momentanément fâcheuse sur les rapports de l'Italie et de la France.

Allons plus loin. S'il reste un parti d'hommes positifs et de logiciens, décidé à ne s'inspirer que des faits dans ses jugements sur les rapports internationaux, le nationalisme de l'avenir sera l'école où les Italiens apprendront à faire la critique de la Triple Alliance. Sans doute les rapports avec l'Allemagne n'ont pas été à beaucoup près, jusqu'à présent, si délicats qu'avec l'Autriche. Il paraît bien impossible, cependant, que des observateurs avertis ne finissent point par se rendre compte du rôle financier et industriel de l'Allemagne en Italie. Le jour où ils regarderont les choses en face, ils s'apercevront que ce rôle, auquel on ne peut refuser, dans le passé, un intérêt d'initiative et de stimulant, est à la veille de devenir tout simplement oppresseur — grâce à la mainmise, directe ou indirecte, des Allemands sur les ressorts de la vie économique italienne — et néfaste, par la concurrence qu'ils font aux branches maîtresses de la production nationale.

C'est une justice à rendre au dernier Congrès nationaliste de Milan qu'il vient de prendre une attitude hardiment proectionniste. Un de ses ordres du jour est ainsi conçu : « Le

Congrès affirme que le libre-échange est inacceptable comme principe général, en ce qu'il répond à une conception individualiste, internationale, et matérialiste de la société; le Congrès affirme en outre que des sacrifices, sous la forme de protection douanière ou d'autres formes, doivent être faits par la Nation, en vue de pallier l'infériorité de ses conditions naturelles, de susciter les énergies productrices, et de soutenir les industries qui concourent à l'armement du pays. » Bien que ce vote ait un caractère doctrinal et ne vise aucune Puissance en particulier, il emprunte une signification intéressante au fait que les industries sidérurgique et mécanique, en Italie, sont en ce moment débordées par l'invasion allemande, et à l'approche du moment (1916) où les traités de commerce avec l'Allemagne devront être renouvelés. — C'est un autre symptôme que la plupart des actionnaires du futur organe nationaliste quotidien, qui doit paraître en octobre, et dont la direction sera confiée à la haute compétence professionnelle de M. Forgès, appartiennent aux sphères industrielles de Milan et de Gênes, où l'on est le mieux édifié, non seulement sur l'étendue de cette invasion, mais sur les complicités qu'elle trouve à l'intérieur.



On a prêté un caractère occasionnel et fugitif au mouvement dont nous venons de chercher à rendre compte. Nous le considérons au contraire, et pour conclure, comme un effet naturel de l'évolution de la psychologie nationale.

Contemporain des deux phénomènes intérieurs les plus symptomatiques du moment — le ralliement des catholiques à la Constitution et la poussée révolutionnaire — il s'encadre logiquement entre l'un et l'autre, et tire de tous deux un surcroît d'intérêt. Visiblement l'Italie s'achemine à grands pas vers la coalition des partis d'ordre, et les récentes élections administratives nous en ont fourni la preuve. Sans ambitionner de prendre la tête de cette coalition, les nationalistes paraissent vouloir s'y réserver un rôle spécifique et important. Au lendemain de

l'affaire des Romagnes, ils fondaient à Milan une nouvelle *Ligue civique de l'ordre,* et leur Comité central, réuni à Vicence le 19 juin, décidait d'envoyer une Commission d'enquête sur le théâtre de l'émeute. Quant à leurs avances aux catholiques, elles leur ont valu, tout compte fait, plus d'adhésions nouvelles qu'elles ne leur ont coûté de désaveux. Et si leur politique, jusqu'ici fort manœuvrière, s'accompagne de quelque irrévérence pour les « vieux partis », ce n'est pas une des moindres causes de sa popularité, au moment où, non seulement sur l'Italie, mais sur presque toute l'Europe, plane je ne sais quel indéfinissable désenchantement, présage peut-être de temps nouveaux.

Au point de vue extérieur, il ne faudrait pas être surpris si, de la collaboration des nationalistes, des catholiques, et des recrues qu'ils ne manqueront pas de faire, venait à surgir quelque nouveau parti « Jeune Italie », dont l'orientation dépendra surtout des événements, et qui peut, sous l'empire de ceux-ci, se retourner contre le régime actuel des alliances. En tous cas, le parti nationaliste s'est jeté dans la mêlée politique avec une fougue qu'il ne saurait nous en vouloir de qualifier d'un peu « française », et, chez nous, l'on est toujours tenté de prêter l'oreille à la voix du sang.

CHARLES LOISEAU

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET

LIVRAISON DU 15 JUILLET

674

LIVRAISON DU 1er AOUT

Pages